



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vel. Ital. IV A. 202

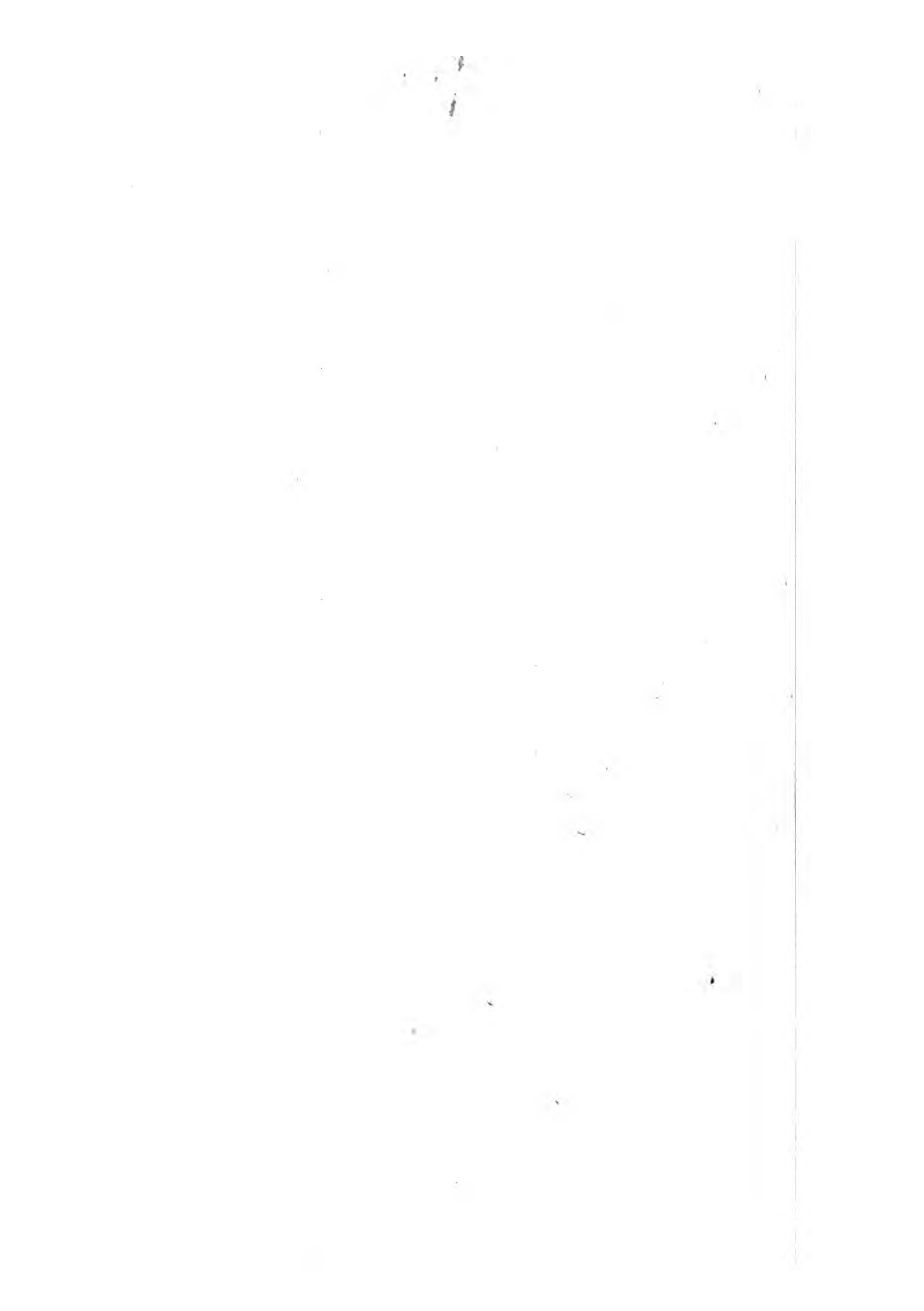


Ad Anna Langoni
= Riccardo =
Di stima ed affetto
D. B. A.
12-1882.

SILVIO PELLICO



EPISTOLARIO FRANCESE



LETTERE FAMIGLIARI
INEDITE
DI
SILVIO PELLICO

pubblicate dal sac. prof.

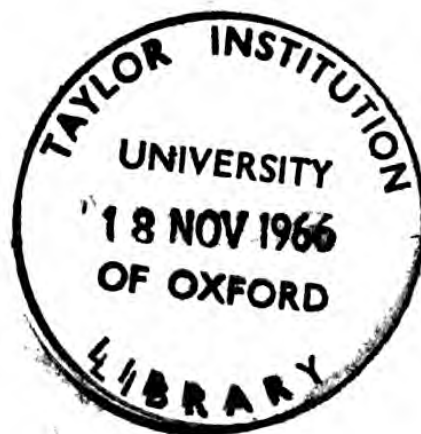
CELESTINO DURANDO

VOLUME SECONDO
Epistolario francese.



TORINO, 1878
TIPOGRAFIA E LIBRERIA SALESIANA
San Pier d'Arena - Nizza Marittima.

PROPRIETÀ LETTERARIA



AVVERTIMENTO



Questo secondo volume delle lettere famigliari inedite di Silvio Pellico forma l' Epistolario francese , scritto in ottima lingua e ricchissimo di cristiani sentimenti e di teneri affetti. La maggior parte delle lettere sono indirizzate alla sorella Giuseppina , cui soleva sempre il buon Silvio tutto aprire il suo cuore, od alla Marchesa di Barolo, verso la quale conservò fino all' ultimo giorno del viver suo la più grande stima e gratitudine.

Benchè tutte le lettere contenute in questo volume siano scritte in lingua francese , le note ed i titoli sono in italiano , perchè un solo epistolario devono esse formare col primo volume. Questo non apporterà, vogliam credere , difficoltà alcuna neppure a quei francesi nelle mani dei quali capiterà il presente epistolario, ben essendoci noto con quanto impegno la lingua italiana sia coltivata nella Francia, e quanto gradito e popolare suoni quivi il nome di Silvio Pellico.



1.

A sua sorella Giuseppina ⁽¹⁾

Ma chère Joséphine,

Tu es toujours présente à ma pensée, je t'aime toujours, mais surtout, mon amie, quand tu m'écris de si jolies lettres, comme celle que tu m'as envoyée dernièrement. Quand on est éloigné de sa famille, nul bonheur n'est comparable à celui de recevoir des nouvelles des objets précieux qui la composent. C'est avec le plus grand plaisir que j'apprends que tu es heureuse dans le nouvel état que tu as voulu

(1) Giuseppina Pellico, sorella di Silvio, nacque in Pinerolo il 24 Agosto 1798. Ricevette la sua prima educazione in Torino nel ritiro delle Rosine, al quale pio istituto pose tanta affezione, che all'età di 20 anni, col permesso de' suoi genitori, abbandonata la famiglia, in esso volle dedicare la sua vita e le sue fatiche per educare alle virtù cristiane ed al lavoro le povere zitelle. Dopo aver passato alcuni anni in Torino, fu mandata a dirigere il Ritiro di Chieri, ed in questa città ebbe ferma dimora fino alla sua morte, la quale

embrasser. Si tu es appelée à cette vie retirée et tranquille, je ne doute pas que tu n'aies rien à regretter. Le monde, même quand il promet plus de plaisirs, est partout prodigue de peines et d'ennuis ; et la sagesse est le seul bien réel qui puisse faire supporter l'existence. Or comme il est certain que la sagesse a un asyle beaucoup plus assuré dans la retraite que dans le monde, je ne saurais te donner tort d'être rentrée dans la Communauté que tu as appris à connaître et à aimer dès ton enfance. Je te remercie de m'avoir fait part de tes occupations et de tout ce qui te concerne. Je vois que tu es remplie du plus grand respect pour tes Supérieures et toutes les personnes qui dirigent la Communauté, et que tu as de bonnes amies parmi tes compagnes ; je partage vivement la consolation qui t'en dérive. Le soin que tu as de ne point négliger tes études et surtout ta belle écriture, te fait beaucoup d'honneur. Continue, je t'en prie, dans cette disposition. Imite toujours celles parmi tes com-

avvenne il 1 Giugno 1870. Negli ultimi suoi anni per malferma salute era stata costretta ad uscire dal ritiro, ma nella sua piccola casetta essa conduceva una vita da monaca esemplare, occupata nelle opere di cristiana pietà e negli studi.

Giuseppina Pellico aveva sortito un'anima buona e pia, e tutti ricordano ancora in Chieri le sue belle doti e le sue egregie virtù. D'ingegno più che mediocre, essa occupava nello studio parecchie ore della giornata e ci lasciò alcune opere che ci fanno conoscere la sua non comune conoscenza della lingua italiana e francese.

pagnes qui ont plus d'instruction, plus d'amour pour la culture de l'esprit, plus de noblesse dans leurs goûts. Si même tu étais destinée à passer ta vie dans une retraite, tu trouveras toujours qu'une éducation soignée donne de grandes satisfactions à la personne qui en est douée. Lorsque tu m'éciras une autre fois, je te prierai de me dire si dans l'endroit où tu travailleras cet hiver, tu seras passablement réparée du froid. Je voudrais de tout mon cœur que tu n'eusses plus à toujours souffrir des engelures. Quand je pense à tes pauvres mains je frissonne.

Je sais que notre excellente Maman et Mariette, notre chère Mariette (1), vont te voir souvent. Le cher Papa ou le bon François les accompagneront tour-à-tour lorsqu'ils en auront le temps. Ces visites doivent te faire beaucoup de plaisir. J'imagine quelques fois que j'y suis, et sans que tu me voies, je te serre pourtant tendrement dans mes bras. Embrasse de ma part, chère amie, notre chère Maman, notre bonne Mariette, et notre bon François qui sera un peu en colère contre moi, parce que je lui dois, je crois, une réponse en anglais que la paresse m'a empêché de faire jusqu'à présent.

(1) Marietta, fattasi monaca della Visitazione in Torino durante la prigionia di Silvio, morì in età assai giovane nel Gennaio del 1830. (Vedi le *Mie Prigioni*; capit. 82, 83, 99).

Adieu , ma sœur. Aime-moi , écris-moi , et prie pour moi.

Milan, 16 Septembre, 1818

Ton frère SILVIO.

2.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je n'écris pas si bien que toi, mais je t'aime comme tu m'aimes ; ainsi nous voilà presque égaux. Mon retard à te répondre n'a rien que faire avec mon cœur ; crois que ta lettre m'a été bien chère, et que je l'ai lue et relue plus d'une fois , tant je me réjouis quand je vois ta charmante écriture et les jolies pensées que tu exprimes si amicalement.

Je sais, chère amie, que tu ne peux pas souvent perdre ton temps à m'écrire ; ainsi ne te figures jamais que je sois fâché quand ton silence est un peu long. Je ne désire avoir de tes lettres que lorsque tu as tout le loisir possible pour me consacrer quelques lignes. Le premier de mes vœux à ton égard est que tu sois heureuse en remplissant sans peine tes devoirs ; par conséquent je suis bien loin de prétendre t'enlever les moments qui te sont

précieux. Tu m'assures que tu te rappelle de moi dans tes prières ; cela me fait le plus grand plaisir ; je crois fermement qu'une bonne partie des bénédictions que le Ciel repand sur moi , vient de la vertu et des prières de mes bonnes sœurs. Ce que je t'écris vaut aussi pour Mariette , car cette excellente et malheureuse enfant est toujours présente à ma pensée également que toi. Embrasse-la tendrement de ma part aussitôt que tu la verras , et dis-lui que je suis bien sensible à ses souffrances ; mais ce qu'elle souffre dans ce monde est épargné pour l'autre : et moi qui jouis d'une bonne santé je serai peut-être encore au Purgatoire, tandis que ma chère petite sœur intercédéra déjà pour moi en Paradis. La vie paraît longue quelquefois , mais en effet elle est bien courte ; ne voilà-t-il pas que j'ai trente ans ? moi qui naguère j'étais un enfant ? Encore quelques instants et je serai vieux. Ils sont bien sots ceux qui placent tous leurs intérêts dans cette vie si rapide. Regardons, regardons l'avenir , et en attendant aimons-nous bien dans ce monde pour nous aimer ensuite dans toute l'éternité où il nous est permis d'espérer le seul vrai bonheur.

L'aversion que tu as pour le monde brillant , ma chère Joséphine , et l'amour de la retraite qui te fait préférer un état bien humble dans les Rosines à une condition plus flatteuse quelconque , n'est point un enfantillage : c'est



de la vertu chrétienne, de la véritable vertu, celle que tu as sagement puisée dans les leçons de nos parents. Sans ambition, sans grandeur, sans éclat, on arrive également à la fin de la route, et on essuye moins d'ennuis, moins d'humiliations, moins de périls.

Moi qui vois toutes les *hautes* maisons de Milan je t'assure que celle où Dieu m'a placé est la seule, où je suis comme en famille, où jamais je n'ai lieu de me plaindre ; mais je vois tant d'autres précepteurs et secrétaires si infortunés que je m'étonne d'être le seul qui n'a qu'à se louer de son sort. — Je souhaite de tout mon cœur que tu continues à être contente. Embrasse Papa, Maman, François ; je t'ai déjà dit Mariette de ma part. Présente mes respects à tes dignes Supérieures et à cette Rosine âgée qui se souvient de moi et toi, mon amie, aime-moi toujours.

Adieu.

Milan 1^{er} mai 1819.

Ton frère SILVIO.

3.

A sua sorella Giuseppina.

Ma tendre amie,

Ta lettre m'est parvenue ici à la campagne sans que je sache quel est le monsieur à qui tu dis l'avoir remise. Quel qu' il soit, je lui suis très reconnaissant, car rien ne me fait plus de plaisir que lorsque je reçois quelques lignes de ma chère Joséphine. Pauvre sœur ! tu travailles toute la journée et puis tu trouves encore le temps de m'envoyer quelquefois de tes nouvelles ; je t'en remercie bien : tes nouvelles m'intéressent toujours vivement. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à cette douce enfant, à cette bonne sœur avec qui je me suis trouvé un si petit nombre d'années, mais dont le souvenir est toujours gravé dans mon âme. Combien de fois je fais des vœux pour ton bonheur ! mais le bonheur n'est pas dans ce monde. Quand nous n'aurions d'autres peines que celle de ne pas vivre tous en famille, c'en est une bien affligeante. Mais tu as raison, chère amie. *Il faut vouloir ce que le bon Dieu veut.* La vie est si courte en comparaison de l'éternité que c'est une folie de se plaindre du sort qui a été assigné à chacun de nous. L'homme le plus heureux, celui qui passe

toute sa vie auprès des personnes qu' il aime, celui qui a tous les moyens d' essayer leurs larmes et de former leur consolation, celui à qui rien ne manque, santé, richesses, bons parents, bons amis... ne s'approche-t-il pas comme tous les autres à des chagrins inévitables, tels que la perte de ceux qu' il aimait, et à la triste solitude de la vieillesse..... à moins qu' il ne meure jeune ? Dans tous les cas son prétendu bonheur n'est-il pas le rêve d'un moment qui s' évanouit quand on y pense le moins ? — Ah ! le lot des mortels ce sont la douleur, les regrets, les larmes : nous ne pouvons pas changer les décrets de la Providence. Le meilleur parti qui nous reste est de nous résigner chacun de nous à souffrir dans l' espérance d' un avenir heureux. Tu te dis toujours fort contente d' être Rosine ; j' en suis charmé. Cela prouve que tu as un esprit sage qui sait supporter les peines de cette vie et apprécier la tranquillité d' une existence obscure mais honorable ; car l' honneur consiste dans la vertu.

Je souhaite de tout mon cœur que tes jours soient toujours paisibles et mêlés de quelques consolations. — Les miens sont aussi fort à mon gré, et je ne saurais me plaindre , si ce n' est de l' éloignement de ma chère famille. Mais il faut avoir patience. Adieu. Embrasse Papa , Maman , notre bonne sœur , et notre bon frère et dis leur de m' aimer toujours. Présente mes devoirs à tes dignes Supérieures,

et à cette bonne vieille ton amie, et crois au vif attachement que j'aurai toujours pour toi (1).

Cascina Lambertenghi
26 Août 1819.

Ton frère SILVIO.

4.

A sua sorella Giuseppina.

Meine liebe Schwester (2),

Notre santé est bonne, excepté les souffrances ordinaires de notre chère Maman qui les porte sans se plaindre. Aujourd'hui est l'anniversaire de la naissance de Papa ; remercions Dieu de ce qu' il lui donne à 67 ans une santé que bien peu d'hommes conservent à son âge, et prions qu' il nous accorde encore long-temps le bonheur de le voir ainsi. De tous les charmes que j'éprouve, depuis que je suis de retour à la maison, le plus sensible à mon cœur est celui d'avoir retrouvé Père et Mère vivans. Oh ! que Dieu a été bon, ma chère amie ! ai-

(1) Queste tre lettere sono più che sufficienti per farci conoscere quali religiosi sentimenti avesse Silvio Pellico anche prima della sua prigionia.

(2) Parole tedesche che corrispondono a *mia amata sorella, mon aimée soeur*.

mons-le bien. Un autre charme qui s'approche de celui-là, est celui de revoir mes très chers frères, et de me dire que tu n'es pas bien loin et que tu es heureuse, relativement à tant d'autres filles qui n'ont pas un sort aussi tranquille que le tien.

Le peu de jours que tu as passés ici m'ont laissé l'âme contente ; car j'ai lu dans la tienne, et j'ai vu que tu es vraiment Rosine de tout ton cœur, sans vaines inquiétudes, sans désir d'améliorer, affectionnée à tes filles, comme à tes devoirs. Adieu, ma sœur, ma tendre sœur, aies soin de ta santé. Papa, Maman, Louis, et François t'embrassent. Le serin, qui n'a pas de bras, te becquète, et moi aussi.

20 Octobre 1830.

Ton SYLVE.

5.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Il faut enfin que j'aïlle te voir ; n'es-tu pas contente ? Quels seront les voyageurs ? Papa et moi. — Quand donc ce grand voyage aura-t-il lieu ? Dans ce mois. — Quel jour ? On avait d'abord songé au beau jour de Saint Joseph, qui est ton bon Patron et le mien ; nous joui-

rions alors de deux fêtes. Mais on a pensé que peut-être Saint Joseph te conduira d'autres visites, et que tu seras par conséquent moins libre. — C'est donc à toi, ma sœur, à nous dire tout rondement s'il vaut mieux que nous aillions auparavant ; car nous sommes prêts d'un jour à l'autre. Il est cependant intention de Papa de ne pas te causer l'embarras de nous loger ; nous irons à l'auberge. Je t'avertis aussi de sa part, ou plutôt je t'ordonne, de ne pas du tout nous traiter comme des gourmands, car cela nous chiffonnerait et nous te ferions la moue. Une soupe auprès de notre chère Joséphine est un mets délicieux ; des faisans n'y ajouteraient pas le moindre plaisir. Entends-tu ? — Nous voudrions être assez heureux pour te trouver tout-à-fait sans mal de tête ; prends garde que l'idée de nous voir et l'émotion qui s'en suit ne te le fassent pas venir. — Je t'embrasse de la part de Papa, de Maman, de Louis et de François, qui se portent tous bien, ainsi que moi. Adieu, chère, bien chère amie. — Mais si tu veux que nous t'amions, ne nous cache pas quand tu es indisposée. Tu dis : Si j'avais pensé que etc. je ne me serais pas servie de l'expression — *assez bien*. — Et pourquoi, Mademoiselle ? Vous proposez-vous de ne plus être sincère ? Le joli propos pour une pieuse fille ! et surtout de carême ! —

7 Mars 1831.

Ton SILVIO.

6.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ton bon Saint sera donc fêté par nous à Quiers , s' il plaît à Dieu. Papa dit que nous irons loger à ton couvent, puisque tu le veux; le moyen de ne pas te laisser commander ce jour-là ? Toutes ces années passées, au jour de Saint Joseph, je pensai tant, tant et puis tant à toi, mais avec l'âme pleine de mélancolie; car je ne savais pas même si tu étais vivante. Bien des fois je disais : — Qui sait si dans ce monde je la verrai encore ? — Mais je ne disais jamais : — Qui sait si elle m'aimera encore ? — car pour ceci j'en étais assuré. Je n'aurais pas songé, il y a un an, qu' aujourd' hui je serais ici et que j'irais avec notre bon Papa , au jour de ta fête, en pèlerinage jusqu' à une certaine petite ville, qui a de certaines petites Rosines , qui ont une certaine petite Supérieure , qui m'est fort chère. — Oh l'heureux mortel que je suis ! — Allons : quand est-ce que nous partons ? Je n'en sais rien. Pour moi je suis toujours prêt. — En attendant je commence par t'embrasser avec de l'encre, pour t'embrasser ensuite moins *noirement*. — Papa , Ma-

man , Louis et François te font mille tendres caresses.

Nous partirons vendredi, après diner.

Mercredi, 16 Mars 1831.

Ton SILVIO.

7.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pour te récompenser d'avoir été si aimable de trouver de suite les lunettes et de me les envoyer , je te donne la nouvelle que je suis guéri. Tu diras que tu ne savais pas que je fusse malade. Aussi je ne l'étais guère ; mais hier pourtant j'ai été un peu tourmenté de mon ancienne oppression de poitrine, au point que j'ai eu la paresse de rester au lit. Aujourd'hui je me suis levé, et je me porte presque à merveille. Je te remercie des lunettes ; je ne m'étais pas encore aperçu de les avoir perdues. Adieu. Mille choses à notre bon Père Calosso, à M.^{elle} Angéline, à toutes mes nièces, à M.^{eur} Henger, à tout le monde. Tu nous as fait passer des heures charmantes à Quiers : on passerait volontiers des siècles auprès d'une si bonne sœur. — Salue aussi M.^{elle} Garzia, qui

nous a fait de si jolis vers. Papa , Maman , Louis , et François t'embrassent. Et moi j'en fais autant.

Mardi 22 Mars 1831.

Ton SILVIO.

8.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine.

Papa a été plus dégagé que moi à te donner de nos nouvelles, aussitôt de retour. Je ne te dirai donc plus que notre voyage fut excellent, que nous eûmes une fort raisonnable et pieuse dame avec nous , c'est-à-dire Mad. Montu, qu'elle nous parla avec estime de toi etc. etc. — J'étais parti de Quiers avec regret ; on est si bien auprès de toi ! Cependant il me tardait de revoir Maman et mes frères, car on est si bien auprès d'eux ! Regret d'un côté , regret de l'autre ; voilà ce que c'est que d'aimer par ci, par là, et ne pas pouvoir se couper en morceaux pour être un peu partout. — Helas ! il faut avoir patience. Ces doux tourmens valent encore mieux que d'être dans un joli petit cachot, bien sombre, bien étroit, bien suffocant, sur un joli petit sac de paille, bien rondelet, bien dur , pendant de longues années , sans savoir

ce qu'il en est de tous ceux que l'on aime. Au moins ici, je peux voir les uns, je peux écrire aux autres. On se console d'un éloignement qui n'est pas bien grand et qui n'empêche pas d'avoir des nouvelles. Au reste ce qui me console aussi de ton éloignement c'est que je t'ai vue aimée de tout ce qui t'entoure, contente de ton sort. Que peut-on désirer de plus sur la terre que d'être content, et de savoir contents ceux qui nous sont chers? — S'il y a quelque chose dont je me plains, c'est de n'être pas une fille, pour venir à Quiers me faire Rosine. Oh, comme je serais obéissant à ma Maîtresse! comme je l'aimerais! comme je travaillerais vite et bien! comme le cœur me battrait de joie, quand elle aurait l'air d'être satisfaite de moi!

Maman a été charmée d'entendre que tu te portes bien, et fait toujours des vœux bien ardens pour ton bonheur. Nos chers frères aussi. Nous avons dit tout plein de *Mercis* pour toi à Louis: il ne veut pas les entendre, et te fait mille tendres amitiés. Merci donc à toi du vacherin, des pommes, des petites raves, de la salade, de tous tes aimables et gloutons souvenirs. Je me réjouis dans l'espoir que tu viennes bientôt passer quelques jours à Turin. Présente nos respects à tes charmantes compagnes M.^{elle} Pastoris et M.^{elle} Angéline. Dis aussi bien des choses de notre part au bon Père Calosso, dont la cordiale gaieté indique une âme pure. Salue

aussi l'honnête M.^{eur} Henger, et n'oublie pas mes vieilles et jeunes nièces, surtout celles qui t'approchent davantage, la sous-maîtresse, la Masera, la Ciceri etc. — y comprises tes petites élèves. —

Adieu. Nous t'embrassons tous et de bon cœur.

Vendredi 25 Mars 1831.

•
Ton SILVIO.

9.

A suo fratello Francesco.

Carissimo Francesco,

Si on ne m'enchantait par des fêtes fort aimables, je regretterais bien votre vie monotone et paisible. J'aime une douce monotonie au sein de la famille, et je l'aime en vérité par dessus tous les autres genres de vie. Cependant pour apprécier davantage le repos il est bon de connaître quelques fois un peu de mouvement, surtout quand c'est un mouvement agréable. — Ce fut hier ma grande journée de Saluces. Nous allâmes dîner chez Monseign. l'Evêque; il y avait aussi le Cardinal de la Marmora. Avant dîner nous visitâmes l'hôtel de Ville, où le Comte Raineri de Lagnasco

nous fit voir toutes les superbes éditions de Bondoni. Tout le monde se rappelle aussi de Papa, tout le monde le nomme l'élève du bon abbé Balbis, tout le monde l'aime; et moi j'étais fier de l'entendre nommer avec estime de nos chers compatriotes. Nous visitâmes aussi les prisons qui sont tenues avec beaucoup d'humanité. De là nous passâmes à l'église antique de Saint Dominique, où tout plaît parce qu'il y a l'empreinte du temps. — Après dîner, nous allâmes voir le Théâtre et le Casino; rien de plus joli. Ensuite je quittai ma société et je fis une course en maison Poéti. Madame me reçut comme la première fois avec beaucoup de cordialité. Son mari était sorti. Le beau-père dormait. Il se reveilla bientôt et vint m'embrasser; on ne dirait jamais qu'il a 88 ans. Il me fit beaucoup d'amitiés, me parlant surtout avec affection de Papa et de Maman, qu'il me chargea de saluer bien tendrement, ainsi que Louis, toi et notre sœur. Madame Poéti répétait « Et aussi pour moi, et aussi pour moi. » Je pris congé, et j'allai rejoindre chez lui l'avocat Eandi; — ici vint m'embrasser le Parrain de Louis. Je ne l'aurais plus reconnu. Il me fit tout plein de politesses, et me chargea aussi de dire bien des choses à Papa, à Maman et à toute la famille, mais surtout à Papa, à Maman et à son filleul. —

Il m'accompagna jusqu'à l'Evêché, et là nous nous séparâmes. Nous nous arrêtâmes chez

M.^{gr} jusqu' au soir, et nous revînmes souper à Villeneuve. Je ne sais pas comment les autres font à souper ; pour moi je ne soupe jamais. Je ne suis pas plus gros mangeur ici qu' à Turin. — Madame la Comtesse a promis à ces Messieurs mes Compatriotes de revenir un soir à Saluces, pour voir l'Opéra. — Chez l' Evêque deux anciens amis de Papa m' ont surtout beaucoup parlé de lui. Un est le Vicaire Donaudi, qu' on dit être un homme de beaucoup de savoir et d' une grande vertu : l' autre est le médecin Bona. Il s' en ajouta plus tard un troisième, le chanoine Giordanini.

Adieu. — J' écris fort mal, et fort à la hâte. Lis-moi si tu peux. Dis à Papa, à Maman et à Louis que je les aime bien tendrement. Dis-toi la même chose, et autant à Joséphine. Jeudi je crois que la Comtesse quittera Villeneuve : elle m' amènera à Turin. — Adieu.

Ce 14 Juillet 1831.

'10.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

● Nous ne t' avons pas encore remerciée de l' eau d' anis, que tu nous as envoyée. Merci donc, ma bonne petite Joséphine. Ai-je quel-

qu' autre chose de nouveau à te dire ? Tu auras déjà su par Papa, que Marguerite nous a abandonnés. Sa sœur a eu un legs de son maître qui est mort , et se trouvant transformée en jolie petite dame, elle est venue dire a Marguerite : Je ne jouirais pas de mon bonheur si je ne le partageais avec toi. Notre pauvre folle tout charmée d'avoir une sœur si pleine de véritable amitié , nous a cependant quittés avec quelque regret. Et tu peux bien penser que Maman en a souffert , soit à cause d'un peu d'affection qu' on met toujours à une personne de service , pour nigaude qu' elle soit , (et celle-ci rachetait sa nigauderie par sa fidélité) — soit parce qu' il est si désagréable de voir de nouveaux visages de cette espèce-là. On craint toujours de mal rencontrer. Cependant il a fallu faire courage et sonner de la trompette pour que toutes les Nymphes vinssent s'offrir de remplacer Marguerite. La première qui s'est présentée, ayant l'air d'être une bonne femme, Maman l'a d'abord prise : elle s'appelle *Majin*. Dieu veuille qu'elle soit tolérable et qu' elle reste , afin que Maman n'ait pas l'ennui de s'occuper de semblables nouveautés, dont elle est fort ennemie. — Te rappelles-tu cette jolie chaîne, bleu, blanc et or, que tu eus l'amitié de me donner jadis, et que je conservais parmi mes trésors ? Eh bien, son temps est venu ; elle est maintenant suspendue à mon cou au service de cette chère montre

que tu as l'honneur (et moi le bonheur) de connaître et qui va toujours très-bien.

Avant-hier j'ai rencontré M.^{eur} Scagliotti, qui est toujours bien chagrin à cause de sa petite. Il dit qu'il te doit une grande obligation de la patience que tu as. Après demain François prêche aux Rosines ; le sais tu ? Louis dit que tu es capable d'être cachée dans quelque coin à écouter , et puis tu sautes dehors pour récompenser le pauvre prédicateur par un baiser. Papa , Maman , Louis , François et moi nous nous portons tous bien et t'embrassons. Tu as été charmante de ne pas te contenter de nous envoyer de tes nouvelles par Mère Peraldi , mais de nous écrire ; ta chère écriture nous fait toujours plaisir.

Adieu, ma bonne Joséphine.

31 Mai 1832.

Ton SILVIO.

11.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te donne un joli petit bonjour de tout mon cœur, et je prie la plus digne des Créatures féminines, notre Céleste Mère, dont nous

honorons aujourd' hui la naissance, de te bénir très particulièrement , afin que tu imites toujours, autant que possible, sa bonté et son amour de Dieu et du prochain. Je t'embrasse tendrement.

8 Septembre 1832.

Ton SILVIO.

12.

Alla Marchesa di Barolo. ⁽¹⁾

5 Novembre 1832.

Madame la Marquise,

Comment vous exprimer ma confusion de me voir honoré d' un témoignage si flatteur d' approbation à l' egard de mes Mémoires ? Il est propre des âmes vertueuses et élevées

(1) La marchesa Giulia Falletti di Barolo lasciò in Torino un nome immortale per le sue rare virtù e per le sue insigni e grandiose beneficenze. Nata nel 1785 nel paterno castello di Maulévrier in Vandea dall'illustre famiglia Colbert, incontrò tristissimi tempi nella sua gioventù passata in mezzo agli orrori ed ai massacri della rivoluzione francese. Questo servì a rendere la sua educazione più forte e più religiosa. Il ferreo braccio di Napoleone avendo ricomposte le cose ed essendo stato il Piemonte annesso alla Francia , un'intima relazione nacque fra il marchese Falletti di Barolo e la famiglia del Conte Maulévrier Colbert, e fortunato frutto di questa intimità fu il matrimonio di

telle que la vôtre, Madame, de s'intéresser à des recits d'infortunes. Ce ne peut être qu'à cela que mon pauvre livre, tout dénué de mérite qu'il est, a eu le bonheur d'obtenir votre suffrage. — Infiniment touché de l'honneur que vous m'avez fait, Madame, je suis passé chez vous, pour vous dire moi-même toute ma reconnaissance et la haute vénération que j'ai pour votre éminente vertu. J'ai appris avec peine que vous étiez souffrante.

Daignez agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Madame

Votre très humble et obligé

Serviteur SILVIO PELLICO.

Tancredi figlio del primo con Giulietta figlia del secondo. I novelli sposi fermaron la loro ordinaria dimora in Torino, dove tosto risplendettero per virtù e larghezze verso i poveri. Essi non ebbero prole e perciò con nobil gara per tutta la vita impiegarono le loro immense ricchezze nelle opere di beneficenza; poco spendevano per sè, tutto era dato ai bisognosi. Non v'era miseria, non v'era necessità a cui non portassero soccorso; vecchi, infermi, uomini, donne, nobili decaduti, fanciulle in pericolo di perdere la virtù, giovani bisognosi di aiuto per gli studi o per un'arte, tutti trovavano un sostegno. Morto il Marchese nel 1838 continuò con lo stesso zelo la Marchesa nelle sue opere di carità, con un vivere sì operoso e virtuoso, che era la meraviglia di tutti. Pianta da tutta la città morì santamente nel 1864, avendo assicurata la stabilità per mezzo di un'annua rendita alle dieci pie istituzioni da lei fondate.

(Vedi le *Memorie di Silvio Pellico sulla Marchesa Giulietta Falletti di Barolo*, Torino 1864, presso Pietro Marietti).

13.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

D'abord je commence par te remercier du raisin sec et des autres gourmandises que tu nous envoies pour embellir nos petites pénitences du carême. Ensuite je te dis au nom de nos bons Parents et de toute la famille que ta bénédiction filiale et fraternelle nous est bien chère et que nous te bénissons à notre tour paternellement, maternellement, et fraternellement, de toute notre âme, et que nous prions Dieu de sanctionner nos belles bénédictions par les siennes qui sont encore plus belles. Que l'union de sa Divine Sagesse à la pauvre Humanité s'opère autant que possible en toi et en nous tous, par ses mérites infinis, par les mérites infinis du joli petit Jésus, auquel nous devons tâcher de ressembler ! Adorons-le comme Dieu , et aimons-le aussi comme notre frère ; et puis aimons-le encore dans tous nos autres frères. N'est-ce pas ? Avec cet amour dans le cœur, toutes les misères de la vie s'ennoblisent , et on peut saintement en être fier , et content. — Pourtant ce ne sont pas des misères que nous te souhaitons, mon amie. Non ; mais comme il est impossible de ne pas en

avoir son petit fardeau , un de nos souhaits , c'est que Dieu te donne toujours toutes les vertus nécessaires pour le porter de bonne grâce sur tes pauvres chères épaules. Qu'avec cela il te donne peu de maux de tête, ou point du tout, — peu ou point du tout d'autres infirmités, — point de gros chagrins et pas beaucoup de petits, — toute pleine d'humilité et d'autres aimables qualités chrétiennes , — et nos vœux à ton égard seront remplis. —

Adieu. Papa, Maman, Louis, François et moi nous nous portons bien et t'embrassons tendrement.

20 Décembre 1832.

Ton SILVIO.

14.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Que dire à ce bon homme ? Qu'il écrit des sottises ? Non, cela ne se peut pas, quoique ce soit bien la vérité. Que ses plaisanteries sont agréables ? Non plus, car rien n'est plus dépourvu de bon sens. Je lui écris donc sans lui rien dire ; j'espère qu'il m'excusera. Il doit bien s'imaginer que mes études et mille devoirs de société occupent assez mon temps, sans

que je le perde à admirer ses balivernes. N'est-il pas drôle de voir un homme qui devrait être habitué à des pensées nobles, et sérieuses s'amuser à de tels enfantillages? Je ne peux m'empêcher de croire, qu'il ait vraiment la cervelle un peu timbrée. Cependant, ma chère, il faut que tu aies patience avec lui; et moi quand il m'envoie ses chiffons de poésies, je l'aurai aussi. — Je mis la semaine passée au théâtre ma tragédie *Gismonda da Mendrisio*. Elle a plu, et même un peu trop. On ne la laissa d'abord point répliquer. Ensuite le roi décida qu'il n'y avait pas de raison de la défendre et voulut qu'elle se répliquât. Elle a donc été donnée pour la seconde fois jeudi soir, et on la redonne ce soir. — Voilà tout ce que j'ai de nouveau. — Souvent des dames me parlent de toi avec estime, et cela me fait plaisir, car je t'aime beaucoup. Je sais que tu ne t'enorgueillis pas pour cela. Sois constante dans ton humilité et Dieu te bénira toujours.

Adieu, chère sœur. Soigne ta santé; nous soignons la nôtre. Papa et Maman, malgré un peu de toux et quelques malaises ordinaires, se portent assez bien. Louis, François et moi parfaitement. — Et tous ensemble nous t'embrassons avec tendresse.

9 Février 1833.

Ton SILVIO.

15.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ne te laisse pas inquiéter par le triste bruit que tu puisses être nommée à la place de la défunte Mère. Ce changement serait pour toi une véritable calamité; mais il n'arrivera pas. Voici ce que m'a dit Madame Rignon, fille de M.^{eur} le Chev. Vicino. Elle a entendu son Père parler de la mort de mère Peraldi et dire que tu aurais bien toute l'habilité requise pour cette charge, mais qu'heureusement elle ne tombera pas sur tes épaules, à cause que les vénérables rides de la vieillesse sont encore trop loin de ta figure. — Le Chev. Vicino s'est expliqué là-dessus avec tout l'air de la certitude, que ce malheur n'est pas à présent pour toi. Ainsi, mon amie, relève ton front, applanis tes noirs sourcils, ranime tes yeux, rappelle le sourire sur les lèvres, occupe-toi gaiement de la Maison de Quiers, de mes bonnes nièces. On ne t'enlèvera pas de ta charmante retraite, et tu auras beaucoup moins de soucis, que si on t'affublait cette respectable mais lourde maternité. — Nous nous portons tous à l'ordinaire et tous t'aimons et t'embrassons bien de bon cœur. Adieu.

23 Février, 1833.

Ton SILVIO.

16.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Te voilà donc délivrée de la peur d'être nommée à une charge qui aurait beaucoup augmenté tes soucis, et qui t'aurait fait acquérir dix ans plutôt les rides d'une respectable matrone. Tant mieux. Réjouis-t'en, ris-en, saute de joie. Les premières places sont rarement les meilleures ; elles exposent terriblement à l'envie et à la censure, surtout si la personne, qui y est élevée, est encore jeune. Tu as une bonne espèce de seconde place, qui t'offre un peu de dépendance et un peu d'indépendance, sans que les désagréments de l'une et de l'autre soient bien grands ; tu es une très-petite reine, dont les pouvoirs sont bien bornés, mais qui a le bonheur de savoir passablement gouverner son petit peuple, et d'en être suffisamment aimée. Pauvre fille ! tu auras eu bien des maux de tête dans l'ennuyeux temps de l'incertitude et de la crainte. J'imagine combien tu auras été soulagée, lorsque la nouvelle de la nomination de la Bottone t'est arrivée. J'imagine aussi le contentement qu'auront eu celles de tes filles qui te sont vraiment atta-

chées et qui craignaient de t'échanger contre quelque maîtresse bien laide et bien grognonne.

Maman, qui au milieu de ses douleurs travaille toujours pour ses enfans, vient de finir 6 paires de bas pour toi. Elle te les envoie avec mille tendres amitiés. Elle se porte comme à l'ordinaire, souffrant avec un grand courage. Papa se porte bien, Louis, François et moi aussi. Nous t'embrassons tous avec le plus vif attachement.

Lundi 11 Mars 1833.

Ton SILVIO.

17.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Maman, tout en agréant avec le plus vif attachement pour toi le cadeau que tu lui fais des mouchoirs, a voulu que ces chers mouchoirs passassent dans une autre main, qui est aussi à elle. Cette main, qui est très-habile pour recevoir, c'est-la mienne. Tous les cinq doigts qui la composent et puis les cinq autres qui s'y sont ajoutés, et mon cœur par dessus le marché, remercient Maman et toi. Elle m'a cédé ton joli cadeau, parce qu'elle a encore d'autres mouchoirs, et pour le plaisir de

m'enrichir plutôt que de s'enrichir soi-même. Elle t'embrasse bien tendrement. Papa aussi, François aussi, moi aussi, Marguerite aussi, le serin aussi. Adieu. Nous sommes charmés que tu aies besoin d'une Semaine-Sainte, pour avoir la satisfaction de te l'envoyer. J' y joins avec plaisir ma vilaine figure que tu es trop bonne d'aimer.

23 Mars 1833.

Ton SILVIO

18.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Et comment est-ce qu' après la visite que je te fis jeudi passé, tu ne nous a plus écrit? As-tu été si occupée? J'espère que ce silence n'aura pas de causes plus fâcheuses, et que tu te porteras bien. Otes-nous vite d'inquiétude. Nous nous portons tous à l' ordinaire à la maison, c'est-à-dire Papa, Maman, Louis, et moi. François, nous l'attendons aujourd'hui de retour de Vinovo, où il a été il y a huit jours donner les exercices aux Prêtres. Adieu, ne manque pas de nous écrire pour lundi. Nous t'embrassons tendrement, et te souhaitons les bonnes fêtes.

Turin, 25 Mai 1833.

Ton SILVIO.

19.

A sua Madre.

Mon excellente Maman,

Nous sommes près de votre fête. Je vous la souhaite bonne, très bonne. Point de douleurs, point de tristesse, point de soucis pour ces misérables choses de ce monde qui passent comme rien, et beaucoup d'espérance en Dieu et de conformité à sa sainte volonté. Que votre aimable Protectrice, la bienheureuse Vierge Marie, vous obtienne tous ces dons, et me voilà content à votre égard. Et puisqu' elle y est, qu' elle nous obtienne aussi ces dons à nous tous.

Je la prie de tout mon cœur. Elle est la meilleure des créatures, elle est femme, elle est Mère du Sauveur. Sa bonté, son amitié ne peut que nous être très utile. Aimons-la, aimons bien tous nos amis célestes; car en aimant ces braves gens-là on aime Dieu, on aime tout ce qui est juste et bon.

J' ai vu ici des personnes qui m' ont parlé de vous Maman. Qui donc? Vous rappelez-vous de M.^{elle} Calandra qui a épousé M.^{eur} Marchetti? Leurs biens sont ici tout près. Nous avons été voir M.^{eur} Marchetti qui est convalescent. Sa

femme qui est fort belle et de fort bon ton nous a fait un accueil aimable. Elle m'a demandé avec empressement de vos nouvelles et m'a chargé de vous dire qu'elle vous aime bien. — Le mauvais temps a cessé, la campagne est superbe, nous en jouissons... Nous passerons ici la fête de l'Assomption, et puis nous irons, le Chevalier de Santarosa et moi, chez le Marquis d'Azeglio. Papa peut toujours m'adresser ses lettres à Savigliano, chez le Chev. de Santarosa. Quand même je serais déjà au Roccolo, on me les enverrait. Bonjour, Maman, portez-vous bien, aimez-moi comme vous m'avez toujours aimé, et tâchez qu'à mon retour, qui sera à la fin du mois, ou au commencement de l'autre, je trouve qu'au lieu de vieillir vous rajeunissez. Que mon cher Papa en fasse autant. Que mon cher Louis, mon cher François et ma chère Joséphine se conservent jeunes, frais et joyeux. Adieu. Je vous embrasse tous ensemble de tout mon cœur. Adieu, Maman, adieu la plus tendre des mères. Je suis votre affectionné et reconnaissant fils

13 Août 1833.

SILVIO.

20.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J' ai fait imprimer une nouvelle tragédie et t'en offre un exemplaire ; tu voudras bien l'agréer. Comment te portes-tu ? et comment se portent toutes mes nièces ? Dans la dernière lettre je vois que cela va mieux. Mais le mieux continue-t-il, comme nous souhaitons ? Ce dernier brin de toux qui t'était resté a-t-il enfin disparu ? Le nombre de tes malades est-il réduit à peu de choses ? Maman me charge de te dire qu' elle a beaucoup agréé ta chère lettre, et que D. Carminale avait mal supposé en pensant qu' elle eût une si grande inquiétude. Pour nous , grâce à Dieu , nous avons tous une assez bonne santé , au milieu de tant de maladies dont Turin est plein. Tu aura su la mort de la vieille Marquise de Barol ; c'est une grande perte pour les pauvres. On en peut dire autant de la comtesse de S. Damien, qui était aussi un prodige de charité. Hier une autre mort nous a affligés ; celle de la jeune comtesse Balbo, chez qui j' allais à Caméran. Des douleurs l'ont prise à une épaule et à la gorge ; on l'a saignée trois fois , puis le mal

a changé de caractère, et il n'y a plus eu de remède suffisant pour la sauver. Mais la mort dont toujours nous nous épouvantons est cependant un bien pour les âmes vertueuses. Quand elles vont recevoir leur récompense, nous avons tort de nous plaindre.

Adieu à la hâte. Nous t'aimons et t'embrassons tous

* 30 Novembre 1833.

Ton SILVIO.

21.

A sua sorella Giuseppina.

Ma bonne Joséphine,

Tu sais bien aussi quels sont les souhaits que je fais pour toi, mon aimable sœur ? santé et vertu, et surtout cette dernière ; voilà les bénédictions de Dieu qui importent. Une âme vertueuse est toujours contente de son sort, au milieu des tribulations qui sont inévitables dans chaque état. Tu ne manques pas de soucis, tu as bien peu de jouissances, tu n'es qu'une humble Rosine, et cependant avec l'amour de tes devoirs et la pensée élevée au Ciel, tu as la paix de la conscience, l'estime de la société et l'approbation de ce souverain Juge infailible qui lit dans nos cœurs, et qui

apprécie davantage une pauvre fille privée de tout éclat , mais bonne Chrétienne , que des créatures qui brillent aux yeux du monde et ne se rappellent guère l'Évangile.

Il y a longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de te voir ; je désire, nous désirons tous, que tu puisses bientôt venir passer quelques jours à Turin. Tu diras que j'ai été bien méchant de ne pas venir du tout cette année à Quiers. Pardonne, chère amie. Je me suis ballotté agréablement d'un pays à l'autre, ou, pour mieux dire, je me suis laissé balloter. Cela m'a fait beaucoup de plaisir, mais cependant j'ai regretté de ne pas t'avoir vue au milieu de tes cinquante filles et à la vigne. Après mon retour à Turin, la paresse m'a gagné ; que veux tu y faire ? Je suis charmé que tu aies su te guérir sans saignées ; aie bien soin de ta santé. — La comtesse Masino a été fort contente de ta complaisance, de lui laisser faire le portrait qu'elle désirait. Ce sera une Madonne très-jolie. Elle m'a raconté comment elle t'a trompée à l'égard de mon portrait, sûre de ne pas te fâcher. Cette bonne Dame parle de toi avec beaucoup d'estime. Fais-toi toujours aimer de cette façon là de tout le monde. Je suis fier d'avoir une sœur dont personne ne dit du mal, et qu'au contraire on respecte pour sa digne conduite et ses honnêtes manières. Avec tout cela, sois toujours humble , car l'orgueil est une sotte fumée qui ternit tout mérite.

Adieu, bonne et toujours chère amie. Nous nous portons bien à notre ordinaire et t'embrassons tendrement. Prie pour nous comme nous prions pour toi, et faisons courage sous le poids de nos petites croix. Qu'est-ce qu'un peu de souffrance dans une vie si courte, puisque au bout, tout cela peut finir moyennant la grâce de Dieu, par un bonheur éternel ? Je dis amen, et suis ton affectionné frère.

Jour de Saint-Étienne 1833.

SILVIO.

22.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Mon discours sur les *Devoirs des hommes* n'est que pour les garçons, mais il y a des choses générales qui peuvent convenir à qui que ce soit. Ce petit livre ne t'amusera pas, mais comme en carême on ne doit pas s'amuser, c'est justement le temps à propos pour quelque chose de sérieux. Hélas ! tu as assez de choses sérieuses sans cela. Cette pauvre sous-maîtresse est donc bien malade ? J'en suis fâché ; elle était si bonne, elle t'aimait. Patience, puisque Dieu veut ainsi. Je t'embrasse de tout mon cœur. Nous nous portons tous bien.

Ton aff.^{né} SILVIO.



23.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Quoique tu ne reçoives pas de cadeaux de moi le jour de ta fête, je veux honorer ce jour, non seulement en priant notre grand Saint, mais aussi en t'écrivant quelques lignes. Demain en lisant ces lignes tu sauras qu'aujourd'hui j'ai pensé à toi, et tu es si bonne que cela suffira pour te faire plaisir. Nous avons pensé, nous pensons et nous penserons toujours bien à toi, même quand ce n'est pas la S.^t Joseph.

Il ne se passe pas de jours que nous ne parlions de notre excellente Joséphine, si humble dans ses sages désirs, si dévouée aux occupations pénibles, mais honorables du modeste état qu'elle a voulu choisir. Papa et Maman sont contents que tu sois leur fille; tes frères sont contents que tu sois leur sœur. Nous sommes tous charmés que tu saches te faire estimer. Mille fois nous comparons ton pauvre petit sort avec le sort bien plus brillant d'une infinité d'autres filles, et nous remercions Dieu de ce que tu es réellement plus tranquille, plus heu-

reuse qu'elles. Aujourd'hui, toute occupée comme tu es de saint Joseph te rappelles-tu qu'il n'est pas seulement ton saint, mais aussi le mien ? N'est-ce pas que nous le prions ensemble l'un pour l'autre, et puis pour tous ceux que nous aimons en commençant par Papa et Maman ? N'est-ce pas que nous lui disons de demander au Seigneur pour chacun de nous les vertus qu'il avait lui-même, quand il passait son obscure mais noble vie sur la terre, dans l'humilité, dans la patience, dans une bienveillante douceur envers tout le monde ? Il devait être bien aimable ce cher bon petit vieillard, puisqu'il avait été digne d'être l'ami et le protecteur de la plus sainte des Vierges, de l'Épouse toute parfaite de l'éternel ! C'était un sage, ignoré de bien des gens, mais plus sage que tous les savans de la terre. Il ne vivait que pour aimer Dieu et le prochain, et parce qu'il surpassait tous les autres mortels en noblesse d'affections et d'intentions, Dieu lui donna dès cette vie la plus belle des récompenses ; le bonheur d'avoir la Reine des Anges pour compagne, pour sœur, pour modèle de perfection, et puis le Fils du Tout-puissant lui-même, pour Fils, pour ami. Que cette famille devait être charmante remplie de célestes connaissances, exquisement zélée à bien aimer, à bien prier, à faire bien toutes choses ! Que leur douce conversation aura été aimante, spirituelle, divine ! On croyait que

c'était là une boutique de charpentier comme une autre, une maison comme une autre, sujette aux vilaines mauvaises humeurs, aux sottises inconstances, à tous les grossiers défauts de l'humanité, et pas du tout ! Dans cette chétive maison et dans cette boutique il y avait une amabilité angélique et plus qu'angélique ; il y avait tous les mérites qui peuvent embellir des cœurs humains. Toutes les familles, toutes les sociétés chrétiennes doivent tâcher de ressembler à cette sainte société de la divine famille. Pensons-y souvent, imitons-la du mieux que nous pouvons. Aspirons à leur généreuse élévation de sentiments, à leur amour, à leur paix, à leur joie de se conformer aux volontés de Dieu. Oui, grand saint Joseph ! c'est ce que je veux faire ! c'est ce que ma chère Joséphine veut faire ! c'est ce que nous voulons tous faire ! Allons, courage, ma sœur, sanctifions-nous, souffrons gaiement ce qu'il y a à souffrir, jouissons gaiement du plaisir de bénir Dieu. La vie est une fort bonne chose, malgré ses peines puisque c'est un moyen pour aller au Ciel. Vive donc Jésus, Marie et saint Joseph.

Avec ces trois noms-là dans le cœur, nous n'avons plus peur de rien, pas même de ces gros coquins de Démons qui nous ennuyent par leurs sottises tentations.

Adieu, chère amie. Pourras-tu bientôt venir nous voir ? Nous le souhaitons. Salue de ma

part M.^{elle} Angéline et ta pauvre sous-maîtresse malade. Nous nous portons bien et t'embrassons tous de toutes nos forces — j'entends les forces de l'âme, qui étant un pur esprit ne peut pas t'étouffer.

19 Mars 1834.

Ton frère SILVIO.

24.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Quelles jolies fleurs ! quelle jolie nichée de pigeons gentiment logée sur un bel œillet ! quelle ragoutante salade ! quelles douces lignes amicales de ma bonne, très bonne sœur ! Je te remercie de tout cela, et grâce à tant de bonté, je te pardonne ton cher jugement téméraire, lorsque tu m'as fait la criante, énorme injustice de me croire mélancholique. Je puis t'assurer que je ne l'étais pas ; mais ce qui t'aura induite en erreur, c'est que, comme je ne pouvais me dispenser de me laisser faire le portrait par le Marquis d'Azeglio, et que des séances pour un portrait sont toujours un peu ennuyeuses, cela aura influé à me donner, sans que je m'en apperçusse, un air un peu sérieux.

J'étais empêché par là de me trouver à ta disposition , comme j'aurais désiré ; je ne me rendais pas tous les jours chez-nous à l'heure du dîner. Tu me voyais moins. Tu trouvais cela extraordinaire ; et ton affection te faisait rêver ce qui n'était pas. Mon caractère n'est pas mélancholique, et ma raison condamne la tristesse. Je vois que la vie est partout parsemée de quelques douleurs, mais je ne conçois pas pourquoi on ne les porte pas avec une humeur douce , courageuse , et même un peu gaie, puisque nous sommes persuadés qu' il y a un Dieu qui règle toutes choses avec justice et bonté. Au reste, je sens bien vivement que je suis un des hommes les plus heureux du monde, et je ne changerais pas mon sort avec celui de qui que ce soit. Comme tu avais été long-temps sans me voir , peut-être m'as-tu trouvé quelques rides de plus qui ne me font aucun mal , mais qui t'ont portée à me croire moins bien en santé. Le fait est que, quoique maigre, je jouis d'une santé digne d'envie et dont je suis parfaitement content. Je n'exagère pas du tout. Ajoute à ce bien-être le plaisir que j'ai d'être aimé de presque tout le monde, et beaucoup plus loué que je ne mérite. Ajoute le bonheur en famille de nous aimer tous, de ne jamais avoir ce poison des discordes et des jalousies qui règne dans la plupart des familles.

Comment ne serai-je content et archi-con-

tent ? Notre maison n'est pas le séjour d'une folle gaîté, nous sommes même habituellement méditatifs et presque un peu sauvages ; mais cela ne trouble pas notre harmonie et notre bienveillance. Je vois beaucoup de maisons , mais je n'en connais pas une , où réellement tous les individus s'aiment mieux les uns les autres que nous. Enfin, tout compris, tout considéré, tout jugé sans effort, sans prévention, je suis , ainsi que je le dis toujours , un des hommes les plus heureux du monde. As-tu entendu ? Et sais-tu que parmi mes bonheurs je compte aussi pour beaucoup celui d'avoir une sœur aussi bonne que toi, et de voir que cette sœur est sage, bornée dans ses désirs, dégagée de toute malheureuse illusion de la vanité ?

Donne à ce bon juge de Chieri les deux lignes ci-dedans. Adieu. Merci , mais ne m'attribue plus des mélancholies que je n'ai pas. Je t'embrasse bien tendrement et suis ton

21 Avril 1834.

SILVIO.

25

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Très-chère sœur, ton aimable imagination aura cru que la tragédie nouvelle que j'allai faire représenter devait avoir un grand succès. Pas du tout, mais je n'en ai pas le moindre chagrin. Cela ne me fait aucun tort. Quelques malveillants se sont amusés à la siffler. Tant pis pour eux. Ils disent que c'est une tragédie sans entérêt, et peut-être ont-ils raison en disant cela. D'autres disent que peut-être elle était bonne, mais que le tintamarre des siffleurs en a gâté le succès. Maman n'en a pas été du tout affligée. Papa presque point, Louis sait aussi en rire, et François de même. — Nous nous portons tous bien. Adieu.

26 Avril 1834.

Ton SILVIO.

26.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce matin samedi je suis venu avec M.^{eur} de Barol à Turin, et j'en suis bien aise, car, outre le plaisir d'avoir trouvé en bonne santé Papa, Maman, et nos bons frères, ta lettre est arrivée et je vois que tu te portes bien.

Ma santé va aussi à merveille. L'air de la vigne Barol est excellent et m'a délivré des oppressions et de la toux. À l'air, il faut ajouter le lait d'ânesse que je prends tous les matins et le contentement que j'éprouve de tous les bonheurs que j'ai — quoique je n'aie pas celui qu'on m'attribue ridiculement de temps en temps à Turin, et que je n'aurai jamais, car je n'en veux pas, et personne n'a jamais pensé à me faire faire cette sottise; c'est-à-dire que je doive me marier. J'ai déjà entendu parler de ce beau mariage de cent côtés, et je me moque de sots inventeurs.

Au reste je suis vraiment fort heureux d'être libre de toute amourette et de n'avoir que de tranquilles amitiés pour de braves gens qui ne seront jamais mon épouse. Tu ne connais que bien peu M.^{me} la Marquise de Barol; c'est une

des plus aimables saintes qu' on puisse s'imaginer, c'est un Ange de bonté, d'esprit et de bonne humeur. Elle t'aime et t'estime, parce que tu sais te conduire avec discernement et sagesse ainsi qu' avec charité. Adieu.

9 Août 1834.

Ton SILVIO.

27.

A sua sorella Giuseppina.

Chère Joséphine,

Nous sommes charmés que tu aies fait bon voyage. La tristesse de la Semaine Sainte aura été augmentée pour toi par la maladie de ta pauvre phrénétique ou folle ; peut-être par sa mort. Plutôt que de rester sans raison, il vaudrait mieux que cette malheureuse cessât de vivre. Enfin, Dieu sait toujours ce qu' il fait, et il fait toujours bien. Prends patience en toutes choses et fais une bonne Pâque. Que sont tous les désagréments de cette vie, puisque nous avons Dieu pour nous ? Avec lui nous pouvons porter toutes les croix, et même avec une espèce de consolation. Car s' il fait souffrir quelque chose, ce n'est qu' un moyen pour

mieux nous appeler à lui , qui est la source de tout bien.

Adieu, chère sœur. Notre frère Jésuite a-t-il fini les exercices en bonne santé ? Mais je saurai cela ici par quelqu' un des Pères. Je t'embrasse pour Papa, Maman et Louis. Nous nous portons tous bien.

15 Avril 1835.

Ton SILVIO.

28.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes fleurs, outre qu'elles sont belles et qu'elles me viennent de toi, ont encore un autre prix, en ce qu'elles ont déjà servi à orner le Tombeau de Notre-Seigneur. Je te remercie bien de ton aimable souvenir et je prie mon Saint de se joindre à tes autres Protecteurs , pour implorer des grâces pour toi , surtout celle de l'amour de Dieu qui les comprend toutes. — La salade qui accompagne les fleurs est magnifique, et nous t'en remercions aussi.

Tu as bien fait de nous envoyer ton papier de l' Association du Cœur de Jésus. Je vois que cette société est tout-à-fait établie. Je m' informerai de nouveau si elle existe aussi à Tu-

rin ou si elle va bientôt exister. Sans quoi je te dirai si Maman désirera que tu la fasses inscrire à Quiers. Mais pour à présent suspendons — Nous sommes bien aises de tout ce que tu nous dis de François. Que Dieu soit toujours avec lui et qu' il rende son zèle utile au prochain et à lui-même ! On m' a dit qu' il s'applique aussi à l' instruction des prisonniers pour la Pâque.

Adieu, chère amie ; bonnes fêtes ! Nous nous portons bien comme tu nous a vus. Je suis de tout mon cœur, et t'embrasse pour Papa, Maman, et Louis, qui te souhaitent aussi une bonne Pâque.

Samedi Saint 1835.

Ton aff. né SILVIO.

29.

A sua Madre. (1)

Ma chère Maman,

J' ai fait bon voyage , je me porte à merveille et, si vous n'étiez pas souffrante, je serais heureux. Cependant je suis si convaincu

(1) La madre di Silvio (Margherita Tourner di Chambéry) fu donna dotata delle più rare virtù ; pietà profonda, amore grandissimo alla famiglia, fermezza nel sopportar le disgrazie e molte altre doti la resero modello delle madri. Morì il 12 Aprile 1837.

que vous avez un courage extraordinaire pour souffrir, que l'idée de votre force me console; car elle est un don de Dieu, et je suis bien aise que vous ayez de ses dons. Hélas ! j'aimerais bien aussi qu'il vous en fît d'autres : tels que la santé et toutes les satisfactions qui embellissent la vie. Mais néanmoins tout ce qu'il fait est bon ; et ce sont les âmes les plus nobles à ses yeux, et celles qu'il aime le mieux, qu'il *tribule* comme il vous *tribule*. Ainsi, vous avez raison d'avoir patience et de porter tranquillement toutes vos croix. Je prie de tout mon cœur que Dieu vous aide à les porter et qu'il vous soulage. Priez aussi pour moi, comme vous avez toujours fait. C'est vous et Papa, et toutes les bonnes âmes qui ont prié pour moi, qui avez brisé mes fers et qui m'avez fait passer de l'infortune au bonheur. Il n'y a pas long-temps que je disais cela à François. « Oh ! oui, m'a-t-il dit, les prières de notre bonne petite Mère de son coin sont puissantes ; je le sais. »

J'ai trouvé M.^{eur} le Marquis en bonne santé ; j'ai aussi trouvé une lettre de Mad. la Marquise pour moi. Elle se porte bien. À Verceil je n'ai point rencontré le chev.^{er} Mella et je n'ai pas eu le temps d'aller le voir.

Villarboito est sur une petite élévation au milieu d'une immense plaine où il y a des rizières et des champs, des bois et des bruyères. Cette variété est assez belle. Le château est

vieux et laid, mais l'antiquité donne quelque charme à cette laideur. Demain nous allons à Orta, puis à Varallo. Je vous recommanderai bien au bon Dieu et à tous les amis que nous avons dans le Ciel. Si vous ne recevez pas d'autres grâces sur la terre, puissiez-vous au moins recevoir toujours en abondance la patience et le courage.

Je vous embrasse de toute mon âme et j'embrasse de même mon cher Papa et mon cher Louis, auxquels tous deux je souhaite une bonne santé. Pour vous, pauvre Maman, je ne vous la souhaite pas bonne, mais seulement supportable.

Je suis

Votre très aff.^{né} et reconnaissant fils
SILVIO PELLICO.

30.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

De tous les remèdes que l'on propose pour le choléra, le meilleur est de prier tout tranquillement et de faire une vie sobre. En rendant gloire à Dieu tant que l'on peut, il n'y

a rien à craindre. C'est aussi lui rendre gloire que d'honorer la Sainte Vierge. Tout ce qui nous rappelle cette excellente Protectrice est bon. Voici une médaille consacrée à elle. C'est Madame la Marquise de Barol qui te l'envoie. On a fait en France beaucoup de ces médailles, et l'on assure que le plus grand nombre de ceux qui les ont eues, ont été préservés, eux et toutes leurs maisons ; bien entendu qu'on y ajoute un véritable amour de Dieu.

Il y a quelques jours M.^{eur} Argan que tu connais m'a dit de te présenter ses respects et de te recommander une Rosine toute nouvelle qui a été mise à Quiers. Je lui ai bien dit que mes recommandations ne servaient à rien, car si la fille est obéissante et sage, tu seras contente d'elle ; autrement, tu ne le seras pas. Cependant je fais la commission. Tant de gens se sauvent du Piémont, depuis que le choléra a paru à Coni ; et au lieu de fuir, le Marq. et la Marquise de Barol se sont déterminés à quitter la vigne, pour venir à Turin, où ils pourront mieux être utiles au prochain, si l'épidémie visite notre ville. Nous sommes ici depuis hier. Jusqu'à présent le choléra se borne à Coni.

Viendra-t-il ? ne viendra-t-il pas ? Tout comme le bon Dieu voudra. Mettons nos consciences bien en ordre, puis laissons faire par lui. Il faut même prier sans s'agiter ; car la peur est une drogue inutile ou, pour mieux dire, nuisible.

Adieu. Nous nous portons tous bien, presque sans en excepter Maman ; car depuis quelques jours ses douleurs ont diminué. Elle nous prêche le courage, et nous applaudissons.

Je t'embrasse pour elle , pour Papa , pour Louis et pour moi.

Turin, Août 1835.

Ton SILVIO.

31.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans ton avant-dernière tu nous as communiqué une recette préservatrice dont nous te remercions. Papa veut aussi faire ce vin, nous en prendrons , et tant d'amertume fera peur au choléra qui n'osera pas s'approcher de nous. Michel est venu , et nous sommes bien aises qu'il ait eu une bonne journée.

Merci de la menthe que tu as ajoutée au Calendrier. Tu es bien aimable de nous donner des nouvelles de François ; elles nous font toujours plaisir.

Un petit nombre de cas de choléra, tels que ceux qui ont paru à Turin, ne doivent point nous inquiéter. De loin, on exagérera sans doute.

Ne te laisse pas alarmer par les bruits vulgaires qui grandissent tout. Nous espérons toujours que cette épidémie ne sera pas forte ici, et toutes les âmes chrétiennes prient tant qu'elles peuvent non seulement par des prières orales, mais par cette prière intime qui doit être continuelle et qui ne consiste point à proférer des mots pieux, mais à faire de bonnes œuvres de charité, à bien aimer Dieu et le prochain. Adieu, nous nous portons à l'ordinaire, et t'embrassons tendrement.

2 Septembre 1835.

Ton frère SILVIO.

32.

A sua Madre.

Ma chère Maman,

Tout va à merveille pour moi, excepté que je regrette tous les jours de ne pas passer quelques momens auprès de vous, ainsi qu' auprès de mon cher Papa et de mon cher Louis. Je voudrais être là à l'heure de votre dîner pour avoir le plaisir de vous voir tous les trois. À cette heure-là je pense toujours: Ils seront à table — se porteront-ils un peu bien? Maman sera-t-elle un peu mieux? aura-t-elle un

petit peu d'appétit ? — Je n' ai d'autre peine que celle de ne pas pouvoir vous soulager , vous donner de ma santé, partager mon bonheur avec vous tous. Car du reste je suis dans un Paradis terrestre, et on me comble de bontés. M.^{eur} le Marquis est allé aujourd'hui à Turin , mais je n' ai pas pu l' accompagner. Mad. la Marquise n'ira à Turin que jeudi, et j' irai avec elle.

Je prie Papa ou Louis de porter la lettre ci-close au portier de la Maison de Saint Thomas.

J'espère que vous aurez de bonnes nouvelles de François et de Joséphine. Je les embrasse avec vous trois.

Adieu Maman ; adieu Papa ; adieu Louis. Portez-vous bien autant que possible , supportez avec courage la chaleur, chassez toutes les pensées mélancoliques. Réjouissons-nous toujours dans la volonté de Dieu, et aimons-le, aimons-nous.

Votre très aff.^{né} fils

SILVIO.

33.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Sœur,

Comment as-tu commencé l'an 1836? Nous désirons que ce soit dans la plus parfaite santé et avec autant de sainteté qu' il est possible, et que tu continues de même. Nous sommes à peu près comme tu nous a vus, excepté que Maman qui faisait depuis long-temps un véritable effort à rester levée, a dû prendre le parti de s' accoutumer au lit. Elle s'est levée quelques moments le premier jour de l' an, puis elle a compris qu' elle risquait trop de se sentir manquer les genoux et elle s'est décidée à se recoucher. Le médecin Perona ne lui trouve pas de fièvre. J' espère que le lit, quoique pénible pour Maman, lui convienne dans son état, surtout ne pouvant se nourrir que si légèrement. Sa santé n' a rien d'alarmant, et nous nous flattons que, après l'hiver, ses douleurs *rheumatiques* diminuant, elle pourra se relever. Nous serions bien heureux, si nous pouvions la conserver encore dēs années, à la seule condition qu' elle dût passer les hivers au lit.

Elle prend toujours la quantité très-petite de nourriture qu' elle prenait, et c'est pour cela que ses jambes sont faibles. Mais cette nour-

riture si légère est cependant une espèce de remède ; car si elle mangeait davantage , il faudrait peut-être la saigner.

Voilà nos nouvelles. Conformons-nous à la volonté de Dieu , et prions que cette chère Mère soit soulagée dans ses douleurs, et qu'elle ait toujours toute la patience et tout le courage nécessaires. Elle n'en manque pas ; elle est admirable. On voit que la grâce la soutient.

Adieu , chère Joséphine. Papa et Louis se portent bien, et moi aussi ; Maman t'embrasse avec nous.

1 Janvier 1836.

Ton aff.^{né} SILVIO.

34.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Grâces à Dieu nos nouvelles ne sont pas mauvaises, et même il y a , depuis quelques jours, de bonnes apparences pour nous faire croire que Maman , après avoir traversé passablement l'hiver, retrouve au printemps un peu plus de santé. Les douleurs sont moins fortes ; elle n'a plus été obligée de garder le lit. Elle

se lève même de très bon matin, selon son ancienne coutume, et elle a voulu et pu aller à la messe samedi et hier. Enfin elle est dans l'état où tu l'as vue, se disant avec raison qu'il faut souffrir avec patience et courage les maux qui sont inséparables de l'âge avancé. — Dissipe donc toutes tes inquiétudes, ma chère Joséphine, et continue à tâcher d'aider Papa et Maman par tes bonnes prières; nous en ferons autant de notre côté. — Papa se porte bien, Louis aussi et moi à merveille. Fais-en autant. J'ai de bonnes nouvelles de François par le P. Provincial.

Je t'embrasse de tout mon cœur, et suis ton affectionné frère

Turin, 25 janvier 1836.

SILVIO.

35.

A sua sorella Giuseppina.



Ma chère Joséphine,

Je vois par les *vers* de M.^{eur} le Juge qu'il est toujours de bonne humeur; dis-lui que je m'en réjouis infiniment, et que je désire de bon cœur qu'il n'ait jamais aucun motif de mélancolie. Il me demande quel est le nom du

Dieu de la Vengeance. Je ne sais pas si dans la mythologie il y a aussi un dieu de ce genre, mais je croirais qu'il n'y a que la déesse *Némésis* qui préside aux vengeances, et les trois *Furies* qui sont ses exécutrices.

Nous n'avons pas de peine à nous persuader que ton Carnaval aura été fort peu remarquable. Tant mieux ; car ainsi on n'abyme point l'estomac, on ne se dissipe point et l'on est plus agréable au Seigneur, qui ne nous a pas créés pour faire les fous, mais pour être sages, c'est-à-dire pour que nous ayons une gaieté douce, toujours épurée et perfectionnée par la pénitence, la prière et l'amour Divin. Cette sainte gaieté vaut bien mieux que les sottises allégresses du monde dans les tapages délirans du Carnaval.

Conserve-toi en bonne santé. Nous sommes comme à l'ordinaire, tous bien, selon notre différente mesure de santé. Maman a ses douleurs habituelles, mais pouvant se lever, aller à la messe et travailler dans son petit coin.

Nous t'embrassons de toute la tendresse de nos cœurs bien réunis pour t'aimer.

Turin 14 février 1836.

Ton SILVIO.

36.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Comme je m'appelle aussi Joseph, c'est demain notre fête ; honorons notre aimable Saint en tâchant bien de lui plaire par nos bons propos , par notre conduite , par notre amour de Dieu. Veuillons comme notre saint Joseph, bien vivre et bien mourir, et nous obtiendrons toutes les grâces.

Adieu, ma chère sœur. La Marquise de Parol est hors de danger. Prie aussi toi que sa maladie ne soit pas longue , car c'est une grande bienfaitrice des pauvres. Elle est aussi la mienne.

Je t'embrasse bien tendrement ; nous t'embrassons tous

18 Mars 1836.

Ton SILVIO.

37.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Dimanche les Jésuites font ici la fête de sainte Philomène ; je pense qu' on la fera aussi à Chieri, et probablement tu iras y dire un *Pa-ter* et un *Ave*, et tu verras notre cher François dans quelque coin.

Comme qu' il en soit, prie cette bonne sainte pour toi, pour lui, pour nous, et nous la prions aussi pour toi. Car elle est aimable, et Dieu fait beaucoup de grâces à son intercession. Nous sommes bien heureux d'avoir tant d'amis au Ciel. Je t'embrasse et suis

Ton aff.^{né} SILVIO.

15 Avril 1836.

38.

A sua sorella Giuseppina.

A SANTA FILOMENA.

1.

O generosa Martire,
Onde l'eccelso core
Altro non volle amore
Che di Gesù l'amor!
Spira dal Ciel nell'anima
Di tutte noi l'affetto,
Che t'elevava il petto
Pel dolce Redentor!

2.

Il tuo bel nome a' popoli
È caro, o Filomena;
Le menti ei rasserenava,
Ravviva egli la Fè.
Ogni bennato spirito
Gode onorare un'Alma
Che alla celeste palma
Pospose il mondo e i re.

3.

Una fra l'alte glorie
Sei del femminile sesso:
Memori di te spesso,
Più pregerem virtù.
Arridi al nostro cantico,
A' cuori nostri arridi,
Ottien che sempre fidi
Sol ardan per Gesù!

4.

Ottien che pura ed umile
Viva di noi ciascuna;
Che non curiam fortuna,
Che non curiam piacer;
Che ognor amanti ed ilari
Insieme al Ciel tendiamo;
Che un dì con Te vediamo
Il sempiterno Ver!

Voilà, ma chère Joséphine, l'hymne que tu désires pour cette bonne Sainte. — Prions-la pour qu'elle soit aussi notre Amie, et qu'elle nous obtienne des grâces; surtout la paix et la bienveillance, l'esprit juste et le cœur bon. Puis la patience pour souffrir noblement tout ce qu'il faut souffrir.

Portes-toi bien. Moi je me porte à merveille. Nous serions tous à l'ordinaire, si Maman n'avait pas de douleurs de dents plus fortes depuis trois jours. Prions Dieu qu'elle soit soulagée.

Nous t'embrassons tous.

Ce matin je suis venu de la vigne avec Madame la Marquise. Nous y retournons à midi. Adieu, chère et bonne sœur.

Ton SILVIO.

39.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Maman est toujours dans le même état; obligée à rester au lit, mais conservant son courage, et résignée, soit à vivre soit à mourir. Elle te salue, et veut que tu n'aies point d'inquiétudes et que tu demeures là pour remplir tes devoirs; car ici tu ne pourrais rien faire pour Maman.

Elle est contente de Marguerite qui témoigne vraiment de la bonne volonté et qui fait bien tout ce qu'il y a à faire. D'ailleurs Maman, comme tu sais, a besoin de fort peu de service. Ta présence lui ferait seulement de la peine, car elle penserait que tu négliges des devoirs à cause d'elle, sans que réellement tu eusses la satisfaction d'être utile à personne. Ne t'inquiète pas non plus pour Papa, qui n'a pas de fièvre, grâce à Dieu, et qui est seulement indisposé d'un peu d'oppression et de toux. Il sort rarement, et reste beaucoup au lit; mais cela n'est point du tout une maladie. Louis est guéri de ses rhûmes obstinés, et moi de mon oppression. Le remède qui m'a guéri a été le petit-lait vineux. — Prie pour nous tous, mais calme, sereine, sans faiblesse. La faiblesse n'est pas digne des âmes Chrétiennes.

Papa vient de se lever, il n'est pas malade enfin. Il n'a besoin que de se délivrer d'une crainte excessive que tout lui fasse mal. S'il veut faire l'effort de se secouer et de ranimer son courage, il ne peut pas se dissimuler que, pour son âge, sa santé est passablement bonne. Nous en remercions Dieu, et prions qu'il la lui conserve. La maladie de Maman n'est pas légère, mais il n'y a aucun danger imminent. Le Médecin Pérona espère ; il fait tout ce qu'il peut. Papa et Maman t'embrassent ; Louis et moi aussi. Adieu, chère sœur. Présente mes souhaits de bonheur à M.^{eur} Henger.

Je suis ton aff.^{né}

SILVIO.

31 Mars 1837.

40.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu liras la lettre ci-jointe, puis tu la cachèteras et l'enverras au P. François. Tu vois dans cette lettre le véritable état des choses. La maladie de Maman laisse des espérances, quoiqu'elle soit grave. Nous te répétons par ordre de Maman de ne pas t'inquiéter et de

ne pas venir lui faire une visite, car tu souffrirais et tu ne pourrais pas lui être utile. Outre cela, tu sais que Turin abonde en maladies.

Maman craindrait que tu ne prisses la grippe. Ainsi reste, sois calme et forte, et prie avec nous. Papa n'a que sa toux, et un peu d'oppression mais il n'est pas malade. Louis est parfaitement guéri de son rhûme et moi aussi. Marguerite est active, bonne, et témoigne plus d'affection que l'on ne se serait imaginé.

Adieu, chère sœur. Nous t'embrassons tous.

4 Avril 1837.

Ton SILVIO.

41.

Alla Marchesa di Barolo.



8 Avril, 1837.

Madame,

Merci de votre lettre si bonne, si charitable du 4. — Depuis l'extrême Onction, ma Mère a eu la journée de jeudi moins mauvaise, mais hier elle a beaucoup souffert. Aujourd'hui ses douleurs paraissent moins fortes, mais l'abattement est grand.

Je vous remercie de votre bonté et de vos prières. J'en ai besoin, je suis bien affligé. —

Je pense aussi avec chagrin à votre pauvre santé si souffrante.

Il est donc vrai que je vous reverrai à la fin du mois ! J'en bénis Dieu ; je veux le bénir de tout ; mais, de votre retour, je le bénis avec plaisir, avec transport. Des afflictions, je le bénis sans force, en mauvais Chrétien. Priez pour

Votre SILVIO.

42.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les nouvelles de Maman sont à-peu-près les mêmes ; mais comme la maladie ne prend pas un meilleur aspect, on peut dire que les espérances d'une guérison diminuent chaque jour. On croit qu' il n' y a plus assez de forces pour qu' il s'opère une réaction avantageuse. Toutefois les souffrances, quoique grandes, pourraient durer encore. Les Supérieurs de notre P. François ont jugé qu' il vînt voir Maman, et il a obéi. Il est venu ce matin. Le R. P. Pellegrini l' a accompagné à la maison et a préparé Maman à le recevoir avec calme. Alors François a paru devant elle ; tout s'est passé tranquil-

lement, bénissant Dieu de tout. Aujourd' hui François viendra la voir encore et lui lire quelques prières. Maman t'embrasse et t'envoie de nouveau toutes les bénédictions.

Elle te fait réfléchir que si François est venu c' est par obéissance envers ses Supérieurs , et parce qu' il n' a pas une maison à régler et à soigner. Ta position étant différente, elle est toujours d' avis que tu ne dois pas quitter tes devoirs pour venir ici, d' autant plus que tu as quantité de malades. Elle souhaite que tu fasses volontiers ce sacrifice, et que tu te consoles en pensant que ta mère t' aime de toute son âme, et qu' elle t' a et t' aura toujours présente devant Dieu , comme elle est bien sûre que tu ne l' oublieras pas dans ton affection et dans tes prières. Courage, ma très chère sœur , imite ta digne mère ; sois forte et bien unie à la volonté Divine qui est la seule bonne. La vie la plus longue est courte. Une existence heureuse nous rassemblera tous auprès du Seigneur. Dans peu d' années nos peines seront couronnées.

Papa se porte mieux. Nous t'embrassons tendrement pour Maman et pour nous.

10 Avril 1837.

Ton SILVIO.

43.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons une grande amie de plus au Ciel ; notre excellente Mère ne nous a pas quittés en abandonnant les misères de ce monde ; elle a désormais le bonheur en partage ; mais elle nous aide toujours, elle nous inspirera toujours. Louons le Seigneur de nous avoir donné une telle Mère, si exemplaire, si forte dans le bien, et louons-le aussi de l'avoir maintenant délivrée de ses souffrances et élevée à un état de lumière et de gloire. Son trépas a été ce matin à 9 heures.

Le P. François t'en parlera ; il y était présent, ainsi que le Curé, le Médecin et presque moi. Je dis *presque*, parce que j'étais sorti de la chambre un moment, et lorsque je rentrai elle était expirée, on était à genou lui disant le *De Profundis*. Son heureux passage à l'éternité a été doux, sans convulsions, sans terreurs ; les souffrances même s'étaient calmées pendant la nuit et dans les heures du matin. Hélas ! elle avait grandement souffert durant plusieurs jours ; mais au milieu de tant de douleurs, elle ne s'était jamais avilie ; jamais, dans tout le cours de sa maladie, elle n'a témoigné la moindre crainte

de la mort, se disant pécheresse et sans mérites, mais portant au fond du cœur la plus pleine confiance dans les mérites infinis de Jésus-Christ. Au lieu de craindre la mort, elle l'attendait avec désir : ses paroles envers nous tous, toi comprise, ont été de la plus tendre affection, sans s'affaiblir. Elle sentait une espérance vive et constante, que nous nous reverrions tous en Paradis. Elle nous l'a répété plusieurs fois nous bénissant avec calme et contentement, et nous chargeant de te dire que sa bénédiction maternelle était sur ta tête comme sur les nôtres et voulant que tu reçusses la nouvelle de sa mort sans trop t'affliger et sans regretter de ne l'avoir plus vue avec les yeux du corps. La vie dure peu ; bientôt tout ceci finira comme un rêve, et nous nous éveillerons dans une existence infiniment plus belle et plus digne.

Obéissons donc à notre bonne et sainte mère ; ne soyons pas faibles. La vertu et la religion sont des forces ; nous devons les posséder, car pour les posséder il n'y a qu'à les demander à Dieu. Tu as vu dans nos lettres précédentes combien Maman a été assistée par le R. P. Pellegrini, par Monsieur le Curé et par son Vice-curé D. Pautassi. Je puis t'ajouter que l'assistance que lui a faite François a aussi été une grâce bien particulière. Les Supérieurs Jésuites ont voulu spontanément que François s'arrêtât à Turin pour soigner notre bonne

Mère, et même ont-ils voulu hier qu'il passât la nuit chez-nous. C'est ce qu'il a fait, avec une grande consolation de Maman.

Adieu, chère Joséphine. Prions, et ouvrons nos cœurs à une sainte joie, car cette pauvre Maman est arrivée au port, après une navigation des plus pénibles. Le P. Pellegrini croit que son Purgatoire a été tout ici bas et qu'elle est volée de son lit de douleurs au Paradis. N'omettons pas notre devoir de prier toujours pour elle, mais espérons qu'elle n'ait pas besoin de nos suffrages. Papa a senti et sent cette grande perte, mais la religion le soutient aussi. Je puis te dire de même de Louis et de moi. Adieu. Courage, aspirons à imiter notre Mère, afin de la suivre au Ciel.

12 Avril 1837.

Ton SILVIO.

44.

Alla Marchesa di Barolo.

13 Avril, 1837.

Ma Mère est au Ciel, je l'espère ; son Confesseur le dit. Sa vie a été pleine de rectitude, de zèle aimant, d'abnégation, de sacrifice, — dans ses jeunes ans, dans l'âge avancé, à son terme. Dans les derniers jours de sa maladie,

c'est inoui ce qu'elle a souffert de déchirements d'estomac et d'entrailles et de douleurs de toute espèce. Elle gémissait et demandait pardon de ne pas pouvoir souffrir sans gémir, mais elle bénissait toujours Notre-Seigneur, la très-sainte Trinité, la S.^{te} Vierge, tous les Saints. La mort ne l'a pas effrayée un moment. Elle est expirée hier matin, mercredi, 12 avril, à 9 heures, après une nuit plus calme et quelques heures sans souffrances, sans perdre connaissance, répondant jusqu'au dernier soupir tout bas à nos paroles et aux prières que l'on faisait pour elle. Son ouïe ne cessa d'être fine, ni son entendement d'être prompt, mais la voix s'éteignit et les yeux ne virent plus rien dans ses dernières heures. Elle prononçait encore bien les syllabes, mais sans son de voix. Elle a eu avant de mourir toutes les consolations, excepté celle de voir ma sœur, qu'elle a fait prier de ne pas venir, craignant que sa venue ne la fit manquer à quelques uns de ses devoirs de Rosine, surtout maintenant que la plupart des Rosines de Quiers sont malades. Elle avait fait prier aussi mon frère Jésuite de ne pas venir, et il s'y résignait. Ses Supérieurs ont cependant voulu l'envoyer rendre ses derniers devoirs à notre Mère. Il est arrivé mardi matin et a passé plusieurs heures de cette journée auprès de nous, auprès de cette incomparable Mère. Il croyait devoir repartir le soir. Ses Supérieurs ont abondé de charité

et ont voulu qu'il restât toute la nuit ici. Ma Mère a trouvé beaucoup de sainte joie dans les exhortations affectueuses et ferventes de ce fils chéri. — Une minute avant que ma Mère rendît son dernier soupir, le Curé me dit d'em-mener mon Père qui était là dans le plus grand abattement. Je ne croyais pas encore que nous fussions au dernier moment. — Lorsque je revins dans cette chambre, tout le monde était à genou, on commençait les prières funèbres. Cette âme était dans le sein de Dieu ! — Je devrais au moins à présent être plus digne d'une telle Mère, je devrais me réjouir de son bonheur ; j' ai le plus faible , le plus égoïste des cœurs ; je sens seulement que cette amie de toute ma vie s' est éloignée de cette malheureuse terre où je reste.

Ajoutez à toutes vos bontés, vous et M.^{eur} le Marquis, quelques prières pour l' âme de ma Mère dans le cas que ses imperfections la retinssent encore dans quelques souffrances. J'espère qu' elle prie déjà pour vous , pour nous tous en Paradis.

Votre SILVIO.

45.

Alla Marchesa di Barolo.

17 Avril, 37.

Effet admirable de la Religion ! Mon Père, dont l'abattement m'effrayait, a relevé son esprit, sa volonté, en priant, en faisant ses dévotions.

Il est à présent moins occupé de notre malheur que des vertus rares de ma pauvre Mère, de l'admiration et de la reconnaissance que nous lui devons, du courage Chrétien dont elle nous a donné l'exemple dans toute sa pénible vie et dans ses longues souffrances de la mort. Il se dit, il nous dit que nous devons tâcher de l'imiter en tout, et surtout bénissant toujours Dieu et n'aspirant qu'au Paradis. Oui, la Religion seule peut adoucir les larmes les plus amères, elle seule a des raisons puissantes et divines pour consoler les âmes affligées ! Que Dieu soit béni ! Je crois que ma Mère est au Ciel et qu'elle nous obtient ce calme de mon Père. C'est une grande grâce. Depuis qu'il a la force de modérer sa tristesse et de goûter les bienfaits de la prière, sa santé a gagné ; il y a trois jours que nous le voyons ainsi. Votre cœur si compatissant prie aussi pour

nous, et Dieu vous exauce. Je vous remercie de votre charitable amitié.

Le danger que vous avez couru me fait frémir (1): S.^{te} Philomène, qui vous a protégés, vous aura-t-elle sauvés des mauvaises suites de cet accident ? Je crains que vous ne soyez plus malade ; je crains aussi ce gros rhûme qu'a pris M.^{eur} le Marquis, car dans cette époque de grippe, les rhûmes ne sont pas des indispositions légères. Mon Dieu ! J'ai besoin de bonnes nouvelles. J'ai tant de motifs d'être triste ! mon âme est si déchirée ! J'attends avec empressement une lettre ; la recevrai-je aujourd'hui ? Hélas ! je vous reverrai donc bien souffrante, ayant de la peine à marcher ! Je ne puis pas vous dire la pitié que me font vos souffrances. Ah ! qu'il plaise à Dieu de vous les diminuer, de vous les ôter !

J'ai été quelques jours sans voir nos salles d'asyle ; j'y irai ce matin. La dernière fois que j'y fus, nos bonnes sœurs avaient appris que leurs compagnes étaient toutes malades à S.^{te} Philomène et que la pauvre Mère Clémence était aussi bien faible. Tout le monde souffre cette année ; les communautés ne sont pas épargnées. Il y a quantité de malades dans tous les couvents. Ma sœur et la

(1) La Marchesa di Barolo era caduta in grave malattia a Pisa dove trovavasi da alcuni mesi, e dove Pellico le indirizzava queste lettere.

plupart des Rosines de Quiers le sont. — Ma sœur est désolée de n'avoir plus vu notre excellente Mère ; nous autres nous l'avons au moins vue jusqu'à la fin, nous avons entendu toutes ses dernières paroles , tous ses gémissements ! Dans la douleur de ceux qui assistent une personne chérie , qui meurt , il y a sans doute quelque chose de moins cruel que dans l'éloignement et dans ces paroles : « Je ne l'ai plus vue ! »

Samedi, dans la maison des Jésuites, lorsque j'en sortais, je rencontrai M.^{eur} de Roussi. J'appris de lui la mort subite (arrivée la nuit précédente) du pauvre M.^{eur} de Clermont-Tonnerre. Tous les Cavour sont désolés. M.^{eur} de Roussi vous présente ses devoirs.

Ma santé est bien dérangée ; je ne trouve plus guères de sommeil. Je vois toujours ma Mère malade, morte. Je souffre moins quand je suis seul avec Dieu , avec elle : les visites, je ne les reçois pas, le monde me fait mal. — Veuillez toujours prier pour nous.

Votre SILVIO.

46.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu es bien bonne, pauvre fille , de te souvenir, au milieu de ta tristesse et de tes affaires, que c'est aujourd' hui S.^t Sylve, et de m'envoyer un charmant bouquet odoriférant et gourmand. Je t'en remercie bien ; ton amitié m'est chère. Sois tranquille sur notre santé; Papa s' est rétabli suffisamment pour pouvoir sortir quand il veut, et pour se donner quelque occupation quand il ne sort pas. Nous voyons avec plaisir qu' il ne reste pas oisif et qu' il ranime son courage ; un peu d' activité lui fait du bien. Notre pauvre Maman nous a appris à tous à être courageux et résignés. Louis et moi nous nous portons bien et nous comprenons que Maman n' est pas à plaindre d'avoir finalement échangé ce triste monde pour une meilleure demeure où certainement elle jouit autant qu' elle souffrait ici, et mille fois davantage. Tu crains de nous faire de la peine en nommant cette excellente Mère ; tu n'oses presque rien dire de ton affliction, de tes tendres et justes regrets. C'est parce que tu évites de t'exprimer que nous avons cru qu' une de tes lettres s' était perdue. Ton langage si la-

conique était l'effet de ton chagrin profond qui n'osait pas s'épancher avec nous, et de ton désir de vaincre toute faiblesse. Il est vrai, il ne faut pas s'affaiblir. Les lamentations et les larmes seraient inutiles. Pensons seulement à notre Mère pour l'aimer toujours et pour ne jamais l'oublier dans nos prières.

Adieu, chère sœur. Je t'embrasse ; tous trois nous t'embrassons.

Que S.^t Sylve et tous les saints te bénissent, et Maman avec eux !

21 Avril 1837.

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

47.

Alla Marchesa di Barolo.

21 Avril, 1837.

Que je vous suis reconnaissant à vous et à M.^{eur} le Marquis de la part que vous prenez à la perte que j'ai faite, et de ce que vous avez la bonté de me dire de si amical, de si touchant ! Vous m'avez fait verser l'un et l'autre des larmes qui m'ont soulagé. J'ai peu de facilité à pleurer. Quand je puis pleurer, ma douleur s'adoucit. Je vous remercie de vos prières pour ma pauvre Mère et des indul-

gences que vous avez tâché de gagner selon mon intention, et que vous avez sûrement gagnées. Je suis encore plein de contradiction et plus dominé par le triste sentiment du bien que je n'ai plus, que par la raison. Cependant je me dis à chaque instant que ce que je suis si tenté d'appeler malheur n'est point malheur. C'est au contraire le bonheur d'une âme que Dieu a enfin couronnée ; un fils doit-il souhaiter pour sa Mère quelque chose de mieux que cet heureux passage de la terre au Ciel ? À force de sentir cette vérité, j'acquerrai plus de résignation. Ma Mère m'a toujours obtenu des grâces ; elle m'en obtient aussi à présent. C'en est une , le calme actuel de mon Père. Il se console en priant et en pensant qu'à son âge on ne survit pas long-temps à une personne qui nous précède. Sa santé qui était très-ébranlée s'est rétablie. Nous nous portons tous assez bien, et nous en sommes étonnés. Je ne souffre que des insomnies qui me fatiguent un peu. Lorsque je m'endors un moment, je rêve ma Mère malade, mourante et je m'éveille avec angoisse, avec des remords. Il me vient dans la pensée tous mes torts envers elle, tout ce qu'elle a souffert à cause de moi. Je trouve quelque consolation à remercier Dieu d'avoir passé au moins ces dernières années sans causer à cette pauvre Mère aucune affliction. Elle jouissait de ce que nous étions d'accord sur toute chose. Elle ne voulait pas même que je lui deman-

dasse pardon de mes anciens torts. — Il est juste que je les expie un peu maintenant par cette absence, par cette solitude qui me paraît si étrange, si triste. Dieu est bien miséricordieux, car ce qu'il nous fait souffrir est dans le temps; et le temps est si court! — Que tout ceci disparaîtra vite! Et alors nous reverrons ceux que Dieu a éloignés de nous pour les récompenser et pour achever notre épreuve. — Il me laisse de douces manifestations de sa bonté dans mon malheur; car ma solitude n'est pas absolue. Elle a quelques joies du cœur. Vous me plaiguez, vous me témoignez votre amitié, vous me soutenez surtout par vos saintes prières. Je sens que ceci est une bénédiction rare, dont je suis indigne. Dieu me l'a sans doute accordée à cause de ma Mère, à cause de mes bons Parents qui ont mieux que moi appris à l'aimer et à le servir.

Mes respects à M.^{eur} le Marquis. Mon Père lui est aussi, vous est aussi infiniment reconnaissant. Nous vous aimons et prions pour vous. — Le temps de votre retour approche, grâces à Dieu. L'hiver est fini; l'air du Piémont s'adoucit pour vous recevoir. Adieu, revenez donc, revenez.

SILVIO.

48.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Mad. la Marquise de Barol est arrivée avec M.^{eur} le Marquis. Lui se porte bien; elle est un peu souffrante, mais sans être cependant malade. Ils ont pris vivement part tous les deux à notre malheur. À présent qu' ils sont ici, je sors davantage et j'ai plus de distractions. Cependant je sens toujours que notre pauvre Maman nous manque, et j'ai bien de la peine à m' accôûtumer à ce vide. Pensons à elle et prions pour elle. Imitons-la autant que nous le pouvons dans ses vertus; un jour, nous la reverrons.

Adieu; je t'embrasse de tout mon cœur.

5 Mai 1837.

Ton SILVIO.

49.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis bien aise de voir par ta lettre que tu n'es pas dans une grande peine à cause de ton argent déboursé et que tu penses qu' il

est facile de le recouvrer. Fort bien ; rem-bourse-toi donc dès qu' il te sera possible, et puis réfléchis et n'agis pas avec précipitation. Borne-toi d'abord à ne laisser jamais ignorer à tes Supérieurs le véritable état de la Maison que tu diriges et à réclamer les secours qui te sont nécessaires. Fais cela avec calme, avec respect, avec patience, et si tu peux rester là comme tu l'as fait jusqu' à présent, restes-y, sans te chagriner ni des dettes de cette Mai-son ni de rien. Ce ne serait que dans un cas extraordinaire que tu devrais demander d'être changée et de redevenir simple Rosine.

Il ne faut pas te décider légèrement à cette démarche. L'essentiel est que l'on n' ait rien à te reprocher, et que l'on voie clairement les embarras où votre Maison se trouve. Puisque tu n'es point responsable des dettes, laisses-en le souci aux autres. Il nous semble que si tu peux continuer à rester là , cela vaut mieux. Aies seulement pour maxime ferme , décidée, invariable, de ne jamais faire des avances de ton argent. En te tenant à cette maxime , tu es plus libre, et alors , s' il vient le jour où tu le juges à propos, tu peux demander à être changée. Mais entends bien, que ce n'est que dans un cas extrême que tu devrais faire ce pas, d'après notre manière de voir. Nous nous remettons entièrement pour cela à ton discer-nement, à ta prudence. Je ne t'appelle *enfant* que quand tu fais des avances de ton pauvre

argent. Car pour le reste tu es réfléchie , tu es sage, et nous ne craignons pas que tu agisse déraisonnablement.

Pour te régler comme il faut, demande des lumières à Dieu, demande l'assistance de ses Anges , de ses Saints, et de l' âme certainement sainte de notre bonne Maman. Oui, Maman est auprès de Dieu et nous protège tous. Elle t'inspirera, elle t'obtiendra les grâces dont tu as besoin. Adieu, ma chère sœur. Je te remercie du livre ; je l'ai déjà porté à Mad. la Marquise.

Je t'embrasse et suis

15 Mai 1837.

Ton aff.^{né} SILVIO.

50.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis bien aise que mes Strophes soient de ton goût. Courage ! ne t'agite point , fais tout de ton mieux, et tout cela ira bien, quoique vous n'ayez pas de salle bien ornée ni aucune autre magnificence. Un peu d'air de pauvreté n'est pas un défaut. Je t'embrasse.

Fais-moi le plaisir d'envoyer ou d'apporter à François l'exemplaire que je t'envoie de mes deux volumes de poésies.

7 Juin 1837.

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

51.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Aujourd'hui je suis, comme les autres lundis, à Turin pour quelques heures ; Papa et Louis se portent bien, Marguerite a repris sa santé. Il te fait plaisir aussi de trouver de tes nouvelles et même une bonne narration bien détaillée de la visite de Monseigneur. Je suis enchanté que tu te sois tirée d'affaire avec honneur, malgré le danger où tu as été de n'avoir rien préparé. Il est rare que les conseils des autres nous aident (excepté ceux de personnes d'une capacité vraiment reconnue). En tout ce que nous pouvons raisonnablement, il faut agir d'après notre propre intelligence. C'était aussi la maxime de notre pauvre Maman, elle l'avait apprise de sa Mère. Seulement faut tâcher de joindre un esprit résolu et révoquant à l'esprit d'humilité, en

demandant à Dieu les inspirations dont nous avons besoin. Les hommes se trompent facilement dans leurs conseils, mais lui ne se trompe jamais; c'est l'ami le plus éclairé, le plus sûr. Je te félicite que tout soit bien allé dans ce qui était essentiel. Patience pour les petits inconvénients et pour les distractions de ce bon homme, puisque cela n'a pas été nuisible et que Monseigneur a témoigné son contentement. Dans la satisfaction que tu as eue d'avoir agi avec prévoyance et bon goût, reconnais que tout est venu de la bonté de Dieu qui t'a inspirée et si on te parle de cela, ne montre aucune fierté, car le monde est ordinairement jaloux du mérite, et ne tarde pas à supposer de l'orgueil, même là où il n'y en a pas. Mais tu sais tout cela sans que je te le dise.

Mille remerciements des bas de soie que j'ai trouvés ici; tu es bien bonne de les avoir rangés. Je te remercie aussi d'avoir envoyé les vres à M.^{eur} le Curé de Piovà; il n'y a eu aucun mal dans le retard. Je ne connais pas ce bon Prêtre de Casalgrasso dont tu m'envoies le sonnet baveillant. Adieu. Aie soin de ta chère santé, tâche de bien faire tout ce que tu fais; c'est la voye d'être passablement heureux dans ce monde, pour l'être ensuite tout-à-fait dans l'autre.

10 Juillet 1837.

Ton aff.^{né} LVIO.

52.

Alla Marchesa di Barolo.

Mardi, 19 juillet.

Hier au soir nous avons été voir les deux heureux ; ils paraissent l'être. La mariée a été fort aimable. Elle a l'air sincère et gai. Si elle est d'un caractère gai, peut-être cela corrigera l'humeur triste de son mari.

Nous avons parlé de vous. Je suis enchanté que tout le monde vous bénisse.

Adieu, Madame.

Pallavicino vous présente aussi ses respects.

SILVIO.



PETIT CAHIER ⁽¹⁾

**A Madame la Marquise Juliette
de Barol née Colbert**

SILVIO PELLICO

53.

23 Juillet 1837.

Mon *petit Cahier* sera bien petit et bien insignifiant ; mais vous m'avez donné l'ordre aimable de le faire, Madame, et j'ai reçu cet ordre avec reconnaissance , avec plaisir. Car en m'entretenant avec vous, il me semblera que vous êtes moins éloignée de moi. Mais songez que le *petit Cahier* que vous eûtes la bonté de faire pour votre serviteur et ami , il y a quatre ans , était le contenu ravissant des impressions que votre belle âme si poétique éprouvait en parcourant les plus délicieuses parties de l'Italie, en voyant des chefs

(1) Queste lettere comprese sotto il nome di *Petit Cahier*, sono una relazione giornaliera che Silvio Pellico scrisse per la Marchesa di Barolo nel 1837, quand'ella col Marchese si erano allontanati da Torino per rinfrancare la loro debolissima sanità.

d'œuvres , d'antiques monuments, des ruines admirables.

Que de choses vous aviez à me dire, l'une plus intéressante que l'autre ! et comme ces occasions faisaient sortir des traits de lumière de votre imagination et de votre cœur ! — Et moi, pauvre malheureux, que puis-je avoir de remarquable à vous dire dans ce pays-ci qui a beau être charmant, mais qui m'ennuie quand vous n'y êtes pas !

La nouvelle d'aujourd'hui est un article du *Messaggiere* où mes deux volumes ne sont guères flattés. Le premier volume est tout condamné. Mon critique ne fait grâce qu'à quelques *Cantiche* du 2^e — La condamnation est cependant sans sarcasmes ; il y a même un ton de respect et de bienveillance. C'est toujours quelque chose.

Pas d'autres nouvelles que je sache. J'ai prié pour mes voyageurs, je prie, je prierai. Je souhaite que cette course vous fasse du bien à tous les deux. Oh ! comme je serais reconnaissant à cette sainte fille que vous allez voir, si, parmi d'autres grâces, elle vous procurait aussi celle que vous ne demandez pas, mais que vos amis demandent pour vous, la santé ! Je m'adresse à tous les Anges et à tous les Saints et Saintes pour qu'ils vous obtiennent ce don. — Belles et heureuses Créatures qui êtes au Ciel, et vous surtout, S.^{te} Vierge Marie, protégez mes chers voyageurs ! Éloignez d'eux

tout malheur, toute souffrance; rendez agréable tout ce qu' ils rencontrent, et veuillez les reconduire ici bien portants. Car leur présence édifie, soutient, console et répand l'amour de Dieu!

Lundi, 24.

Je ne comptais aller à Envie que mercredi; le marquis Guasco m' a fait dire qu' il y a demain une voiture à ma disposition ; je pars donc demain. — Turin sans la maison de Barol est si triste !

Envie, mercredi, 26 juillet.

Hier au matin je suis parti de Turin à 4 heures et $\frac{1}{2}$ avec un excellent compagnon , D. Rabello, pauvre émigré Espagnol, de la Congrégation de S.^t Camille de Lellis. C'est un bon Prêtre , rempli de foi ; il n' est pas de ceux qui sont entrés dans des régiments et qui se sont battus. Il était persécuté par les révolutionnaires, il fut averti qu'on voulait l'égorger, et il a pris la fuite. Je n'aime pas les prêtres qui deviennent soldats, quelque bonne que soit leur cause. — D. Rabello parle avec justesse et bonhomie. Il a au fond de l'âme, ainsi que tous les émigrés, un peu de tristesse et beaucoup d'espérance; il me rappelle de bons prêtres français et savoyards que j'ai connus et aimés dans mon enfance.

Nous sommes arrivés à Envie a 3 h. $\frac{1}{2}$, nous nous étions arrêtés à Massel.

Accueil charmant ; tout me sourit, tout m'est agréable et cependant je suis mélancolique et je passerais volontiers toute la journée seul dans ma chambre.

Jeudi, 27.

Je resterai à Envie jusqu' à lundi. Il y a Mad. de Bres et sa fille, deux excellentes personnes que je vois avec plaisir. J'aime mieux qu'il n'y ait pas d'étrangers : les bruits, les réjouissances me plaisent moins qu' une vie douce et simple. Le matin on se voit à 8 h. et $\frac{1}{2}$ et on va à la Paroisse entendre la Messe. Il y a deux Messes de suite. Puis on revient au château qui est à deux pas, on se promène, on s'assied dans le jardin, on cause, on s'en va. Il n'y a point de gêne. À dix heures on entend sonner la cloche du déjeuner et on se rassemble pour cette importante affaire. Au déjeuner succède le billard, puis chacun se retire chez-soi, ou va se promener. On se revoit à 5 heures, on dîne à 6, on reste au jardin jusqu' à huit. On finit la soirée au salon, où M.^{our} le Marquis fait quelque lecture et tout le monde écoute. Il y a toujours aussi un peu de piano et de chant, et pendant cela trois ou quatre personnes jouent à *bazziga*. À onze heures on va se coucher. — Envie a beaucoup

gagné. C'est un des châteaux les plus irréguliers, mais cet ensemble bizarre le rend pittoresque. Le jardin a été agrandi. La chapelle est achevée; c'est une petite église gothique qui fait un effet charmant.

Le souvenir de la pauvre marquise Guasco me revient à chaque instant; elle aimait cette campagne. L'autre fois que j'y vins elle s'occupait beaucoup d'embellir le jardin, elle jouissait des embellissements qui avaient déjà été exécutés et de ceux que l'on projetait. Elle voyait un avenir qui n'a pas eu lieu pour elle. Que lui importent maintenant ces plantes, ces fleurs, ce château? On va, on vient, on rit comme quand elle était l'aimable souveraine de tout ceci, mais sa belle tête n'est plus là; elle est dans une misérable fosse; ce n'est plus que des os décharnés! Et son âme où est-elle? Grand Dieu! faites-lui miséricorde, faites-nous miséricorde à tous! — Le marquis est tout à fait guéri de ses épouvantables tristesses, mais il n'éloigne pas de lui le souvenir de sa femme; il parle d'elle très-souvent. Il fait prier pour elle, il aime à dire combien elle désirait cette chapelle gothique dont elle a vu mettre les fondements. Dimanche au soir on y fera les premières prières, et ce sera un chapelet pour son âme.

Il est un bien brave homme, aussi simple que spirituel, se montrant tel qu'il est. Dans les jours de malheur, il pleure, et quand le

calme revient, il ne joue point la tristesse, il témoigne ses regrets tels qu'ils sont, sans les exagérer.

Sa sœur a contribué à lui rendre le calme; c'est une digne femme, aimante et pieuse. Mad. del Carretto est aussi une figure qui fait du bien. La mère et la fille parlent peu, mais il y a des personnes qui sans beaucoup parler font des impressions salutaires:

Vendredi, 28.

Ce matin, après déjeuner, tout le monde a reçu des lettres, excepté moi; je n'ai plus eu de joie de toute la journée. Il me tarde d'avoir des nouvelles de mes voyageurs; je ne crois pas, Madame, que vous me priviez du bonheur d'avoir quelques mots de vous pendant votre course; je les attends avec empressement. Peut-être ai-je déjà à Turin une lettre de vous. Mon Père ne me l'aura pas envoyée, parce que je devais repartir d'ici demain. Votre absence n'est encore que de quelques jours et elle me paraît déjà longue. Si je savais au moins que vous vous portez bien! Je prie pour vous à la Messe, puis dans ma chambre, puis dans le jardin où j'aime à disparaître; car lorsque je suis seul, je suis mieux avec vous. On me demande si je souffre, si je m'ennuie. Non, je ne souffre pas, ou très peu; je ne m'ennuie pas. Mais j'attends,

je désire, je ne suis pas tout ici ; — je ne sais pas feindre. Je serai mieux à Romagnan. Quand je me vois avec vous deux , je ne désire jamais d'être ailleurs.

Samedi, 29.

Ma pauvre bonne Mère était votre seule rivale, Madame. Auprès d'elle j' étais content. J' aimais sa voix , ses regards , sa chambre , ses chaises, ses livres, ses pensées, ses conseils, ses bontés, sa sévérité. D'autres personnes me sont chères, mais ce n'est pas le même attachement, ce n'est pas cette douce vénération, ce je ne sais quoi qui constitue une grande amitié , une grande satisfaction à être plutôt en présence de cette créature qu'en présence de mille autres. — D'où viennent ces affections si fortes , si prédominantes, si analogues aux besoins de l' âme ? N' y a-t-il là que de la sympathie à un degré élevé, tel qu'on ne peut l'avoir pour tout le monde? Non ; il y a d'autres éléments ; il y a des faits antérieurs ; il y a dans ces êtres ainsi aimés une histoire admirable de dévouement, de charité, de constance, de patience, d'union avec Dieu. Leur présence et leur souvenir remplissent de reconnaissance, de respect, de bien être, de confiance parfaite. Ce sont des Anges tutélaires dont on connaît les pensées intimes, dont toute la vie témoigne en leur faveur. Que l' on est bien avec eux

sur la terre ! On ne voudrait les quitter que pour les précéder au Ciel ! ou au moins pour ne pas tarder à les y suivre ! Qu' il y a de plaisir à aimer des âmes généreuses et saintes ! On est glorieux de leur bonté, de leur force, on s'approprie quelque chose de leurs mérites. Aussi que de fois Notre Seigneur a-t-il recommandé d' aimer ! « Voici ce que je vous ordonne , dit-il dans S.^t Jean , c' est de vous aimer.... Je vous donne un nouveau commandement, c'est de vous aimer les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. »

Notre Seigneur que nous devons imiter aimait d' une charité générale , mais il aimait aussi d' une affection particulière. Il pleura de tendresse pour Lazare, et les Juifs dirent : — « Voilà comment il l'aimait ! »

Marthe et sa sœur lui étaient aussi particulièrement chères. S.^t Jean Évangéliste était aussi *le disciple qu' il aimait*. Ces douces prédilections que l'Homme-Dieu témoignait envers des âmes qui se distinguaient par des qualités rares, sont la sanction divine qui bénit les bonnes amitiés.

Il me semble que ce précepte d' aimer les meilleurs amis de Dieu, je n' ai pas de la peine à le suivre. Ensuite j' ai une bienveillance plus calme pour des gens où je vois de bonnes intentions. Puis j' aime pour l' amour de Dieu la généralité des hommes. — Je manque en un point essentiel : je n' ai pas assez d' indulgence

pour les âmes sèches et froides ou dont la chaleur n'est pas une flamme céleste et vivifiante, mais la flamme infernale de la malveillance et de la calomnie. Basses et vilaines créatures ! Mais que Dieu leur fasse miséricorde ! Ce souhait n'est-il pas le seul amour que l'on peut avoir pour les méchants ? — Oui, pourvu que ce souhait soit sincère et que l'on soit disposé à leur rendre le bien pour le mal, si l'occasion se présente. — Mais l'estime est une condition nécessaire pour que l'on s'attache de tout son cœur à quelqu'un : il faut voir une expression manifeste de bonté pour bien aimer. Oh ! comme je la vois en vous et en M.^{eur} de Barol !

Dimanche, veille de S.^t Ignace.

Aujourd'hui j'ai relu la vie du grand saint de demain, et j'ai dit plusieurs fois de tout mon cœur ces paroles qu'il aimait à répéter : « Je ne demande, Seigneur, pour toute grâce que de vous aimer, et pour toute récompense que de vous aimer davantage. » J'ajoutais et j'ajouterai toujours : — C'est la seule grâce relative à ma personne que je vous demande, mais je demande aussi toutes vos grâces pour ceux que j'aime.

Il est rare que je trouve une prière à laquelle je n'aie pas besoin d'ajouter une phrase explicative qui traduise mes desirs. Le *Pater*

est la seule prière qui dit toute chose quoique en abrégé. — Aussi l'Église enseigne-t-elle que tout en priant de mille autres façons, il est bon de répéter le *Pater* qui est la règle et la récapitulation de toutes les pensées saintes d'une âme qui se prosterne et qui gémit aux pieds de Jésus.

Ce soir nous nous sommes tous rassemblés, maîtres, serviteurs, hôtes, peintres, maçons, fermiers, etc., dans cette grande chapelle, et nous avons dit le chapelet en suffrage de la pauvre Maîtresse de la maison. Il y a eu des larmes, et moi-même j'ai pleuré. Après le chapelet le Marquis et sa fille étaient pâles. M.^{elle} Virginie dissimulait sa tristesse et son émotion, pour faire du bien aux autres : c'est là une des habitudes de son caractère noble et fort. — M.^{elle} Christine me paraît avoir un caractère de ce genre, mais plus mêlé de suavité et de timidité. Elle dominerait avec douceur. Je crois que son amitié fait beaucoup de bien à sa cousine, qui est une enfant vive, mais très-bonne aussi. — On a fait un peu de musique, un peu de lecture, un peu de *commodino*, pour faire semblant de s'égayer. Certainement chacun de nous se souvenait des soirées d'Envie au temps de M.^{me} de Guasco.

La pensée des morts me rappelle les derniers jours de ma Mère, ses souffrances mortelles, son passage, son corps devenu insensible, son enterrement et le lieu que j'ai été

voir peu de jours après au *Campo Santo*, le lieu d'où ce corps ne se relèvera qu'à la fin des siècles. Ah ! j'espère qu' alors nous nous relèverons tous pour bénir Dieu ensemble et pour nous bénir mutuellement !

Turin, lundi soir.

Nous sommes partis d'Envie à 10 heures $1\frac{1}{2}$ après le déjeuner ; nous, c'est-à-dire le bon Prêtre espagnol et moi. Nous avons causé de choses intéressantes, surtout de religion, de Providence. Il a l'esprit juste et bien nourri de connaissances théologiques. Son grand texte est S.^t Thomas. Avec la théologie D. Rabello unit le sentiment. Sa compagnie m'a été agréable. Il était déjà en Espagne le confesseur de la Comtesse de la Marguerite, il continue à l'être ici. Je suis bien aise qu'il ait cet appui. On lui fait espérer qu'il sera pris pour chapelain au Sacré Cœur.

Ce brave homme m'a raconté des détails affreux des cruautés et des infamies que les *Christinos* et les républicains ont commis à Barcelonne et ailleurs, quand il était dans son malheureux pays. La férocité impie de ce peuple fait horreur. — Mais hélas ! tous les peuples agissent de même quand ils ouvrent leurs cœurs au zèle infernal de la fausse philosophie contre les autels et leurs ministres. N'avons-nous pas vu le peuple le plus aimable de l'Europe faire

la guerre à Dieu et aux hommes et se plaire dans tous les crimes? Voilà pourquoi tout ordre établi est une grâce précieuse ; malheur à qui l'ébranle ! même quand cet ordre est rempli d'abus criants. Je remercie Dieu d'être dans un pays tranquille, et je le prie de nous conserver cette paix. Dans le langage de l'Église, la paix est synonyme de bonheur et de justice et les guerres sont des fléaux.

Je vous remercie, Madame, mon excellente Dame et véritable Amie, de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire de Milan ; elle a un peu dissipé ma tristesse, elle m'a fait un plaisir que je préfère à tout autre, excepté celui de vous voir. Ce commencement heureux de voyage me fait espérer que vous ne souffrirez pas trop et que vous reviendrez mieux portante, puisque l'on dit que les voyages vous font du bien.

S.^t Ignace m'a payé la fête.

Mardi, 1^{er} Août.

Et S.^t Pierre m'a aussi payé sa fête ; j'ai lu la lettre de M.^{eur} le Marquis : votre voyage continue assez heureusement, j'en bénis Dieu.

Aujourd'hui c'est un grand jour pour moi. Il y a sept ans, à l'heure où je vous écris, j'étais encore en prison, n'osant plus espérer la liberté. J'étais dans la plus pauvre des Églises, entendant la Messe, à une espèce de *coretto*, d'où sans être vu, je voyais un groupe

de mes compagnons sur la tribune, tandis qu'un autre groupe était caché sous la tribune. Un quart d'heure après la Messe, on nous annonça le Directeur de la police ; il vint nous dire que notre captivité cessait. Nous restâmes au Spielberg jusqu'au soir, pour cacher au public notre sortie. Le soir, le Directeur de la police revint et nous tira de ces murs exécra- bles. — Dois-je leur donner cette épithète? Ces murs me faisaient horreur, et cependant sous un autre rapport je les bénissais, car j'y avais trouvé le calme de la religion, j'y avais trouvé Dieu. — Je sortis en priant, en pleu- rant, en me recommandant à ces deux saints de ma délivrance, S.^t Ignace et S.^t Pierre. Ma santé était dans le plus misérable état ; mon cœur était déchiré par les plus tristes pensées, je craignais de ne plus trouver vivants mon Père et ma Mère, peut-être personne de ma famille ; car il peut y avoir bien des morts en dix ans.

Au lieu de cela, j'ai revu mon Père et ma Mère, deux frères et une de mes sœurs ; j'ai passé presque sept ans auprès de cette bonne Mère ; ma santé a repris assez d'équilibre et de force. Et pour comble de grâce, le mal- heureux captif est devenu l'heureux ami de la meilleure des maisons de Turin, du plus digne des hommes et de la plus digne des femmes.

Oui, Madame, tout cela est un prodige de

grâce. Jamais je ne puis assez répéter vos belles et consolantes paroles : « Aïmons Dieu, aimons-nous ! »

Mercredi, 2 Août.

Les deux Pallavicino sont revenus de Masin ; ils m'ont engagé à aller hier avec eux à Moncalier, pour voir César. Nous avons visité votre charmante vigne. Le Marquis Giovannino en a été enchanté. Il est comme son frère, et plus que son frère, un homme gai et faisant l'enfant et le farceur ; je le crois inférieur dans le sérieux et dans le poétique. Mais d'une grande bonté aussi, et bien positivement Catholique. Tous les deux vous présentent leurs devoirs ainsi qu'à M.^{eur} de Barol.

Hier j'ai pris la résolution d'aller aujourd'hui à Masin, j'y reste demain, et je reviens vendredi. Je profite de l'occasion que le vieux chevalier de Solar y va.

Masin, jeudi.

La course n'a pas été fatigante, quoique nous fussions quatre en voiture, c'est-à-dire le chev. de Solar, deux religieuses de la Providence et moi. J'oublie une cinquième personne — une bonne petite élève de ces religieuses. J'imaginais un voyage très silencieux. Pas du tout. M.^{eur} de Solar avec ses 84 ans et sa réputation de misanthrope est un causeur,

bienveillant, instruit de mille petites choses ; vieillard sans radotage comme sans fiel. D'abord un vieillard propre et indulgent me plaît toujours beaucoup. — Les deux sœurs ont répondu timidement oui et non, et ont prié le reste du temps ; la petite a mangé du pain et prié tant qu'elle a pu. J'ai aussi prié un peu pendant que mon vieux chevalier goûtait quelques moments de contemplation ou de sommeil.

Le Canavez est vraiment un pays délicieux, surprenant. Mais ce superbe château de Masin est trop élevé pour mes poumons ; cet air me tuerait. Je suis bien aise d'être venu précisément pendant que Mad.^{me} de Masin se trouve toute seule ; ma visite lui a fait un peu de plaisir. Samedi Pallavicino reviendra ; M.^{eur} de Birago, M.^{eur} de Truchses et je ne sais qui encore viendront aussi. Moi je repars demain matin.

Si j'avais d'autres poumons, j'aimerais ce château ; il est magnifique, et tout ce que l'on voit autour de lui est ravissant, depuis Superga jusqu'à la Lombardie, depuis la Vallée d'Aoste jusqu'à je ne sais où. — Mad.^{me} de Masin a l'intention d'établir des Sœurs de la Charité ici, pour servir les malades et distribuer des aumônes. Elles feraient aussi l'école. Les Sœurs de la Charité lui paraissent les plus convenables ici ou il faut des caractères décidés, impérieux, *disinvolti*.



Turin, 5 Août.

J'ai passé presque toute la journée d'hier en voyage ; je suis parti de Masin à dix heures et demie pour Ivree où j'avais fait prendre une place dans la diligence le jour précédent. J'ai eu le temps d'aller voir la cathédrale de cette ville — et je n'ai pas oublié mes voyageurs du Tyrol. Cette église n'est ni grande, ni belle. — À 2 heures je suis monté en diligence, et nous avons trotté avec une telle modération que nous ne sommes arrivés à Turin qu'à 9 heures du soir.

J'avais un désir, une espérance — de trouver une lettre de vous. Il est vrai que vous m'aviez dit que peut-être, dans votre course, vous ne m'écrieriez plus. Mais enfin j'aurai bientôt mieux qu'une lettre, car c'est mardi que je pars pour aller à votre rencontre ; je vous reverrai ! J'ai soif de votre présence et de votre parole. — Ce matin j'ai été à nos salles d'asyle, puis M.^{eur} Ferreri m'a donné du papier et je vous ai adressé quelques mots à Milan. Qu'il me tarde de vous voir, d'être sûr que vous n'avez pas souffert, d'apprendre l'effet que vous a fait la sainte extraordinaire que vous avez visitée ! Pour moi, ce n'est pas celle-là qui m'étonne le plus, que j'honore le plus et que j'invoque de toute mon âme, quoique je sois très disposé à la croire une grande servante du

Seigneur. Il est certain que le Seigneur se forme des saints de plusieurs espèces, selon les pays, selon les circonstances, selon les besoins différents de l'Église. Là est bonne l'extase, ailleurs la prière sans extase, là des prodiges de contemplation, ailleurs des prodiges de charité en action. Tout est bon dans ses mains.

La Transfiguration, 6 Août.

C'est un grand jour pour une Confirmation, j'espère que Dieu accordera toutes ses grâces à Rudolphe. Nous avons été à 7 heures chez l'Archevêque, dans sa chapelle. L'Archevêque a d'abord entendu une Messe en faisant sa préparation, puis il a confirmé mon filleul et dit ensuite sa Messe. Après ses prières de remerciement, il a récité le chapelet et l'auditoire a répondu. Il s'est ensuite retiré, et tout a été fini. Rudolphe dans ce Sacrement a pris avec son nom celui de Joseph. Il me paraît bien sincère, bien désireux de vivre en bon Catholique. Je lui ai fait des exhortations avant et après, qu'il a écoutées d'un air de bonne volonté et de reconnaissance. *

Que j'aime ces paroles de Jésus après le mystère de la Transfiguration ! — *Surgite et nolite timere*. Il veut que nous nous levions, que nous n'ayons point de peur, point de pusillanimité, mais le courage et la confiance de l'amour. Il veut que nous le regardions, non

dans sa gloire dont notre faible vue ne peut pas soutenir la splendeur, mais dans son humanité malheureuse et souffrante, semblable à la nôtre, dans ses jours d'obscurité et de sacrifice, d'agonie et de mort. Regardons Jésus humilié, persécuté, crucifié, aimons-le, suivons-le, et ne craignons rien ! — Nous savons qu'il peut et qu'il veut se transfigurer quand il en est temps, se manifester dans toute sa puissance et sa beauté divine. Nous savons qu'au jour si proche de notre mort, si cette mort est chrétienne, nous le verrons ainsi transfiguré, puissant, heureux et que son bonheur sera le nôtre. Nous savons que même avant cela, même dans cette vallée de souffrances et de larmes, il jette quelquefois dans nos pauvres âmes des trésors de lumière céleste et de consolation. Quand on communie avec ferveur, l'âme ne voit-elle pas quelque chose de pareil à la transfiguration ? ne dit-elle pas : — « Seigneur, qu'il est bon d'être ici ! »

Lundi, 7 Août.

Que de jugements différents en matière de littérature ! Ceux qui viennent me dire ou qui m'écrivent des choses aimables sur mes *recentes poésies* sont-ils tous des flatteurs ? Je ne cherche pas ces éloges ; pourquoi me les donnent-ils ? Je viens de voir deux jeunes littérateurs qui ont de l'âme et qui paraissent

avoir goûté avec enthousiasme mes compositions. Ils témoignent de l'indignation contre ceux qui me sont contraires. Le bon Guasco m'écrit aussi qu'il rougit pour nos journalistes. Y a-t-il excès d'indulgence dans ceux qui m'aiment et qui m'expriment leurs suffrages? Y a-t-il excès d'aversion dans les autres? — En attendant, ces deux volumes dont les journaux se taisent ou ne disent rien d'avantageux, se débitent, quoique tout doucement. On voit qu'il y a des opinions à leur faveur; on voit que ceux qui les lisent les recommandent à d'autres. Peut-être la réputation des vers que je viens de publier augmentera peu à peu, ainsi qu'il arriva à quelques-unes des compositions de Manzoni.

Quoique il en soit, on me dit, on m'écrit que cela fera du bien à une partie de la jeunesse. J'aime à l'espérer, et c'est pour cela que je ne regrette pas ce que M.^{eur} de Barol a généreusement fait pour cette publication. Dieu l'en récompensera, comme de toutes ses autres bonnes actions et intentions. — Tout ce que l'on entreprend pour rendre gloire à Dieu ne porte-t-il pas quelques bons fruits? n'est-ce pas lui qui l'inspire, qui le bénit, quand même le monde ne le bénit pas? Oui, la publication de ces vers a eu des motifs purs et bien chrétiens! le désir de M.^{eur} de Barol et le votre ont été de glorifier Dieu et de répandre en même temps un nouveau bienfait sur moi. Mon désir

a été d'ajouter quelques faibles louanges aux louanges infinies que Dieu mérite de tout l'univers, et de prêcher en différentes façons la foi, la mansuétude, le pardon, l'obéissance, la charité. Je ne crois pas y avoir mêlé des vues de vanité et d'intérêt humain.

Demain je pars : quel bonheur ! car c' est enfin pour aller vous revoir !



54.

Alla Marchesa di Barolo.

De chez vous, 5 Août 1837.

M.^{eur} Ferreri, que je suis passé voir, a commencé une lettre qu'il veut envoyer au hasard à Milan ; je l'ai prié de me donner du papier et une plume, et ici à sa table je vous adresse deux mots pour me rappeler à votre précieux souvenir. Nous n'avons point de nouvelles de vous, mais j'espère que vous aurez continué tous les deux, je voudrais dire à vous bien porter, mais ce sera plus juste de dire à ne pas être malades. Votre lettre de Milan, 24 juillet, m'est parvenue, et je l'ai lue plus d'une fois, car étant unique, je suis forcé de revenir à elle. — Nos craintes du choléra ne sont pas tout-à-fait dissipées, mais à Turin il n'y est pas. Il est seulement constaté dans la rivière de Gènes, à ce que vient de m'assurer le chev. de Robilant, que j'ai rencontré tout-à-l'heure et qui m'a chargé de vous présenter à tous les deux ses hommages.

Le Marquis Guasco et ses demoiselles, puis les deux Pallavicino, qui sont revenus de Masin, puis les Balbo que j'ai été voir lundi à leur vigne avec les Pallavicino, puis Mad.^{me} de Masin à qui j'ai fait la surprise d'une visite

au château de Masin, où je ne me suis arrêté qu'un jour, et d'où je suis revenu hier au soir ; tout ce monde là et d'autres vous disent mille choses remplies d'estime et de vénération. Mes courses m'ont distrain, mais peu occupé, et point du tout égayé, car loin du Marquis et de la Marquise de Barol je suis toujours un peu triste. Le temps me paraît bien long ; l'atmosphère où vous ne respirez pas est moins vitale que celle où je vous vois. — Ce matin je suis venu voir les écoles et inscrire les enfants qui se sont présentés ces jours passés. Il en vient déjà beaucoup pour un commencement d'année scolastique ; hier il y en avait 69 ou 70 d'un côté, et à peu-près autant de l'autre.

Demain matin je conduis Rudolphe à la Messe de l'Archevêque, où il recevra la Confirmation. Que Dieu le comble de grâces, et nous tous !

Mes humbles et affectueux respects au meilleur des hommes et croyez-moi vous et lui — bien tout à vous.

SILVIO.

Le Prince de Wiasemski m'a envoyé de Russie une traduction des *Prigioni*, édition de Moscou et une traduction des *Doveri*, édition de Petersbourg.

55.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Avant hier , à mon retour de Varal , j' ai trouvé ici ton aimable lettre du 20 avec les deux sonnets du P. Feraudi. S' il est à Quiers présente-lui mes compliments. Il est admirable de se souvenir encore de la poésie dans son âge avancé. Cela me prouve que sa santé est bonne. J' ai fait un bon voyage, mais pendant que nous étions à Varal, Mad.^{me} la Marq. de Barol est tombée malade. Il y a eu quelque danger que ce ne fût une inflammation violente. On lui a fait une saignée abondante et ce remède a été vraiment salutaire ; la guérison a eu bientôt lieu, mais la convalescence est un peu pénible.

Hier le P. Provincial m' a dit que François se porte bien. Si par hasard tu le rencontres, dis-lui que nous nous portons bien aussi , et salue-le pour nous. Il ne se passe pas de jours que je ne pense à lui , à toi, à notre pauvre Maman , qui nous a tant aimé tous ! Prions toujours pour elle ; aimons-la toujours, imitons-la dans ses excellents principes autant que nous le pouvons. Par ce moyen-là Dieu ne manquera

pas de nous aider sur la terre et de nous réunir ensuite au Ciel.

Je t'embrasse et suis

Turin 29 Août 1837.

Ton aff.^{né} frère

SILVIO.

56.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Il y'a quelque temps que je ne t'ai pas écrit, ayant eu toujours de petites occupations lorsque Papa et Louis t'écrivaient. Tu auras appris d'eux que je me portais bien ; et cela, grâces à Dieu, continue. Je n'ai point d'engelures et te plains d'en avoir. C'est douloureux et ennuyeux, mais en toute chose il faut se conformer avec calme à la volonté de Dieu. En lui offrant ce qu'il veut que nous souffrions, nous nous faisons un mérite, et il nous en récompense même dans cette vie en nous rendant plus patients, plus courageux, plus désireux de lui plaire. Pense que le monde est plein de personnes durement éprouvées par mille espèces de souffrances. Il est difficile que l'on ne puisse pas se comparer à des gens plus malades, plus

infortunés. Tiens-toi à ces considérations-là et bénis Dieu ; c'était ce qui servait de philosophie à notre bonne Maman. Souvenons-nous d'elle soit dans nos prières , soit pour régler notre manière de juger et de nous conduire.

Mad.^{me} la Marquise de Baro est un peu mieux ; cependant il lui faut le printemps pour guérir. Prie aussi pour elle. Adieu , chère amie , je t'embrasse. J'ai vu plusieurs fois la comtesse Masin ; elle m' a toujours témoigné son amabilité ordinaire , sans rien me dire de ce qui lui a fait de la peine à Quiers.

Adieu, je t'aime tendrement.

26 Janvier 1838.

SILVIO.

57.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le P. Feraudi (1) est bien aimable de vouloir me prêter un livre qu' il juge si bon. Dis-lui que j'accepte son offre et présente-lui mes très-humbles respects. En voyant l'hiver se prolonger, je pense avec peine à tes engelures.

(1) Vedi nel primo volume le lettere al P. Feraudi ed a pag. 313 alcuni cenni biografici.

Courage, ma chère, le printemps n'est pas loin. En attendant tâche d'acquérir quelque mérite en souffrant par esprit de conformité à la volonté sainte du Seigneur.

Je t'embrasse et suis

23 Février 1838

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

58.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Après l'excellent dîner que tu m'as donné mercredi, j'ai eu le plaisir de voir de beaux livres au Couvent de la Paix. Le P. Gardien a été fort complaisant ; il m'a fait voir tout ce qui se trouve là de remarquable dans ce genre. Puis, après t'avoir saluée de loin en repassant devant les Rosines, je suis descendu au Couvent des Dominicains. Le bon P. Ferraraudi m'a fait l'accueil le plus aimable. Je lui ai remis la lettre de Papa ; ensuite nous avons causé de vieux livres. Il m'a conduit dans la bibliothèque, qui est assez fournie en ouvrages de toute espèce.

J'y ai admiré un ancien Missel et d'autres raretés ; mais rien de cela ne peut se vendre,

sans la permission des Supérieurs. Revenu dans la chambre du P. Feraudi, il m'offrit le café, il me pressa , j' acceptai , il me lut des vers charmants. Il eut aussi la bonté d'envoyer deux petits garçons chez le Romanini pour voir s'il y avait une place. La place y était.

La voiture vint me prendre, et je pris congé du bon Père Dominicain, que je te prie de saluer de ma part avec mille remerciements. J'ai fait bon voyage ; deux ecclésiastiques aimables étaient avec moi ; l'un est, je crois , le chanoine Borgarelli, l'autre le curé de Moriondo.

Adieu. Tu me demandes dans ta bonne lettre si tu peux présenter mes respects à M.^{eur} le Chevalier d'Olry. Certainement. Dis-lui donc, si tu lui parles, que j'ai été fâché, mercredi, d'être pressé de repartir, car j'avais bien envie de le voir.

Adieu. Je t'embrasse.

Samedi 3 Mars 1838.

Ton aff.^{né} SILVIO.

59.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Tu es Joséphine , et moi tu sais que j' ai aussi le nom de Joseph ; ainsi tâchons à l'envi de bien honorer notre commun Patron. Cet

aimable saint a voulu nous donner la consolation d'avoir une lettre de notre cher P. François ; tu en seras bien contente, car cette lettre, il l' a écrite principalement pour toi. Le petit sermon qu' il nous adresse est très juste, très bon. Profitons-en ; soyons unis à la sainte volonté de Dieu, soyons doux et humbles de cœur, et nous serons bénis, tranquilles , résignés et mêmejoyeux. S.^t Joseph sera notre ami pendant notre vie et à l'heure solennelle de notre mort. Notre bonne Maman avait une confiance particulière dans ce Saint ; aussi elle a reçu à sa mort toutes les grâces qui pouvaient la fortifier et la conduire en Paradis. C'est dans l'Octave de S.^t Joseph , je veux dire le surlendemain (21 Mars) que cette chère Maman sentit qu'elle allait mourir. Elle fit ses Pâques ce jour qui était le mardi saint, et puis elle se coucha. Plusieurs fois elle m'a dit : *Le bon S.^t Joseph me prend sous sa protection pour que je meure bien : je l'espère.*

Rappelons-nous cette excellente Mère, mais ne la pleurons plus. Elle a changé les tribulations pour le bonheur , l' obscurité pour la gloire.

C' est notre devoir de prier pour elle tant que nous vivrons, et cependant il est vraisemblable qu' elle n'en a plus besoin — Faisons avec douceur de continuels efforts pour mériter d' être un jour avec elle auprès de Joseph et de Marie , tout-à-côté de Notre Seigneur. Ce

qui nous manque en mérite est , sans doute , immense ; mais confions dans la valeur infinie de la Rédemption. Voilà S.^t Joseph qui nous aide, qui nous soutient. Oui , nous nous sauverons ! — En attendant, aimons notre Saint et aimons-nous les uns les autres en Dieu et pour Dieu.

Samedi 17 Mars 1838.

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

60.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme tu n'as rien à te reprocher, relativement au motif qui te fit venir à Turin le 17 mars de l'année passée, tu ne dois avoir aucun regret sur cela. Quand même tu ne serais pas venue alors, Maman aurait également désiré que tu n'eusses pas le chagrin de venir la voir mourir. C'est par une véritable tendresse et en même temps pour faire à Dieu un sacrifice de plus , qu' elle a ainsi voulu. Ne conserve aucune peine pour cela ; elle ne serait pas fondée. Tout ce que Dieu permet est pour notre avantage spirituel. Adieu, ma chère amie. La résolution que Papa a prise est rai-

sonnable. Je suis bien aise que ce soit Louis qui la lui a conseillée. J'espère que moyennant ce changement, la santé de Papa y gagnera et que nous aurons encore le bonheur de le conserver plusieurs années (1). Adieu, je t'embrasse tendrement

21 Mars 1838.

Ton aff.^{né} SILVIO.

61.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Depuis ton départ je n'ai plus eu le temps de t'écrire. Je me porte bien, quoique non sans tristesse; on ne s'accoutume qu'avec le temps aux pertes qui déchirent l'âme et qui produisent des changements d'habitude en famille. Au moins ce qui ne changera jamais en nous quatre, c'est la véritable affection qui nous unit. Nous sommes redevables à notre Père et à notre Mère de quelque chose d'aimant dans nos caractères, qui exclut l'égoïsme; j'en remercie Dieu, et je préfère notre amitié

(1) I pii desiderii del buon Silvio non furono esauditi; morì il padre poco dopo (15 Maggio 1838). — (*Vedi la nota alla prima lettera del primo volume*).

réci-proque au sort des familles où il y a des richesses et des discordes. Tu auras vu la lettre de notre bon François. Joignons toujours nos prières aux siennes pour nos chers parents, et pensons qu' ils nous protègent maintenant du Ciel. L'*uffiziatura* que M.^{eur} le Curé a dit de supprimer ne signifie que la messe anniversaire ; les autres trois, c'est à dire du *cadavre présent*, du septième jour et du trentième se font. Ce fut un oubli de ne pas nous avertir le premier jour, mais cela n'a pas été une inconvenance. Car il n'est convenable d'y aller que le 7^e et le 30^e jour. Hier c'était le 7^e et Louis et moi y avons été. Adieu , ma chère sœur. Aimons-nous tous et bénissons nos chers Parents dans l'attente de les revoir en Dieu dans une existence de bonheur sans mélange.

23 Mai 1838.

Ton SILVIO.

62.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère et bonne Joséphine,

Je t'envoie les petites strophes que tu désires.

AL DILETTISSIMO AVO

IL SIG. CONTE FILIPPO DORIA DI CIRIÈ

NEL SUO GIORNO ONOMASTICO. -

1.

I detti molteplici
Inutili sono,
All' Avolo in dono
Un cor metto qui.

2.

Un cor che lo venera,
Un core che l'ama,
Un core che brama
Felici i suoi dì.

3.

Son lieta allorquando
Rimiro sua faccia:
Son lieta in sue braccia,
Son lieta ai suoi piè.

4.

Non posso abbastanza
Mostrarmegli grata;
Da lui sono amata,
È un padre per me!

Affezionatissima nipotina

Et après cela je t'embrasse et suis

Ton SILVIO.

63.

Alla marchesa di Barolo.

22 Août 1838.

Madame,

Quand vous ne m'auriez jamais fait d'autre bien que celui que m'apportent vos lettres si chères, si désirées, vous seriez déjà pour moi une créature bienfaisante et céleste. Vous ne vous imaginez pas combien ces demi-pages si bonnes me ravivent. Oui, vous l'imaginez, sans cela vous ne me feriez pas si souvent ce don d'amitié. Votre principe est de n'agir que pour faire quelque plaisir, quelque bien, quelque douce charité. Que Dieu vous en récompense! Plus d'une fois vous avez déjà écrit d'autres lettres, vous vous reposeriez, mais vous savez que cette demi-page sera un peu de rosée pour mon âme, et vous ne pourriez pas me la refuser.

J'ai passé quelques jours auprès de Louis, il se porte mieux, excepté de sa surdité qui ne diminue pas, et qui n'est une petite peine ni pour lui ni pour ceux qui lui parlent. — Les bonnes nouvelles que vous m'avez données de M.^{eur} le Marquis ont égayé notre existence solitaire; nous nous sommes dit qu'il ne fallait plus être tristes, nous avons béni le Seigneur. Nous le bénirons et le prierons



toute notre vie de vous conserver tous les deux ; car la grâce de la *longévité* que nous vous souhaitons est pour le bien de beaucoup de monde. En revenant de Chieri je me suis trouvé avec un Père Franciscain de Rome, souffrant de mal de foie. Il est depuis peu Lecteur   Turin   Notre-Dame des Anges. Ayant découvert qui j'étais, il m'a dit que le Cardinal Polidori l'avait chargé, s'il me voyait, de m'apprendre une chose qui me donnerait une idée de la rectitude et de la conscience de la congrégation de l' *Index*. Il y a eu des *maneggi*, des *impegni* pour obtenir que l'on m t à l'Index *Le mie Prigioni*. Le livre n'ayant pas été trouvé mauvais, on a rejeté sans aucun égard les instances qui en demandaient la condamnation. Cela s'est passé, avant la publication des *Poesie inedite*. Quand ces poésies ont été connues à Rome ; ceux qui m'avaient jugé favorablement en ont été contents. — Voilà aussi une satisfaction. — Quant au débit de ces *Poesie* , quoiqu'il ne soit pas rapide , je n' ai pas lieu d'en être mécontent. J'en ai déjà retiré une assez bonne somme pour notre pays, c' est-à-dire plus de 3000 fr. —   qui dois-je cela ? N'ai-je pas bien des raisons grandes et petites, ou plutôt , toutes grandes, pour vous bénir, pour vous aimer ? Je vous dois tout, et j'en remercie Dieu. Peut-être dois-je aussi   mes bons bienfaiteurs des grâces pour mon salut dont je n' aurai la connaissance qu' au

Ciel, car il n'y a pas de doute que vous m'aimiez et que vous me secourez par vos prières.

Santa Rosa m'a écrit deux fois, il ignorait que vous aviez été malade avant votre départ, et que M.^{eur} le Marquis l'était à-présent à Vérone. Il a eu des chagrins, des embarras, une maladie : on l'a saigné. Un *fattore* infidèle l'a volé et s'est sauvé. Au milieu de cela, il bénit Dieu de lui avoir donné une femme humble et pleine de tendresse, qui est sa consolation. Il me dit qu'il veut vous écrire, et que quoique ses circonstances l'éloignent matériellement de nous, il nous aime toujours de tout son cœur.

Une de vos bonnes lettres me manque encore, mais elle m'arrivera de Chieri où M.^{eur} Ferreri l'a expédiée. — J'ai vu, dans la dernière qu'il a reçue de vous, l'alarme que vous avez eue à ce retour éphémère de fièvre à notre convalescent ; mais cette lettre finit par des nouvelles rassurantes. Ah ! prions, prions ; Dieu est si bon ! il nous exaucera, il achèvera cette guérison si invoquée ! (1) — Je ne suis pas fâché que vous renchiez à Caldaro, je craignais l'air froid pour M.^{eur} le Marquis et pour vous. — Et votre santé à vous ? Jamais vous ne m'en avez plus parlé. Celle de M.^{eur} le Marquis absorbe votre attention. Hélas ! je suis sûr que

(1) Il Signore nei suoi imperscrutabili disegni non esaudì tante e sì fervorose preghiere ed il Marchese di Barolo morì in Chiari poco lungi da Brescia il 4 settembre 1838.

vous souffrez plus que vous ne le dites à personne. Si vous ne tombez pas malade c'est un miracle, mais ce miracle je le demande et je l'espère. — Vous serez contente de nos salles d'asyle. Je recommande toujours que l'on ne laisse pas s'égosiller les enfants, les Sœurs les font taire quand ils crient. Elles tâchent de les faire prononcer lentement. Les écoles sont propres ; ces pauvres petites créatures me paraissent heureuses.

Mes respects bien affectueux à M.^{eur} le Marquis. Pourrez-vous repartir bientôt ? Personne au monde ne peut le désirer plus que moi — qui suis véritablement votre

SILVIO PELLICO.

64.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu peux dire à Louis comment les choses se sont passées. C'est-à-dire ; Silvio a parlé à une bienfaisante Dame, qui ne veut pas être nommée, du projet de Marguerite (1) de faire un *vitalice* aux Rosines pour finir tranquillement

(1) La vecchia serva di casa Pellico.

ses vieux jours (1). Il a ajouté que c'était un conseil que Maman lui avait donné. La bienfaisante Dame a dit : S' il faut par hasard que j' ajoute quelque chose à son pécule, je le ferai, afin que la bonne pensée de votre digne Mère s' accomplisse. Mais les Supérieurs des Rosines ont trouvé que pour faire ce *vitalice*, il fallait que Marguerite donnât L. 2000.

Quoique 600 francs à ajouter ne soient pas une bagatelle, la charitable Dame a voulu les donner, par le grand respect qu'elle a pour la mémoire de Maman qu' elle croit une Sainte, et parce qu' elle comprend que c' est un vrai bonheur pour une pauvre vieille fille d' être retirée pour toujours. Ainsi c' est une grâce de Dieu que Louis ait pris *Michin* (2) qui a plus d' intelligence et qui le sert mieux , et qu' en même temps Marguerite acquière une retraite heureuse où en travaillant elle n' ait plus à avoir d' inquiétude pour l' avenir. Je t' écris ceci après avoir reçu ta chère lettre d' hier au soir 23. Marguerite est à Turin, je ne comprends pas pourquoi. J' étais sorti, quand elle est venue me chercher. Je l' attends.

J' ai attendu en vain et je veux t' expédier cette lettre. Comment Marguerite n' avait-elle pas un billet de toi pour moi? Comment n' est-elle plus revenue? Pourquoi venir à Turin? Quel énigme!

(1) Vedi la lettera 72 del primo volume.

(2) Domenica.

Serait-elle allée voir sa sœur à Cinzano? Mais adieu. Écris-moi vite.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

24 Novembre 1838.

Ton SILVIO.

65.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as su très bien faire tout ce que je désirais; tu es charmante, intelligente et surtout de bonne volonté. Avec de la bonne volonté on fait beaucoup et on fait bien, parce que l'on a avec soi le Tout-puissant. C'est lui qui fait par nous. Qu'il soit béni de nos cœurs et de nos esprits! Je suis sûr que nos bons Père et Mère sont contents de tout ceci. Nous avons agi selon leur charité, et nous avons eu pitié de Marguerite en considération du long espace de temps où elle nous a appartenu par ses services. Il n'aurait pas été pardonnable que, pouvant lui être utiles pour le reste de ses jours, nous ne l'eussions pas fait. Dieu a permis que Louis eût de bonnes raisons pour la renvoyer, afin que tout ceci arrivât. Voilà donc la faute plus grave de Marguerite réparée d'une manière assez satisfaisante pour Louis, et le voilà

adouci ; j'en suis enchanté et je te remercie d'avoir si bien tout arrangé. Ce que tes filles t'ont dit, sur la patience que Louis a dû avoir avec cette pauvre créature si grossière, tu as très bien fait de le redire à Louis. À-présent c'est-à-toi à être patiente avec Marguerite. Mais tu es accoutumée à la douceur et cela ne te coûtera pas infiniment.

Le peu d'oppression que j'ai eu me serait probablement venu quand même je n'aurais fait aucune course, car souvent on s'enrhûme très fort sans sortir. Cela n'était qu'un rhûme et je ne puis m'en plaindre, puisqu'il a eu l'amabilité de s'en aller si vite. Je me porte à merveille et je t'en souhaite autant.

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse de toute mon âme.

7 Décembre 1838.

Ton SILVIO.

66.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voici trois petites strophes pour ta demoiselle.

Asciugato è il nostro pianto,
Risanato è il Genitor:
Ti sien grazie, Eterno Amor,
Ti commosse il mio dolor!
Per mostrarmi a te più grata,
Padre e Madre amar vogl'io
Con più fervido desio
D'abbellir i giorni lor.
Tu rinforza lor salute,
Tu conserva la lor vita;
A te salga ognor gradita
Questa prece del mio cor.

Je chercherai quelque petit livre de *strophes sacrées* en italien, d'où tu puisses en prendre quelques unes pour exercer la mémoire de cette demoiselle.

Je déplore ces tristesses habituelles de Louis; sa santé toujours un peu souffrante en est sans doute la cause. Prends patience, adoucis-le par ta bonne amitié, et quand tu ne peux pas l'adoucir, continue à avoir patience et prie constamment pour lui, mais avec calme et sans t'inquiéter. Je prie aussi de tout mon cœur.

Adieu, ma chère sœur. Mettons notre paix en Dieu.

Je t'embrasse — Mes respects au R. P. Feraudi.

8 Février 1839.

Ton très aff. né frère
SILVIO.

67.



A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Heureusement, fort heureusement je ressors de ma poche ta dernière lettre, et je fais attention qu' outre la première petite page où tu me demandais les vers, il y a (dans la feuille derrière) quelque chose que je n'avais pas vu. Quoi ? Un sonnet, un beau sonnet du P. Feraudi. Ce sonnet est spirituel, naturel, gracieux, charmant.

Bravo notre excellent P. Feraudi ! Présente-lui mes très humbles respects et dis-lui que je suis tout-à-fait content de connaître ce joli sonnet.

Qu' auras-tu dit en voyant que dans ma précédente lettre je ne faisais que t' envoyer les quatre strophes, sans rien te dire du sonnet ? Une autre fois je serai plus sage , et je tournerai toujours le feuillet quand même ta lettre me paraîtra finie.

Adieu, ma bonne sœur. Je suis enchanté que le froid ait beaucoup diminué ; j' en suis surtout enchanté en pensant à deux pauvres nez, le tien, et celui de notre cher Louis.

8 Février 1839.

Ton SILVIO.

68.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu m' as fait plaisir par ta bonne commémoration de mes deux Saints , dont le plus considérable est aussi le tien. Parmi les grâces que je leur demande, il y a celle que tu guérisses promptement de tes douleurs *rhûmatiques*. Comme tu n'en dis pas un mot je comprends que malheureusement tu souffres encore. Es-tu au moins convalescente ? es-tu sensiblement mieux , ainsi que Louis me l'a écrit dans sa dernière lettre ? Je sais que notre excellent P. Feraudi emploie toujours sa science médi-

cale à ton avantage, avec sa bonté et charité ordinaire. Dis-lui que je l'en remercie bien , et présente-lui mes affectueux et respectueux compliments. Notre cher Louis se porte assez bien à ce qui paraît. À sa venue à Turin après les fêtes de Pâque, je lui ai trouvé un visage de bonne santé. Il m'a dit que Barberine fait de son mieux pour remplir ses devoirs, et qu'il en est content.

Tout le monde parle de la guérison miraculeuse arrivée à Moncalier le 5 de ce mois ; en es-tu informée ? Une religieuse Carmélite malade depuis long-temps, épuisée, réduite à l'extrémité , quand elle fut à l'agonie la voilà guérir soudainement par la foi que l' on a eue autour d'elle aux Reliques de la vénérable Mère Marie des Anges (1). Médecin et chirurgien attestent le miracle. Elle a non seulement repris la vie et la bonne santé , mais une force complète , au point qu' après avoir dormi , elle a voulu et pu se lever , aller au Chœur, entendre et chanter la Messe et chanter le *Te Deum*. Enfin le Médecin et le Chirurgien disent que rien ne peut expliquer cette guérison que par l'intervention du Tout-puissant qui a voulu honorer les Reliques de cette Vénérable Mère Marie des Anges à qui on s'était recommandé. Prie donc la Vénérable,

(1) Fu elevata all' onore degli altari da S. S. il Sommo Pontefice Pio IX l'anno 1865.

et je la prie aussi de tout mon cœur pour toi, ma très chère sœur, te souhaitant que tu te portes à merveille.

Adieu. Merci de ton souvenir ; aime-moi ; ta douce amitié me fait plaisir. Puisque Marguerite veut venir voir sa sœur, je pense qu'elle passera à la maison Barol me donner le bonjour si elle en a le temps — Je t'embrasse bien sincèrement et suis

Le jour de notre fête 1839.

Ton très aff.^{né} frère SILVIO.

69.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je pense que tu auras reçu le paquet que je t'ai envoyé la semaine passée, contenant une lettre au R. P. Feraudi, avec la restitution que je te faisais de la lettre que le même R. Père t'avait écrite. Maintenant je ne t'adresse que deux mots pour te souhaiter de tout mon cœur une bonne Pâque. Unissons bien nos âmes en Dieu, et dans cette occasion renouvelons nos efforts pour acquérir toutes ses grâces, afin que nous soyons à lui dans ce monde et dans l'éternité. C'est dans le temps

Paschal que Dieu a appelé notre chère Maman et puis notre cher Papa : ayons-les présents l'un et l'autre, en priant pour eux s'ils en ont besoin, et les suppliant de prier pour nous s'ils sont déjà au Ciel, comme nous avons tant raison de l'espérer. Tâchons d'imiter leur vertu et leur piété.

Je t'embrasse. Continue à être bien bonne et bien sage. Corresponds toujours à l'affection que Louis a pour toi, et si sa santé souffrante et son caractère vif font qu'il s'emporte quelquefois, prends patience, redouble de sagesse et de bonté, arme-toi du *Ch' a m' smia niente* (1), et sois un modèle de sérénité, d'amabilité, de douceur et de persévérance.

Mes respect au R. P. Feraudi. Adieu, ma très chère

Aprile 1839.

Ton aff.^{né} SILVIO.

(1) Voci del dialetto piemontese : *Non mi sembra niente* Armati di grande indifferenza e rassegnazione.

70.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes désirs sont toujours reçus de moi avec plaisir, et je suis très heureux quand j'ai la possibilité de les satisfaire. Si d'autres te chargeaient de me demander *quaich sounàt* (1), dis-leur que non ; mais je fais volontiers exception pour la Maison Meana , puisque leur Demoiselle est ton élève. — Je suis bien aise que tu te portes mieux ; cependant ce reste de douleurs me déplaît encore. Elles sont bien obstinées.

Marguerite , à peine venue de Chieri, m'a fait sa visite et remis ta lettre. Je l'ai faite causer ; elle se loue beaucoup de ta bonté , elle se dit très-contente. Seulement elle m'a confié , qu'elle est gourmande et que quelquefois la soupe lui paraît mauvaise. Je lui ai prêché la patience, la sagesse, la constance, etc. Elle m'a dit que si sa sœur était à Rivoli, elle irait la voir là où elle comptait rester quelques jours. À Louis je n'ai pas parlé de Marguerite. C'est fort bien qu'il ait su par le tailleur son départ pour Rivoli , et qu'il soit allé te voir.

Adieu. Je pense que tu fais de quelque ma-

(1) Voci del dialetto piemontese : *qualche sonetto*.

nière le mois de Marie ; demande-lui sa sainte Protection pour toute notre famille, sans m'oublier.

Le triste souvenir de l'année passée doit s'adoucir en nous rappelant les vertus de ce bon Père que nous avons vu s'éteindre. Il en est de même des regrets que nous donnons à notre excellente Mère. Prions toute notre vie pour eux, et tâchons de les imiter dans leur piété. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

2 Mai 1839.

Ton aff.^{né} SILVIO.

Nel giorno Onomastico del mio veneratissimo Avo
IL CONTE FILIPPO DORIA

1.

Dal cielo vorrei,
Se un angiol foss'io,
All'Avolo mio
Bei fiori portar.

2.

De' fiori celesti
Vorrei che l'odore
Facesse il suo core
Di gioia balzar.

3.

Vorrei che il profumo
Salute emanando,
Ne andassero in bando
Tristezza e dolor.

4.

Ah! un Angiol non sono,
Buon Avolo mio,
Nè offrir ti poss'io
Che voti ed Amor.

71.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'envoie les vers que tu me demandes, et je suis toujours aux ordres de ma bien-aimée sœur, qui n'est jamais ennuyeuse, et dont les lettres me font constamment plaisir. Louis t'aura dit que le Prêtre de Fossano n'est pas venu lui-même à la Vigne Barol, mais qu'il m'y a envoyé ta petite lettre précédente.

Voici donc les quatre strophes de la filleule à sa Marraine

1.

Ai cuori che t'onorano
Qual gioia unire il mio!
Tu m'offeristi a Dio
Sul fonte salutar.

2.

Tu fosti un de' prim' Angioli
Che sciolser mie catene;
Che raddolcîr mie pene;
Che al Ciel mi consecrâr.

3.

Quasi sorella tenera
Sei de' Parenti miei;
Madre a me quasi sei;
Qual figlia a te sarò.

4.

Del nome tuo mi glorio,
Rassomigliarti bramo;
Dirtel non so, ma t'amo,
E sempre t'amerò.

Réponds-moi d'abord, afin que je sache que ces vers te sont arrivés.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, bien chaud, car il fait à Turin une chaleur énorme.

Turin, 22 Juin 1839.

Ton SILVIO.

72.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre du 20 m'est parvenue hier. Un de ces derniers jours, le Marquis de Cavour m'a donné de tes nouvelles, et m'a dit qu'il avait fait l'enlèvement d'une de tes filles. Il m'a ensuite expliqué comment. Pour diminuer les dépenses de la Maison, les unes tu les laisses enlever par des Messieurs, les autres par l'Ange de la Mort. Celle que tu as envoyée au tombeau est la plus heureuse j'espère, car son âme aura déposé la petite coiffe pour prendre une couronne immortelle. Moi,

indigne encore du Ciel, je suis guéri et me voilà prêt à rajeunir, autant qu'on le peut avec des rides au visage et des os décharnés et des poumons poussifs et un beau cautère au dessus du genou. Ces petits indices de vieillesse ne me font rien du tout. Le corps n'est pas *moi*; c'est l'âme qui est *moi*. Le corps ne deviendra *moi* avec l'âme qu'au jour de la Résurrection. Et alors j'espère que j'aurai part à des trésors ravissants de perfection, de bonheur, de santé, de sainteté, de beauté. Comment sera-t-il alors notre corps, dans cet état de glorification? Dieu seul le sait. En attendant il faut le crucifier en tâchant de souffrir tout avec patience, en union avec les souffrances de notre bon Seigneur Jésus.

Je suis bien aise que Louis ait été aimable et qu'il t'ait donné à dîner avec Henger et la Ciceri, assaisonnant le repas avec cette bonne humeur qui fait tant de bien. Cela me fait doublement plaisir, car lorsqu'il a un peu de gaieté, c'est une preuve que sa santé est bonne. — Quand tu es venue me voir, je t'ai parlé de mettre quelques unes de tes centaines de livres à la Caisse des *Censi e Prestiti*. Dans le cas que tu voulusses un jour le faire, je ne serais pas suffisant. Il faudrait que tu vinsses toi-même à Turin, et alors je t'accompagnerais à l'hôtel de Ville. Car pour faire la commission moi seul, il faudrait que tu m'envoyasses une procuration en règle; ce qui coûterait.

Mad.^{me} la Marquise est bien sensible à ton souvenir et à tes vœux pour elle.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

23 Juillet 1839.

Ton très aff.^{né} frère SILVIO.

73.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je puis dire en conscience que je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu dire qu'il y ait eu au Refuge (1) une fille nommée Claire Cavassa. Il faut au reste que tu saches que quelques unes des filles qui y ont été, y ont appris à connaître leurs devoirs et se sont ensuite mariées, devenant des femmes irréprochables. Le Refuge n'est pas une prison, mais une maison de repentir, où l'on y joint une éducation religieuse et de travail, convenable à de pauvres filles. Elles n'y restent pas par force, mais volontairement. La plupart de celles qui s'y réfugient ont été trompées et malheureuses, mais non perverses. Mais à l'égard de ta Claire Cavassa, borne-toi à répondre que je n'ai jamais

(1) Vedi la nota a pag. 248 del primo volume.

su qu' elle ait été au Refuge. Si on te disait de faire regarder dans les Registres de cette Maison, pour mieux s'en assurer, réponds que tu ne peux pas me charger d'une commission semblable. Tu comprends que ce serait contre l'institution bienfaisante et délicate du Refuge de manifester les noms des pauvres créatures qui y ont appris à devenir bonnes. Cette manifestation peut cependant être nécessaire dans quelques cas particuliers, mais alors ce ne serait pas par mon moyen. Une affaire d'une nature si secrète ne pourrait se traiter qu'entre M.^{me} la Marquise et un Curé, ou autre respectable Ecclésiastique. Ainsi, après avoir donné la réponse ci-dessus, lave-toi les mains de cette affaire. Adieu, ma bonne et chère sœur. Je suis charmé des témoignages de bonté que te donne M.^{me} la Marquise de Cortanze. J'espère que la visite de tes Supérieurs n'aura aucune suite désagréable pour toi. Sois toujours prudente et pieuse agissant selon tes devoirs et pour la gloire de Dieu ; car sa gloire, relativement à nous, est que nous l'imitons, autant que possible, par notre sagesse et notre vertu. Bonnes fêtes, bonne année, bon tout !

21 Décembre 1839.

Ton SILVIO.

74.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

En voyant une lettre de ton Silvio qui ne t'a plus écrit depuis si long-temps, tu penseras d'abord qu'il y a quelque chose de nouveau. Pas du tout. Je t'écris simplement pour te dire ce que tu sais déjà, c'est-à-dire que je prends bien part à tes souffrances et que je soupire le moment d'apprendre que ces malheureuses douleurs de tête aient cessé. Si tu as le temps de m'écrire, et que cela ne te fasse pas mal, dis-moi comment tu te portes, et si l'approche d'une saison douce a déjà diminué ou non ces douleurs. Tu les attribuais à l'hiver. Mais l'hiver pourtant n'a pas été rude ; il y a eu très-peu de journées extrêmement froides. Et cependant il paraît que cette année tu as souffert davantage. Je ne voudrais pas que tu négligeasses de te soigner, comme le faisait un peu trop notre bien-aimée Maman. En cela il ne faut pas, ma chère, que tu l'imites. Elle était d'une constitution plus forte que la tienne. Soigne-toi donc du mieux que tu sais, et si tes remèdes ordinaires n'ont pas d'efficacité, tu dois te résoudre à consulter un médecin et à te laisser régler par lui. Il y a une infinité

de petits maux où recourir à un médecin est une véritable faiblesse, car on se guérit également sans cela. Mais quand un mal n'est point léger, et qu'il est obstiné, il est alors temps d'en appeler à la science et à l'expérience des docteurs; il est raisonnable de présumer qu'ils sauront prescrire quelque chose de salulaire. Au moins on n'aurait plus rien à se reprocher. — Suis-tu les conseils du Père Feraudi? Il est bon médecin, et meilleur que beaucoup d'autres. Il est prudent, et son expérience est grande (1). Que dit-il de tes souffrances? Enfin je suis vraiment affligé de ta maladie, qui n'est pas grave heureusement, mais qui te fait tant souffrir presque tous les jours. Ecris-moi au moins quelques mots. Ne pouvant rien faire pour te soulager, je prie Dieu de te guérir; mais mes faibles prières valent si peu! — Louis est bien ennuyé de sa place de Conseiller. Le vois-tu de temps en temps? Il me paraît que sa santé, grâces à Dieu, est assez bonne. Son petit ménage va-t-il passablement? Barberine est-elle toujours docile et d'une humeur patiente et agréable? L'autre fille est-elle bonne aussi?

Tu attends toujours, je pense, la visite de tes Supérieurs. Sois calme dans toutes tes occupations ou attentes. On dit que les réformes que l'on fait sont sages, et qu'elles étaient inévitables. Il

(1) Vedi a pag. 9 e 313 del primo vol. di queste lettere i cenni biografici sul P. Feraudi.

y a des Rosines qui s'en plaignent, mais ne fais aucune attention à leurs plaintes ; vis en paix, remets volontiers tes idées du côté des idées des personnes à qui tu dois obéissance et respect ; aime le bien qu'elles veulent faire , et prie tranquillement Dieu de les éclairer.

Agrée l'assurance de ma sincère et toujours égale affection. Adieu. Présente mes respectueuses amitiés à notre excellent P. Feraudi. Il est bien rétabli de sa petite maladie, à ce que Louis m'a dit.

Encore adieu , je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Turin, 6 Février 1840.

Ton très aff.^{né} frère

SILVIO.

75.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Joséphine,

On dit que les proverbes sont l'expression vénérable de la sagesse des anciens ; sagesse confirmée , prouvée, reconnue des milliers de fois par toutes les nombreuses générations qui se sont écoulées depuis les jours de la Création jusqu' à nos temps. On dit que les pro-

verbes ayant tant de droit à la considération, à l'estime, au profond respect de tous les descendants d'Adam jusqu'à la fin des siècles, l'on se rendrait grandement coupable de témérité, d'arrogance, d'audace et d'orgueil, si on les regardait avec mépris, et même seulement avec indifférence. On dit que parmi cette multitude admirable de célèbres proverbes qui est répandue sur le globe de la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et depuis le pôle méridional jusqu'à celui du Septentrion, le plus reçu, le plus approuvé, le plus répété, le plus observé, le plus enseigné, le plus pratiqué dans les cabanes et dans les palais, dans les champs et dans les villes, sur mer et sur terre, chez les riches comme chez les pauvres, chez les séculiers comme chez les Ecclésiastiques, chez les garçons comme chez les filles, chez les femmes comme chez les hommes, c'est le proverbe qui a la bonté de nous apprendre cette lumineuse vérité :

Il n'y a pas de règle sans exception.

Ayant donc mûrement examiné le sens étendu et sublime de cette vérité, j'ai découvert qu'il était raisonnable et même conforme à la plus haute pénétration et justice de faire une exception à la règle de ne te donner aucun bouquet le jour de S.^t Joseph. Mon bouquet est le don que je te fais des droits que j'avais sur ta *cédule*. Elle t'appartient dorénavant en

entier. Efface le compte que tu tenais à cet égard ; tu ne me dois plus rien qu' un peu d'amitié. Je te prie d' agréer cette exception à la règle, ainsi que les souhaits que je fais toujours pour ton bonheur, surtout à cette époque de ta fête qui est aussi la mienne. Prions bien notre Saint pour qu'il nous obtienne la grâce de bien vivre et de bien mourir.

En voyant le P. Feraudi présente-lui mes humbles respects.

Je t' embrasse de tout mon cœur et suis

Ton très aff.^{né} SILVIO.

L'avant-veille de s. Joseph 1840.

76.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Sœur,

Ton aimable lettre m' a fait plaisir. Tu as agréé mon exception à la règle, et je suis bien aise que cela ait contribué à réjouir un peu ta fête. Tu as bien fait de ne rien dire de cela, c'est une chose dont il n'est pas nécessaire de parler. Je voudrais que la S.^t Joseph se fût passée pour toi sans mal de tête , et que tu n'en souffrisses plus. Mais enfin, nous sommes aux derniers jours froids ; le printemps est arrivé, et bientôt tu pourras ouvrir portes

et fenêtres et ne plus avoir à respirer ces vapeurs de charbon qui te font du mal. J'espère qu' alors tu te porteras mieux. Souviens-toi de conserver autant que possible ton esprit libre d'inquiétude, afin que jamais de vains soucis ne soient la cause de tes souffrances. Fais toujours ton devoir en paix, et puis, qu'il arrive ce que Dieu voudra. Si on te laisse à Chieri, bien ; si on t'appelle à Turin, bien. Là, c'est un assez bon pays, et tu y as l'espoir de pouvoir être quelquefois de quelque utilité à notre cher Louis. À Turin tu ne serais pas mal non plus, et nous aurions quelquefois le plaisir de nous voir. Tu t'es habituée à cette sérénité d'âme dont je te parle ; conserve-la soigneusement, elle est un don précieux sous le double rapport , spirituel et temporel. — Tu auras reçu de Louis une lettre de notre bon Père François.

Tes filles t'ont fêtée avec des fleurs et un *Pito* (1), et notre aimable P. Feraudi a embelli cela par un joli sonnet que je le remercie de m'avoir envoyé. Présente à cet excellent R. Père mes respectueux compliments.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Turin, 24 Mars 1840.

Ton aff. né SILVIO.

(1) Voce piemontese: tacchino, pollo d'India ; in francese *dindon*.

77.

A sua sorella Giuseppina

Ma chère Joséphine,

Ta lettre est un très-aimable souvenir et le seul don que j'aime à recevoir pour le jour de ma fête et pour la Pâque. Je regrette seulement, que ce temps paschal, et s. Sylve ne t'aient pas apporté une santé parfaite (ainsi que je te la désirerais) et que tu aies toujours des maux de tête. Je ne voudrais pas que tu fisses du mal à cette pauvre chère tête en ruminant des *si* et des *mais* sur le sort de l'institut des Rosines. Cet institut durera-t-il ? sera-t-il aboli ? Quelques soient les expressions dont se sera servi Monseigneur avec ce Chanoine dont tu me parles, il n'aura manifesté qu'un doute sur l'avenir, et rien de plus. C'est-à-dire que si les Rosines ne peuvent plus dorénavant être une institution à conserver pour d'autres générations, on n'en prendra plus de neuves et on laissera s'éteindre peu à peu cet établissement. J'ai entendu dire que c'est le parti que l'on prendra. On n'acceptera plus si facilement de nouvelles filles, et l'on tâchera de voir s'il faut les conserver en petit nombre, ou s'il faudra dans quelque temps d'ici n'en accepter plus aucune. Tu verras que cette in-

certitude durera bien des années. S'en inquiéter serait une faiblesse, surtout dans ta position. Car tu as des frères qui ne te laisseraient pas dans l'embarras. Calme, sainte indifférence, bonne humeur ; tiens-toi bien là, et ne permets pas à l'inquiétude de nuire à ta tête souffrante. Quoique je te donne ce conseil, ce n'est pas que je te soupçonne faible et agitée. Non ; mais c'est pour te confirmer toujours plus dans cette raisonnable tranquillité que j'ai constamment connue en toi.

Louis ne m'a pas encore informé de ses actes de patience à la Procession. Pourvu qu'il n'ait pas souffert de rester la tête découverte par ce mauvais temps ! J'imagine le ravissement de Marguerite en le voyant si beau.

Je t'écis vite vite , car je vais faire une seconde course jusqu'à Pignérol, ta chère ville natale. J'y ai déjà été le jeudi saint , comme Louis t'aura dit. C'est pour quelque affaire qui interesse M.^{me} la Marquise de Barol. Demain je reviens à Turin. En attendant je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

Mercredi, 22 Avril 1840.

78.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je partage ta peine à l'égard de la santé de Louis , et je voudrais bien aussi pouvoir lui trouver un remède qui le délivrât de ses rhumatismes et de sa tristesse. Les rhumatismes sont une infirmité à laquelle les médecins ne savent que faire. Ils en parlent en aveugles , et le mieux qu'ils suggèrent, c'est de se tenir chaud, d'éviter l'humidité , de s'abstenir des mets irritants et des boissons spiritueuses. Puis ils renvoient la guérison au printemps , puis ils la renvoient à l'été , espèrent tout de la transpiration , espèrent tout des bains. Quelquefois le mal s'en va, et on en fait gloire à leurs prescriptions, qui n'y ont peut-être pas contribué. Le plus souvent ces douleurs prennent séjour dans nos pauvres ossements, et durent toute notre vie, tantôt aiguës, tantôt modérées, et leur véritable remède est la patience. Comment avoir foi dans des pillules pour ce genre de douleurs ? Et comment pourrions-nous persuader Louis à s'en servir , surtout avec une longue persévérance ? Comment d'ailleurs ne craindrions-nous pas de lui suggérer l'usage de ces pillules , qui pourraient être

d'un bon effet pour d'autres, et d'un mauvais effet pour lui ? — S' il s'agit de moi-même , je suis d'un caractère assez résolu, mais pour la santé de Louis j' aurais des craintes sans fin. Je suis affligé de ses souffrances, mais il me semble que sa manière négative de se soigner, n'est pas mauvaise. Nous avons la faiblesse de le blâmer de ce qu'il mange si peu; nous donnions le même blâme par tendresse filiale à Papa et Maman. Il est cependant probable que quand on se met à manger peu, c'est parce que l'on souffrirait si l'on mangeait davantage. Cela fait de la peine à voir, on voudrait pousser à bien se nourrir pour mieux conserver ses forces ; mais je suis porté à croire que l'on se trompe. Les besoins d'une santé affaiblie ne son pas puissants. La personne souffrante se conserve mieux par une nourriture peu abondante que si elle la redoublait. On peut vivre ainsi de longues années. Voilà, ma chère, comment je pense , quoique je sois bien loin d'approuver les privations excessives de nourriture. J'avoue aussi que je crois inutile , dans ces espèces de maux chroniques, le prétendu secours des médecins; ils ont bonne volonté et voilà tout; ils n'ont pas le moyen de procurer la guérison. Je trouve seulement nécessaire de recourir à eux quand un mal est absolument aigu, au point de pouvoir devenir dangereux et d'exiger la saignée ou autre soulagement urgent.

Si le rhumatisme de Louis avait été d'une force si grave , un des médecins de Chieri , sans être fameux , l'aurait soulagé en le faisant saigner. Je vois que les fameux médecins n'ont aussi de valeur que lorsqu'ils peuvent faire cesser une inflammation. M.^{me} la Marquise de Barol souffre souvent beaucoup de ses rhumatismes. Quelquefois le lit et la diète suffisent, d'autrefois on la saigne. Enfin je gémissais avec toi des souffrances de Louis, et je ne suis pas convaincu que nous puissions lui conseiller des remèdes. Faisons-lui courage, parle-lui avec gaiété , ne te montre pas inquiète , inspire-lui de la force d'âme. Quand il dit qu'il voudrait mourir, tourne aimablement le discours en plaisanterie, dis-lui que les rhumatismes n'empêchent pas de vieillir jusqu'à cent ans ; ajoute qu'ils vont et viennent , qu'ils disparaissent quelquefois tout-à-coup. Surtout montre-toi aimante , bonne , désireuse de sa guérison , empressée sans inquiétude , patiente à toutes ses brusqueries. Louis est grognon, mais dans le fond il est sensible aux témoignages d'une vraie affection , telle que la nôtre. Aimons-le, soutenons-le, et puis quand nous sommes aux pieds de la Croix prions bien pour lui , pour chacun de nous. Il n'y a qu'un Médecin tout-puissant, c'est le Seigneur.

Pauvre chère Joséphine ! tu es dans la peine pour Louis , et toi même tu es sujette à des douleurs ; tu as eu des accès de fièvre ; tu as

été obligée de garder le lit. Es-tu réellement guérie ? Soigne-toi. Tu avais l'air de te porter si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de te voir !

Adieu. Mille souhaits temporels et spirituels. Confiance en Jésus !

Noël 1840.

Ton SILVIO.

79.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes lettres me font toujours plaisir comme témoignage de ton amitié, et je te suis obligé de ne pas me laisser ignorer, quoique pénibles, les nouvelles de la santé de notre cher Louis. Je te prie même de continuer à m'en informer exactement toutes les fois que tu m'écris. Ces faiblesses aux jambes, il les souffre depuis plusieurs années. Je viens de lui écrire pour l'engager à ne pas venir par le froid actuel à Turin, d'autant plus qu'il y a dans l'air je ne sais quoi de malfaisant qui remplit notre ville de rhumatismes, d'arthritides, et choses pareilles. Je lui propose de m'envoyer une autorisation pour que je puisse à sa place exiger son trimestre. J'espère qu'il cédera à mes raisons et à mon conseil. Si tu peux contribuer

à le persuader, fais-le, je t'en prie, car avec si peu de force dans ses jambes, le froid pourrait lui être très-nuisible, et il y aurait à craindre quelque chute dans les rues. Que Dieu l'inspire et le protège ! — Prions Dieu pour lui et pour chacun de nous, et ne nous laissons pas abattre par trop d'inquiétude. Quand on a passé cinquante ans on commence à s'apercevoir que l'on vieillit, on languit, on souffre. Il faut se faire courage et se résigner à la volonté du Seigneur qui nous éprouve ainsi, afin que nous nous attachions uniquement à lui et que nous apprenions peu-à-peu à mourir. Point de tristesse ! point de découragement ! soignons-nous, mais avec calme ; aidons-nous, mais avec une grande confiance dans la bonté divine, aujourd'hui, demain, et puis un jour après l'autre jusqu'au dernier. Jetons-nous dans les bras de cette Miséricorde qui est infinie ; aimons-la, bénissons-la, implorons-la. Pensons que la vie terrestre ne nous a été prêtée que pour parvenir à une vie plus réelle, et que le chemin de la Croix est aussi le chemin du Ciel.

Mes respects au R. P. Feraudi quand tu le verras. Adieu, ma très-chère ; je t'envoie des bas à raccommoder, s'ils sont raccommodables ; mais cela ne presse nullement. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

8 Janvier 1841.

Ton SILVIO.

80.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pauvre sœur ! tu souffres , et ce sont des maux qui n'ont encore disparu que pour revenir. Je te remercie de m'avoir écrit ; quand tu le peux, fais-le de temps en temps, pourvu que cela n'aggrave pas tes douleurs de tête. Louis m'a aussi donné de tes nouvelles samedi ; il me dit que vendredi ayant voulu te lever, il t'a pris un évanouissement ; que tes souffrances ne sont pas des fièvres tierces ; qu'il paraît que ta maladie est rhumatique. Louis est pénétré ainsi que moi de reconnaissance pour cet excellent R. P. Feraudi qui te témoigne tant de bonté. C'est un digne ami de notre bon Père, c'est encore, comme l'on dit, *un homme d'autrefois*, tout sincérité, tout cœur, tout charité. Je te prie de bien le remercier de notre part. Au reste son jugement et son expérience le placent parmi les bons médecins. D'autres docteurs n'en savent pas plus que lui. Malheureusement la science médicale a des bornes, et souvent elle ne trouve pas d'armes pour triompher des maladies aussi promptement qu'on le voudrait. Il y a des souffrances obstinées , et les tiennes paraissent de ce genre.

Cependant ne néglige rien de ce que le bon Père t'ordonne, sois docile, tâche de t'en faire un devoir. Pense que Dieu aime et bénit l'obéissance. Je souhaite vivement que tu sois mieux, et que tu reprennes tout-à-fait ta santé. En attendant, courage ! patience ! calme ! résignation, douce aux pieds de la Croix ! Fais-toi des mérites, ne perds aucune douleur, ne perds aucune occasion de te sanctifier, de témoigner ton amour au Seigneur.

Adieu, ma très chère. Je prie de bien bon cœur pour toi. Je t'embrasse et je baise la main à notre cher et bon P. Feraudi.

18 Janvier 1841.

Ton SILVIO.

81.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ne pouvant aller te voir, comme je le désirerais, je te visite par lettre, ma chère et bonne sœur. Je vois par les dernières nouvelles de Louis, que tu étais de nouveau au lit depuis jeudi et que tu avais beaucoup souffert. Il me dit que tu te trouvais mieux et que les symptômes faisaient espérer proche la guérison.

Dieu veuille que tes souffrances des jours passés aient été une crise favorable ! Ne te donne pas la peine de m' écrire jusqu' à ce que tu sois réellement assez forte pour cela. Je crains que quand tu m' écrivis ta dernière lettre du 24, tu n' aies fait un effort. Dans cette chère lettre il n' y avait rien qui me fit prévoir que tu allais bientôt être plus malade, tu me disais que tes douleurs étaient devenues plus supportables. Courage, ma bonne sœur ! Je te suis bien inutile, mais je ne manque pas de prier Dieu de tout mon cœur pour qu' il daigne te rendre la santé, et qu' il te donne , en attendant, toutes les grâces qu' il attache aux souffrances. Redouble tes actes de patience , de conformité, d' amour, et (autant qu' il sera possible) de sainte sérénité ; mais ne laisse pas surtout d' invoquer dans ton cœur l' aide puissante de la Divine Mère de Jésus, et de tout espérer par son intercession. — Oh ! que je serais content si j' apprenais que le *mieux* a continué et que tu es enfin tout-à-fait en convalescence ! — Il m' est impossible de ne pas prendre une vive part à tes souffrances. Je suis aussi en peine pour Louis dont la santé est si affaiblie. Je ne sais pas même au juste ce qu' il se sent. — Nous avons bien besoin que le bon Dieu ait pitié de nous. — Présente mes humbles devoirs et toutes les expressions de ma profonde reconnaissance à notre excellent P. Ferraudi.

Adieu , ma Joséphine bien-aimée. Courage en notre Seigneur ! Je suis de toute mon âme, et avec un grand désir de ta prompte guérison

3 Février 1841.

Ton très aff.^{né} SILVIO.

82.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre bon François nous a écrit. Il me dit à-peu-près les mêmes bonnes choses que tu liras dans la lettre qu' il t' adresse. Il a fort bien fait d'écrire aussi à notre excellent P. Ferraudi. — Quant à l'avis de François, de réfléchir s' il ne vaudrait pas mieux que tu te défisses seulement de ta charge aux Rosines, et que tu restasses pensionnaire dans la communauté, j'y ai réfléchi, mais je suis convaincu que dans tes circonstances il vaut mieux sortir tout-à-fait. *Tu n'es plus dans l' inexpérience de la jeunesse , et vivant pieusement et modestement chez-toi, tu jouiras d'un sort tranquille sans aucun inconvénient. Si au contraire tu restais aux Rosines en qualité de pensionnaire , tu n'aurais guère de tranquillité ; les

maîtresses seraient peut-être jalouses de ton crédit et de l'affection que les filles te témoigneraient ; les filles imprudentes te tourmenteraient par leurs confidences, par leurs plaintes ; on attribuerait quelquefois à toi les tracasseries et les mésintelligences, etc. etc., de manière que tu passerais tes jours dans mille peines inutiles. Au reste, supposons qu'après ma mort, où même auparavant, tu te sentes décidée à te retirer dans une communauté y payant pension, tu n'aurais pas de difficulté à obtenir cela, soit aux Rosines, soit dans quelque couvent. Tout considéré, le meilleur parti pour le présent est celui que nous avons pris, à ce que j'ose croire. Tu as prié, j'ai prié, le bon P. Feraudi a aussi prié, Dieu bénira ta sortie et ton avenir et t'aidera toujours à te bien conduire. Mad.^{me} la Marquise de Barol qui est une judicieuse et sainte femme est aussi d'avis que tu fais bien de sortir. Ainsi, courage et point de regrets.

Adieu. Mes respects affectueux au R. Père Feraudi. Je pense qu'il aura conclu l'arrangement avec le maître de la maison.

Je t'embrasse et suis

Samedi, 6 Mars 1841.

Ton SILVIO.

83.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Sœur,

Mad.^{me} la Marquise de Cortanze m'a fait dire qu'elle désire que je t'écrive afin d'obtenir de toi quelques jours de continuation dans ta charge pour instruire la maîtresse qui te succède, et pour je ne sais quoi encore. Elle a dit cela à Mad.^{me} la Marquise de Barol, ajoutant que, l'on te regrette beaucoup etc., etc. Mad. la Marquise de Barol lui a répondu qu'elle me ferait la commission, mais qu'elle ne sait pas si ce retard est possible, vû les soins que tu dois vraisemblablement prendre soit de la maison où tu vas habiter, soit de la Cascine. De plus elle a dit que peut-être tu ne pourras pas accorder ce retard, mais qu'après ta sortie, comme tu habiteras Quiers, il est à croire que tu pourras assister un peu la nouvelle maîtresse. — Je te laisse, ma chère, le plein arbitre d'agir comme il te semble mieux. Conduis-toi d'après ton discernement et avec le conseil de notre bon R. P. Feraudi.

Ce qui m'importe, et beaucoup, c'est que tu ménages ta santé; peut-être tu aurais plus de tranquillité, si, à l'arrivée de la nouvelle maîtresse, après lui avoir rendu compte des choses, tu te transportais tout-de-suite chez-nous. Tu te bornerais à aller aux Rosines pen-

dant quelques jours quand tu le pourrais, afin d'y être utile. Mais, je te le repète, agis selon ta volonté et ta prudence.

Le comte de Canei (Canelli) dont la sœur a une campagne près de Quiers , me charge de la part de sa sœur de te recommander une certaine Charlotte Cavion qui va entrer aux Rosines, payant pension. Je lui ai dit que tu vas sortir, mais on pense que tu peux également la protéger , l'appuyer , ou du moins obtenir qu'on l'accepte. J'ai répondu que je n'en sais rien , mais que je te ferais la commission. J'attends tes nouvelles avec un grand désir que tu te portes mieux. As-tu besoin que je vienne ? Je pourrais toujours disposer d'un jour ou deux ; écris-le moi, ou prie notre cher Père Feraudi de me l'écrire. — Mais je reçois à-présent ta bonne lettre d'hier. Je vois que la Mère t'a écrit d'attendre ; j'espère cependant que l'on fera le plutôt possible.

À l'égard de ma venue à Quiers pour le jour de ta sortie , je me réglerai donc selon les circonstances. Dans le cas que mes occupations me retiennent, ce sera M.^{elle} Daviso qui te fera l'amitié de t'accompagner. Elle est si bonne ! Présente-lui mes respects ainsi qu'à toute son excellente famille.

Adieu. Soigne-toi, guéris bien, je t'en prie.

Mercredi, 10 Mars 1841.

Ton SILVIO.

84.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Sœur,

Aujourd' hui mercredi à 7 heures $\frac{1}{2}$ du matin je suis déjà chez le libraire Marietti, pour t'écrire deux mots en passant. Je viens de la Maison des Rosines où j'ai été parler à la *Signora Madre*. Je l' ai trouvée extrêmement aimable et elle m' a dit les choses les plus gracieuses à ton égard, me témoignant tous les regrets possibles de la perte que l'on fait de toi, tous les chagrins possibles de savoir que ta santé a tant souffert, tous les désirs possibles que tu veuilles bien visiter tes bonnes Rosines après ta sortie et servir d'aide autant que tu le pourras à la nouvelle maîtresse. Elle m' a dit que celle-ci a été malade ces jours passés et qu'elle ira bien sûrement samedi. La *Signora Madre* ira aussi pour avoir le plaisir de te voir. Elle t' a écrit tout cela hier. Je t'assure que je l' ai trouvée tout-à-fait bonne et aimable. Elle m' a bien répété que toutes les fois que tu viendras à Turin, elle s'attend de ton amitié que tu disposes d'elle etc. etc. Tu as encore à souffrir et patienter le reste

de cette semaine (1). Allons, courage, ne te chagrine pas, arme-toi d'une sérénité imperturbable. — Adieu. Bonne fête de S.^t Joseph ! Ce jour ne sera pas sans peines pour toi. Offre-les toutes au bon Dieu par l'entremise de notre Saint bien-aimé.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te charge d'exprimer à l'excellent Père Feraudi les sentiments qu'il me connaît.

17 Mars 1841.

Ton SILVIO.

85.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis enchanté d'apprendre par la lettre de notre R. Père que ta sortie a eu lieu dans un bon moment, que vous avez évité les inu-

(1) L'istituto delle Rosine, dal quale la buona Giuseppina fu costretta ad uscire per curare la sua malferma salute, fu fondato da Rosa Govone da Mondovì verso la metà del secolo scorso. In molti paesi del Piemonte e specialmente in Torino le Rosine han fatto e continuano a fare un gran bene per l'educazione delle povere fanciulle, ammaestrando in isvariati generi di lavori e nei doveri della pietà cristiana.

tiles scènes pathétiques des filles, et que surtout ton passage s'est opéré assez heureusement pour que tu n'en souffrisses pas. Je suis infiniment obligé, non seulement au P. Feraudi, mais aussi à cette excellente Demoiselle Daviso qui s'est pris tant de soins. C'est une véritable amie. Présente-lui mes remerciements et mes hommages. Maintenant soigne-toi, tranquillise-toi, et n'épargne rien pour bien guérir.

Le Zuppa doit t'avoir apporté samedi ou ce matin la *lapide* pour notre pauvre Louis (1).

Adieu, ma très-chère. Aussitôt que je le pourrai, j'irai te voir, mais ce ne sera pas de cette semaine. Dans la lettre ci-jointe je prie le P. Feraudi de me faire faire une *testification* par le Juge sur ce que Louis est mort sans avoir fait testament. Il y aura un droit de bureau à payer; donne-lui l'argent.

Je t'embrasse.

Lundi, 22 Mars 1841.

Ton SILVIO.

(1) Luigi Pellico morì il 21 Febbraio 1841.

86.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Une bonne lettre du R. Père me donna avant-hier de tes nouvelles et j'y vis avec consolation que tu avais dormi, que les pouls étaient meilleurs, que le jour précédent tu avais été quelques heures levée. Je te recommande de te bien soigner, de ne pas rester trop long-temps debout, de ne faire aucun effort, de suivre avec exactitude le traitement dulcifiant et la vie de repos dont ta santé a besoin. Par ces attentions je ne doute pas que dans peu de temps tu ne reprennes tes forces, et je le demande vivement au bon Dieu. Car j'ai toujours eu pour toi toute l'amitié et la tendresse d'un frère, et ta santé qui me fut constamment précieuse, me l'est plus encore à-présent que nous avons fait tant de pertes. Il ne me reste plus de notre chère famille que toi et François; mon cœur a besoin de vous savoir vivants et bien-portants.

Adieu, ma chère sœur; soyons souvent unis par nos prières, pour Louis et pour nos Parents. Prions toujours que Dieu leur ouvre le séjour

du bonheur. S'ils y sont déjà, nos prières ne seront pas perdues.

Je t'embrasse et suis

Annonciation, 1841.

Ton SILVIO.

87.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Tu sais autant que moi, ma bonne Joséphine, que quand les maladies viennent, il faut avoir les vertus requises aux personnes malades. Point de chagrin, point d'impatience, point de découragement ; au contraire , douceur d'agneau, calme de colombe et courage de lion, ou pour mieux dire le courage d'une âme bien véritablement chrétienne.

Pauvre fille ! je suis sûr que tu fais ton possible pour bien exercer ces vertus.

Aussitôt que je le pourrais j'irai te donner un bon jour. En attendant je t'embrasse de loin, mais aussi de tout mon cœur. Mes respects à M.^{elle} Daviso.

29 Mars 1841.

Ton très aff.^{né} SILVIO.

88.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le sac que tu m'as envoyé m'a été apporté hier, et je te remercie de tout ce qu'il contenait. Tu m'annonçais aussi la procuration, mais comme elle n'y était pas, je pense que le Notaire ne l'avait pas encore achevée; cela ne presse pas. — Quoique ta santé ne soit pas au point où je voudrais, cependant je bénis Dieu avec reconnaissance du petit mieux qu'il t'accorde. Cet emplâtre et ces pillules de cigüe paraissent te convenir, puisque tu as déjà pu faire cette grande promenade. Mais ne sois pas imprudente, n'en fais pas de grandes, proportionne-les à tes faibles forces; surtout dans ces journées si inégales.

Tu fais bien d'être reconnaissante à ce bon abbé Mayotti; le reliquaire qu'il t'a envoyé t'a inspiré une dévotion juste et que je partage. Je me joins aux prières que tu adresses à la S.^{te} Vierge et à S.^t Joseph et j'ai confiance dans l'intercession de cette Mère Divine et de notre sublime Patron.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Samedi, 17 Avril 1841.

Ton SILVIO.

89.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je ne veux pas te retarder le plaisir de lire la lettre, que je viens de recevoir de François ; je compte cependant être auprès de toi samedi matin ou samedi soir , ou tout au plus tard dimanche matin.

Je vois avec satisfaction que François n'a plus d'objection à faire sur le parti que tu as pris , et que même ses expressions sont de contentement. Tu avais le projet d'aller hier au *Duomo* faire tes Pâques ; je désire, que tu aies pu l'exécuter et que tu n'en aies pas souffert. J' ai prié mon Saint Sylve de s' unir à S.^t Joseph et à la S.^{te} Vierge pour implorer sur toi toutes les bénédictions de Dieu ; aussi celle de la santé. Courage, mon amie , courage et bonne humeur ! Les souffrances , les tribulations ont de l' amertume, il est vrai, mais le Seigneur y attache des grâces. Il faut donc , tout en faisant un peu la grimace, en être content. Oh que de Croix ! vive la joie !

Jeudi, 22 Avril 1841.

Ton SILVIO.

90.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J' ai reçu ta bonne lettre de dimanche. — Le soir de samedi Mad.^{me} la Marquise était revenue de sa retraite, dont toutes ses dames ont été extrêmement contentes. J' ai bien fait de me trouver à Quiers le samedi au lieu d'attendre le jour suivant; dans toutes les choses il faut tâcher de faire son devoir avec exactitude, et mon devoir auprès de Mad.^{me} la Marquise, est de ne pas me trouver absent quand il est probable qu'elle ait quelque ordre à me donner. Elle m'a demandé de tes nouvelles avec toute sa bonté, se réjouissant d'apprendre que tu es mieux. Elle comprend quel bonheur c'est pour nous d'avoir la douce et sainte amitié de notre excellent P. Feraudi. Je lui ai fait les respects du R. Père et les tiens; elle se recommande aux prières de tous les deux. Je lui ai montré la belle médaille et le beau livre.

Mais ce cher R. Père, je le voudrais bien portant, et tu me donnes la pénible nouvelle qu'il a la santé un peu dérangée. Est-il mieux depuis ta lettre? je l'espère, je demande cette grâce, et je m'adresse aussi au bienheureux

Matteo Carreri pour qu'il intercède à cet objet. Présente l'expression de mon attachement fraternel et filial à cet homme si rare et si digne d'être aimé. Si tu vois la maison Daviso, apportes-y mes respects. — Adieu. Prends soin de ta santé ! Je suis bien aise que Barberine aussi se porte mieux ; donne-lui le bon jour.

Je t'embrasse et suis

Turin, 5 Mai 1841.

Ton SILVIO.

91.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as très-bien répondu au R. Père pour combattre ses scrupules de délicatesse dans une chose où il nous fait réellement plaisir, et où nous y gagnons pour les défunts de notre famille tant de Messes et puis un *triduo* pour défunts et vivants, etc. Le trésor des prières est inappréciable. Quand il n'y aurait à notre avantage que les prières du P. Feraudi, nous devrions déjà nous estimer heureux. Après avoir eu quelques jours de tristesse et de souffrance, il se porte donc mieux ? Je suis bien

aise du mieux , mais recommande-lui de ne pas trop se fatiguer. Je crains que la promenade à la Cascine ne lui ait fait du mal. Lui, toi, moi, nous sommes trois vieilles baragues pour lesquelles la fatigue ne vaut rien. Patience ! ménageons nos vieilles forces et tâchons de nous conserver longtemps. Quelquefois les pots cassés durent plus que les autres.

Je pense que tu commences à déménager. Vas-y doucement dans tous ces remuements ; ne ris pas de ce que je t'appelle vieille aussi. Traite-toi comme une bonne petite grand' mère de soixante ans. Fais attention que notre frère Raimond ne s' agite pas trop non plus. Nous voulons qu'il vive pour augmenter ses mérites et parce que sa douce et digne amitié nous est nécessaire comme le pain.

Adieu. Salue Barberine. Si Marianne est bonne comme je l' espère donne-lui aussi le bon jour. Fais-en autant à Marguerite quand elle n'est pas méchante.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

10 Mai 1841.

Ton SILVIO.

92.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce matin je suis à Turin pour quelques heures, et je prends un moment pour te donner le bon jour ainsi qu'à notre cher P. Ferraudi, ne sachant pas si dans la semaine tout mon temps ne sera pas occupé dans des courses, dans des réceptions ou autres genres d'amusements et devoirs de circonstance. Mes devoirs ne sont jamais pénibles, au contraire ils sont remplis d'agrément ; ils m'occupent, voilà tout. C'est pourquoi, ma chère sœur, je ne vais pas te voir tous les mois, comme je le ferais volontiers, et même plus souvent. Dans le mois de Juin par exemple, je ne crois pas que je le puisse. — Veux-tu savoir comment se passent mes heures à la campagne ? Je me lève à 5 heures. Je reste ordinairement un peu dans ma chambre, puis je vais à la chapelle. Les jours de fête nous avons deux Messes, l'une à 8 heures, l'autre à 9, puis la Bénédiction. Les jours d'œuvres, nous avons une seule Messe à 9 h. On déjeûne à 10. C'est une espèce de dîner. Puis s'il ne pleut pas nous nous promenons ensemble au jardin ; quelquefois on va voir des voisins. On revient à la maison, on va

faire une visite au S.^t Sacrement ; ensuite Madame la Marquise se met à son métier où elle fait une chasuble (*pianeta*) et pendant qu'elle travaille, M.^{eur} l'Abbé et moi nous lisons alternativement quelque livre saint, tantôt jusqu'à 2 heures , tantôt davantage , si nous n' avons pas d'étrangers. Quand il y en a, on se conforme aux diverses convenances. On fait une nouvelle visite au S.^t Sacrement avant le dîner qui est à 5 heures. Après le dîner , promenade, ou billard, ou réception d'autres étrangers, etc. Le soir on joue à bärziga , on lit , on cause, puis on va à la chapelle dire le chapelet et faire sa prière, et la journée est finie. — Cette manière ordinaire de passer la journée subit des changements quand on fait des courses à Santena, à Carpeneto etc. , pour y déjeuner ou pour y dîner.

Adieu. Je désire de tout mon cœur d'avoir de bonnes nouvelles , soit de ta santé soit de celle de notre excellent Père.

Je t'embrasse et suis

1 Juin 1841.

Ton SILVIO.

93.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère sœur,

Tout ce que j'aurais à te dire, je l'ai dit à notre excellent R. Père. Pense, prie, décide-toi avec tranquillité. Je ne suis ni pour, ni contre ce projet. — Je ne connais pas le médecin Boffano, j'ai seulement entendu parler d'une habileté spéciale qu'il a pour guérir les somnambules. Il a guéri une fille du Comte de Larissé qui était dans un état de somnambulisme fort extraordinaire. J'ignore si son habileté est remarquable pour d'autres genres de maladies. — Adieu, ma chère. Soigne-toi; ne te fatigue pas à m'écrire. Quand tu vois la maison Daviso, rappelle-moi à leur souvenir.

Je t'embrasse. Le bonjour à Barberine.

3 Juin 1841.

Ton SILVIO.

94.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Joséphine,

Le papier pour la pension de Milan allait bien; tu auras payé ce qu'il fallait. Je t'écris un mot afin que tu aies de mes nouvelles qui sont bonnes. Au lieu de cela, Mad.^{me} la Marquise

a la fièvre depuis quelques jours. Cependant on ne l'a pas saignée, et il paraît que la chose ne sera pas grave. Elle est la bienfaitrice de tant de gens ; j'espère que les prières de ceux qui ont besoin d'elle obtiendront de Dieu qu'elle se rétablisse bientôt et qu'elle vive long-temps. Voilà , ma chère , qu'il y a toujours quelque tribulation ; il faut constamment en bénir Dieu, ainsi que des consolations qu'il nous accorde. Il m'a bien consolé en soulageant notre Rév. frère goutteux , et je le serai davantage si j'apprends qu'il est totalement rétabli. Mais ce n'est pas tout. Je supplie sans cesse ce cher bon Dieu pour toi, pour ta santé, pour qu'il te donne des années douces et tranquilles.

Règle-toi en toutes choses avec tous les soins prudents et chrétiens que Dieu demande à chacun de nous, afin de profiter de nos différentes croix et de perfectionner nos âmes. — Je vais remettre cette lettre au Médecin qui retourne à Turin ; je n'ai pas le temps d'écrire à notre excellent P. Feraudi. Dis-lui que je l'embrasse de tout mon cœur.

J'oubliai de te dire que la dernière fois que je fus à Turin, j'y vis Marguerite, toute riche en belles promesses d'être sage.

Adieu, ma chère amie

Vigne, 25 Juin 1841.

Ton SILVIO

Qui a eu hier 52 ans.

95.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de ta bonne lettre. Madame Gay est venue, il y a peu d'instants, m'apporter ton argent. Il m'a trouvé levé, et j'avais déjà été à la Messe. Tu vois donc que cela ne va pas mal. — Je suis en peine de ce pied enflé de notre R. P. et si bon frère. Supplie-le de se soigner. Dis-lui absolument qu'il ne fasse la commission que je lui ai donnée pour ton Certificat, que quand il puisse s'en occuper sans en souffrir. — Brave, ma chère amie ! tu portes tes maux avec patience et courage, cela me fait plaisir.

Quand la récolte est petite, offrons cette perte au bon Dieu, comme toutes nos Croix. Il est bien miséricordieux en quantité de choses, ou pour mieux dire, en toutes choses, au-delà de nos mérites. Il nous a donné des bonheurs de plusieurs genres. Le frère qu'il nous a fait trouver dans notre P. Feraudi est un trésor inappréciable. Je le sens comme toi. *Deo gratias !* Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur
e suis

9 Juillet 1841.

Ton SILVIO.

96.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'aimable visite de ton excellente Demoiselle Daviso avec ses bonnes et charmantes compagnes de voyage , à qui se joignit encore une Dame de leur parenté , me combla de reconnaissance pour chacune d'elles et surtout pour ta digne amie. Elle pense toujours à t'obliger, à adoucir tes inquiétudes. Elle a voulu me voir, pour s'assurer si je me portais mieux , si j'étais hors du lit , afin de te tranquilliser par cette bonne nouvelle. En effet j'étais levé et avec la poitrine assez libre. Je me lève tous les jours, je vais à l'Église , je n'ai pas de fièvre ; l'oppression ne vient que le soir, mais à-présent elle est d'une nature supportable. Si j'étais plus fort, je me donnerais le plaisir d'aller un peu voir ta nouvelle maison, mais je ne le suis pas, et Mad.^{me} la Marquise ne me permettrait pas cette course me voyant encore plutôt convalescent que guéri. Bien ! ce sera quand Dieu le voudra. En attendant , vive la joie ! Point de mécontentement, point de tristesse ; ce que Dieu veut, nous le voulons aussi. Je te prie de présenter mes hommages à Mademoiselle Daviso et à ses nièces et de leur

dire que ma reconnaissance ne saurait s'exprimer. J' ai appris par M.^{elle} Daviso que si tu avais voulu aller à Asti consulter ce médecin Boffano elle s'offrait de t'y accompagner. Elle est toute bonté, amitié, charité ; c'est que son cœur est rempli de religion. Prions Dieu pour elle et pour toute cette bonne famille.

Ton SILVIO.

Après avoir écrit cette page, je m'étais mis à écrire sur l'autre demi-feuillet au R. Père, quand sa lettre m' est arrivée. — Je lui suis bien reconnaissant de m' avoir enfin confié l'épouvante que l'on a eu à ton égard, le mal que tu as eu, l'empressement à te confesser, d'abord à lui-même, ensuite (à l'occasion d'une fausse alarme) à ton Confesseur ordinaire. — Dès que je le pourrai j'irai te voir.

Que dire ? Te plaindre ? gémir ? s'effrayer ? Non , point du tout. — Au contraire , bénir Dieu du calme qu' il t' a donné , des secours que tu as reçus ; le bénir du profit que ta santé paraît avoir fait après cette crise ; le bénir, de ce qu' il t' a rendue un objet si particulier de la douce charité du P. Feraudi et de M.^{elle} Daviso. —

Dans la visite de ces demoiselles , elles ne m'ont rien dit de ce que tu avais souffert le 2, ni après ; elles m'ont seulement dit en termes généraux que tu étais mieux, de manière que

je ne me doutais nullement que tu eusses été si malade.

Courage, ma chère amie. Nous sommes dans les bras d'un Dieu si bon ! Que craindrions-nous ?

97.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je reçois ton paquet contenant le Certificat et votre bonne lettre, par laquelle je vois que tu n'étais pas tranquille sur ma santé. En effet je partis de Quiers avec plus d'oppression, que je n'avais le jour précédent, et Mad.^{me} la Marquise fut alarmée quand elle me vit respirer avec tant de peine. Je sentais cependant que je n'avais pas de fièvre, je ne voulus point me coucher, et un peu de repos suffit pour me faire du bien dans la journée même de mercredi. J'eus ensuite une nuit passable ; hier matin je respirai beaucoup mieux ; je pus aller à la Messe. Aujourd'hui je suis mieux. Seulement il ne faut pas que je me remue excessivement. — Hier une Dame de ta connaissance qui doit avoir été Rosine et qui se nomme, si je ne me trompe M.^{me} Barberis est venue de la part de la Comtesse de Garessio me parler, puis parler à M.^{me} la Marquise pour

mettre une fille à S.^{te} Anne. La Comtesse de Garessio se chargeait de payer la pension. Malheureusement il n'y a plus de place; tout est plein, et déjà y a-t-il une quantité de demandes.

Adieu. Sois tranquille sur mon compte. Ce matin je suis si libre de mon oppression que je ne puis l'attribuer qu'aux prières de quelques bonnes âmes, surtout du P. Feraudi et de toi. Je voudrais bien pouvoir vous aider aussi par les miennes. —

Je t'embrasse de tout mon cœur. Présente mes respects à M.^{elle} Daviso et dis-lui que hier j'ai eu la visite d'une Dame de ses cousines qui est venue avec Mad.^{me} la Marquise Doria, afin que j'intercédasse auprès de Madame la Marquise de Barol pour un malheureux qui aurait besoin d'un secours. J'ai dit à ces dames que ces intercessions ne sont pas de mon ressort, mais du ressort des Ecclésiastiques, tel étant l'ordre ici établi pour ces affaires de charité.

16 Juillet.

Ton aff.^{né} SILVIO.

98.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis bien aise que notre excellent Père soit mieux en santé et que tu sois assez passablement pour aller quelquefois jusqu'à l'Église de S.^t Dominique qui est un peu éloignée. Souviens-toi de ne pas négliger une convenable petite promenade quand tu te sens en état de la faire. Il me semble que vers le soir tu pourrais chaque jour aller prendre une bénédiction, et faire un petit tour; il faut exécuter ce projet à heure fixe, constamment, même les jours où tu aimerais mieux écouter la paresse. — Te voilà donc contente d'avoir la Ciceri, et tout cela avec le bon plaisir de Barberine. J'espère qu'elles pourront vivre d'accord et qu'elles n'auront d'autre émulation que celle de te bien servir. Conduis-toi envers toutes les deux en maîtresse bonne, indulgente, mais pourtant ferme. Ne tolère pas qu'elles oublient leurs devoirs.

— Adieu. Mes respects à la Maison Daviso.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Jeudi, 22 Juillet.

Ton SILVIO.

99.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'avocat Daviso t'aura apporté de mes nouvelles qui ne sont ni merveilleusement bonnes, ni mauvaises. J'ai assez de respiration ; j'en suis content, et je continue à tâcher de guérir jusqu'à ce que j'aie 80 ans. Si alors je ne suis plus guérissable, je prendrai patience. J'obéis à la prescription du P. Feraudi, je ne me laisse point affaiblir l'estomac. Les pilules de chocolat me plaisent, elles sont fort bonnes. Je ne bois presque jamais de l'eau pure. Je me soigne avec toute la tendresse possible.

Sans plaisanterie, il faut le faire, il faut se soigner, pour que nous nous consolions réciproquement par notre bonne amitié. Sois bien obéissante à notre excellent Père. Je suis bien aise que le Médecin Pogliani ait été te voir. Souviens-toi de prendre note des visites de ce Médecin, pour le satisfaire quand il sera temps. Je désire infiniment qu'il trouve le moyen d'adoucir tes maux de rate et de réussir à t'en délivrer. À ton âge on peut en guérir. Le cher P. Feraudi en te tourmentant, en te faisant rire par ses méchancetés, t'administre le re-

mède salulaire de la gaîté. C'est un remède qu'il faut prendre tous les jours. Je lui suis reconnaissant de toute l'amabilité paternelle qu'il emploie pour te tourmenter et chasser la tristesse d'auprès de toi. Tourmente-le aussi à ton tour. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. — Mes respects à la Maison Daviso. — Adieu.

25 Juillet 1841.

Ton SILVIO.

100.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Heureusement la chute qui pouvait être si grave n'aura d'autre conséquence pour Madame la Marquise que de la faire souffrir pendant peut-être une quinzaine de jours. Tout son corps est meurtri, la tête est enflée, mais elle n'a plus eu de crachement de sang ; le Médecin et le chirurgien sont tranquilles, l'intérieur n'ayant pas été endommagé. La saignée a été utile, il n'y a pas eu besoin de la répéter. Me voici donc garde-malade. Je voudrais pouvoir doubler ma personne et être aussi garde-malade auprès de toi, ma chère sœur ,

qui as tant souffert et qui souffres encore. Notre bon P. Feraudi qui est un Ange de compassion pour toi, t'accuse malgré sa compassion, et malheureusement je suis persuadé que son accusation est juste.

Tu ne te soignes pas assez. Je l'ai vu le jour où je suis arrivé à Quiers ; les vitres de la fenêtre étaient agréablement entr'ouverts pour jouir de ce charmant petit courant d'air qui est micidial pour les santés faibles et qui s'attache si volontiers à torturer les dents et les oreilles. Pauvre fille ! tu ne manques pas de prévoyance pour le reste ; pourquoi en manques-tu pour ta santé ? Corrige-toi , je t'en supplie. Le Rév. Père me donne des espérances pour ta prochaine guérison ; oh ! combien je désire de tout mon cœur qu'elle s'effectue bientôt. Profite de tes maux , exerce-toi dans la patience quand ces maux sont inévitables , mais tâche cependant de les éviter autant que tu le peux.

M.^{elle} Daviso est toujours une excellente amie pour toi ; je lui suis bien reconnaissant de tous ses soins. Présente-lui mes hommages et mes remerciements. — Il faut que ma plume te quitte, mais le cœur ne s'éloigne pas.

S. Pietro in Vincoli , giorno della mia uscita di carcere.

Ton SILVIO.

101.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je désire tant que tu guérisses bien, que l'espérance que tu m'en donne dans ta dernière lettre m'a rempli de joie. Mais sois prudente, soigne-toi, ne fais rien qui puisse te nuire. Ce nouveau médecin c'est encore un bienfait que nous devons à notre cher P. Ferraudi. M.^{elle} Daviso a contribué à te faire faire ce changement ; je les bénis de tout mon cœur.

M.^{me} la Marquise guérit lentement de ses blessures et des effets de cette terrible secousse. Elle se lève et la tête lui fait moins mal quand elle peut rester levée. Elle prend la *pierre fougère*, composition mystérieuse, que l'on dit être spécifique pour empêcher les mauvaises suites des chutes. Tu te réjouis de ce que M.^{me} la Marquise se porte mieux, et elle se réjouit à son tour de ce que tu es mieux aussi.

Moi ? que te dirai-je ? je ne me porte pas mal, puisque mes oppressions actuelles ne sont pas graves, mais je n'en suis pas libre. Elle sont cependant assez aimables pour ne pas m'empêcher de marcher, d'écrire, de faire mes affaires. Quand elles sont seulement comme cela, je suis content.

Adieu. Mes respects a M.^{elle} Daviso et à toute sa Maison. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

6 Août 1841.

Ton SILVIO.

102.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Si au lieu que nous sommes si près , nous étions à une distance un peu grande , et que tu visses dans les journaux français l'annonce de ma mort, tu y ajouterais peut-être foi, tu t'en désolerais (1). Mais grâce à notre proximité, tu n'as pas ce chagrin. Je suis vivant , mes poumons respirent mieux qu' à l'ordinaire, et l'air de la colline me fait du bien.

J'ai été en peine pour la santé de M.^{me} la Marquise ; elle est maintenant moins souffrante. Je la recommande à tes prières et à celles de notre excellent Père Feraudi.

Et toi as-tu fait des progrès dans ta guérison ? je le désire bien vivement. Soigne-toi

(1) I giornali francesi avevano, non so per quale sbaglio, annunziata la morte di Silvio Pellico nei primi giorni dell'Agosto 1841.

pour me faire plaisir. Mes respects à ta bonne Maison Daviso. — Je t'embrasse de tout mon cœur

10 Août 1841.

Ton SILVIO.

103.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je continue à me porter assez bien; je voudrais que tu en fisses autant. Soigne-toi, ma bonne sœur, c'est le plus grand plaisir que tu puisses me faire. As-tu besoin de quelque peu d'argent? Que te reste-t-il depuis que notre excellent Père a appauvri ton tiroir pour payer le droit de succession? — Tout en pensant à guérir, pense aussi à te faire des mérites pour la vie future; ne cessons jamais d'aspirer au Ciel, d'aimer Dieu, de conformer notre volonté à la sienne, d'être ce qu'il veut que nous soyons; crucifiés, mais avec paix, douceur et contentement.

Adieu. Point de tristesse. Vive la sainte joie! vive la sainte union de nos cœurs avec les cœurs de Jésus et de Marie! — Tâche aussi, mais avec suavité et modération d'in-

spirer, aux deux filles qui te servent le désir de se perfectionner en vivant et travaillant d'accord et avec amour de Dieu et esprit de dévotion. Je t'embrasse. Mes respects à la Maison Daviso.

Vendredi, 13 Août 1841.

Ton SILVIO.

104.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Aurai-je demain le plaisir d'embrasser notre excellent P. Feraudi, ou sera-ce seulement mercredi? Nous verrons. En attendant je t'écris deux mots pour te donner de mes nouvelles qui sont bonnes. Si tu vois encore le R. Père avant son départ, dis-lui bien des choses de ma part. Je le remercie de m'avoir prévenu du sujet dont il veut me parler.

J'ai vu le R. P. Provincial des Jésuites. Tous les Recteurs de la Province viennent à Turin le mois de septembre. Le Recteur de Mélan qui est le P. Tissot, doit venir, et par conséquent François qui est Maître des Novices est obligé de rester à sa place; mais au retour du P. Tissot à Mélan, François viendra nous voir.

Bon jour. Point de tristesse , point d'inquiétude. La faiblesse ne vaut rien du tout. Adieu, ma chère sœur. — Mes respects à la Maison Daviso. —

Je t'embrasse de toute mon âme. Soigne-toi, guéris-toi. •

Lundi, 16 Août 1841.

Ton SILVIO.

105.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Si on me dit la vérité, tu dois à cette heure avoir reçu le paquet qui s'était égaré. Le commissionnaire m'a dit qu'on l'a retrouvé dans une voiture ici et qu'on te l'a expédié. Si tu ne l'avais pas encore , demandes-en compte chez la Génoise. — Je suis enchanté, ma bonne sœur , que le départ de cette fille ingrate te donne enfin de la tranquillité et que tu ne puisses pas avoir la faiblesse de la regretter. — T'a-t-elle déjà écrit de lui envoyer ses affaires ? J'espère, pour son bien, que cette dure leçon lui sera utile. Plaignons ses défauts, réjouissons-nous d'en être délivrés, mais ne conservons point de rancune, pardonnons.

Je suis bien aise aussi du plaisir que t'au-

ront fait ces 30 fr. de M.^{me} la Marquise. — Je ne les espérais pas. Je lui dis la timide demande que tu m'avais faite, pour ces pauvres gens qui t'intéressent ; je lui dis la réponse que je te fis et qui ne te laissait aucun espoir. — Elle approuva ma réponse, car elle ne peut pas faire l'aumône à tout le monde , et mon devoir est de ne pas m'en mêler ; mais cependant elle ouvrit son tiroir , me donna cet argent, et me chargea de te l'envoyer par le R. P. Feraudi. — Adieu, bonne Joséphine. — Mes respects à la Maison Daviso. Fais-toi aimer et respecter par la Ciceri; témoigne-lui de la bienveillance, mais en maîtresse. Ne laisse pas introduire d'abus. — Je t'embrasse et suis

24 Août 1841.

Ton SILVIO.

106.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu verras dans la lettre que j'écris à notre bon R. Père quel a été l'erreur de vos deux très chères têtes. Prends donc ta part de mon petit sermon. J'ajoute cependant que je te demande en grâce de ne jamais recevoir avec peine ce que je te dis, car tout sort d'un cœur qui est rempli de tendresse et d'estime pour toi.

Adieu, chère amie. Mes respects à la Maison Daviso. Courage, avance dans la sainteté; surpasse l'attente, s'il est possible, de notre excellent P. Feraudi; étonne-le ! Aimons Dieu, aimons-nous.

4 Septembre 1841, anniversaire de la mort du Marquis de Barol. Déjà trois ans !

Ton SILVIO.

107.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans quelques jours nous aurons le plaisir de voir notre bon François ; je te l'amènerai. Il doit déjà être à Chambéry, où il attend le retour du P. Tissot qui est ici. — Adieu, je ne t'écris que ces deux mots, mais cela veut dire mille choses et surtout que je t'aime.

Mais voici une lettre de Quiers. J'ouvre, je lis la page de mon très-cher *Padre*, puis je lis la tienne, puis je lis celle de M.^{eur} Cacciardi.

Comme tu n'es pas une enfant, et comme je ne connais nullement ce bon Monsieur qui te fait l'honneur de penser à toi, je ne saurais te donner des conseils. Il faut, ma chère, que tu demandes à Dieu de t'inspirer et que tu

prennes toi-même une véritable résolution, pour le *oui* ou le *non*. J'ignore la condition de ce Monsieur , ses occupations , sur quoi il fonde sa rente de 5 mille livres, si cela est bien solide, si son caractère est sûr, s'il a des enfants ou non. Un frère de mon âge pourrait guider une sœur toute jeune et sans expérience ; mais pour toi, ma chère et très chère Joséphine, je veux bien te donner mille autres conseils, mais non des conseils *pour* ni *contre* le mariage. Consulte ta volonté, ton inclination, ton goût. — Un homme bon , sage , aimable est difficile à trouver. Cependant il y en a. Tu es la maîtresse de ton sort ; je désire seulement que tu sois heureuse. Recours à l'amitié, à la sagesse toute sainte de notre P. Feraudi , ses lumières peuvent t'aider.

Adieu, ma chère. Pense, décide, et ensuite prie le Rév. Père de répondre pour toi. — Je prie pour toi, adieu ; je t'embrasse

16 Septembre 1841.

Ton SILVIO.

108.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras compris par ma lettre d'hier que j'étais pressé et que je n'avais même pas remarqué que tu me disais avoir déjà répondu négativement. Bien, fort bien. J'approuve ta négative, comme j'aurais approuvé ton affirmative, si tu avais cru pouvoir être plus heureuse en te mariant, car ton bonheur est ce que je désire. Je te renvoie la lettre de Monsieur Cacciardi.

17 Septembre 1841.

Ton SILVIO.

109.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons fait bon voyage, ma respiration est bonne, mon cœur est content d'avoir passé un peu de temps avec toi, et avec les deux frères que nous avons. Je suis vraiment charmé de t'avoir trouvée guérie. Je n'ai que le re-

gret d'avoir dû faire un si petit séjour auprès de toi, auprès de ces deux chers frères. Demain François s'éloigne. Mais remercions Dieu du plaisir que nous avons eu ; remercions-le de toutes les grâces qu' il nous fait , quoique nous n'ayons pas celle de vivre tout-à-fait ensemble. — Adieu, ma bonne sœur. Mes tendres amitiés à notre cher Rév. Père. — Mes respects à la Maison Daviso.

Samedi, 25 Septembre 1841.

Ton SILVIO.

110.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

J'espère que le voiturier t'aura apporté un paquet ou je te donnais de nos nouvelles, mais comme ces gens-là ne sont pas toujours d'une exactitude parfaite, je t'écris deux mots avant de partir pour la Vigne.

Sache donc que nous fîmes bon voyage, que mon oppression ne fut pas méchante , et que je me porte réellement mieux. Hier je passai quelques heures avec notre bon François et nos chers RR. PP. Jésuites qui sont fort aimables. Je conduisis lui et le P. Sordi voir le Monastère de S.^{te} Anne. Nous nous revîmes ensuite l'a-

près-dînée. — Plus tard j'eus à écrire , puis je vis plusieurs personnes qui vinrent se réjouir de ce que je ne suis pas mort , puis je fis quelques visites. Je reçus une lettre de Madame la Marquise qui se porte bien. Je me couchai d'assez bonne heure, mais non à l'heure des poules comme à Quiers , et ma nuit fut tranquille et sans souffrances. — Ce matin j'ai été à la Messe de François; j'ai fait mes dévotions, une heure après j'ai déjeûné avec lui et d'autres RR. PP. Ensuite j'ai été dans sa chambre, nous avons causé de tout ce qui nous a été cher, de tout ce qui nous est cher, des mille raisons que nous avons d'aimer Dieu et de bénir notre sort. Après cela je pris congé, il m'accompagna jusqu'à la porte, nous nous donnâmes l'accolade fraternelle, et j'ai de sa part un million de tendres salutations à distribuer entre toi et notre bien-aimé frère le P. Feraudi. Il part avec le courrier ; d'ici à Chambéry cela coûte 60 fr.; de là on va par voiturier jusqu'à Mélan. On n'accepterait pas que je payasse directement le voyage, mais la politesse et la justice veulent que dans quelques jours je donne un équivalent en aumône. Je le fais bien volontiers , et ne pas le faire serait vilénie, puisque ce voyage a été pour nous faire plaisir. Adieu. Je te prie d'avoir bien soin de ta santé qui m'est précieuse.

27 Septembre 1841.

Ton SILVIO.

111.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Cette semaine je n'ai pas encore de tes nouvelles, mais j'espère en recevoir aujourd'hui ou demain et qu'elles seront bonnes, ainsi que celles de notre Rév. Père et Ami. Donne-lui de ma part le bonjour et dis-lui que je l'aime de tout mon cœur. Mes respects à la Maison Daviso.

Je t'envoie une lettre de notre cher François. — Adieu, ma bonne sœur. C'est aujourd'hui l'anniversaire du commencement de ma captivité. Il me semble qu'il n'y ait que peu de temps de tout cela et il y a déjà 21 ans. — Comme les années sont rapides ! Tant mieux.

Mais pensons sérieusement que l'éternité s'approche, et préparons-nous-y. Aimons Dieu, aimons-nous pour lui.

13 Octobre 1841.

Ton SILVIO.

112.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Faut-il te gronder ? Oui , puisque tu te rends toujours malade par faute de soins pour ta santé qui m'est si chère. Je me joins donc à notre cher Rév. Père , et je te menace de toute ma colère si tu te fatigues encore, si tu prends encore trop de café, si tu te négliges. Mais avant de me mettre en colère , je t'adresse des supplications ; sois sage, sois bonne, sois complaisante. Soigne-toi pour l'amour de moi ; as-tu compris ?

Adieu. Occupe-toi de bien élever ta petite élève. Mets dans cette occupation beaucoup de douceur et de sérénité. Point de vaines inquiétudes, point d'impatience. Toujours de bonne humeur ; n'est-ce pas ?

Je t'embrasse tendrement. Mes respects à la Maison Daviso.

Samedi, 16 Octobre 1841.

Ton SILVIO.

113.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu le paquet et ta bonne lettre. Tu me dis qu'il manque du *Dict.^{re} géograph.* les N.^o 28 et 29; mais il faut encore que tu me dises, si après il n'y a que le 30, ou si j'ai déjà envoyé aussi le 31.

Raphaël veut dire *Médecine de Dieu*. Aujourd'hui c'est la fête de ce grand Archange. Je te recommande à lui afin qu'il te guérisse, et je lui recommande notre excellent ami, le Rév. P. Feraudi, avec la même ardeur. Prions tous les jours pour cette santé qui nous est si précieuse. Tu as fait à merveille te décidant à le prendre pour ton Père spirituel; c'est véritablement un homme de Dieu. Il sait non seulement les affaires de la terre, mais celles beaucoup plus importantes du Ciel. — Il possède la science des Saints. Donne-lui toute ta confiance. — Je prie pour ton salut, prie pour le mien.

Adieu. Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur.

Dimanche, 24 Octobre 1841.

Ton SILVIO.

114.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ces tablettes me feront du bien, puisque ma bonne sœur et notre Rév. Père mes les envoient. Merci donc à l'un et à l'autre. Faut-il en prendre une le matin et une le soir, ou peut-on se donner ce plaisir gourmand comme on prend du tabac ? Ma toux est une charmante petite toux de vieillard ; on dit que cela conserve la vie. Cependant les tablettes faciliteront cette opération et les poumons en seront bien aises.

Mais toi ! mais cette pauvre santé toujours si misérable ! — Espérons ; vive le courage ! vive la joie ! — Je fais ce que je puis , mais j' ai quelque fois bien de la tristesse en pensant que tu souffres.

Prions ton S.^t François, prions tous les Saints, prions le Saint des Saints et sa bien-aimée Vierge Marie. Adieu. Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Mercredi, 17 Novembre 1841.

Ton SILVIO.

115.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Oh que ta bonne lettre m'a fait plaisir ! Car quoique je te commande de ne pas m'écrire quand cela peut te fatiguer, j'aime cependant, que tu m'écrives quand tu le peux. Ta lettre m'a surtout réjoui, touché, enchanté, parce que tu m'y assures que tes souffrances ne sont pas très grandes et que si Dieu veut que tu souffres, tu te résignes. Voilà ce que nous devons tous faire. Tâchons de guérir, mais si Dieu voulait pour le bien de nos âmes que nous passions des années avec quelque infirmité incurable, eh bien ! qu'il en soit ainsi. Le beau malheur de souffrir un peu et d'aller ensuite en Paradis ! — Remercions-le de ce que nos souffrances ne sont pas des plus douloureuses, et portons-les tranquillement tant qu'il veut. — De mon côté, le mal est plus léger que tu ne te l'imagines. Ma respiration est discrète, et même j'ai gagné depuis que tu m'as envoyé, par ordre et par bonté de notre cher Rév. Père, ces excellentes tablettes. — Ainsi vive la joie pour toi, pour moi et pour nos petites Croix ! — Que M.^{elle} Daviso est bonne de s'être donné tant de peine pour

tes emplettes d'hiver ! fais-lui agréer mes remerciements et mes respects. Bien des choses à toutes ces aimables demoiselles , et à mon cher Baron. —

Je suis bien aise que Joseph ait payé l'à-compte de 180 50. Aies soin de l'argent, mais ne regrette jamais les dépenses que le besoin justifie, et qui, grâces à Dieu, peuvent s'effectuer.

J'approuve le souvenir reconnaissant et pieux que tu conserves vers le bon Chan. Riva. J'ai donné part de sa mort à notre François afin qu'il prie pour son âme.

Je voudrais trouver des expressions capables de t'apprendre combien j'aime et révère notre P. Feraudi, combien je sens son amitié, sa charité, ses bienfaits. — Son cœur est un véritable trésor pour nous. — Pendant qu'il nous rend mille services, son but est encore de nous sanctifier. Profites-en.

Quand est-ce que tu feras profession ?

Hier on a mis sur la gazette la seconde fois l'annonce de notre vente ; nous verrons s'il se présentera des acheteurs.

Adieu, ma très chère Joséphine. Si tu oses regarder le Rév. Père, regarde-le pour moi ; si tu n'oses pas, dis-lui avec les yeux bas, que je l'aime et l'embrasse de tout mon cœur.

Mardi, 23 Novembre 1841.

Ton SILVIO.

116.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Si mes souhaits étaient exaucés, tu reprendrais bientôt ta santé ; je t'en fais de toute mon âme pour la sainte neuvaine de Noël, pour la Noël même, pour le reste de cette pauvre triste année et pour les années qui suivront. Souhaitons-nous bonheur réciproquement, c'est-à-dire, prions Dieu qu'il nous aide ; et puis ?... que sa sainte volonté soit faite ! Car elle vaut mieux que la nôtre.

Je te remercie de ta bonne lettre qui me compense un peu du silence de notre bien-aimé Rév. P. Feraudi. Cet excellent homme de Dieu fait donc un peu de retraite pour avancer encore dans la sainteté. Unissons-nous à ses intentions, et de plus ne cessons jamais de le recommander au Divin Sauveur, afin qu'il le comble de bénédictions et qu'il nous le conserve long-temps. — Ton indécision sur les consultations de médecins, tu sais que je la partage. Mais quand tu te détermineras, je t'obéirai. — Il ne m'est pas permis en conscience de prendre sur moi une décision de ce genre. Dans les maladies difficiles, la médecine n'a d'autre ressource que de faire des

essais ; c' est un jeu ; gagnera-t-on , ou ne fera-t-on que précipiter la complète ruine ? — Penses-y, et que Dieu t'inspire.

Au reste, l'un dira de consulter Riberi, un second voudra Griffa , un troisième un autre. J'ai connu des personnes, j'en connais, qui ne font que recourir à des consultations et se repentir des effets tantôt d'un essai , tantôt de l'autre. — Je le répète , tâche de savoir de Dieu ce qu'il veut que tu fasses à cet égard-là. Ta décision me sera une loi. Adieu. Présente mes respects et mes souhaits à la Maison Daviso. — Les Perona t'envoient leurs souhaits et mille expressions d'amitié. — J'ai écrit à notre P. François lui disant bien des choses aussi pour toi et pour notre P. Feraudi.

Donne à la Ciceri et à Marguerite la bonne main que tu veux pour ton compte, et ajoute à chacune d'elles un écu de 5 francs de ma part. Salue-les et recommande-leur d'être bonnes et aimables. — Il me semble que tu pourrais donner à chacune un écu pour toi, et un autre pour moi.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

16 Décembre 1841.

Ton SILVIO.

117.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'air terrible de mon portrait *daguerrotypique* ne t'a donc pas enchantée ? Il faut que tu saches que cette terribilité est venue de l'effort pénible que j' ai dû faire pour regarder fixe dans un endroit très éclairé. Je n'étais pas au soleil, mais près du soleil, et la faiblesse de ma vue ne supportant pas cette vive lumière, je me sentais au supplice, quoique ce fût pour si peu de temps. Pour vaincre la peine, je m'armai de toute la force de ma volonté, et je pris ainsi l'énergie héroïque d'un formidable vainqueur de mouches. Mais tu ne sais pas que les portraits de ce genre sont les meilleurs ; car il font dire : Oh ! l'original est bien plus joli ! Les livres qui servaient à contenir le portrait, mets-les avec les autres. C'est un fort bon ouvrage. J'en ai ici un autre exemplaire.

Je te plains d' avoir eu à essayer la poix de Bourgogne, qui fait beaucoup souffrir. Je désire qu' elle ait calmé tes douleurs. Madame la Marquise commence à être sans fièvre.

Mes respects à toute l' excellente famille Daviso. Je voudrais que les rhûmes dont elle

a été visitée fussent entièrement passés. Adieu, ma très chère amie. Je t'embrasse et suis.

Épiphanie 1842.

Ton aff.^{né} frère

SILVIO.

118.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta lettre m'a fait grand plaisir, car je pense que puisque tu m'as écrit une bonne page, ta tête aura été libre de migraine. Je suis bien aise de cela, mais je te prie de ne jamais négliger ta santé. Quand la tête te fait mal ne m'écris point, ou seulement deux lignes.

Mes respects à la Maison Daviso, et mes amitiés surtout au Baron que je ferai agréger à l'archiconfrérie du Cœur Immaculé. Il est juste qu'un homme comme lui, qui a le bonheur d'avoir une famille toute composée d'anges, les imite dans ce culte d'amour et de confiance en Marie. Aimons-la bien cette Mère Céleste ? Aimons son Divin Fils ! Aimons-nous pour Lui et pour Elle ! Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

12 Janvier 1842.

Ton SILVIO.

119.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les miraculeux mouchoirs m'ont causé un grand étonnement ; j'admire ton habileté , ta patience , ta bonté. Pourquoi te donner cette peine ? c'est dommage. Mais je t'en remercie, et de même je te remercie de ta bonne lettre. Tu souffres tes maux avec résignation ; et c'est bien là, ma chère sœur, le parti qu'il faut tirer des souffrances ; il faut les transformer , pour ainsi dire, en actes d'amour, de courage, de conformité à la sainte volonté de Dieu. Ce Dieu si bon nous tiendra compte de notre soumission filiale ; nous en sommes assurés. En attendant, ne néglige pas de soigner ta pauvre santé ; soigne - la mieux que tu n'aurais pu le faire aux Rosines. Là tu te faisais un devoir de te fatiguer, et tu ne pouvais manquer d'augmenter ton mal. Je crois que tu y aurais succombé. Je suis bien aise que tu sentes que le bon Dieu t'a fait une grâce en permettant qu'il te soit possible de vivre avec un peu plus de tranquillité et de ménagement. Toute ta reconnaissance doit être envers lui seul à cet égard ; car pour moi je n'y ai aucun mérite. Ce n'est pas un mérite de t'aimer comme une

excellente sœur ; ce n' est qu' une justice que je te rends. — Tes douleurs d' estomac ont-elles cessé ? Elles me font de la peine. — Hier tu auras reçu une lettre de moi à notre Rév. Père, où je le priais d' accepter le *Guide* etc. Adieu, ma Joséphine. Recommande à ce cher Rév. Père de bien se ménager. Prions tous les uns pour les autres. Bien des choses à la Maison Daviso.

26 Janvier 1842.

Ton SILVIO.

120.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J' ai aussi reçu hier ta bonne lettre qui m' a fait plaisir. Tu es bien sage, tu es charmante, mais prends garde aux idées tristes, je te les défends ; elles ne feraient qu' augmenter tes souffrances, et par dessus le marché tu verrais le Rév. Père te foudroyer par son terrible regard. Courage toujours, patience toujours ; jetons-nous dans les bras de Jésus et de Marie, et ne craignons jamais rien.

Tu te trompes en me disant que tu m' es inutile, car tu me bénis par ton amitié et par

tes prières , et je suis heureux d' avoir une sœur bonne et pieuse en qui je vois encore un reste des cœurs excellents que Dieu m'avait donnés pour famille. Aimons-nous en Dieu pour toute l'éternité.

Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse et suis

1 Février 1842.

Ton SILVIO.

121.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J' espère que pendant ce peu de jours que je n'ai pas eu de vos nouvelles , ta santé et celle de notre bien-aimé R. Père n'auront pas souffert davantage ; mon désir ardent est qu'il y ait eu pour tous les deux un sensible progrès vers le bien. Ma santé est assez forte pour pouvoir me lever , travailler, sortir ; celle de M.^{me} la Marquise n'avance pas beaucoup, mais la fièvre reste déjà des heures sans paraître , et les douleurs sont moins vives. Un de ces jours passés j'ai écrit à François, et je lui ai fait tes amitiés et celles du cher P. Feraudi.

Voilà toutes mes nouvelles. Soigne-toi, soignez-vous. Prends toujours tes maux en pa-

tience ; moque-toi de la mélancolie et des vains soucis. Nous sommes dans les bras du Seigneur ; que craindrions-nous ? Il nous aime, aimons-le avec une tendre confiance, jusqu'à ce que nos âmes aillent apprendre en Paradis à l'aimer d'une manière mille fois plus parfaite !

Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

7 Février 1842.

Ton SILVIO.

122.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pour toute lettre je te dis seulement que je t'aime. Aime-moi aussi, prions, faisons courage.

Ton SILVIO.

123.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Mes tristesses pour de petites choses ne durent pas long-temps, grâces à Dieu ; hier elles m'ont un peu troublé, mais les voilà par-

ties. Un moment de sévérité dans mon cher Rév. Père n'est rien du tout en comparaison de ses bontés sans nombre.

Je suis sûr que son amitié pour nous ne cessera jamais. Il ne m'aurait pas été possible, ma chère, de te passer sous silence des observations que l'on m'a faites sur les embarras où tu pourrais te trouver après ma mort, si le capital qui formerait ta fortune venait à subir des difficultés de placement. C'est une chose qui te regarde. Il n'y a aucune sottise à écouter, à réfléchir. Quand on a fait un contrat, il est indissoluble, mais avant de l'avoir fait, on peut raisonnablement examiner le pour et le contre. Tu me demandes si la personne qui était disposée à prendre le capital à intérêt a changé de résolution à cet égard. La résolution y était lorsqu'il paraissait probable de faire une bonne vente à argent comptant. Nous voyons par l'expérience qu'il n'est ni facile de trouver des acheteurs ni surtout facile à trouver quelqu'un qui paie argent comptant. Ceux qui se décident à acheter une *Cascine* sont généralement portés à ne donner au premier abord que quelques mille livres, se réservant à payer le reste dans quelques années. Ainsi le total de la valeur de la *Cascine* nous ne l'aurions qu'au terme d'un certain temps. Fais bien attention à cela. Et puis suppose que Dieu me prenne, que Dieu prenne aussi le P. Feraudi. Arrête-toi à réfléchir avec tranquillité, si dans le cas

supposé , toi isolée , toi souvent malade , toi obligée de te servir de l'appui d'autrui , tu saurais suffisamment te tirer d'affaire avec un capital à placer et à défendre. Te sens-tu en état de faire cela ? — Bien ; vendons.

Te semble-t-il plutôt de te sentir seulement en état d'administrer médiocrement la *Cascine* et de vivre de son faible produit ? Dans ce dernier cas , il faut que nous abandonnions l'idée de vendre. C'est une discussion raisonnable ; nous sommes encore à temps. J'ai entendu des personnes dire le pour et le contre là-dessus. Quant à moi , je suis indifférent sur le parti que tu prendras ; ma conscience aura rempli son devoir.

Dans ta lettre tu me demandes aussi s'il ne conviendrait pas d'acheter une maison à Turin. D'abord j'entends dire de tous les côtés que le nombre des nouvelles maisons bâties à Turin est devenu si excessif , que beaucoup de ceux qui en ont voudraient les vendre. Ensuite je t'avoue que n'ayant pas l'expérience des spéculations je pourrais faire un mauvais achat , de la même manière que Papa et Louis se sont trompés en achetant la *Cascine*. Tu me disais dans ta lettre , que vû mes observations tu te préparais à recevoir la proposition de M.^{eur} Burzio sans donner de réponse définitive. Bien , ma chère : mais il me semble que ce sera la même réponse que tu lui aurais faite aussi dans tous les cas imaginables. Car

lorsque l' on écoute une proposition d'achat , on répond toujours avec réserve pour en conférer , ou pour en écrire , ou pour faire soi-même ses dernières réflexions. Ainsi à cet égard il n'y a rien de changé. Ne lis point ma lettre avec légèreté, avec inquiétude. Rien ne presse , fais usage de ton intelligence autant que tu le peux, et joins-y l'appui des conseils de notre Rév. Père. Malgré ce qu'il m'a écrit dans un moment d'impatience, je ne crois pas qu' il veuille me boudier et me priver de son aide. Je comprends que tout ceci l' ennuie , mais de son côté il comprendra aussi que je remplis mon devoir, il m'excusera, il se prêtera avec indulgence à des perplexités raisonnables, telles que celles que je crois juste de manifester pendant que nous sommes à temps.

Dis-lui que son amitié m'est infiniment chère. Adieu, ma bonne sœur. Mes respects à la Maison Daviso.

9 Mars 1842.

Ton SILVIO.

124.

A sua sorella Giuseppina.**Ma chère Joséphine,**

Je te remercie de ta bonne lettre, et je partage de loin, mais bien vivement, les peines qui t'affligent pour cette pauvre famille des Lautier (1). Ménage tes forces, pense que tu as une santé faible ; recommande aussi à notre cher Rév. Père de se soigner. Prions pour ceux qui souffrent, prions pour tout le monde. Pénétrons-nous de plus en plus de religion ; voilà le vrai trésor. La sainte Profession que tu as faite te rend fille d'un grand Saint ; il t'obtiendra les grâces dont tu as besoin. Je suis bien-aise que tu aies pu avoir cette consolation au milieu de tant de tribulations..... Prions ensemble. Je t'embrasse. Mes respects à la Maison Daviso.

22 Mars 1842.

Ton SILVIO.

(1) Vedi la nota a pag. 397 del primo vol.

125.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Un bon jour aussi à toi, ma chère Joséphine. Pensons sans tristesse à notre journée d'après demain, et tout en priant pour Maman, espérons que bien long-temps avant ce 5^{me} anniversaire elle est au Ciel. Nous avons de consolantes raisons pour le croire. Papa et Louis sont avec elle et Mariette. Cependant prions pour eux tous.

Ménage ta chère santé, achève ta guérison, recommande à notre Rév. Père de soigner sa santé, et aime-moi, aimez-moi, aimons-nous.

Bien des choses à la maison Daviso.

10 Avril 1842.

Ton SILVIO.

126.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'aurais été charmé de pouvoir obliger notre charmant avocat Daviso, mais malheureusement les billets pour le tournoi sont recherchés

de tant de monde qu'il ne m'est plus possible d'en trouver d'aucun côté. Je te prie de dire à Mademoiselle Daviso que je regrette bien de ne pas pouvoir faire ce plaisir à son cher neveu. Présente-lui mes humbles respects, ainsi qu'à toute cette excellente famille.

Mon rhûme a disparu, ma santé est merveilleuse. Soigne la tienne. Que notre Rév. Père en fasse de même. Dis-lui mille choses de ma part.

Adieu à tous les deux. Le petit livre ci-joint te plaira, il est fort intéressant. Je suis sûr que le P. Feraudi le lira aussi avec plaisir. Aimons bien la S.^{te} Vierge, car en l'aimant on aime son Divin Fils.

Je t'embrasse et suis

11 Avril 1842.

Ton aff.^{né} frère
SILVIO.

127.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'envoie mon Ode aux Époux Royaux (1). La strophe *Di tua vaghezza simbolo* est celle qui a été récitée par M.^{elle} de Pollon, fille du

(1) Ode composta pel matrimonio del Re Vittorio Emanuele II con Maria Adelaide, celebratosi il 12 Aprile 1842.

Syndic , en présentant les fleurs à la jeune Duchesse, à son entrée.

Tu sauras peut-être déjà que j'ai trouvé un billet pour le tournoi , et que je l'ai apporté à M.^{eur} Falletti pour notre cher avocat Daviso. M.^{eur} Falletti m'a dit qu'il allait le lui remettre tout-de-suite.

Au lieu de ne rien voir des fêtes de ces jours, comme je me le proposais, j'ai été chez le Comte de Canelli qui demeure dans le Palais *de Madame* , voir l'entrée des Époux , c'est-à-dire leur arrivée sur la place. J'ai vu à merveille, dans une bonne chambre chaude, avec les fenêtres fermées , et par conséquent je n'ai rien souffert. Tu crois que c'est tout; non, Mademoiselle. Me voilà redevenu jeune et tout donné aux plaisirs du monde. Car hier matin j' ai été avec Madame la Marquise au Palais du Roi , et là aussi, placé à merveille j'ai vu passer le Roi et toute sa famille et sa cour. M.^{me} la Marquise n'en a point souffert, ni moi non plus ; nous étions assis, et très-bien réparés de l'air.

Adieu, ma chère sœur. Comment va ta santé ? comment celle de notre très cher Rév. Père ? Dis-lui que je l'aime de tout mon cœur.

Mes respects à la Maison Daviso ; j' ai été enchanté de pouvoir envoyer à l'Avocat le billet que tu m'avais demandé pour lui.

14 Avril 1842.

Ton SILVIO.

128.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

S.^t Sylve exauce tes vœux , et moi je lui demande instamment de t' aider aussi par son intercession. Je voudrais tant que tu fusses bien-portante ! que tes douleurs disparussent toutes ! Supporte-les avec patience , mais ne néglige rien pour guérir. Évite les fatigues , souviens-toi de ne pas faire des mouvements rapides , des pas accélérés ; règle-toi en tout d'après les conseils du Rév. Père ; réprime ta vivacité, marche flegmatiquement , posément , majestueusement. La rate respectera ta gravité et te laissera tranquille.

Bien des choses à la Maison Daviso. M.^{eur} l'Avocat a eu la bonté de venir plusieurs fois pour me faire des remerciements fort inutiles. J'étais absent les premières fois ; un jour son Père était avec lui. Avant-hier je me trouvais enfin à la maison. Ce bon jeune-homme est charmant, je l'aime beaucoup. Il a une gaîté douce et sans cette pétulance qui est un défaut si commun des jeunes-gens.

Soigne-toi. Adieu. Je t'embrasse tendrement et suis.

21 Avril 1842.

Ton SILVIO.

129.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'envoie un bon jour et de plus une lettre que notre cher François m'écrit, où il y a ses salutations pour toi et pour notre excellent R. Père. — Le temps me manque. Adieu. J'embrasse le P. Feraudi et puis toi et je fais ma révérence à toute la Maison Daviso. J'ai vu très bien le tournoi à une fenêtre chez Madame la Marquise de Cortanze. Elle se souvient toujours avec bonté de toi, et se recommande à tes prières. J'ai aussi très-bien vu les feux d'artifice. Tu vois comme je suis mondain. Adieu.

25 Avril 1842.

Ton SILVIO.

130.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Tu as donc un peu souffert ces jours-ci ? Courage , mais soigne-toi. Voilà le soleil qui revient à l'apparition du S.^t Suaire ; j'espère

que le beau temps te fera du bien. Tu as bien fait de ne pas tout-de-suite accepter l'offre des fermiers. Suis toujours les conseils de notre bon Ange Dominicain. Je t'embrasse de tout mon cœur. M.^{elle} Daviso Tante a-t-elle pu venir voir le S.^t Suaire ? Elle ne sait que faire des fêtes profanes ; mais celle-ci elle l'aurait aimée. Son âme si pieuse aurait honoré avec grande vénération cette Relique précieuse. Ses nièces en auraient fait autant.

Présente mes respects à toute cette excellente famille.

8 Mai 1842.

Ton SILVIO.

131.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre bien aimé P. Feraudi a paru ici hier matin , et j' ai été enchanté de voir son bon visage qui annonce (un peu trompeusement, il est vrai) la meilleure des santés. Si elle n'est pas la meilleure, cependant c'est la santé d'un homme très-vivant et que Dieu laissera, j'espère, encore bien des années dans ce monde pour la consolation de ceux qui l'aiment. Sa visite m'a

fait grand plaisir ; il m'a donné de tes chères nouvelles, que j'aimerais encore mieux si elles étaient excellentes, tandis qu'elles sont seulement médiocres ; il m' a dit le sage arrangement que vous avez fait pour le produit de cette année avec les fermiers ; il m'a électrisé, réjoui. J'avais chez-moi un Milanais, le comte Frecavalli, qui a été charmé de faire la connaissance d'un Religieux si spirituel, si aimable, si bon. Le Rév. Père est ensuite allé au Couvent ; j'ai été le chercher après trois heures, il n' y était pas. Ce matin j' irai de nouveau. En attendant je t' écris ce peu de lignes afin que tu aies de ses nouvelles et des miennes. J'ai encore à te remercier de ta dernière lettre. Je me porte à mon ordinaire .— Bonne Pentecôte ! Sans doute Papa célèbre son anniversaire au Ciel, et Maman est avec lui. Néanmoins il est de notre devoir de prier toujours pour leurs âmes.

Mes respects à toute la Maison Daviso. Dans ces jours d'absence du Rév. Père, j'espère que tu seras bien obéissante aux prescriptions qu'il t'a données pour ta santé. Ménage-toi. Adieu. Salue notre Ciceri ; le Rév. Père m'a dit du bien d'elle ; cela me fait plaisir.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

13 Mai 1842.

Ton SILVIO.

132.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Joséphine,

Merci à toi aussi du langage amical dont tu me réponds. Tu sais que je t'aime et que je ne te crois point une tête légère. Ainsi quand je prends la liberté de me plaindre de quelque chose qui peut me paraître une vivacité, une irréflexion passagère, je n'en accuse pas le fond de ton caractère, mais seulement l'oubli que je crois voir dans cette circonstance. Ainsi je puis dire une sottise, sans être un sot ; je puis te faire de la peine sans être un méchant ; le Rév. Père peut me gronder sans cesser d'être au fond un ami rempli de bonté. — Je suis pressé. Adieu.

Pardon, et vive l'amitié, malgré nos défauts !

8 Juin 1842.

Ton SILVIO.

133.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai fait bon voyage en compagnie de trois messieurs , dont l'un était un homme de la campagne, et les deux autres des gens d'éducation distinguée. Ceux-ci je ne les reconnaisais plus, mais il se nommèrent et je me souviens qu'ils étaient de ma connaissance, c'est-à-dire, un chevalier Ratti que j'ai vu quelquefois chez le Marquis Guasco et un gendre de l'avocat Colla. On attendait un autre voyageur qui ne vint pas ; ainsi au lieu de rester trois d'un côté je me mis à mon aise. Je jouis de l'éloquence de mes compagnons qui causèrent beaucoup et je n'eus pas la peine de fatiguer mes poumons , ce qui est fort commode pour moi. Nous arrivâmes avant huit heures. Je trouvai M.^{me} la Marquise passablement bien portante ; elle me demanda de tes nouvelles et de celles de notre P. Feraudi, et elle se réjouit des progrès qu'a fait ta santé. Après une demi-heure je me retirai. Cette nuit j'ai eu peu d'oppression et j'ai assez dormi , de manière que je me porte *benone*, ou *benino*, comme tu veux, et surtout fort content d'a-

voir passé quelques heures avec toi et notre digne ami. Je vous embrasse tous les deux de mon cœur. Mes respects à la Maison Daviso.

25 Juillet 1842.

Ton SILVIO.

134.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce matin j' ai eu le plaisir de m' entendre annoncer une visite bien agréable; c'était notre bon R. Père, avec le plus beau et le plus jovial air possible. Ce visage de santé me réjouit et la surprise d'une arrivée si inattendue m'électrisa. Son air me fit d'abord connaître que tes nouvelles étaient bonnes. Il m'en donna une plus grande assurance par ses paroles. Nous n'avons passé ensemble qu'un quart d'heure, puis comme j'étais appelé au déjeuner, il me quitta. Il ne sait pas combien de temps il restera à Turin ; mais tu peux être sûre que son activité ne laissera pas traîner long-temps les affaires qu' il a ici. Sa présence auprès de moi est un bien dont je suis enchanté , mais de courte durée. Ne me porte pas envie, tu auras bientôt la consolation de le revoir. J'espère

que pendant ta solitude tu combattras contre la mélancolie et contre les inquiétudes. Après le peu de moments qu'il m'a donnés à son arrivée, il est allé s'occuper de ses affaires jusqu'à son dîner. Je l'ai laissé dormir un peu, ensuite j'ai été prendre de ses nouvelles au Couvent et nous avons passé quelques instants ensemble. Il n'a pas du tout souffert du voyage; remercions-en Dieu, et prions-le toujours qu'il nous conserve ce digne et saint ami. Adieu. Soigne-toi. Je te salue de sa part et puis de la mienne. Rappelle-moi au souvenir et aux prières de la Maison Daviso. Le bon jour à notre bonne Ciceri.

28 Juillet 1842.

Ton aff. né frère SILVIO.

135.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu n'auras pas encore le plaisir de revoir aujourd'hui ni demain notre bon Rév. Père; il s'arrête ici jusqu'à lundi. Mais afin que tu ne sois pas inquiète, je te donne de ses nou-

velles. Il se porte bien , grâces à Dieu , et j'espère que tu le retrouveras à merveille, selon ton désir , selon le mien , selon celui de tous ceux qui l'aiment. C'est une chose consolante que de le voir conserver à son âge tant de santé et surtout tant de vivacité et de force d'esprit. Dieu exauce ceux qui prient pour lui, et le nombre en doit être grand , à en juger par la quantité des personnes à qui il a fait du bien comme ami, comme père, comme médecin. Son absence doit te paraître un peu longue; mais tu es raisonnable et tu ne te laisseras pas agiter par des craintes. Je pense que tu auras bien obéi à ses ordres pour ce qui regarde ta chère santé ; je te recommande de te soigner. C'est le plus grand plaisir que tu puisses me faire.

Afin de te bien porter, tâche de ne jamais te laisser dominer par la tristesse. Applique-toi chaque matin à te former une habitude constante de paix et de douce sérénité soit quand tu es seule, soit avec la Ciceri, soit avec d'autres. Point de chagrin, point de trouble. Tiens-toi comme une aimable enfant à la présence de Dieu notre Père , notre Soutien. Il nous aime , nous sommes dans ses bras , ayons donc en lui confiance, assurance , tranquillité et joie. Les tristesses ne sont que des vanités et des tentations.

Je n' ai rien de nouveau à te dire. Je te salue donc de la part du cher P. Feraudi et

je te charge de mes respects pour toute la Maison Daviso.

Adieu, je t'embrasse tendrement et suis ton affectionné frère

30 Juillet 1842.

SILVIO.

136.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci des deux mots que tu m'écris pour m'annoncer l'heureuse arrivée de notre Rév. Père. Je voudrais que il se reposât bien. Il avait déjà ici des souffrances à une jambe; le voyage l'aura un peu fatigué. J'espère cependant que le repos suffira pour le rétablir. Dis-lui mille choses de ma part, ou plutôt dis-lui-en une seule, c'est-à-dire que je l'aime bien vivement. J'ai deux réponses à te faire. La demoiselle qui a été aux *Sacramentines* est une fort bonne personne, mais Madame la Marquise ne peut autre chose que satisfaire la demande de prier Dieu pour elle. Elle ne pourrait pas la faire rentrer dans le Couvent dont elle est sortie. L'autre demoiselle qui désirait se mettre en pension au Couvent de S.^{te} Anne, ne peut

pas y être reçue. Les Religieuses de S.^{te} Anne n'ont aucune place de ce genre.

Je te remercie d'avoir fêté ma S.^{nt} Pierre-ès-liens. Voici une lettre de notre cher François. Adieu, ma Joséphine, adieu mon P. Raymond. Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse et suis

2 Août 1842.

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

137.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les jours sont bien courts quand leur nombre ne va que jusqu'à deux et qu'on les passe au sein de l'amitié la plus cordiale. Ce peu de temps m'a été très-agréable, et il n'y a eu que bonheur pour moi. Voilà ce que c'est que d'avoir une bonne sœur comme Joséphine et un bon frère comme notre cher R. Père. Ce sont deux trésors dont je remercie Dieu. Je ne suis un peu en colère que contre le genou du P. Feraudi et contre ta tête souffrante; je le suis même contre la fièvre et les souffrances des Demoiselles Daviso. Voilà des choses qui pourraient aller mieux. Adressons-nous au Ciel pour cela; je le fais de mon côté, mais

mes prières ne valent rien. Les fruits sont analogues à l'arbre.

Mon voyage a été en fort bonne compagnie: deux dames très honnêtes, d'un certain âge, et un prêtre venant de Marentin. Le soleil me menaçait de tous ses puissants rayons, quelque bon Ange étendit ses ailes en forme de petits nuages et j'eus de l'ombre. Je me porte bien. J'espère que tu te seras remise à prendre des bains et qu'ils te seront salutaires. Sois obéissante en tout à notre cher et vénérable médecin que je préfère à tous les médecins du monde. Dis-lui de ma part que... que... que... mais il y aurait trop de choses à dire, et il sait déjà tout cela. Il sait que je lui suis reconnaissant, il sait que je l'aime, il sait que nous l'aimons, que nous le bénissons. Je l'embrasse de tout mon cœur. — Mes respects à la Maison Daviso. Je souhaite à toute cette excellente famille santé, consolation, abondance de grâces pour ce monde et pour l'autre. Adieu, ma chère amie. Le bon jour à ta Ciceri, le bon jour aussi à Marguerite, si elle est d'une humeur aimable, le bon jour à tes voisines Lautier. Ménage ta chère santé, et s'il faut souffrir quelque chose souffre sans tristesse, sans agitation. Faisons nos petits sacrifices toujours de bonne grâce.

11 Août 1842.

Ton SILVIO.

138.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'espère que demain je recevrai de bonnes nouvelles de ta santé et de celle de notre excellent Rév. Père ; je désire aussi que tu puisses m'en donner de bonnes de toute la Maison Daviso à qui tu présenteras mes respects. Je me porte à mon ordinaire, ce qui veut dire bien. La chaleur est extrême, mais je n'en souffre pas. Nous avons eu un bel orage cette nuit, le tonnerre sur la promenade du côté de la *Consolà* a fait des caresses à un arbre ; une bonne pluie s'est aussi amusée à faire un grand bruit. L'air ne s'est pas rafraîchi du tout. Telles sont mes nouvelles, et je finis ma lettre en te répétant, ainsi qu'à notre Rév. Père, que je vous aime de tout mon cœur.

22 Août 1842.

Ton SILVIO.

139.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Un peu de négligence des voituriers m'a fait retarder ton petit paquet en date du jour de ta naissance. Tu auras reçu le mien que je t'envoyai vendredi, contenant une lettre à notre cher Rév. Père, et des chiffons etc. Notre cousin, neveu de l'Abbé Duret, a agi en bon et brave homme me faisant des excuses de sa première lettre, me remerciant de l'explication que je lui ai donnée, et de plus me transmettant les deux pièces qu'il avait dans les mains, c'est-à-dire l'obligation de notre pauvre Papa, et la Procuration que l'Abbé Duret avait eu l'idée de faire au Comte Berton de Sambuy. J'ai lu ces deux papiers et je les ai détruits.

Je suis bien aise d'apprendre la guérison des demoiselles Daviso. Tu présenteras mes respects à toute cette digne Maison. Tu peux dire aussi d'avoir fait toi-même une maladie, car ces quatorze jours doivent t'avoir bien tourmentée et bien affaiblie. Mais, comme tu le dis fort justement, les souffrances sont un moyen de servir Dieu; et nous souffrons encore peu, en comparaison de tant de créatures, et même de tant de saints et saintes qui

s'exposent à de grands tourments pour la foi. Remercions Dieu de ce que nous ne sommes pas appelés à subir des épreuves plus terribles, offrons-lui nos petits maux, et quand ils ne sont pas petits, offrons-les aussi avec calme, courage et amour, comme ces pieux missionnaires que nous admirons. Adieu, ma chère sœur.

28 Août 1842,

Ton SILVIO.

140.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Sœur,

Nous n'avons plus été à Turin depuis le jour où je t'ai écrit, mais tout va bien pour la santé, excepté une des femmes de chambre qui a des souffrances de ton genre et qui n'a pas ta douce patience. Elle s'inquiète, elle est toute étonnée de ne plus être bien portante comme quand elle était plus jeune, elle trouve cela fort peu amusant.

En effet il n'y a pas de quoi rire quand on souffre de petits maux atroces, mais on ne gagne rien en s'alarmant ; il faut se calmer, tâcher de guérir et penser que le calme est aussi un remède. Tu sais déjà cela, mais je

te le recommande toujours. Et à présent comment va ta tête, ta rate? J'espère qu'aujourd'hui ou demain je recevrai de vos nouvelles et qu'elles seront bonnes. Ces temps inégaux doivent te faire prendre des soins, songe à éviter le froid, habille-toi suffisamment. Recommande au bon Rév. Père de se soigner, car sa charité est plus occupée de la santé des autres que de la sienne. Son genou est-il devenu plus aimable? sa goutte a-t-elle la bonté de le laisser tranquille? Et chez le Baron Daviso n'y a-t-il plus des filles souffrantes?

Allons, portez-vous tous à merveille au milieu de vos Croix! Qui est-ce qui n'en a pas quelqu'une? C'est une compagnie nécessaire; aimons-la, bénissons-la, vive le courage et la joie! Adieu, sœur; adieu, frère, je vous embrasse et suis

19 Septembre 1842.

Ton SILVIO.

141.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre du 27, et je te remercie de ce que tu me dis d'aimable. Ce qui me fait de la peine, c'est d'apprendre que

notre Rév. Père ait été obligé de rester au lit à cause d'une forte douleur à un œil. Tu m'écris cependant qu'il te faisait dire que cette douleur était presque passée. Je joins mes prières aux tiennes pour qu'il guérisse promptement et que sa santé soit bonne jusqu'à cent ans et plus. Et toi, pauvre fille, porte en même temps la Croix de tes propres infirmités. Je me console à ton égard, voyant que ton caractère puise de la force et du courage dans la Religion; tu as bien raison de reconnaître la bonté de Dieu en toute chose. Nous serions peut-être remplis, beaucoup plus que nous ne le sommes, de vanité, si nous n'avions pas ces petits maux qui nous avertissent sans cesse de notre misère et de notre mortalité. Réjouissons-nous saintement d'avoir quelques souffrances à unir à celles que Notre Seigneur a portées sur la terre dans son adorable Personne. C'est une preuve qu'il nous aime, qu'il nous appelle, qu'il nous regarde comme ses véritables enfants. En le remerciant de nos petites infirmités rendons-lui grâces aussi de ce qu'il ne nous en donne pas de plus grandes, ayant pitié de notre faiblesse.

Continue à faire courage, moque-toi des pensées mélancoliques, souviens-toi toujours que la dévotion triste est souvent douteuse et que les âmes fidèles ont le devoir de servir Dieu de bonne grâce. Prépare-toi chaque matin à ce sourire intérieur de douce conformité aux vo-

lontés divines, et renouvelles-en l'acte aux pieds de Marie à midi et le soir.

C'est avec regret qu'il faut que j'attende quelque temps à t'envoyer *M.^{eur} de Vert-Pré* : il a été prêté. Aussitôt que je le pourrai, je m'empresserai de satisfaire ce désir des demoiselles Daviso. Mes respects à toute cette aimable Maison. Si *M.^{eur} le Théol. Bosco* m'avait aussi nommé en t'invitant à dîner, n'oublie pas de lui exprimer ma reconnaissance. Adieu, ma chère sœur.

20 Septembre.

Ton SILVIO.

142.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine.

Le Roi a daigné m'envoyer une belle médaille en or et me faire écrire par le chev. de Castagnetto, son secrétaire privé, une lettre extrêmement gracieuse me témoignant à propos de mon *Ode ai Reali Sposi* toute la satisfaction souveraine. Le plaisir que j'ai éprouvé de cet acte de bonté du Roi a été d'autant plus sensible que la chose a été pour moi inattendue.

Le paquet m'arriva à la Vigne samedi matin, et je répondis aussitôt par une lettre de remerciement. Te voilà, ma chère, une fort jolie nouvelle ; es-tu contente ? Je n'en ai pas d'autre, car ce n'est pas une nouvelle de te dire que je t'aime en bon frère, que j'aime notre Rév. Père, que je vous désire bien portants. Ma santé est un prodige, mêlé de petits nuages de la saison ; mais dont je me moque. Les rhûmes vont et viennent avec discrétion ; les douleurs rhûmatiques se promènent tout doucement comme des puces d'une épaule à l'autre. La flanelle me défend à merveille de tout ; je souffre très peu, et je ne demande pas davantage.

Adieu, ma bonne sœur. Mille choses à cet excellent P. Feraudi, et mes respects à la Maison Daviso.

26 Septembre.

Ton aff.^{né} frère SILVIO.

143.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Après t'avoir expédié ma lettre de samedi, en revenant du Refuge à la maison, je trouvais la tienne. Je demandai aussitôt à M.^{me} la Marquise s'il y avait une place au Refuge pour la petite fille dont tu me parles. Tout est plein actuellement ; quand il y aura la place je t'en avertirai. Mais il faut aussi que tu saches que pour être admise au Refuge, la première des conditions c'est que la fille soit de la malheureuse classe de celles qui sont tombées dans le désordre ou dans la séduction. Il y en a qui ont ce malheur dès leur enfance par la perversité des parents ou autres. Dans ce cas elles sont admissibles au Refuge, mais on n'en prend point qui soient seulement *pericolanti*. Car une fille pourrait être *pericolante* sans être positivement de mauvaises mœurs, et alors on ne la reçoit point dans cet établissement. Si celle dont il s'agit a des tâches sur sa conduite de manière à pouvoir être admise au Refuge, il faut ensuite qu'elle y vienne volontairement ; on n'en retient aucune par force. Tu informeras bien de tout cela le Baron Daviso. Donne-lui le bon jour de ma part, et fais agréer mes respects à toute cette digne famille,

Notre bon Rév. Père me gronde parce qu'il m'aime. Il croit tout simplement que comme M.^{me} la Marquise peut faire atteler quand elle veut et aller à Cambiano, je pourrais bien aussi suivre ma volonté comme si j'étais le maître et dire que je veux faire une course à Quiers.

Adieu, ma chère Joséphine.

17 Octobre 1842.

Ton SILVIO.

144.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de ta bonne dernière lettre qui est tranquille ; la précédente ne l'était pas et me fit de la peine. J'ai besoin de paix, j'ai besoin que tu ne te laisses pas tourmenter par ton imagination. Pourquoi sommes-nous Chrétiens ? Pour vouloir tout doucement la volonté de Dieu. Je suis comme hier sans fièvre ; cela ira mieux peu à peu. M.^{me} la Marquise a encore la fièvre ; point de danger ; peut-être pour elle il y en aurait eu, si on avait continué à la saigner, car elle a souffert des convulsions alarmantes. Je ne puis pas et ne veux pas m'engager à t'écrire souvent ; prends patience ;

la tête me fait d'abord mal. Je t'écirai deux fois par semaine ; c'est-à-dire le dimanche et le jeudi. Je t'embrasse de tout mon cœur, et je mets ici mille remerciements et embrassements pour notre cher Rév. Père.

Bien des respects et des remerciements à la Maison Daviso.

4 Novembre 1842.

Ton SILVIO.

145.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je répons à ta chère et bonne lettre d'hier. Je consens volontiers à pardonner ce petit reste de la dette de Joseph. Mille remerciements à toi, au Rév. Père, et à la Maison Daviso des prières que vous adressez à Dieu pour moi. Quand l'avocat Daviso voudra venir me voir un instant je le chargerai de t'apporter *M.^{eur} de Vert-Pré*, dont je puis disposer pour quelques jours. Ma convalescence n'est pas celle d'un jeune homme, mais d'un *povero vecchierello*. C'est déjà beaucoup, j'en rends grâces au Ciel, et pour mon compte je suis content. Adieu,

ma bonne sœur. Adieu, mon cher Rév. Père. Soignez vos précieuses santés. Je t'embrasse et suis

10 Novembre 1842.

Ton SILVIO.

146.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Joséphine,

J'ai reçu le paquet que tu m'as envoyé contenant des bas et une excellente paire de mitaines ; je te remercie bien. Les mitaines surtout viennent fort à propos ; j'avais justement la pensée de te prier de m'en faire une paire pour l'hiver. Tu es une petite aimable sorcière, tu as prévenu ma demande et je t'en suis bien reconnaissant. Ménage ta pauvre santé , évite le froid , conserve la bonne humeur , donne quelques sourires d'admiration à la beauté croissante de la Ciceri. Je me figure tout l'éclat de sa magnifique coiffure, et seulement à me l'imaginer j'en suis ébloui. Tâche cependant de ne pas fâcher la belle Nymphé par tes plaisanteries. C'est une bonne fille et ses enfantillages n'ont aucune conséquence.

Adieu. Mes respects à la Maison Daviso ; j'envie le sort de *M.^{eur} de Vert-Pré* qui a eu

l'honneur d'aller leur faire une visite. Ma santé est assez bonne ; je sors tous les jours, mais très modérément. M.^{me} la Marquise commence à rester quelques heures hors du lit. Je te recommande de te soigner et de bien obéir fidèlement à notre cher Rév. Père, qui est le seul médecin qui connaisse tes maux et qui sache te prescrire ce qui t'est salutaire. Je ne te dis pas de le saluer, car je vais lui écrire deux mots.

20 Novembre 1842.

Ton SILVIO.

147.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

M.^{eur} le Baron Daviso a eu la bonté de venir me voir tout-à-l'heure et de me rapporter M.^{eur} de Vert-Pré qui est tout glorieux d'avoir causé quelques rires à ces bonnes et aimables Demoiselles. En le leur disant tu présenteras mes respects à toute cette estimable famille. Il faut que tu saches que j'ai regardé, en présence du Baron, s'il y avait quelques lignes de toi et que j'ai eu la bêtise de ne pas savoir les trouver. Quand il fut parti, je secouai de nouveau M.^{eur} de Vert, et il en sortit ta

chère lettre dont je te remercie infiniment, ainsi que je remercie notre bon Rév. Père, à qui je souhaite une santé moins variable. Demandons à Dieu que cet excellent ami se porte bien ; c'est indubitable qu'il en demande autant pour nous. Je suis sûr qu'il a beaucoup contribué à ma guérison, et que ses prières sont aussi un remède puissant pour toi. — Les mitaines vont à merveille, elles ne sont pas étroites : c'est justement ainsi que je les désirais. Pour long-temps je n'ai pas besoin que tu m'en fasses d'autres. Je les porte avec plaisir, j'en suis fier, et je compte qu'elles me durent plusieurs années.

Adieu, ma sœur. Je t'aime de tout mon cœur et j'aime de même notre Rév. Père.

26 Novembre 1842.

Ton SILVIO.

148.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je prends part à la peine que te cause ce bruit qui siffle dans tes oreilles, et surtout à la douleur que tu y ressens. S'il doit s'ensuivre un peu de surdité, aies patience, ma chère. On peut espérer que cette surdité ne deviendra pas extrême ; notre pauvre Papa

était un peu sourd depuis bien des années sans que ce fût une grave incommodité ; il ne l'a jamais été autant que Louis. Quoique en dise notre cher Rév. Père le titre respectable de *vecchierelli* commence fort bien à nous convenir, et il ne faut pas s'en attrister, mais au contraire s'habituer tout doucement à ces petites preuves de notre caducité. Moi je ne suis pas sourd, mais quelque fois mes yeux se troublent. Offrons à Dieu nos petites souffrances, et demandons-lui de nous aider, de nous consoler, de nous guérir, toujours cependant nous soumettant de bonne grâce à ses volontés ; car il est le Maître et nous savons qu'il nous aime. Quand il nous guérit, tant mieux ; quand il ne nous guérit pas, tant mieux aussi. En attendant nous devons bien le remercier à l'égard de ta santé, puisqu'elle est meilleure cette année. Je me réjouis de l'espoir qu'a notre cher P. Feraudi de te voir peu-à-peu délivrée de tes douleurs de rate ; je l'espère aussi. Les progrès que tu as fait sont vraiment remarquables ; nous devons en bénir le Rév. Père qui est un si bon médecin. Il a autant de savoir et de jugement que d'amitié. Prions Dieu de nous le conserver.

Adieu, ma sœur. Adieu, notre cher Médecin et ami. Mes respects à la Maison Daviso.

9 Décembre 1842.

Ton SILVIO.

149.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre de samedi , en me parlant de ta vieillesse , a une douce veine de gaieté qui me plaît. Tâche de conserver toute ta vie cette aimable disposition de l' âme. C'est une grâce de Dieu qui n'est pas donnée à tout le monde. On voit souvent briller la sérénité dans les personnes jeunes , mais bientôt l' âge des souffrances et des soucis y fait succéder les laides et inutiles grimaces de la tristesse et les voix pleureuses ou acariâtres. Alors adieu l'amabilité , adieu la bienveillante expansion des sentiments. On gémit, on se morfond, on redouble ses maux. Plaignons ces êtres mélancoliques ; ils ont quelquefois des qualités fort bonnes, mais ils sont bien malheureux ! Faisons attention à ne jamais tomber dans cet état-là ; en y prenant garde on peut éviter ce malheur, surtout quand on a toujours eu un certain fond de courage. La jeunesse s' en va-t-elle ? Bon voyage ! Puisqu'elle est si pressée de partir , nous ne voulons pas la retenir. Croit-elle que nous avons besoin d' elle ? Pas du tout. La vieillesse a ses agréments ; c'est une fidèle amie qui ne nous quitte plus jusqu'à la mort, qui

nous désenchante des vanités, qui nous fait des sermons charmants. Au reste, elle m'empêche nullement d'être aimable. Nous en avons la plus belle des preuves dans notre cher Rév. Père. Eh bien, vieillissons comme lui, en conservant dans nos cœurs la douce flamme d'une bonne et sainte amitié; imitons-le dans la bonté, dans la piété, dans la courageuse patience avec laquelle il supporte ses maux, et Dieu nous bénira.

Bon jour, ma chère. — Hier dans l'Épître S.^t Paul nous a dit : *Réjouissez-vous sans cesse dans Notre-Seigneur*; suivons le conseil de l'Apôtre, aimons ce conseil.

Je t'embrasse, j'embrasse notre vieux ami.
Mes respects à la Maison Daviso.

12 Décembre 1842.

Ton SILVIO.

150.

A sua sorella Giuseppina

Ma chère Joséphine,

Voici pour toi une jolie petite étrenne. Tu y trouveras aussi séparément l'image de sainte Bonose Martyre, qui est une Sainte dont le tombeau et les ossements ont été trouvés il y

a un an, à Rome dans les Catacombes, et que M.^{me} la Marquise a obtenus du Pape pour le Monastère de S. Anne.

Honorons Dieu dans tous ses Saints et Saintes; ce sont des amis qui lui présentent nos prières et qui y joignent les leurs. Cette S.^{te} Bonose c'est M.^{me} la Marquise qui te l'envoie; elle te donne le bon jour et se recommande à tes prières. — Il m'arrive à présent ta bonne lettre de Quiers. Je t'envoie donc aussi le seul exemplaire que j'ai de la *Crisi del Matrimonio* avec le discours préliminaire.

15 Décembre 1842.

Ton SILVIO.

151.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'était donc un oubli de la Ciceri qui m'avait retardé ta lettre du 16. Je n'étais cependant pas inquiet. Je te remercie de ce que tu me dis d'aimable dans cette lettre et dans celle du 19. Tu aurais bien raison de ne pas approuver l'achat un peu trop coûteux d'une

étrenne élégante. Tandis qu' il y a tant de pauvres, il ne faut pas faire des dépenses déraisonnables. C' est parce que je l' ai eue en don, que je t' ai envoyé cette belle vanité pour t' amuser un moment. La S.^{te} Vierge avec l' Enfant Jésus et les autres gravures sont jolies ; elles t' auront plu. — Je me réjouis de ta santé améliorée ; c' est un bienfait que nous devons à notre cher Rév. Père qui est si bon Médecin. Que Dieu l' en récompense ! J' espère que tu n' auras pas souffert en allant aux sermons du P. Roselli. Tu fais bien d' avoir du courage , mais je te recommande d' avoir aussi de la prudence pour ne pas trop te fatiguer ni trop t' exposer a prendre le froid. Ce digne P. Roselli est un saint homme rempli de charité, il ne prêche pas avec pompe , mais avec beaucoup de cœur. J' aime souvent mieux ses sermons que d' autres *mieux peignés*, comme disait S.^t François de Sales. — Le malheur arrivé au pauvre Docteur Pogliani me fait de la peine comme à vous autres ; prions Dieu pour son corps et pour son âme. — Je t' envoie une lettre de notre cher François. Adieu. Bien des respects et des souhaits à la Maison Daviso. Je les remercie de leurs souhaits aimables qui m' attireront des bénédictions. Je remercie aussi les Lautier, M.^{elle} Torsellino, la Ciceri ; je prie Dieu de leur accorder une infinité de grâces. J' y comprends Marguerite. Une autre fois j' écrirai au Rév. Père dont j' ai reçu la brave

lettre du 17. Dis-lui que je l'aime de tout mon cœur et que je l'embrasse comme on embrasse le meilleur des amis.

22 Décembre 1842.

Ton SILVIO.

152.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Un salut du 1^{er} jour de l'an. C'est pour te dire, ainsi qu'à notre cher Rév. Père, une chose qui est encore toute nouvelle cette année, c'est-à-dire que je vous aime l'un et l'autre comme deux âmes sincères, bonnes, aimantes. Il n'y en a pas beaucoup de semblables, et je remercie Dieu que vous soyez tels que vous êtes. Votre attachement me fait du bien. Tu n'es cependant qu'une faible disciple en comparaison du P. Feraudi qui est déjà ancien dans l'exercice de toutes les vertus. Je me regarde de même comme un très faible disciple et je l'honore bien du fond de mon cœur. Sa charité et son amitié sont généreuses. Que d'obligation nous lui avons ! que nous devons l'aimer ! que nous devons prier pour lui ! Je suis assuré qu'il nous fait beaucoup de bien par ses prières et que sa tendresse fraternelle

pour nous est une bénédiction qui nous vient de Dieu. Nos bons Parents ayant quitté la terre, ont obtenu de la bonté divine, je pense, que nous eussions dans le P. Feraudi un père et un frère si tendre. J'aime à croire que notre cher Louis a aussi demandé, en entrant au Ciel, que le P. Feraudi devînt ce qu'il est devenu pour nous. Louons-en le Seigneur; louons ce Dieu si miséricordieux, non seulement par nos paroles; mais par notre amour. Donnons-nous à Dieu le premier jour de l'an, et puis chaque jour, à chaque heure. Si nous sommes unis à lui, tout ira bien; la santé, la maladie, les jouissances, les Croix, tout sera excellent.

Vive donc Jésus dans nos cœurs! Vive Marie! — Je t'embrasse; j'embrasse le Rév. Père, et je fais une belle révérence à la bonne Maison Daviso.

1 Janvier 1843.

Ton SILVIO.

153.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de m'avoir donné ce compte. Sans avarice, tiens-toi cependant toujours dans une économie proportionnée à ta petite posi-

tion. Il est facile de dépasser les moyens que l'on a, quand ils sont médiocres. Mon désir est que si Dieu m'ôte un beau jour de ce monde, tu ne sois pas dans la pénible nécessité de te restreindre. Pendant que je suis en vie, je t'aide bien volontiers. Adieu, ma bonne sœur. Mes respects à la Maison Daviso. — M.^{me} la Marquise est sujette à des souffrances continuelles, mais, grâces à Dieu, elle est sans fièvre, elle se lève, elle s'occupe de ses innombrables charités. Tout le monde lui écrit des misères, des demandes, ou l'on vient en personne pleurer, supplier. Elle écoute, elle s'informe, elle se règle d'après les rapports des curés ou des évêques. Ceux qui reçoivent les secours qu'ils implorent, la bénissent; ceux qui ne les reçoivent point, se fâchent souvent, et trouvent fort extraordinaire qu'elle n'ait pas des puits d'or pour donner aveuglément à tout le monde. Les personnes riches et bienfaisantes ont aussi leurs chagrins. Dans chaque état on a une pauvreté relative et c'est une Croix qui est quelquefois pesante, même dans les plus grands palais. Mais le bon Dieu attache des bénédictions à toutes nos peines quand nous savons les souffrir avec amour.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

5 Janvier 1843.

Ton SILVIO.

154.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta bonne lettre et des nouvelles que tu me donnes. Je te plains de tes sifflements d'oreilles et de ta surdité ; je voudrais que tu n'eusses ni ces peines-là, ni le mal de reins, ni les douleurs de rate, de tête, etc., mais ce qui me console c'est que Dieu te donne au moins une bonne dose de courage et de conformité à sa sainte volonté. Tu as devant tes yeux, dans notre cher Rév. Père, un grand exemple de ces belles vertus. Applique-toi toujours davantage à l'imiter dans cette force d'âme chrétienne qui lui fait supporter si dignement les souffrances de son âge. Marchons tant que nous le pouvons sur les traces de ce vertueux ami que Dieu nous a accordé pour nous soutenir, et prions qu'il nous soit conservé. Tâche aussi de lui donner des consolations par ta sérénité, afin qu'il surmonte les petits accès de mélancolie auxquels il est quelquefois sujet. — Adieu. Dis-lui que je pense bien des fois par jour à lui, à son excellente amitié, à son aimable caractère, et que je prie avec grand plaisir pour un ami si précieux. — Mes respects à la Maison Daviso ; l'*Ave Maria*

a été dit, et je supplie le Seigneur d'exaucer toutes les prières qui s'élèvent de ces cœurs si respectables et si pieux.

Unissons-nous dans cette neuvaine aux demandes que notre bon Jésuite fera à Dieu sous l'intercession de son cher Saint. Je lui écrirai un petit bon jour.

Ta surdité est-elle petite ? est-elle grande ? est-elle croissante ? Dis-moi à quel degré il faut parler pour que tu entendes. Si cette indisposition est médiocre il ne faut pas en faire cas ; si elle est grande, eh bien ! tu auras plus de mérite à t'y résigner.

Je t'embrasse tendrement. Le comte Porro est venu me voir, il reste quelques semaines à Turin. La visite de ce bon ancien ami me fait plaisir.

22 Janvier 1843.

Ton aff.^{né} SILVIO.

155.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta lettre est bonne, tendre, charmante, mais ton pauvre bras droit ne l'as-tu pas trop fatigué ? Tu fais bien de le tenir en exercice

quand tu le peux, cependant fais-le avec modération, pour ne pas réveiller le chat qui dort. Je remercie Dieu et le P. Feraudi de l'amélioration de ton bras dont tu désespérais trop vite. Ne retombe plus dans des jugements si précipités. Dis toujours courageusement : « *J'en ai vu bien d'autres ! ce mal passera aussi.* » Je me soutiens aussi dans mes souffrances en évitant de m'en attrister. Nous avons un excellent modèle dans notre cher Rév. Père ; je pense souvent à lui et je désire l'imiter au moins dans cette aimable tranquillité à souffrir. — Quand une douleur te tourmente, c'est alors le temps de ne pas se décourager. Car quel beau mérite d'avoir de la résignation et de la force d'âme quand on ne souffre pas ! C'est dans les épreuves qu'il faut se montrer. Pense d'ailleurs à tant de maux plus affreux que nous avons le bonheur de ne pas avoir. C'est une belle grâce de pouvoir se lever, marcher, voir, etc. Que de gens sont aveugles ! que de gens ne peuvent faire aucun usage de leurs jambes ! Combien d'autres ont des plaies, des polypes, des cancers ! — Eh bien, tous les maux que nous n'avons pas, c'est déjà autant de gagné. Belle chose de souffrir deux ou trois douleurs ; puisque nous pourrions en avoir le double et le centuple ! Le bras droit me ferait-il mal ? Eh bien, ou j'en guérirai, ou j'en ferai le sacrifice. Voilà ce qu'il faut se dire, ma chère. Car on ne peut pas s'y tromper,

les douleurs nous sont données pour que nous les unissions saintement à celles de notre Divin Rédempteur. Elles sont pénibles, mais salutaires. Chacun en a sa bonne dose, surtout en vieillissant, et si la dose n'est pas plus forte, c'est une grande miséricorde qui veut bien nous épargner un peu. Plus d'abattement, plus de découragement, plus d'alongement de visage; mais au contraire paix, calme, espérance, sourire, et sainte joie ! —

19 Février 1843.

Ton SILVIO.

156.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je commence par te parler d'une commission, si tu peux la faire ou bien la faire faire. Voici ce que c'est. — M.^{me} la Marquise de Barol qui te salue, a été requise si elle prendrait aux sœurs de S.^{te} Anne une fille qui a envie de se faire Religieuse, mais qui est à présent à Quiers dans la maison des Rosines. Cette fille s'appelle Ferraris et n'est pas encore acceptée Rosine. — Tu es priée de lui dire qu'elle commence par se faire accepter

Rosine, et puis si son désir de se faire Religieuse persiste, on pourra lui accorder d'entrer à S.^{te} Anne en épreuve. Il faut lui expliquer le pourquoi.

Si elle quittait à-présent la Maison des Rosines, avant d'être acceptée Rosine, elle n'y serait plus admise dans le cas qu'elle voulût y retourner. Il faut qu'elle s'y fasse admettre, et quand elle sera acceptée elle pourra essayer de se faire Religieuse ; car alors s'il arrive qu'elle ne puisse pas résister dans la vie Religieuse, ayant été acceptée Rosine, on l'y reprendra. As-tu compris ? De plus, Madame la Marquise te prie en tout secret de me dire si tu sais que cette demoiselle Ferraris soit une fille de bon caractère, intelligente, douce, docile, pieuse, à pouvoir espérer qu'elle ait une véritable vocation. Quel âge a-t-elle ? et a-t-elle une bonne santé ? À présent on ne pourrait pas la prendre tout-de-suite à S.^{te} Anne ; la prudence veut donc qu'elle commence par se faire accepter Rosine, et puis on verra ce qu'il sera possible de faire.

Ta chère lettre m'apprend que tu ne jeûnes pas non plus. Oh le beau Carême que nous faisons ! Pour ne pas dire que nous sommes Païens nous dirons que nous sommes *Gentils*. Eh bien ! au lieu du jeûne pratiquons des vertus ; augmentons en conformité à la volonté de Dieu ; détachons notre cœur de toute vanité terrestre ; aimons notre Croix , aimons le Seigneur , ai-

mons la S.^{te} Vierge, aimons le Paradis et tous ses habitants, aimons nos amis et nos ennemis, aimons tout, excepté le diable et ses sottes iniquités. - Tes oreilles sont bien sages puisqu'elles s'amuse à te faire de la musique, mais je ne suis plus content d'elles quand elles te font mal. La surdité n'étant pas grande prends-la joyeusement, moque-toi d'elle.

Je t'embrasse. Mes respects à la Maison Daviso.

8 Mars 1843.

Ton SILVIO.

157.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta charmante lettre. Je partage tes sentiments, tes craintes, tes espérances, tes prières pour la conservation durant bien des années encore, de notre vieux ami et Père que nous aimons tant. Ses souffrances m'affligent; heureusement il a un grand courage qui vient de sa vertu. J'espère que ce courage aura aussi des effets heureux pour sa précieuse santé; demandons ardemment cette grâce à Dieu.

Dis-lui combien je l'aime et je le vénère. Je serais déjà allé le voir et te voir, si j'avais un peu plus des respiration. J'irai, s'il plaît à Dieu, après Pâques.

J'ai quelques souffrances, mais discrètes; je puis sortir presque tous les jours. — Voici une bonne petite lettre de François pour ta fête. Adieu, sœur bien aimée, adieu Père et frère digne de toute notre tendresse. Je vous embrasse. Mes respects à la maison Daviso.

22 Mars 1843.

Ton SILVIO.

158.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu hier au soir ta bonne lettre où tu m'exprimes ta juste tendresse pour notre excellente Mère. Dans toute la journée d'hier nos pensées se sont bien rencontrées en nous souvenant d'elle et priant pour elle. Nous qui la connaissions intimement, nous savons combien elle nous aimait tous, quoique elle fût d'un caractère grave et sans faiblesse. Sa vie entière a été un exercice de dévouement et de

privation. Son cœur était aimant et fort. Bénissons tous les jours sa mémoire ainsi que celle de notre excellent Père ; ils nous protègent déjà dans le Ciel, j'espère. Cependant prions constamment pour leurs âmes, ainsi que pour celle de notre pauvre Louis.

Tu auras reçu mon paquet. Je vois par ta lettre que notre Rév. Père avait déjà le beau sermon du P. Asdrubale et qu'il te l'a lu. Je n'en ai pas besoin, j'en ai ici un autre exemplaire. — Ne te fatigueras-tu pas trop aujourd'hui à visiter les Églises ? Je désire bien que tu te ménages. — Adieu. Bonnes fêtes à toi, au cher Rév. Père, à la maison Daviso, à la Ciceri, à la famille Lautier, à Marguerite, à toutes nos connaissances. Dieu soit avec nous à-présent et toujours. Ainsi soit-il.

13 Avril 1843.

Ton SILVIO.

159.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ton aimable souvenir, ta bonne pensée, des prières, voilà le bouquet que j'aime. Je connais ton cœur et j'apprécie tout ce qui me vient

de toi, tout ce que tu me dis. J'aime ta bonté de sœur, d'amie, et j'allais presque dire d'Ange, si je ne craignais pas que tu ne me répondisses par quelque malice, ou que perdant ta charmante humilité, il ne te vînt de petites cornes. Celles que je persévérerai toute ma vie à regarder comme des Anges ce sont les demoiselles Daviso en commençant par *Magna*. Présente-leur mes respects et remercie-les de ma part des vœux que leurs âmes ont la bonté de joindre aux tiens à l'occasion de la S.^t Sylve. Mais vous avez beau être une petite troupe d'Anges, moi j'aime, je révère et j'embrasse un vieux Séraphin à qui j'ai une infinité d'obligations, et pour qui je sais que vous avez aussi beaucoup d'estime et de tendresse. Dans une dizaine de jours, j'espère que j'aurai le plaisir d'aller l'embrasser moi-même, et je ne serai pas fâché de te voir, de vous voir, à condition que toutes vos aimables personnes se portent comme doivent se porter les braves gens.

Hier une voyageuse d'une beauté et d'un esprit rare est venue me présenter gracieusement ses hommages. C'était Marguerite, riant, gémissant, soupirant, déplorant le peu de charme qu'elle trouve au coton, au fil, etc., puis écoutant mon sermon, riant encore, disant que j'avais raison, et prenant avec de belles grimaces de joie quelques sous que je lui donnai. Elle venait de Rivoli, elle allait à Cinzan, puis de

là elle reprendra le chemin qui mène au coton bousaron (1).

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

21 Avril 1843.

Ton SILVIO.

160.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Que le Saint-Esprit soit toujours dans nos âmes dans ce peu de temps qui nous reste à passer sur la terre, et dans toute l'éternité ! C'est un Esprit d'amour, de consolation, de force, d'intelligence, de joie. Avec lui, nous supporterons patiemment et courageusement les peines de cette courte carrière d'épreuves. Chacun a les siennes, et tu as aussi ta part de souffrances. Les dérangements de la santé, et ces maux indéfinissables que l'on appelle maux de nerfs et qui te tourmentent quelque fois beaucoup sont des croix bien pénibles. Je connais tout cela, et je vois une quantité de personnes qui en souffrent presque continuel-

(1) Voce del dialetto piemontese, ed è esclamazione quando si ha un po' di collera o dispiacere. Usasi anche come aggettivo e significa cattivo, guasto, difficile, etc.

lement. Le monde est plein d'hommes et de femmes plus ou moins torturés par les nerfs et par d'autres genres de maux. Il faut s'armer tous les jours de courage et de patience, offrir nos petites douleurs en sacrifice expiatoire pour nos péchés, soigner raisonnablement notre pauvre santé et puis laisser faire au bon Dieu qui nous a tant de fois soutenus, qui nous soutient à toutes les heures et qui nous soutiendra constamment. Ne nous abattons pas, ne nous chagrinons pas, le Dieu tout-puissant est avec nous, et les souffrances qu'il nous donne sont pour notre bien. Tu sais tout cela mieux que moi ; il n'y a que la Religion qui explique d'une manière vraie et consolante notre vie, notre faiblesse, nos tribulations, nos espérances. Remercions le Saint-Esprit de nous avoir donné cette douce lumière, adorons, aimons.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à la Maison Daviso.

5 Juin 1843.

Ton SILVIO.

161.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Après une absence si longue et si coupable, le déserteur a enfin conçu un juste repentir de son affreuse conduite (1). Ne sois pas inflexible à ses remords ; j'intercède pour lui, ne l'accable pas de tes foudroyants reproches , reçois avec une bonté toute maternelle le pauvre petit espiègle que ses étourderies avaient égaré. Prends garde cependant à ne pas l'encourager par un accueil excessivement indulgent, à faire une autre fois de semblables étourderies. Sois miséricordieuse, mais un peu grave ; souris-lui d'un œil et menace-le de l'autre ; approuve son retour, mais ne lui dis pas avec transport combien tu es heureuse de le recevoir. Rends-lui tes bonnes grâces peu-à-peu , et non tout d'un coup , ne lui dis pas combien tu soupirais pendant son absence, ne lui laisse pas apercevoir toute ta faiblesse , car c'est un enfant malicieux qui pourrait s'en moquer et devenir de plus en plus indocile. — En attendant je

(1) Scherzosamente parla del P. Feraudi, che erasi recato per alcuni giorni a Saluzzo in compagnia del suo nipote Vescovo di Sidone. Vedi nel 1^o Vol. lettera 313 e seguenti.

me réjouis en secret du plaisir que tu auras de revoir devant toi le cher déserteur, et dans dix ou douze jours j'irai t'en féliciter en personne, s'il plaît à Dieu. — Bon jour, ma chère sœur. Bien des choses à toute la famille Daviso.

Je t'embrasse et suis

3 Juillet 1843.

Ton SILVIO.

162.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je me réjouis du plaisir que tu as eu en revoyant notre cher Rév. Père, et en le revoyant si bien portant, si aimable, si bon. Il a couru le monde sans se pervertir ; ce mérite est si grand qu'il faut tout lui pardonner. Tu aurais trouvé naturel que j'eusse été à Quiers avec lui, et effectivement ce désir je l'avais eu aussi, mais j'ai pensé de me donner cette satisfaction quelques jours plus tard, parce que nous sommes dans des jours d'un saint intérêt pour M.^{me} la Marquise, vû les fêtes de

S.^{te} Marie Madeleine et de S.^{te} Anne. Ces solennités m'intéressent aussi, je jouis de ces fonctions, de ces sermons, de ces chants, je m'associe à la ferveur des ces angéliques Sœurs de S.^{te} Anne et de ces bonnes Pénitentes. — Après ce petit retard, j'irai voir si la paix est rétablie entre le fugitif Rév. Père et toi, ou s'il y a encore des regards foudroyants d'un côté ou de l'autre. Je me mettrai de ton parti et nous le dompterons. — Adieu, chère amie.

Mes respects à la famille Daviso.

23 Juillet 1843.

Ton SILVIO.

163.

Alla Marchesa di Barolo.

Madame la Marquise,

Au lieu d'avoir le bonheur d'être à Turin dimanche comme je me le proposais, Madame, j'y serai s'il plaît à Dieu lundi soir. Mes grandes propriétés ayant été louées, on ne s'était point empressé de faire l'inventaire que l'on appelle *testimoniali di stato*. Ce travail a été achevé

tout juste dans ces jours-ci, afin qu'à ma venue je pusse signer, mais le fermier et les experts ne pourront venir que lundi à cette lecture, signature etc. Me voilà donc retenu pour ce fameux acte. Je vous donne cette nouvelle, excellente Marquise, parce que je craindrais que vous n'eussiez quelque inquiétude ne me voyant pas arriver dimanche au soir, d'autant plus que les autres fois vous m'avez toujours vu revenir à point nommé ou même un jour d'avance.

Ma santé est bonne, j'ai trouvé ma sœur assez bien, à part quelques migraines. Elle vous est infiniment reconnaissante, Madame, des *Mémoires de Sœur Saint-Louis*, dont la lecture va bien l'intéresser. Avant de vous rendre ces deux charmants volumes, elle sera bien tentée de les prêter aux demoiselles Daviso, si vous pouvez lui en donner la permission.

Vous devinez, Madame, comment je passe ici mon temps. Je cause un peu tête-à-tête avec ma sœur sur nos souvenirs de famille, sur nos sentiments, sur les bontés de Dieu, sur quelques lectures pieuses, et nos digressions sur ma Bienfaitrice se multiplient, se répètent. Je lui raconte tout ce que vous faites; c'est tout simple. Nos cœurs vous bénissent, vous aiment. Puis le vieux P. Feraudi vient, et nos imaginations se plaisent à redire les mêmes choses. Puis la vieille *Magna* Da-

viso (1) vient avec trois ou quatre de ses nièces et quelquefois avec toutes les six ; et c'est encore le plus souvent du bon Dieu et de vous, de vos œuvres que nous parlons. J'aime autant cette absence de variété dans le discours que des entretiens plus brillants. *Magna* Daviso et sa famille sont des connaissances de Don Cafasso ; il a passé il n'y a pas long temps à Quiers, il a logé chez ces bonnes âmes, il les a enchantées, édifiées. J'ai fait *chorus*. — Mes Églises sont d'abord celle des Jésuites qui est tout proche, ensuite la Cathédrale et celle de S.^t Dominique. — J'y prie volontiers, j'ai besoin de prier, et ce n'est pas alors, Madame, que je vous oublie. — Je ne suis pas bien éloigné de Turin et ce n'est que jusqu'à lundi ; cependant mon âme éprouve ici quelque tristesse. Je n'aime pas des rues où vous ne passez pas, des maisons où vous n'êtes pas. Je ne fais exception que pour les Églises, parce que là aux pieds de Jésus et de sa douce Mère, les distances disparaissent, on se trouve avec les âmes qui prient.

Soignez votre précieuse santé jusqu'à lundi et puis toujours toujours pour de longues années. Que de fois par jour ce désir se renouvelle en moi !

Ma sœur vous prie d'agréer ses profonds

(1) *Magna* voce piemontese che vale zia ; tante — Vedi la nota a pag. 463 del 1. Vol.

respects et ses remerciements. Agréez aussi les miens. — J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de vénération, d'affection et de reconnaissance que je vous ai voués.

Madame

Votre très humble et dévoué serviteur
SILVIO PELLICO.

Quiers 28 juillet 1843.

164.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Malgré ce visage pâle qui te fit de la peine à mon départ, je me portais passablement et je continue de même ; sois donc tranquille sur ma santé. Un peu de laideur et de pâleur a aussi son avantage ; personne ne m'envie, et les bonnes âmes comme la tienne me regardent avec tout l'aimable intérêt de la compassion. Je jouis de cette douce pitié avec plaisir et reconnaissance, mais je ne veux pas que tu la pousses trop loin, je ne veux pas que tu t'inquiètes, entends-tu ? Quand à cette certaine sœur que tu trouves si peu digne de mon affection, je ne suis pas de ton avis ; je l'aime tendrement, j'estime son caractère constant et ferme dans le bien, son esprit modeste et ju-

ste, son noble désintéressement, sa prudence, sa sincérité, sa conduite simple et sans prétention, sa profonde bienveillance et vénération envers notre bon Rév. Père, sa tendre sympathie pour *Magna* e pour ses nièces, sa fidèle amitié pour moi. Tout cela me plaît dans ma sœur, tout cela me satisfait pleinement, beaucoup plus que si ma sœur était une Princesse, un prodige de talent, de grâces, de beauté, d'extravagance et d'orgueil. C'est parce même goût et ces mêmes raisons que j'ai toujours été content d'avoir pour Père et Mère deux excellentes personnes sans fortune, sans éclat, mais sans vices, sans fausseté, sans égoïsme. Voilà aussi pourquoi, ma chère, lorsqu'il fut question d'aller m'établir loin de mes bons Parents, je ne le voulus pas. À peine eus-je cette proposition, je ne demandai conseil à personne, je dis d'abord que non. Je remercie Dieu d'avoir toujours été guidé par le cœur et non par l'intérêt. Il ne manque pas de gens qui me plaignent d'être si bête; — eh bien, moi je suis content de cette bêtise-là qui m'a fait vivre quelques années de plus à côté de ceux que j'aimais, et qui me procure à-présent le plaisir d'être peu éloigné de toi et de te voir de temps en temps. Chacun son goût.

3-Août 1843.

Ton SILVIO.

165.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je me décide à aller faire une petite visite à Notre-Dame de l' Oropa pour acquérir des mains de notre Céleste Mère une bonne provision de grâces. J'en demanderai aussi pour toi , pour notre excellent P. Feraudi et pour la Maison Daviso. L'idée de M.^{me} la Marquise était d'abord d'y aller à l' Assomption , puis elle a pensé qu'il vaut mieux éviter la foule et y aller avant. Nous partons demain et nous y arriverons demain au soir ; nous ne nous arrêterons qu' un jour ou deux. M.^{me} la Marquise a laissé à mon choix d' aller ou de ne pas aller , mais comme je me porte suffisamment bien et que j' ai une si bonne occasion de faire ce voyage avec toutes les commodités, j' ai accepté avec plaisir. — Je reçus samedi ta lettre écrite le jour de S. Dominique.....

Porte-toi bien ; je ne manquerai certainement pas de supplier à l'Oropa la S.^{te} Vierge d'améliorer ta santé et celle de notre cher Rév. Père. Soigne-toi et n'aies pas d'inquiétude pour moi ; la Reine du Ciel est mon escorte , elle me ramènera sain et sauf. Je t'embrasse et suis

7 Août 1843.

Ton SILVIO.

166.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Veux tu une bonne nouvelle? en veux-tu deux? en veux tu trois? Par laquelle faut-il commencer? Je te dirai d'abord que je me porte assez bien, — ensuite que j'ai reçu avec plaisir votre chère lettre, car notre excellent Rév. Père me donne des nouvelles consolantes de sa santé et de la tienne. Tu comprends bien qu'un de mes plaisirs les plus vifs, c'est quand je reçois vos aimables lettres. Tout ce que vos cœurs si bienveillants m'adressent me réjouit toujours; et comme avec le caractère que Dieu m'a donné, ce serait pour moi un véritable malheur d'avoir une sœur sans affection, il en résulte que ton amitié, ta douceur, ton égalité je les apprécie infiniment. Que dirai-je du bien-aimé Rév. Père à qui nous avons tant d'obligations?

Mais il me semble que j'ai bavardé dans toute la page précédente, sans te dire toute chose. Aurais-je encore quelque bonne nouvelle à ajouter? Il faut que j'y pense, que je fasse l'énumération et la revue de mes idées. À force de chercher dans ma mémoire, je trouverai peut-être ce qui me reste à te dire. Aide-moi, suggère-moi. Est-ce que François m'a écrit qu'il

viendra bientôt nous voir ? Non, il ne m'a rien écrit, il est tout simplement venu sans m'en demander la permission ; ses Supérieurs l'ont envoyé à Turin, il y est arrivé bien-portant, joyeux et triomphant, enchanté de tout et surtout de son large chapeau de Jésuite. As-tu enfin compris ? faut-il que je me fasse suer de fatigue à t'expliquer qu'il est ici ? N'as-tu pas honte de me faire tant parler avant de me comprendre ? Adieu. Je te fais ma révérence, François te fais la sienne, nous en faisons cinquante à notre cher P. Feraudi, puis cinquante à la Maison Daviso. Le bon jour à notre bonne Ciceri que j'espère guérie, grâces à notre saint docteur et ami. Adieu. Vive la joie ! Vive dans nos cœurs Jésus et Marie !

21 Septembre 1843.

Ton SILVIO.

167.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre cher François est arrivé à l'époque solennelle de faire ses grands Vœux. Il les prononcera le jour de la Purification, et en attendant il va faire une retraite à Quiers. Nous unirons nos prières aux siennes, et lui certaine-

ment nous recommandera bien au Seigneur. Ce bon frère se consacre à Dieu d'une manière plus parfaite. Imitons-le au moins dans l'intention, dans le détachement de toute vanité, dans la ferme volonté d'aimer Jésus-Christ et de lui appartenir pour toute l'éternité.

Je suis bien aise que la médaille te soit arrivée et t'ai fait plaisir.

L'intérêt que le Marquis Scatti semble prendre me donne un bon présage pour l'objet de la demande relative au cher Victor. Je désire que tout réussisse à la satisfaction du jeune-homme et de son excellente famille.

Ton SILVIO.

168.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as donc eu une petite apparition de notre cher François qui t'a fait plaisir. C'est tout naturel qu'ayant des devoirs pour Montalto et puis le devoir de retourner promptement à Turin, il n'ait pu te faire qu'une courte visite en passant. Tu me dis que tu as su son départ pour Turin, et tu ajoutes : *S'y arrête-t-il ou non, je n'en sais rien.* Il me paraît

probable qu'il s'y arrête, car s'il a encore quelque course à faire, il la fera rapidement, et le séjour où il faut par nécessité qu'il reste le plus, c'est à-présent Turin. Il ne fera de longues absences qu'en été lorsqu'il ira avec le Père Provincial visiter les diverses Maisons de la Province. Je ne l'ai plus vu, car la dernière fois que M.^{me} la Marquise a été à Turin, mes oppressions m'ont empêché de l'y accompagner. Je fais la vie du paresseux. J'ai dû renoncer à ma douce habitude de me lever à 5 heures. Me lève-je à 6? non. À 7? non. À 8? Pas même. Je me lève à 8 heures et demie pour aller à la Messe à 9 heures. Ensuite je vais déjeuner à 10 heures. Puis je passe mon temps tantôt assis, tantôt me promenant quelques minutes avec cette belle lenteur majestueuse que tu n'as pas encore appris à imiter. Je jouis ainsi du jardin et de l'air balsamique et chaud que nous avons maintenant. Ma petite infirmité fait son cours en diminuant avec cette louable lenteur que j'ai moi-même, car il faut respecter les proverbes et surtout : *Chi va piano va sano*. Si je ne suis pas *sano* au plus haut degré, je le suis cependant assez pour ne pas avoir de fièvre, et cela me suffit. On a mille bontés pour moi, je suis soigné avec tout l'empressement aimable de la charité; rien ne me manque. Je dîne à table, mais je mange peu, et à six heures je me couche. En me mettant ainsi de bonne heure au lit, j'y de-



meure sur mon séant , et je transpire mieux. La compagnie , au lieu de rester au salon , vient gracieusement s'établir dans ma chambre , et j'en suis avec plaisir jusqu'à 9 heures. Outre M.^{me} la Marquise et son Chapelain , il y a tantôt les uns tantôt les autres. On cause , on lit , on joue quelquefois à *bazzica*. Ils se retirent à 9 heures , tout le monde va à la chapelle dire le chapelet , et moi je prie un peu dans mon lit , puis je m'endors en bénissant Dieu de tous ses bienfaits. Cette pensée des bienfaits de Dieu , je tâche de la conserver toujours ; elle adoucit mes peines , elle me fait comprendre que sous sa protection paternelle le Chrétien doit être content.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à la Maison Daviso. Adieu , ma chère sœur. Je ne sais pas quand notre bon P. François trouvera un moment pour venir me voir ; mais comme mes infirmités ne sont pas une maladie et qu'il n'y a aucune nécessité qu'il vienne perdre son temps , je ne le blâme point. Au contraire je l'approuve et je sais que s'il ne vient pas , ce n'est ni par mauvais cœur ni par oubli. Je suis bien aise qu'il soit revenu de Savoie parce qu'il se trouve ainsi établi près de nous , et que dans des circonstances importantes on a la facilité de se voir ; mais c'est tout simple que , sans des motifs urgents , il s'occupe des affaires qu'on lui a confiées. Quand je serai à Turin , je le

verrai au moins une fois par semaine pour lui donner de nos nouvelles et avoir des siennes.

5 Octobre 1843.

Ton SILVIO.

169.

A sua sorella Giuseppina.



Ma chère Joséphine,

Tu as bien fait de m'envoyer les vers charmants de M.^{elle} Gabrielle, et de t'exposer même un peu à l'aimable colère de cette belle âme qui est toute modestie et vertu. Cette petite colère n'est qu'un mérite de plus, car je suis bien sûr que, malgré la méchanceté de *Magna* et la tienne, elle vous a ensuite pardonné la violence que vous avez faite à son humilité. Je remercie donc infiniment les deux méchantes qui m'ont procuré le plaisir de lire une poésie de bon goût, remplie de grâce, de sentiment, de tendresse et de piété. Je supplie M.^{elle} Gabrielle de me pardonner aussi la satisfaction que j'éprouve de la peine qu'on lui a causée. Elle compose avec une véritable élégance, d'autant plus digne d'admiration que tout ce qu'elle exprime est clair et d'une noble simplicité; la

langue, le style, l'harmonie, les pensées, tout est suave. *Brava! bravissima!* Présente-lui mon sincère hommage. Dis au Baron que je me réjouis avec lui d'avoir dans chacune de ses filles des trésors rares d'intelligence, de sagesse et d'amour filial. Prie aussi l'excellente méchante *Magna* d'agréer mes félicitations sur les mérites de ses angéliques nièces. Ce n'est pas étonnant que les deux frères de cette troupe de sœurs si bien élevées, soient également doués d'esprit et de bonté. Je me recommande aux prières de cette digne famille. Le P. Feraudi qui connaissait déjà les vers de M.^{elle} Gabrielle est de mon avis sur cette poésie. Il te salue, il fait sa révérence à la Maison Daviso, il t'écrit, il est gai, il se porte à merveille. Demain il part pour Saluces.

Adieu, ma bonne sœur. Tes mitaines de l'année passée sont encore parfaites, elles me tiennent chaud. Ne m'en fais pas d'autres pour cette année. Je te remercie, je t'aime et je t'embrasse.

Dimanche, 12 Novembre 1843.

Ton SILVIO.

170.

A sua sorella Giuseppina.

Ma très chère Joséphine,

Le Rév. Père s' est vengé. Tu t' étais pris la liberté de censurer par des notes quelques passages de ses lettres, et voilà qu' il en fait autant. Oh le méchant ! Je vois bien que vous ne valez rien ni l' un ni l' autre. Mais cependant vos lettres sont charmantes, je les aime et je vous aime en dépit de votre méchanceté. Je les lis quelquefois à M.^{me} la Marquise ; je lui ai lu la dernière. Elle est remplie d' estime pour toi, et de vénération pour le Rév. Père Feraudi. — Tu as bien fait de me dire quelques mots de cette sainte pauvre femme que tu avais un peu secourue de l' argent de M.^{me} la Marquise. Prions pour cette âme, et espérons qu' elle soit au Ciel où elle priera pour nous.

7 Décembre 1843.

Ton SILVIO.

171.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La maladie de M.^{elle} Adèle Daviso me fait de la peine ; j' imagine l' inquiétude de toute la famille. Je ne manque point d' unir mes faibles prières à celles que vous adressez tous au Ciel pour la guérison d' une personne si digne de l' affection qui l' entoure. J' espère que dans ta prochaine lettre tu pourras me donner de meilleures nouvelles. Il y a partout beaucoup de malades. Deux jeunes Religieuses de S.^{te} Anne sont très mal et tout le Monastère prie pour les conserver. Aie soin de ta pauvre santé ; je regrette qu' elle soit misérable. Évite autant que tu le peux de t' affaiblir et d' empirer. Avec des attentions on adoucit un peu ses souffrances, et quand elles sont discrètes, on est content. Dans les petits maux, on a deux avantages ; de ne pas souffrir beaucoup et d' avoir cependant quelque chose à souffrir pour en faire un sacrifice de résignation au pied de la Croix. Habitons-nous tout doucement à la pensée que nous devons porter quelque infirmité jusqu' à la fin de notre vie. Regardons nos santés comme les boiteux regardent leurs jambes. Ce n' est pas agréable de boiter , mais qu' y faire ? On

va comme l'on peut. Eh bien, nos santés sont boiteuses , elles le seront ; tranquillisons-nous là-dessus. Limitons nos soins à ménager nos forces et à ne pas tomber tout-à-fait malades. La sage médecine de notre cher Rév. Père t'aide, te soulage, sans t'accabler sous le poids des remèdes inutiles ou nuisibles , comme le feraient certains médecins. Je me règle aussi par le moyen des précaution, et je recours rarement aux remèdes.

Ton SILVIO.

172.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier au soir je reçus ton paquet. Dans la journée d'hier j'avais rencontré François et il m'avait communiqué la lettre que tu lui as écrite. Tu peux t'imaginer mon affliction de savoir notre bon Père malade et si gravement. Je voudrais aller le voir, et je serais déjà auprès de toi et de lui , mais malheureusement j'ai la respiration embarrassée , et il faudra que j'attende quelques jours avant de pouvoir faire cette course. Car si je me forçais d'y aller aujourd'hui, j'arriverais à Quiers malade et dans l'impossibilité d'apporter quelque consolation ni au cher Père, ni à toi. Tu connais mon mal

habituel ; quand il me prend, surtout dans cette saison , en vain je voudrais me contraindre à aller et venir. À peine puis-je me mouvoir bien lentement , malgré la bonne volonté que j' ai de faire courage. Cependant je m' afflige de devoir rester ici au lieu d' aller partager ta douleur et de me rendre auprès de notre bien-aimé vieillard. J'espère, puisqu'il avait déjà un peu amélioré, que cette inflammation de poitrine ne sera pas aussi grave qu'elle le paraît. Le théol. Guala si vieux, après avoir été mourant, et avoir reçu le S.^t Viatique, s'est trouvé mieux , et il est maintenant hors de danger. Plaise à Dieu que notre P. Feraudi guérisse pareillement ainsi que nous le désirons de tout cœur ! Je joins mes prières aux tiennes. Si François peut faire une course, il la fera certainement. Mon chagrin est double, comme tu comprends ; car je gémis de la maladie du Père , et je partage tes inquiétudes. Pauvre Joséphine ! je te plains bien. Plaignons-nous réciproquement et ne perdons pas courage.

Si le P. Feraudi est mieux , fais-lui dire mille choses de ma part. Fais-lui dire aussi que sans mes oppressions je serais déjà à côté de son lit , et que dans quelques jours je ne manquerai pas d'y aller.

S'il est encore aggravé, tu ne pourras rien lui faire dire , mais son excellent cœur nous devine , et il sait que nous l'aimons et que nous prions.

M.^{me} la Marquise prend part à notre chagrin et elle prie avec nous. Elle me charge de te remercier d'avoir commencé à t'occuper de cette commission, mais l'échantillon que tu as envoyé n'est pas ce qu'il faut. La toile dont on a besoin est une toile pour faire des draps. On lui a dit que l'on en fabrique à Quiers ; c'est de la toile de *rista* (1), où l'on mêle un peu de coton, afin qu'elle soit souple, ainsi qu'il convient pour des draps. Informe-toi, et s'il n'y en a pas, tu me l'écriras, mais ce n'est pas une chose pressante.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

20 Janvier 1844.

Ton SILVIO.

173.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté, que le nom de Dieu soit béni ! Ainsi le saint langage de Job nous apprend à supporter les pertes douloureuses auxquelles nous sommes condamnés sur cette terre, quand notre vie se

(1) *Rista*, voce piemontese, dicesi della canapa cardata e netta.

prolonge. Car cette alternative est inévitable ici-bas : il faut ou mourir ou voir mourir ! Soumettons-nous ; prions pour cette âme si bonne, si aimante, si généreuse, prions parce que c'est notre devoir, mais avec une grande probabilité que le Ciel soit déjà son séjour. Ta lettre précédente qui m'annonçait un état de nouveau un peu inquiétant, ne me fit cependant point présager la fin de notre bon vieillard. Hier j'allai voir François pour lui souhaiter une heureuse fête, je lui fis part de ce que tu m'avais écrit, et nous espérames que bientôt nous aurions de meilleures nouvelles. Je reçus ta dernière lettre à 6 heures du soir, et tu peux t'imaginer quelle peine elle me fit. On se résigne à tout, parce que c'est le devoir du Chrétien, mais la mort d'un homme si digne de toute notre reconnaissance, est un coup dont il n'est pas possible que nous ne soyons affligés. Notre douleur est juste, mais portons-la sans faiblesse, sans murmure ; c'est dans les occasions des sacrifices imposés par Dieu qu'il faut savoir les faire avec un esprit soumis et tout uniformé à la volonté divine. Les personnes chéries qui meurent, nous ne les perdons pas ; c'est un voyage qu'elles font pour un pays où nous irons bientôt les rejoindre. Ou plutôt nous pouvons dire qu'elles sont toujours là auprès de nous, mais d'une manière invisible, nous aidant, nous inspirant, veillant sur nous avec amour comme les Anges. Car

pour les âmes saintes qui sont en Paradis, il n'y a point de distance ; elles sont séparées de nous par un voile mystérieux, mais elles nous voient, elles nous écoutent, elles sont tout proche.

Après avoir lu ta lettre, je l'envoyai aussitôt à François pour qu'il prie et fasse prier ses RR. PP. Ce matin j'ai offert ma Communion dans l'Église de notre Mariette (1) pour l'âme du P. Feraudi : le cœur me dit qu'il prie pour nous dans la gloire avec S.^t François de Sales et avec nos bien-aimés défunts. La Communion m'a fait du bien, je suis plus tranquille. Tu es pieuse, et tu trouveras le calme aussi dans Celui qui commande aux tempêtes et qui les apaise d'un coup d'œil. Tu ne peux pas mieux honorer la mémoire de notre cher P. Feraudi qu'en imitant sa dévotion et son saint courage ; ce ne serait pas l'honorer que de tomber dans l'abattement. Je compte sur ta piété, sur ton esprit, sur le désir que tu as de plaire à Dieu. Je ne vais pas te voir, malgré la satisfaction que j'en aurais, et tu as raison de m'engager à rester. C'est là un sacrifice qu'il faut aussi que je fasse. Je ne me porte pas mal, mais la respiration n'est pas forte, et ce serait une folie de ma part de me rendre malade. Je remercie *Magna* et toute cette excellente famille Daviso des bontés qu'on a pour toi.

(1) Nella Chiesa della Visitazione ; Vedi la nota a pag. 9 di questo volume.

Adieu , ma très chère. M.^{me} la Marquise prend vivement part à ton chagrin et prie avec nous. Elle m' a même dit que si tu pouvais venir passer quelques jours à Turin, elle t'offrirait une chambre. — On meurt à tous les âges ; la sœur de notre Duchesse de Savoie vient de mourir a 22 ans, elle devait épouser le Prince de Carignan ; toute la Cour est désolée.

Adieu, Joséphine. Voulons ce que Dieu veut.

29 Janvier 1844.

Ton SILVIO.

174.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai toujours devant les yeux l'ami excellent que nous ne pourrons jamais oublier, et plus je pense à son cœur paternel et rempli de charité, plus je suis tranquille sur le sort de son âme. Cette idée qu' il a quitté une terre de souffrances , où à cause de son âge avancé il ne pouvait plus avoir que des infirmités, des privations, des craintes , des tristesses , pour

passer au bonheur éternel, à un bonheur qui vaut mieux que toutes les prospérités de cette vie, me soulage, me console. J'espère qu'une telle pensée aura le même effet pour toi. Modérons notre affliction et rendons honneur à notre ami en tâchant d'imiter ses vertus, sa profonde religion, son aimable courage. Qu'aurait-il fait s'il nous avait vu mourir toi ou moi ? Il aurait été consterné, affligé, même abattu un jour ou deux, puis il se serait fait un devoir de relever sa force d'âme; d'adorer avec la plus humble résignation la sainte volonté de Dieu, et de continuer tout tranquillement le reste de son pèlerinage dans la pratique de la prière et des vertus Chrétiennes. Voilà donc ce qu'il faut que nous fassions, ma chère, ainsi que nous l'avons fait quand nous avons perdu les personnes chéries de notre famille avec lesquelles notre bon P. Feraudi se trouve maintenant (nous pouvons l'espérer) en Paradis. Ne cessons cependant jamais de prier pour leurs âmes.

Mad.^{me} la Marquise te renvoie l'échantillon de toile ci-joint et te prie d'en commissioner 600 *ras* (1), mais tout-à-fait conforme à l'échantillon. Je lis et relis ta chère lettre qui est selon les vœux de mon cœur et qui me fait plaisir. Nous sommes bien d'accord, nous

(1) Il *raso*, antica misura piemontese, era lungo 60 centimetri.

nous aimons en Dieu et pour Dieu. Ne craignons rien , il nous soutiendra toujours. Mes respects à toute la bonne Maison Daviso.

31 Janvier 1844.

Ton SILVIO.

175.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu connais cet homme qui pleurait sur son enfant malade et qui le voyant mort cessa tout-à-coup de se désoler, fit son sacrifice et se conforma entièrement à la volonté de Dieu. Ce fut le saint Roi David. Nous devons en faire autant sur le bon vieux ami que Dieu a éloigné de notre vue. J'ai comme toi une profonde conviction qu'il est dans le bonheur éternel. Ce que tu me dis de la fête qu'il avait préparée pour son bien-aimé S.^t Thomas le 28, et de sa mort qu'arriva tout juste la veille, est frappant. Pensons à lui sans plus nous désoler, et toi use de tout ton esprit et de toute ta piété pour ne pas tomber dans la mélancolie. Règle tes heures afin que l'ennui ne te prenne jamais. Quand la santé te le permet, entends toujours ta Messe ; va quand tu le

peux à une bénédiction. De cette manière la journée se sanctifie, les pensées acquièrent la sainte sérénité ; le reste du temps donne-le au soin de ta maison, à tes ouvrages , à un peu de lecture, à voir la bonne famille Daviso qui est si digne de ton amitié. Échange aussi quelques paroles bienveillantes tantôt avec les Lautier, tantôt avec la Ciceri; sois affable, douce, indulgente envers les Rosines quand tu en vois quelqu'une. Reste cependant dans la même prudente solitude et réserve que tu as eue jusqu'à présent, évitant de multiplier les visites et les connaissances. Car le P. Feraudi avait raison ; le nombre des personnes indiscrettes et de visiteurs ennuyeux est grand, et il faut que notre porte leur soit fermée autant que possible. Autrement on se rendrait esclave de vaines convenances et on aurait des importunités et de fréquents déplaisirs. Tenons-nous dans une sage retraite modérée et ne la portons jamais à l'excès, ne soyons jamais sauvages avec personne. Quand les fermiers viennent te voir , salue-les de ma part et reçois-les toujours avec ta bonne grâce ordinaire ; écoute-les avec patience , prends du temps pour réfléchir s'ils te parlent de quelque réparation, ne promets jamais rien, et s'il y a quelque chose de nouveau à considérer donne m'en connaissance. Enfin dans tes lettres, mets-moi au courant de tes petits intérêts.

Tu me fais plaisir quand tu m'écris ; cependant lorsque tu souffres , et surtout des maux de tête, je te permets de ne m'envoyer que deux ou trois lignes chaque fois. Adieu , ma chère , aimons-nous bien. François te salue. Mes respects à *Magna* et à son excellente famille.

4 Février 1844.

Ton SILVIO.

176.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta manière de distribuer ton temps mérite tout-à-fait mon approbation, ma bonne sœur. Je vois avec plaisir que Dieu t'a donné la grâce que j'ai aussi, de ne pas trouver la journée trop longue , quoique vivant un peu solitaire. Je le remercie des ressemblances que nous avons dans nos caractères et dans nos sentiments ; cela fait que notre amitié sera toujours des plus douces et de plus complètes. Je suis par ma position plus dans le monde que toi, mais comme toi j'aime des heures de solitude pour être tranquillement avec Dieu et avec mes souvenirs et mes pensées ; je me pro-

cure ce bonheur d'être seul, j'évite autant que possible les visiteurs, et je me trouve bien de ce genre de vie, dont on sent les avantages à mesure que l'on s'y habitue. Je n'exclus pas toutes les visites ; il y a de bons amis que je vois volontiers de temps en temps, surtout ceux d'ancienne connaissance avec qui l'on n'a pas motif de se gêner. Continue à te faire courage et à combattre la mélancolie de toutes tes forces, souffrant patiemment tes maux, et soignant ta santé qui m'est précieuse. Tu fais fort bien d'apprendre à lire aux deux petits neveux de la Ciceri. Dieu bénit ce genre d'œuvres charitables qui exercent la patience et la douceur de la personne enseignante et qui peuvent être d'une utilité remarquable pour les pauvres enfants. Je suis bien aise aussi que tu aies la sainte pratique du Chapelet à laquelle tant de grâces et tant d'indulgences sont attachées. J'aime pareillement le soin que tu prends d'instruire notre bonne Ciceri dans le Catéchisme. — Tu as raison d'être bien reconnaissante à *Magna* et à toute sa bonne famille de l'amitié que tu trouves dans leurs cœurs. Comme toi je prie Dieu de les en récompenser. Fais-leur agréer mes respects. Ma santé est passable, la respiration ne vas pas mal, mes jambes font leur devoir, ma tête n'a que des migraines légères. J'aurais tort de me plaindre.

Madame la Marquise a désiré faire un petit

hommage au Roi en lui envoyant les *ottave* que je t'expédie ci-jointes. Cette poésie ne se vend pas, et comme elle n'est pas pour le public, on n'en a imprimé qu'un petit nombre de copies, les unes pour la Famille Royale, d'autres pour quelques amis. Je te l'offre de sa part. — Le Roi a agréé ma petite composition. François se porte bien et te dit les choses les plus amicales.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

7 Février 1844.

Ton SILVIO.

177.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce que tu me dis de l'influence qu'a eu le chagrin d'aggraver tes maux de rate, me porte à bien te recommander de nouveau de faire tout ce que tu peux pour ne pas te chagriner. Il est vrai que nous ne pouvons pas être insensibles, mais appliquons-nous toujours à tempérer notre sensibilité par des pensées justes et saintes. Regardons les événements, les maladies, les contrariétés, la mort tantôt des uns tantôt des autres, enfin tout ce qui arrive dans

ce monde , comme des épreuves dont se sert le bon Dieu pour exercer notre patience, notre courage , notre soumission. Réfléchissons que ces épreuves sont pour notre bien, qu'elles nous viennent d'un Dieu rempli d'amour. Tout ce qu'il fait est bon, tout ce qu'il dispose est fondé sur ses trésors infinis de sagesse, de miséricorde , de bienfaisance paternelle envers tous ceux qui espèrent en lui. Il nous laisse en vie par bienfaisance, il nous ôte la vie par bienfaisance , il nous donne tantôt des consolations, tantôt quelques gouttes de son Calice amer, et toujours par bienfaisance, ne demandant autre chose si non que nous l'aimions. Eh bien ! ma chère sœur , laissons-le faire , fions-nous à lui , ne nous désolons pas quand il enlève de ce monde quelqu'un qui méritait notre affection. Il nous est permis de ressentir quelques regrets, quelque tristesse, mais nous devons aussitôt faire usage de notre raison et de notre divine religion pour adhérer de bonne grâce aux décrets de notre Père Céleste. Mettons un frein à notre imagination qui nous peint facilement les choses comme des malheurs , tandis qu'elles ne sont point des malheurs , mais des événements tout simples, par lesquels Dieu gouverne l'univers dans des vues parfaites de bonté et de miséricorde. Aimons-nous sans craindre ni de mourir, ni de survivre aux autres , ni de trop souffrir. Allons tout doucement un jour après l'autre, avec une confiance

illimitée en Jésus , en Marie , en ce puissant et aimable S.^t Joseph qui est notre Protecteur auprès de Celui à qui il a servi de Père. Oh ! que nous aurions tort de trop nous chagriner et de torturer par ces chagrins notre rate et notre cœur ! Le calme et la résignation sont utiles au corps et à l'âme. Dieu ne nous a jamais abandonnés. Souviens-toi fréquemment des millions de grâces qu'il nous a faites , et réjouis-toi dans ces souvenirs. Oui , ma chère , réjouissons-nous d'être nés, d'être Chrétiens , d'être appelés à posséder un jour la vie éternelle avec nos bons Parents et nos bons amis ; réjouissons-nous de vivre , réjouissons-nous de mourir quand notre heure fortunée viendra. En attendant soigne ta santé de toutes les manières que l'expérience a pu t'apprendre , et je t'en serais bien obligé. Je pense comme toi que les médecins sont peu en état de soulager nos souffrances et que, malgré leur bonne volonté , ils ne font souvent que se tromper et que redoubler les tourments des pauvres infirmes. Je porte aussi mes vieilles petites douleurs sans me laisser droguer ni saigner, tant que je puis m'en passer. — Adieu, ma bonne et chère Joséphine. Mes respects à *Magna* et à toute sa digne famille.

7 Mars 1844.

Ton SILVIO.

178.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta rate est bien sage quand elle te permet d'aller un peu visiter tes chères Églises des Franciscains et des Dominicains, ou d'aller au sermon. Je suis charmé que cela te soit quelquefois possible et je te recommande seulement de ne pas faire de trop grands efforts. Pauvre fille ! je comprends qu' à revoir l' Église de S.^t Dominique et cette procession du S. Sacrement, tu dois avoir été émue. Tu fais bien de surmonter toute faiblesse et de ne pas craindre ces émotions ; c'est ainsi que l' âme se fortifie et qu'on a le mérite de renouveler les actes de conformité à la volonté divine. Je pense très souvent aussi à notre bon P. Ferraudi, mais ce que je ne peux pas faire, c'est de me mettre à composer quelque poésie sur lui. Je peux en composer sur la mort des personnes avec qui je n'ai pas été intimement lié. Le cas est différent quand il s'agit d'une affection filiale ou fraternelle. Ces souvenirs profonds sont trop sérieux pour que je puisse me mettre à écrire en vers. C'est comme à l'égard

de Papa, de Maman, de Louis ; la pensée de leur mort est si grave, si sacrée, que ma tendresse s' exhale en prières ; elle ne pourrait pas s' amuser à composer des vers là-dessus. — Je ne puis faire des poésies que pour des sujets qui me touchent moins de près.

Tu as bien raison de ne rien écrire à cet abbé, avec qui une correspondance serait tout-à-fait déplacée. Respectons tout le monde, mais ne nous assujétissons pas à des occupations vaines pour amuser ceux qui s'ennuient et qui ne savent comment passer leur temps. Les correspondances épistolaires ne sont bonnes que quand elles se fondent sur des motifs de parenté ou de véritable amitié, ou quand elles sont nécessaires ou utiles sous un rapport raisonnable d'intérêt ou de charité.

Adieu, chère sœur, soigne ta santé. Je soigne aussi la mienne et je ne me laisse pas emporter en l'air par le vent. Je n'ai pas même voulu aller *m'amuser* à une très belle, très grande et très solennelle (et par parenthèse, *très ennuyeuse*) Académie poétique qui a eu lieu dans la grande salle du palais Carignan. On a voulu célébrer l'anniversaire du Tasse. On y a aussi lu une poésie que j' ai faite il y a quelque temps, mais celui qui lisait à ma place, s'est trouvé sans voix, et il a lu si bas qu' on n' a rien entendu. N'est-ce pas là des amusements bien jolis ? On me dit que par dessus le marché il y faisait un froid de chien. Cependant il y a

des gens qui ont trouvé tout cela ravissant.
Grand bien leur fasse !

Je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à la Maison Daviso.

14 Mars 1844.

Ton SILVIO.

179.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as souffert le jour de ta fête et tu n'as guères de journées de soulagement. Je te plains et j'espère que la cessation de l'hiver te sera favorable ; je le demande à Dieu de tout mon cœur. Car tandis que je vois avec admiration combien tu es patiente et résignée, je ne suis cependant pas content de ces vilains maux qui exercent ta vertu, et je voudrais que tu n'en eusses aucun. Tu fais à merveille de soutenir ton courage pour l'amour de Celui qui tient compte de tout, et qui te donnant le Purgatoire dans ce monde, te traite avec faveur. La Croix est dure, mais elle a l'avantage de nous habituer aux pensées chrétiennes, de nous dégoûter de tout ce qui déplaît à Dieu, de faire que nous soyons entièrement à lui. Enfin quand

les douleurs nous tourmentent, gémissons sans nous plaindre avec excès, et pourtant ne cessons pas d'implorer la grâce de guérir au moins un peu, c'est-à-dire, que les douleurs soient plus rares, plus modérées, plus adaptées à notre faiblesse. Évite de te fatiguer, soigne-toi. Je viendrai te voir probablement le 27 ou le 28. As-tu encore de l'argent pour longtemps ? combien te reste-t-il ? est-ce nécessaire que je t'apporte quelque chose ?

Lorsque la rate ou la tête te font beaucoup souffrir, il est difficile qu'en écrivant tu n'aggraves pas ton mal. Alors écris-moi seulement peu de lignes ; je crains que tu ne te fatigues trop.

Le théol. Audisio a publié un beau commentaire sur mon chant funèbre. Il me juge avec trop de bonté. Je t'envoie cet écrit avec le journal du *Torinese*. — Adieu. Mes respects à la Maison Daviso. — On a de bonnes nouvelles de notre frère ; il ne boîte plus et se porte bien.

21 Mars 1844.

Ton SILVIO.

180.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as bien fait de voir ce bon homme des secrets ; ces gens-là quelquefois sont plus instruits dans l'art de guérir que les docteurs. Cet homme est peut être un qui est souvent à Turin et dont j' ai entendu parler ; on l' appelle *le berger*. Les médecins le détestent, et en attendant il guérit des malades avec ses impertinentes herbes. De temps en temps on le renvoie de Turin comme un coquin parce qu'il a eu l' arrogance de guérir quelqu' un , au lieu de le laisser mourir sous l' autorité médicale. Je voudrais bien que (le même ou un autre) ton scélérat de paysan te délivrât de tes douleurs de rate , avant qu' on le chasse de Quiers pour son crime de trop savoir. Quand même il ne ferait qu' améliorer ton état , ce serait déjà autant de gagné pour ton plaisir et pour le mien.

Avant-hier je rencontrai le peintre Petronilla. Au lieu d' avoir sous le bras un tableau ou un carton de dessins comme les autres fois, il avait rien moins qu' une jeune et charmante créature féminine, fraîche, jolie, modeste, enfin tout-à-fait remarquable. Je pensais que

c'était peut-être une nièce à lui, une cousine, une pupille. Une demie-heure après, nous nous rencontrons de nouveau; M.^{eur} Petronilla m'aborde, il me dit qu'il veut réparer un oubli, qu'il veut me faire part... — Eh de quoi donc? — D'avoir trouvé une personne qui veut faire son chemin avec moi. — Une promenade sans doute. — La promenade de toute la vie. — Quoi? un mariage? vous deux? et bientôt? — Nous sommes mariés. — Allons donc, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas, Mademoiselle? — Elle me confirma qu'ils étaient mari et femme. Je n'avais plus qu'un parti à prendre; ce fut de me réjouir de leur bonheur. Que Dieu les bénisse! Lui est une brave homme, elle paraît un Ange. Espérons qu'ils s'aiment jusqu'à la fin de leur promenade. Chacun son goût; moi j'aime mieux faire ma promenade tout seul. On est seul en apparence, mais on a la compagnie invisible du bon Dieu, qui est le plus sûr et le meilleur des amis. Tu es aussi de mon sentiment.

Parle-moi des fermiers et de l'aimable exercice qu'ils donnent à ta patience. — Adieu.

14 Avril 1844.

Ton SILVIO.

181.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Compte sur ma provision de patience et informe-moi toujours de la conduite des fermiers en toute chose ; je t'en suis obligé. Règle-toi avec eux comme tu le fais , usant d'attention, de prudence, de fermeté, sans cependant te chagriner de ces petites contradictions de leur part, et sans venir à heurter trop fortement.

La Ciceri a eu raison de leur faire observer que puisqu' ils ont employé la chaux pour d'autre choses non convenues, et qu'ils n' ont pas fait ôter le *râteau* comme nous avons dit, si quelqu'un vole le fer , ils seront en devoir de le faire remettre à la fin du bail. Dans le cas néanmoins que la dépense de faire ôter le *râteau* soit peu de chose, tu peux céder si tu veux, après leur avoir fait sentir leur tort. — Comment le Marquis de Cortanze a-t-il eu l'idée d' aller te féliciter de ton prétendu mariage ? est-ce qu'il va quelquefois te voir ? ou bien est-il venu dans l' intention de t' ouvrir les yeux et de t' empêcher de faire cette sottise ?

Si tu rencontres le monsieur que tu crains,

ne l'arrête pas, fais tranquillement ton chemin; et si tu te trouves obligée de lui parler, dis-lui bien poliment, mais bien clair, que tu le pries de ne pas penser à toi, car tu ne veux pas te marier.

Ton médecin paysan a déjà obtenu quelque chose en diminuant ta douleur de rate. Continue à suivre ses ordinations si elles te paraissent raisonnables. Tu seras bien aimable si tu guéris. Porte-toi bien, d'abord pour l'amour de toi, ensuite pour l'amour de moi. Si après ceux qui veulent t'épouser, tu as encore une petite place dans ton cœur, tu me feras un plaisir extrême de me la donner, car tu as une très grande place dans le mien.

J'ai écrit quelques vers comme tu vois pour la naissance du Prince, et Madame la Marquise en a fait imprimer un petit nombre d'exemplaires. Je t'en envoie un pour toi, un pour le Rév. P. Prieur de S.^t Dominique, et un pour les RR. PP. Jésuites, les remettant au Père Zuccherini ou à un autre Père quelconque.

Adieu, chère et bonne sœur.

Mes respects à Magna et à toute sa famille.

18 Avril 1844.

Ton SILVIO.

182.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre m'a pris par le cœur et par la tête , ton joli bouquet m'a pris par le nez et tes charmantes pantoufles m'ont pris par les pieds. C'est délicieux pour moi d'être ainsi ton prisonnier ; je ne trouvais pas autant de plaisir à l'être dans ce beau château de l'Empereur d'Autriche quoiqu'il me fît aussi l'honneur d'orner mes jambes d'une luisante et harmonieuse chaîne. J'aime mieux être enchaîné par ton amitié ; ces liens-ci ne pèsent point, ils sont doux, je n'en désire pas d'autres. Les pantoufles n'ont que le défaut d'être trop belles, et je les admire tant que , si j' osais , je les porterais aux mains à la place de gants. Tu as bien fait d'être un peu *groule* (1) dans tes premières années ; ton esprit mûrissait en silence, il reculait pour mieux sauter.

Il y a des cervelles qui rayonnent comme des astres dans l'enfance et qui s'épuisent bientôt ; la tienne, sans être bête, a commencé tout modestement , tout petitement s'est développée, est accrue , et la voilà toute aima-

(1) Sciocca.

ble, toute gentille, toute sage, sans autre méchanceté que de te moquer des épouseurs. — Ce n'est pas que je m'en moque, disait une demoiselle, mais c'est que je les aime tous et que ne pouvant pas tous les épouser, je veux au moins être juste et ne pas en rendre malheureux cinquante, pour faire le bonheur d'un seul.

Enfin tout prouve que tu n'as jamais été bête et je n'ai qu'à t'applaudir. Ton esprit est aussi digne de louange que tes pantoufles ; je m'incline profondément à leur mérite et au tien.

Je ne m'incline pas autant au mérite de nos chers fermiers qui achèteraient volontiers notre cascade pour rien, et qui ne brillent pas dans leur zèle pour notre intérêt. Il ne faut pas se fâcher, écoute ce qu'ils disent, tolère leurs contradictions sans t'inquiéter, et continue à les faire surveiller pour l'accomplissement de leur devoir, autant que possible. Pense que d'autres fermiers feraient à-peu-près la même chose. — Je n'ai jamais revu M.^{eur} Orlandi, et c'est égal ; car je suis toujours dans l'opinion que nous faisons mieux de ne pas vendre, n'étant que nous deux. La terre est ce qu'il y a de plus sûr ; le placement des capitaux et les cédules ne sont jamais sans dangers, plus ou moins embarrassants dans certains cas. Nous n'avons pas de superflu, mais patience ! le nécessaire nous suffit. Voudrait-il

la peine, pour le peu d'années qui nous restent à vivre, de nous agiter afin de gagner quelques écus dont nous n'avons pas un véritable besoin ? Qu'en dis-tu ?

Le Marquis de Cortanze a été bien bon d'aller te voir. Tu sauras que tu n'as point l'obligation de lui rendre la visite ; les filles et les femmes n'ont cette obligation qu'entr'elles, et non envers les hommes, quand même ils soient de haute condition. — Adieu, ma chère sœur, soigne ta santé, je t'embrasse avec beaucoup de tendresse pour toi et pour certaines jolies pantoufles qui me rappellent ta bonté. — Mes respects à *Magna* et à toute cette petite troupe de nièces.

20 Avril 1844.

Ton SILVIO.

183.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier matin notre paysan Joseph est venu m'honorer d'une visite. Il m'a dit que comme c'était à Quiers la fête de S.^t George et que ce jour-là on ne travaille pas, il avait pensé de venir me voir. — Eh pourquoi donc ? —

Pour une commission que j'ai à faire. — Expliquez-vous. — Il s'expliqua, et la commission lui avait été donnée par un monsieur. C'était que si je voulais me défaire de la cascade, on me donnerait volontiers une rente viagère. Il m'a dit en confidence que ce monsieur est M.^{eur} *Poron* (peut-être Pollon). J'ai répondu que je n'aimais pas ce genre de contrat qui forcerait des gens à désirer que nous crévions le plutôt possible. Je lui ai donné quelque chose pour aller déjeuner et je lui ai souhaité bon voyage.

Cette fête de S.^t George ne t'a-t-elle pas fatiguée ? N'as-tu pas été trop debout pour voir la procession ? n'as-tu pas voulu entendre quelque long panégyrique pour prendre une bonne migraine et devenir de toutes les couleurs ? J'espère que non. Sans quoi on pourrait bien dire que ton esprit ne vaut pas les aimables pantoufles que tu m'as envoyées et qui me font tant de plaisir. À propos, sache que ton génie pantouflique a atteint la perfection, même pour la mesure. Elles vont à merveille, elles me chaussent si joliment que si je ne puis pas admirer toute ma personne, j'admire au moins la partie de ma personne qui est si magnifiquement logée dans tes pantoufles. Tu as craint que l'orgueil ne me montât à la tête ; tu me l'as fait descendre aux pieds. Voilà ce que tu as gagné.

Mais ce fameux docteur champêtre n'a donc

pas de spécifique. Ils disent que ce n'est pas un mal qui abrège la vie, qu'il faut se ménager, ne pas faire trop de mouvement, ne pas se nourrir de choses inflammantes, prendre de la chicorée. Enfin il me paraît 'qu' ils en savent autant que nous. C'est un mal très commun, et surtout en Angleterre. On peut arriver jusqu' à cent ans avec cela et avec les maux de nerfs. Le parti le plus sage , c' est d' apprendre à se soigner tout tranquillement pour tâcher d' adoucir le mal. Moyennant ces attentions les souffrances diminuent , et quelquefois même elles disparaissent avec le temps. Il ne faut ni perdre toute espérance de guérir, ni croire que ce soit facile. Prie, prions, on gagne toujours quelque chose en priant ; car si Dieu ne nous accorde pas la guérison du corps , il nous accorde celle de l' âme. Mais quand nous demandons de guérir, nous devons le faire avec soumission, acceptant volontiers la continuation des souffrances , si elles sont pour notre salut. C' est justement , ma chère sœur, ce que tu fais. Adieu, aimons-nous pour toute l' éternité.

25 Avril 1844.

Ton SILVIO.

184.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as été bien sage de fêter tout tranquillement votre S.^r George , sans risquer de fatiguer ta rate par une dévotion trop promeneante. Quoique ce pauvre guérisseur rustique ne te guérisse pas, a-t-il au moins trouvé des emplâtres qui te soulagent ? Ne néglige pas de persévérer dans l'usage des remèdes qui sont raisonnables et qui te paraissent de quelque utilité. Il faut se soigner sans faiblesse, mais continuellement, jusqu'à ce que nous quitions la terre. Je me soigne aussi selon les besoins de ma misérable santé. Elle n'est pas mauvaise non obstant mes bagattelles ordinaires , et j'aurais tort de me plaindre. Ma plus grande difficulté est de monter les escaliers ; aussi je ne vais que bien rarement faire des visites. Mettons nos souffrances à profit les offrant à Dieu afin qu'il les bénisse et qu'il en tienne compte pour nous épargner, s'il est possible, le Purgatoire ou pour nous en abrégier la durée. Cet espoir est très consolant et doit nous donner du courage.

Te souviens-tu du tailleur M.^{eur} Borio, no-

tre voisin ? Il vient de mourir. C'était un bon Chrétien. Il a fait une mort douce, ne témoignant aucune frayeur et disant au contraire que Dieu le remplissait de joie en l'appelant finalement à lui. J'espère qu'à notre heure nous en dirons autant. — On est bien faible quand on n'ose pas penser à la mort, et d'ailleurs tout nous force à y penser. Rien ne dure ici-bas, les années s'envolent rapidement, les personnes meurent, les fleurs brillent à peine quelques instants ; pas même ma belle rave n'a pu avoir une longue existence ! pas même ton pauvre serin n'a pu éviter les griffes meurtrières de cet abominable chat ! Enfin tout nous ramène à cette chanson : *Il faut mourir*. Chantons-la de bonne grâce aux pieds de notre bon S.^t Joseph qui nous aide à vivre et qui nous aidera à mourir.

Je plains ta petite veuve et sa famille orpheline ; je te plains aussi du chagrin que tu as éprouvé de la scélératesse de ce chat. Même les plaisirs innocents ont des événements douloureux qui les abrègent. Jouissons de ces petits plaisirs sans nous y attacher ; pensons au bonheur que nous aurons un jour de voler au Ciel , comme des jolis serins échappés de la cage et nous moquant du vilain chat qui sautera sans pouvoir nous attraper. Oh délices éternelles ! oh Paradis ! oh Jésus, Joseph et Marie ! Oh la belle cage , oh le beau palais , oh l'immense jardin que nous aurons

là-haut ! Et bientôt, car la vie est courte ! —
Réjouissons-nous, souffrons, aimons.

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse. Mes
respects à toute la maison Daviso.

28 Avril 1844.

Ton SILVIO.

185.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je reçois ta lettre et je vois que la demoiselle Daviso n'était pas encore arrivée. Je pense que cette demoiselle sera partie hier et que tu auras déjà eu le plaisir de la voir. Quelle joie pour *Magna* et pour toute cette aimable troupe au retour de l'enfant prodigue ! Dans les bonnes familles où l'on est habitué à vivre ensemble, une absence de quelques jours paraît un siècle. J'espère que les demoiselles Candide et Zita seront guéries de leur fièvre. Présente mes respects à toute cette Maison.

Je m'accoutume à trouver assez ressemblant mon petit tableau (1), mais tantôt je voudrais qu'il fût moins grave, tantôt qu'il eût plus d'expression. En total j'en suis content. Il me fait compagnie dans mes heures de solitude. — Ce

(1) Il ritratto del P. Feraudi.

bon Père me dit que tu te trompes te croyant si peu éloignée de ta décrépitude. Tu vieilliras tout doucement et bien longuement, comme il a fait lui-même. Je tiendrai la même conduite, et nous passerons des années à savourer nos petites infirmités de tête, de rate, de poumons, de jambes, de nerfs, pour n'avoir plus de Purgatoire à souffrir. Ainsi soit-il. — Mais ne néglige pas de te soigner pour adoucir et diminuer tes maux ; ne fais rien d'imprudent, ne marche pas trop vite, ne te laisse pas non plus affaiblir restant trop dans la maison, souviens-toi de manger suffisamment. Conserve-toi pour me faire plaisir, car tu sais que j'aime bien ma bonne petite vieille sœur.

5 Juin 1844.

Ton SILVIO.

186.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je reçois ta bonne et compatissante lettre d'hier. Allons, plaignons-nous tendrement l'un l'autre, prions, et laissons faire au bon Dieu. En attendant je te dirai que je suis charmé d'apprendre que ta santé a un peu gagné. Courage, continue à te soigner, et sois persuadée que je me soigne aussi avec une sagesse admi-

nable , car je ne veux pas qu' il soit dit que tu sois plus sage qu'un vénérable vieux de 55 ans. Avouons qu' il est ennuyeux de tant nous occuper de notre misérable carcasse. Cependant il le faut ; Dieu veut que nous ne négligions pas de conserver les coquilles dans lesquelles il a enveloppé notre esprit. Un beau jour il les cassera tout doucement lui-même , et cet esprit déploiera ses ailes et s'envolera loin de la terre. — Vive donc Jésus et Marie, et point de mélancolie ! Oui , les oppressions ont quelque chose de peu agréable , mais je m' en moque. Je mérite cent fois pis , et je suis enchanté de n'avoir que ce petit supplice, auquel du reste je suis déjà depuis longtemps accoutumé. Cela ne m'empêche pas de me lever, d'aller à l'Église, de faire, chaque fête, mes dévotions. Eh bien ! quand Jésus est venu si mystérieusement nous consoler, nous encourager, nous nourrir de sa force et de son amour, pouvons-nous encore nous dire malheureux ? Jouissons, abandonnons toute tristesse, aimons notre Croix , soyons glorieux d' être disciples du Roi des Cieux , d'être ses serviteurs, ses amis dans ce monde et pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Mes respects à *Magna* et à toutes ses nièces.
Je t'embrasse et suis

7 Juillet 1844.

Ton SILVIO.

187.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

François est arrivé glorieux et triomphant. Comme il fallait que quelqu'un tombât du mulet, il a laissé tomber le R. P. Provincial et il s'est tenu ferme sur sa selle. Cette chute a été sur la neige dans des vallées, mais heureusement le P. Provincial s'est relevé sans autre mal qu'un peu de frais. Ils se portent tous les deux très bien. — François te dit mille choses affectueuses.

Magna a plus d'esprit que toi ; elle est charmante de t'avoir suggéré de prendre un peu de *sambayon*. Elle est bonne, elle est charitable, et toi pas du tout ! J'ai envie de te gronder. Et si tu ne veux pas que je te gronde, sois plus attentive à te soigner, à imaginer ce qui peut te faire du bien, car malgré ma colère je t'aime. Pauvre fille ! je te plains de tes souffrances, je te plains aussi de ce qu'étant Trésorière de S.^{te} Anne, tu n'aies pas pu aller au sermon du bon P. Tornielli. Il vaut cependant mieux ne pas y être allée, que si tu y avais été pour y faire des grimaces et t'évanouir à l'honneur du prédicateur avec risque de lui faire perdre le fil et d'effrayer l'audi-

toire. Que veux-tu ? Dieu ne demande pas davantage quand il envoie certaines infirmités ; il nous impose le devoir de la patience et non celui d'aller entendre de beaux sermons. Que sa sainte volonté soit donc faite ! Laisse les sermons pour les autres , prie dans ta petite solitude , prêche toi-même à la bonne Ciceri pour modérer son inutile désir d'avoir de belles couleurs, et humilie-toi en pensant que tu as un air de jeunesse et de santé qui ne t'empêche pas d'être une pauvre vieillotte infirme. Ne laisse pas languir ton estomac, soutiens-le tantôt par la bonne médecine de *Magna*, tantôt par de petites tasses de bouillon au jaune d'œuf, tantôt par quelques mets nourrissants et légers. N'attends pas comme un petit serin sans esprit qu'on te donne la becquée. Si tu manges encore du pain de grenadier , pense cependant que tu n'es pas une grenadière ; prends garde qu'il ne soit trop lourd ; n'en mange que de petites quantités mâchant et remâchant comme il faut.

J'ai aussi fêté S.^{te} Anne , la sainte qui a présidé à ma délivrance. J'ai assisté à la solennité des Religieuses de S.^{te} Anne. Messes, discours , bénédiction , chant délicieux ; rien n'a manqué. Ma poitrine n'a pas souffert.

Puisqu'au passage de la *Madre* tu étais si souffrante, je suis bien aise que sa venue n'ait été que momentanée et que tu ne te sois pas mise dans le pénible embarras de lui donner

à dîner pendant que tu n' en pouvais plus. Quand on souffre, il ne faut jamais s'assujétir à ces embarras, car il n'y a là aucun devoir. Ce n'est qu'une simple convenance en cas que l'on se porte passablement.

Tu fais à merveille de ne pas recevoir des visites qui aggraveraient tes maux de tête. Reçois seulement la musique que l'on a la bonté de te faire avec la sonnette ; les paroles tu les sous-entends. Mais s'il t'arrive de rencontrer ces personnes, sois toujours aimable et respectueuse, afin qu' on ne t'accuse pas de fierté.

Adieu, ma très chère. Rappelle-moi à toute la maison Daviso.

28 Juillet 1844.

Ton SILVIO.

188.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voici donc la grande fête de ma délivrance ! Que Jésus soit béni ! et avec lui le Père et le S.^t Esprit. Que la S.^{te} Vierge et tous les An-

ges, les Saints et les Saintes soient bénis, sans oublier S.^t Pierre qui a brisé mes liens ! Que d'amis puissants nous avons ! que de secours nous recevons par leur céleste charité ! Que de bonnes âmes aussi ont prié pour moi sur la terre et ont contribué à me faire sortir de prison ! Tu étais de ce nombre, et tu continues à m'attirer des bénédictions par tes prières. Je ne puis donc que bénir et remercier, puis remercier et bénir, en haut, en bas, à droite, à gauche, partout.

Un jour je rencontrai le Baron Daviso qui se réjouit de me voir dans les rues, marchant à la vérité bien lentement, mais enfin marchant avec mon admirable bonne grâce ordinaire. Il me paraît que ma petite indisposition avait trop allarmé certaines imaginations bienveillantes. On craignait que je ne fusse gravement malade, tandis que cette indisposition n'était pas grande chose. Je suis bien aise que ce bon Baron ait pu te dire qu'il m'a vu et que je suis suffisamment rétabli. — Ce matin j'ai été à l'Église de bonne heure. Après cela j'ai pris le café avec nos Rév. Pères Jésuites. François se porte bien et te dit mille choses affectueuses.

Je pense qu'à ta fête de demain tu ne pourras pas aller jusqu'à l'Église des Franciscains qui est si élevée. Je désire bien que tu ne fasses pas d'effort qui te soit nuisible.

Adieu. Aimons nos Saints et nos Saintes,

aimons le bon Dieu et tous ses élus, aimons-nous pour toute l'éternité. Mes respects à toute la bonne famille Daviso.

1 Août 1844.

Ton SILVIO.

189.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta lettre me console, me réjouit ; je suis enchanté que ton pied te laisse un peu te remuer et sortir. Profite de ce petit bonheur ; je suis sûr que tu seras assez prudente pour ne pas en abuser. Ni ta dévotion ni la mienne ne sont pas pour S.^t Trottin (1) ; le bon vieux Père avait raison aussi quand il te disait que si tu avais eu une meilleure santé, tu aurais peut-être été moins recueillie, moins pieuse. Il est vrai qu'il y a des personnes qui font un excellent usage de leur bonne santé, et il est à présumer aussi que tu aurais été de ce nombre. Cependant on n'est jamais sûr si on se rendrait agréable à Dieu dans un état diffé-

(1) Si dice per ischerzo *divoto di s. Trottino* di uno che cammini molto e in fretta.

rent de celui où il nous met lui-même , et il vaut mieux en douter, reconnaissant notre faiblesse. C'est pourquoi en demandant des grâces temporelles, nous les demandons toujours sous condition.

Je suis bien fâché de la maladie de notre bonne mère Ciceri ; je l'ai probablement vue pour la dernière fois. Prions pour elle et pour les cœurs affligés de sa famille. Je n'oublierai pas de dire quelques *Ave Maria*.

Adieu , ma chère sœur. Voilà la pluie que l'on a tant désirée ; espérons qu'elle fasse du bien. Soigne-toi , n'oublie pas que c'est un plaisir que tu me fais. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

6 Septembre 1844

Ton SILVIO.

190.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai été à Turin , j'ai vu notre bon François, je lui ai donné la bonne nouvelle que ton pied est mieux, il s'en est réjoui, il te salue. Aujourd'hui ou demain matin il part pour Lanzo où il va donner les Exercices aux Novices. Sa santé va bien. La mienne va bien aussi : celle de M.^{me} la Marquise ne va que

très médiocrement. La rate, le foie, le cœur, les nerfs tout en elle est sujet à des souffrances. Son courage et sa conformité à la volonté de Dieu la soutiennent, mais elle a souvent des heures très pénibles. Elle se sent quelquefois comme si elle allait mourir. Aussi la pensée de la mort l'occupe fréquemment, sans cependant l'attrister ; elle tâche de se tenir prête avec autant de tranquillité qu'il est possible. C'est ce que nous devons tous faire chaque jour, sans nous troubler. Elle ne cesse point d'être aimable et gaie quand il s'agit de faire plaisir aux autres. Hier au soir elle a bien réjoui les Sœurs de S.^{te} Anne et leurs élèves qui sont ici à Moncalier dans leur maison de campagne ; elle leur a fait faire une très jolie illumination dans leur jardin en l'honneur de la S.^{te} Vierge. Nous y avons été. Au fond du jardin il y avait un magnifique Autel tout éclairé par une infinité de petites lampes dans des verres de toutes les couleurs, et on y a chanté les louanges de Marie.

Comment te trouves-tu ? comment va la fluxion de *Magna* ? Et notre pauvre vieille mère Ciceri ? — Je n'oublie point de prier.

Adieu, chère et bonne sœur. Mes respects à toute la maison Daviso.

Je t'embrasse et suis

Dimanche, Nativité de Marie.

Ton SILVIO.

191.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Samedi je t'écrivis à la hâte quelques mots; avant de partir de Turin je vis François qui avait eu de tes nouvelles par le P. Zuccherini et qui m'annonça la course qu'il allait faire le jour après à Quiers.

Je pense qu'il aura pu disposer de quelques moments pour aller te saluer. En revenant de ma visite à François on m'apporta ta bonne lettre du 27, où tu me disais que ta vendange était finie et que tes aimables vendangeuses s'y étaient amusées. — S'il t'arrive de voir le Père Prieur des Dominicains ou d'autres de ces RR. PP. présente leur mes respects. Ce P. Prieur Burzio est-il frère de ton Confesseur? — Tu me parles du plaisir que l'on a de juger que tu te portes à merveille et de te conseiller de longues promenades, tandis que tu ne peux pas même en faire de courtes sans souffrir. Quoique je n'aie pas ton air de jeunesse et de bonne santé, je suis comme toi persécuté par ces agréables conseils. Ceux qui ont envie de marcher et qui peuvent le faire, ne s'imaginent pas qu'il y a des personnes qui sont forcées par leurs souffrances à se mou-

voir le moins possible ; ils prêchent toujours l'exercice. Il faut les écouter avec patience et leur savoir gré de la bonne volonté qu'ils ont en suggérant un remède qui leur paraît si raisonnable et si facile pour tout le monde. — Je ne te prêche rien que de te soigner et de faire tous les jours autant de pas (dans la maison ou dehors) que tu te sens capable de faire, sans trop fatiguer ton talon. Il est bon de ne pas renoncer au mouvement, car si on s'en prive trop, le corps s'affaiblit. Tâche d'aller chaque jour à la Messe, excepté quand tu n'en as pas véritablement le pouvoir. Ce grand renouvellement du Divin Sacrifice est si sublime, si rempli de grâces, que nous perdriions beaucoup si nous n'étions empressés d'y assister tous les jours lorsque nous le pouvons. La Sainte Messe fait mon plaisir, et la Sainte Eucharistie quand je m'y approche fait mon bonheur. Voilà nos meilleurs trésors ! Dieu est là, Dieu se donne à nous. N'y a-t-il pas de quoi être gai, malgré nos infirmités ? Vive la joie ? Croyons, espérons, aimons, et attendons doucement l'heureux jour de notre mort. Tremblons plutôt de joie que de peur.

Aujourd'hui nos deux Français repartent ; nous avons à la vigne deux autres hôtes. L'un est le Chanoine Tua , Recteur du Séminaire d'Acqui, excellent Ecclésiastique ; l'autre est une Sainte qui s'appelle M.^{elle} Guittaut , de Chambéry. Elle a fondé un Refuge à Cham-

béry , elle donne tout aux pauvres , elle est pieuse comme un séraphin, et sa dévotion est toute aimable et pleine de sérénité. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects aux saintes vendangeuses et à toute cette digne famille.

Le jour des Saints Anges Gardiens.

Ton SILVIO.

192.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine, ,

Je n'ai point été à Turin, je ne sais si notre cher François y est revenu. A-t-il enfin pu trouver quelques moments pour aller te donner le bonjour ? Je l'espère, et sa visite t'aura fait plaisir. Ne sois pas surprise s'il se rend si peu visible ; ce n'est pas manque d'affection de sa part, mais plutôt un devoir qu'il se fait de n'avoir pas de volonté et de disposer de son temps selon la volonté de ses collègues. Il aspire ainsi à être aussi parfait Religieux que possible , se détachant autant qu'il peut de la terre et de lui-même. Son intention est sainte , et la bienveillance qu'il a pour nous n'y perd rien, car il nous aide par ses prières.

Les bonnes et ferventes prières sont le plus précieux trésor que l'on puisse employer pour ceux que l'on aime. — Comment va ta santé ? La mienne est toujours passable ; je respire assez bien pendant le jour, les nuits sont médiocres. Soignons-nous et portons nos petites souffrances avec patience et contentement pour plaire à notre divin Sauveur et à sa Sainte Mère.

Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Samedi, 5 Octobre 1844.

Ton SILVIO.

193.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Un de mes compagnons de prison M.^{eur} Borsieri est venu passer quelques jours en Piémont ; son premier pas à Turin a été d'aller me chercher, ensuite ne m'ayant pas trouvé, il est allé à Réan voir le Prince de la Cisterne. Mon projet était aussi de faire une visite au Prince. Je me décidai donc de partir avant-hier pour Réan ; j'y fus accueilli avec grande affection par le Prince de la Cisterne, par Borsieri, par un autre bon ami qui était là. Nous

passâmes une journée agréable, quoique mêlée de mille douloureux souvenirs de nos malheurs. Je revins hier matin à la vigne, un peu fatigué de la course, mais cependant avec assez de respiration. Je ne fis que traverser Turin sans m'arrêter pour voir François. Je pense qu'il y est revenu de Quiers et j'espère qu'il se porte bien. Ta lettre m'apprend qu'après avoir un peu soupiré tu as enfin eu le plaisir de recevoir une petite visite de lui. Je suis bien aise que tu l'aies vu et que tu l'aies trouvé en bonne santé. Je ne sais encore rien de la commission qu'il veut me faire, mais si c'est pour que j'accepte la dédicace d'un livre, je ne pourrai pas dire que oui. Plusieurs auteurs ont voulu et veulent de temps en temps me dédier des livres. Il ne me convient pas d'accepter, car je ne peux pas protéger, acheter beaucoup d'exemplaires, payer l'impression : c'est ce que les auteurs veulent quand ils font une dédicace (excepté pourtant quelques dédicaces qui sont faites véritablement par amitié et sans but intéressé). Je dirai tout cela à François quand je le verrai.

J'aime bien tout ce que tu me dis dans ta lettre relativement à l'espèce de bonheur que tu sens en assistant aux Saints Mystères et surtout à la participation de la divine Eucharistie. Voilà ce qui donne de la force, et quoique tu trembles un peu de peur lorsque tu penses à la mort, tu verras un jour que cette

peur sera remplacée par le calme et par la joie.

La nouvelle de la mort de M.^{eur} le Comte Masin m'a fait de la peine. Je viens d'écrire quelques mots à la pauvre Comtesse qui est inconsolable, me dit-on, de cette perte si inattendue. Prions pour les morts et pour les vivants.

Je te remercie du charmant petit vase que tu m'as envoyé. Les mitaines je les remettrais à François la première fois que j'irai à Turin.

Adieu, ma très chère. Bien des choses à *Magna* et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis

8 Octobre 1844.

Ton SILVIO.

194.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Au lieu de quitter la vigne samedi, nous sommes restés deux jours de plus. J'ai reçu ta chère lettre du 18 qui contient la plus aimable expression d'une âme qui ne veut avoir d'autre volonté que la volonté de Dieu. Je le remercie de t'inspirer ces sentiments de con-

formité, de sacrifice et de calme, qui sont ce qu'il y a de plus raisonnable. Car à quoi-bon se ronger de chagrin parce qu'il faut souffrir et qu'un jour il faudra mourir ? Ce qui est inévitable, il vaut mieux le prendre avec tranquillité et sainte résignation qu'avec une tristesse inutile. La raison et la Religion nous le disent également. Que Dieu bénisse l'amicale prophétie de *Magna* qui veut qu'en vieillissant tu finisses par devenir forte et saine ! J'aime aussi à espérer que tu guériras, ou que du moins tes souffrances s'adouciront suffisamment pour que tu reprennes le pouvoir de faire du mouvement plus que tu n'en fais présentement. — Aujourd'hui je verrai François et je lui remettrai finalement ton petit cadeau qui lui fera plaisir.

Adieu je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à l'aimable Prophétesse et à toute sa famille.

Lundi, 21 Octobre 1844.

Ton SILVIO.

195.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce que tu me racontes dans ta bonne lettre me fait voir que vous avez bien raison, toi et la Ciceri, d'user de précaution, car les voleurs ne manquent pas dans le monde. Celui qui regardait par le trou de la serrure dans la porte à côté de la tienne, avait peut-être la jolie pensée d'étudier le moyen d'aller chez-toi. Cela n'est qu'un doute ; mais les paquets cachés dans la cave et si habilement emportés étaient véritablement des objets volés. C'est heureux qu'on ne vous ait rien pris à vous autres. Continue, ma chère, à être bien attentive et à bien suivre ton système de ne pas ouvrir facilement à ceux qui sonnent. — François est allé convertir ta ville natale. Je pense qu'il dit aux habitants de Pignérol : « Soyez comme ma sœur, qui est tout ce que votre pays a produit de plus aimable et de plus vertueux. »

Il reviendra dans peu de jours.

As-tu jamais entendu parler d'un fameux remède pour le rhûme ? Je l'ai essayé et il m'a fait merveille. Hélas ! il n'a plus le bon-

heur d'être à la mode, mais c'est tout bonnement du jus de réglisse.

Adieu, mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis

6 Novembre 1844.

Ton SILVIO.

196.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu diras à mademoiselle Gabrielle qu'après avoir lu , senti et admiré ses aimables vers , je me suis trouvé embarrassé, car si je t'assure que je les trouve charmants, elle prendra cette expression pour un compliment et elle me fera la moue. Pour qu'elle me conserve sa bonne grâce et qu'elle m'honore de son sourire , dis-lui que ses jolies strophes sont détestables , qu'elles ont le défaut de paraître plus belles l'une que l'autre, qu'elles me donnent de temps en temps la pénible envie de les relire , ce qui est fort ennuyeux. Ajoute lui qu'elle avait bien raison de ne pas vouloir me tourmenter par la communication de cette petite poésie délicieuse, et que je ne lui suis pas du tout reconnaissant ; je n'aime pas des vers si simples et si élégants à la fois. Les vers que j'aime sont ceux qui sont plats, ou bien

boursoufflés, bien obscurs. — J'espère que ces gros mensonges lui plairont, puisqu'elle est si ennemie des éloges que l'on aurait envie de lui faire et qu'elle mérite. Remercie-la, je t'en prie, mais avec toute ta mauvaise grâce possible, afin qu'elle ne croie pas que nous sommes trop de ses admirateurs.

Tu es plus abominable qu'elle encore, car tu ne sais penser à moi que comme à un vilain vieux malade. Je ne le suis point. Mes rhûmes vont et viennent tout doucement sans m'empêcher d'aller briller tous les jours dans les rues, et si je marche lentement c'est pour faire mieux remarquer la beauté de mon individu. Hier j'ai été voir François ; il a converti tes compatriotes : ils sont tous à présent des agneaux comme toi. Sa santé est bonne, il te donne mille bonjours fraternels. Adieu.

Dis à l'oreille de *Magna* (sans que la jeune troupe t'entende) que toutes ses nièces sont des trésors de vertu. L'esprit et le cœur abondent dans toute la famille, et M.^{elle} Gabrielle est un excellent interprète en poésie des sentiments qu'elle a en commun avec ses sœurs et ses frères. Il faut que le Baron ne soit pas méchant, puisque Dieu lui a donné une telle famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

10 Novembre 1844.

Ton SILVIO.

- 197.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La bonne humeur avec laquelle tu tâches de porter tes souffrances est charmante et me fait plaisir. C'est une grâce de Dieu, conserve-la. Ta lettre m'a réjoui, tu plaisantes aimablement, tu m'as su faire une peinture si vive en peu de mots, que je vois ta pauvre bonne vieille tremblotant. Les branlements de tête de cette ancienne matrone veulent te dire : « Non, non, vous n'avez pas encore l'honneur d'être vieille. » Montre-lui que tu l'es en ajoutant quelque sonore harmonie de ton gosier enrhumé, au concert mélodieux de tous ces poumons séculaires ; alors la bonne dame te pardonnera d'être encore sans rides et si peu digne de figurer parmi les vénérables Sybilles. Elle te dira : « Non, non, ma belle vieillotte, vous n'êtes plus guère jeune, je vous accepte pour compagne ; voici une place, asseyez-vous, et branlons nos têtes en bonne amitié. — Quant à moi, chère sœur, j'ai encore la tête assez ferme, mais je suis vieux malgré cela. Je n'en suis pas fâché et je ne voudrais pas rajeunir. Soyons contents d'être ce que Dieu veut que nous soyons, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous

prendre , pour nous rajeunir éternellement : c'est-là la seule jeunesse désirable , car celle de ce monde est bien courte, et le plus souvent elle est remplie de folles passions et d'erreurs. — Notre cher François te salue ; il se porte à merveille. À son avis, quand tu as des fluxions, tu ne dois te coiffer ni de la chancelière ni de rien de trop chaud. Il dit que les enveloppes excessives concentrent une trop grande quantité de chaleur à la partie malade, redoublent la fluxion et causent des maux de tête plus douloureux. Il faut se couvrir, mais sans excès. Ce qu'il faut bien réparer du froid ce sont la poitrine et les pieds (sans oublier les bras). L'opinion de ce grand docteur me paraît juste.

Adieu. Mes respects à *Magna* et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis

Dimanche, 24 Novembre 1844.

Ton SILVIO.

198.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je rends toute mon estime à tes oreilles et à tes dents depuis qu'elles n'ont plus l'impudence de te faire mal, et je les prie de con-

tinuer à se faire honneur. Mes oreilles et mes dents ont une conduite parfaite à mon égard: je ne puis pas même beaucoup me plaindre de mes vieux poumons. Ils sont comme de bonnes rosses qui ne traînent pas mal la charrette.

Je suis fâché que Joseph ait un peu cédé à la tentation du vol. S'il ose venir me présenter sa figure, je lui montrerai la mienne, et il n'en sera guère content. Pauvres fermiers! qu'ils apprennent à mieux surveiller. Nous ne leur avons pas loué notre cascine pour le plaisir de payer ce qu'ils se laissent voler. C'est leur affaire, et tu as bien fait de le déclarer.

J'ai vu hier François, il te salue. Adieu. Nous avons les examens des Élèves du Monastère de S.^{te} Anne. J'y vais avec Madame la Marquise.

Je t'embrasse, je te charge de mes respects à toute la bonne famille Daviso et je suis

28 Novembre 1844.

Ton SILVIO.

199.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je vois par ta bonne lettre que la neige n'est pas toute tombée au deçà de la colline; nous en avons cependant eu une si grande quantité, qu'il n'en sera plus guère restée pour vous autres. Quoiqu'il en soit, je suis bien aise que ce temps ne t'ait pas causé les maux de tête que les jours de neige te causaient l'année passée. Cela me fait même supposer que la cause ne fût pas celle-là. Je te recommande d'avoir soin de ta tête et de ta rate pour tous les temps et de te moquer d'eux, sans cependant oublier de bien te réparer. Hier notre neige de Turin a été si copieuse, si durable, si impitoyable que tout le monde s'en étonnait; depuis je ne sais combien d'années, on n'avait rien vu de pareil. Ceci nous annonce un froid remarquable pendant tout l'hiver. Tant mieux! nous aurons un printemps délicieux. En Savoie il y a quantité de maisons de montagnards qui ont été couvertes jusque par dessus les toits d'une neige dont on a craint d'être étouffé. On a dû se sauver par les toits comme des chats, cherchant un refuge où l'on a pu, et tremblant non seulement

de froid, mais de la crainte que ce ne fût la fin du monde. Voilà ce qui nous est rapporté pour nous consoler des petits ennuis que la neige nous donne à Turin. Nos plus grandes rues sont présentement arrangées à la Milanaise, sans notre chère *doira* (1). Il en arrive que l'on n'est pas encore accoutumé à emporter vite la neige avec des charrettes comme à Milan. On crie, on court, on va, on vient, on accumule la neige, on oublie de l'emporter; dans une rue on ne donne plus *la doira*, dans d'autres encore à la vieille mode on fait couvrir des torrents: l'eau entre dans les caves, dans les vestibules, dans les cours, on ne la fait plus marcher, mille obstacles l'arrêtent. On gémit de n'avoir plus partout ces belles anciennes *doire* auxquelles nous étions habitués, ce service si bien réglé, ces nombreux balayeurs; on glisse, on tombe, on dit que jamais on n'avait vu de pareils inconvénients pour un petit déluge de neige. Pauvres gens! je plains ceux qui sont obligés de sortir de chez eux. Moi, je reste tranquillement à la maison, j'ai un bon feu, j'en jouis, j'attends que tous ces charivaris soient passés, et je

(1) Le vie di Torino avevano tutte una volta un bel rigagnolo scoperto (*doira*) che scorreva nel mezzo e serviva a spazzar via la neve nell'inverno, ad innaffiare d'estate, ecc. Queste *doire* furono tolte poco alla volta da tutte le vie, perchè considerate troppo contrarie al moderno progresso.

pense que si à Quiers la neige abonde comme ici tu feras comme moi. Remercions Dieu d'avoir un climat moins mauvais que tant d'autres, d'avoir d'assez bonnes chambres, d'avoir tout ce qui nous est nécessaire ; remercions-le de tout et toujours, et puisqu' il nous a tant donné , demandons davantage , demandons la grâce de nous faire saints. Ainsi soit-il.

Jeudi, 5 Décembre 1844.

Ton SILVIO.

200.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le retard de ma lettre de jeudi t' a donné un peu d'inquiétude, mais j'espère que tu auras bientôt été rassurée en la recevant. Souviens-toi qu'un jour de retard ne signifie rien, car le domestique qui porte les lettres à la poste peut quelquefois arriver un moment trop tard, et alors les lettres ne partent plus que le lendemain. Je ne serais pas étonné non plus que dans les journées si gelées que nous avons eues, les voitures aient eu de la peine à aller à Quiers. Les courriers de tous les pays ont retardé de plusieurs heures. Des voyageurs à

pied sont morts de froid. La même affreuse gelée a causé la mort à une des sentinelles de la Citadelle, à un *préposé*, à une vieille pauvre femme. Un homme qui venait à Turin en *bou-ghé* (1) est arrivé à son auberge accoutumée ; il avait les yeux ouverts, mais il ne se remuait pas, il ne parlait pas. Le cheval avait su le conduire là, mais l'homme était mort. Voilà nos tristes histoires. Plaignons les malheureux qui doivent souffrir tant de froid, et remercions Dieu d'avoir une bonne chambre, du feu, des habillements, de la nourriture et un bon lit.

Hier le froid de Turin était à 15 degrés, et au Valentin à 17. C'est la température la plus froide que l'on connaisse dans ce pays-ci. Il y a cependant encore une belle différence du froid de Spielberg qui allait à 28 degrés. Heureusement dans les pays septentrionaux on a partout des poiles qui chauffent bien, et le bois est si abondant que même les pauvres peuvent s'en procurer.

François se porte bien. Il a tes mitaines aux mains ainsi que moi ; nous les trouvons excellentes et nous bénissons la charité de notre aimable sœur. Il te salue.

Habille-toi chaudement, chausse-toi de même, reste un peu plus de temps au lit ; enfin répare-toi le mieux que tu peux pour ne pas avoir de nouvelles fluxions, ni trop souffrir des

(1) Piccola vettura scoperta.

engelures. — Je me soigne aussi pour te faire plaisir et pour m'en faire à moi-même. Chasse les tentations de mélancolie et d'inquiétude ; elles ne valent rien du tout. Prenons tranquillement le temps comme Dieu nous l'envoie, vivons dans une douce confiance en sa bonté, et après l'hiver viendra le printemps, après la terre viendra le Paradis.

Ce froid si affreux n'est pas bon pour Madame la Marquise ; elle en souffre, cependant elle n'est pas au lit. Prie Dieu qu'elle ne tombe pas malade.

Hier l'avocat Perona est venu me voir. Il te salue. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis

Dimanche, 8 Décembre 1844.

Ton SILVIO.

201.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta chère lettre qui me donne de passables nouvelles de ta santé ; contentons-nous du passable. Ne t'inquiète pas de ces petits retardements de la poste. Quiers et Turin se sont éloignés l'un de l'autre, mais nos cœurs

ne s'éloignent jamais. Aujourd'hui nous avons eu un peu de soleil, mais sans force. Les toits sont couronnés de cette énorme neige, excepté quelques endroits d'où on l'a jetée sur la tête des passants. Qu'y faire si nous n'avons pas un hiver aimable ? Prenons patience. Je vois que c'est justement ce que tu fais, puisque tu prends même le parti de louer cette atmosphère si bien équilibrée. C'est toujours quelque chose que tu sois moins tourmentée par les maux de nerfs, mais je regrette que tes engelures et les douleurs ne te laissent pas un peu plus en liberté. — À propos de notre bon P. Feraudi, je pense que difficilement il aurait résisté à un hiver comme celui-ci. Les personnes qui ont passé 70 ans n'ont plus guère assez de vitalité pour surmonter les mauvaises saisons. Il est sans doute au ciel : le voilà avec Papa, Maman, Louis, Mariette etc. etc. Je les vois là tous joyeux, tous glorieux, tous rajeunis, nous regardant avec tendresse et nous jetant, non pas *d'malocche d'foca* (1), mais des bénédictions. Que d'amis, que de vieux parents nous regardent aussi et nous bénissent. Vive les Saints !

Quant à ma santé, elle va toujours triomphalement. Afin que j'aie bien chaud, Madame la Marquise m'a fait une surprise. Elle a acheté une superbe fourrure de je ne sais quelle bête

(1) Palle di neve.

américaine, elle m'en a fait faire à mon insu un magnifique paletot, et hier ce prodige de chaleur m'est arrivé sur les épaules. Il m'enveloppe délicieusement, il me donne une grosseur magistrale, je suis là comme renfermé dans un tonneau. Je ne sais plus si je marche ou si je roule, tant je suis rond.

François a prêché plusieurs soirs aux Saints Martyrs et n'en a pas souffert. Il se moque du froid; il prétend que tes mitaines le garantissent parfaitement des engelures et t'est bien reconnaissant. Moi aussi. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à la famille Daviso. J'espère que votre désert entre Quiers et la cascine pourra un jour être traversé par quelqu'un. Alors tu feras appliquer à la maisonnette malade un emplâtre à bon marché, mais suffisant pour l'empêcher de crever.

Adieu, très bonne sœur.

Dimanche, 15 Décembre 1844.

Ton frère SILVIO.

202.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tout dégèle et bientôt nous serons sans neige à Turin, mais vous n'avez pas le même avantage. J'espère que dans la campagne au moins on aura ouvert des passages et que tu auras su quelque chose de la cascade. On ne parle que de misère, nous sommes assiégés de pauvres et de braves gens qui font des quêtes pour donner des secours. Au commencement de l'hiver Madame la Marquise s'était mise à distribuer tous les matins un pain à un petit nombre de malheureux. Ils se sont augmentés au point qu'il en vient chaque matin quatre cents et plus. Ils se rassemblent ici dans le grand salon, et à 9 heures et demie Madame la Marquise sort de son appartement. Elle et tous les pauvres se mettent à genoux et disent à haute voix un *Pater* un *Ave* et un *Gloria* ; ensuite elle donne à chacun son pain. Voilà une de ses charités. — Dans une chambre en bas il y a des Sœurs de S.^{te} Anne qui distribuent des soupes. Dans trois jours de la semaine , les pauvres de la Paroisse ont une distribution de bois. Des aumônes de toute espèce se font à des familles dont l'indigence

est reconnue, soit ici, soit dans les terres où Mad.^{me} la Marquise a des biens. Ces choses réunies font des sommes.

Nous allons avoir des étrangers. Ce seront le Vicomte et la Vicomtesse de Vibraye avec leur petite fille. Cette dame est nièce de Madame la Marquise. Ils doivent arriver lundi et passer ici l'hiver.

François te salue; il se porte bien et je l'imite autant que je puis dans cette éclatante vertu. Je voudrais que tu me surpassasses.

Mes respects à la maison Daviso. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Jeudi, 19 Décembre 1844.

Ton SILVIO.

203.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Jeudi, après que ma lettre fut portée à la poste, je reçus la tienne. M.^{me} la Marquise est bien aise que tu te sois réjouie de la rondeur, ou plutôt de la chaleur que j'ai acquise dans mon paletot. Elle te remercie des demandes que tu adresses à l'enfant Jésus pour elle et te souhaite aussi toutes les bénédictions

possibles. Que Dieu exauce tant de souhaits, tant de prières que nous faisons les uns pour les autres ! Ce sont des actes d'amour du prochain et de fraternité chrétienne quand ces vœux sont sincères. Nous nous offrons à Jésus, nous lui présentons nos personnes et celles que nous chérissons, afin qu'il nous comble de ses dons célestes. Je ne manquerai pas d'apporter à ses pieds la charmante petite chèvre que tu me recommandes. Si tu ne m'en avais pas averti, je l'aurais bien prise pour un joli petit agneau, tant elle y ressemble. Je suis sûr que l'adorable Agneau de Bethlem acceptera avec son sourire divin ma malicieuse chevrette et fera d'elle un trésor de bonté. Pourvu qu'il accepte aussi un certain vieux bouc de ma connaissance qui n'a rien de bon que sa pelisse ! (je veux dire mon paletot). Hélas ! nous ne pouvons donner que ce que nous avons ! mais ce cher Enfant du Paradis est un Dieu de miséricorde, d'indulgence et d'amour. Il daigne nous agréer pourvu que nous nous donnions à lui tout de bon. Confiance et courage ! En attendant, pour mieux faire passer la chèvre et le bouc, j'offre au petit Tout-puissant notre sainte Magna et ses nièces, priant pour toute cette digne famille. Je te charge de leur exprimer mes souhaits et mes hommages.

La Cascine a fait merveille à ne pas encore nous priver de cette belle baraque. Tu y fe-

ras faire lorsqu'il sera temps les réparations convenables pour conserver sa splendeur. La somme de cent cinquante livres n'est pas énorme, mais tu sais qu'ordinairement ce que l'on calcule d'avance, on trouve le moyen de le doubler quand on se met à l'œuvre. Enfin tu feras le mieux que tu pourras.

Je ne te dis rien des étrennes pour la Ciceri et pour Marguerite ; fais comme les années précédentes.

François se porte bien. Je lui ai envoyé ta bonne lettre , il te répondra. Je ne l' ai plus revu ces jours-ci.

Bonnes fêtes. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur.

Samedi, 21 Décembre 1844.

Ton SILVIO.

204.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est donc le matin du 19 que notre pauvre Mariette quitta la terre. Je me suis uni à tes prières pour elle, et je m'y unirai aux autres tristes anniversaires qui se suivent. Traversons avec courage ces époques de souvenirs dou-

loueux, et corrigeons la tristesse par des pensées consolantes et saintes ; car lorsqu' une âme se laisse abattre par l'affliction, elle n'est plus bonne à rien, et Dieu veut que nous conservions notre énergie pour l'aimer et pour nous entr'aimer.

Te souviens-tu d'un juif de Saluces, nommé Dolce, que Papa dans sa jeunesse avait connu ? Il se fit militaire dans le temps de la république, puis continua sous Napoléon. Une fois il arriva à Milan quand nous y étions, et il vint nous voir ; il était capitaine. Plus tard il se fit Catholique. Je viens de recevoir de lui un petit livre fort bien fait, où il démontre l'absurdité du judaïsme actuel et les grands motifs qu'il a eu d'embrasser la foi Catholique. Il habite Orléans et il a bientôt 80 ans. Le P. Feraudi le connaissait aussi. — Adieu. François se porte bien. Le P. Provincial a été à Quiers, mais lui est resté à Turin.

Mes respects à la Maison Daviso. Je t'embrasse et suis

19 Janvier 1845.

Ton SILVIO.

205.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre cher François est arrivé à l'époque solennelle de faire ses grands Vœux. Il les prononcera le jour de la Purification, et en attendant il va faire une retraite à Quiers. Nous unissons nos prières aux siennes, et lui certainement nous recommandera bien au Seigneur. Ce bon frère se consacre à Dieu d'une manière plus parfaite. Imitons-le au moins dans l'intention, dans le détachement de toute vanité, dans la ferme volonté d'aimer Jésus-Christ et de lui appartenir pour toute l'éternité.

Je suis bien aise que la médaille te soit arrivée et t'aie fait plaisir.

L'intérêt que le Marquis Scatti semble prendre me donne un bon présage pour l'objet de la demande relative au cher Victor. Je désire que tout réussisse à la satisfaction du jeune homme et de son excellente famille.

Fais-leur agréer mes compliments.

Tu as répondu ce qu'il fallait à Molino : chacun doit faire ce qui est de son obligation, et nous ne manquerons en rien de ce qui est de notre devoir.

Adieu, ma très chère et très aimable. Vive Jésus et Marie ! Je t'embrasse à leurs pieds et je suis

Jeudi, 23 Janvier 1845.

Ton SILVIO.

206.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Puisque tu n'as pas eu le plaisir de le voir avant, tu verras François après sa retraite. Ces dix jours de repos seront, j'espère, non seulement un bien pour son âme, mais un soulagement. Il est très salulaire d'avoir un peu de douce solitude, et de suspendre une vie de tant d'occupations. Ce cher frère a toujours été méditatif, il saura fort bien s'entretenir avec Dieu et obtenir des trésors de grâces. Quoiqu'il nous semble qu'il n'ait pas besoin que deux sottes âmes comme les nôtres prient pour lui, ne négligeons cependant point de le faire de tout notre cœur, avec la demande spéciale que ses grands vœux soient bénis pour sa sanctification et pour la gloire de Dieu. C'est une admirable bonté divine que celle de donner du prix à toutes les prières des fidèles.

Cela fait que nous participons continuellement les uns et les autres au trésor commun. C'est un trésor dans lequel les plus riches de mérite apportent des pièces d'or ; nous deux nous n'y apportons que des sous rouillés, rongés, fêlés, cassés. Qu'y faire si nous n'avons que cela ? nous donnons ce que nous pouvons, comme la pauvre veuve donnait sa drachme ; mettons-y la bonne volonté qu'elle avait.

Mais en disant que je fais des prières de peu de valeur, je parle ainsi parce que je me connais ; au lieu qu'en te supposant mauvaise prieuse, je plaisante et je n'en crois rien. Enfin si nous ne sommes pas deux merveilles , employons au moins notre esprit et notre cœur le mieux qu'il nous est possible, et Dieu qui est si bon s'en contentera. Te souviens-tu combien de fois notre pauvre bon Père Feraudi , tourmenté par l'activité de son imagination , gémissait dans l'hypothèse que François pourrait encore être expulsé de la Compagnie ? Nous voilà donc arrivés à ces derniers vœux décisifs , par lesquels on devient Jésuite pour la vie. Si notre vieux Rév. Père était encore sur la terre , je voudrais maintenant lui rappeler son inquiétude à cet égard ; il en rirait. Il sourira de cela dans le Ciel.

Il y a quelques jours, M.^{eur} et M.^{me} Cantamessa ont eu la bonté de venir me voir. Leur fils a recouvert la vue après avoir été dans un état passager de cécité. Les maux de nerfs

l'attaquent un peu moins souvent. Nous avons parlé de ma chère Joséphine, et tout le monde a convenu que je dois être glorieux d'avoir une sœur si bonne, si aimable, si simple et si spirituelle. C'est bien dommage que tu ne sois pas sans rate ! Patience ! prends soin de ta santé. La mienne va bien. — Mes respects à Magna et à sa famille. Je t'embrasse et suis

Dimanche, 26 Janvier 1845.

Ton SILVIO.

207.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est une consolation pour toi d'entendre quelquefois la messe de notre cher frère ; ce sentiment d'affection et de piété aura répandu un peu de baume sur ton âme accablée par de tristes souvenirs. J'ai été faire ma commémoration solitaire de notre vieux bon ami, en priant pour lui dans l'Église de S.^t Domini-que (1) ; mais nous avons tous bien des motifs pour présumer que sa grande bonté et charité

(1) Anniversario della morte del buon Padre Feraudi.

a déjà sa récompense éternelle. À ce jour funéraire un jour plus riant a succédé ; celui de S.^t François de Sales qui est un de nos saints bien-aimés. J'ai été chercher un peu de religieuse gaieté dans l'Église des Visitandines ; car S.^t François de Sales était gai, il voulait la gaieté, il savait l'inspirer. En pensant à lui et en priant , j' ai effectivement éprouvé une certaine sérénité , mais pourtant un mélange involontaire de petite tristesse descendait aussi au fond de mon cœur. Ces douces voix des Visitandines me forçaient à penser qu' une fois la voix de notre pauvre Mariette était là. Je m'imaginai Papa et Maman dans cette Église, distinguant la voix de leur fille ; tu y as peut-être été quelquefois avec eux, ainsi que François. Je me disais qu'alors parmi vos ferventes prières , il y en avait sûrement une, remplie de douleur ; celle que vous adressiez pour le malheureux prisonnier de Spielberg ! À de telles idées je me trouble un moment et je sens qu'il y a dans mon cœur quelques vieilles larmes. Pourtant je relève mon courage, je renouvelle ma ferme résolution de ne pas me laisser dominer par une inutile mélancolie , je prie , j'adore les décrets de la Providence, et je fixe mes réflexions sur les grâces signalées que Dieu m'a faites et sur celles que j'espère recevoir pour ce reste de vie et pour toute l'éternité. Allons, marchons vers le Paradis, et marchons d'un air de contentement et de triomphe !

Adieu, ma très chère. Si tu entrevois François, fais-lui une jolie petite grimace de ma part, mais toute jaculatoire, c'est-à-dire sans qu'on te voie. — Mes respects à Magna et à ses nièces. Vive Jésus et Marie !

30 Janvier 1845.

Ton SILVIO.

208.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les petites victoires qu'a sur nous la tristesse ne sont pas un mal quand nous faisons ce que nous pouvons pour résister à ses attaques et qu'après avoir senti notre faiblesse, nous nous relevons avec notre belle Croix sur les épaules, reprenant notre glorieuse marche vers le Paradis. Ce que tu me dis de toi, m'arrive aussi quelquefois, excepté que je ne peux pas pleurer, ou à peine me vient-il deux ou trois larmes et un moment de grimace pour m'embellir. Alors je fais un Signe de Croix, je m'adresse à Jésus et Marie, et la tristesse s'adoucit. — Mais aujourd'hui je n'ai à te parler que de joies saintes. Ce matin à 6 h. et $\frac{1}{2}$ le Rév. P. Provincial a dit sa Messe au grand

Autel et a reçu la Profession solennelle de notre François. J'y ai assisté, j'y ai fait mes dévotions, je ne t'ai point oubliée. Après la Messe et un peu de remerciement je suis monté à la chambre du P. Provincial. François m'embrassa. D'autres Pères vinrent. Tout fut amitié, félicitation, hommage au Profès. On déjeûna, on me donna du bon café, on causa, on m'invita à dîner. Cependant je n'ai point accepté cette invitation, cela ne s'arrangeant pas avec la distribution de ma journée. François jouit de son bonheur, d'être enfin lié, dans toute la plénitude de ce saint engagement, à l'Ordre de S.^t Ignace. Hier je l'avais vu quelques instants. Il me parla du plaisir qu'il avait eu de te voir avec une apparence de bonne santé. Il trouve que tu as le secret de conserver toujours le même visage, malgré le joli petit nombre d'années que tu as déjà. Tant mieux, ma chère ; continue à te conserver ainsi. Tu n'as qu'un malheur, c'est celui de ne pas faire pitié. Car on ne s' imagine pas qu'avec de tels indices d'éternelle jeunesse, tu souffres. Voilà donc, ma chère, qu'il t'arrive comme au P. Salua qu'une certaine aimable moqueuse n'est guère portée à croire beaucoup dévoré par la mélancolie (qui le fait prospérer). Hélas ! quelquefois les belles joues n'empêchent pas d'être triste et véritablement souffrant.

Soigne-toi. Donne-moi des nouvelles de ton pied, de ta tête, de ta rate. Courage et pa-

tience. Consolons-nous et fortifions-nous dans l'exercice de la piété. Aimons Dieu et aimons-nous. — Mes respects à la maison Daviso.

Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

2 Février 1845.

Ton SILVIO.

209.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ceux qui n'ont pas des santés aussi misérables que les nôtres, supposent facilement que nous puissions nous donner le plaisir de faire des courses. Le P. Torri pensait qu'une sainte curiosité t'aurait attirée à Turin pour assister à la profession de notre cher François. Mais qu'aurais-tu vu ? Une Messe, à laquelle François a prononcé ses vœux ; acte très important pour notre bon frère, mais cérémonie toute simple, et événement qui n'a rien d'étonnant, puisque nous savions que François était Jésuite de tout son cœur. Moi j'ai assisté à cette Messe, puis j'ai vu ces RR. Pères. Je suis bien aise du bonheur de François ; mais j'avoue que tout cela m'a paru une chose fort naturelle, à ne pas s'en émerveiller. Car je

n'avais jamais douté que cette profession n'eût lieu. Il ne me semble pas plus Jésuite qu'au-paravant ; je vois en lui le même cher frère, le même visage souriant et calme , la même bonté, la même piété, le même habit, le même beau chapeau. Qu'est-il donc arrivé de nouveau ? je ne m'en aperçois pas. À mon avis tu as bien fait de ne pas t'exposer inutilement à augmenter tes souffrances pour venir prier ici ; les prières que tu as faites à Quiers n'ont certainement pas été moins ferventes.

Mais à propos de courses, j'espère que ce printemps j'irai te voir, et non une fois, mais plusieurs. Comment cela ? C'est que Madame la Marquise va faire un voyage et que je resterai à Turin pour quelques devoirs. Mes occupations ne seront pas grandes , et tous les huit ou dix jour je pourrai, pendant deux ou trois mois , aller passer une journée ou deux auprès de mon aimable Joséphine. Madame la Marquise compte partir vers la fin de mars , et revenir au commencement de juillet. Ma poitrine est trop sujette aux oppression pour faire de longs voyages. Cette considération engage Mad.^{me} la Marquise à me laisser ici, et elle a raison. J'aime beaucoup mieux rester que de risquer de tomber malade qui sait où. Dans ma jeunesse j'aurais eu un grand plaisir de voir des pays ; à présent je n'ai plus nullement cette curiosité. L'intention de Madame la Marquise est d'aller d'abord à Rome pour

une affaire qui l'intéresse, et puis de s'arrêter un peu de temps à Florence. Avec l'imagination je vois Florence, je vois Rome, je vois le Pape, je vois des Eglises, des palais; c'est tout de même comme si j'y étais. J'ai tant vu de choses, que je ne suis plus attiré par aucune curiosité. J'aime à jouir d'un peu de repos et je savourerai le contentement de ne pas m'éloigner de toi, et même de m'en approcher, te faisant des visites tant que je pourrai. Ce sera bien joli. Il y a long-temps que Madame la Marquise a le projet d'exécuter ce voyage, mais tant que ce n'était qu'un projet en l'air, je n'y fixais pas ma pensée et je ne t'en disais rien; maintenant il me paraît que c'est une résolution prise. Les médecins lui disent même que ce voyage sera utile pour sa santé. Prions Dieu que cela soit ainsi.

Adieu, ma très chère. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis

6 Février 1845.

Ton SILVIO.

210.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise se confirme dans l'idée de faire le voyage dont je t'ai parlé, et il est décidé que je reste. Le plaisir que tu m'en témoignes, me fait plaisir aussi. Ce voyage n'aura lieu qu'au commencement d'avril; ainsi ne fais pas mettre le poêle dans ma chambre; un peu de feu dans la cheminée suffira. Car il faudra que je reste à Turin les premiers jours, et lorsque je pourrai aller te faire ma révérence, la température sera déjà un peu adoucie.

Prends avec patience la nécessité où tu es de faire gras et de ne pas jeûner. On veut aussi que je passe mon Carême de cette manière et je trouve que c'est fort agréable d'exercer ainsi la belle vertu de l'obéissance. À ce propos, François m'a dit une raison très juste. Quel est, dit-il, le but du jeûne et de l'abstinence des viandes? C'est d'affaiblir. Or quand on est déjà affaibli, le jeûne, et l'abstinence ne sont plus nécessaires; le but est obtenu. Voilà pourquoi l'Église n'exige pas ces pénitences quand une personne, par le témoignage du médecin, est déclarée en état de ne pas devoir s'affaiblir davantage. Toi et moi, nous

sommes arrivés à cette belle époque ; souffrons et mangeons. J'espère que tu n'iras pas t'exposer à te trouver mal au sermon , si tu te sents comme l'année passée. Vas-y seulement dans le cas que tu sois sure de pouvoir rester là comme une autre ; règle-toi d'après l'état de tes nerfs, et si tu n'y vas pas du tout, patience. Moi je vais au sermon pour toi ; nous avons à S.^t Dalmas un bon Capucin qui prêche bien. C'est l'Église la plus proche et j'y trouve à m'asseoir. J'aime la dévotion commode, elle s'accorde avec mes belles pénitence de Carême. Je goûte les sermons de ce P. Capucin, parce qu'ils sont sans affectation et qu'il ne s'agite pas trop. Quand les prédicateurs se désolent, s'enragent , et semblent tentés de sauter en bas de la chaire, il me vient la palpitation. En avez-vous un qui plaise ? Il y en a plusieurs à Turin qui ont du mérite ; entr'autres le Rév. P. Biglione Dominicain.

Adieu, ma très chère et très pénitente. Fais-toi sainte, mais mange. Mes respects à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Dimanche, 9 Février 1845.

Ton SILVIO.

211.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voilà ce que c'est que d'être heureux ! je réunis deux avantages charmants. On ne me laisse point jeûner, ce qui est fort agréable , et ceux qui ne voient pas les belles bouchées que je mange, sont émus de mon air édifiant de jeûneur. N'est-ce pas joli d'être ainsi pitieusement honoré de la compassion et de la vénération des bonnes âmes ? Je leur en suis bien reconnaissant et je les prie de continuer à croire que je me tue en jeûnes et en mortifications. Fais-moi le plaisir aussi de te laisser tromper et attendrir par ces bruits qui me font tant de gloire ; et quand je te dis que je mange gras et gros comme en carnaval, n'ajoute pas foi à la vérité, et admire-moi comme un anachorète. Mais pourquoi donc , si je ne jeûne pas, ai-je un visage qui fait peur ? D'abord c'est tout simplement parce que j'ai le bonheur d'être laid. Ce bonheur-là augmente tous les jours en vieillissant et en souffrant chaque jour de jolis petits maux qui ne font pas grande peine , mais qui impriment je ne sais quelles respectables traces d'antiquité sur le front, sur les joues, sur les lèvres, sur le

nez, sur l'éclat touchant des beaux petits trous qui brillent sous les lunettes. Ajoutes-y le froid et la nécessité d'être chargé d'habits qui pèsent, qui oppriment, qui serrent, qui étouffent. On se traîne comme un *cabassin* (1) qui a l'air de succomber sous son fardeau, on paraît plus souffrant qu'on ne l'est en effet, et on sourit de l'effroi que l'on inspire aux personnes compatissantes. Pour te dire les choses comme elles sont, je me porte moins mal qu'au commencement de l'hiver; mes poumons sont passables, mon estomac digère fort honnêtement, j'ai assez de forces pour aller quelquefois entendre le Prédicateur de S.^t Jean. Le plus souvent je vais à S.^t Dalmas. Enfin ma santé serait mauvaise à l'âge de vingt ans, mais elle est discrètement bonne pour un jeune-homme de 55 ans et $\frac{3}{4}$, et j'aurais tort de me plaindre. Ainsi ne t'inquiète point, ne me plains pas tant, et remercie Dieu de ce qu'il me donne si peu à souffrir. Jouissons des grâces qu'il nous fait, jouissons de la vie qu'il nous laisse ici-bas, jouissons de celle infiniment meilleure qu'il veut nous donner après cette petite carrière de jours si rapides dont nous verrons bientôt la fin. Jouissons du plaisir de nous aimer en route et de ne cesser de nous aimer pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

François se porte bien et te salue. Il ne

(1) Voce piemontese, vale *facchino*, chi porta pési nella gerla.

partira pas encore si tôt. Mes respects à la maison Daviso. Adieu , ma très chère et très compatissante; je t'embrasse de tout mon cœur, je me soigne pour t'obéir, je ne jeûne point, je pense à vivre cent ans si Dieu le veut, et je suis

15 Février 1845.

Ton SILVIO.

212.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voici l'image de S.^t Alphonse ; puisse-t-elle faire plaisir à ta pieuse malade et contribuer à nourrir sa dévotion pour obtenir l'assistance de ce grand saint ! François n'avait pas de ces images, je l'ai eue d'un autre bon Père Jé-suite.

Veux-tu une preuve que ma santé n'est pas si mauvaise? J'ai grimpé jusqu'à la chambre de François qui est joliment haute. Quand je suis moins vaillant, je le fais descendre au rez-de-chaussée. Je ne manque pas non plus d'aller à quelque sermon. Hier j'ai été entendre le P. Biglioni à S.^t Dominique et j'en ai été tout-à-fait content. Il nous a dit contre l'orgueil tout

ce que l'on peut dire de plus frappant , de plus éloquent, de plus saint. Il a une admirable abondance d'idées, de sentiments, de paroles. Son énergie me plaît. — Demain, ma chère, nous prierons bien pour Louis, où plutôt nous ferons demain comme les autres jours, car il nous est impossible de ne pas avoir un souvenir constant de ces tristes journées de février et de ce cher frère qui nous a précédés. Pensons-y avec calme et courage et travaillons à nous préparer nous-mêmes à rejoindre nos bien-aimés , quand il plaira à Dieu. Tu n'oses pas croire que tu éviteras le purgatoire. Moi j'espère que tu te trompes ; les maux que tu souffres sont l'expiation de tes péchés, et lorsque ta vie terrestre s'éteindra , ton âme sera toute belle et volera dans le sein de Dieu. Espérons, espérons ! appuyons-nous sur les mérites infinis de notre Seigneur. — Mes respects à la maison Daviso.

Je t'embrasse et suis

19 Février 1845.

Ton SILVIO.

213.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis bien aise que ta malade ait eu plaisir de recevoir l'image de S.^t Alphonse. Dieu accorde beaucoup de grâces à l'intercession des saints ; c'est un parti fort sage de se recommander à eux qui sont des Princes puissants et chéris du Seigneur. Si on n'obtient pas la guérison du corps, on obtient du soulagement de la patience et des grâces spirituelles ; car la foi et la prière ne restent jamais sans fruit.

Je te remercie de ton tendre intérêt pour ma santé. Je marche, je grimpe, je saute, et si je ne danse pas, c'est parce que nous sommes en carême. Tout cela avec mon air touchant de moribond. Tu fais bien, puisque tu souffres, de ne pas faire l'inutile effort d'aller entendre des sermons. Il vaut mieux que tu offres au bon Dieu cette privation, et tes maux, et que tu t'en tiennes à des lectures et à quelques pratiques de piété que tu peux faire chez-toi. Considère-toi comme une solitaire ; Dieu aime les saintes pensées des âmes retirées. Sors seulement de ton désert pour aller à la messe, ou pour faire de temps en temps tes petites visites d'amitié, quand tu le crois con-

venable. Apprécie ta douce solitude, profite-en pour méditer et te sanctifier, mais n'y laisse pas pénétrer la mélancolie. Pour chasser ce triste démon il faut varier les occupations de l'esprit, ne pas trop lire, ne pas trop rester à genoux, ne pas trop se forcer à prier, mais faire tout cela modérément, restant aussi quelquefois en repos bien tranquillement comme S.^t Jean l'Évangéliste qui appuyait sa jolie tête sur le sein de Jésus et y jouissait des moments de calme. Je pense qu'il lui disait : Mon cher Maître, je n'ai plus envie de rien faire que de vous aimer. Jésus pressait tendrement cette aimable tête sur son cœur et lui disait : Repose-toi, pour travailler et pour souffrir quand il en sera le temps, je ne te demande maintenant que de m'aimer. — Adieu, ma chère sœur. Prie pour moi jusqu'à ce que j'aie les cent ans que tu me souhaites, et apprends-moi à vieillir avec esprit, avec amabilité, avec joie, avec l'âme remplie de saint amour. Je t'embrasse et suis, en faisant une révérence à la maison Daviso

23 Février 1845.

Ton SILVIO.

214.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les tendres expressions de ton amitié me font voir combien tu es bonne ; mais ta bonté est un peu aveugle, et tu m'apprécies beaucoup plus que je ne vaux. Tort aimable que je n'ai pas trop de peine à te pardonner.

Ce bon Marquis Scatti que tu connais de nom vient d'éprouver un coup terrible. Il avait un fils unique, grand, beau, estimé ; marié depuis un an à une femme charmante, il en eut un garçon ; cette famille était la plus heureuse du monde. Ce jeune officier, si grand, si fort, si enchanté de sa femme et de son enfant, se sent affaiblir, perd l'usage des mains, des bras, des jambes, cette paralysie s'étend en peu de jours ; la tête seule conserva sa vitalité. Il se prépara avec une résignation admirable, reçut tous les sacrements et quitta ce monde. Son père, sa femme, sa sœur sont désolés. Voilà les félicités de la terre ! Richesses, honneurs, puissance, affections heureuses, probabilité du plus doux avenir et d'une longue vie. Le pauvre est tenté d'envier ce comble de prospérité, car il semble que le malheur n'osera pas toucher de pareilles maison. Mais des maladies

inattendues y pénètrent comme dans les gale-tas de l'indigence ; on y souffre, on y pleure, on y fait des pertes affreuses. Riches ou pauvres nous sommes tous des disciples de la douleur. C'est pour cela que les hommes doivent s'entr'aimer, se plaindre les uns les autres, n'envier personne, ne mépriser personne, prier pour tous, s'appuyer tous chacun sur sa croix et suivre le divin Maître ; le suivre courageusement aux souffrances et à la mort et puis au Ciel. Cherchons la consolation et la force dans notre foi, dans notre espérance, dans notre amour, c'est-à-dire dans la vérité. Fions-nous tranquillement des promesses de Jésus et de la protection maternelle de Marie ; allons à la mort avec la simplicité des enfants et avec la prévoyance de la sagesse évangélique, jouissant des grâces que Dieu nous fait ici, et de celles qu'il nous confèrera dans le royaume éternel.

Mes respects à Magna et à toute sa digne famille. Je t'embrasse et suis

27 Février 1845.

Ton SILVIO.

215.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans la bonne maison Daviso on ne veut donc pas condescendre à l'opinion que tu as de ta bêtise. Malgré le respect que j'ai de tes opinions, je me range du côté de tes adversaires, je joins ma voix à celles de ces huit aimables personnes et je crie aussi que tu n'es point bête, que tu as l'esprit le plus malicieux du monde, que tu sais toutes les diableries, excepté celle d'être méchante. Es-tu contente de cet éloge ? Il n'y en a pas de plus juste, car si réellement tu as un peu d'esprit, il faut convenir que tu t'en sers bien, puisque tu n'en conçois aucun orgueil, et que tu nous edifies par ta modestie et par ta bonté; et dans l'autre supposition, c'est-à-dire que tu sois une sotte, il faut convenir que ta sottise est admirable, puisque tu ne déplaïs à personne, tu ne parais sotte à personne, et tu nous fais l'effet d'une charmante petite sorcière que nous aimons, et que nous aimerons toujours pour mille bonnes qualités qu'elle a. Quant à moi, je ne mérite que ta compassion, puisque j'ai si peu d'esprit que je ne m'aperçois pas de ta sottise. Il faut que tu m'aies ensorcelé ou que je sois sorcier moi-même. Je le suis sans doute un peu pour avoir le bonheur d'être

regardé avec une bienveillance presque générale, malgré ma laideur. J'ai par magie l'art de tromper le monde. J'espère cependant que nos deux magies sont innocentes.

Demandons cette grâce à Dieu, car nous ne voulons d'autres enchantements que ceux qui viennent de sa divine miséricorde. Parlons sérieusement et disons que c'est lui qui rend tout le monde si bon, si indulgent à notre égard. Ainsi soit-il.

François a fait bon voyage, il a écrit de Gènes à ces RR. PP. Je lui écrirai ce que tu me charges de lui dire, sans oublier les prières charitables que les Demoiselles Daviso ont aussi faites pour lui. Je n'ai encore rien à te dire pour ta veuve qui voudrait une place de femme de chambre; j'en ai parlé. J'ajouterai qu'elle n'a point d'enfants. Les Petronilla que j'ai de nouveau rencontrés ont repris l'air de bonheur et la jeune femme est redevenue jolie. — Adieu, ma chère sœur. Ferme bien le coffre, car ton esprit que tu veux cacher s'échappe de toute part, et à force d'en échapper tu pourrais bien rester un jour avec le coffre vidé.

Je t'embrasse, je te recommande à S.^t François de Xavier, je te prie de m'y recommander à ton tour, je présente mes respects à tes bonnes amies et je suis

6 Mars 1845.

Ton SILVIO.

216.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Monté en voiture je donnai un coup-d'œil à ma belle compagnie, ensuite je me tournai pour te saluer encore d'un regard, mais l'insolent *omnibus* avait déjà pris sa course et ma vue ne put plus arriver jusqu'à ton aimable personne. Patience, car ce n'étaient que mes yeux corporels qui avaient l'imbecillité de ne pas te voir. J'ai deux autres yeux plus fins, plus puissants qui te voient toujours et qui se moquent des distances ; grâce à ces yeux de l'âme, je ne suis jamais éloigné de ma bonne sœur, nous vivons près l'un de l'autre, il n'y a point de colline qui nous divise ; Turin et Quiers ne forment qu'une ville. Or dans cet *omnibus* fort étroit il y avait déjà six individus et je fus le septième. Outre cela il y avait trois ou quatre personnes au devant de la baraque , trois chevaux, quelques chiens, des oiseaux, et au-dessus de nos pauvres têtes une malheureuse famille de poules, enfermées ou garottées qui sautait avec quelle cruauté ; elles s'agitaient , criaillaient, demandaient miséricorde au ciel et à la terre. Les six individus qui étaient avec moi étaient : une dame de 50 ans, d'une vé-

néralle figure israélitique , un monsieur endormi portant également les traits d'un descendant des patriarches , un joli garçon de sept ans du même genre de physionomie et ressemblant *comme deux gouttes* d'eau au petit Benjamin, puis trois créatures qui n'avaient rien d'oriental, un homme, une jeune femme et une charmante petite espiègle de trois ans. La vénérable dame au nez asiatique nous fit part de ses douleurs ; elle avait récemment perdu une fille de dix-huit ans. Il me faisait de la peine de penser que ces pauvres gens mouraient sans baptême. Nous arrivons à la Madone du Pilon , et ne voilà-t-il pas qu'en passant devant cette église , la dame au nez juif fait le signe de la Croix ! J'avais fait un jugement téméraire, tous ces braves gens étaient de bons catholiques. J'avais presque envie de dire : pardon, Madame, je vous avais crue une Juive ; mais j'ai craint que le compliment ne lui parût pas des plus gentils. Et au lieu de cela je me suis fait tout bas un sermon sur l'impertinence de mes jugements.

J'ai trouvé Madame la Marquise moins souffrante, toujours bonne, me demandant avec intérêt de tes nouvelles. Rien de nouveau que cela. Porte-toi bien. Mes respects à toute cette excellente famille Daviso. Mille bonjours aux Lautiers, aux fermiers, à la Ciceri, à Marguerite, à *Pare, Mare* etc. etc. Ma santé est merveilleusement passable. Mes respects à tous ceux qui ont la

bonté d'avoir un peu de bienveillance pour moi, sans oublier le Rév. Père Salua. Je t'embrasse et suis

11 Avril 1845.

Ton SILVIO.

217.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dimanche au soir je reçus ta bonne lettre qui m'annonçait l'arrivée du paquet. Prends toute ta commodité à lire cette histoire ; je n'ai pas besoin que tu me la renvoies à Turin. — Un de ces jours un Père de notre Dame des Anges est venu m'apporter une lettre d'un Religieux de Toscane ; je suis ensuite allé le prier d'expédier à son ami ma réponse. En causant il m'a demandé de tes nouvelles ; il te connaît beaucoup ; il s'appelle le P. Archange. Ces années passées il était Provincial. Je suis tout glorieux quand on me dit que j'ai une sœur admirable par sa modestie, par son esprit juste, par sa piété. J'ai presque envie de te croire un abrégé de toutes les sciences et de toutes les vertus ; je suis surtout enchanté de n'avoir jamais trouvé personne qui corrige de

telles louanges par quelques *mais*. Il n'y a point de *mais* à ton égard ; c'est de l'or pur. Cela prouve au moins que tu as une sublime perfection de malice ; tu caches tous tes défauts pour que nous te vénérions. Tu y réussis à merveille.

Ma santé va bien ; celle de François, on dit qu'elle est toujours bonne. Celle de Madame la Marquise est inégale, mais passable. Tu me demandes des nouvelles de cette malheureuse Marquise de Pruney. Elle est encore vivante, mais sans espoir de guérison ; elle souffre moins à présent. Prions Dieu pour tous ceux qui ont des maux plus grand que les nôtres, et remercions-le de ne pas les avoir nous-mêmes. Mes respects à la maison Daviso. Le bonjour aux Lautiers, aux belles joues de *Rosin*, à la grâce touchante de Marguerite, à aux petits serins. Je t'embrasse et suis

16 Avril 1845.

Ton SILVIO.

218.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Samedi je reçus ta lettre par la poste, et puis hier au soir M.^{eur} Henger, sa femme et sa belle-sœur sont venus chargés de quelque

chose de volumineux et c'était un grand cousin, fort beau, travaillé avec une perfection admirable par la meilleure de sœurs. Que dire? Mon devoir était d'exprimer seulement une partie de mes sentiments; c'est-à-dire de louer le coussin, de remercier les aimables gens qui avaient eu la bonté de me l'apporter. Je lus ta chère petite lettre, et dans mon cœur je me suis dit tout bas : Mais pourquoi cette bonne Joséphine ne comprend-elle pas qu'une petite lettre amicale me suffit et qu'un coussin est de trop? Ces espèces de cadeaux, ces jolies surprises ne vont bien que de la part des enfants envers leur Père et leur Mère. Ce sont des enfantillages innocents et affectueux, ainsi que les sonnets, les bouquets, etc. Mais nous sommes de bons vieux amis et nous ne devons pas nous traiter ainsi. À la saint Joseph, je prie notre Protecteur pour toi, rends-moi la même charité. Communions l'un pour l'autre, unissons-nous aux pieds de Jésus et de Marie, voilà ce que j'aime, voilà ce que je veux que tu fasses à l'avenir. Pense, ma chère, que je suis dans une maison où rien ne me manque. Ton délicieux coussin mériterait que je l'offrisse à Madame la Marquise, mais elle a de beaux coussins de tant d'espèces qu'elle n'accepterait pas celui-ci. *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa!* car j'ai oublié l'année passée de te déclarer que tes jolies pantoufles ne devaient pas être suivies d'autres cadeaux.

Je me limite donc à ces deux charmants objets de luxe (pantoufles élégantes et coussin élégant). Je les admire, je les aime, mais arrêtons-nous là. La continuation annuelle me semblerait une cérémonie et me déplairait.

Hier le P. Archange est revenu me voir. Je n'ai pas osé lui dire que sa vénérable personne t'a fait tant d'impression que tu te souviens à-peine de l'avoir vu. C'est comme l'intime connaissance de ce bon M.^{eur} Clerico qu'il me semble n'avoir jamais ni vu ni entendu nommer. Eh bien, soyons reconnaissants, puisqu'on nous aime sans que nous le méritions. — Adieu, ma très chère. J'ai bien parlé de toi avec mon saint Patron. Je l'ai aussi supplié de t'obtenir une santé meilleure. La mienne est triomphante; celle de Madame la Marquise n'est que médiocre. Nous avons dans la maison un homme du service à qui on a fait en peu de jours 14 saignées. On s'étonne qu'il ne guérisse pas, moi je m'étonne qu'il ait encore un fil de vie.

Soigne-toi, soignons-nous raisonnablement, et puis laissons faire au bon Dieu; il sait ce qui nous convient. Mes respects à Magna et à toute sa digne famille.

21 Avril 1845.

Ton SILVIO.

219.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La petite lettre ci-jointe nous fait voir que François se porte bien, puisqu' il se remet en voyage. Et toi dont je n'ai pas reçu de lettre, serais-tu indisposée ? j' espère que non. J' en recevrai peut-être demain. Si tu continues l'exercice chevaleresque (1), tiens-toi avec attention, ne fais pas de chûte ; prends-y garde. Je pense souvent à toi ; je te vois , je t' entends, je te parle, je demande à Dieu de te donner santé et contentement. Fais ce que tu peux pour être toujours gaie ; le meilleur moyen c' est d' aimer Jésus et Marie et de n' avoir d' autres volonté - que la leur. Comment être tristes, si nous vivons à la présence de notre aimable Sauveur et de Celle qu' il nous a donnée pour Mère ! Vive la joie ! Je t' embrasse. Mes respects à la Maison Daviso.

19 Mai 1845.

Ton SILVIO.

(1) Sopra un asino, per andare con minor fatica alla cascina.

220.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Lundi j'ai été pour quelques instants à Turin ; on n'y parle que d'un nouveau livre de Gioberti que je n'ai pas encore pu me procurer. On dit qu'il y a du bien et du mal ; c'est-à-dire les choses les plus belles et les plus justes sur la Religion, sur le Pape, sur notre Roi, etc. et des manifestations contre la conduite des Jésuites. Ce n'est pas contre toute la Compagnie de Jésus, il admire la beauté et l'excellence de cet Ordre, mais il accuse les Jésuites d'avoir dégénéré de leur esprit primitif, reconnaissant cependant que parmi eux il y a quantité d'exceptions honorables et des hommes de science et de vertu. François qui est ami de Gioberti est naturellement une exception, mais François voit avec regret accuser ainsi ses Collègues leur attribuant des torts qu'ils n'ont pas, des torts qui n'existent que dans des apparences trompeuses et dans l'imagination des ennemis de la Compagnie. Je suis fâché de la peine que cela fait à tous nos bons Jésuites et surtout à François et je suis fâché aussi qu'un homme d'un si grand talent comme Gioberti ait des préventions pareilles. Qu'y

faire ? Patience ! Dieu permet que les Jésuites aient beaucoup d'ennemis afin que cette guerre continuelle les empêche de se négliger. Ils se vengent en priant pour leurs adversaires. Un de ces jours je dois avoir le livre.

Voilà ma nouvelle, et puis j'ajoute qu'il a plu, qu'il pleut et qu'il pleuvra. Au milieu de tant de pluie, ma santé est merveilleusement passable; on ne nous donne plus du soleil qu'homéopathiquement et j'aimerais mieux en prendre à fortes doses comme dans ces beaux étés d'autrefois où l'on avait le plaisir de mourir de chaleur. — Et tes promenades ? et notre humble frère aux longues oreilles ? Et ta chère santé ? J'aurai peut-être aujourd'hui de tes nouvelles. En attendant je caresse les mouches qui me piquent le front de ta part, je t'en envoie une sur le nez et je t'embrasse. Mes respects à Magna et à toute sa famille.

19 Juin 1845.

Ton SILVIO.

221.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'abbé Mainardi m'a écrit d'Asti pour me prier de lui dire si outre toi et Mariette, j'ai eu d'autres sœurs, c'est-à-dire une sœur jumelle, ou bien si cette sœur jumelle c'est toi-même. Il a lu cette jolie fable dans un écrit, imprimé à Paris. Je la connaissais depuis longtemps. Elle a été un résultat des recherches inexactes que l'on fit en France sur ma vie. Quelqu'un m'a confondu avec qui sait qui, et a cru découvrir que cette sœur jumelle de Silvio s'était mariée à Lyon à notre vieux parent M.^{eur} de Rubod. La lettre de l'abbé Mainardi étant remplie d'expressions bienveillantes, je ne pouvais m'exempter de lui répondre quelques mots. Je lui ai donc ôté cette épouvantable idée que tu aies déjà comme moi 56 ans. Je lui ai dit la différence de nos âges, et la qualité toute fabuleuse de la sœur jumelle dont on me fait cadeau. Voilà un honneur que j'ai rendu à ta jeunesse; n'es-tu pas bien contente que l'on sache que tu n'es pas si vieille? Il est vrai que tu es moins respectable. L'abbé Mainardi était tout disposé à croire que tu étais une belle veuve, qui, après

avoir brillé à Lyon , il y a un siècle , était venue se faire Rosine. L'idée est charmante. Il me charge de te faire agréer ses humbles devoirs ainsi qu'à toute la famille Daviso. Joins-y les miens.

Adieu. Le temps est beau , monte sur ton âne , et trotte. Mais ne va pas jusqu' à Asti.

29 Juin 1845.

Ton SILVIO.

Je reçois ta lettre d' avant-hier dont je te remercie. Présente mes respects au théol. Bosco ; il a bien raison de déplorer le mauvais usage que Gioberti vient de faire de son talent en injuriant ainsi les Jésuites. Toutes les têtes qui ne sont pas légères, condamnent de même une attaque si furieuse. Il faut espérer qu' un jour Gioberti reconnaîtra qu' il a eu tort , car il est de bonne foi. C'est un homme ardent qui aime la vérité , mais qui se laisse aveugler par des préventions.

Adieu. Mad.^{me} la Marquise est bien reconnaissante de tes prières ; moi aussi je t' embrasse de tout mon cœur.

222.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme il fait trop chaud pour que Magna aille à Rome chercher ma petite protestation, je te l'envoie ci-jointe. Il n'y a rien de remarquable, c'est tout simplement quelque lignes où je déclare mes sentiments.

Présente mes respects à Magna et à toute son excellente famille.

Nous avons quitté la vigne, non pas à cause de la chaleur, mais parce que M.^{me} la Marquise a plusieurs choses à faire à Turin. On cuisait là, on cuit ici, j'apprends par ta lettre qu'on cuit à Quiers. J'en suis fâché pour toi et pour tous ceux qui en souffrent, moi je cuis sans m'en apercevoir. J'ai eu quelques maux de tête à la vigne, quelques dérangements d'estomac, bonnes petites misères qui ne tuent pas. À force de cuire je me porte mieux. Nous avons les 40 heures à S.^{te} Anne. Je te quitte pour y aller prier un peu au chant séraphique de ces Religieuses. Courage, ma chère, nous n'avons que quelques semaines à cuire. Consolons-nous en pensant au plaisir que nous aurons ensuite

de trembler de froid. — Adieu. Donne le bon jour à la Nymphé ou *grinfe* (1) comme elle voudra. Je t'embrasse et suis

Turin, jeudi, 10 Juillet 1845.

Ton SILVIO.

PROTESTA.

Amico di Vincenzo Gioberti, ed amicissimo di Francesco Pellico, Gesuita, mio fratello, ho letto nell'Avvertenza di Gioberti al suo *Primato morale e civile degli Italiani* una violenta manifestazione d'ira contro i Gesuiti. S'io tacessi, non solo mancherei all'amicizia che m'unisce a mio fratello, ma lascierei supporre ch'io concordassi colle prevenzioni di Gioberti sulla Compagnia, alla quale mio fratello appartiene. Non sono eloquente, ed ho poca fiducia nell'effetto delle apologie; mi limito a dichiarare quanto segue:

Io non condivido le opinioni di Gioberti sopra i Gesuiti; egli ha creduto di

(1) *Grinfa* è voce piemontese che vale *artiglio, unghione*.

dipingerli con verità, e non ne ha fatto che un odioso quadro. Per temperarlo ei dice, ei ripete che vi sono onorevoli eccezioni, ma tanto è il biasimo ch'egli versa sull'intera Compagnia, che pur gli stessi individui da eccettuare, avrebbero, a parer suo, il torto d'essersi consecrati a servire ad una società divenuta malefica. Su questo punto io dichiaro, che avendo intima conoscenza di mio fratello e di molti suoi colleghi, so ch'essi non sono spiriti deboli, trascinati nell'illusione, ma uomini forti di discernimento e di virtù.

Siccome stimo i Gesuiti, gli altri Religiosi ed in generale il Sacerdozio, taluni hanno portato contro di me un'accusa, oggidì assai volgare, dicendo che io sono quel ch'essi chiamano affigliato del Gesuitismo, stromento di quella pretesa artifiziosissima setta.

Io sono solamente un uomo di studio e di riflessione, che ho letto ed esaminato, — che non ho la debolezza di rendermi servo alle opinioni veementi, — che sorrido delle lettere anonime e d'altre simili bassezze con cui taluni hanno avuto la semplicità di volermi insegnar a pen-

sare. Io penso ed opero secondo la mia coscienza, nè mi sottopongo ad altro vincolo che a quello di non voler odiare alcuno e d'essere Cattolico, Apostolico, Romano.

SILVIO PELLICO.

223.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Bien des remerciements de tes prières et de tes commémorations Angéliques pour célébrer ma délivrance. Il y a déjà quinze ans que je jouis de la liberté. Lorsque je vis rompre mes fers, je n'aurais pas cru que je vivrais encore si longtemps. Que Dieu soit béni de toutes ses grâces, de la vie qu'il nous donne et de la mort qu'il nous donnera pour mieux nous vivifier ! Il nous aime et il ne demande de nous que de l'aimer ; c'est bien juste. Ce n'est qu'en l'aimant que nous pouvons suivre ses commandements et arriver au bonheur. N'est-ce pas déjà même dans ce monde une espèce de bonheur de l'aimer ? Que sera-ce quand notre nature, qui est maintenant si imparfaite, se trans-

formera en céleste, et que nous aurons toutes les puissances nécessaires pour voir les beautés et les bontés infinies de ce Père Divin qui nous aime tant ! Qui peut s'imaginer les trésors de consolation et d'amour qui formeront notre existence immortelle ! Nous serons tous comme des prisonniers qui sortent de Spielberg, non malades, non languissants, mais remplis de santé, de joie et d'amour. Ces pensées doivent soutenir tous les jours notre patience et notre courage. Vive ce petit brin de Croix que nous portons sur nos épaules comme de faibles enfants, pour nous assimiler un petit peu à notre grand frère Jésus. Il nous parle, il nous regarde, il nous tient de temps en temps par la main, il nous porte souvent dans ses bras ; de quoi aurions-nous peur ? Lorsque l'on pense à Dieu, on oublierait volontiers la terre. Les choses de la terre ont cependant l'utilité de nous offrir elles-mêmes mille preuves de la Providence et de nous exercer dans les réflexions, dans la prière et dans la vertu.

Pour parler un peu de nos intérêts d'ici-bas, voilà notre bois disputé, dont il faut que nous nous occupions encore. Tu salueras le Baron Daviso et tu lui diras que je recours de nouveau à son obligeance, pour qu'il ait la bonté de faire faire par le *Cadastraro de Pino Torinese* un papier qui certifie ce que je marque ci-après. Adieu. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Soigne ta santé pour me faire plaisir,

et profite du bon quadrupède quand son dos est à ton service.

Je suis

3 Août 1845.

Ton SILVIO.

224.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Il est probable , probabilissime que , grâces à ma robuste santé , qui s'est vraiment beaucoup améliorée , j'aille aussi à Rome. Ce beau projet paraît effectuable et même certain. Les médecins conseillent ce voyage à Madame la Marquise comme utile à sa santé ; il sera utile également à la mienne. Je suis enchanté d'aller une fois dans ma vie voir la Capitale de la Chrétienté. Mes pressentiments sont bons ; je n'y porterai bien , et je reviendrai brillant de santé et de joie. Toi-même par l'attachement que tu as pour moi , tu dois être contente de cette nouvelle qui me fait tant de plaisir. Il y aura un peu plus de distance pour nous pendant quelque temps , mais qu'est ce que cela fait ? Nous sommes accoutumés à rester des mois , toi au-delà de la colline , moi au-deçà ,

et que je sois à Turin ou à Rome, c'est à-peu-près la même chose pour le résultat. Du reste nous nous écrivons souvent, tu ne manqueras de rien ; je te raconterai les belles choses que j'aurai vues, tu jouiras de mon contentement, le temps passera, et je t'apporterai des cha-pelets. Bien entendu qu'avant de partir, j'irai te présenter mes hommages et prendre tes commissions pour le Pape.

Si mon voyage s'effectue réellement, ce sera vers la fin du mois ou dans la première moitié de septembre. En attendant je te remercie de tes deux dernières lettres, une par la poste, et une pour accompagner le Rév. P. Novelli qui est venu avec un autre de ses collègues, arrivé de Lucques. Si tu revois ce bon Père Novelli présente-lui mes respects. Je suis bien obligé au Baron d'avoir parlé au Secrétaire de Pino pour ce Certificat. — Adieu. Mille choses à toute cette excellente famille Daviso. Je t'embrasse et suis

Dimanche, 10 Août 1845.

Ton SILVIO.

225.

Alla Marchesa di Barolo.

Madame la Marquise,

Grâces à vos bonnes prières et à celles que vous avez eu la bonté de faire faire , mon voyage a été heureux. Je suis un peu fatigué, mais je crois que nous ne partirons que jeudi ; ainsi j'ai quatre jours de repos. Monseigneur Arnaldi qui a mille bonnes qualités , a aussi celle d'apprécier votre grande et belle âme , nous avons parlé de vous. Cela m'a aidé, soulagé, consolé , je ne puis pas dire délivré de toute tristesse. Car je vous ai quittée avec la peine qu'un homme comblé depuis tant de temps de vos bienfaits et de votre généreuse indulgence , doit ressentir en s'éloignant de vous, et même avec des faiblesses d'enfant que je ne veux pas avoir et que j'ai. Le bon M.^{eur} de Villefallet m'a touché par l'amitié qu'il m'a témoignée au départ ; tout le long du chemin jusqu'au palais Carignan il a eu des choses véritablement justes à me dire, Madame, sur votre compte. Vos deux secrétaires m'ont rejoint et je leur sais gré de leur témoignage d'intérêt et d'attachement. Je desirais voir en-

core une personne qui avait eu la bonté de me promettre un dernier mot de bon voyage. Le voilà ; son aimable attention m'a aussi touché, c' était le Marquis de Villahermosa. J'ai vu dans leur marque d'affection pour moi , l' affection qu'ils ont pour ma bienfaitrice. Ces hommages indirects sont d' âmes délicates et bonnes qui vous rendent honneur en me regardant avec l' estime que vous accordez à votre serviteur.

J' arrivai à Alexandrie un peu souffrant ; je voulais manger maigre, Monseigneur Arnaldi ne le voulut pas. Je pris fort peu de nourriture. Je dormis suffisamment en voiture. Je ne me sens pas mal, mais avec quelque difficulté à respirer. Le repos calmera mes nerfs , ma tête, et peut-être mon faible cœur. Notre troisième compagnon de voyage était le plus modeste et le plus respectueux des jeunes voyageurs de commerce, type de franchise et d' honnêteté Suisse. Il est de la Suisse Allemande, probablement , hélas ! protestant. Pas un mot de religion ni de politique, mais tout l' air d' entendre avec vénération quelques réflexions religieuses et catholiques qui se passaient entre Monseigneur Arnaldi et moi. — Arrivé à Gènes à 5 1/2 je trouvai un homme envoyé par mon frère , prendre ma malle. J'embrassai Monseigneur et le gros jeune-homme de 19 ans, et je vins au Collège. Accueil charmant du R. P. Carminati Recteur, ainsi que de mon frère et des autres RR. PP. — Tous

présentent leurs hommages à Mad.^{me} la Marquise. Quand vous aurez occasion de voir le R. P. Lolli, je vous prie de lui dire combien je l'aime. Veuillez me rappeler à vos bons Ecclésiastiques du Refuge et de l'Ospedaletto, et quand vous les verrez, à l'Abbé Guala et à D. Cafasso, aux prières desquels je me recommande. Je leur en serai infiniment reconnaissant, comme je le suis à vous, Madame, pour vos prières, et aux personnes que vous engagez à m'aider auprès de Dieu. — En arrivant ici j'ai eu le bonheur de trouver une Messe toute prête, j'ai fait mes dévotions et je n'ai oublié ni vous ni vos établissements, ni les âmes qui dépendent de vous, ni la petite qui s'est cassé le bras, ni beaucoup d'autres. J'ai beau être loin, je vis au milieu de tout cela, je vis aux pieds de ma bienfaitrice. Faites-moi la grâce de présenter mes humbles respects à S. E. Monseigneur le Nonce. Bien des choses aussi, je vous prie, à Monseigneur Auditeur et à M.^{eur} l'Abbé Milanesi. Permettez-moi d'offrir ici mes respects à S. E. M.^{eur} le Comte Peyretti, à votre petite société du soir, nommément au comte de Villefallet, à Larissé, s'il vient à Turin, à Villahermosa, à ceux qui savent que je leur suis obligé de leur bonté et de leur amitié. Lorsque vous verrez S. E. le comte de La Tour et la Rovere, je vous prie de me rappeler à leur souvenir. J'irai voir Mad.^{me} Olivetti. J'irai voir le Marquis Gua-

sco. J'irai voir le moins de monde que je pourrai. Mes compliments à M.^{eur} Velasco et à M.^{eur} Burdizzo.

Gènes, 18 Août 1845

Votre PELLICOTTO.

226.

Alla Marchesa di Barolo.

Madame la Marquise,

Vous aurez reçu ma petite lettre de Livourne, la mer a continué à être parfaitement bonne. Nous arrivâmes à Civitavecchia samedi à 10 heures et nous y fûmes reçus de la manière la plus aimable par le Ch. Palomba Consul, ami dévoué des RR. PP. Jésuites. Le bon P. Lolli m'avait envoyé une lettre pour lui. Partis par la Diligence, nous sommes arrivés à Rome le soir à 9 h. $\frac{1}{2}$. Nous sommes un peu fatigués, mais notre santé est bonne. L'accueil qu'on nous a fait au *Gesù* m'a touché. Le R. P. Général et le P. Grassi vous aiment et vous honorent ; ils me chargent de mille choses pour Vous, Madame ; le bonheur que j'ai d'être votre serviteur m'attire de leur part des marques d'attachement. Je ne sais pas si du *Gesù* je passerai ailleurs ; en atten-

dant je suis à merveille ici. C'est une magnifique maison ; j'aime leur belle Église. J'y ai fait mes dévotions. Je crois que je ne verrai que demain s. Pierre. Le R. P. Général me fait loger dans l'appartement du fondateur Farnese, qui à été occupé par le Th. Guala. Les RR. PP. sont nombreux, ils ont des hommes de mérite ; j'ai du plaisir à les voir, et tous si bons ! — Oh ! venez vite à Rome, venez-y avec le bon Ch.^{ne} Tua. Pour être tout à fait content, il faut que je sache que vous venez, que vous venez vite. Le R. P. Général est disposé à permettre au P. Degioanni de venir passer l'hiver à Rome, si la meilleure des mères y vient. Ce pauvre P. Degioanni se rétablit lentement ; un changement d'air et plus de repos lui feront du bien. Je me réserve à vous dire quelque chose de Rome, quand j'aurai vu un peu la ville.

Veillez me mettre aux pieds de S. E. M.^{gr} le Nonce ; je me suis empressé d'envoyer ce qu'il m'avait remis. M.^{gr} Lucidi est absent pour un jour ou deux ; je me présenterai à lui et je lui remettrai la lettre de Monseigneur le Nonce. La lettre et les paquets que les deux Ecclésiastiques de S. E. m'avaient confiés ont été remis à leur adresse. J'irai demain ou aussitôt que je le pourrai chez M.^{eur} de Broglia. — Le ch. Parenti de Livourne est un homme charmant. Il est venu, le peu de moments que j'étais dans cette ville, me faire les offres les plus cordiales, comme tous ceux qui

vous connaissent, Madame, et qui veulent vous témoigner leur vénération en me recevant de leur mieux. À Livourne le P. Mélia nous a fait accueillir avec la plus grande bonté par une riche et pieuse dame, veuve d'un chevalier Michon. Partout on aime à entendre parler des grâces que Dieu vous a faites et de la manière dont vous tâchez d'y répondre. De tant de discours qui m'intéressent, ceux pour lesquels j'ai de la prédilection, ce sont ceux où le nom révérend de ma bienfaitrice peut s'y mêler. J'ai eu une bonne occasion de dire quelque chose de vous, Madame, à un digne Vendéen qui vous admire et qui est désireux de faire votre connaissance. Il connaissait Monsieur votre Père. C'est M.^{eur} Crétineau l'auteur de l'histoire des Jésuites. Il part demain pour Naples ; sachant que j'étais à Rome, il est venu me voir. C'est un homme d'énergie et de foi ; tout santé et vigueur au physique et au moral. Ame chaude et pourtant assez forte pour être modérée, pour écrire sans insulter ceux qui insultent. Il passera par Turin en revenant de Naples ; mais j'espère que vous le verrez ici. Nous avons causé longuement, il m'a plu. Je ne vous ai pas assez dit combien le R. P. Général m'inspire de respect et de sympathie ; je ne puis me rassasier de le regarder et de l'écouter, je suis persuadé que c'est un saint. Il a une affliction si noble quand il parle de Gioberti et des autres qui jugent

des Jésuites avec prévention et malveillance. Son cœur est tout charité. Le P. Grosso, celui qui a prêché un Carême à Turin est ici ; j'ai entendu un bon sermon de lui.

Je viens de faire quelques pas avec le P. Ministre et mon frère ; nous avons vu l'extérieur et la cour du Collège Romain. Un peu d'oppression m'a obligé de rentrer. Je me réglerai selon le temps et selon mes forces, sans me presser. Les jours où il m'arriverait de ne pas pouvoir sortir, je resterai volontiers à la maison ; on ne s'y ennue pas, le local est superbe, et tous les Pères et les frères sont déjà mes amis, comme si nous nous connaissions depuis des années. À l'Église du *Gesù* il y a beaucoup de messes ; le soir il y a la bénédiction ; l'orgue est bon et on y joue des mélodies qui me plaisent. Là au pied de l'Autel je ne vous oublie pas, et je suis sûr que vous me payez richement de retour par ce *refugium peccatorum* que vous savez dire du fond de votre âme charitable. Aidez-moi de loin et puis venez m'aider de près. — Le R. P. Général et tous les autres Pères vous présentent leurs hommages ; agréez aussi les miens. — Rappelez-moi, je vous prie, aux personnes de votre société qui m'honorent de leur bienveillance. Soignez votre précieuse santé.

Rome, 24 Août 1845.

SILVIO.

227.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

N'avions-nous pas raison de croire que Dieu bénissait notre voyage ? Tu auras vu par les deux mots que je t'ai écrit de Livourne combien la mer avait été tranquille ; elle a continué de même. Ensuite une bonne voiture et de bons chevaux nous ont conduits heureusement à Rome. Il est impossible de te dire l'accueil parfait que nous avons reçu ici à la Maison Professe *del Gesù*. Le R. P. Général et tous les autres Pères nous comblent de bonté. Parmi eux il y a aussi le P. Bellotti qui est un bien digne Religieux. Il se souvient avec plaisir de toi, du Baron Daviso, de Magna, de l'avocat, du frère, de chacune des demoiselles. Il vous aura tous présents dans ses prières et il se recommande bien aux vôtres.

Monsieur Crétineau, l'auteur de l'histoire des Jésuites, est ici de passage pour Naples ; il est venu me voir. J'ai été enchanté de faire la connaissance de cet homme aussi bon que savant. Je n'ai pas encore commencé mes courses dans Rome, je n'ai pas même encore visité la grande église de S.^t Pierre ; j'irai demain. J'irai aussi à S.^t Dominique me présenter au P. Biblio-

thécaire ; tout le monde dit beaucoup de bien de cet illustre Religieux , je suis bien obligé au R. P. Prieur de m'avoir donné une lettre pour lui. Quand tu en auras l'occasion tu offriras mes humbles respects et mes remerciements au R. P. Prieur. — Adieu, ma bonne sœur. Rappelle-moi au souvenir de tout ton petit monde. Je me porte bien, j'évite de me fatiguer ; fais-en de même. Soignons-nous l'un pour l'autre. Tu peux me donner de tes nouvelles en me répondant chaque fois que tu recevras une lettre de moi.

Adieu encore, je suis pressé. Je t'embrasse de tout mon cœur. François te dit aussi les choses les plus affectueuses.

Rome, 24 Août 1845.

Ton SILVIO.

228.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

À Rome il y a tant de choses à voir, tant de choses à faire , tant de personnes à connaître que je ne puis pas t'adresser de nombreuses pages ; il en faudrait beaucoup seule-

ment pour te donner part de tout ce que j'ai éprouvé en voyant la sublime basilique de S.^t Pierre. Il est impossible qu'on se fasse une juste idée de cette Église si belle et si colossale, quand on ne l'a pas vue dans sa réalité. J'en suis enthousiasmé. Un de ces jours j'irai faire avec François la visite des sept Églises et je tâcherai comme lui de gagner les indulgences. Ne crains pas que je me fatigue, car les longues courses il faut les faire en voiture ; le R. P. Général a la bonté d'y penser. Je suis logé ainsi que François au gran Couvent du Gesù, qui est la Maison Professe. — François te salue ; il est très occupé auprès du R. P. Général. Quand tu verras quelque Père de S.^t Dominique fais dire au Rév. P. Prieur que je le remercie de la lettre qu'il m'a donnée pour le R. P. M. De Ferrari ; ce savant Religieux m'a fait l'accueil le plus aimable, et j'ai vu cette magnifique Bibliothèque. Il a la plus grande estime du R. P. Burzio et il me charge de lui faire connaître ses sentiments de respect et de dévouement. — Adieu, ma chère sœur. Écris-moi de temps en temps sans te gêner. Ce que je te recommande surtout c'est de soigner ta santé et de ne pas avoir d'inquiétude sur mon compte. Je me soigne aussi, je marche avec lenteur et gravité.

Mes respects à Magna et à toute son excellente famille. Je demande à Dieu que toutes les grâces leur soient accordées, y compris ce qui re-

garde leur frère ; dis au Baron qu'il ne se décourage pas, qu'il sollicite avec patience, avec persévérance. Adieu. Salue les Ciceri, les Lautiers, les fermiers, les Nymphes, les Rosines. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Rome, 29 Août 1845.

Ton SILVIO.

229.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ma dernière lettre en date du 4 risque de ne t'arriver que plus tard , si M.^{me} la Marquise part le 10 comme je crois par une lettre que j' ai reçue hier. La mienne du 4 ne doit arriver à Turin que le 11, elle lui sera envoyée à Florence, et tu recevras de Florence mes deux mots d'amitié , un peu vieillis. En attendant voici de nouveau quelques lignes afin que tu ne sois pas inquiète. Je vais, je viens, et excepté quelques petites visites de mon bon ami le mal de tête et de ma bonne amie l'oppression , je suis merveilleusement bien. Le temps est charmant ; il y a chaleur et fraîcheur pour contenter tous les goûts ; j' évite

les zéphirs du matin et du soir, je respire mieux aux heures chaudes et ma lente démarche fait que je vois les autres suer, tandis que ma belle peau est tout tranquillement sèche et propre. Voilà ce que c'est que le calme; pourquoi court-on tant? Je ne sais pas encore quand j'irai aux pieds du Saint Père; il a daigné me faire dire par Monseigneur Lucidi qu'il me verra volontiers. On m'informera du jour où je pourrai avoir ce bonheur.

Je suis dans l'admiration des belles choses qui remplissent Rome (églises, fontaines, palais, antiquités, ruines); je suis dans l'admiration de la bonté de tant de personnes qui viennent me voir comme une bête digne de remarque; je suis dans l'admiration de la bienveillance toute simple et toute aimable que mes Rév. P. Jésuites me témoignent. Je passe mes jours fort agréablement quand je suis en compagnie, et quand j'ai des moments de solitude pour me recueillir devant Jésus et Marie, à qui toujours je recommande ma Joséphine et la Maison Daviso etc. Ma santé est ce qu'elle doit être pour me plaire, médiocre; et j'use de mes forces avec une modération analogue. — Madame la Marquise partira donc de Turin le 10; elle s'arrêtera quelques jours à Florence, et je pense que j'aurai le plaisir de la voir avant la fin du mois. Si tu as à Quiers le beau temps que nous avons ici, je suppose que tu fais de bonnes promenades sur ton âne. Puissent-elles te faire du

bien ! Soigne-toi ; fais régner une constante joie dans ton cœur , en aimant Dieu de toute ton âme et le bénissant toujours. Notre cher François te dit à-peu-près, mentalement, la même chose ; il prie pour notre bonne sœur Joséphine.

Mes respects à la Maison Daviso, sans oublier mes autres devoirs et amitiés aux personnes que tu sais. Je t'embrasse et suis

Rome, 7 Septembre 1845.

Ton SILVIO.

230.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Avant-hier au soir M.^{me} la Marquise est arrivée accompagnée de M.^{eur} le Chanoine Tua Recteur du Séminaire d'Acqui. Me voilà content, car je craignais pour M.^{me} la Marquise la fatigue de ce long voyage. Dieu soit loué et remercié ! Moi aussi je me porte bien , et quand l'oppression vient, elle n'est pas durable, je m'en moque. Cependant je ne fais point d'imprudence, je me soigne , je marche avec ma lenteur accoutumée. La plupart de mes courses je les fais en voiture. François fait souvent de ces courses avec moi. Il se porte

à merveille. La distance ne t'éloigne point de nos cœurs. Nous aimons notre bonne sœur, nous prions pour elle, nous sommes bien aises qu'elle nous aime et qu'elle prie pour nous. Que de choses j'aurais à te dire de Rome ! Quelle ville étonnante, remplie d'objets admirables, de grandes Églises, de grandes ruines, de grands monuments de toute espèces ! Je suis enchanté de Rome. C'est dommage que Quiers ne soit pas ici tout près ; il est vrai qu'il ne ferait pas une figure bien brillante à côté de Rome, mais ma sœur serait-là. — Adieu. Conservons la bonne humeur, malgré la distance ; à nous revoir ce printemps. En attendant donne-moi de tes chères nouvelles. La dernière lettre que j'ai reçue de toi, est celle du 31 août ; je pense qu'il y en aura quelque autre en chemin. Les secrétaires ont écrit à Florence, mais par un retard des postes Madame la Marquise en passant à Florence n'a point reçu ce paquet ; il nous arrivera ici.

Porte-toi bien, sois gaie, présente mes respects à Magna et à toute sa famille, fais de ma part toutes les salutations ordinaires à notre petit monde. François te dit bien des choses. Madame la Marquise compte sur tes prières. Je t'embrasse.

Aimons Dieu, aimons-nous pour lui.

Rome, 19 Septembre 1845.

Ton SILVIO.

231.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras reçu ma précédente lettre où je me moque de ceux qui ne savent pas croire tout simplement qu'on vienne à Rome pour venir à Rome, mais qu'il faille que j'y vienne pour me faire Jésuite. Je te disais aussi que je n'étais pas sans mes petites indispositions d'automne qui m'ont visité à Rome comme à Turin. Cependant ces oppressions n'ont pas été très fortes. Il m'en reste encore un peu la nuit, mais le jour je suis bien portant, pourvu néanmoins que je marche peu, et surtout que je ne suive pas le beau conseil du P. Zuccherini. Car si je grimpais à la Coupole de saint Pierre, j'étoufferais avant d'être à moitié chemin. — Ta bonne lettre qui m'est arrivée hier m'a fait plaisir, je t'en remercie, tu es une sœur charmante. Il ne te manque pour être plus parfaite encore, que de guérir de tes maux de rate, de tête, de nerfs etc. Dans toutes les Églises que je visite, à tous les Autels où je m'arrête, je demande à Dieu de te guérir ou au moins d'adoucir très considérablement tes souffrances, et je mets toutes mes demandes dans les belles mains de la S.^{te} Vierge, afin

qu'elle les offre à son Divin Jésus. Il est vrai que j'ajoute toujours que j'implore avant tout le salut de nos âmes, et que si les souffrances nous sont nécessaires pour nous sauver, nous ne demandons que force, patience, courage jusqu'à la fin. Je suis sûr que tes prières à mon égard sont de la même nature. Prions, aimons Dieu, et laissons-le faire. Ne doute pas du soin que je prends de ma santé. Je ne fais pas trop de courses, pas même en voiture. Madame la Marquise se porte assez bien, François aussi. Il y a eu dans la petite Ville de Rimini une révolution passagère. Quelques mécontents s'étaient emparés du gouvernement, de l'argent, des armes. Le Pape y a envoyé quelques soldats, et les mécontents se sont enfuis ; tout est de nouveau tranquille.

Adieu, ma chère Joséphine. François te dit bien des choses. À présent que je ne suis plus au *Gesù*, nous nous trouvons logés un peu loin ; cependant nous nous voyons assez fréquemment.

Mes respects à toute la Maison Daviso, et puis aux personnes que tu sais. Ensuite salue à droite et à gauche tous ceux qui ont quelque bienveillance pour nous.

Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Rome, 1 Octobre 1845.

Ton SILVIO.

232.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La santé de M.^{me} la Marquise est passable; elle est bien reconnaissante des prières que tu fais et que tu fais faire pour elle. — La pensée de M.^{elle} B..... était une véritable illusion, tu as bien fait de le lui faire comprendre. Tu me dis que tu n'as pas reçu ma lettre du 4 sept. C'est que n'ayant pas été jusqu'à Turin, à cause du départ de M.^{me} la Marquise, elle est revenue à Rome. Ne la regrette pas, car toutes mes lettres se ressemblent; c'est toujours la même tendre amitié qui me les dicte, le même désir que tu te portes bien et que tes Croix soient légères. Quant à moi, quoique je sois à Rome, je n'ai que des choses toutes simples à t'écrire. Car après avoir dit que Rome est la Ville la plus intéressante du monde et que j'admire ses antiquités et ses magnifiques Églises, il serait inutile que je te parlasse de tout cela en détail. Comme j'aurais trop de choses à t'écrire, je ne sais par où commencer. Je marche peu à pied pour éviter l'oppression. Cependant je vais tantôt voir une rareté, tantôt l'autre; tout est d'un grand intérêt pour moi. J'ai vu des fêtes saintes qui sont magnifiques;

j' ai vu aussi des joies populaires. Les jeudis et les dimanches du mois d' octobre sont une espèce de carnaval dans une immense et délicieuse campagne (la Villa Borghese); c'est un superbe jardin public. Tout le monde y va, les uns à pied, les autres en voiture. Il y a de la musique, des courses de chevaux, la coccagne, etc. Figure-toi les plus belles et longues allées, puis des vallées, des collines, des fontaines, des lacs, figure-toi des centaines de voitures et des milliers de gens qui se promènent, qui s' amusent. C' est un spectacle charmant. Souvent nous finissons notre journée à saint Pierre que l' on revoit toujours avec le même sentiment de plaisir et d' admiration. — Le soir M.^{me} la Marquise reçoit quelques visites; ce sont des personnages remarquables. On y apprend les nouvelles de la Ville et du monde. Tu vois que je vis fort agréablement, malgré les incomodités de ma vieillesse. Adieu, continue à te soigner, à être de bonne humeur. Prions les uns pour les autres. Mes respects à la Maison Daviso, à M.^{eur} l' Archiprêtre, aux bons Religieux etc. etc. — François se porte bien et te salue.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Rome 20 Octobre 1845.

Ton SILVIO.

233.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je profite du départ d'un certain Jésuite de notre connaissance, le Rév. François Pellico , qui s'en retourne à Gènes et de là à Turin , et je te confirme mes bonnes nouvelles un peu asthmatiques. Je souffre peu, et j'en suis très content , je souffre un peu et je trouve que cela est excellent pour avoir l'air de porter une Croix et pour me rendre attentif à ne pas me fatiguer, à éviter les doux zéphirs du nord, à me soigner fort joliment comme un cher petit vieux. C'est le moyen de vivre jusqu'à la fin du monde pour te faire plaisir ; fais-en autant pour ma satisfaction. Si au lieu de tâcher de t'inspirer un peu de gaieté, je voulais t'émouvoir, je n'aurais qu'à te peindre l'extrême bonté de Madame la Marquise. Elle me comble d'attentions charitables, elle règle ma conduite, elle me gronde quand elle croit que je ne me soigne pas assez. Bénissons-la, et prions Dieu de nous la conserver à nous et à tant d'autres pour qui elle est un Ange de compassion et de charité. Il n'y a pas beaucoup de ces âmes-là ; c'est pourtant ainsi que devraient être toutes les âmes chrétiennes.

Tu me crois très occupé des antiquités de Rome, des ruines. Pas du tout. J'ai admiré en gros, j'ai admiré avec plaisir, je suis charmé d'avoir vu ce que j'ai vu, mais après avoir rassasié ma curiosité, la seule prédilection qui m'est restée est pour les Églises. Oh ! une Église, un autel, la certitude que Dieu aime le culte que nous lui rendons ! voilà toujours ce qui vaut mieux que toutes les curiosités et les merveilles anciennes et modernes. Ainsi, ma chère, tu as à Quiers ce que j'ai à Rome, excepté qu'ici le matériel des Églises est plus beau pour l'œil. L'essentiel pour notre bonheur est un Autel, une sainte Table, les divins Sacrements, l'union de nos cœurs avec les Cœurs de Jésus et de Marie. Avec cela il est bon de vivre, et il sera finalement bon de mourir. Dieu nous aime, aimons-le sur la terre par dessus tout pour l'aimer éternellement. — Ne t'inquiète jamais quand mes lettres te tardent de quelques jours. À la distance où nous sommes, il ne serait pas raisonnable de s'écrire plus souvent que nous ne le faisons ; je t'écris à-peu-près tous les huit jours. — Adieu. Mes respects à Magna et à toute sa digne famille. Rappelle-moi aux autres bonnes personnes qui ont de la bienveillance pour nous. Je t'aime comme tu m'aimes et suis

Rome, 25 Octobre 1845.

Ton SILVIO.

234.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai été ces jours passés sans t'écrire, et la cause n'a été ni ma santé ni que je t'ai oubliée, mais simplement parce que Madame la Marquise n'ayant rien eu à écrire à Turin, j'ai attendu un jour où elle écrirait. Nous nous portons passablement comme à l'ordinaire, je me lève, je sors, je suis content, je jouis d'un climat doux qui me plaît, aujourd'hui j'aurai le bonheur d'aller au Vatican voir le S.^t Père; enfin j'ai tous les bonheurs, excepté que quelquefois j'ai ma vieille oppression, ainsi que je te le dis. Tu devrais, ma chère, ajouter tranquillement foi à mes paroles et ne pas livrer ton imagination aux inquiétudes inutiles; mais je crains, que tu ne sois pas aussi calme que je le voudrais à cet égard-là. — Hier M.^{eur} Canigia, sculpteur Piémontais qui demeure ici, m'a écrit un billet pour me dire que le Baron Daviso avait chargé quelqu'un à Turin d'écrire ici à un certain M.^{eur} Zucchi pour savoir comment je me porte. Cela me prouve que mes lettres n'ont pas suffi pour que tu fusses sans inquiétude.

Je suis bien reconnaissant de ce qu'il y a

d' amical dans cet empressement de mon cher Daviso, et je te prie de l'en remercier et de le saluer ainsi que toute son excellente famille. Quoique je ne cote pas beaucoup, la vie que je mène à Rome, les visites que l' on fait à Madame la Marquise, celles que l' on me fait, des convenances d'un genre, des convenances d'un autre, puis les étrangers, puis les peintres, puis les sculpteurs, enfin mille choses me prennent quelquefois mon temps. Voilà une raison pour que je ne sois pas très exact à t'écrire. Il s'y ajoute que M.^{me} la Marquise n'écrivant pas tous les ordinaires, je fais comme elle. Persuade-toi donc, ma bonne Joséphine, que lorsque l'on est à une grande distance, il n'y a pas à s'étonner que l'on reste huit ou dix jours sans s'écrire. Sois tranquille et fais réflexion que les faux bruits qui courent le monde, il ne faut nullement les écouter. On a déjà dit, et mis sur les gazettes il y a quelques années, que j' étais mort. On rêve toujours que je suis mort ou mourant, je ne meurs point, je suis vivant, j'ai des souffrances discrètes et aimables qui ne tuent point du tout. Au lieu de croire ces faux bruits, crois ce que je te dis moi-même et vis en paix, moque-toi des vaines idées tourmentantes, et pense au plaisir que nous aurons de nous revoir après l'hiver. Plus on te dira que je suis mort, ou que je vais me faire Jésuite, ou capucin, ou hermite, ou je ne sais quoi, plus tu dois ré-

pondre que tu ne le crois pas. Voilà le conseil que je te donne et je prie Dieu de te délivrer des tentations de l'inquiétude. Prie aussi, prions avec confiance et sérénité. Adieu, ma chère et bonne épouvantée, je t'embrasse de tout mon cœur et suis

20 Novembre 1845.

Ton SILVIO.

Et puis ayant reçu ta bonne lettre du 9 j'ajoute que je suis bien aise de n'y voir aucun indice d'épouvante. Bravissima ! tu n'es donc *ni épouvantée ni épouvantable* ; cela me réjouit. Quant à notre tendre nymphe, si son fidèle veuf lui touche un jour le cœur et qu'elle se décide à l'épouser, nous la laisserons faire. J'approuve que tu te montres, comme tu dois l'être, indifférente à cet égard, lui témoignant de la bienveillance, mais sans influencer ni pour le oui, ni pour le non. Dans le cas qu'elle se marie, ne lui montre aucun déplaisir et dis-lui que nous ne souhaitons autre chose pour elle que son bonheur. Tu trouveras quelque autre bonne fille à sa place. François m'écrit encore de Gènes, mais peut-être il ira bientôt à Turin, et un beau jour il ira te voir. Adieu de nouveau. Bien des choses à toute la famille Daviso et aux autres personnes qui nous honorent de leur attachement.

235.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta lettre du 28 octobre ne s'était point perdue, et par conséquent je fis tes remerciements à M.^{me} la Marquise qui a été bien-aise de t'avoir fait plaisir. Tu me fis même mention dans une autre lettre aussi de la reconnaissance que tu éprouvais pour elle au sujet de ce que je t'avais répondu de sa part.

Ne crains rien pour ma santé. J'ai la bénédiction d'un vénérable Pontife qui a 81 ans et que j'ai envie d'imiter en vivant longtemps. Oh! quel digne et aimable Saint Père! J'ai été touché de son accueil si bon, si indulgent! Des circonstances avaient causé un retard à ma présentation; elle eut enfin lieu jeudi, 20, à 4 heures. Il me reçut dans sa chambre de travail. À mon arrivée il cessa d'écrire, et voyant que je faisais au premier pas la gémuflexion prescrite, il me dit d'avancer tout simplement. J'allai me prosterner devant lui, je lui baisai le pied, il me souleva de terre avec bonté, me bénissant et m'accordant aussi de nombreuses bénédictions que je lui demandai pour toutes les personnes avec qui j'ai des liens de parenté ou de bienveillance. On fait ces demandes sans nommer

les individus, et ainsi la bénédiction du Saint Père s'étend sur tous ceux que l'on aime et à qui on voudrait obtenir des grâces. Tu as donc eu ta bonne part dans mon intention et avec toi j'ai pensé à la famille Daviso et à ce qui forme ton petit monde. Ensuite il daigna s'entretenir avec moi de mon temps passé, du livre *Le Mie Prigioni*, des preuves d'amour que Dieu m'a données. Toutes ses expressions ont été belles, saintes, encourageantes. J'ai répondu à tout avec simplicité et reconnaissance. Enfin il m'a dit qu'il ne voulait pas me laisser partir sans me donner une médaille; et voilà qu'avec ses 81 ans il se lève tout dégagé comme s'il n'en avait pas même 60, il va à une armoire qui était à un des coins de la chambre, il en tire une belle médaille d'argent et il me la donne. Je me mis à genou pour la recevoir, je lui baisai la main et je fus congédié avec le sourire le plus paternel.

Qu'en dites-vous, Mademoiselle? n'est-ce pas là une heureuse journée? Je suis content, je suis gai, je veux que tu le sois aussi, je veux que tout soit paradis dans nos cœurs, je veux que nous devenions tous fous, mais de la folie de la Croix pour être sages dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Rome, 27 Novembre 1845.

Ton SILVIO.

236.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier j'aurais voulu t'avoir avec moi à une pompe religieuse au Vatican, chose vraiment magnifique comme il convient à une cérémonie solennelle dont le prêtre est le Souverain Pontife. Ce n'était pas dans S.^t Pierre, mais dans les Chapelles superbes du palais qui sont appelées Chapelle Sixtine et Chapelle Pauline. Dans la première il y eut la Messe, et ensuite le Saint Père et tous les Cardinaux passèrent processionnellement avec quantité de Chanoines, de prélats etc. à la Chapelle Pauline. Le Saint Sacrement était porté par le Pape. Il est inutile de te dire que ces Chapelles sont des Églises assez grandes pour contenir toute cette nombreuse multitude, et beaucoup de personnes qu'on laisse entrer. Dans la dernière de ces Chapelles le Saint Père a donné la bénédiction, et ainsi cette belle cérémonie s'est terminée. Il y a tant de majesté et de bon goût dans ces pompes, une musique si convenable, un ensemble si religieux que l'on est heureux d'y assister. Le difficile pour moi était d'avoir assez de souffle pour y aller, car il faut monter de grands escaliers pour arriver à cette

partie du palais Vatican. Cependant hier la journée était bonne pour mes poumons et j'ai trouvé le moyen de vaincre tout doucement la difficulté ; je n'en ai pas souffert. Ainsi ne me gronde pas. Ce sont des exceptions rares , et je ne les fais que lorsque je m'en sens la force.

Je pense bien souvent à toi et je t'introduis fidèlement dans mes prières ; je suis sûr que tu penses aussi à moi devant Dieu. Demandons-lui de l'aimer et de nous aimer en lui éternellement ; c'est lui demander toutes les vertus. Portons nos petites douleurs , nos petites Croix sans nous troubler. Sois patiente, pieuse, douce , indulgente et ne te chagrine point à propos de ta Nymphé si elle se décidait à se marier. Garantis ton âme de toute espèce de vaine inquiétude , et garantis ton corps du froid. Soigne-toi pour me faire plaisir. — Mes respects à Magna et à toute sa digne famille. Salue de même les autres personnes de notre connaissance. Adieu. Prie pour la santé de Madame la Marquise ; elle a toujours quelque souffrance ; maintenant elle a une fluxion aux yeux. Je t'embrasse. Préparons-nous bien à faire naître l'Enfant Jésus dans nos cœurs.

Rome, 1 Décembre 1845.

Ton SILVIO.

237.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Veux-tu une belle preuve de mes forces ? Hier je me suis senti capable d'aller voir le beau, très beau, infiniment beau Musée du Vatican. C'est une immense, surprenante, incroyable partie du Palais Pontifical, une suite de superbes galeries d'inscriptions, de bustes, de statues, de sarcophages, de vases de toute beauté, de milliers d'objets précieux de l'antiquité romaine, grecque, égyptienne, puis des galeries de tableaux admirables. Tout est d'une magnificence, d'un ordre, d'un bon goût, d'une richesse qu'il n'y a rien de comparable dans les Palais des autres Monarques du monde. Il y a toujours un grand nombre d'étrangers de toutes les nations qui visitent ce Musée. Il y a tant de choses à voir qu'on y passe des heures sans cesser d'admirer. De temps en temps je me suis assis. Le soir je me suis couché de bonne heure, j'ai dormi et ce matin je n'ai plus de fatigue. Je suis très reconnaissant à Madame la Marquise de m'avoir conduit à ce Musée si digne d'être vu. Il y en a d'autres moins grands, et je ne compte pas y aller ; il me suffit d'avoir vu le plus

beau. — Nous avons du soleil, des chambres qui n'ont pas besoin de feu. On l'allume cependant un peu, mais on peut dire que c'est pour rire. Je regrette de ne pas pouvoir t'envoyer notre climat romain.

Soigne-toi, répare-toi bien. Mes respects à Magna et à toute son excellente famille. Rappelle-moi aux autres personnes de notre connaissance que tu vois. Je t'embrasse et suis

Rome, 5 Décembre 1845.

Ton SILVIO.

238.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta sainte joie pour le plaisir que j'ai éprouvé de me voir si paternellement accueilli par notre digne Souverain Pontife. Ses bénédictions seront utiles à nos âmes, je l'espère. Aimons Dieu de tout notre cœur, voilà ce qu'il m'a dit, voilà ce qu'il faut faire, chacun dans notre position. — Ma santé n'est pas mauvaise, quoique nous soyons passés d'une température douce à quelques journées assez froides. Le temps est beau, mais le matin il gèle un peu. C'est l'hiver de Rome, mais c'est

un hiver court , sans neige, et entremêlé de journées de printemps. La santé de Madame la Marquise est comme je t' ai dit dans ma lettre précédente; une fluxion obstinée aux yeux et des douleurs d'estomac. Demandons à Dieu que ces souffrances disparaissent. Elle n'en a pas besoin pour se faire du mérite, en ayant déjà tant par les charités qu' elle fait et par sa ferveur dans la piété.

L'empereur de Russie qui passe quelques jours à Rome a donné des témoignages de vénération au Pape, quoiqu' il soit schismatique et même persécuteur des Catholiques dans son empire. En abordant le Pape, il lui a baisé la main. On espère que leurs conférences porteront quelques bons fruits, adoucissant au moins l'esprit de ce Monarque à l' égard de ses sujets Catholiques. Il ne reconnaît pas le Pape comme le Chef de toute l' Église , mais il le vénère comme Évêque et comme Chef de l'Église latine. Lui, se croit le Chef de l'Église Russe, le Pape de son empire immense, et il voudrait que l'on reconnût sa prétendue papauté comme égale à celle de notre S.^t Père. Prions Dieu qu'il daigne l'éclairer et qu'il réunisse un jour toutes les Églises. — Tu fais bien d'être bonne, mais sans faiblesse, envers ta nymphe , laissant qu'elle décide elle-même de son sort. Il y a peu de filles qui pouvant se marier, soient assez fortes pour conserver leur liberté ; la plupart s'en repentent, et notre pauvre Nym-

phé fera de même quand elle sera sous l'aimable dépendance d'un vieux ennuyeux et d'une inexorable belle-sœur. Misères humaines qu'il faut plaindre, sans pouvoir les empêcher.

Adieu. Mes respects à Magna et à toute sa digne famille. Rappelle-moi aussi aux autres personnes qui ont quelque bienveillance pour nous. Je t'embrasse et suis

Rome, 18 Décembre 1845.

Ton SILVIO.

239.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes souhaits sont bien aimables, je t'en remercie, ainsi que Madame la Marquise, qui te croit une bonne sainte fille, et elle a raison, à mon avis. Elle est bien reconnaissante des prières que tu fais pour sa santé, et s'y recommande toujours pour ses besoins temporels et spirituels. Son estomac va mieux, mais il lui reste cette fluxion à la tête ; ses yeux sont encore très malades. Heureusement sa patience et sa résignation sont grandes. En effet les épreuves douloureuses nous venant de la main de notre Père Céleste, nous ne devrions ja-

mais oser nous plaindre d'aucune tribulation, car tout ce qu'il dispose à notre égard est pour notre bien. On essaie pour ses yeux des remèdes extérieurs, des applications de vessicatoires auprès des oreilles, à la nuque, aux bras, on ne néglige pas les médicaments intérieurs; on a imaginé entr'autres le lait d'ânesse. Espérons.

Ma santé est bonne; j'ai été la veille de Noël et le jour suivant à *santa Maria Maggiore* vénérer le Berceau de Notre Seigneur. Cette précieuse relique s'y conserve dans une urne de cristal. C'est un pauvre petit berceau de bois grossier. J'y ai placé tous nos cœurs, les cœurs de tous nos amis. Hier j'ai été à la Basilique d'*Ara Cœli*, et je n'y ai pas non plus oublié ceux que j'aime. Dans cette magnifique Église il y a une crèche où l'on pose une petite statue miraculeuse de l'Enfant Jésus. Il y a là, tous ces jours-ci un usage charmant. De très petits enfants font les prédicateurs; l'un succède à l'autre. C'est tantôt un garçon, tantôt une fille. Et voilà que cette jolie petite créature, sur un endroit un peu élevé, à côté d'une colonne se met avec une gracieuse timidité, ou avec une effronterie également gracieuse à prêcher la bonté du Roi des Cieux qui s'est fait enfant. Ce sont des discours assez longs et on les sait par cœur à merveille. À peine ce garçon ou cette fille a fini les parents l'important avec des caresses

sans fin, et d'autres parents mettent à sa place un autre petit ange qui commence en tremblant et qui finit avec courage. — Adieu pour cette année. Je suis bien aise que tu aies vu et revu notre cher frère. Je suis bien aise aussi que ta rate ait éprouvé quelque avantage. Mes respects à Magna, à sa digne famille, à ceux qui nous honorent de leur bon souvenir. Plus de soucis pour le 1845 ! Vive la joie, vive la nouvelle année, vive Jésus dans nos cœurs, vive Marie !

Rome, 29 Décembre 1845.

Ton SILVIO.

240.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voici une histoire tragique, comique, épouvantable, drôle, sublime et ridicule, qui aurait pu m'effrayer, mais qui a gaiement fini. J'allai voir le Monastère du Sacré Cœur dans cette partie de Rome au delà du Tibre qui s'appelle *Trastevere*. Les *Trasteverini* sont des hommes impétueux, ardents, qui ont un mélange de générosité et de férocité. Le cocher qui me conduisait, passant près d'une femme

qui battait joliment son petit garçon, ce pauvre enfant pour fuir les coups de sa tendre mère, se jeta dans les jambes des chevaux. Ces animaux, plus raisonnables que beaucoup d'hommes, s'arrêtèrent pour ne pas l'écraser, mais un de leurs pieds fit une caresse trop forte au malheureux enfant qui tomba, se releva, se mit à crier comme un aigle ayant de la peine à se tenir debout. La mère oublia qu'elle avait été la cause du malheur, et criant aussi comme une désespérée emporta son cher petit à qui elle avait donné de si jolis coups de poing. Voilà que les gens de la rue, attendris sur le triste sort de cette bonne mère et de l'enfant, se mettent à hurler qu'on lui a cassé la jambe, que c'est une créature que l'on vient d'estropier. Cette belle vertu de la compassion les pousse charitablement à dire qu'il faut donner un exemple, qu'il faut casser les bras au cocher puisqu'il casse les jambes aux enfants. Le cocher était descendu de son siège s'efforçant de calmer ces criards ; j'étais descendu aussi assurant que le cocher était un brave homme et qu'il avait fait ce qu'il avait pu en retenant autant que possible les chevaux.

Heureusement voilà un autre *malheur* qui nous arrive et qui en empêche un plus grand. Un sbire grand, gros, fier, inexorable, sourd à toute remontrance, élève une voix de tonnerre, empoigne le cocher, l'emmène en prison, et moi je reste dans cette aimable com-

pagnie avec une belle voiture, de beaux chevaux et plus de cocher. Je pensais déjà à monter sur le siège et à faire le cocher moi-même au risque de casser quelque autre jambe des passants. Un homme me retient, je crois qu'il va m'égorger. Non, c'était un de ces furieux devenu compatissant pour moi. Monsieur, dit-il, vous n'en pouvez-rien, la faute est toute du cocher, et vous avez souffert de tout ceci. Votre sang s'est renversé et vous tomberiez peut-être malade si vous ne veniez pas un instant chez-moi boire un verre de vin. En vain je le remerciai, je résistai ; on m'entraîne dans une maison, et là il faut boire. En attendant parmi ce peuple paraît un *vetturino*. Il offrit de me conduire à la maison et j'acceptai. Je partis salué, honoré de paroles de respect de tous ces bons *Trasteverini*, qui me disaient : *Con lei non abbiamo niente ; Dio l'accompagni , siamo Romani di cuore*. — Tu peux t'imaginer la peine de Madame la Marquise au récit que je lui fis de ce bel événement. Par bonheur le Cardinal Lambruschini vient justement lui faire une visite. Je lui raconte cette affaire, il écrit un mot pour qu'on remette en liberté le pauvre cocher, et celui-ci une heure après arrive glorieux et triomphant. L'enfant de la jambe cassée n'avait pas même le bout du nez cassé ; il n'avait qu'une meurtrissure dans le derrière, trop vivement caressé par le pied du cheval. Madame la Marquise a donné une généreuse

aumône aux pauvres parents, tout contents du derrière meurtri de leur petit polisson, puisqu'il a produit un peu d'argent. — Adieu, mes respects à toute la famille Daviso.

Rome, 4 Janvier 1846.

Ton SILVIO.

241.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Bien des remerciements de toute la compassion qu'a excité dans vos bons cœurs mon petit danger de Trastevere. Tu exprimeras ma reconnaissance à Magna, à toute sa famille. Je leur suis infiniment obligé de me protéger par leurs saintes prières ainsi que toi. Avec votre appui, je n'ai peur de rien. L'événement n'était pas agréable, mais je ne m'en suis pas trop effrayé. Bénissons Dieu de toutes ses bontés pour nous, et reposons-nous en lui, comme l'enfant se repose dans les bras de son Père. Reposons-nous aussi en Marie comme dans les bras de la plus tendre des Mères. Courage et confiance dans toutes nos épreuves ! aimons et prions ; c'est ce que Jésus et Marie nous demandent.

Avant-hier c'était l'anniversaire de la conversion du juif Ratisbonne ; on a célébré une fête magnifique dans l'Église de S.^t André *delle fratte*, où la grâce a eu lieu. — Dimanche, c'était la fête de la Chaire de S.^t Pierre ; cette grande solennité a été célébrée dans la Basilique de S.^t Pierre dans toute sa pompe. Le Souverain Pontife a assisté à la Messe dite par le Cardinal Mattei. Après la cérémonie le départ du Pape se fait d'une manière très majestueuse. Il monte dans un trône qui est porté par douze hommes ; et de cette façon il parcourt lentement entre des files de gardes armées de hallebarde, toute l'immense longueur de la gigantesque Basilique. Tous les Cardinaux, les Chanoines etc. le précèdent et le suivent. Cela fait une superbe procession. Ce saint vieillard, assis dans son Vénérable siège, donne continuellement des bénédictions ; un respect profond s'empare de tous les cœurs. Dans cette riche distribution de bénédictions paternelles j'en ai pris pour toi, pour les Daviso, pour tous ceux qui nous intéressent, Supérieurs, égaux, inférieurs, les Ciceri, les Lautiers, etc. sans oublier nos chères âmes du Purgatoire de la parenté et du nombre de nos amis. — Ces sublimes cérémonies romaines sont tout ce que l'on peut imaginer de plus beau, de plus grand.

Adieu. Porte-toi bien. M.^{eur} Velasco t'envoie les 100 francs pour faire les deux fois 50 francs que tu sais (c'est-à-dire pour l'automne



passé et pour à présent). La santé de M.^{me} la Marquise se tient dans sa médiocrité pénible ; les yeux souffrent toujours et la font rester prisonnière. Continuons à prier. Je t'embrasse et suis

Rome, 22 Janvier 1846.

Ton SILVIO.

242.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu me dis que tu pries et fais prier pour Madame la Marquise et tu es charmante. Nous voyons finalement un peu l'effet de ces bonnes prières ; l'inflammation des yeux est beaucoup moindre. J'ai lu ta lettre à Madame la Marquise ; elle te dit bien des choses et te remercie à son tour. Tu as raison à l'égard du livre de François ; c'est un ouvrage fait comme il faut, avec âme, avec bon goût : c'est une bonne œuvre qui plaira aux têtes capables de réfléchir et aux cœurs qui sentent chrétiennement. Cette belle modération, ce ton d'honnêteté et de charité valent mieux que les fureurs éloquentes. Il faut cependant être préparé à voir des esprits qui s'obstineront à nier

l'évidence. Ce sont des esprits malades que les préventions tourmentent ; ils ne savent pas sortir de ces idées. Avec ceux-là on prend patience , espérant qu'ils se trompent de bonne foi et par faiblesse. Les livres bien raisonnés, comme celui de François , peuvent au moins persuader les jeunes-gens sincères qui cherchent à connaître la vérité et qui n'ont pas encore des préjugés enracinés. Ici à Rome ce livre est admiré par les personnes les plus estimables. Cela me fait bien plaisir.

Je t'embrasse à la hâte. Mes respects à toute la famille Daviso et aux autres bienveillants. Porte-toi bien ; je me porte petitement à merveille.

Rome, 3 Février 1846.

Ton SILVIO.

243.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre du jour de notre bien-aimé S.^t François de Sales ne me parle pas de ta santé, mais j'espère qu'elle est passable. La mienne l'est aussi, et Madame la Marquise a moins mal aux yeux.

Les réflexions du R. P. Suryn sur la valeur des souffrances auprès de Dieu sont justes ; toute la religion nous apprend qu' il y attache des grâces en unissant nos douleurs à celles qu'il a souffertes lui-même ; il ne demande de nous que résignation, que foi, espérance et amour. Notre raison est faible et comprend peu ce grand mystère des souffrances, mais notre cœur le sent, et nous serons bien contents un jour d' être récompensés du peu de sacrifices que nous aurons faits pendant notre courte vie. Sans quelques maux, quelque adversité, nous serions trop légers, trop esclaves de notre vanité et de nos passions. Il faut un peu souffrir pour élever nos pensées à la véritable source de la vertu et du bonheur. Courage donc ! courage et amour de Dieu ! courage et sainte allégresse ! Implorons la santé, mais sans nous affliger si elle est si imparfaite ; désirons des secours, des consolations, mais sans trop nous plaindre de quelques maux qui nous tribulent.

Quant à moi, je peux dire que ma santé s'est un peu renforcée, j'ai plus rarement de l'oppression, je digère bien ; je ne fais point cas de quelques petites douleurs. Dieu est bon, il sait que, tout en prêchant le mérite des souffrances, je ne les aime pas beaucoup. Il a pitié de ma bêtise et il adoucit toutes mes Croix ; je le laisse faire. — Voici bientôt un de nos tristes anniversaires ; notre cher Louis ne sera pas

oublié. — Adieu. Mes respects à Magna et à sa famille. Bien des choses à tous les autres. J'entends partout dire du bien du bon livre de François. Quelques-uns ne manqueront pas de le critiquer. Qu'est-ce que cela fait? Il suffit d'avoir les suffrages de certaines gens qui aiment les raisons justes, soutenues avec honnêteté et charité. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Rome, 9 Février 1846.

Ton SILVIO.

244.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Si des souvenirs graves et mêlés de tristesse n'avaient pas une grande place dans mon cœur, le carnaval du peuple romain m'égaierait; car c'est un des peuples qui se livrent le plus à la joie dans cette époque. Les folies ont commencé hier. J'ai été avec Madame la Marquise chez le Cardinal Fieschi dont les fenêtres donnent sur la longue rue du *Corso*, où se fait *la corsa de' barberi*, au coucher du soleil. Avant l'heure de ce divertissement il y a le spectacle d'une foule immense à pied et d'innombrables

voitures , on rit, on crie , on se moque des masques, on se moque des gens sans masque, on se jette des déluges de *confetti* et de fleurs. Les *confetti* sont comme les *béniss* de Milan, des boules friables de plâtre; les fleurs sont de petits bouquets véritables que l'on jette aux dames, aux amis. Tout cela leur semble très drôle, ils éclatent, ils s'égosillent, on croirait qu'ils vont mourir de joyeuses convulsions. À te dire la vérité, maintenant que je suis vieux et que j'ai passé à travers tant de soucis et de douleurs, la vue de ces ivresses me fait plus compassion que plaisir. Je ne riais pas , mais je faisais dans mon intérieur de pénibles réflexions sur ces pauvres créatures humaines délirant de quelques heures d'illusion, pour avoir bientôt qui des maladies, qui des chagrins, qui la mort, qui la perte des personnes bien-aimées. Car l'homme a beau faire, il est condamné sur la terre à souffrir et à mourir. Au coucher du soleil on tire d'abord un coup de canon et on fait disparaître avec une rapidité étonnante tout ce nombre infini de voitures qui enfilent de tout côté les rues transversales. Les gens à pied restent et commencent à se ranger. Des escadres de carabiniers parcourent le *Corso*. Voilà un second coup de canon, puis voilà le troisième, et c'est alors que les chevaux (*barberi*) qui sont à la *piazza del Popolo* au bout de la rue sont livrés à la course. Ils s'élancent tout seuls , ils volent comme des déses-

pérés, excités par l'émulation, par les cris, par des pointes qui sautillent sur leurs dos, sans qu'ils sachent de porter sur eux ces cruels petits éperons. Plus ils courent, plus ces pointes les piquent. La rue du *Corso* est très longue. Ces pauvres animaux vont comme le vent. Quand ils arrivent à l'autre bout ils se briseraient la tête et les membres, mais des toiles tendues les font tomber et ils ne se font aucun mal. Les propriétaires des premiers chevaux ont quelques prix proportionnés. La journée finit ainsi, et l'on va à des soupers, à des bals, au théâtre; les vieux se retirent sagement, et j'ai été du nombre, bien content que cet amusement si délicieux fût passé. Cela se répètera plusieurs jours, et le dernier se terminera par le grand spectacle des *moccoli*, dont je te parlerai quand je l'aurai vu. — Adieu, soigne ta chère santé. Mes respects à Magna et à sa digne famille. N'oublie pas les autres. Je t'embrasse et suis

Rome, 15 Février 1846.

Ton SILVIO.

245.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu m'as écrit, et François aussi, le plaisir que vous avez eu de vous voir ; il est temps que je dise que je m'en réjouis et que je te remercie de ta bonne lettre. Tes nouvelles, ainsi que les siennes, me sont toujours chères, surtout voyant que, grâce à Dieu, votre santé n'est pas mauvaise. Soigne-toi, je t'en prie, afin que mon retour (qui sera après Pâque) soit doublement agréable. Les joies du carnaval ne m'ont pas tué. C'est que je me suis borné à le voir par des fenêtres et des balcons, et que l'air était favorable. À toutes les folles gaïetés des masques, des *confetti*, des fleurs et des courses, le dernier jour a ajouté la charmante extravagance des *moccoli* qui produit un spectacle vraiment superbe. Cela commence après la course, au coucher du soleil. Des lumières s'allument dans la rue, dans les voitures, dans les chars, dans les maisons ; tout le monde a une petite bougie, un flambeau, une lanterne, ce qu'il veut. Le jeu est d'empêcher qu'on ne vous l'éteigne, et chacun tâche de l'éteindre aux autres. Ce sont des agitations, des

guerres joyeuses, des cris, des rires; personne ne se fâche, et tous deviennent enfants. Ces lumières en mouvement sont sans nombre en haut, en bas, à tous les étages. À peine une bougie est éteinte, on la rallume, et cela se répète avec des transports toujours nouveaux pendant une heure et demie. Le son magique d'une cloche part du Capitole, et voilà un prodige. Cette foule immense de gens en délire passe tout-à-coup à l'obéissance et à l'ordre. Plus de lumières, plus d'égosillements, plus de bêtises, plus de masques aux visages. Les voitures et les piétons disparaissent tout tranquillement, chacun va dîner ou souper, et l'on est content comme des princes. — Adieu. Mes respects à Magna, et à toute son aimable famille

Rome, 26 Février 1846.

Ton SILVIO.

246.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai enfin pu avoir assez de respiration pour me fier d'aller dans les longues et profondes Catacombes de S.^{te} Agnès hors des murs de

Rome. La basilique de S.^{te} Agnès érigée par l'empereur Constantin donne le nom à ces étonnantes Catacombes. Ce sont de vastes souterrains qui se creusèrent peu-à-peu par les premiers Chrétiens, emportant de la terre et plaçant leurs morts dans ces cavernes. Chaque jour on creusa davantage, et cela devint des corridors interminables qui ont dans les parois des deux côtés une continuation de tombeaux, simplement creusés dans le tuf. L'autorité fait ouvrir ces tombeaux, et placer ailleurs les os. Quand on trouve la fiole du sang c'est là un Martyr et ses os se gardent comme Reliques, car cette fiole est le signe qu'on a été immolé pour la foi, même quand l'inscription manque. Quelquefois dans ces jours affreux, on n'avait pas le temps de faire une inscription. D'autres fois on inscrivait à la hâte le nom, y ajoutant une palme gravée. S'il n'y a ni fiole ni autre signe positif, la mort a été naturelle et les os par conséquent ne doivent point se vénérer. Il y a encore par terre et dans ces tombeaux ouverts, quelques débris d'ossements, mais il y a peine d'excommunication si on se permettait d'en prendre quelqu'un. L'autorité seule en dispose, protégeant religieusement le respect qui est dû aux Chrétiens morts. Les corridors ainsi garnis de sépulchres se prolongent, se ramifient, et puis de distance en distance aboutissent à des cavernes plus larges où il y a un siège ou

deux de pierre. Là s'asseyait le Prêtre pour instruire et pour confesser. Dans des espaces plus grands on célébrait la Messe. Il y a en plusieurs endroits des restes de peintures représentant Jésus-Christ, la S.^{te} Vierge, les Apôtres, d'autres saints. La vue de tout cela fait une grande impression. Que de vertus ! que de souffrances ! que de sainteté dans cette primitive Église, pour faire substituer le culte du vrai Dieu à l'idolatrie sans user de violence, sans se révolter contre les payens, sans employer d'autre arme que la prédication, la prière, la charité, la patience, le courage de souffrir et de mourir ! Nos temps sont plus doux, nos tribulations sont moins horribles.

Acceptons donc nos Croix particulières, et portons-les aussi avec cet esprit humble et courageux dont les Martyrs et les autres Saints nous ont laissé de si beaux exemples ; car nous sommes les descendants et les héritiers de ces héros et nous servons le même Dieu. Allons, marchons, vivons, mourons pour lui dans la sainte joie et dans le saint amour ! Nos courtes misères passeront, et nous serons transformés en Créatures sublimes, puissantes, célestes, participant comme les Anges au bonheur immortel et ineffable de la Divinité. Ce sort est assez beau, n'est-ce pas ? Il mérite bien que nous ne fassions pas tant la grimace en traînant gauchement notre Croix. Rougissons de

notre faiblesse, prenons l'air dégagé, trottons dans le chemin de la vertu. — Adieu. Je t'embrasse. Mes respects à la Maison Daviso.

Rome, 5 Mars 1846.

Ton SILVIO.

247.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre du 4 où je vois que tu n'as pas assez d'esprit pour admirer les sottises du Carnaval, y compris le bonheur de s'essouffler à éteindre et à rallumer des *moccoli*, pour s'en aller ensuite avec de belles tâches sur les habits, les robes et les chapeaux. — Notre cher François m'a écrit qu'il partait ; j'espère que, le carnaval étant fini, les flots de la mer n'auront pas eu l'impertinence de danser, et que nos Jésuites auront traversé la *baciassa* (1) sans danger. Je l'espère d'autant plus que je viens de voir une famille française venue de Marseille par une mer tout-

(1) Voce del dialetto piemontese che dinota un recipiente d'acqua assai grande ; qui vale *mare*.

à-fait calme. Le Carême m'apporte des plaisirs à l'âme qui sont beaucoup plus appréciés par moi que les gaietés populaires qui ont précédé. Tous les vendredis de mars le Saint Père va le matin prier à S.^t Pierre , accompagné des Cardinaux. C'est beau de voir le digne Chef de l'Église porter ses cheveux blancs aux pieds des Autels , au milieu des enfants , car il y a un peuple immense. Hélas ! il y a aussi des étrangers non catholiques, mais la vue de ce saint vieillard leur inspire du respect. Il va d'abord prier dans la grande Chapelle du S.^t Sacrement, puis dans celle de la S.^{te} Vierge (ces chapelles sont des espèces d'Églises). Ensuite il vient dans la nef du milieu et en passant il vénère une grande statue en bronze de S.^t Pierre , mettant sa tête un moment sous le pied de l'Apôtre. Puis il se met à genou au milieu de la nef , devant le grand Autel , mais à une assez grande distance. C'est sous ce grand Autel que repose le Corps de l'Apôtre. Le Pape reste longtemps en prière, ensuite il s'en va, bénissant tout le monde. L'air de bonté paternelle avec laquelle il bénit, est touchant. Mon intention est toujours que les bénédictions que je prends soient aussi pour François , pour toi , pour la famille Daviso , pour tous nos amis. — Mais il faut que j'écrive d'autre lettres, ainsi adieu. Madame la Marquise a encore mal aux yeux ; elle est cependant égayée par la consolation d'avoir obtenu

l'approbation de ses deux Instituts par le saint Père. — Bonjour. Mes respects de devoir et d'amitié.

Rome, 16 Mars 1846.

Ton SILVIO.

248.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

En attendant de tes nouvelles, je te donne les miennes qui sont bonnes ; tout va comme de coutume. Je suis accablé de bontés par tout le monde, persécuté d'aimables témoignages, assommé d'empressements honorables et affectueux. Jusqu'aux bergers me donnent des brebis, une chaumière et des campagnes ; ce sont les bons bergers d'Arcadie. Tu vois quelle richesse !... (de sonnets). Il y a de quoi s'établir ici et ne plus penser au retour. Mais non, j'ai beau être berger ; après Pâques je prends ma houlette et ma besace, et je me sauve, abandonnant tout mon troupeau pour aller aux pieds d'une sœur qui est ma bergère chérie. Regarde quel sacrifice ! je quitte pour tes beaux yeux tout ce que ce peuple de pasteurs me donne ici. Les tendres bergères d'Arcadie pleureront en grosses larmes d'encre,

bien rimées, l'ingrat qui les a quittées, et moi je pleurerai de joie d'abord en partant, puis en arrivant en Piémont, puis en revoyant Superga, puis en traversant la collinette, puis en te donnant le bonjour. Oui, je peux te dire que quoique j'aime bien Rome, je suis enchanté de retourner bientôt dans notre cher pays. Notre départ est décidé; je ne sais pas précisément le jour, mais ce sera le plus tôt possible après Pâques. Nous nous arrêterons à Florence, peut-être une semaine, et ensuite nous volerons au but. Je parle déjà de m'en aller, et il y a cependant encore du temps. Je t'assure du reste que Rome me plaît et que j'y demeure volontiers jusqu'à la fin. — Adieu. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Bien des choses aux autres. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Rome, 29 Mars 1846.

Ton SILVIO.

249.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

À mesure que je vois s'approcher le jour de notre départ, je sens le plaisir que j'aurai, non pas de quitter Rome, mais d'aller revoir

notre bon pays. Ce plaisir fera que je sentirai moins le regret de m' éloigner d' ici. J' aime mon cher Piémont, j' aime ma très chère sœur, et il y a déjà trop long-temps que je suis à une si grande distance de toi. Oh comme je savourerai le bonheur d' être à Turin et de me dire que je serai de nouveau si près de Quiers ! Enfin, j' en demande bien pardon à Rome, mais je crois que je la vénère sans tendresse, car je suis enchanté de la quitter. Notre projet est de partir le mardi 21 avril sous les auspices de S.^t Sylve. Nous nous arrêterons quelques jours à Florence, et nous nous remettrons en route le 2 mai, s' il est possible. Il faudra se régler selon la santé de M.^{me} la Marquise, car ses yeux malades pourront l' engager à consulter des médecins à Florence, à Pise, etc. et obliger à quelque retard. Sans cela, nous serons bientôt à Gènes, ou nous ne nous reposerons que deux jours ; de manière que nous pourrions arriver à Turin le 9 ou le 10 mai. À peu-près dans un mois d' ici, jour plus, jour moins. — C' est encore un peu long, mais ce temps passera vite et nous aurons l' avantage d' arriver en Piémont dans une excellente saison, sans plus aucun danger d' y avoir froid. Je cherche des idées qui me soulagent, car tu peux bien penser que mon cœur a très présente une douloureuse commémoration. Je suis sûr que nous adressons ensemble des prières à Dieu pour Maman, et que tu espères comme

moi qu'elle n'a quitté la terre que pour passer au Ciel. Elle nous protège de là-haut, j'en ai la confiance consolante. Nos bons parents ne respiraient que la vertu et la religion. — J'ai de bonnes nouvelles de François, tout content de la Sardaigne. — Adieu. Tu ne peux pas te figurer la beauté des cérémonies de la Semaine Sainte à Rome ; ce qui est surtout sublime c'est la Bénédiction que le S.^t Père donne du haut d'une loge de la façade de Saint-Pierre à la Ville de Rome et au monde. Adieu. Mes respects à Magna, à toute sa digne famille, à nos amis etc.

Rome, 12 Avril 1846.

Ton SILVIO.

250.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes prières et celles des âmes excellentes comme la tienne, nous ont obtenu un bon voyage jusqu'ici. Nous sommes arrivés hier au soir. L'impératrice de Russie étant ici depuis deux jours, il y a une telle inondation de seigneurs russes qu'à l'hôtel où nous nous sommes dirigés, il n'y avait plus de logement à

donner. Vite à un autre hôtel, point de logement ; vite à un autre, puis à un autre, point de logement. Enfin nous trouvâmes quelques chambres à l'hôtel de Londres , fort heureux d'être à l'abri. Nous restons ici quelques jours. Je n'ai pas le temps de t'écrire longuement, il y a tant de belles Églises, de beaux palais à voir, etc. etc. Adieu donc. Notre santé est assez bonne, malgré la fatigue du voyage. Soigne-toi, soignons-nous, aimons-nous. Mes respects à Magna, à toute sa famille. Mille bonjours à droite et à gauche.

Florence, 27 Avril 1846.

Ton SILVIO.

251.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Puisque la chaleur ne t'accable pas et que même elle te convient assez , comme à moi , je ne me plains pas de l'été. Ma santé est passable; soigne bien la tienne, et s'il y a des journées qui te semblent propices, fais ta promenade asinine. Nous restons encore un peu à la vigne , puis nous retournerons à Turin , et nous reviendrons dans l'automne à la campagne.

Tout le monde parle du bonheur que les Cardinaux se soient si vite accordés à élire un nouveau Pape, et que le sujet élu soit un des Personnages les plus saints et les plus habiles. Remercions Dieu et prions-le de donner un règne glorieux à notre nouveau Pasteur. Il a été militaire, il connaît beaucoup le monde, il a des talents distingués d'administration, il aime qu'on répande l'instruction ; tout cela contente et fait bien présager. C'est un digne Successeur de l'eccellent Grégoire. Celui-ci a sans doute obtenu de Dieu, que les Cardinaux fissent un si bon choix.

Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

28 Juin 1846.

Ton SILVIO.

252.

A sua sorella Giuseppina

Ma chère Joséphine,

Veux-tu une bonne nouvelle ? François est arrivé hier matin avant le jour ; il n'a point souffert de son passage par le Col de Tende, ni du reste de sa course, il se porte bien. Je suis chargé de te dire bien des choses de sa

part. Ne crois pas qu'il se tienne maintenant en repos. Demain il va partir pour la Savoie. Ce voyage n'est pas désagréable dans cette saison, il aura moins chaud en Savoie qu'ici. Les ennemis des Jésuites en inventent toujours quelques-unes ; ils ont débité qu'un jeune-homme de leurs élèves, désespéré par les mauvais traitements qu'on lui faisait subir, s'était pendu. Figure-toi le bruit, la colère, l'indignation de tant de personnes à qui cela était raconté. Mais quel enfant manque-t-il ? Aucun. Quel est celui qui s'est pendu ? Personne au monde n'en sait rien. On a pourtant fini par dire que c'était un tel. Alors on a fait promener partout ce jeune-homme que l'on disait pendu, qui n'a jamais eu l'idée de se pendre et qui se porte à merveille. Il faut avoir pitié de ces calomniateurs et ne pas s'en inquiéter ; voilà justement ce que fait notre pacifique François. C'est lui-même qui m'a informé de cette histoire.

Je suis bien aise que notre bonne Nymphé soit guérie. Est-ce toi qui lui as prescrit la glace ? C'est un remède que Riberi emploie beaucoup dans les inflammations. Quant au mariage renoncé, la Nymphé ne pouvait pas mieux faire ; cela me donne une bonne opinion de son jugement. Le parti n'était pas de nature à la rendre heureuse. — Adieu, ma très chère. Toi qui guéris si bien les souffrances de la Nymphé, soigne-toi aussi. Por-

tons-nous de manière à nous contenter réciproquement. Mes respects à Magna et à son aimable famille. Je t'embrasse et suis

6 Juillet 1846.

Ton SILVIO.

253.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise est à-peu-près comme ces jours passés. Elle garde le lit et continue la diète. Quelque mauvais plaisant a débité la fable des larmes coulant d'une image de la S.^{te} Vierge et de ses prédictions de malheur. Il n'y a rien du tout, mais ces bruits se répandent en dépit des bons Capucins qui sont très ennuyés des demandes qu'on leur fait à ce sujet. Il y a des gens qui vont sans cesse s'informer à leur Couvent quel est le jour où la S.^{te} Vierge a dit que nous allons tous périr. Laissons-là ces bêtises et réjouissons-nous des applaudissements que tout le monde donne à la sagesse et à la bonté du S.^t Père qui a profité de ce commencement de son Pontificat pour consoler beaucoup de familles par des actes de clémence. Le peuple de Rome lui a fait des

fêtes extraordinaires. Prions Dieu que ces sentiments de bienveillance populaire soient durables. Car tous les commencements paraissent merveilleux à la multitude, et puis il est difficile qu' on ne finisse par se plaindre de tout pour avoir le plaisir de se mettre de mauvaise humeur et de souhaiter une autre chose. Espérons que Pie IX trouve le moyen de contenter durablement ses sujets.

Voici un petit Enfant Jésus. Madame la Marquise l'avait sur son lit avec d'autres papiers. Elle me l'a donné me disant : *Cela peut aller dans une lettre, envoyez-le à votre sœur.* Adieu. Mes respects à Magná et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

26 Juillet 1846.

Ton SILVIO.

254.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Cet air de sollicitude que tu as remarqué et qui t'a fait de la peine, dans notre bon Père Provincial, m'a frappé quelquefois aussi me

rappelant certains moments de la physionomie souffrante de Louis. Cependant s'il a des Croix, l'idée qu'elles sont pour la gloire de Dieu doit nous consoler. J'ai vu que les soucis de sa position et la nature pensive de son âme lui laissent de la gaieté qui revient de temps en temps. Il sent des chagrins, mais il les domine par un saint courage. L'homme doit faire ainsi ; sentir la Croix et marcher courageusement sous elle, jusqu'au Calvaire, imitant autant que nous le pouvons notre Divin Maître. Oh que notre destination est glorieuse ! qu'il est beau d'imiter Dieu fait homme ! Cette vallée de douleur n'est pas longue, le passage est rapide ; et puis ? Nous entrerons, j'espère, dans le royaume éternel du bonheur. — J'ai lu et relu tes tendres expressions de bienveillance pour tes frères ; il y a du plaisir à t'aimer comme une bonne sœur, puisque tu l'es effectivement. Ton attachement est vif, mais raisonnable, comprenant qu'il faut se soumettre à la nécessité des absences. Les différences de devoirs et d'engagements établissent des différences d'habitation, auxquelles il faut que chacun se résigne. C'est une faiblesse de vouloir les choses autrement. L'essentiel c'est que les cœurs soient en harmonie. Grâce à Dieu, les nôtres le sont. — Rien de nouveau sur la santé de Madame la Marquise. Je voudrais bien pouvoir te dire qu'elle est guérie. Remercions le Ciel qu'elle soit au moins hors du

lit , et prions qu' elle aille mieux. Soigne-toi aussi.

Mes respects à Magna et à sa digne famille.
Je t'embrasse et suis

4 Septembre 1846.

Ton SILVIO.

255.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est de Turin, où nous sommes pour quelques heures , que je t'écris. La lettre que je trouve de toi me parle du chagrin de Magna que tu partages. Plaise à Dieu que ses craintes soient sans fondement ! Quelquefois les imaginations vives s'alarment sur des apparences, je voudrais qu' elle eût tous les motifs de se tranquilliser.

La pauvre veuve de Maroncelli m' a écrit. J' avais déjà su par les gazettes qu' il était mort. Elle m' a donné dans sa lettre le triste détail de la longue maladie à laquelle il a succombé. Il était d' abord devenu tout-à-fait aveugle, ensuite mille souffrances l'attaquèrent, il devint fou , et un état de langueur générale précéda sa fin. Il avait des intervalles

de raison et alors il priait et se conformait à la volonté du Père Céleste. J'espère que Dieu, après l'avoir tant éprouvé, l'aura accueilli parmi ses élus. Le jour de sa mort (chose étrange !) fut le 1^{er} août qui était le jour de sa sortie de Spielberg, et le jour de son mariage : prions pour lui.

Sa veuve, à ce qu'il paraît, continue à rester en Amérique. Elle est maîtresse de musique; elle a eu de lui une fille qui a maintenant onze ans. Le monde est rempli de gémissements et de larmes, plaignons les malheureux, armons-nous de courage, souffrons quand Dieu le veut, et remercions-le de la bonté qu'il a de nous épargner toutes les souffrances que nous n'avons pas. — Tu auras reçu la lettre où je t'ai dit que tu peux prendre trois actions pour ces écoles d'enfants. Je n'ai pas encore vu François, mais je sais qu'il se porte bien. Je regrette que tu n'aies pas pu aller faire ta petite vendange, et surtout que tu sois tourmentée par tes maux de tête. Prends patience, mais ne négliges rien pour te soigner. À la vigne Barol et sur toute cette partie de la colline, la pluie a été une espèce de déluge. Les chemins sont abîmés, de gros murs sont tombés. — Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à Magna et à toute sa famille.

23 Septembre 1846.

Ton SILVIO.

256.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voilà donc ce triste octobre passé , vilain pleureur qui nous a inondés de ses torrents de larmes. Le mois de tous les Saints va nous rendre le beau temps , j' y compte. Ce cher mois a bien aussi un peu de mélancolie, puisqu'il est celui de la grande commémoration des trépassés. Adoucissons cette sainte tristesse par l'espoir que Dieu écoutera les prières que nous lui adressons pour les morts qui attendent la fin de leurs souffrances. Nos cœurs s'unissent dans cet acte de piété , surtout en pensant à nos défunts bien-aimés. J'aime à croire pourtant qu' ils sont déjà au nombre de tous les Saints et qu' ils nous protègent. Mais , Messieurs les Saints et Mesdames et Mesdemoiselles les Saintes , vous étiez bel et bien de petites intelligences humaines, enveloppées de vile poussière comme nous. Qu'avez-vous fait pour plaire tellement à Dieu qu'il vous a ainsi embellis, ennoblis, comblés de bonheur ? Vous l'avez aimé , prié , servi ; nous pouvons bien l'aimer, le prier, le servir. Vous souffriez sans faire la grimace, et bénissant encore vos croix et vos persécuteurs ; ne pouvons-nous pas souffrir

avec le même esprit d'obéissance, de courage et d'amour ? Vous tâchiez de vous purifier de vos péchés (excepté la S.^{te} Vierge Marie qui n'en avait point, S.^t Jean Baptiste , etc.) eh corbleu ! nous ne manquons pas de cette marchandise-là, et nous pouvons bien nous en purifier aussi. Enfin, Saints et Saintes qui avez eu le péché originel, nous sommes de la même étoffe que vous, étoffe trouée, déchirée, étoffe à torchon, mais par la miséricorde de Dieu , capable de se renouveler , de se transformer en étoffe fine, et de la plus haute valeur. Ce que vous avez fait, nous avons la bonne volonté de le faire. Donnes-nous la main, aidez-nous, priez pour nous. Et vous, Marie, toute pure, toute parfaite, soyez la plus touchée de nos misères, parlez-en avec la douce autorité de Mère à votre Divin Fils, guidez-nous à ses pieds, faites qu'ils nous reçoive dans ses bras. Ainsi soit-il.

Adieu, chère Joséphine. Mes respects à Magna et à toute sa famille. François se porte bien, je lui ai fait tes saluts , il te fait les siens. Madame la Marquise va un peu mieux. Moi, je garde ma promesse.

1 Novembre 1846.

Ton SILVIO.

257.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce bon Archiprêtre n'est pas si vieux qu'il ne puisse voir un peu se prolonger sa vie. Je le souhaite ; il se gagnera encore des mérites, ne fût-ce que par sa patience en supportant quelques souffrances de plus. Sous le rapport des mérites qu'on peut se faire, la vie est un don très précieux. Soigne donc la tienne pour qu'elle dure longtemps, et de mon côté j'en ferai de même, sans perdre cependant notre bonne habitude de penser à la mort. La foi adoucit cette pensée. Nous sommes en voyage pour arriver au bonheur éternel ; est-on si à plaindre quand cette arrivée s'effectue ? Oh ! le grand malheur de devenir heureux ! Voilà ce qu'il faut se dire, et la terreur s'évanouit. Si nous avons quelques motifs de trembler, nous en avons encore plus de nous confier comme des enfants dans les mérites infinis de Jésus-Christ, dans les grâces abondantes qu'il a daigné attacher aux Sacrements, dans l'intercession de Marie et des Saints. Comment ! avec tant d'appuis, nous tremblerions encore ? Vive la joie et au diable la tristesse !

J'ai vu hier François, il se porte bien et

te salue. Madame la Marquise a fait imprimer la prière ci-jointe pour ses établissements ; elle te l'envoie aussi. J'ai rencontré deux bonnes Rosines de ta connaissance qui m'ont demandé de tes nouvelles. Je te salue de leur part, mais je ne sais plus leurs noms. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Jour de S. François de Xavier 1846.

Ton SILVIO.

258.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Entre nous, nous n'avons pas besoin de souhaits spéciaux, et tu as d'ailleurs parfaitement fait de remplir ton aimable formalité en commençant par notre Rév. Père et frère, car le clergé doit toujours être le premier. Tu es trop bonne de m'adresser les paroles si bienveillantes que je lis dans ta chère lettre. Je connais ton excellent cœur, et ton affection est un bonheur pour moi. — Depuis quelque temps j'étais dans quelque peine pour mon vieux ami le comte Confalonieri, qui depuis sa sortie de prison allait toujours voyageant d'un climat à l'autre

pour trouver quelque soulagement à sa santé infirme. Il avait été à Alger, à Jérusalem, etc. Après quelque amélioration, il fut plus malade, ensuite s'étant remis un peu il alla consulter des médecins à Paris. Il était à présent en voyage pour retourner à Milan, ses souffrances augmentèrent; il n'eut plus la consolation d'arriver chez-lui. Sa mort m'a fait beaucoup de peine. Prions pour lui. Il était bon, rempli de foi. Nous avons la faiblesse de regretter ceux que Dieu prend; nous sommes des aveugles. Voilà cette année deux de mes compagnons appelés à l'Éternité. Ne nous troublons pas et tâchons d'être toujours prêts. Adieu. Je t'embrasse et suis

20 Décembre 1846.

Ton SILVIO.

259.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nos nouvelles de santé sont comme à l'ordinaire; nous avons passé nos fêtes sans rien de remarquable aux yeux du monde, mais tâchant d'unir nos cœurs à celui de Jésus-Christ. Ce désir est plus doux que toutes les joies de

la terre ; il laisse l'âme contente. Quel bonheur d'être Chrétien ! d'être désabusé de toute vaine passion ! Sachons apprécier notre sort.

Madame la Marquise pour se donner un saint amusement s'est fait faire une jolie petite Crèche dans un cabinet où elle va prier plusieurs fois par jour. À cette Crèche elle a mis (chacune avec son habit parfaitement imité) des figures représentant — une Sœur de S.^{te} Anne — une Orpheline Juliette — une Madeleine — une *Madeleinine* — une fille du Refuge — une fille du *Refugino* — une fille de l'hôpital de S.^{te} Philomène — une Sœur infirmière — une fille de la famille de Marie (1). Voilà comment elle offre ce qu'elle fait aux pieds de l'Enfant Jésus. — Toi et moi qui ne pouvons rien instituer, donnons-nous sincèrement nous-mêmes et associons-nous par l'intention aux bonnes œuvres et à la piété des autres. — Mes respects à Magna et à toute sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

27 Décembre 1846.

Ton SILVIO.

(1) Tutti questi istituti furono fondati dalla Marchesa di Barolo.



260.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce bon Archiprêtre est donc allé aussi nous précéder dans l'éternité. C'est pour toi la perte d'un vieux ami, il est bien naturel que tu en aies été affligée. Faire des sacrifices, voilà la vie ; hé bien , faisons-les toujours avec cette soumission filiale qui plaît à Dieu ! Nous en serons abondamment récompensés, lorsque nous retrouverons toutes les personnes que nous avons estimées et aimées. Quel bonheur de revoir nos parents, nos amis , et non plus avec les souffrances , les misères , les craintes des pauvres mortels, mais dans un état parfait de joie, de grandeur, de sécurité, de vertu, d'intelligence et d'amour ! Nous ne comprenons pas maintenant cette belle et sublime transformation , mais nous sommes sûrs qu'elle aura lieu pour les âmes qui seront sanctifiées dans le Royaume immortel de Jésus-Christ. Voilà où notre Divin Sauveur nous appelle. Oh que c'est beau ! que c'est consolant ! Allez-vous-en donc pensées mélancoliques ; vive la foi ! vive la sainte loi ! vive la Croix ! et vive la joie ! Prions avec ferveur, mais sans tristesse ; prions avec recueillement , mais avec la plus douce

confiance. Implorons le Paradis pour nos chères âmes du Purgatoire, implorons-le pour nous-mêmes et pour tous les vivants, et plus nous approchons nous-mêmes de la mort, appliquons-nous toujours plus à apprendre courageusement à mourir, ne voulant que ce que Dieu veut.

Madame la Marquise va mieux. François va très bien, et moi aussi à ma manière. Je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à Magna et à toute sa digne famille.

Dimanche, 24 Janvier 1847.

Ton SILVIO.

Mon bon Confalonieri était bien pénétré de foi, il était très charitable. J'ai de grands motifs d'espérer que Dieu l'a reçu dans son sein paternel.

261.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai fait part de ta lettre de reconnaissance à Madame la Marquise qui se recommande à tes prières. Elle est occupée ces jours-ci de ses *Famille de Marie* dont il me semble t'avoir déjà parlé, nouvelle bonne œuvre pour de

jeunes ouvrières qui vont dans la journée à leurs différentes boutiques , et qui reviennent le soir loger à la *Famille de Marie* sous la maternité d'une femme pieuse, payée par Madame la Marquise. Cette femme bien connue pour sa vertu et sa piété s'appelle *Mère* ; elle apprend à lire, à travailler, le catéchisme, etc. dans les heures où les filles ne sont pas à leurs divers métiers. Il y a déjà deux *familles de Marie*, et peu-à-peu elles se multiplieront. Ce que les filles gagnent aux boutiques est porté par elles à la *Mère*, qui en met une petite portion fixe dans le fond commun, et qui laisse le reste à la fille lorsqu'elle gagne déjà un surplus. Cette bonne œuvre convient à toutes les petites ouvrières surtout , qui ne gagnent pas encore de quoi vivre, car elles apportent à la *Mère* leur quatre ou cinq sous qu'elles gagnent et elles sont nourries, vêtues, logées, soignées. La *Mère* les conduit à la Messe, leur donne l'habitude de fréquenter les Sacrements, les forme aux vertus chrétiennes. — Nos trois santés vont à l'ordinaire, soigne la tienne. Adieu, mes respects à la maison Daviso.

31 Janvier 1847.

Ton SILVIO.

262.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as bien fait de distribuer comme tu as fait les petits livres ; distribue aussi comme tu le crois mieux, les autres ; ils sont tous à ta disposition.

Quoique tu te dises moins courageuse que moi dans les souffrances , je suis d'avis que tu ne te rends pas justice ; j'ai une fort bonne idée du courage avec lequel tu supportes sans cesse tes infirmités. On ne peut pas ne pas les sentir. Dieu ne demande de nous que l'esprit de patience et de conformité , il ne nous défend pas les soins raisonnables pour adoucir les maux qui nous surviennent. Chacun doit se régler en cela d'après sa conscience, prenant, lorsqu'il est nécessaire, conseil du Confesseur, comme sur le point de jeûner et faire maigre etc. Agissant ainsi avec obéissance et simplicité, on n'aurait aucune raison de conserver des scrupules là-dessus. — Je suis dans le même cas de ne pouvoir ni jeûner ni faire maigre. C'est une nécessité à laquelle nous devons humblement nous soumettre. Tu entendras peu ou point de sermon , je ferai de même ; réparons ceci par de bonnes pensées , de bonnes lectures ,

de bonnes prières , de bons actes d'amour de Dieu et du prochain. Si notre cœur est à Jésus, si nous souffrons volontiers, si nous sommes détachés du monde, préparés à y rester, préparés à en partir , les grâces attachées au Carême ni celles attachées au Jubilé ne seront pas perdues. Soyons à Dieu et il sera à nous.

Mon rhûme n'est presque plus rien, je suis guéri. Je n'ai pas vu François , mais je sais qu'il se porte bien. M.^{me} la Marquise passe rarement un jour sans un peu de fièvre. Elle se lève, mais ne sort pas. Continuons à prier Dieu pour cette précieuse santé. Mes respects à Magna et à sa famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Jeudi, 18 Février 1847.

Ton SILVIO.

263.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le rhûme est parti et je n'en veux plus jusqu'à un autre. Je sors, mais peu, et je goute le stupide plaisir de bien me soigner et de cultiver la sainte paresse , sans jeûner, sans entendre des sermons, sans faire pénitence. C'est

là une très commode et très douce mortification. Enfin, ma chère, offrons à Dieu nos petites souffrances, obéissons et n'ayons point de scrupules. Remplaçons les œuvres que nous ne faisons pas, et redoublons pour cela d'amour de Dieu, de confiance, de patience, de bonnes pensées et de ferveur dans la prière. Aimons Dieu et tout ira bien. Voilà passé ce triste anniversaire de la mort de notre pauvre Louis. Son âme, je l'espère, a souri avec celles de Papa, de Maman, de Mariette, de notre Père Feraudi, voyant que ces souvenir du cœur nous sont sacrés. — Les progrès du bon Hinger me font plaisir; puisse-t-il reprendre vite ses forces et sa gaieté! — Je suis bien loin de penser que nos chers Daviso me doivent une visite; entre amis, on n'a pas de cérémonie à faire. Le temps est précieux, pourquoi se gênerait-on en démonstrations inutiles? L'amitié doit être un peu sans gêne, comme entre frères; les sentiments se connaissent réciproquement, il n'est pas nécessaire de renouveler des témoignages que l'on peut sous-entendre.

Parlons du Jubilé. Une des œuvres requises étant l'aumône, tu prendras vingt-cinq livres que tu distribueras à des pauvres pendant cette Sainte époque. Nos moyens sont petits, nous donnons peu; donnons volontiers ce peu en esprit d'amour et de conformité à la volonté divine. — François a été très occupé, je ne l'ai pas vu; je sais qu'il se porte bien. La santé

de M.^{me} la Marquise est toujours faible. Prions que les remèdes qu'on lui donne lui fassent du bien. Elle est reconnaissante de tes bonnes prières.

Adieu. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Dimanche, 21 Février 1847.

Ton SILVIO.

264.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Contente-toi pour aujourd'hui d'un bonjour et de l'assurance que ce n'est pas vrai que François ait reçu personnellement des injures. Aucune garde ne l'a accompagné ; il resta vendredi jusqu'à une heure bien avancée du soir au S.^{ts} Martirs, de là il vint ici avec un bon prêtre, et personne ne les remarqua. Mais comme il y avait déjà eu quelque mouvement dans cette rue contre un pauvre coadjuteur et que la maison Barol est trop en vue, François et le Père Lolli résolurent de ne passer ici que la nuit. Samedi matin, une personne moins en vue leur donna l'hospitalité. Peu-à-peu les choses se tranquilliseront ; nous avons dans toutes les rues

des patrouilles de citoyens pendant la nuit qui conservent l'ordre. Confiance en Dieu ! Et quant à François, ne sois pas inquiète sur son avenir ; rien ne lui manquera. Il te salue. — Je t'embrasse.

Le bon avocat Daviso m'a apporté lui-même ton paquet. Mes respects à cette digne famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

8 Mars 1847.

Ton SILVIO.

265.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Mes nouvelles, nos nouvelles sont à l'ordinaire. J'ai reçu une lettre de François écrite de Voghera le 9. Il était au moment de partir pour Gènes par la Diligence, se portant *parfaitement* ; c'est son expression. Il te dit bien des choses et ajoute que nous l'ayons présent dans nos prières, car outre la bonne santé que, grâces à Dieu, il possède, il a mille besoins de l'assistance divine pour bien remplir ses devoirs, etc.

Il me dit qu'il célébrera la fête de S.^t Joseph à Massa et qu'il se souviendra de toi aux pieds de ton glorieux Patron.

Après sa course à Massa , il repassera à Gènes d'où il s'embarquera pour la Sardaigne, ou peut-être d'abord seulement pour Nice, selon les urgences et le temps. Adieu , ma chère. Soyons unis dans les cœurs très saints de Jésus, Marie et Joseph ; aimons-nous pour Dieu. — Mes respects à Magna et à toute sa famille. Soigne-toi ; je t'embrasse et suis

Dimanche, 14 Mars 1847.

Ton SILVIO.

266.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ayons confiance dans notre grand saint comme l'avait S.^{te} Thérèse , et nous obtiendrons tout par sa puissante intercession. Je suis aise de m'appeler aussi Joseph, d'abord par vénération pour lui, ensuite par tendresse pour toi. J'aime le nom de ma chère et bonne sœur. Tu me dis que tu pries de tout ton cœur pour moi, pour nous tous, et je tâche de t'imiter. Outre la valeur que Dieu a la bonté d'attacher à la prière, il y a aussi bien du plaisir ; cela nous console, nous approche de lui et des saints, nous approche même entre nous, puisque nos âmes s'unissent dans les mêmes sentiments

d'espérance et d'amour. J'ai éprouvé de tout dans le monde : plaisirs mondains, plaisirs d'étude , plaisirs de réputation , et quoique bien loin de Salomon, j'ai reconnu comme lui, que tout est vanité, jeu insignifiant, ombre passagère , qui ne suffit pas au bonheur. Le bonheur c'est Dieu ; le moyen d'y arriver c'est le prier, le chercher, l'aimer, vouloir ce qu'il veut ; on a déjà ici un avant goût du Paradis dans les saintes joies de la Religion, dans la paix , dans la conviction de plaire à Dieu si nous l'aimons. — Bonne fête ! bonne santé ! Je t'embrasse aux pieds de notre aimable saint. Mes respects à la maison Daviso. Fais faire courage à notre bonne nymphe ; je la plains de la perte qui l'afflige, je plains toute cette bonne famille. Mais ils sont bons chrétiens, ils sauront se conformer à la divine volonté.

Jeudi Veille de S. Joseph 1847.

Ton SILVIO.

267.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes prières à mon saint Martyr sont le bouquet que j'aime de toi et je t'en remercie. François m'a donné un bouquet pareil, c'est-à-dire.

une bonne lettre en date du 15. Il m'écrivait de Sassari, mais il sera maintenant à Cagliari. Il prie, il a prié pour Maman, nous lui sommes toujours présents ; la distance ne sépare que les corps. Mille saluts pour toi, à condition que tu pries pour lui. Voilà le contenu, et il m'ajoute que la mer a bien été un peu mauvaise, mais qu'il n'en a pas beaucoup souffert. Il me dit aussi quelques mots de la misère extraordinaire qui désole la Sardaigne. Ici en Piémont on fait tant travailler aux chemins et ailleurs, que la plupart des pauvres qui veulent faire un peu de fatigue, peuvent gagner du pain. Nous avons sans doute de véritables indigents, mais les plaintes sont exagérées et on ne peut pas nier qu'il y a une infinité d'abus. Il y a, ma chère, une persécution de demandes qui va toujours se multipliant. Donnons volontiers le peu que nous pouvons donner, et souffrons avec patience la peine de ne pas pouvoir donner plus que nous ne faisons.

Présente mes respects à la maison Daviso.

Adieu, porte-toi bien, je t'embrasse de tout mon cœur et suis

22 Avril 1847.

Ton SILVIO.

268.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans ta bonne lettre tu ne me dis pas encore que Marguerite soit arrivée. Elle vint m'honorer de sa belle visite il y a quelques jours m'annonçant son prochain retour à Quiers. Je lui remis le dernier cahier du *Dictionnaire Géographique* qui contient le commencement de l'article sur ta ville natale. Tu ne peux avoir aucun souvenir de Pignérol, ce qui prouve que tu es jeune en comparaison ; car j'ai présent le temps que j'y ai passé dans mon enfance. Voilà l'avantage que j'ai d'être vieux. Tu étais alors un fort joli petit Ange, et moi j'étais un bon polisson tout content d'avoir une sœur si gentille. Mes polissonneries te faisaient rire. J'étais quelquefois gai comme un petit diable. Oh comme les années m'ont rendu sérieux ! L'âge de l'enfance a cependant aussi ses peines , ses maladies ; je ne voudrais pas recommencer ma carrière et je suis enchanté d'être vieux et d'avoir appris que tout est vanité, excepté d'aimer Dieu et notre prochain.

François est à Chambéry bien portant. Madame la Marquise avance tout lentement. Ma santé est bonne. Je n'ai pas encore pu aller

voir mes neveux chez M.^{me} Cantamessa. — Adieu. Présente mes respects à Magna et à toute sa famille. Un de ces jours le Baron a passé pour me voir, j'étais sorti. Porte-toi bien. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

17 Juin 1847.

Ton SILVIO.

269.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as vu que je n'avais qu' un compagnon de voyage , c'était un paysan soldat; il avait été en congé quelques jours chez lui à Alpi-gnan et s'en retournait tout content au Régiment. Je l' ai trouvé bon garçon et assez aimable. Au Pino nous avons bu une bouteille de bière au café de M.^{me} Caselli. Elle se porte à merveille, m'a demandé de tes nouvelles et des nouvelles de sa famille. Elle compte aller bientôt vous voir. Le soldat heureux que je lui eusse donné de la bière, car il avait soif, redoubla d' amabilité et de gaieté , et le voiturier qui avait aussi eu sa part fouetta impitoyablement en l'air, sans toucher les trois chevaux qui réjouis par cette musique mena-

gante volèrent comme des pigeons, passant, je crois par dessus les arbres et les précipices. Nous arrivâmes sans nous casser le cou, sur les toits de Turin, nous descendîmes comme un ballon volant, en place Château. Là je me séparerai de mon futur capitaine qui partit pour la gloire espérant qu'il y aura bientôt la guerre pour aller exterminer la moitié du monde. Devenu plus grave, je suis passé prendre des nouvelles de François, il n'était pas encore arrivé, mais on l'attendait d'un moment à l'autre. Je suis venu à la maison, je me suis changé, j'ai été faire ma révérence à Madame la Marquise. Sa santé continue à faire quelques progrès, grâce à Dieu. Elle est bien aise que je t'ai trouvée bien portante et que j'aie eu le plaisir de passer quelques heures près de toi. Elle te remercie de tes prières et te prie de les continuer. Adieu.

12 Juillet 1847.

Ton SILVIO.

270.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as deviné, François est toujours maigre et content, comme tu dis. La chaleur ne lui déplait pas, les petites fatigues du voyage lui

font du bien, les occupations d'esprit sont des devoirs agréables, les cinq volumes de Gioberti publiés contre les Jésuites sont de petits outrages qu'il reçoit pensant que l'on est heureux d'avoir des occasions de souffrir et de pardonner. Enfin il a raison ; il faut tâcher de bien faire, d'aimer de tout son cœur, de pratiquer les vertus que Dieu nous impose, de prier pour tous, de ne détester que le péché. On dit que cela est difficile ; oui, par les seules forces humaines ; mais la grâce de Dieu ne manque jamais si nous l'implorons. Avec cette grâce, nous pouvons tout, car nous sommes tous faibles, mais Dieu qui nous soutient est fort. Vive donc le Seigneur dans nos cœurs et ne craignons rien. François te dit bien des choses amicales. Moi aussi.

Mes respects à la maison Daviso. La bonne Madame Cantamessa a eu un chagrin : sa servante est morte en peu de jours. Elle la regrette beaucoup. Adieu. Porte-toi bien.

15 Juillet 1847.

Ton SILVIO.

271.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

François est parti jeudi soir. Voyager de nuit est agréable dans cette saison, et il dit que parmi ses bonheurs, il a aussi celui de dormir suffisamment en voiture. La bonne volonté d'être content n'est pas toujours facile, et pour moi je ne la possède pas assez; mais je comprends qu'elle est raisonnable et qu'il faut tâcher de l'acquérir. Car à quoi servent l'impatience, la tristesse, la mauvaise humeur, la plainte? Tout de même il faut remplir ses devoirs, aller, venir, rester, supporter. En agissant avec sérénité on adoucit les fatigues, les peines, les contrariétés, on se soulage en souriant et en cueillant quelques fleurs dans les épines.

Je t'ai dit qu'une calomnie affreuse avait éclaté contre Monseigneur Artico Evêque d'Ast. Ce digne et saint Prélat a découvert l'auteur de cette abomination, la Providence a fait tomber dans ses mains toutes les preuves. S'il nommait le coupable il serait puni comme il le mérite, mais il refuse de le nommer et désire le soustraire au châtement. Voilà une belle vengeance. Monseigneur Artico a été à

Raconis, le Roi lui a fait l'accueil le plus bienveillant. Le bon Evêque est venu avant-hier voir M.^{me} la Marquise ; les outrages qu'il a soufferts ne lui ont rien fait perdre de sa douceur et de son aimable gaieté. — Adieu. Procurons d'imiter les saints. — Mes respects à Magna et à sa famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur et suis ton

Dimanche, 18 Juillet 1847.

SILVIO.

272.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu me dis de très bonnes choses , mais tu ne me parles pas de ta chère santé; j'espère qu'elle va bien. Ici nous allons notre train; Madame la Marquise fait quelques progrès, moi je me porte à mon ordinaire. — Le nouvel ouvrage de Gioberti *Il Gesuita Moderno* est le plus étonnant déluge de paroles, de louanges, d'injures que l'on puisse s'imaginer. Il n'a que du mépris pour le P. Curci qu'il accable d'outrages et de dérisions. Il prodigue à François un mélange de phrases honorables et de reproches violents, rejetant son amitié, l'accusant

de mensonge et de calomnie. Quant à moi, il me loue, il me plaint, il me regarde avec pitié, il déploie les plus jolies moqueries. Il se croit un géant pour atterrir tout ce qui ne pense pas comme lui, il donne de grands coups de massues à droite et à gauche, il accuse les jésuites de toutes les iniquités, il prétend prouver tout ce qu'il dit. Le pauvre Gioberti ne prouve que sa colère et son aveuglement. Au milieu de tant de pages furieuses, il y a, comme toujours, des éloges à la Religion, au Pape etc.

Mais je suis pressé. Adieu. Mes respects à la maison Daviso. Porte-toi bien.

22 Juillet 1847.

Ton SILVIO.

273.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as raison de plaindre Gioberti, quoiqu'il admire tant sa propre cervelle et qu'il ait la bonté de nous croire des nigauds. Du reste ses moqueries sont assaisonnées avec de petits éloges charmants. Moi surtout, il me loue comme le meilleur des hommes, mais seulement de-

venu bête. Tu vois que je ne puis pas me plaindre. — Le bon M.^{eur} Hinger va à Quiers, je profite de sa complaisance pour le charger de cette lettre, car hier je l'ai rencontré et il a eu l'obligeance de m'offrir ses services. Je regrette de ne pouvoir l'accompagner. Adieu. M.^{me} la Marquise te remercie de tes prières. Continue à te bien porter, nous faisons de même. Mes respects à Magna et compagnie. Bonne fête de S.^{te} Anne. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

24 Juillet 1847.

Ton SILVIO.

274.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'irai faire ta commission à M.^{me} Cantamessa et je lui donnerai la leçon que tu me communiques pour apprivoiser ses deux jolis petits sauvages. — J'espère que depuis le remède de ton D.^{eur} Collo les dents n'oseront plus si facilement te tourmenter, car tu es capable de prendre goût à l'expédient de les chasser. Je loue ton courage. Je fais la même menace aux dents

qui ont quelquefois l'impertinence de me faire mal. Souvent pour se faire pardonner, elles cessent de me faire mal quand je voudrais me décider à les faire arracher, alors je leur fais grâce. Mais je suis bien aise pour ton compte, que le D.^{eur} Collo ait cette habileté, et que tu ne te laisses pas vaincre par la crainte. Tu n'as pas même la faiblesse qu'ont souvent les beautés jeunes et vieilles d'avoir peur de s'enlaidir en se faisant arracher des dents. Tu as raison. À quoi sert de rougir de la vieillesse ? Puisque Dieu nous accorde d'entrer en cet âge, marchons avec reconnaissance et avec simplicité dans ce chemin ; il est fort bon pour aller en Paradis tout doucement. On perd quelques dents en route et voilà tout. Le courage et la bonne humeur peuvent se conserver suffisamment pour plaire à Dieu et au prochain.

Mes respects à Magna et à sa digne famille.
Je t'embrasse et suis

26 Juillet 1847.

Ton SILVIO.

275.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta pauvre Rosine m'est présente ; je l'ai vue tant de fois et elle demanda souvent de tes nouvelles. Prions Dieu pour son âme. Tu auras connu le Chanoine Riberi frère du médecin ; il était compagnon d'études de François, mais plus âgé que lui. Il est mort hier, après une suite de maladies dont il paraissait à demi guéri. Prions aussi pour lui. On lui avait fait une grande quantité de saignées. Les uns disent que ces saignées l'ont empêché de mourir plus tôt, d'autres disent qu'elles l'on épuisé. Qui peut le savoir ? C'était un Prêtre zélé et charitable ; on le regrette beaucoup à Turin.

Pendant que les autres meurent , me voici encore célébrant mon anniversaire du 1^{er} août après 17 ans de liberté. Que Dieu est bon ! Tu sais que dans ce jour de ma délivrance, Madame la Marquise a toujours la bonté de me faire un cadeau. Cette année elle m'en a fait un que j'aime beaucoup. C'est un prie-Dieu de noyer ayant deux coussins, un pour les genoux, l'autre pour les bras. Ces coussins portent, l'un les initiales de mon nom et une croix, l'autre deux couronnes, c'est-à-dire une cou-

ronne d'épines et une d'immortelles ; pensée bien aimable, n'est-ce pas ? — Adieu. Tu as bien fait de ne pas aller à de longues fonctions dans cette Église trop nouvellement blanchie ; l'odeur surtout du vernis t'aurait fait mal. Saint Ignace a reçu également tes bonnes prières. Notre cher François sera ici demain au soir.

Mes respects à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

1 Août 1847.

Ton SILVIO.

276.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Voici les petits livres que j'ai demandés de ta part et que Madame la Marquise me dit de t'envoyer. J'y joins le dernier cahier de la *Propagation*. Nos nouvelles sont toujours les mêmes avec le projet d'aller à la Ville dans quelques jours. — Je ferai à François tes remerciements pour les images dont tu me parles.

On dit que les deux éditions du *Gesuita Moderno*, celle en 7 volumes et celle en 5, sont déjà presque entièrement vendues. Si cela est,

il faut vraiment dire que la prohibition des livres les fait vendre. Ces défenses font naître le désir de lire, et on trouve mille moyens de se les procurer. Du reste, si cet ouvrage plaît à certaines gens, il déplaît à tous les hommes pieux et sensés. Quelqu'un me disait : « Je n'étais pas trop disposé à aimer les jésuites, mais depuis que j'ai lu tant d'injures contre eux je les aime. »

Tu auras entendu dire que les Autrichiens menacent le Pape et qu'ils ont occupé la ville de Ferrare. Cela est vrai, et tout le monde est indigné de cette violence. Mais je ne crois pas que ceci apporte véritablement la guerre. La France et l'Angleterre veulent conserver la paix en Europe et arrangeront ces discordes passagères, occasionnées par des écrits qui avaient été publiés contre l'Autriche.

Je t'embrasse. Mes respects à Magna et à sa bonne famille.

26 Août 1847.

Ton SILVIO.

277.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ces menaces de l'Autriche contre le Pape font beaucoup de bruit, mais on finira probablement par se calmer et s'arranger d'après les conseils officieux de la France et de l'Angleterre. Si l'Autriche persiste dans son attaque, ces puissances et d'autres s'en mêleront et le Pape aura des défenseurs. On se presse trop à dire qu'il doit s'enfuir de ses États et venir à Turin. Les choses ne vont pas si vite.

Comme je ne puis rien, je suis décidé à regarder ces événements sans m'agiter par des craintes inutiles, laissant la conduite de tout cela à Dieu qui daignera écouter nos prières et avoir pitié des peuples. L'opinion qui me paraît la plus vraisemblable c'est qu'il n'y aura pas de guerre, et dans ce cas nous aurons les avantages de la continuation de la paix. — Mais si la guerre a lieu, que gagnerions-nous à trembler? Quelques bonnes batailles sont quelquefois nécessaires, comme les saignées aux malades. Après que les peuples et les rois se sont un peu affaiblis en se battant, ils aiment de nouveau la tranquillité, et alors on s'adoucit et on a le plaisir de refaire

des traités et de vivre en paix. Le monde va ainsi, l'histoire est pleine de semblables choses, et il en sera de même jusqu'à la fin du monde. Ce qui arrive aussi toujours c'est que dans les menaces des gouvernements et dans les guerres, chaque parti croit avoir raison, croit avoir été provoqué par des torts, croit avoir tous les droits. C'est comme dans les procès. Mon Dieu ! que les hommes sont faciles à s'aveugler et à se maudire les uns les autres ! — Demandons au Seigneur le calme, la charité, les lumières et que chacun accomplisse son devoir. Dans le cas actuel, prions particulièrement pour Notre Saint Père le Pape, afin que Dieu l'assiste, le console et l'aide à opérer le bien de ses sujets et de toute la Chrétienté.

La santé de Madame la Marquise va un peu mieux, la mienne et celle de François vont très bien.

Mes respects à Magna et à toute sa bonne famille. Je t'embrasse et suis

29 Août 1847.

Ton SILVIO.

278.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Une nouvelle croix est venue affliger Madame la Marquise. Son frère le Marquis Colbert de Maulévrier avait un fils unique de 15 ans, rempli de belles qualités. Ce malheureux jeune homme étant allé à la chasse accompagné de son gouverneur et d'autres personnes s'assit un moment sur l'herbe et quelque mouvement fit décharger le fusil qui lui fracassa la tête. La mort fut instantanée. Son pauvre père qui était peu éloigné de là accourut et le releva de terre en cet état. Ce fils était adoré de son père et de sa mère ; il venait d'hériter de son grand-père, mort il y a un mois, un million et cent mille francs. Tout paraissait lui sourire et voilà la tombe qui l'engloutit ! Oh ! que les prospérités de la terre sont peu de chose ! Les parents sont pieux et sauront se résigner en chrétiens, mais le coup est terrible. Prions pour eux. Prie aussi pour Madame la Marquise, afin qu'elle ait la force de supporter ce chagrin et que sa santé n'en soit pas trop ébranlée. — J'ai reçu hier au soir ta bonne lettre.

Adieu. Mes respects à la maison Daviso.

10 Septembre 1847.

Ton SILVIO.

279.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre ne m'apporte pas encore la nouvelle que j'aurais voulue de l'entière guérison des deux malades, mais cependant tu me dis que le mal a diminué, et j'espère que cette amélioration sera progressive. Je le demande à Dieu de tout mon cœur et je prends bien part à la peine que Magna ressent de voir souffrir ces deux chères nièces. Tâche de la consoler et de vaincre ses inquiétudes, car on ne gagne rien à se troubler. Je n'ai pas manqué et je ne manque pas d'unir mes faibles prières aux siennes, aux tiennes, à celles de toute cette digne famille. Dieu nous exaucera, j'en ai la plus vive confiance. Présente-leur mes respects et assure-les du désir que j'ai de pouvoir apprendre bientôt qu'elles sont toutes bien-portantes et gaies. — La santé de Madame la Marquise se traîne faiblement. L'habitude des pensées saintes et de la prière soutient cette femme forte ; le courage et la patience sont des dons qu'elle possède toujours. Son cœur a des consolations maternelles relativement à ses Établissements ; elle a donné un jour ici un goûter sous les arbres à toute

la nombreuse troupe des élèves de S.^{te} Anne accompagnées des Religieuses , un autre jour sont venues faire un semblable goûter les *Juillettes* , qui sont trente orphelines élevées séparément par les Sœurs de S.^{te} Anne.

Pour moi, je passe très bien mon temps. J'aime la solitude, j'aime la société, j'aime cette saison qui est encore assez douce ; ma santé est suffisante. Dieu est bien bon pour moi ! je voudrais savoir être reconnaissant. Aimons-le ce Dieu si bon , vivons en sa présence , souffrons les petites souffrances qu'il nous envoie quelquefois, recevons de lui toute chose avec la certitude qu' il nous gouverne avec tendresse et dans le but de nous rendre éternellement heureux. Nous ne pouvons jamais assez l'aimer.

Adieu, ma très chère. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

20 Septembre 1847.

Ton SILVIO.

280.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine.

Après avoir un peu regretté la vigne, nous sommes maintenant bien-aises d'être à Turin. Le temps n'est plus beau et alors la campa-

gne paraît triste. Nous voilà bientôt au froid, et déjà , pauvre fille, tu en ressens les effets par de nouveaux maux de nerfs. Prenons courage; les jours, les semaines, les mois passent comme de la fumée , et le printemps revient. C'est le printemps de la jeunesse qui ne revient plus pour nous sur la terre ; mais nous nous en moquons, il y en a un dans l'éternité, fixons gaiement nos regards sur celui-là , et supportons les petites souffrances qui couronnent notre vieillesse.

Madame la Marquise se porte assez bien avec des douleurs de foie, François se porte très bien avec des rhumatismes, moi je me porte à merveille avec de petits maux de dents, tu te portes par excellence tyrannisée par tes nerfs, par ton estomac, par tes migraines. N'est-ce pas un comble de santés magnifiques ? Eh oui ! si l'on pense que tant d'autres sont retenus dans leurs lits par des fièvres, des plaies, des spasmes affreux, torturés jour et nuit. Aimons donc notre sort , bénissons Dieu, portons nos Croix avec bonne grâce. C'est ce que tu fais toujours très aimablement, ma chère sœur. Vive le courage !

Je t'embrasse et suis

17 Octobre 1847.

Ton SILVIO.

281.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta prière pour me guérir du mal aux dents a été exaucée sans que je fisse aucun remède. Je t'en suis bien obligé. Je suis persuadé que j'ai envers toi beaucoup de dettes de ce genre dans tout le cours de la vie présente ; mais prie surtout aussi pour ma vie future, afin qu'après nous être bien aimés sur la terre, nous nous aimions dans le séjour du bonheur éternel. — François t'est pareillement obligé des prières que tu adresses à Dieu pour lui. Sa santé peut se dire bonne, malgré quelques misères ; ses fatigues et ses soucis ne lui déplaisent pas, il a l'esprit tranquille et le cœur content. Le Seigneur est vraiment bien bon à notre égard, car c'est un don précieux que celui de la tranquillité qu'il nous accorde à tous les trois, pendant que tant de gens s'inquiètent, s'agitent, se morfondent, s'enragent. En considérant ces têtes toujours mécontentes, toujours irritées, cela fait pitié, et cela fait presque rire. Mais demandons à Dieu le calme pour tous les hommes, et prions-le de nous le continuer à nous-mêmes, nous donnant son saint amour. Car il n'y a que l'a-

mour de Dieu qui puisse apporter le contentement.

Je suis bien aise qu' enfin les demoiselles Daviso soient guéries. Mes respects à toute cette digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

21 Octobre 1847.

Ton SILVIO.

282.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

M.^{eur} le Baron Daviso a eu la bonté de m'apporter l'invitation circulaire pour la réunion des membres de la société de charité. Cette réunion aura lieu le 4, mais malgré les instances aimables du Baron je n'irai pas, et je le regrette parce que je serai privé du plaisir de te voir. Je suis persuadé à l'égard de cette assemblée, que l'on fera toute chose très bien sans que ma personne de plus ou de moins y ait aucune importance.

Tu sauras que le peuple Turinai a conservé pendant quelque temps le goût des promenades nocturnes pour essayer d'attraper quelques rhûmes. Des milliers de personnes parcouraient les places et les rues, les uns

pour voir le tapage, les autres pour le faire. La troupe tâchait de les contenir sans rompre ni bras ni jambes ; on a arrêté quelques-uns, la même scène s'est répétée, et enfin hier au soir il paraît qu'il a fait trop froid ou que l'on a eu peur que les sabres ne se fissent sentir ; les promeneurs nocturnes ont été rares et se sont dispersés plus vite. Ils feraient bien de ne plus nous régaler ce spectacle qui ne conduit à rien de bon. Ils crient : *Vive Pie IX* en voulant des désordres ; moi je crie *Vive Pie IX* en voulant la tranquillité. Prions Dieu de nous la conserver. Les cris contre les Jésuites ont été rares et seulement pendant la nuit. De jour ils sortent comme à l'ordinaire et personne n'ose les insulter. N'aie pas d'inquiétude. Adieu.

Le Roi est guéri. Quand il était plus malade, avec quatre saignées, ces prétendus braves gens ont eu l'insolence de chanter sur les remparts le *Miserere* et le *De profundis*. Quelle dévotion et quelle charité ! Voilà les héros de notre temps. — Soigne ta pauvre petite santé et fais honneur à ma camomille et de temps en temps au jus de réglisse qui est aussi un calmant. Je prie Dieu de t'épargner les souffrances.

Mes respects à la maison Daviso.

28 Octobre 1847.

Ton SILVIO.

283.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier matin le Roi est parti pour Gènes et on l' a fêté , applaudi avec tapage ; on dirait qu' on est heureux. Pourvu que ce contentement dure ! Car la multitude est bien volage. Il y a quinze jours on faisait circuler des poésies injurieuses contre le Roi l'accablant d'insultes et de mépris ; à présent ils font semblant de l'adorer, ils le persécutent de bénédictions, ils portent sa cocarde , ils mettent ses drapeaux aux fenêtres, aux boutiques, aux voitures, aux chariots. Allons, réjouissons-nous, et espérons que cette joie populaire ne se change plus en rage. Il y a eu de bon dans ce bruit immense d'hier, qu'il n'est arrivé aucun désordre , on n'a injurié personne. Le Roi ayant été malade était pâle, et souffrant. Cette bruyante comédie l' a beaucoup fatigué. Il est triste, car il sait que tantôt on le loue, tantôt on écrit contre lui des choses infâmes , quoique il tâche de faire de bonnes réformes selon la possibilité des circonstances. Prions pour lui et pour tous , et ne nous abandonnons pas à des craintes et à des inquiétudes inutiles. Dieu règle toute

chose, mettons en lui notre confiance et soyons tranquilles.

Comme tes mitaines étaient de bonne laine et bien fortement faites, elles se sont admirablement conservées et valent autant que si elles étaient neuves ; ainsi ne pense pas à en faire cette année. Merci, ma chère amie. François te dit bien des choses. Je l'ai vu hier ; il est calme et de bonne humeur comme à son ordinaire. Mes respects à la maison Daviso. Je t'embrasse et suis

3 Novembre 1847.

Ton SILVIO.

284.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as raison d'apprécier ton état de fille, et je ne suis pas mécontent non plus d'être un vieux garçon. Si nous nous étions mariés, nous aurions déjà pour fils une nichée de ces jeunes tapageurs pour qui nous aurions mille inquiétudes. Que de pères et de mères sont à présent dans ce chagrin. Car les jeunes-gens se passionnent pour les idées politiques, et nous sommes à une époque de grande exaltation.

La volonté est bonne, on croit, on espère faire le bien ; mais dans ces temps et dans tous ces mouvements énormes de peuple, le danger de passer au désordre ne peut pas se dissimuler. Avant-hier après le théâtre, où l'on avait chanté des hymnes au Roi, cette foule suivie d'une multitude croissante a continué à chanter dans les rues ; il leur vint l'heureuse pensée de ne pas rester dans la ville, et ils allèrent hors de la Porte Neuve sur la place d'armes où ils s'égosillèrent à chanter, portant les uns des flambeaux, d'autres des drapeaux. On dit qu'il y aura eu vingt-mille hommes. De là en suivant la promenade, ils allèrent à la porte de Po et entrèrent de nouveau dans la ville, mais tranquillement. Alors ils eurent la sagesse de se disperser. Une infinité de parents attendaient avec angoisse leurs fils, craignant des malheurs. Dieu a fait la grâce qu'il n'en soit pas arrivé. Cet enthousiasme a son côté bon et son côté mauvais. Ne craignons pas trop ; demandons l'assistance divine et mettons en elle notre confiance. J'espère que les réformes accordées par le Roi produiront un contentement durable et que les tapageurs sentant enfin la fatigue redeviendront des hommes plus calmes. Je suis sûr qu'il t'arrivera, comme à moi, de penser souvent, combien tout ceci donnerait de l'inquiétude à Papa, à Maman, à Louis, au P. Feraudi, s'ils étaient encore sur la terre. Ils sont bienheureux d'être au Ciel ! Là ils

voient en Dieu toute chose sans alarme ; là ils admirent la conduite de la Providence , qui , même du mal sait toujours tirer le bien. Partout où le Roi a passé, et puis à Gènes , les cris, les chants, les transports ont été du même genre et sans mélange d'insultes.

Ma gazette est finie et je t'embrasse de tout mon cœur ; François se porte bien. Il te salue. Il m'a dit que peut-être un de ces jours il ira te voir.

Mes respects à Magna et à toute sa famille.

7 Novembre 1847.

Ton SILVIO.

285.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les raisonnements que tu fais pour te soustraire à ces moments de tristesse sont si bons qu'il faut toujours y recourir. Le proverbe dit : Aide-toi , Dieu t' aidera. En toute chose son secours nous est nécessaire , mais il veut que nous y coopérions par un sage exercice de notre intelligence et de notre volonté. C'est le travail de toute notre vie pour vaincre tantôt une faiblesse, tantôt l'autre. La faiblesse com-

mune des personnes qui avancent en âge, est ce mélange de tristesse et d'irritation. On y est porté par les souffrances et par un effet de tant d'expériences qui nous ont appris à connaître la vanité des choses de la terre. On en est ennuyé, fatigué, désenchanté. Cependant les lumières de la Religion et de la raison nous montrent que ce découragement et cette petite rage intérieure sont contraires à la vertu. Qu'est-ce que la vertu ? C'est la volonté ferme d'accomplir, autant que nous le pouvons, la volonté de Dieu. Il est donc clair que nous devons fuir cette mauvaise tristesse, qui est une espèce de mécontentement contre la volonté divine à notre égard. Nous n'avons pas le droit de murmurer contre les dispositions de ce bon Père ; nous devons, non seulement ne pas murmurer, mais même ne pas nous mettre de mauvaise humeur ni à cause de nos souffrances, ni à cause des défauts des hommes. Le monde est rempli d'imperfections et tout cela est permis par notre Père Céleste, afin que nous ayons du mérite à tolérer. Tolérance envers les autres, tolérance envers nous mêmes, douceur, amour, courage, bonne humeur ; voilà l'aimable occupation qui nous est imposée jusqu'à la fin de notre petit voyage. Alors un beau jour, quand nous croyons encore avoir à marcher bien loin, nous nous endormons sur la terre et nous nous réveillons au Ciel. Oh ! que cette pensée me con-

sole , me réjouit ! et je crie avec toi de tout mon cœur : au diable la mélancolie ! Vive la Croix, quoique elle soit bien lourde et qu'elle nous écorche les épaules !

À propos de croix , la guerre éclatée en Suisse commence par une perte des pauvres Catholiques ; la ville de Fribourg est dans les mains des Protestants , les Jésuites et leurs nombreux élèves se sont enfuis. À propos de croix encore , Madame la Marquise a un peu de fièvre depuis trois jours. Nous espérons que quelques jours de lit et de traitement rafraîchissant suffiront, sans les saignées.

Hélas ! les Croix ne manquent pas. Poussons vite un gémissement, mais point de tristesse, point de tristesse ! remettons-nous aussitôt en force, en courage, en sainte sérénité. Adieu. François te salue. Mes respects à Magna et à tout son aimable petit monde.

Dimanche, 21 Novembre 1847.

Ton SILVIO.

286.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme ce sont les Religieuses qui doivent vivre avec les Converses (dans les Monastères où il y en a) Madame la Marquise laisse

toujours cette affaire au choix des Religieuses mêmes, et ne se charge par conséquent point de la dot d'aucune Converse. J'en suis fâché pour la bonne nièce de notre nymphe. Fais-lui dire qu'elle aille voir, si elle peut se faire accepter au Monastère des Dames du Sacré Cœur où à d'autres endroits. Si elle savait écrire, et qu'elle eût la vocation, Madame la Marquise la prendrait peut-être au Monastère de S.^{te} Anne en cas qu'elle voulût s'y faire Religieuse ; mais il faudrait auparavant qu'elle apprît à écrire, et surtout qu'elle sût bien lire. Sans cela on n'est pas acceptée. Car dans la maison de S.^{te} Anne il n'y a pas de Converses. Toutes sont Religieuses et destinées à enseigner. Comme cette fille est jeune elle pourrait dans un an, ou un peu plus, apprendre à écrire, et puis aller se présenter à sainte Anne. Voilà, ma chère, tout ce que je peux te dire là-dessus.

La petite maladie de Madame la Marquise est à sa fin. Plus de fièvre ; seulement la faiblesse qui est la suite d'une semaine de lit et de diète. Moi, je vais à mon ordinaire ; François a aussi sa bonne santé avec des rhûmes, quelques douleurs etc., mais sans que cela le dérange ni l'empêche de travailler et d'être de bonne humeur, non obstant les Croix qui ne lui manquent pas dans l'acharnement actuel de tant de monde contre les Jésuites. Ces Croix sont de nature à attrister, mais les bons Pères

nous donnent l' exemple de la résignation et de la sérénité chrétiennes. Avec cet esprit de sacrifice et de soumission à Dieu , on sourit des adversités et on s'entend maudire avec patience. La rage contre eux par les protestants à Fribourg s'est versée en pillage et dévastation, mais heureusement les Religieux ont pu se sauver qui d'un côté qui de l'autre en se déguisant. On n'a pas encore des nouvelles de tous, mais on espère qu'il n'en soit péri aucun. De bons Prêtres amis des Jésuites ont été massacrés, des Religieux Liguoriens et d'autres Ordres, ainsi que des Religieuses, comme Sœurs de la Charité etc., ont été battus, comblés d'insultes et chassés comme des scélérats. Tu vois qu'il y a encore bien de la barbarie dans le monde, quoique tant de gens se réjouissent de la civilisation de nos temps.

Adieu, ma chère Joséphine. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur.

Dimanche, 28 Novembre 1847.

Ton SILVIO.

287.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier j'ai été pour faire voir ta lettre à François, il était allé à Carignano. Il est de retour maintenant, mais je n'ai pas encore pu lui parler, je le verrai plus tard. En attendant j'ai confié au R. P. Lolli le contenu de ta lettre, et voici ce qu'il m'a dit. Lorsque le jeune Rademaker crut se sentir la vocation d'entrer dans la Compagnie, les RR. PP. n'eurent aucun empressement de l'y attirer, de l'y encourager, laissant à Dieu, comme dans ces cas ils font toujours, la conduite de cette affaire. Le jeune-homme demanda le consentement de son père, il eut de la peine à l'obtenir; mais enfin M.^{eur} de Rademaker voyant que son fils insistait et ne pouvait changer d'idée, il ne voulut pas prendre sur sa conscience de contrarier une véritable vocation et donna son consentement si vivement imploré. Alors le jeune homme quitta de bon accord la maison paternelle et entra chez les Jésuites. M.^{eur} de Rademaker s'affligea, se repentit d'avoir consenti à cet éloignement et depuis lors il voudrait et ne voudrait pas rappeler son fils. Il voudrait dans ses moments d'inquiétude et de faiblesse,

puis il ne voudrait plus quand il craint d'offenser Dieu et de rendre son fils malheureux. Il n'ose pas charger sa conscience en prétendant absolument que son fils revienne, mais sans le prétendre il le désire, il le demande, il se désole parce que son fils déclare constamment qu'il se sent cette vocation et qu'il serait malheureux hors de là. François a déjà conféré de tout cela ; il en a conféré avec le jeune homme qui, à l'idée de sortir, pleure à faire pitié. François plaint ce bon et faible père qui chancelle à vouloir et ne pas vouloir et que se désespère et il plaint aussi ce pauvre fils si misérablement tourmenté par un si bon père. Cette lutte est bien pénible pour tous et chagrine souvent François. Je ne sais prévoir comment cela finira. Il est facile aux malveillants de donner tort aux Jésuites dans cette affaire comme dans tant d'autres ; cependant on ne se conduit que comme dans tous les Ordres Religieux quelconques, acceptant un novice qui paraît avoir la vocation et ne le chassant pas parce que des parents disent et se dédisent, permettent et ne permettent plus. Doit-on par crainte du monde et par lâcheté renvoyer un bon novice ? La prudence du monde est belle et bonne jusqu'à un certain degré, mais toutes les vertus, tous les devoirs ne se bornent pas à suivre cette prudence qui souvent est contraire à la rectitude du Chrétien et à l'esprit de Dieu. Prions que François et

ses Collègues soient inspirés dans cette difficulté et qu'ils prennent le parti meilleur. Pour moi je suis surpris que quelqu'un suppose que je puisse avoir quelque influence sur mon frère dans des choses de ce genre. Il y a une ligne de séparation que je ne passe jamais ; il ne m'appartient point de donner des conseils à des Ordres Religieux ; je les estime tous et je ne suis d'aucun ; j'aime les Jésuites, mais je ne m'arrobe pas de les diriger dans des choses qui sont de leur compétence et nullement de la mienne.

Adieu, ma chère Joséphine. Mes respects à la maison Daviso. Madame la Marquise va passablement ; on ne lui permet pas encore de sortir, mais elle reste toute la journée levée. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

3 Décembre 1847.

Ton SILVIO.

288.

A sua sorella Giuseppina.

Ma bonne Joséphine,

Hier j'ai reçu ta chère lettre du 3. Non, l'*ordinaire* de la santé n'est pas mauvais pour moi ; il est rare que j'aie un peu d'oppression

le soir , et pendant la nuit j' en guéris. Madame la Marquise commencera peut-être aujourd'hui à sortir, si le brouillard se dissipe.

Fais mes compliments à la maison Daviso ; je ne suis pas étonné que l' avocat se soit fait honneur, mais il est bien naturel de se réjouir du succès, et je prends part au contentement de Magna , du Baron et de toute cette digne famille. — Tu sauras que l'arrivée du Roi a été fêtée avec un éclat magnifique. Les indiscrets qui sont toujours nombreux, se mettaient déjà à murmurer parce qu'au lieu d'entrer dans la ville à cheval , pour se laisser bien voir , il entra en voiture et au trot. Malade d'une inflammation obstinée, il n'en peut plus ; il lui tardait d'arriver chez lui. Cependant après quelques moments, il vint sur le balcon et y resta une heure, la tête découverte, pour recevoir les salutations du peuple et les rendre et voir défilér ces innombrables drapeaux des bourgeois et des artisans de toute espèce. Ils ont fini par être contents, et lui par sortir de là gelé et très souffrant. Espérons que le repos dont il a si grand besoin rétablisse cette santé qu' il ménage trop peu. Dans cette immense multitude il n'y a pas eu de malheur. Un homme est mort d'accident dans la rue , mais sans que cela puisse s'attribuer au mouvement du jour. Quant à moi , pour ne pas avoir l'oppression j'évite les foules ; ainsi je n'ai rien vu de toute cette grande comédie.

François te salue ; il m'a dit qu'il allait t'écrire sur l'affaire des Rademaker. Bonjour, garde-toi du froid, défends bien toute ta personne et surtout ton pied. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

5 Décembre 1847.

Ton SILVIO.

289.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta bonne lettre. Tu comprendras que François t'a écrit en italien, précisément afin que tu puisses faire lire sa lettre lorsque tu le jugeras à propos. Tandis que ces gens officieux semblent croire que M.^{eur} Rademaker accuse les Jésuites et son fils même, ce brave homme au contraire répète toujours que malgré la peine qu'il éprouve il ne veut point contrarier la vocation de son fils. La race des officieux est souvent dominée par un zèle indiscret. Encore ces jours passés, M.^{eur} Rademaker a renouvelé sa protestation qu'il ne voudrait jamais charger sa conscience en détournant son fils du chemin qu'il croit lui être indiqué de Dieu.

Nos santés ne vont pas mal. Hier Madame la Marquise a pu aller entendre une messe à la *Consolà*. Soigne-toi bien, et tâchons de traverser l'hiver sans maladie. Le Roi est toujours malade et on prie pour lui. Il l'était quand il partit pour Gènes, il le fut à Gènes, il n'a pas eu le temps de se reposer. Il est arrivé ici qu'il n'en pouvait plus ; imaginons quel beau plaisir il a dû éprouver de trouver cette multitude aimable si gaie, si bruyante, si exigeante qu'il se fît voir et qu'il restât bien longtemps sur le balcon, pâle comme la mort, gelé, souffrant. Pauvre homme ! On a beau être Roi, on est toujours esclave et misérable. Nous sommes tous condamnés à souffrir, et il n'y a de paradis qu'en paradis.

M.^{eur} l'avocat Daviso a eu la bonté de m'envoyer un exemplaire de son livre d'aggrégation. Adieu. Mes respects à toute cette digne famille Daviso qui doit être bien contente de l'honneur que s'est fait l'avocat. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

9 Décembre 1847.

Ton SILVIO.

290.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est précisément comme cela que je désire que tu fasses quand tu vois ta bourse s'appauvrir, et même je ne veux pas que tu attendes qu'elle soit aux extrémités. J'ai apporté pour toi fr. 150 à François qui te les fera passer. Ne dis pas que tu ne m'es pas utile, car tu m'aides certainement beaucoup par tes prières, tu m'édifies en souffrant avec patience tes petits maux, tu me réjouis par ton humeur égale et aimable, et je suis enchanté d'avoir une sœur si bonne. Conserve-moi cette chère petite sœur, soigne-la, défends-la du froid, prends toutes les attentions que sa délicate santé exige, apprends-lui à manger quand elle l'oublie, et si quelquefois tu la vois s'attrister, fais-lui des grimaces pour la faire rire.

Adieu. Nous n'avons rien de nouveau que je sache. J'ai présenté tes remerciements à Madame la Marquise; elle est charmée que tu pries et fasses prier pour elle. François te dit bien des choses. Je t'embrasse de tout mon cœur.

16 Décembre 1847.

Ton SILVIO.

291.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Que tu es bonne d'avoir voulu m'envoyer cette belle pacotille de bas ! j'y ai trouvé les 10 francs que tu as eu le scrupule d'y ajouter. Je n'ai qu'à dire que tu es charmante, que je t'aime et que je te remercie infiniment. — On vante l'amadou, j'en ai une doublure intérieure au gilet de laine, il me paraît que cela me fait du bien. Essaie. Il faut des morceaux d'amadou un peu grands, et on les coud à gros points. — Tes aimables souhaits te sont échangés de tout cœur par M.^{me} la Marquise, par François et par moi. — Quoique les ennemis des Jésuites soient nombreux, il est vraisemblable, et je l'espère, que l'acharnement contre eux cessera bientôt ; car le Pape les aime et les protège, notre Roi leur rend aussi justice ; personne ne les chassera ni de Rome ni d'ici, et le monde s'apaisera. C'est une tempête qui fait mieux voir la vertu de ces bons serviteurs de Dieu. — N'aie pas trop de crainte, François est rempli de courage et il conserve sa bonne humeur. Faisons comme lui. Adieu. Exprime mes souhaits à la maison

Daviso et à tout ce qui t'entoure. Donne les etrennes etc. Je t'embrasse aux pieds de l'Enfant Jésus.

Jeudi, 23 Décembre 1847.

Ton SILVIO.

292.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Remercions Dieu d'être arrivés passablement bien à cette nouvelle année, et préparons-nous à continuer ainsi. François peut sortir, il a été faire sa visite au Roi et n'en a pas souffert. Le Roi a été bon avec lui à son ordinaire, lui disant des paroles aimables de protection pour la Compagnie de Jésus. — La santé de Madame la Marquise ne va pas mal non plus. Alons, courage, imite les bons exemples et porte-toi bien. Je veux passer cette année sans chagrins d'aucune espèce, pour faire honneur à mes pronostics. Mais ne te scandalise pas d'avoir un frère si sans-souci ; je sais que l'homme propose et Dieu dispose ; ainsi s'il dispose que nous ayons des soucis, nous les prendrons, et nous demanderons seulement la force pour les porter de bonne grâce et selon

sa sainte volonté. Adieu, soigne-toi ; garde-toi de l' inutile tristesse , prie , chante tout bas , sors un peu , ne te fatigue point , varie les petites occupations et conserve toujours une aimable bonne humeur devant Dieu , devant les hommes , devant toi-même. Mes respects à Magna et à sa digne famille. Je t' embrasse , je t' aime depuis le commencement de l' année jusqu'à la fin.

2 Janvier 1848.

Ton SILVIO.

293.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je plains la pauvre vieille *Mare* (1) Ciceri ; à son grand âge les soins qu' il faut avoir , pour guérir d' une épaule disloguée , doivent être bien pénibles. Prends garde toi-même de tomber , surtout quand tu vas ou viens par la petite montée des Daviso ; et lorsque cette montée est très mauvaise , prive-toi de ce plaisir , car c' est bientôt fait de tomber et de se disloguer ou casser un membre.

Les pauvres Jésuites de Gènes ont eu les

(1) *Mare*, voce piemontese: *madre*, mère.

vitres cassés ; une multitude furieuse voulait briser les portes et chasser ces Religieux de la Ville. Les coups de pierre et les menaces se sont peu-à-peu calmés, mais ce peuple enragé veut que le Roi ôte les Jésuites de Gènes; une députation est venue à Turin à ce sujet. Le Roi n'a pas voulu donner audience aux députés. À Turin nous sommes tranquilles, les ennemis des Jésuites ne font pas tant de bruit. Ils espèrent seulement que les collèges de la Compagnie finiront par être supprimés par le Roi, afin d'apaiser les esprits irrités. Nous ne le croyons pas ; le temps mettra fin à la mode de crier contre les Jésuites , et le calme renaîtra. François n'a point d'inquiétude. Imitons sa tranquillité et sa parfaite confiance en Dieu, et prions. Mes respects aux Daviso.

Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Dimanche, 9 Janvier 1848.

Ton SILVIO.

294.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu fais bien de ne pas croire à ces âmes faibles et tremblantes qui supposent que François doit se désoler de s'être fait Jésuite. On

ne se repent pas d'être entré dans une société religieuse remplie de vertu ; les calomnies des méchants ne font ni rougir ni craindre quand on n'est pas un lâche. François et tous les autres Jésuites que je vois ici sont forts d'esprit et de cœur. Une injuste persécution relève et n'abat jamais le courage des vrais serviteurs de Dieu. — D'ailleurs le danger n'est pas si grand. Dans notre siècle on crie beaucoup , mais on ne tue guères ; eh bien ! on laisse crier , on continue à sourire et à faire son devoir. Si les Jésuites sont renvoyés d'un pays, ils vont dans un autre ; si les amis manquent dans un endroit, ils en trouvent ailleurs. Lorsque l'on a une conduite pieuse et honorable, il y a des appuis bienveillants partout, c'est une grâce que Dieu fait presque toujours, surtout dans nos temps civilisés. — Ces haines contre les Jésuites sont bêtes et méchantes , mais je les crois passagères, et non aussi graves qu'on les imagine ; il faut avoir la supériorité de les mépriser. Je suis bien aise que tu ais aussi ta bonne portion de courage et de sainte tranquillité. Garde ce trésor.

Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Jeudi, 13 Janvier 1848.

Ton SILVIO.

295.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Parlons d'un sujet important. Quoi ? — Parlons de pommes de terre. Tu dois savoir qu'après une des dernières visites que je te fis en automne, M.^{me} la Marquise m'ayant demandé quel dîner tu m'avais donné, je lui dis : — Bonne soupe, bon bouilli avec d'excellentes pommes de terre etc. etc. Enfin je lui dis ce qu'il y avait. Hier à dîner nous avions des pommes de terre médiocres, peu farineuses, cuites au four tout simplement, pour manger avec du beurre. Elle remarqua que nous avions rarement de bonnes pommes de terre, et elle les aime beaucoup ainsi cuites, ou même bouillies, quand elles sont de bonne espèce. Je lui dis en plaisantant que celles que tu me donnes à Quiers sont les meilleures du monde, ou que c'était du moins comme cela en automne. — Qui sait ? reprit-elle, peut-être à Quiers on en trouverait encore de cette bonne qualité-là, bien farineuses. Dites à votre sœur que je la prie de m'en faire acheter un rub et de me l'envoyer.

Ainsi, ma chère, il faut que tu fasses cette

commission. J'espère que tu les trouveras de la qualité indiquée. Tu m'écriras le prix.

Tu vois qu'aux tables des grands il n'y a pas toujours ce qui existe de meilleur, puisque ton humble table offre des mets parfaits que les cuisiniers ne trouvent pas à Turin.

Passant des pommes de terre aux grandes têtes qui veulent nous apprendre à penser, ces respectables têtes espéraient que les Jésuites de Gènes fussent partis et que ce fût même par ordre du Roi. On l'a écrit dans les journaux, on s'en est réjoui, on en a fait des éloges au Roi, on a ajouté qu'ils allaient tous disparaître. Peut-être le bruit en est aussi arrivé à tes oreilles. À présent ces pauvres grandes têtes sont tout affligées de s'être réjouies d'une manière puérile et ridicule. Car les Jésuites n'ont point quitté Gènes, n'ont point d'ordre de partir, ils sont là tout tranquilles, faisant leur devoir, tant que le Roi ne leur dit pas de s'en aller. Ils n'ont fait à Gènes que s'habiller en prêtres, prenant le beau chapeau à trois cornes, puisque le large chapeau fait tant de chagrin à ces Messieurs. Oh les enfants ! aussi bêtes que méchants.

Adieu. Mes respects à la Maison Daviso. Hier j'ai vu le bon Baron qui m'a donné de tes nouvelles. François te salue ; je t'embrasse.

Samedi, 15 Janvier 1848.

Ton SILVIO.

296.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes souhaits de bonne fête à François lui ont été présentés par moi hier matin ; je l'ai trouvé bien portant, entouré d'une troupe nombreuse de jeunes jésuites qui font leurs études. Ils lui avaient apporté des vers affectueux et pieux en italien, en français, en latin, en grec. J'assistai à cet hommage aimable et aux paroles douces et paternelles avec lesquelles François les remercia, les animant aux études et à la pratique de toutes les vertus. Deux heures avant j'avais entendu la Messe de notre cher frère, et il m'a ensuite dit qu'il avait bien prié pour nous de tout son cœur. — La haine contre les Jésuites éclate encore par-ci par-là dans les journaux et d'autres manières ; mais ils ne s'en troublent pas. Ils restent tant que Dieu veut dans les pays où ils sont, et s'il arrive un jour qu'il faille partir, ils iront ailleurs bénissant la divine volonté. Étant ainsi unis aux dispositions de Dieu, ils ne se chagrinent pas, et ils ont raison de voir en toute chose des moyens de la Providence pour produire le plus grand bien.

Les affaires de Naples et Sicile ne s'arrangent pas encore ; les concessions de Ferdinand ont été rejetées, on ne veut plus de lui, on ne se fie pas. Il s'est transporté avec toute sa famille dans un bâtiment, n'osant plus rester dans son palais. Il tâche de négocier avec les révoltés, il espère les persuader. S'il ne peut réussir, il partira. L'incertitude des événements fait que l'on ne saurait encore prévoir si l'Autriche se décidera à commencer la guerre ou non. Prions Dieu de nous conserver la paix et de faire aplanir toutes les difficultés politiques par des négociations raisonnables qui calment les esprits. Soigne ta pauvre tête souffrante, et ne va pas dehors quand cela peut te faire mal.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

30 Janvier 1848.

Ton SILVIO.

297.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

François est bien sensible à ta bonne amitié, mais il sait que même quand tu ne la témoignes pas par des lettres, tu n'as pas moins

cette constante affection et tu ne pries pas moins pour lui. Ni lui ni moi nous ne tenons guères aux démonstrations , nous voyons ton cœur bon et pieux, et voilà l'important. Il te dit bien des choses ; il prie Dieu de soulager tes souffrances et de t'accorder toutes ses grâces. Je m'unis à ses prières et je voudrais bien pouvoir t'obtenir la délivrance de ces maux de tête et de nerfs qui te font si souvent souffrir. Espérons que Dieu nous exaucera ; fais courage. Madame la Marquise recommence à se lever depuis deux jours.

Hier sans doute on se sera empressé d'apporter aussi à Quiers les nouvelles de Naples où la guerre civile a cessé , le Roi ayant été forcé d'accorder tous les changements qu'on voulait. Ici nous avons eu grande illumination , grande joie , grand bruit , et je pense qu'à Quiers tu auras eu de belles rumeurs aussi toute la nuit. Ce serait charmant si cela pouvait te réjouir, mais je crains qu'au lieu de cela tu aies dormi fort mal. — Enfin le Roi de Naples, qui aurait mieux fait de céder plus tôt, s'est rendu après des massacres. Mieux tard que jamais ! Cet événement réunit aux intérêts du Piémont le gouvernement Napolitain et augmente ainsi la probabilité que les Autrichiens ne se décideront pas à entamer une guerre. On s'y prépare , mais nous espérons que tout s'arrangera par des négociations qui consolideront la paix. Recomman-

EPISTOLARIO FRANCESE - LETT. CCXCVII 507
dons toutes ces affaires au Ciel. Adieu , ma
bonne et chère Joséphine. Mes respects aux
Daviso.

3 Février 1848.

Ton SILVIO.

298.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ton affliction , la nôtre , celle de toutes les
personnes qui ont de l'humanité ne peut qu'être
grande. Le coup a été frappé avec une rage
féroce, et contre qui? contre des hommes faibles,
qui travaillaient, qui priaient, qui n'avaient ni
la volonté , ni la force de nuire aux autres !
Si au moins ils avaient été renvoyés avec un
peu d'égard ! Mais non : chassés en quelques
heures , insultés de mille façons ! Quelle con-
duite ignoble, lâche ! et ceux qui tiennent cette
conduite se disent tolérants !

Enfin nos plaintes sont justes ; tâchons seu-
lement de leur faire maintenant succéder la
résignation, la conformité à la volonté de Dieu
qui permet les grandes Croix pour notre bien.
Ne rendons haine pour haine à personne, im-
plorons la divine miséricorde sur les persécutés

et sur les persécuteurs , sur les calomniés et sur les calomniateurs. Une partie des coupables est séduite, se trompe par ignorance; ceux qui sont plus gravement coupables peuvent se repentir : espérons qu'ils le fassent. François a été d'un calme admirable dans toutes les douleurs qui ont navré son âme ; il conserve, grâce à Dieu, la même attitude. — Je sais où il est, mais il ne lui aurait pas convenu de rester auprès de moi. Ce palais est trop en vue des curieux qui voient entrer et sortir. Il a avec raison préféré , jusqu'à ce que la tranquillité publique soit revenue, le logement d'un de ses amis, où rien ne lui manque, où il est aussi bien qu'il le serait ici. Cette tranquillité publique a encore été troublée hier par un indigne tumulte contre les Religieuses du Sacré Cœur , mais la troupe a contenu cette foule menaçante ; les demoiselles ont été retirées par leurs parents. Les messieurs du tapage ont aussi fait des menaces au Monastère des Sacramentines.

Tu peux dire à la mère de Dioli que son fils ne court aucun danger, car ceux qui n'ont pas débarqué sont mieux protégés. Ils sont dans le port de Gènes sur des navires du Gouvernement qui leur fournit tout le nécessaire. Dans peu de temps il y aura plus d'ordre , et ils pourront débarquer. Voilà ce que m'a dit François. — J'ai été le voir, il se porte bien, sa confiance en Dieu est parfaite. M.^{me} la Mar-

quise lui envoie sa bonne part du déjeuner et du dîner, ainsi qu'au P. Lolli; enfin quoique elle ne les ait pas chez elle, elle a tout le soin d'eux. — J'ai commencé hier samedi cette lettre, je la finis le dimanche. Adieu, ma chère sœur. Courage et prière. Mes respects à Magna et à sa digne famille.

5 Février 1848.

Ton SILVIO.

299.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Au moment où tu m'écrivais ta lettre, tu étais mieux en santé. Puisse-tu avoir continué ainsi, et plutôt au Ciel que cela fût durable ! je le désire de tout mon cœur. Ici non plus nous n'allons pas mal, non obstant cet excès de froid. Chauffe bien ta chambre, lève-toi tard, soigne cette pauvre santé si délicate.

La politique a toujours ses agitations, ses rassemblements populaires, etc. et une grande affaire occupe toutes les têtes à Turin. Les députés de la ville doivent présenter lundi une adresse au Roi pour lui demander la Constitution et satisfaire ainsi à un désir qui se ma-

nifeste partout. On semblait si content des *réformes* obtenues, et à présent cela ne suffit plus. Le Roi de Naples ayant donné une Constitution, on veut que Charle Albert en fasse autant. Il sait que l'on va lui présenter cette adresse, mais son intention est d'abdiquer; il est fatigué de régner sur des gens qui veulent lui faire la loi. Sa santé est misérable, il dit qu'il se sent vieux, qu'il a besoin de repos, et envain le Duc de Savoie le supplie de ne pas le charger encore de la couronne. Le Roi répond qu'il est décidé; son acte d'abdication aura lieu un de ces jours. Le successeur accordera-t-il la Constitution? Il paraît qu'il ne pourra pas la refuser. Voilà, ma chère, une nouvelle qui remplit la ville. Espérons que les changements soient bons; mais on ne peut s'empêcher de plaindre ce Roi qui croyait se faire aimer en exécutant peu-à-peu des réformes raisonnables et qui voit que cela ne contenté pas; on veut lui arracher ce qu'il aurait donné plus tard. Il trouve que son honneur ne lui permet pas de céder lui-même; il aime mieux descendre du trône. Respectons ses sentiments, ses chagrins. Il n'a pas tort de vouloir finir ses jours en paix. Que Dieu le protège, qu'il protège son successeur et nous tous! — Y aura-t-il guerre ou non? Cette question est encore là; et en attendant on s'y prépare. Que de fois je pense à ce qu'auraient souffert dans l'époque actuelle nos vieux pa-

rents et ce pauvre Louis, tous les trois si faciles à craindre des malheurs publics ! Les voilà en Dieu , au-dessus de toute inquiétude et voyant clairement avec calme et admiration la conduite adorable de la Providence. Ils prient pour nous, le P. Feraudi aussi; ils nous obtiennent la grâce de ne pas nous alarmer. Conservons cette grâce, soyons tranquilles.

Mes respects à la maison Daviso. Je t'embrasse et suis

6 Février 1848.

Ton SILVIO.

300.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le Roi a été enfin persuadé à ne pas abdiquer et à donner la Constitution, au lieu de laisser tout cela à faire à son fils. Les joies de Turin auront déjà leur retentissement à Quiers , et le peuple se réjouira , non de la Constitution qu' il ne comprend pas , mais de la diminution du prix du sel. Voilà un avantage sensible à la multitude. On espère, à l'égard de la Constitution, qu'il en résulte plus de calme dans les esprits et que nous soyons

délivrés du danger des tumultes. Les lois reprendront de la force, dit-on, et pourront mieux protéger les sujets. Le grand événement a eu lieu sans produire ici que des témoignages de contentement, et point de désordres. L'exemple de Turin sera sans doute suivi par les autres villes de l'état; nous l'espérons. Tout ceci aurait besoin d'être accompagné du bonheur de ne pas avoir la guerre; demandons à Dieu cette grâce.

François te salue, il se porte bien, il est d'opinion que la Constitution était devenue nécessaire et qu'elle peut porter de bons fruits en faisant cesser tant d'espèces d'irritation. Adieu. Mes respects à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

9 Février 1848.

Ton SILVIO.

301.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Avant l'arrivée de ton avant-dernière lettre, je t'avais écrit mercredi; j'ai reçu hier ta réponse, où ne me parlant plus de ta santé, tu paraîtrais me confirmer les bonnes nouvelles

précédentes ; je désire qu'il en soit ainsi. François et moi nous nous portons, grâce au Ciel, assez bien. Madame la Marquise se lève, mais souffre toujours ; ses nerfs sont délicats comme les tiens et lui causent souvent un état d'angoisse et d'affaiblissement très pénible. Elle fait comme toi, elle prend patience et offre ses souffrances au pied de la Croix.

Nos Syndics sont allés pour remercier le Roi du don qu'il nous a fait d'une Constitution ; après les Syndics de Turin, seraient venus ceux de tous les pays du royaume. Le Roi a évité ces interminables compliments, ne recevant pas ces messieurs. Il leur a fait dire qu'il leur était bien obligé, mais qu'il souhaitait qu'on se disposât à jouir tranquillement du bien qu'il tâchait de faire à son peuple, sans plus perdre de temps à des cérémonies, à des fêtes, à de vains éclats.

Le désir du Roi a été fait connaître par une proclamation de la Ville, engageant chacun à une sage tranquillité. Pour preuve d'obéissance que crois-tu que les Turinais fassent ? Ils ont annoncé une magnifique fête pour le 27. Ils dresseront un Autel sur l'immense place de Po, on y dira la Messe en présence d'une prodigieuse multitude. Il y aura des Syndics sans nombre, des gens venus à Turin de toute part. Le reste de la journée sera des joies, des chants, des repas, des plaisirs inimaginables, des éclats de bonheur, puis illumination,

etc. etc. Enfin, ma chère, on aime tant le Roi que pour le lui témoigner on veut absolument faire tout le contraire de ce qu'il désire. Il y a de quoi rire. Espérons que ce soit le dernier grand tapage, et que tout se passe suffisamment avec bienveillance et avec ordre. Adieu. Rappelle-moi à toute la bonne famille Daviso.

13 Février 1848.

Ton SILVIO.

302.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les nouvelles se ressemblent toujours. Il y a eu à Rome un grand tumulte, où en criant *vive Pie IX* on a demandé qu'il ne prenne plus de Cardinaux pour ministres ni autres Ecclésiastiques ; on veut des ministres séculiers. Les ministres Cardinaux se retirent, et des séculiers les remplaceront. Cela peut avoir des avantages ; mais ce qui est mauvais c'est que les peuples prennent partout une si grande facilité à faire des tumultes et à exiger qu'on cède à la violence de leurs menaces. Quant à

moi, j'espère que Dieu aidera ce Saint Pontife et que tout ceci finira bien ; mais beaucoup de personnes s'épouvantent de ces orages. La peur ne sert à rien. Prions et faisons courage en tout temps. Après ce pèlerinage terrestre , si court , n'y a-t-il pas la céleste patrie qui nous attend ? Marchons-y sans nous troubler.

Je t'embrasse et suis .

17 Février 1848.

Ton SILVIO.

303.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les amis de la grande fête nationale ont désiré avoir l'agrément du Roi et sont allés en députation lui représenter que cette fête était innocente, raisonnable, etc. Le Roi ne s'est pas opposé. On invite tous les Syndics et autres ; il y aura, dit-on, un monde immense, des réjouissances immenses, une illumination immense. Et pendant que cela paraîtra magnifique à tant de gens, nous, vieux et tranquilles solitaires, nous ne pourrons guère comprendre que l'on puisse tant s'amuser à ces tapages. Pour les

personnes jeunes, à la bonne heure ; mais ce qui étonne, c'est que des personnes mûres, et même vieilles, se rajeunissent dans ces occasions. Grand bien leur fasse ! — Il me semble qu'avec tant de probabilité de guerre, nous devrions prendre une attitude digne, noble, sans crainte, mais aussi sans joie puérile. Cependant cela est peut-être bien fait ; ne blâmons pas, demandons à Dieu que tout se passe sans désordre, sans insultes.

Je n'ai pas besoin de te dire que mes prières se joignent aux tiennes à la triste commémoration de notre pauvre Louis. Puisse-t-il être au Ciel ! je l'espère ; — j'ose dire même que je le crois avec confiance. Oui, ma chère, quoique nous ne puissions pas, toi et moi, nous réjouir comme des enfants, il faut toujours chasser toute tristesse inutile ; à chaque souvenir pénible, à chaque sujet de crainte, et même de la crainte de la mort. Tenons notre conscience bien en règle, et fions-nous du tendre amour que Dieu nous porte.

Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

21 Février 1848.

Ton SILVIO.

304.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La journée d'hier s'est passée sans désordre, grâces au Ciel. Fêtes de toute espèce et de toute magnificence, choses uniques, admirables, dit-on ; mais tu penses bien que je n'ai pas assez de respiration pour aller dans les foules. Je n'ai pas été plus loin qu'aux Jésuites et à la Consolà et je n'ai vu que des gens qui allaient et venaient avec des drapeaux. J'ai fait une visite à François qui se porte bien, malgré ses soucis ; il te salue. — Les Jésuites qui étaient à Cagliari ont été poliment chassés par le peuple, sans faire de mal à personne. Les Jésuites qui étaient à Faenza (Romagne) ont été également dispersés, sans leur faire du mal. — À Ancone les Frères de la Doctrine Chrétienne dits *Ignorantelli*, ont été pareillement chassés. — Mais sais-tu une nouvelle plus bruyante ? Révolution complète en France. D'abord on a forcé Louis Philippe à abdiquer et on a mis sur le trône son petit-fils, enfant de 9 ans. Cet arrangement n'a duré qu'un jour, on n'a plus voulu de trône, et après des massacres dans les rues de Paris, on a rétabli la République. Voilà une grande et terrible catastrophe.

Louis Philippe qui avait chassé Charles X est chassé par les républicains. Qu'arrivera-t-il ? Est-ce bien ou mal pour les intérêts du Piémont ? On dit que la France nous soutiendra contre l'Autriche. Recommandons-nous à Dieu, ne nous effrayons de rien, et nous verrons.

Je t'embrasse et je finis en te remerciant de ta bonne lettre et en te plaignant de tout mon cœur de tes maux de tête. Puisses-tu ne les plus avoir ! Mes respects aux Daviso.

28 Février 1848.

Ton SILVIO.

305.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Aucun mal pour François ni pour aucun des Pères, mais le soir a été hier très orageux en rue grande Doire. Cris, chants, sifflets enragés. Un piquet de troupe a dissipé le tumulte. Ces bons soldats ont fait la garde toute la nuit; une partie d'eux dans le Couvent. Ce matin ils y restent jusqu'à ce que la consigne de toute chose ait été faite en règle à un Commissaire du Roi; ensuite François et le Père Lolli viendront être nos hôtes. Les autres Pè-

res , Frères , Scolastiques seront retirés par des parents et des amis. Voilà un grand événement ; mais Dieu soit loué ! On n' a fait de mal à personne. — Sois tranquille , nous le sommes. François te dit bien des choses. Vive la joie ! vive la Croix !

Vendredi, 3 Mars 1848.

Ton SILVIO.

306.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce matin je me suis empressé de t' écrire quelques mots par l'Omnibus ; je te confirme maintenant les nouvelles rassurantes à l'égard des personnes de tous ces pauvres Pères, Frères et Scolastiques. Ici comme il était arrivé à Cagliari, puis à Gènes, l'expulsion s'est accomplie sans blessures, sans coups, rendons-en grâce à Dieu. Hier au soir le bon M.^{eur} Hinger est venu me donner une preuve de sa bienveillance s'offrant à loger François, je lui suis bien reconnaissant, il a un excellent cœur. — Tu serais dans l'admiration si tu voyais avec quelle patience et quelle douce sérénité François et ses dignes compagnons supportent cette

persécution, cette monstrueuse haine. Imitons-les. Ne nous attristons pas , ne détestons pas les méchants, prions pour tout le monde.

Adieu. Mes respects à la Maison Daviso.

Vendredi, 3 Mars 1848.

Ton SILVIO.

307.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tout va bien, autant qu'il est possible, dans des temps pareils. François se porte bien , il ne demeure pas loin de cette rue , je vais le voir. Il me charge de te dire les choses les plus affectueuses. Ses journées sont très occupées, car les dispersés lui écrivent, il répond. Le bon P. Lolli est une excellente compagnie pour lui, il l'aide. Leur hôte est un prêtre fort estimable , rempli de bonté. — Après les Jésuites , les dames du Sacré Cœur ont été le but de ceux qui excitent la foule. Nous avons cru qu'elles seraient cependant protégées, mais hier elles ont dû quitter Turin. On attend l'expulsion des Sacramentines. On dit que bientôt on ne voudra plus ni Dominicains , ni moines d'aucune sorte. Enfin nous sommes un peu en

tempête à l'égard des Religieux et des Religieuses. Pauvre P. Feraudi ! Dieu lui a usé une grande miséricorde en le prenant. J'y pense toujours, ainsi qu'à Papa, à Maman, à Mariette. Que d'inquiétudes leur ont été épargnées ! ils en avaient bien eu assez. Patience pour nous ! Redoublons d'amour de Dieu et nous serons inébranlables ; c'est lui qui est notre force. Pour moi je regarde tout ceci sans crainte, à l'imitation de François. L'histoire est remplie d'événements orageux, pour exercer la vertu. Eh bien ! nous avons aussi notre part ; cela est dans l'ordre de la Providence. Tu verras que c'est pour le mieux de nos âmes. —

Mes respects à Magna et à toute cette bonne famille. Je prie Dieu de les consoler, de nous consoler tous. M.^{me} la Marquise souffre de mille manières, mais son âme forte ne veut que ce que Dieu voudra. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton SILVIO.

J'oubliais de te dire que, outre ta lettre apportée par Hinger, j'ai reçu le paquet etc. par le fr. Ange Molinari. J'ai été voir François et je lui ai remis ce qui lui était adressé. Il te salue et t'exhorte à avoir la plus grande conformité à la volonté de Dieu. — L'Archevêque est à Turin, mais on lui a fait des insultes, des charivaris ; on imprime contre lui tout

ce que l'on veut. — L'Évêque de Pignerol a renoncé à son Diocèse, il va partir pour Rome. — L'ensemble de toutes ces rages effraie les imaginations, mais, comme tu dis, Dieu ne nous abandonnera pas ; vivons de foi, appuyons-nous sur son bras tout-puissant.

308.

A sua sorella Giuseppina

Ma chère Joséphine,

Justement hier François a appris par une lettre de Sardaigne que Dioli, après avoir été obligé de sortir de la maison avec les autres Religieux, se retira chez M.^{eur} Tiscornia négociant, très brave homme qui l'a bien accueilli et où il n'a couru aucun danger. Il est probable qu'il soit encore là, et dans le cas qu'il parte, ce bon M.^{eur} Tiscornia l'aidera certainement et le recommandera à d'autres braves gens. On ne peut pas savoir pour quel pays Dioli se décidera de partir, mais il faut se contenter pour à présent de savoir qu'il est sain et sauf et qu'il a l'appui d'un homme sage et bienveillant. Dieu le protégera. Donne de ses nouvelles à sa mère et engage-la à se tranquilliser se confiant dans la bonté Divine qui est grande. Les prières d'une mère ne sont

pas rejetées par N. S. Je suis bien aise de ce que tu me dis de la sainte résignation du Père Jésuite qui a été te voir avec le frère Gianni; ils sont tous admirables de conformité à la volonté de Dieu. Cela console et fait connaître combien leurs âmes sont pieuses. Je vois la même chose en François, en d'autres. Un grand nombre sont déjà partis pour leurs pays; ils édifient tous ceux avec qui ils se trouvent. Tu auras reçu ma lettre précédente où je te disais que François a du moins eu le bonheur de ne pas être maltraité; quelques-uns en sortant de la Maison des SS. Martyrs ont été poussés, heurtés, injuriés cruellement, le P. Sordi a reçu des coups de poings. C'était le vendredi. Au samedi aussi cette barbarie continua. Il y avait des Pères, des frères mal habillés; on les reconnaissait dans les rues, on les outrageait; on en fit courir en leur jetant des pierres. Aurions-nous dit que dans notre Ville Capitale si polie, et dans notre siècle où l'on parle tant de tolérance, de lumière, de civilisation, de progrès, on aurait été ainsi sans pitié? Que Dieu pardonne à ces monstres! — Les bons Chrétiens gémissent et rougissent de tant de cruauté qui déshonore notre pays, mais on n'a pas pu s'opposer à la fureur de ces assassins.

Les Jésuites ne sont pas les seules victimes; les dames du Sacré Cœur et leurs élèves ont été chassées avec la même rage. À Albe on

veut chasser les Philippins ; partout les Corps Religieux sont en butte aux calomnies , à la haine. — Conservons la force de l' âme , ne nous troublons pas , redoublons de ce noble courage qui vient de Dieu. Quand on est avec Jésus et Marie, il n'y a rien à craindre ; restons avec eux. — Mes respects à la Maison Daviso. Soigne ta chère santé. François a toute sa douce sérénité, il se porte bien, il te salue. Dans toutes les lettres tu me dis un mot de M.^{me} la Marquise, tu fais bien. — Adieu , je t'embrasse.

10 Mars 1848.

Ton SILVIO.

309.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta lettre du 9. Lorsque ta pauvre tête souffre et qu' il n' y a rien de pressant , ne fais pas l'effort de m' écrire. J'ai toujours des amitiés de François à te faire ; son temps est si occupé qu'il ne t'écrit pas lui-même. Sa santé est bonne , rien ne l'inquiète pour l' avenir. Quarante-cinq Jésuites qui s'étaient enfuis de Suisse en Piémont , sont partis pour l' Amérique. D'autres partent également pour cette grande république des États-Unis, où la

vraie tolérance règne. Ce gouvernement, quoique protestant, honore et protège les Catholiques ; on y désire des Jésuites pour instruire la jeunesse ; la Compagnie, tant calomniée en Europe, est considérée dans ce pays-là comme une respectable Société d'hommes savants et pieux. — J' ai rencontré hier un prêtre mal-vêtu, c'était le P. Guarmani. Nous nous sommes dit quelques mots ; il quitte le Piémont, il part aujourd' hui. Je l' ai ensuite revu un moment chez François ; j'en ai vu un autre qui va partir pour l'Espagne, sa patrie. Ils se sont jetés aux genoux de François lui demandant sa bénédiction, il les a bénis, puis il les a embrassés tendrement, mais sans larmes. Ils sont tous conformes à la volonté de Dieu ne désirant que le servir, souffrir pour sa gloire et aller en Paradis. J' ai embrassé aussi les deux voyageurs et nous nous sommes donné rendez-vous là-haut. — Vive la Croix qui donne tant de patience et de courage ! Ne nous laissons jamais affaiblir par des craintes. Tout va bien, tout est bon pour ceux qui aiment Jésus et Marie ; pénétrons-nous de cette vérité. Si tant d'hommes manquent de charité, il y en a aussi de bien charitables. Lorsque (le jour après l' expulsion) des Jésuites déguisés étaient injuriés et poursuivis dans les rues, l'un d' eux se croyait au moment d' être massacré ; un Monsieur le prit avec rapidité par le bras, le fit entrer dans une petite porte de traverse,

et le couvrant de son manteau s'éloigna. Cet inconnu en sacrifiant son manteau a sans doute gagné de grandes bénédictions ; le Jésuite n'a plus été reconnu. Ces fureurs d'assassins n'ont plus lieu, quand même sous le déguisement on reconnaît quelques Jésuites ; nous avons une nombreuse et bonne garde civique qui maintient l'ordre. À Gènes cependant ces destructeurs ont été plus implacables ; après avoir expulsé les Jésuites et les dames du Sacré Cœur, ils ont expulsé avec la même barbarie les frères de la Doctrine Chrétienne, les Passionistes, les Religieuses du Bon Pasteur, les Dorotheés et les Amédées. Tout cela en peu d'heures, sans humanité ; il ne veulent plus de Corps Religieux. — Voilà, ma chère, l'état des choses. On dit que toutes ces personnes appartenant à un Corps Religieux quelconque recevront dans quelque temps une petite pension ; mais en attendant il y en a de pauvres, sans famille, sans habitation, sans pain. Ceux qui souffrent trouvent bientôt des bienfaiteurs, et pourtant les premiers jours de la persécution n'offrent pas à tous un asile, des vêtements, de la nourriture. Quelles épreuves ! — À Gènes tout cela a été affreux, beaucoup plus qu'à Turin. —

Courage et prions. — Mes respects à Magna et à toute la Maison. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Dimanche, 12 Mars 1848.

Ton SILVIO.

310.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Mes prières sont si faibles que tu as bien tort de les supposer de quelque valeur, mais tant de prières, auxquelles je mêle les miennes, s'élèvent de toute part à Dieu qu'il a pitié de nous. Ma santé, celle de François n'ont pas souffert de ces tristes événements; cette excellente M.^{me} la Marquise en souffre davantage, sans être cependant au lit. — À Gènes on ne s'est pas contenté de chasser d'abord sept Corps Religieux, on vient de chasser le huitième, c'est-à-dire les Sœur de la Charité de S.^t Vincent de Paul, sainte famille de bienfaitrices de l'humanité. Le Gouvernement est déconcerté, les tumultes donnent la loi, la force des hommes violents se moque de la morale et de la religion. Que faire? où est le remède? personne ne le sait. Ce qu'il y a de bon, c'est que la vertu s'exerce dans les fidèles, leur charité et leur courage se raniment. Quelques-uns qui ne sont pas méchants, mais qui par légèreté désiraient l'expulsion des Jésuites, voient qu'ils se trompaient et sont fâchés d'avoir contribué à répandre des calomnies. Ils croyaient que le départ des Jésuites serait un progrès,

un bonheur , et maintenant ils s'aperçoivent que les ennemis de la religion ne se limitent pas à calomnier et expulser la Compagnie de Jésus. Tous les Corps Religieux sont détestés, on veut tous les chasser quel que soit leur nom, leur habit. Il y en a qui se repentent d'avoir eu la faiblesse et l'aveuglement de ne pas s'en apercevoir plus tôt, et de nourrir une malveillance insensée contre les Jésuites. Hélas ! il y en a encore qui s'obstinent dans cette malveillance, mais leur illusion se dissipera un jour. Que Dieu leur fasse miséricorde ! — Si ce pauvre frère Blanchi a quelque chose à faire dire au P. Provincial il peut ou m'écrire ou bien venir me voir.

Adieu. Mes respects à Magna et à toute sa famille. Soigne ta chère santé, ne perds jamais courage.

15 Mars 1848.

Ton SILVIO.

311.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les sentiments que tu m'exprimes dans ta bonne lettre sont bien uniformes aux nôtres en toute chose. François sent avec plaisir et ré-

ciprocité ton affection et ne demande pas que tu lui écrives maintenant ; vous le ferez l'un et l'autre quand il aura un peu plus de loisir. Dans ces jours-ci sa position lui donne une infinité de devoirs ; procurer peu-à-peu à une quantité de ses frères les moyens de partir ; répondre à ceux qui étant dispersés provisoirement chez quelques parents ou amis, lui écrivent pour lui demander ses ordres , ou ses conseils. Tout cela et tant d'autres soins charitables à prendre pour les sains, pour les malades , pour les vieux, pour les jeunes , pour les coadjuteurs, forment un ensemble de sollicitudes qui ne peuvent ni s'épargner, ni rapidement diminuer. Les journées de François se passent ainsi dans l'exercice de ses obligations actuelles. Tu comprends cela. Beaucoup de gens ne le comprennent pas, et pour continuer à injurier bassement les Jésuites ils disent , ils écrivent dans les journaux que l'on voit encore des Jésuites dans les villes , dans les campagnes, qu'ils ne s'empressent pas de s'en aller, que le nombre de ceux qui partent n'est pas grand, que leur retard à disparaître est mal, etc. Ces gens acharnés sont tellement aveuglés par la haine qu'ils ne veulent pas voir la multiplicité des difficultés, d'obstacles, de peines, de soins , de devoirs qui naissent après une semblable expulsion pour que tous les individus se placent, qui d'un côté qui de l'autre. — Louons Dieu de la force et de la

paix qu'il donne à François. Il est actif sans se troubler, sans se plaindre, sans s'indigner contre personne, sans s'inquiéter de son avenir. Il a raison. Vivre en Dieu, mourir en Dieu, voilà la pensée que nous devons tous avoir. Rappelons-nous souvent cette vérité, ma chère, et soyons tranquilles au milieu de tous les changements qui s'opèrent dans le monde. Ces changements se produiront de différentes manières jusqu'à la fin de ce pauvre monde, agité par tant de passions et par tant d'iniquités, mais où la vertu est toujours belle et triomphante aux yeux du Seigneur. Vive la Croix ! vive la joie !

Adieu, je suis de tout mon cœur

17 Mars 1848.

Ton SILVIO.

312.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis bien aise que tu aies pu tout-de-suite donner ces 60 fr. au pauvre Siboni de la part de François qui avait du regret d'un retard involontaire. Tant de malheureux ont besoin de secours, il est difficile d'aider aussi

-promptement qu'on le voudrait. Mais Dieu fait trouver un peu de charité partout. Dieu aura pitié des expulsés. Leur nombre s'accroît encore par de nouvelles expulsions. Car ceux de Naples ont été arrachés de leurs maisons et de leur collèges, embarqués, expédiés à Civitavecchia ou ailleurs, sans rien. Où seront-ils accueillis avec compassion ? Mais ne doutons pas de l'assistance du Seigneur qui saura toucher les cœurs des fidèles et donner du pain aux infortunés. Hélas ! d'autres espèces d'infortunés s'ajoutent ; d'autres grandes et affreuses souffrances sont causées par les événements ! La ville de Milan est remplie de massacre et de désolation. Les milanais ont cru pouvoir s'emparer de l'autorité, recourant aux armes. Les autrichiens ne se sont pas laissés vaincre, on se bat avec fureur. La ville est fermée et on entend continuellement le bruit des canons. Quel carnage ! À qui restera la victoire ? Toutes les villes, toutes les campagnes de Lombardie sont dans une lutte semblable. Le Piémont envoie des troupes aux frontières. Je déplore tant de maux qui résultent de ces événements ; je connais tant d'individus, tant de familles à Milan ! Qui sait que de victimes, que de ruines il y a ! Comment ne pas se sentir le cœur déchiré ! Cependant je ne veux point m'abattre , je prends courage, j'espère en Dieu. Il permet tout ceci pour châtier les uns , pour exercer la vertu des autres , pour nous faire

comprendre qu'il n'y a de bonheur qu'en lui. Conserve aussi la force toute pieuse de ton âme ; continuons à imiter François qui à travers de tant de tribulations est calme comme dans les jours de la prospérité. Sa tristesse est douce comme celle des Saints , se mêlant à l'espérance et aux sentiments d'amour de Dieu , d'amour de la Croix.

Ce que tu me dis de notre bonne nymphe me fait plaisir ; je lui suis reconnaissant de l'affection qu'elle te témoigne. Oui, c'est une grâce de Dieu pour toi ; qu'il en soit béni ! Adieu. Prions les uns pour les autres, prions pour les malheureux de toute espèce. Mes respects à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

21 Mars 1848.

Ton SILVIO.

313.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons de grands événements de politique et de valeur ; les Milanais ont réussi dans leur courageuse attaque contre les Autrichiens. Après peu de jours de combat, ceux-ci ont

été chassés de la ville ; Milan s'est érigé en gouvernement provisoire et demande pour Souverain notre Roi. Hier le Roi et les ministres se sont décidés pour la guerre contre l'Autriche. Que Dieu protège nos étendards ! car la guerre sera encore une affaire très grave. Les Autrichiens se retirant au-delà du Mincio ont le moyen et le temps de déployer de la force ; nous avons cependant des raisons pour espérer que la victoire restera de notre côté, vu les révoltes différentes qui se manifestent aussi dans l'intérieur de l'Autriche. Enfin ce que nous savons de positif c'est que nous sommes à la guerre. Il y a eu hier au soir ici une fermentation des plus bruyantes en réjouissance du triomphe des Milanais et du parti que nous prenons d'aller combattre pour eux. Ces bruits immenses n'ont pas été tous de joie ; il y en a eu aussi de fureur contre le Duc de Parme, qui, chassé de son État, a eu l'imprudente pensée de se réfugier ici où il est détesté comme ami des Autrichiens. On a voulu le massacrer ; il s'est évadé avec peine. Pour lui sauver la vie, on lui a donné asile dans la citadelle. Voilà dans quelles diverses exaltations nous vivons à Turin, ou plutôt dans toute l'Italie. Il y a du bien et du mal, un mélange prodigieux de passions bonnes et mauvaises, de grandes espérances et de grands dangers. Prions que les vertus ne soient pas surpassées par les iniquités et mettant notre confiance en

Dieu ne craignons rien ; il n'arrive que ce que Dieu veut ou permet, et nous ne devons avoir d'autre volonté que la sienne. François est tranquille. Nous avons entendu dire qu'à Quiers il y a eu une espèce de tumulte des ouvriers pour faire partir le P. Ricchini ; est-ce-vrai ? Le P. Lolli part ; il ne restera plus aucun jésuite étranger en Piémont. Les Piémontais restent comme prêtres. Ces choses-là se calmeront.

François te salue et t'engage à conserver ta tranquillité ; nous n'avons rien de mieux à faire , pour plaire à Dieu , que de porter nos petites Croix sans crainte et sans murmure. Mes respects à la maison Daviso. Soigne ta santé , nos santés vont comme à l'ordinaire. Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

24 Mars 1848.

Ton SILVIO.

314.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras reçu ma lettre d'hier ; après que je l'eus expédiée, ton paquet me fut apporté. François est très sensible à ta bonne amitié et

te remercie infiniment des bas. Il n'y a plus rien d'inquiétant à son égard ; il n'a point d'ennemi personnel, car il n'a jamais ni fait du mal ni voulu en faire. Son bon caractère est connu. Il s'accoutumera peu-à-peu à son nouveau genre d'existence. Le Roi part pour Casal, il entrera en Lombardie, la guerre commence ; il a publié une proclamation aux peuples de la Lombardie et de la Vénétie, où il déclare qu'il soutiendra leur cause contre la domination étrangère. Tous nos pays sont dans l'enthousiasme ; on admire la valeur des Milanais. Pour moi, j'admire aussi, je m'étonne, je prie Dieu, mais j'ai vu trop de choses et je suis trop vieux pour m'abandonner excessivement aux belles espérances, comme font les jeunes-gens. Hélas ! l'expérience m'a montré que les meilleures intentions trouvent des obstacles, et que le bonheur des peuples est difficile à établir. Faisons des vœux pour qu'il y ait le moins de malheurs possible, plaignons ceux qui souffrent et reposons avec confiance dans les bras du Seigneur qui nous aime et qui nous soutient, au milieu de tous les événements. Adieu, charmante sœur, François et moi nous t'aimons bien. Salue toute la maison Daviso.

25 Mars 1848.

Ton SILVIO.



315.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je reçus avant-hier par l'*omnibus* la lettre qui m'a informé des détails relatifs à l'éloignement qui eut lieu à Quiers de ces Pères. Ils sont aussi partis de Turin; le pauvre Père Corradi a un long voyage à faire, car il est de Spoleto.

François te prie, quand tu verras Siboni, de lui dire que le Père Provincial le salue et qu'il l'a bien présent. Il désire lui trouver quelque place, mais dans ces premiers temps c'est difficile; il faut que Siboni tâche de se trouver du travail comme il pourra. Blanchi m'a dit qu'il croit que Siboni aura bientôt une place pour cultiver un jardin à Quiers, je ne sais si cet espoir est fondé. Nous ne savons pas non plus si les frères étrangers seront tolérés dans le pays; il n'y a pas encore d'ordre à leur égard. François me charge de te dire mille choses de sa part et te recommande de prendre tout ce qui arrive avec une sainte paix, adorant la Divine Bonté qui n'agit que pour notre bien. Tout sert pour nous sanctifier, et plus l'Église est éprouvée, combattue, plus elle triomphe par ses vertus. Ne craignons

donc ni les changements politiques, ni les guerres, ni rien, excepté d'offenser Dieu. Plaignons ceux qui souffrent, et prions. — Je plains les Porro ; les deux fils Gibert et Jules sont au nombre des ôtages que les Autrichiens ont emmenés en quittant Milan. Leur père sera bien en peine. Qui sait quand il les reverra ! Que de familles sont maintenant dans l'affliction, tandis que tant de personnes s'enthousiasment croyant que tout va bien ! Dieu seul sait l'avenir, mais il me paraît que les peuples et les rois auront une longue leçon de souffrances, car trop souvent la Religion a été méprisée. Je crois comme toi que le bon P. Feraudi avait des vues justes sur les châtimens que l'iniquité devait bientôt attirer, et sur les peines que beaucoup d'innocents en souffriraient pour croître en vertu.

Enfin, répétons-le, tout sert pour nous sanctifier. Courage ! Mes respects à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

28 Mars 1848.

Ton SILVIO.

316.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise est bien reconnaissante de la neuvaine que tu fais pour elle. Sa santé est faible , mais va pourtant mieux. Voilà le beau temps qui nous sera, j'espère, favorable à tous. Je voudrais bien que tu en profitasses beaucoup et que même la rate cessât de te tourmenter. Tu pries pour nous et nous prions pour toi. François m'a encore dit qu' il ne t'oublie pas dans ses prières , quoique il ne t'ait pas encore écrit depuis si long-temps. Dans sa vie retirée, il est assez occupé ; ce ne sont plus des devoirs d'autorité envers ses Religieux, car ils sont par le fait hors de sa dépendance étant dispersés ; mais ce qui occupe encore François ce sont les lettres de consolation et de bienveillance, les conseils et les recommandations que la charité lui prescrit de leur donner , pour soulager les peines des uns et des autres, pour les aider à sortir d'embarras , à se décider dans les résolutions, qui d'aller en Amérique, qui d'aller ailleurs ou de rester chez leurs parents, etc.

Le petit logement de François est de son goût , il se trouve heureux. Il est chez deux

excellentes personnes, mari et femme, qui ont du respect et de l'attachement pour lui. Ils n'ont point d'enfants, il n'y a point d'ennui; c'est un bon petit ménage obscur, mais propre et très convenable. Je dis que ces bonnes gens sont *obscurs* par leur qualité humble ; ce n'est pas l'habitation qui soit *sombre*. L'exposition est saine et claire , à un entresol. — La solitude de François est adoucie par quelque visite qu'on lui fait. Il sort aussi un peu et personne ne l'inquiète. Je te donne tous ces petits détails, afin que tu voies que dans la tempête qui a changé sa position, il n'est pas malheureux. Bénissons-en Dieu ! François n'a que le chagrin bien naturel et bien juste de ne pas avoir le moyen de secourir tant d'amis et de pauvres frères qui sont errants et sans appui.

Hier au soir j'ai été à une séance de comité : ce sont des assemblées privées d'électeurs qui ont pour but de se communiquer des idées relatives au choix que l'on doit faire d'un député. Les parleurs tâchent de diriger ce choix. Je remarque, j'écoute, je ne me laisse diriger par aucun ; et quand le jour sera venu de voter , je donnerai mon suffrage à qui je voudrais, d'après ma conscience.

La gazette d'hier nous a donné les nominations que le Roi a faites des membres de la Chambre-haute. Ce sont les Pairs du Royaume ; ils portent le titre de Sénateurs. Il y a Gioberti, ce qui fait plaisir à tous ses nombreux

adhérents. Ceux-ci se disposent à lui faire de grandes fêtes à son arrivée à Turin ; il est à Paris. — Adieu, ma chère. Sois toujours de bonne humeur , espérons et prions. — Mes respects à la Maison Daviso. — Adieu.

Dimanche de Passion, 7 Avril 1848.

Ton SILVIO.

317.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C' est une bonne attention qu' ont eue ces braves gens de ne te parler de l' alarme que lorsqu' elle était passée. J' espère que ces causes d' inquiétude ne se renouvelleront pas ; les vilains brigands qui ont tenté de s' emparer de la Savoie et qui ont été vaincus, sont un exemple qui diminuera l' audace des malfaiteurs de ce genre. D' ailleurs Quiers et si près de Turin et si à portée d' avoir des secours , que ces malfaiteurs n' entreprendraient pas de l' attaquer ; ils iraient plutôt dévaster une ville de province plus éloignée. Le grand voisinage de la capitale est une garantie pour Quiers, sois-en sûre. Après Pâques, je prendrai un jour de beau temps et j' irai te voir. Nous parlerons

de l' affaire du cabinet et nous verrons si le projet de nous le faire céder est exécutable.

Nous n'avons pas de nouvelles concluantes, nos troupes attaquent Peschiera, c'est une forteresse importante. Si on la prend on ira attaquer Vérone, Mantoue. Il faut toujours espérer la victoire, mais ces os sont un peu durs à ronger. Les bavardages des journaux qui nous prédisaient des triomphes si rapides comme si les autrichiens étaient des mouches, commencent à changer de ton ; ils deviennent sérieux, ils disent que c'est une grande guerre, une longue guerre, qu'il faut redoubler d'efforts pour défaire des ennemis encore nombreux, encore puissants, etc. Ce qu'il disent à présent est juste ; il est temps qu'on cesse de se faire des illusions d'enfants. Prions Dieu, espérons, mais ne nous dissimulons pas que nous sommes engagés dans une guerre très grave et probablement d'une longue durée. Ce souci de toute l'Italie produira l'union et pourra empêcher les désordres révolutionnaires qui menaçaient de tout renverser. En attendant occupons-nous des saintes pensées de cette grande semaine. Ne nous troublons pas des choses instables de la terre ; aimons, adorons, servons notre divin Rédempteur. Soyons à lui toujours, toujours ; quand on le possède on n'a rien à craindre.

Adieu. Mille choses de la part de François. Mes respects, mes souhaits de bonne Pâque à

Magna et à toute sa digne famille. Des souhaits à tout ton petit monde. Je t'embrasse et suis tendrement

Jeudi saint 1848.

Ton SILVIO.

318.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Probablement la fausse nouvelle alarmante de Pignerol sera allée à Quiers et tu en auras eu de l'inquiétude. Les 2000 ouvriers brigands qui venaient par Fenestrelles ne sont pas même arrivés jusqu'à Pignerol. À Fenestrelles on les a traités à coups de canons, et puis les habitants de ces Vallées leur sont tombés dessus de toute part. À la première nouvelle qui en était venue à Turin, le gouvernement envoya aussitôt à Pignerol un détachement de cavalerie. Enfin ils ont été dispersés sans même qu'il y eût besoin de cette troupe. Je m'empresse de te donner cette bonne nouvelle pour qu'il ne te reste pas de crainte. — On dit à présent que le nombre de ces brigands avait été exagéré et qu'au lieu de 2000, ils n'étaient que 500. La révolution dernière en France a mis

tant de gens en ruine que des multitudes d'ouvriers n'ayant plus de travail se réunissent pour vivre de pillage. Mais partout on craint leur rapine et on les chasse ; ils ne dureront pas long-temps. Certainement ils ne viendront pas jusqu' en Piémont , et s' ils y paraissent dans les montagnes , ils ne viendront pas dans la plaine ni jusqu' à nos collines. Sois tranquille sur ce point.

Nos esprits et nos cœurs prient aujourd'hui ensemble pour l'âme de Maman. Puisse-t-elle depuis long-temps être déjà au Ciel, comme nous l'espérons ! — François a aussi cet espoir et prie cependant avec nous. Il te salue. — Adieu, ma très chère. Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse et suis

12 Avril 1848.

Ton SILVIO.

319.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La journée des élections s'est bien passée. Les formalités étant longues , tout cela a été une grande occupation. Quant à moi, j'ai simplement assisté et donné mon vote ; après quoi

je suis sorti comme d'autres , pour venir me reposer. J' ai su ensuite quels sont les députés qui ont eu plus de suffrages par chacun des sept Collèges-électoraux de Turin. Gioberti est celui qui dans notre Collège en a eu davantage ; ses amis assurent qu'il acceptera. — Je le crois aussi. — Tous ces députés ont des talents ; espérons qu'ils en feront bon usage.

Adieu. — J'aurai peut-être aujourd'hui ou demain des nouvelles de François. Je pense que je pourrai te les apporter lundi ou mardi si le temps est beau. — Mes respects. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

28 Avril 1848.

Ton SILVIO.

320.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

François m'écrit de Marseille , d'où il se remettra bientôt en voyage pour le retour. D'après ce qu'il me dit , il paraît qu'il fera une pause de quelques jours à Lyon et peut-être à Chambéry. Je pense qu'à la fin du mois il sera ici. Jusqu'à présent sa course a été , grâces à Dieu, sans aucune espèce de désagrément.

ment ; espérons que cela continue ainsi. Les nouvelles de l'armée sont un mélange. Il y a eu une bataille glorieuse pour nous , mais on ajoute que nous avons perdu beaucoup de monde, quoique les Autrichiens aient perdu davantage. Ce fut un essai que nous avons fait pour prendre Vérone, mais nous avons été repoussés. Il y a le mérite de la valeur et point d'autre résultat utile. Nous ne savons encore le nom d'aucun des morts ni des blessés ; une infinité de familles sont dans la plus triste anxiété. Quant aux nouvelles de Rome , elles sont aussi un mixte. On dit que les vertus et la sagesse du Pape ont produit le calme dans une partie du peuple, mais que d'autres sont toujours irrités.

L'ouverture des Chambres occupe les habitants de Turin ; tous espèrent que ce fait donnera une véritable force au Gouvernement et que les opérateurs de désordres seront mieux comprimés et punis. Il en est temps.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects aux Daviso.

Lundi, 8 Mai 1848.

Ton SILVIO.

321.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Que notre Protecteur S.^t Joseph t'obtienne une infinité de grâces ! je suis sûr que tu ne lui demandes pas moins pour nous. Avec son aide et l'aide de Marie nous n'avons rien à craindre ; pas même la mort qui sera douce pour nous, comme nous avons vu qu'elle l'a été pour Papa. Redoublons de foi, d'espérance et de charité dans les fêtes et dans les autres commémorations du cœur, comme celle de demain. Tout est fait pour élever notre pensée, pour nous détacher des choses terrestres, pour nous rappeler le but éternel de notre existence. Avec la connaissance que Dieu nous a donnée de ses adorables vérités et de l'amour qu'il nous porte, la vie du Chrétien est belle, même dans les tribulations. Vive donc Jésus, Marie, Joseph et le Paradis où ils nous attendent. Allons-y, marchons, courage ! moquons-nous de quelques épines sur lesquelles il faut avancer sans grimaces. — Aimons la vie, aimons la mort, aimons les amis, aimons les ennemis, aimons le calme, aimons la tempête, enfin aimons l'accomplissement de la sainte volonté

EPISTOLARIO FRANCESE - LETT. CCCXXI 547
de Dieu ; le triomphe du Chrétien vaut bien
quelques épreuves.

Je t'embrasse de tout mon cœur aux pieds
de Jésus, Marie et Joseph.

14 Mai 1848.

Ton SILVIO.

322.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu tes lettres du 16 et 17. Tâche d'acquies-
cir de l'indifférence à l'égard de tous les indignes
écrits qui se vendent ; il faut maintenant nous
y habituer comme à une inévitable conséquence
de la liberté de la presse. Il ne reste d'autre
parti que de n'y pas faire attention , c' est-à
dire d'y en faire le moins que l'on peut, comme
quand on voit des ordures.

Mais vû ce lâche et cruel acharnement contre
les Jésuites, réjouissons-nous d'une chose. Fran-
çois restera pour le présent en France, où ces
haïnes grossières n'existent plus. Là un jé-
suite , un religieux quelconque n'est regardé
que comme un prêtre à qui il est permis d'exer-
cer tranquillement son ministère ; il leur est
seulement défendu de vivre en communauté.

Ils se mettent donc deux ou trois ensemble , et la loi les protège comme tout autre citoyen de quelque religion qu'il soit. Voilà au moins à cet égard-là une liberté juste. Nous y parviendrons peu-à-peu en Italie, mais nous sommes encore dans une période de grossière envie de calomnier et de persécuter. Que Dieu pardonne à ces méchants ! ils ne savent ce qu'ils font. — N'est-ce pas , ma chère , que nous devons être contents de la résolution que le bon P. Général a prise de garder François en France ? Pour moi cela me fait un véritable plaisir. Rien ne lui manque. Il a la satisfaction de servir Dieu en faisant le prêtre ; comme les ecclésiastiques ne sont pas nombreux en France, ils peuvent tous travailler pour le bien des âmes. Au milieu de beaucoup d'incrédules, les croyants se distinguent par une piété éclairée qui les fait respecter et qui leur donne un esprit de sainte union, sans faire peur ni au gouvernement, ni aux sectes, ni aux philosophes.

Dieu soit donc loué !

François parcourt à présent quelques villes pour visiter des collègues , puis sa résidence sera à Lyon ; ville très grande et où il y a encore beaucoup de religion. — Adieu. Mes respects aux Daviso, je prie avec toi pour leur militaire.

19 Mai 1848.

Ton SILVIO.

323.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Malgré moi je n'ai pas pu faire d'autre course à Quiers ces jours passés ; j'en avais bien le projet, mais d'abord vinrent les journées de pluie, puis vint un peu de rhume, puis vinrent des devoirs. Aujourd'hui j'aurais pu aller, et c'est S.^{te} Julie fête de M.^{me} la Marquise ; il ne serait pas aimable de partir. Demain nous allons à la vigne. Voilà donc mon projet suspendu. Nous passons, comme à l'ordinaire, un mois à la vigne, pour revenir ensuite à Turin, et alors j'irai te voir, ou peut-être même avant. En attendant, nos cœurs se visitent tous les jours quoique il y ait une colline entre deux. Tu auras reçu ma lettre précédente où je te donnais connaissance du séjour que François prend pour quelque temps en France. Plus je considère les choses actuelles, plus je me réjouis de cette résolution ; là il ne se trouve point exposé à cette affreuse malveillance qui persécute ici tant d'hommes inoffensifs, feignant de les croire dangereux. — Il nous faut un peu de temps pour que les esprits se calment.

Tantôt il y a des enragés d'une espèce, tantôt

de l'autre. Hier c'était un groupe d'ouvriers qui s'était assemblé aux remparts pour demander une augmentation aux prix de leur journée de travail. La garde communale se disposait à empêcher le désordre ; mais heureusement, sans venir à des faits , les ouvriers s'apaisèrent, acceptent le conseil qu'on leur donna d'adresser une pétition en règle à la Chambre. À cette petite cause passagère d'alarme, succéda hier un autre motif de pénibles sentiments par la nouvelle de Naples que tu sauras probablement déjà. Les députés de Naples ne voulurent pas prêter le serment de ne plus rien changer à la Constitution donnée par le Roi. Celui-ci se décida à un parti violent ; il fit mitrailler le peuple, il y eut un carnage affreux. Le vieux gouvernement absolu est rétabli.

On dit qu'à Rome les partis sont aussi en grande lutte ; une partie nombreuse de peuple veut que le Pape soit remis dans toute son autorité. Tu vois qu'ainsi l'Italie méridionale étant en discorde et en sang, elle ne peut nullement nous aider dans notre guerre contre l'Autriche. — Espérons en Dieu et prions. — Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

22 Mai 1848.

Ton SILVIO.

324.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme tu verras par la lettre ci-jointe , François est à Lyon et il s'y trouve tranquille. Je suis aussi bien aise qu'il vive en compagnie d'un de ses bons amis, le P. Ponza qui a été le réjoindre. Ils s'aideront et se consoleront l'un l'autre. Le P. Ponza est un homme doux et rempli de vertu ; leurs caractères se conviennent parfaitement. Du reste Lyon est une fort-bonne ville ; le clergé s'y distingue et il est respecté. Tranquillisons-nous donc sur cette absence de notre cher frère. Bénissons Dieu et mettons notre confiance en lui à cet égard et pour toute chose. — Comment va ta chère santé ? La mienne va bien ; celle de Madame la Marquise passablement. Je ne sais plus rien de la Comtesse Cravosio. Probablement c'est cette dame inconnue que tu as vue à l'Église.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Turin, mercredi, 31 Mai 1848.

Ton SILVIO.

325.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier je reçus ton certificat qui ira bien, je pense, et je retirerai ta petite rente. — Tu auras eu ma lettre de mercredi qui en contenait une que j'avais reçue de François. — Nos troupes ont eu une victoire, et de plus Peschiera s'est rendu. Pussions-nous prendre aussi Vérone ! Après cela, les Autrichiens ne résisteront plus, à ce qu'il paraît, et renonceront à une guerre inutile. Que nous serions heureux si nous avions bientôt la paix ! Que de familles seraient consolées ! Espérons, et recommandons-nous à Dieu, car la guerre est un des fléaux les plus affreux s'il dure longtemps. Je désire avec anxiété que les Daviso aient de bonnes nouvelles de leur guerrier. La victoire a été glorieuse, mais on ajoute hélas ! que les morts ont été nombreux. On nomme parmi ceux-ci le jeune Marquis de Cavour et plusieurs autres. Ces tristes détails seront mieux connus aujourd'hui et il y aura bien de larmes ! — La partie belle, noble, admirable des événements présents, est la valeur de notre armée depuis le Roi et ses fils jusqu'aux simples soldats ; la partie laide ce sont les esprits

intolérants et persécuteurs qui accusent, qui calomnient qui veulent se donner de l'importance par leur audace. La Providence divine nous aidera. Travaillons à nous tranquilliser, mettant toujours notre confiance dans le Seigneur.

Madame la Marquise te remercie de tes bonnes prières. — Adieu. Mes respects à la maison Daviso.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Vigna Barolo, 2 Juin 1848.

Ton SILVIO.

326.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J' ai reçu hier ta bonne lettre et celle de François que tu m' as renvoyée. Nous avons eu des jours pluvieux et presque froids qui ne faisaient pas de bien à M.^{me} la Marquise, mais le soleil de ce matin semble nous promettre un commencement de bonne saison. Je le désire aussi pour toi et pour moi-même, sans parler du besoin qu'en a tout le monde. — Nos joies publiques pour la victoire qui paraissait complète, sont suivies par des nouvelles d'une au-

tre nature. Les Autrichiens quoique battus sur quelques points, ont continué la bataille et ont réussi à repasser le Mincio au nombre, dit-on, de 35 mille. Leurs forces de Vérone sont réunies à celles de Mantoue et forment une armée assez imposante. Cependant ils ont perdu Peschiera, ils ont perdu beaucoup de gens, et on assure que leur succès ne peut pas être durable. Cela leur donne pourtant du courage et des moyens pour résister encore. Ainsi vraisemblablement la paix n'est pas si proche que nous le voudrions. Tous ceux qui croient en Dieu, la lui demandent; espérons dans les prières de tant de fidèles. Ils sont nombreux, quoique il y ait aussi tant de pervers qui troublent le monde.

Mes respects à Magna et à toute sa famille.
Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Dimanche, 4 Juin 1848. —

Ton SILVIO.

327.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je suis pour la matinée à Turin et je te réponds deux mots. Les plaintes du Vieux Ciceri sont plaisantes mais justes; tu m'as fait rire en me rapportant son beau latin.

Voici une petite lettre de François et ses bons souhaits pour la Pentecôte. La grande affaire est de nous aimer pour Dieu et de nous sanctifier. Unissons-nous donc au Cénacle , et puis toujours.

Les nouvelles de la terre sont peu significantes, mais on espère une paix prochaine. Les Autrichiens on fini par être assez bien battus ou dispersés par nos troupes. Mais il faudrait encore que nous prissions Vérone, et cette prise n'est pas facile. Les esprits irrités continuent ici à avoir peur des Jésuites, à dire qu'ils sont nombreux, à crier, à écrire, tous les outrages, tous les mensonges. Même fureur et mêmes rêves à l'égard d'un petit nombre de dames du Sacré Cœur. Patience ! le temps dissipera ces sottises méchancetés , je l'espère. Demandons à Dieu la tranquillité et le bon ordre. Porte-toi bien. — J'ai rencontré le Baron Daviso. Adieu. Mes respects à toute cette digne famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Mercredi, 7 Juin 1848.

Ton SILVIO.

328.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

As-tu reçu la lettre précédente que tu me dis avoir tardé ? Il est difficile que les lettres se perdent. Ce que je t'écrivais n'était point important. Il y avait quelques mots sur les massacres de Paris. Cette affreuse insurrection est terminée, mais les victimes sont sans nombre. Une des plus regrettées est le digne Archevêque de Paris. Ce Saint Pasteur est allé parler au peuple insurgé offrant son intercession pour obtenir le pardon si on voulait cesser le carnage : ces monstres l'ont blessé mortellement après avoir repoussé sa mission de charité. Il a encore vécu quelques heures ; il a pu recevoir tous les Sacrements. On ne sait comment les choses s'arrangeront en France : ils ont besoin d'un Roi ou d'un Empereur. La tyrannie d'un seul est du sucre en comparaison de la tyrannie populaire. Tous regrettent Louis Philippe , non pour sa personne, mais parce que sous lui il y avait plus de tranquillité. À Lyon il n'y a rien eu d'inquiétant. François se porte parfaitement, à ce qu'on me dit ; je n'ai pas de lettres récentes de lui. Il a beaucoup à faire.

Nos santés sont comme à l'ordinaire , c'est à dire celle de M.^{me} la Marquise faisant peu de progrès, mais sans être malade ; moi, bien portant.

Jusque vers la fin du mois nous restons ici, excepté les courses à Turin. Au retour en Ville, je ne manquerai pas de me souvenir qu'il y a des omnibus pour aller te voir. En attendant je t'embrasse de tout mon cœur. Mes respects à la Maison Daviso.

Dimanche, 2 Juillet 1848.

Ton SILVIO.

329.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

François a eu la pieuse pensée de nous rendre participants, toi et moi, à toutes les prières et les mérites de sa Province. C'est une faculté qu'il a, et il s'en est servi pour nous témoigner sa tendresse. L'acte qu'il nous envoie n'oblige pas à telle ou telle prière ni autre dévotion. C'est seulement une déclaration que nous aurons part aux fruits des bonnes œuvres de ces pauvres dispersés. Écris, quand tu le pourras , quelques mots de remerciement

et envoie-les-moi ; je les joindrai ensuite à la lettre que je lui écrirai.

Lyon est tranquille : la Citoyenne de Fourvières protège la Ville qui est à ses pieds.

Adieu. Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

4 Juillet 1848.

Ton SILVIO.

330.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons fait une course à Turin, et comme je ne t'avais pas écrit hier, je t'écris deux mots aujourd'hui. J'ai trouvé ici ton paquet contenant ta bonne lettre et la restitution des papiers etc. Je te remercie. Je suis bien aise que ta Rubatto soit acceptée. Si on avait l'idée d'engager M.^{eur} le Marquis de Cambian à donner quelque chose, ce n'est pas moi qui pourrais me charger de lui faire cette demande, car il a dit qu'il accordait la nomination, mais sans aucun *ônere*. Je n'ai pas assez de confiance avec lui. Il ne conviendrait pas non plus que tu lui fisses une pareille demande. Si d'autres veulent la faire, ils sont les maîtres.

Je vais envoyer à François ta lettre de remerciement pour les mérites participés, car je lui écris aujourd'hui. L'horrible trame qui a ensanglanté Paris devait éclater en même temps à Lyon ; voici le hasard merveilleux, ou plutôt le miracle de la Providence qui a sauvé Lyon. Une lettre vint de Paris à Lyon adressée à un des monstres avec l'ordre d'éclater le tel jour avec ses amis. Il se trouva à Lyon un homme qui avait le même nom que celui qui devait recevoir la lettre de Paris. Cette lettre lui arrive, il la lit, découvre l'affreux complot, avertit les autorités et les ordres qui sont promptement donnés à la troupe et à la garde nationale empêchent toute violence des conspirateurs qui n'attendaient que le signal pour se livrer au pillage et au massacre. On en a beaucoup arrêtés, et les autres se sont enfuis. On est persuadé que cette étrange combinaison de deux hommes qui portaient le même nom et de tout ce qui s'en est suivi, est une disposition conduite par la bonté de Notre Dame qui protège cette Ville. Remercions-la de ce joli prodige, bien digne de la citoyenne.

François te salue. Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Lundi, 10 Juillet 1848.

Ton SILVIO.

331.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Non, je n'ai point pris de rhûme ; tu as bien fait de n'en pas prendre non plus, mais ton mal de tête a été de trop. — L'état de cette pauvre *Mare* me fait de la peine ; ce que tu m'en dis ne laisse guère d'espoir. Pour perdre ainsi une partie du corps et tomber dans l'assoupissement, il faut qu'elle ait eu d'autres attaques qui n'ont pas été aperçues. Dieu lui donnera la récompense de sa foi et de ses bonnes qualités. Tâchons de l'aider par nos prières. — Soulage ta tristesse par la considération des vérités religieuses ; la vie est un bien et la mort aussi pour ceux qui aiment Dieu. Courage et confiance toujours !

François m'a écrit, il se porte bien. Il me dit : « Fais bon courage à Joséphine, » et à propos des injustices du monde, il m'ajoute, que tu ne dois pas t'en chagriner. *Car, dit-il, les méchants sont toujours en réalité les plus faibles ; tout est contre eux, et leur malice même les tourmente et les égare de plus en plus. Philosophiquement on aurait toutes les raisons de les mépriser et de se moquer d'eux, mais comme Chrétiens nous devons prier pour eux. Le plaisir de les avoir*

gagnés par la grâce de Dieu et d'en avoir fait notre conquête, vaudra mieux que le plaisir misérable que nous aurions eu en les maudissant.

Le conseil de François est excellent, nous le suivrons. — J'ai dit l'*Ave Maria* que tu m'as demandé. — Le Pape sollicite des âmes pieuses la petite dévotion suivante. — Chaque jour un *Pater*, un *Ave* et *Sia benedetta la santa ed immacolata Concezione della B. V. M.*; de plus, une Communion pour lui chaque mois. Obéissons avec plaisir au désir du Saint Père.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Dimanche, 23 Juillet 1848.

Ton SILVIO.

332.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Paris a eu de nouveaux troubles affreux; une véritable bataille de beaucoup de milliers d'ouvriers et autres de la dernière classe du peuple contre les citoyens. Cette furieuse canaille a été battue par les citoyens qui ne veulent pas se laisser dépouiller. C'est une guerre de quatre jours, mais qui a été bien effroyable. La république

a vu la nécessité d'avoir un chef puissant; elle a donné tout pouvoir au Ministre de la guerre, M.^{eur} Cavaignac, jusqu'au rétablissement de l'ordre. Ainsi les républicains par orgueil défont les Rois, et puis sont obligés de donner un pouvoir royal à quelqu'un. Car sans un chef fort et absolu, les hommes sont si méchants qu'ils ne peuvent rien faire de bon et de stable. L'autorité suprême de ce Cavaignac est provisoire. Il est probable que la France se mette ensuite sous un fils de Louis-Philippe, le prince de Joinville; voilà ce que l'on dit. Les embarras et les désordres de la France devraient bien nous apprendre à ne pas être si ennemis de l'autorité royale. J'espère que l'Italie profitera de pareilles leçons. Dieu le veuille. — La ville de Lyon est tranquille. François a bien choisi. — Madame la Marquise a des inquiétudes pour des parents et des amis qui sont en France, à Paris, ou dans d'autres endroits agités par les passions des hommes violents et sans frein. — Les honnêtes gens désireraient un roi quelconque, constitutionnel ou non, ou bien une république moins bavarde et qui fût constamment guidée par un chef habile. Mais dans nos temps, il y a partout des orateurs bien bavards qui promettent les choses les plus magnifiques et qui manquent d'union et de vertu. — Recommandons à Dieu tous les gouvernants et tous les gouvernés; car la sagesse et la puissance viennent de lui.

Je t'embrasse. Mes respects aux Daviso.

La chaleur actuelle fait du bien à ton vieillard de 59 ans. Et toi, ma bonne petite vieillotte, soigne-toi.

29 Juillet 1848.

Ton SILVIO.

333.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme tu me dis dans ta lettre, les affaires du monde ne font qu'empirer. Tu sauras que nos pauvres troupes ont été battues, que nous sommes dans des circonstances graves, que nous ne connaissons pas encore toutes les pertes de notre armée, mais que l'on ne peut nous cacher qu'elles sont immenses. On continuera à faire des efforts; ce n'est plus pour la chimérique union de toute l'Italie, c'est pour défendre le Piémont. Il y a une désolation générale dans les familles, pour tant de militaires qui ont péri ou dont on ignore encore le sort.

— Tu sauras aussi que des manifestations populaires ont éclaté ici contre le Ministre Pareto et contre les députés qui ont si mal gouverné. Hier l'indignation de la multitude contre la

Chambre des députés a été si menaçante, que ces messieurs ont vu qu'ils ne pouvaient plus gouverner. Ils ont fini leur règne en décrétant qu'ils remettaient tout le pouvoir exécutif et législatif au Roi. Le voilà de nouveau investi de son autorité, mais dans quel état de ruine ! Dieu l'aidera, nous l'espérons, à nous obtenir bientôt la paix en renonçant aux vues ambitieuses et en faisant des sacrifices. On dit que l'Autriche ne demande pas mieux que de faire la paix, si le Roi veut se borner à ses frontières. Gémissons de cette guerre si malheureuse et des afflictions de tant de familles, mais reconnaissons que trop d'iniquités avaient été commises et qu'elles ne pouvaient pas produire le bonheur du pays. Nous l'avons dit mille fois. — Plaignons les innocents et les coupables, ne souhaitons de mal à personne, prions pour tous et prenons courage. Dieu est bon, ayons la plus grande confiance dans sa miséricorde.

Les Daviso ont-ils des nouvelles du militaire ? s'ils n'en ont pas, ils doivent bien être inquiets ! je les plains de tout mon cœur et je désire qu'ils soient rassurés par quelque bonne nouvelle.

Savais-tu que M.^{me} Negro a risqué de mourir brûlée ? Ce malheur lui est arrivé il y a deux mois, se trouvant chez M.^{me} Cantamessa. Son bonnet, ses cheveux, son collet ont pris feu en s'approchant de la cheminée. Elle

est presque guérie, il lui reste des cicatrices au cou. Je n'en avais rien su, j'ai appris cela avant-hier la rencontrant dans la rue ; elle commence à sortir un peu.

François m'a écrit quelques mots, il se porte bien. Toujours ses vives amitiés pour toi. En lui répondant je lui fais les tiennes. — Recommandons-nous à S.^t Ignace avec lui. Les Saints de l'Église sont nos amis, en dépit de ceux qui osent les blasphémer.

Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

30 Juillet 1848.

Ton SILVIO.

334.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La nouvelle de ta nymphe est heureusement une fable. Deux charivaris avaient été faits au Comte de Castagneto, un troisième fut fait au café Fiorio. Tout ensuite s'est calmé, grâce au zèle de la garde nationale et des carabinières. Plusieurs ont été arrêtés, c'étaient des voleurs ; ils suscitaient des désordres espérant pouvoir en venir au pillage. — Pauvre Joséphine ! je suis fâché que cette absurde nouvelle t'ait causé des inquiétudes.

D'autres sujets de peine occupent tous les esprits , et ce sont les affaires de la guerre ; mais on espère toujours que nous obtiendrons une paix convenable. Le Roi a dû renoncer à l'idée de défendre Milan, il s'est retiré à nos frontières. Prions Dieu d'arranger tout cela , nous avons vu que la sagesse et la force humaines sont bien faibles.

Quand je pourrai, j'irai te voir , je ne sais encore le jour. — François se porte bien et te salue. La santé de M.^{me} la Marquise et la mienne sont assez bonnes. Je te prie de soigner la tienne et de rire des sottes fables que l'on raconte à la nymphe.

Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Mardi, 8 Août 1848.

Ton SILVIO.

335.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ma lettre de l'autre jour t'aura tranquillisée, j'espère. Turin n'a aucune agitation, mais tout le monde est triste de la terrible défaite qu'ont essayée nos pauvres troupes. Les opinions con-

tinuent à être différentes sur le parti de persévérer ou non dans la guerre. Les secours que nous avons demandés à la France commencent à arriver ; il seront utiles, dit-on, soit pour nous aider combattre, soit pour nous mettre en position de faire une paix convenable quand il plaira à Dieu. — Habitons-nous à ne pas nous troubler, à ne pas prêter foi aux bruits exagérés des imaginations et des langues inquiètes, à nous reposer dans la Bonté Divine.

Dis-moi comment va ta santé ; ton estomac gagne-t-il ? ne néglige pas le *legno quassio*. Tu verras qu'il te fera du bien. M.^{me} la Marquise va passablement et moi aussi. Adieu. Mes respects aux Daviso. Où est leur militaire ? en ont-ils des nouvelles ? je le désire. — Prions tous ensemble.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

Jeudi, S.^t Laurent 1848.

Ton SILVIO.

336.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre. Tout va ici à l'ordinaire, sans autres nouvelles que les bruits de paix, de guerre, d'espoir, de fureur, de raison et de déraison.

Mon ami Borsieri, et beaucoup d'autres Milanais sont ici ; ils se flattent que l'entremise de la France et de l'Angleterre pourra encore arranger une paix convenable. Les Milanais qui ont quitté leur Ville sont , à ce qu'on dit, soixante mille. Les Porro sont allés en France, ainsi qu'une infinité d'autres. La Suisse en est pleine aussi. Quelques-uns sont riches, mais figurons-nous combien d'autres souffriront toutes les tribulations de la pauvreté ! Que Dieu ait pitié de tous ceux qui sont dans l'affliction ! — M.^{me} la Marquise conserve passablement sa petite santé.

Je fais le *bulo* (1) aussi. Imite nos bons exemples, et par dessus le marché apprends à bien dormir. — Adieu. — Mes respects à Magna et à toute sa famille. Je n'ai pas encore pu savoir où est le P. Ansaldi, mais je le saurai et t'en informerai.

Je t'embrasse et suis de tout mon cœur

Jeudi, 17 Août 1848.

Ton SILVIO.

(1) *Bulo*, voce piemontese, vale *coraggioso, valoroso, gradasso* ; usasi per lo più per ischerzo.

337.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta bonne lettre. — Le mot que tu cherchais, était *wagon*. Ce mot anglais veut dire simplement *chariot*, mais par une bizarrerie de l'usage, on s'en sert à présent en France et ici dans la signification de voiture à vapeur. Notre *wagon*, dans la bouche du peuple, devient aussi le *vigon*, le *vergon*, le *magon*, le *margon*, le *bragon*, etc. On est enchanté de faire des courses à la vapeur, on en parle, on va, on vient, on s'étonne, on s'émerveille. Il n'est plus question que du wagon et de la guerre. J'aime mieux le premier; la guerre est plus sérieuse. Cependant nous y sommes, on dit qu'elle est inévitable et qu'elle va nous couvrir de gloire. Ainsi soit-il. — Prions Dieu pour notre pays, et ayons confiance en sa miséricorde. — Madame la Marquise est un peu mieux; je me porte bien, fais-en de même. Adieu, je t'embrasse et suis

12 Octobre 1848.

Ton SILVIO.

338.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La maladie de Madame la Marquise n'est pas grave, grâce à Dieu; c'est une fièvre rhumatique avec dérangement de bile. Le médecin dit qu'il faut quelques jours de lit.

Puisque je n'ai pas d'autre nouvelle à te donner je te transcris une très petite prière venue de Jérusalem. On dit qu'un Prêtre d'une grande sainteté, disant la Messe au S.^t Sépulcre de Jérusalem, crut entendre une voix qui lui enseigna cette prière et qui ajouta : « De grands malheurs tombent sur l'Europe, mais ceux qui réciteront de tout leur cœur cette prière, trouveront miséricorde. »

Voici donc la prière.

« O Seigneur Jésus Christ! nous avons recours à vous. Dieu saint, Dieu grand, Dieu immortel, ayez pitié de nous et de tout le genre humain; purifiez-nous de nos péchés et de nos faiblesses par votre Sang Divin toujours et dans l'éternité. Ainsi soit-il. »

On dit encore que ce saint Prêtre engage des fidèles à la copier neuf fois et à la répandre.

Il recommande qu'on la dise chaque jour. Madame la Marquise l'a reçue de France par sa nièce. — Le contenu en est bon, elle a de plus le mérite d'être courte ; disons-la.

Tu auras reçu ma lettre d'avant-hier. Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse et suis

Dimanche, 22 Octobre 1848.

Ton SILVIO.

339.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le S.^t Père a voulu fuir de Rome, il n'a pas encore réussi. Ceux qui lui sont fidèles espèrent lui procurer un moyen de fuite, mais les difficultés sont grandes. Les autres veulent le garder s'imaginant qu'il cédera à leurs volontés, comprenant bien que Rome perdrait infiniment si le Saint Siège se transportait dans quelque autre pays. Le Pape veut fuir, non par crainte, car il a toute la force et le calme d'un Martyr, mais pour être libre de faire connaître au monde ses sentiments et ses résolutions, et de gouverner l'Église.

L'ingratitude de ses oppresseurs est mon-

strueuse, et leur triomphe ne sera pas durable. D'autres Papes ont été outragés, dépouillés; leur siège a dû changer de lieu. Ce sont-là de grandes tempêtes, mais le soleil revient ensuite. Prenons courage, car notre époque est mauvaise. La pensée que tu as fréquemment sur ce que nos chers parents souffriraient, se présente également à moi. Le Seigneur leur a fait miséricorde en les ôtant d'ici avant cet affreux débordement de désordres. Les dernières années de leur vieillesse en auraient été cruellement agitées. — Ce qui se fait à Rome contre le S.^t Père, est encore nuisible pour les intérêts temporels des Jésuites, car il les protégeait en empêchant que l'on s'emparât des biens qu'ils ont dans l'État Romain. Tous ces biens étaient jusqu'à ce jour administrés pour la Compagnie et donnaient du pain à quantité de Pères et de Frères. Présentement ces ressources deviennent la proie de ces brigands. Enfin la Croix s'appesantit sur bien des âmes saintes qui redoubleront de mérite en servant Dieu dans la misère et dans la persécution. Ce Dieu si bon les soutient; il nous soutiendra aussi jusqu'au terme de notre pèlerinage. Confiance en lui !

Mes respects à la maison Daviso; j'ai rencontré l'autre jour le Baron. Il t'aura peut-être dit que je ne peux pas aller à l'assemblée des Électeurs. Une circulaire du Syndic m'y invite; ma santé n'est pas assez forte

dans cette saison pour faire cette course. Je regrette qu'il en soit ainsi , et je suis obligé de ne t'embrasser que de loin.

26 Novembre 1848.

Ton SILVIO.

340.

A.sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous n'avons pas encore d'autres particularités sur notre saint et bien-aimé Pontife. La France continue à le supplier d'aller lui apporter les bénédictions de Dieu par son séjour. Des Evêques français se sont rendus à Marseille pour le recevoir et lui rendre hommage. Quelle que soit la résolution qu'il prendra , cette conduite de la France est belle. L'Angleterre , quoique protestante , témoigne aussi toute la vénération à l'illustre fugitif. Tout le monde a horreur des ingrats qui ont tourné les armes contre Pie IX. — On dit qu'il ne reste à Gaète que jusqu'à ce que sa santé soit un peu rétablie. — Adieu. Madame la Marquise est de nouveau souffrante. Des maux de dents la tourmentent beaucoup. — François a écrit dernièrement à M.^{eur} Gianolio, il se porte bien.

— Il regrettera , et nous regrettons tous , le bon théol. Guala qui est mort hier, digne homme qui avait beaucoup d'ennemis parce qu' il faisait du bien. Mes respects aux Daviso. — Je t'envoie la prière traduite. Adieu.

Veille de la Conception, 1848.

Ton SILVIO.

341.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Si le petit almanach que je t' envoie est obéissant à mes ordres, il ne t'apportera pas de mauvais jours. Je souhaite qu'ils soient tous au moins passables, et je voudrais qu'ils fussent merveilleux pour ton estomac et pour ta tête. Il y a des santés qui , même quand la jeunesse à disparu , se remettent en un état assez heureux de médiocre prospérité. C' est ce que je te désire de tout mon cœur, et que surtout tes souffrances soient légères ; puisqu' il est inévitable qu' il y en ait quelques unes.

Ma santé va bien, celle de Madame la Marquise ne va pas mal. Si tu le peux ne te contente pas de nous imiter , surpasse-nous. Je

joins au paquet les feuillets disponibles que j'ai de l'*Armonia* ; mais quand tu les auras lus, ne me les renvoie pas. Car lorsque je te fais cette expédition, nous avons déjà tout lu et fait lire à d'autres. Ce journal dit de très bonnes vérités, mais comme tu l'as prévu, on l'attaque souvent par des injures, et ceux qui auraient besoin de se pénétrer de ces vérités les lisent peu, ou les lisent avec rage. Ils sont comme certains malades, à qui les bons mets font horreur ; ils ne savourent que ce qui est nuisible.

Adieu. Finis saintement ta Neuvaine. — Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

21 Décembre 1848.

Ton SILVIO.

342.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as bien fait de ne pas refuser l'hospitalité à cette pauvre vieille sotte, puisqu'elle ne put obtenir de passer la nuit aux Rosines. Est-elle finalement allée chez son neveu, ou se place-t-elle quelque part pour utiliser ses

talents ? — Que Dieu l'aide et lui conserve le contentement qu'elle a d'être si bête ! Il aura pitié d'elle comme d'une enfant et lui donnera un jour par miséricorde un bon petit coin en Paradis, où elle sera toute surprise de rayonner d'esprit et de beauté, après une longue vie d'imbécillité et de laideur.

Mais que dis-je ? Du plus au moins, nous aurons tous une semblable surprise, lorsque de pauvres créatures sujettes à mille maux et à mille imperfections, nous aurons le bonheur de faire cette transformation ineffable, par les mérites de Jésus. Aspirons à cela, aimons Jésus, soyons entièrement à Jésus, et cette félicité ne nous manquera pas. Vive Jésus à la Crèche, vive Jésus au Calvaire, vive Jésus dans nos cœurs ! Je t'embrasse au pieds de Jésus et je lui demande pour toi les plus belles grâces, comprise la santé du corps. Je charge la S.^{te} Vierge et notre S.^t Joseph d'appuyer mes demandes.

Madame la Marquise te remercie des souhaits que tu formes pour elle et désire aussi pour toi les grâces les plus signalées. — Sa santé ne va pas mal ; la mienne se moque de l'hiver et continue son train.

Bien des choses aux Daviso, à tout ton monde. Je t'aime de tout mon cœur et suis

Veille de Noël 1848.

Ton SILVIO.

343.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nos nouvelles sont comme à l'ordinaire , nous avons passé les fêtes vaillamment. Madame la Marquise a eu le courage d'aller à la Messe de minuit dans le Couvent de ses Madeleines. C'est une habitude annuelle, et, grâces à Dieu, elle n'en a pas souffert. Moi qui n'ai jamais pris cette habitude, j'ai suivi celle de la paresse et j'ai été me coucher. Les autres années, pour remplacer le plaisir de la Messe de minuit, j'allais de grand matin à ma chère Église des Jésuites où l'on célébrait les premières Messes avant qu'il fût jour et avec un éclat magnifique de lumières prodiguées partout, aux autels, et aux côtés, etc. Comme dans les rues il faisait nuit sombre, le contraste était charmant lorsque l'on entrait dans l'Église et que l'on se trouvait transporté tout-à-coup de l'obscurité à tant de lumière. Ce genre si beau et si simple d'orner l'Église convenait d'une manière touchante à ces derniers instants de la nuit, à ce grand événement de la venue de Dieu sur la terre pour éclairer les hommes et les sauver. Une douce joie me pénétrait. Pendant ce temps les orgues et les chants religieux retentissaient. Tout cet

ensemble était doux, suave, majestueux ; j'aimais cette heure sainte et délicieuse , goûtée par les fidèles et presque ignorée par le monde. Car les étourdis qui souvent vont profaner les Messes de minuit pour couronner la solennité par des repas et des rires insensés, ne veillent pas jusqu'au matin. La pompe innocente et tranquille dont je te parle n'était connue que d'un public croyant et sincère. J'aime encore à me rappeler le plaisir que j'en éprouvais. Cette année notre bon François et la petite troupe des saints émigrés qui l'entourent, se seront efforcés avec leurs petits moyens de reproduire une image de cette réjouissance sacrée. Je me suis mis en esprit dans leur pauvre Église de Dôle et je me suis associé à leurs prières. Ne nous attristons pas, les années de tribulation et de dispersion sont venues ; mais Dieu est avec ceux qui goûtent son calice amer. Ce qu'on y boit fortifie et sanctifie. Réjouissons-nous dans un sens tout sublime. Vive Jésus !

Mais voici ta lettre qui m'arrive , et avant de t'embrasser je t'en remercie. Je suis enchanté que tu aies aussi la bonne résolution de te moquer de l'hiver. — Adieu. Mes devoirs à la maison Daviso, au Major, à tout ton monde. — Bonjour, ma chère moqueuse, je t'aime de tout mon cœur. Soigne-toi bien.

Jeudi 28 Décembre 1848.

Ton SILVIO. *

344.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu me dis avec raison que ma prophétie de l'année passée n'a guères eu de succès, ou était d'une singulière obscurité. Je ne m'obstine pas à la défendre et je vois que je risque de perdre ma belle réputation de diseur de bonne aventure. Cependant je veux essayer jusqu'à ce que d'une façon ou de l'autre je devine. J'ai découvert une chose ; c'est que quand je prédis blanc il arrive noir. Je n'ai donc qu'à prophétiser à rebours et tu verras que je ne me trompe point ; tu n'as qu'à prendre le sens opposé de ce que je t'annonce. L'année 1849 nous regarde de mauvais œil et voyant toutes les sottises du genre humain, sa bile s'échauffe, et ne nous prépare que des coups de pied dans le derrière pour nous apprendre à vivre. Au lieu d'excepter les nations qui se vantent le plus, elles les traitera comme des petites filles mal-élevées et les fessera jusqu'à ce qu'elles avouent qu'elles ont été sottes. Au lieu de se corriger, les petites polissonnes diront d'abord : « Non, nous n'avons pas été sottes, nous sommes des merveilles de sagesse, nous ne voulons point devenir douces,

honnêtes, pieuses; nous voulons mordre, briser, égratigner, insulter, calomnier, voilà notre vertu, voilà notre grandeur, notre héroïsme. » L'année marâtre tappera plus fort, et puisque les petites criardes n'ont pas de rougeur au front elle leur fera tellement rougir le pauvre derrière qu'elles jugeront à propos de mettre une fin à tant de fierté mal-entendue, s'avouant sottes, menteuses, méchantes comme des guêpes. Alors l'année aura accompli sa tâche terrible, et les polissonnes, peu contentes, joliment ornées de plaies, marcheront péniblement en boîteuses et iront en pleurnichant montrer leurs fesses saignantes à la nouvelle arrivée qui sera l'année 1850 mère tendre, mère bonasse, mère pourvue d'admirables baumes, pour guérir les écorchures des filles humiliées.

N'es-tu pas édifiée, ma chère sœur, que je termine ainsi l'année 1848 en disant des folies ? — Je te permets de ne rien croire à mes prophéties, pourvu que tu croies que je t'aime de tout mon cœur. Mettons notre confiance en Dieu, espérons en lui, aimons-le et tout ira bien, quelque pénibles que soient nos épreuves.

Mes devoirs à Magna et à toute sa digne famille. Madame la Marquise ne va pas mal et moi je traverse en riant d'une année à l'autre. Vive la joie !

31 Décembre 1848.

Ton SILVIO.

345.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes deux lettres me sont arrivées. Nos santés sont dans l'état ordinaire et nous nous moquons de la neige qui tombe. Garde-toi du froid, reste longtemps au lit pour soigner tes engelures ; je suis en ceci plus heureux , je n'en ai pas.

Ne crains pas que je sois élu député. Les élections ne différeront guères des précédentes, et je suis trop contraire aux exagérés pour avoir beaucoup de suffrages. Les opinions violentes ne se modifieront que peu-à-peu, à force d'expérience. Le système constitutionnel est encore, dans notre pays, un enfant un peu sauvage ; il faut qu'il croisse.

Je t'embrasse tendrement et suis

11 Janvier 1849.

Ton SILVIO.

346.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ces maux de tête sont bien méchants de te faire si souvent la guerre. Que je plains cette bonne et chère tête que je voudrais toujours exempte de tout ce qui lui est pénible ! Je te recommande de te bien soigner, de ne pas négliger surtout l'estomac. Tu manges si peu ; je crains que tu ne prennes pas assez de nourriture. Les nerfs de la tête ont une grande dépendance de l'estomac. Enfin, puisque nous sommes deux belles petites anticailles, faisons notre possible pour nous conserver. Lorsqu'il fait trop mauvais temps ne sors pas ; lorsque la chaleur du lit paraît un remède opportun, reste au lit ; lorsque tu jugerais à propos d'entendre l'avis du médecin, n'hésite pas à lui exposer tes souffrances. Nous ne sommes pas trop crédules à la médecine, mais il ne faut pas non plus épargner quelques visites d'un docteur, si des indispositions croissantes indiquent qu'il soit raisonnable d'y recourir. En cela, c'est ton discernement qui doit être juge. Je ne puis que te répéter ce que je t'ai dit d'autres fois : n'épargne jamais les dépenses demandées par ta santé, ce serait une mauvaise économie. — Je continue à braver assez

bien l'hiver, nonobstant le plaisir d'éternuer, de me moucher, d'engraisser quelquefois d'une joue quelquefois de l'autre. Tout cela va et vient sans que je puisse m'en plaindre. — La santé de Madame la Marquise est toujours là là, avec quelques maux supportables. Prions qu'elle se soutienne au moins ainsi. — François va bien, me dit-on. — Et notre ami, le Monde, comment va-t-il ? Hélas ! il boite, il fait des sottises, il délire à son ordinaire, il a la fièvre, il prêche, il gronde, il ne sait ce qu'il veut, il se croit fort joli garçon et il est d'une laideur ridicule. — Prions le Ciel de l'embellir un peu et de lui donner quelques grains de sagesse. — Il faut conclure à tout propos par ce refrain : *prions, prions*.

Ceux qui à Rome ont forcé le Saint Père à s'absenter pour fuir leurs violences, et qui veulent maintenant fonder un gouvernement de leur façon, ont encouru l'excommunication d'après le Concile de Trente. Une nouvelle Encyclique du Pape le leur déclare, les invitant au repentir. Ceux qui ont un peu de foi, ne voudront pas persister dans cet état de conscience; mais que de pervers seront sourds aux menaces de l'Église et s'en moqueront ! — Adieu. Mes respects aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Dimanche, 14 Janvier 1849.

Ton SILVIO.

347.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

À défaut de mieux , et ne pouvant te délivrer de tes souffrances, tu pratiques un remède qui est au moins toujours salutaire pour l'âme: la patience. Il a même de bons effets sur le corps, car ce remède sans guérir, empêche cependant que les altérations des nerfs et des humeurs ne deviennent plus pénibles. Tenons-nous donc à ce calmant de jour en jour jusqu'à la fin de notre épreuve. Oh ! quelle belle guérison ce sera alors ! — En attendant, je n'ai pas beaucoup souffert du rhûme que j'avais ; il a bien fait de s'en aller sans tant de cérémonies, je n'aime pas les visites longues. Je préfère comme toi une bonne solitude aux visites cérémonieuses et remarquables par leur durée. — Notre ami le monde est si attentif à tout, qu'il se fâche de la petite prière *O Seigneur J. C.* Il a dit dans une gazette qu'une société ridicule de Quiers, et nommément M.^{eur} De Maistre, répandait cette prière. Cela a été sujet d'un article de la *Gazzetta del Popolo*. On y rapportait même la prière, mais comme elle diffère un peu de celle que nous avons, je vois que celle qui s'est répandue dans vo-

tre Ville vient d'autres personnes que de nous. Dans la notre, venue de France, il y a *ayez pitié de nous et de tout le genre humain*. Ceci manque dans la prière mise en dérision par *la gazetta*. Hier dans un autre journal (*lo Smascheratore*) une petite déclaration assure que nulle société infame n'existe à Quiers et que cette prière bien innocente n'a été communiquée que par une dame respectable n'ayant d'autre but que la piété. On dit que Madame la Comtesse Masin doit être cette dame; sais-tu si c'est elle?

Enfin notre ami le monde se chagrine facilement de tout; c'est un effet charitable de son grand zèle pour le bien. — Nous, ma chère, qui avons moins de zèle, continuons tout bonnement à prier pour lui et pour nous et ne nous chagrinons pas. La mauvaise humeur rend trop laid.

On me dit que François se porte bien. Madame la Marquise ne va pas mal. Bonjour. Bien des choses à la bonne famille Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jeudi, 18 Janvier 1849.

Ton SILVIO.



348.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les acharnements des journaux son quelque-fois drôles. Les uns proposent pour députés telles personnes, les autres telles autres; on se fâche, on s'injurie, on se fatigue à jeter la louange et le blâme. Quelques journaux ayant fait mon éloge, la *Gazzetta del Popolo* en a eu du chagrin et m'a joliment signalé comme imbécille, afin qu'on ne fasse pas la bêtise de m'élire. — Ne pense pas, ma chère, que je sois élu, car la plupart savent, que quand même j'aurais assez de suffrages, je n'accepterais pas. Ma santé ne serait pas assez forte, pour aller m'étourdir de discussions et de criailleries enragées pendant des heures entières, avec l'agrément de voir triompher des opinions exagérées et nuisibles. Ma conscience m'obligerait de les combattre, mais je n'ai pas de poumons suffisants pour cette tâche, et mes efforts feraient rire, supposé même que j'eusse un esprit meilleur que les poumons. Tu vois que je suis bien décidé à ne pas me laisser tenter.

Je reçois ta lettre d'avant-hier, où tu me réponds à l'égard de la petite prière. La traduction que tu avais faite était fort bien. —

Ne nous soucions guères des petites méchancetés de notre ami le monde ; il a une terrible maladie de bile, ce pauvre cher ami ; on n'en guérit pas si vite. Prenons patience.

Le paysan que nous avons avant celui qui est à présent à la Cascine, est venu me prier de faire une supplique. Je la prépare ; il viendra dans un jour ou deux la retirer. C'est une supplique au Roi pour obtenir le congé d'un neveu qui est militaire, vu que ce jeune-homme est nécessaire à la famille etc. Hélas ! on peut essayer, mais de pareilles demandes sont difficilement exaucées, car on ne veut pas dans les circonstances présentes faciliter des exemptions du service.

Porte-toi bien. Rappelle-moi à la maison Daviso ; trouvons-nous auprès de S.^t François de Sales. Prions avec notre bon frère ; je lui ai envoyé ta petite fleur.

Je t'embrasse et suis

Dimanche, 21 Janvier 1849.

Ton SILVIO.

349.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tant de belles journées de suite auraient dû te faire du bien ; je l'espère, et j'en ai éprouvé moi-même un bon effet. Tu verras dans la lettre ci-jointe de François que la saison est tempérée en France aussi ; je suis bien aise qu'il n'ait pas eu de grands froids et que la santé règne dans son petit monde , qui est comme un faubourg, mieux situé que la ville. — La bonté de Dieu adoucit les tribulations de ces bons Religieux ; le respect pour eux est général en France, non seulement parmi les fidèles, mais parmi les hommes qui ont peu ou point de foi. L'intolérance et les persécutions ne sont plus vues de bon œil, et on nous trouve bien bêtes de chasser de braves gens comme cela. Demandons à Dieu que cette belle mode de respecter les hommes inoffensifs dure dans ce pays-là et finisse par s'introduire ici. En attendant ne nous troublons pas de ce qui arrive sur la terre, soyons doux et humbles de cœur, ne nous attachons qu' à Dieu et à ce qui est conforme à ses saintes dispositions. L'épreuve nous paraîtra bien courte et bien miséricor-

dieuse quand nous serons dans le bonheur ,
comme nos très chers qui nous ont précédés.
Ce mois qui nous a apporté la commémoration
de Mariette nous offre après-demain celle du
bon P. Feraudi. Les jours , les années vont
rapidement ; tout disparaît , excepté les vérités
éternelles. Allons , courons gaiement à travers
les épines et les fleurs , les honnêtes-gens et
les coquins , les anges et les vilains esprits.
Qu'est-ce que cela fait puisque nous arriverons
aux pieds de Jésus et de Marie ? Nos parents ,
nos amis seront là.

Madame la Marquise se recommande tou-
jours à tes prières. Sa santé est passable. A-
dieu. Bien des choses aux Daviso. Je t'em-
brasse et suis

Jeudi, 25 Janvier 1849.

Ton SILVIO

350.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce serait , comme tu le dis , des efforts inu-
tiles , de s'engager à lutter contre les passions
méchantes de certaines gens et à les adoucir

par de bonnes raisons , quand leur esprit est encore dans toute la plénitude de l'orgueil. On perdrait sa paix et ses paroles , on passerait pour arrogant et pour ambitieux. Il n'y a qu'une bonne ambition et je tâcherai de la suivre toute ma vie : c'est celle de vivre en honnête homme faisant le bien quand on le peut et ne rendant jamais mal pour mal , ni injure pour injure. Je remercie Dieu de me donner cette paix, cette conviction, et je pardonne de tout mon cœur à ceux à qui je déplaïs , sans que je les aie jamais offensés. Je n'ai en ceci aucun mérite, car le calme est un don de Dieu, comme toutes les dispositions qui nous sont salutaires. Ne nous glorifions jamais de rien , reconnaissons la bonté divine et marchons tranquillement sur ses traces , avec confiance et amour. — Nos chers parents avaient beaucoup de dévotion à S.^t François de Sales et nous ont particulièrement appuyés à cet aimable philosophe du Ciel. Tenons-nous à sa philosophie qui est douce et belle, car c'est la sagesse du Divin Maître. Laissons dire que nous sommes bêtes et sourions de joie. — Adieu. Joignons bien nos hommages à S.^t François de Sales avec ceux que lui offre, beaucoup mieux que nous, notre cher François. Non pas que tu ne sois une bonne petite sainte, mais tu n'es pas prêtresse, tu lui es inférieure, ainsi que moi.

Nos santés vont assez bien, grâces à Dieu ; soigne la tienne. Madame la Marquise a de

nombreuses tribulations, elle les supporte avec patience. Prions pour elle.

Bien des choses à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur et suis

28 Janvier 1849.

Ton SILVIO.

351.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu es charmante et je suis bien aise que dans ta petitesse tu aies pu protéger un peu ton pauvre vieux Chiaudano et lui faire venir quelque argent dans la poche. — J'espère que le bonheur de fêter votre député ne sera pas allé si loin jusqu'à te donner l'ennui d'une illumination et un bon mal de tête. Sais-tu que Gioberti est tombé de sa gloire ministérielle ? Il était contraire, et avec raison, à ces furieuses républiques de Rome et de Florence ; il voulait se tenir en équilibre , mais favoriser la cause du Pape et du Grand Duc de Toscane. Le parti plus exagéré que Gioberti, criait contre lui. Gioberti a fait semblant de vouloir quitter le ministère, croyant qu'on le prierait de rester ; mais son calcul n'a pas été juste , sa démis-

sion a été acceptée; hier à la Chambre des députés, il a été accusé, hué, sifflé par de nombreux adversaires, il s'est disputé contre les autres Ministres ses collègues qui étaient ses tendres amis et qui le déchirent à présent. Il a répondu, non avec le calme du sage, mais avec fureur. Tous lui donnent tort, même ceux qui lui sont encore attachés. — On s'est aperçu que c'est un grand esprit, sans mesure, sans habileté politique, mélange malheureux de vrai et de faux.

Sa chute sera peut-être un mal, parce que les affaires seront conduites par des têtes encore plus exaltées. Mais en même temps il est impossible de ne pas considérer qu'il y a là pour Gioberti un fier châtiment de son orgueil et des injustices qu'il a excitées par ses écrits calomnieux. Il voulait être l'idole du monde, et le monde après une année de folle adoration, a brisé cette idole. — Méditons, prions, mettons toujours toute notre confiance en Dieu.

Bonjour. Bien des choses à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jeudi 21 Février 1849.

Ton SILVIO.

352.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les méchants nerfs qui n'ont pas même attendu que tu fusses au sermon pour te faire souffrir ! La seule idée d'y aller les inquiète ; ils veulent que tu te privas de cette jouissance. Heureusement que tu es déjà une petite sainte, sans que l'on te prêche ; je me résigne pour ton âme, mais je suis fâché que le pauvre corps souffre ainsi. Essaie de prendre quelques prises de camomille en guise de tabac , on dit que c'est un calmant.

Pour faire quelque chose de bruyant, d'important , de sublime, mais qui n'a fait ni bien ni mal, la journée d'avant-hier a été signalée par une grande souscription à une supplique au Roi, demandant que Gioberti soit remis au poste d'où il est descendu. Des milliers de gens, laïques, prêtres, moines sont allés avec empressement au Café du Piémont où était le rendez-vous. Ils ont mis leurs signatures sur des pages nombreuses qui accompagnaient la supplique. Toute la ville était en mouvement, on battit la générale , la garde citoyenne accourut pour prévenir les désordres. La chose se passa bien. La volumineuse demande fut

portée au Roi par une députation, et voilà tout. Le Marquis Colli a été nommé ministre des affaires étrangères au lieu de Gioberti. Peut-être ceci est passager; nous verrons. — Gioberti est apprécié par des amis et par beaucoup d'autres qui craignent que l'on n'aille d'exagération en exagération jusqu'à la république. Gioberti rejette au moins les idées républicaines et celles contraires au Pape. — Mais tout en l'appelant grand homme, on dit qu'il manque d'habileté et d'astuce pour mettre en bon ordre les affaires et les empêcher d'aller plus mal.

Je n'y comprends rien ; depuis qu'il y a tant de savants en politique, je suis bête comme un chou, car leur science me paraît plus bête que moi. On a bien raison de dire que je n'ai plus le sens commun.

Garde-toi du vent, et moi aussi. — Bien des choses à la maison Daviso. Madame la Marquise est passablement, quoique souffrant un peu ; je suis fort content de ma santé, tu me soutiens.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

25 Février 1849.

Ton SILVIO.

353.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu n' es pas trop craintive , ainsi je ne te gronde pas de quelques suppositions tristes qu'il est bien naturel de faire. Où et quand verra-t-on s'arrêter les passions révolutionnaires? Aurons-nous aussi en Piémont la république? S'élèvera-t-il des dangers affreux au point que les gens tranquilles doivent songer à la fuite? Voilà des suppositions qui passent par la tête, mais auxquelles en réfléchissant on peut opposer de bonnes raisons. — Les États du Saint Père n'avaient pas une armée, ni la Toscane non plus ; c'est ce qui a laissé les Souverains sans défense. Nous sommes dans une position plus rassurante, car si des trames républicaines osaient éclater ici , notre armée défendrait le Roi et sa famille. Cette vérité est généralement sentie. On ferait un nouvel armistice ou une paix quelconque avec les Autrichiens , et on empêcherait la république de s'établir. Nous avons donc là une belle et bonne raison pour croire que notre pays n'ira pas tout-à-fait en ruine. Concluons par conséquent qu' il faut chasser comme des mouches toutes les idées effrayantes d'un accroissement de désordre so-

cial. Le mal y est, les dépenses causées par la guerre sont énormes, notre pays en souffre, les méchants se remuent, la religion est attaquée, tout cela est vrai. Mais une complète ruine en Piémont n'est pas probable. On a voulu des réformes, une Constitution, on gardera cela le mieux que l'on pourra, et peu-à-peu les choses s'arrangeront sans passer par la république. On se battrà encore avec l'Autriche, puis les jours de paix reviendront nécessairement. C'est ainsi que je vois, et c'est l'avis de beaucoup de gens. Les personnes qui ne se mêlent pas de politique sont sûres et continueront à l'être, en se soumettant à payer et à gémir tranquillement des malheurs publics. — Rien ne ferait jamais fuir de ce pays M.^{me} la Marquise, se regardant comme une Mère qui ne doit point quitter ses enfants. Elle a bien raison, ce qu'il y a de plus heureux c'est de prendre pour règle son devoir. — D'ailleurs ceux que la peur engage à émigrer s'exposent à la confiscation, ainsi qu'il était arrivé en France dans la première révolution. On fait à présent la même chose en Toscane; le gouvernement républicain a déclaré que ceux qui ayant abandonné le pays ne s'empressent pas de rentrer, seront considérés comme ennemis de l'État et perdront leurs propriétés. Cela n'est guères amusant. — Enfin, ma chère, bon gré ou mal gré, il faut faire courage, se moquer du torrent, le traverser en bons na-

geurs, et surtout se souvenir qu'en nous appuyant à Dieu nous nagerons à merveille. Ainsi soit-il. Jésus, Marie, Joseph, soyez notre aide, s'il vous plaît. — Et vous nos bons Anges ? et vous beaux Saints et belles Saintes ? Oh ! que d'amis secourables et puissants ! — Vive la joie !

Bien de choses à la famille Daviso.

1^{er} Mars 1849.

Ton SILVIO.

354.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pour avoir le plaisir de recevoir une grâce de S.^t Joseph, François a vite attrapé une maladie avec des accès violents de fièvre et le Saint l'a vite guéri. Tu vois par sa lettre qu'il dit déjà la Messe, et qu'il réserve pour une autre fois le plaisir de quitter ce vilain monde. Tant mieux pour nous qui ne sommes pas pressés de le laisser partir.

Les nouvelles de la guerre sont mixtes ; il y a les espérances, les incertitudes, les craintes, les fables. Mais nos soldats se sont bien battus et se battent ; leur valeur et leur con-

fiance dans les Chefs soutient le courage. On dit que nous avons fait beaucoup de prisonniers. On dit aussi toujours que l'entremise des grandes puissances va bientôt faire suspendre les combats pour traiter de paix. Je le désire de tout mon cœur. — Adieu. Les Daviso ont-ils des nouvelles? Rappelle-moi à leur souvenir. Bonjour, aimons-nous, prions, et ne nous laissons troubler par rien, car Jésus, Marie et Joseph nous protègent.

Annonciation, 1849.

Ton SILVIO.

355.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme les imaginations de Quiers sont si vives, on y exagérera les événements. Je t'adresse donc deux mots pour te tranquilliser. Il n'y a aucun sujet d'épouvante. Beaucoup de familles, hélas ! sont dans la douleur pour les nombreuses victimes des derniers combats près de Novare, où nous avons été complètement défaits ; après quoi le malheureux Roi a abdiqué et a pris la route des Alpes pour passer en France. Le duc de Savoie maintenant Roi,

traite la paix , et il n' y a plus , nulle part , d' hostilités. Les troupes autrichiennes sont a quelques milles de Turin. Qu'elles viennent ou non dans la Capitale , leur conduite est pacifique ; les désordres leur sont sévèrement défendus.

Les Daviso ont-ils des nouvelles de leur Victor ? je suis dans l'anxiété pour eux. Adorons les décrets de la Providence et prions pour tout le monde. Demandons des lumières pour le nouveau Roi, aide pour que lui et son pays jouissent de la paix, cessation des discordes et des méchancetés qui ont divisé les esprit et les cœurs.

Madame la Marquise est toujours avec fièvre, toux et souffrance. — Je t' embrasse. Sois sûre que nous n'avons rien à craindre, et que Dieu a châtié avec beaucoup de miséricorde. Qu'il en soit béni ! Aimons-le et aimons-nous.

Lundi, 26 Mars 1849.

Ton SILVIO.

356.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

D'après ta lettre, je presume que notre bon vieux Ciceri a peu de probabilité de guérir et que peut-être même à cette heure il est mort. Je le regrette comme toi, et je prends part à l'affliction de notre pauvre nymphe, de *Mare* (1) et des autres de cette famille. Je me joins à eux dans la prière. Je plains aussi Gabrielle qui souffre et ceux qui ont peu d'espoir de sa guérison. Mais elle est jeune et à son âge la nature peut reprendre ses forces, même au bord du tombeau, ce qui est beaucoup moins espérable pour un vieillard.

Madame la Marquise n'est pas totalement sans fièvre encore ; aujourd'hui on commence à lui permettre de se faire faire le lit. Je désire bien savoir que les inquiétudes en Maison Daviso aient cessé , à l'égard de leur Victor. Salue-les et dis-leur que je ne les oublie pas dans mes faibles prières. Radetzky a bien voulu renoncer à faire venir ses troupes à Turin ; c'est une condescendance pour notre nouveau Roi et pour la jeune Reine. — Pendant que

(1) *Mare*, voce piemontese, *madre*, *mère*

la paix se traite , l' armée autrichienne reste dans le Novarais et la Lomelline. — On dit beaucoup de bien du Roi Victor et on plaint sont malheureux Père. Celui-ci est allé rapidement à Nice et de là en France, d'où il s' embarquera pour aller en Portugal.

Adieu, ma très chère. Je suis fâché que la tristesse de notre nymphe doit le chagriner. Prends patience et tâche de ne pas te troubler.

Sois forte et calme. Je t' embrasse de tout mon cœur et suis

Jeudi, 29 Mars 1849.

Ton SILVIO.

357.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Magna a donc voulu se mettre à la mode en faisant un peu de maladie ; je n'approuve pas cette mode, qui est devenue si commune. Elle a bien fait de la quitter le plus tôt possible. Pauvre Magna ! peut-être l' inquiétude pour son guerrier aggravait ses souffrances ; la consolation qu'elle a maintenant contribuera à achever sa guérison. Je partage cette con-

solation avec toute la famille et j'en bénis Dieu. Gabrielle est bien sage aussi de ne pas mourir et de faire cesser tant de chagrin. Si nous sommes bons chrétiens, la vie est un don charmant, puisque nous y servons Dieu en faisant plaisir à nos amis. Il y a bien quelques épines, mais notre adorable Sauveur nous aide. Remercions-le toujours, et surtout dans cette grande Semaine de commémoration. Adorons tout ce qu'il a fait et souffert pour notre bonheur éternel et en considérant cet ineffable mystère de douleur et d'amour, ne craignons pas la petite part de souffrances qu'il nous a laissée.

Le nouveau Roi est rempli du désir de bien gouverner. Que Dieu lui donne des lumières ! Les premiers temps d'un règne, après tant d'agitations ne manquent pas de difficultés. — Les malveillants sont nombreux à Gènes et excitent des troubles. Mais ces restes de fureur disparaîtront de jour en jour. Car la pensée qu'ont quelques-uns de continuer la guerre et les désordres est à présent, plus que jamais, contre toute possibilité. — Victor Emmanuel a bien fait de dissoudre les Chambres sans fixer le temps pour les rétablir. — Les ministres qu'il s'est pris sont un mélange pour tâcher de concilier. — On dit que Gioberti est dans une bonne veine de modération, et que Pinelli et lui ensemble forment un homme, un grand homme, un juste. C'est à merveille, ne

jugeons pas , et recommandons toute chose à Celui qui se sert des esprits et des cœurs pour accomplir ses saintes vues. Il n'y a pas de doute que ces deux ministres et les autres ont de la capacité. Prions, vivons en paix et aimons-nous.

Dimanche de Passion 1849.

Ton SILVIO.

358.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu verras avec le reste les lignes qui te regardent dans la bonne lettre de François, et tu te réjouiras aussi de ce que le rétablissement de sa santé est confirmé. Louons Dieu de toutes ses grâces.

Tu as sans doute reçu ma lettre de jeudi ; la tienne m'est venue après. Ce que tu m'y dis est bien juste, et surtout sur le grand nombre d'ingrats vers le Seigneur, et sur la bonne dose d'humilité dont certains prétendus grands hommes auraient besoin. Ah ! demandons l'humilité pour eux et pour nous. — Turin vient de perdre une

dame qui faisait beaucoup de bien ; la Comtesse de Masin (celle née Solar, cousine des Porro). Je la regrette, elle a toujours été aimable pour moi. Elle était tante de cette bonne Marquise Alfieri qui est aussi bien regrettée et est morte il y a quelques jours, pleurée par beaucoup de pauvres. Ces âmes si charitables qui quittent la terre sont des pertes. — La vieille Marquise de Cavour était de ce nombre; elle est morte également ces jours-ci. Prions pour tout ce qui appartient à l'Église militante et à l'Église souffrante. — Prions pour le jeune cousin de Rosine et pour sa pauvre mère tant à plaindre. Je prends part à tant de douleur. Bien des choses aux Daviso. Unissons-nous en Dieu qui est le Dieu des consolations, du courage et de toutes vertus.

Alleluia, Alleluia. Je t'embrasse aux pieds de Jésus ressuscité et de sa Sainte Mère.

7 Avril 1849.

Ton SILVIO.

359.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Gènes est délivrée de cette affreuse troupe de brigands masqués en patriotes ; l'ordre s'y rétablit. Les massacres , les crimes de toute espèce ont été horribles. — On est généralement convaincu de la nécessité de la paix ; j'espère que les négociations seront bientôt à leur terme , et que nous jouirons de ce grand bienfait, en dépit des fous. On dit que c'est si beau de se faire égorger et d'égorger les autres, mais c'est encore passablement beau de n'égorger personne et de vivre tout tranquillement en honnêtes-gens. Voilà ce que nous allons faire dorénavant si tu le permets; pour moi j'y souscris.

Bien des choses à la maison Daviso. Adieu, je t'embrasse tendrement et suis

Dimanche, 15 Avril 1849.

Ton SILVIO.

360.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les changements de température et de l'atmosphère s'amuse cruellement aux combats et nous sommes les battus. Je pense avec chagrin à tes migraines et j'ai eu ces jours passés les miennes d'une belle force. Ma tête faisait semblant de se fendre, mais comme elle est dure, elle ne s'est pas fendue tout de bon. Hier matin elle s'est trouvée tout à coup sans souffrance, en dépit des Zéphyrs qui faisaient voler les chapeaux comme des moineaux. Avant que ma douleur de tête fût passée, elle était si violente et continuelle pendant trois jours que je ne pouvais presque rien manger. Ce bon jeûne sans mérite m'a été salutaire. Mais toi, pauvre sœur, comment cela va-t-il ?

J'ai écrit à notre bon François et lui ai demandé s'il est vrai qu'il veut remettre le nez en deçà des Alpes. S'il en est ainsi, il verra des choses qui laissent encore beaucoup à désirer. La botte italique a été si crottée, il faut du temps pour lui donner du brillant. La paix va venir la décrotter, mais elle est un peu lente dans ses opérations. De vilains petits animaux la rongent, la mordent et s'entre-mordent. Oh

le beau pays, va ! — Attendons avec patience, espérons tout, non pas de la sagesse du monde, mais de la sagesse divine.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Madame la Marquise va encore passablement, quoique le temps soit si contraire ; fais-en de même, si tu n'as pas l'art d'être tout-à-fait bien portante, ce qui me plairait davantage. — Adieu.

Jeudi 19 Avril 1849.

Ton SILVIO.

361.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ton élixir est arrivé en bon état ; je te suis bien obligé. J'en prendrai quelques gouttes au besoin. C'est un remède d'ancienne connaissance qui nous faisait faire des grimaces, mais que je trouvais quelquefois vraiment utile. J'ai reçu ton cadeau avec plaisir et je suivrai ta prescription joignant ton souvenir à celui de Maman. — J'avoue que ma santé est, comme tu dis, plutôt de fer-blanc que de fer. Ne crois pas que je néglige de la soigner le mieux que je sais. Ce fer-blanc est un peu rouillé ; patience ! La rouille ne l'empêche pas de faire

son service. D'ailleurs ma petite dose de souffrance n'est point comparable à ce que souffrent tant de malheureux cloués dans leur lit. — Conservons-nous, mais avec courage; et en s'appuyant à Jésus et Marie, ce courage ne peut manquer. — Tu m'en donnes l'exemple, tu pries pour moi, tu me grondes, tu veux me faire gronder par M.^{me} la Marquise qui ne refuse pas ta commission. Enfin tu t'y prends de toutes les manières pour me faire vivre longtemps et marcher droit. Ta tyrannie est la plus douce du monde, tu n'as d'amer pour moi que ce goût si suave de l'élixir.

Bien des choses à Magna et à toute sa famille et quand tu en auras l'occasion tu salueras mes bonnes nièces. Que le Ciel bénisse tout le monde.

Adieu, aimable prêchese, doctese, pharmacienne et presque magicienne. Ta magie est sainte, c'est celle des trois Rois Mages. N'ayons pas d'autre science; soyons bien savants dans le saint amour. Si Messieurs les Mages avaient une belle étoile, nous en avons une plus belle encore: c'est Marie! Fixons nos regards sur cette étoile, aimons-la de tout notre cœur, suivons-la et ne craignons rien.

Je t'embrasse et suis

Dimanche, 6 Mai 1849.

Ton SILVIO.

362.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes migraines exercent la patience plus que je ne voudrais. J'espère toujours que tu trouveras quelque moyen d'améliorer l'état de ton estomac , car on prétend que c'est l' estomac qui les cause. Ne néglige pas le *legno quas-sio*, essaie, étudie, aiguise ton esprit. Et puis ? Continuer dans la sainte méthode de souffrir tout doucement ce petit martyr , comme un tribut qu' il faut payer au bon Dieu dans ce monde pour qu' il nous accorde le bonheur dans l'autre.

Nous pensons de même sur le peu de bon effet que font souvent les bons livres, surtout à présent que les mauvaises semences pleuvent de toute part. La pauvre bonne semence tombe là imperçue et les autres l'étouffent. Un livre utile est bientôt odieux ; alors l'esprit de mensonge inspire mille journaux, mille pamphlets et même de gros volumes pour le décrier , pour le mettre en ridicule, et cette éloquente effronterie des méchants a toujours du charme pour la multitude qui se persuade. En vieillissant je comprends qu'après un petit nombre de livres saints, la bibliothèque peut se réduire

à un seul volume bien savant qui est le *Palmaverde* ou quelque autre semblable almanach. Les imprimeurs ne seraient guères enchantés de ma bibliothèque et les auteurs me lapideraient avec leur tas de volumes toujours croissant jusqu' à la fin des siècles. Devenant impossible de lire tout cela, on pourra justement s'en servir comme de pierres pour lapider les honnêtes gens. On s'en servira aussi pour paver les rues, pour faire des maisons, surtout les maisons des savants, les collèges, les universités. Alors on habitera dans la science, on marchera sur la science, on se couchera sur la science, et les journaux les plus étendus serviront de draps de lit. On en fera des chemises, des habits, des manteaux, des bonnets. Les journaux moins grands serviront pour se moucher. Ce qui sera de surplus se prêtera aux services de la cuisine. — Mais après avoir dit tant de bêtises, pour ne pas en dire une autre, je dirai que je t'aime et que je suis le très humble serviteur de la famille Daviso. Le jeune guerrier ne se ressent-il plus de sa chute ?

Je t'embrasse de tout mon cœur.

3 Juin 1849.

Ton SILVIO.

363.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Vive la laine qui continue a me faire du bien pour la respiration. M.^{me} la Marquise se soutient, grâces à Dieu, malgré mille petites souffrances. Soigne-toi aussi, et souffre seulement un très petit peu, mais bien peu. Avec nos santés baroques, rien ne nous abat et ne nous empêche de vieillir. Continuons à prendre courage, et marchons vers le Paradis; quand il plaira à Dieu de nous le donner, tant mieux. Vivons volontiers, mourons volontiers, souvenons-nous sans cesse que tout devient bon dans ce monde, si l'on se conforme à la volonté Divine, aimant Dieu et nous entr'aimant pour lui. Il est vrai que nous avons aussi pour obligation cette autre petite bagatelle de bien remplir tous nos devoirs et même d'aimer de grands vauriens pour qui il faut demander miséricorde. Ceci même devient facile par la grâce de Dieu, à ce que nous disent les saints. La nature dit tout bas : *Ah les gueux ! les coquins ! les brigands ! les charlatans ! les Judas !* — et l'esprit de la grâce lui dit aussitôt : *Chut ! ma petite malade ; tu ne guériras pas si tu bavardes dans ton état de fièvre.*

Calme-toi, et prends pitié de ces autres malheureux qui ont aussi besoin de guérison. »

— Pitié, pardon, amour pour tous. Oh la divine recette ! Plaignons les enragés si nombreux qui n'en veulent pas.

Adieu, je n'ai point de grandes nouvelles; car le monde est encore joliment bouleversé par nos chers vauriens, en dépit des plus belles promesses de bonheur toujours croissant. Recommandons-nous à Marie notre Consolatrice.

Bien des choses à la famille Daviso. Je t'embrasse et suis

Mercredi, 13 Juin 1849.

Ton SILVIO.

364.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de ta bonne lettre et de celle de François que tu me restitues. Je me dis comme toi. Qui sait quand nous le reverrons ! — et puis je conclus aussi qu'il est mieux là, et je remercie le bon Dieu de l'avoir sauvé de plus grandes afflictions. — Ce Dieu de miséricorde nous a donné à tous les trois, et nous donne continuellement, des témoignages bien sensibles

de protection ; il exauce en cela les prières de notre Père, de notre Mère et des autres chères âmes qui nous ont précédé au Ciel. — Mais en nous comblant de tant de bénédictions, Dieu veut cependant que nous acceptions en esprit de sacrifice et de sainte résignation, la séparation qui est assignée à chacun de nous trois. — Oui, c'est une petite Croix que Dieu nous donne, acceptons-la sans faiblesse. — Nous ne sommes plus enfants ; sachons vaincre la nature et ne veuillons que ce que Notre Seigneur a disposé. Une grande distance nous sépare de François, il est vrai ; mais nos cœurs sont si unis, notre amitié est si douce ! — Une très petite distance nous sépare toi et moi , mais nos pauvres santés nous empêchent de franchir souvent cette colline ; cependant notre amitié adoucit et charme nos deux existences.

Reconnaissons la bonté de Dieu et ne nous attristons pas d'une condition que ce Père céleste nous a imposée. — Patience ! nous nous étions flattés , quand tu sortis des Rosines , que ta santé et la mienne seraient passables. Alors il me semblait que cette charmante *Maestra d' Cher* (1), reconnue de tout le monde par son activité et son intelligence , aurait pu aller , venir, tantôt à la cascine, tantôt à Turin, et ne se trouver embarrassée de rien. Habile comme

(1) *Maestra di Chieri*, con questo nome il popolo chiamava Giuseppina Pellico.

tu es, tu aurais acquis toute l'expérience dans les affaires. Hélas ! pauvre fille, ce n'est pas ta faute, si tu n'as pas pu prendre ce genre de vie. Il a fallu se soumettre aux lois inévitables d'une vie infirme. Bien ; tu as l'âme pieuse et forte , et tu t'es soumise. Tu l'as fait avec douceur et patience, et le Seigneur t'en tiendra compte. — En accomplissant ton pénible sacrifice, il te restait, et il me restait à moi-même, un espoir ; c'est-à-dire , que si tu ne pouvais pas mener une vie d'activité , au moins j'aurais pu aller souvent te visiter. Au lieu de cela, mes visites sont rares , ma santé ne me les permet que de temps en temps. Oh les beaux projets que nous formions ! Oh les admirables voyageurs que nous sommes ! Je suis impatient d'aller te montrer que je suis guéri ; mais je conserve un reste de faiblesse et M.^{me} la Marquise ne me permettrait pas encore que je trotte. Attendons quelques jours ; ne soyons point pressés. — Adieu. Mes respects aux Daviso.

18 Juin 1849.

Ton SILVIO.

365.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous sommes au 1^{er} août, jour de S.^t Pierre és-liens et de ma sortie de prison. Oh ! que j' étais souffrant ! quelle oppression presque continuelle ! Il me semblait que ce serait une belle grâce si je pouvais arriver vivant dans mon pays. Dieu est si bon, il a surpassé toutes mes espérances. Les oppressions qui reviennent quelquefois ne sont plus comparables à celles de ce temps-là ; voici 19 ans de vie auxquels je ne m'attendais pas. À penser à tout cela, comment pourrais-je me plaindre de quelques petits maux qui me restent ? Comment n'aimerais-je pas ce Dieu qui m'a donné, qui me donne tant de preuves de sa bonté ? Ayons une confiance infinie en lui ; nous sommes ses enfants et il est le meilleur des Pères. — Depuis mon retour de Quiers, ma santé sait se faire passablement honneur. Je ne puis pas beaucoup marcher, mais je vais tout lentement à l'Église comme à Quiers, et je suis heureux ; je n'ai pas besoin de plus longues promenades.

Je prends part à la consolation des Valimberti pour le mariage qui s'est effectué, et je souhaite deux autres excellents maris aux deux

demoiselles. Je voudrais que tout le monde fût heureux, les uns se mariant et les autres ne se mariant pas. Quant à nous, j'aime mieux que nous soyons de ces derniers.

Veux-tu que je te reparle de l'aimable projet de M.^{me} la Marquise d'aller te faire une visite lorsque nous serons à la vigne, en septembre? Elle a exprimé de nouveau ce charmant désir, mais probablement le temps lui manquera toujours. Si cela se réalise, tu verras que ton bon accueil et ton humble simplicité lui feront plaisir et que nous serons enchantés de sa bonté.

Je suis bien aise que Magna continue à se mieux porter. Mes respects à toute cette digne famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

Mercredi, 1 Août 1849.

Ton SILVIO.

366.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comme j' ai reçu ta lettre avec la restitution de celle de François, tu auras sans doute reçu la mienne t'annonçant l'arrivée du gilet de laine. — Je suis bien aise que le vieux

malade se porte mieux et que sa famille puisse espérer.

Tu n'auras plus le plaisir de posséder provisoirement des paquets de *Smascheratori*, sans les lire. Ce journal a cessé n'ayant point un nombre suffisant d'abonnés. Après tant d'efforts pour se conserver, il a fallu fermer boutique avec une perte de 4 mille fr. — J'en suis fâché pour M.^{eur} Sampol; il s'est fait beaucoup d'ennemis et il ne lui reste que la satisfaction d'avoir dit quelques vérités, dont cependant le fruit est à-peu-près nul, puisque ses adversaires triomphent. Mettre une petite digue insignifiante contre un torrent, n'a d'autre mérite que la bonne intention, et c'est du temps perdu. Supposant qu'on fasse même un journal excellent pour combattre les erreurs, ce moyen est faible, à mon avis. Peu de personnes lisent ce qui ne flatte pas les opinions régnantes. Voilà ce qui fait que je ne veux prendre aucune part au journalisme; plusieurs m'invitent à donner des articles; je refuse constamment. Je crois que les mauvais journaux sont détestables, que les médiocres sont ennuyeux, et que les bons (s'il y en a) sont inutiles, — excepté cependant, à l'honneur de tous les journaux possibles, la grande utilité de servir d'enveloppe en cas de besoin, surtout quand ils sont d'une étendue respectable.

Adieu. Si nos fermiers ne sont pas des perles pour toute chose, leur exactitude à payer est

pourtant louable ; cette qualité n'est pas commune.

Bien des choses à la maison Daviso. Soigne-toi, ici nos santés ne vont pas mal. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jeudi, 16 Août 1849.

Ton SILVIO.

367.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous voilà déjà de retour ce soir sans souffrance et avec beaucoup de satisfaction de notre heureuse course. Nous avons été tellement en mouvement qu'il m'a été impossible de t'écrire pendant ce petit voyage. — Ainsi que je te l'avais annoncé nous partîmes de Turin samedi, 25, en deux voitures de M.^{me} la Marquise avec des chevaux de poste. Elle était dans la première avec sa femme de chambre ; et M.^{eur} l'Abbé et moi nous étions dans l'autre. Nous nous arrêtâmes un peu à Bra pour visiter l'intéressant Sanctuaire de notre Dame des fleurs. — Je ne te dis pas les charmantes collines et vallées que nous avons ensuite traversées pour arriver à Barol. Quand

nous fûmes enfin à la portée de voir à peu de distance ce village, des sons de cloches et des décharges de fusil et de *mortaretti* se firent entendre. Ce joyeux bruit alla en augmentant. — Des Messieurs vinrent à cheval à la rencontre de nos voitures, présentèrent leurs hommages à Madame la Marquise et nous accompagnèrent. Avant d'entrer à Barol nous nous arrêtâmes à un arc de verdure que l'on avait dressé et nous descendîmes. Le Syndic et les Conseillers de la Commune étaient là avec M.^{eur} le Curé et M.^{eur} le Maître d'école. Le Curé porta la parole au nom de tous faisant un beau petit discours de réception. Le peuple de Barol et des pays voisins formait une immense multitude ; une assez nombreuse garde nationale champêtre présenta les armes, fit ses évolutions, fit ses roulements de tambour et nous empêcha d'être écrasés par la foule. Après cela, ayant traversé lentement à pied tout le village, nous montâmes au Château. Les applaudissements, les cris, les décharges de fusils et de pétards ne cessaient plus. Madame la Marquise était au balcon ; la nuit vint, l'illumination était générale, on allait commencer les feux d'artifice, mais voilà la pluie, l'orage, le tonnerre. On se retira, on remit les feux d'artifice au soir du lendemain dimanche. Tout ce jour et tout le soir nous eûmes un temps délicieux et la journée finit avec une joie complète, car les feux d'ar-

tifice enchantèrent tous ces braves gens. Je ne te rapporte pas mille détails ; une distribution d'aumônes que Madame la Marquise fit à tous les pauvres à la porte de son château fut une scène touchante.

Lundi nous allâmes à Serralunga et ce furent encore des fêtes semblables. — Mardi nous partîmes pour le Sanctuaire de N. Dame de Vico. Oh quelle magnifique Église ! Je n'avais plus rien vu de semblable depuis Rome. — Imagine-toi l'effet le plus admirable de la grandeur et d'une belle architecture.

Tu peux penser que nous avons prié de bon cœur ce soir là, et que nous avons reprié le matin suivant ; les *Ave*, les *Salve* n'ont pas été oubliés. — Mais bonsoir. Il est tard et je vais me coucher. Bien des choses à la famille Daviso.

30 Août 1849.

Ton SILVIO.

368.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras reçu ma lettre du 21 et moi j'ai reçu la tienne du même jour. Je te remercie des informations que tu as prises sur le col-

lège ; elles sont conformes à d'autres qui sont venues d'une autre personne.

Dans notre course par le wagon jusqu'à Valdichiesa et de là à Turin, Madame la Marquise a eu froid ; elle en a un peu souffert. La température étant déjà trop inégale, il n'est plus question d'exécuter l'autre projet. Ce sera peut-être pour l'année prochaine. Ainsi tu vois que j'avais raison quand je te disais que la vraisemblance n'était pas grande.

Un triste événement a aussi donné une secousse pénible à la santé de Madame la Marquise. Une de ses prisonnières aux *Forzate*, ayant été reconnue innocente d'un crime dont on l'avait accusée, fut remise en liberté. Elle sortit de prison dans le plus grand bonheur ; elle était fiancée. Son futur était venu la prendre lui-même à la prison ; ils devaient se marier dans la journée. Ils étaient encore dans la rue des *forzate*, elle se trouva mal tout-à-coup et mourut dans les bras du malheureux jeune-homme. Celui-ci est à présent très malade ; il y a de quoi ! Madame la Marquise avait vu cette pauvre intéressante prisonnière le jour avant sa mort ne prévoyant encore rien de son imminente liberté, de son bonheur rapide , de ses noces illusoires et de son passage au tombeau. Elle a eu deux jugements dans le même jour, un sur la terre, l'autre dans le ciel ; le premier a été favorable, espérons que l'autre l'ait été aussi. En plaignant tous ceux qui sont in-

fortunés il faut toujours remercier Dieu des malheurs qui ne nous arrivent pas.

Soigne ta santé, la mienne est bonne. Bien des choses à la maison Daviso. Les deux petites vont bien et sont gaies, surtout Hursuline. Je lui ferai dire un jour à Madame la Marquise son morceau de dialogue.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

24 Septembre 1849.

Ton SILVIO.

369.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La *villeggiatura* est finie aujourd'hui et quoique je regrette la vigne du beau temps, je ne l'aime plus au mauvais temps. Tu pourrais croire que notre retour à Turin est pour voir la magnifique pompe funèbre dont on parle tant et qui attire tant de monde. Non, je suis en cela du goût de Madame la Marquise; nous n'en verrons rien du tout. Il nous serait impossible d'éprouver du plaisir. Le cadavre du plus malheureux des Rois arrive, d'un Roi que nous étions habitués à aimer; et l'on va jouir de ce spectacle! C'est un sujet d'im-

mense curiosité, un sujet d'amusement ! Il y a des places aux fenêtres, aux balcons, qui se paient 100 fr. l'une. Enfin c'est un empressement, c'est un bonheur. — Oh ! que les hommes sont avides de plaisirs ! Quand ils n'en ont pas d'autres, ils embellissent la mort et s'en amusent ! — Dans ma jeunesse, j'aurais sans doute fait comme les autres ; l'âge m'a fait changer de goût.

Je te recommande ta santé ; la mienne est assez bonne. Celle de Madame la Marquise est passable. Les Juliettes sont retournées hier à Turin, ainsi que toute la Maison de Sainte Anne.

Mes respects à la famille Daviso. — Malgré ton aveu d'être *méchante* je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

Jeudi, 11 Octobre 1849.

Ton SILVIO.

Voici ta bonne lettre de mardi. Je vois que tu prends sagement tes maux en patience ; tu as raison, il faut tâcher de ne rien perdre, et la récompense divine sera belle et abondante. Plus de purgatoire pour toi, j'espère ! Courage, continue ainsi en vraie fille du bon Dieu et de la Vierge des douleurs qui est notre grande Consolatrice.

Adieu de nouveau. Aimons-Dieu de toute notre âme, et aimons-nous pour lui dans ce monde et dans l'autre. Ainsi-soit-il.

370.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre de samedi m'est venue sans retard. — Nous voilà aux saintes journées consacrées à tous les Amis que nous avons au Ciel et à la commémoration des morts. Que de pensées doivent élever notre esprit au delà de cette misérable vie qui passe si vite ! Prions bien et prenons courage. La S.^{te} Vierge et tous les Saints nous donnent leur puissant secours ; Notre-Seigneur nous aime et sa miséricorde est immense. Il y a de quoi espérer et plus qu'espérer, car notre salut dépend de nous ; il y a de quoi aussi se consoler de toutes les peines que nous rencontrons en chemin.

J' ai vu un beau trait de ce saint courage qui vient de la foi. Notre Curé de S.^t Dalmas avait été averti qu'une troupe d'insolents à la mode viendrait faire du bruit à son sermon , dimanche matin ; car on savait qu' il devait prêcher sur le respect dû au Souverain Pontife, conformément à l' ordre que les Évêques ont donné à tous les Curés de défendre le Vicaire de J. C. , maintenant attaqué par tant d' écrits injurieux. — Le scandale auquel on s'attendait dans l'Église de S.^t Dalmas est arrivé. Une foule de messieurs a interrompu le

sermon par des voix inarticulées toussant et crachant. Ce bruit combiné a été assez fort pour couvrir la voix du prédicateur, et une partie de l'auditoire s'est épouvantée. Des femmes se sont sauvées de l'Église en pleurant et même une quantité d'hommes se sont enfuis. Ce bon petit Curé ne s'est point troublé, il a continué son sermon. Vers la fin il supplia les ennemis de la Religion de penser que la vie est courte, que le jugement de Dieu est inévitable, que l'on ne peut mettre en doute le dogme qui nous apprend l'existence de l'enfer. Les messieurs à qui cette croyance ne plaît pas, s'en moquèrent par de nouveaux bruits.

J'ai été affligé de tant d'audace, mais j'ai admiré avec plaisir la sainte et douce imperturbabilité du Curé. Voilà, ma chère, où nous en sommes. Ce qu'il y a de plus grave encore, c'est que le même sujet ayant été prêché dimanche dans toutes les Paroisses, des insultes semblables ont eu lieu dans presque toutes les Églises. — Oui, tout cela est grave, mais Dieu étant avec nous, il ne faut rien craindre. Plus la Foi Catholique est outragée, plus nous devons l'aimer.

Prions pour les bons et pour les méchants. Je t'embrasse de tout mon cœur. Mille choses aux Daviso.

Veille de la Toussaint 1849.

Ton SILVIO.

371.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre bon Archevêque ne désire que de revenir ; il ne se serait jamais éloigné s'il n'y avait été forcé , et depuis cette triste époque il a déjà demandé plusieurs fois au gouvernement de revenir. On lui a toujours répondu qu'il attendît encore, pour ne pas irriter les passions. Tu me dis qu'il doit venir à Quiers; je ne le sais pas par d'autres, mais il est possible que cela soit , s'il a eu récemment du Roi une réponse favorable. Il est depuis quelque temps à Chambéry dans cette attente. Il me semble que le séjour de Quiers serait bien choisi ; à Turin le nombre des vauriens est trop grand et on n'a pas encore la force de le comprimer. Les tumultes y sont faciles, surtout avec la multitude d'étrangers que nous avons, dont une grande partie sont des gueux qui se plaisent au désordre.

Tu as bien raison dans les sentiments de reconnaissance que tu exprimes vers Madame la Marquise. Elle te remercie des prières que tu fais et fais faire pour elle.

Mon rhûme a jugé à propos de se joindre, comme à l'ordinaire, avec un peu d'oppres-

sion ; mais tout cela est modéré et ne m'oblige pas de rester au lit. Je combats mon mal, non pas à boulets de canon, mais à petits globules imperceptibles. Je me soigne, soigne-toi aussi, et répare-toi du froid. Je t'embrasse de tout mon cœur.

4 Novembre 1849.

Ton SILVIO.

372.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pour ne pas regretter de brûler tant de bois, comme tu me dis, pense que c'est une nécessité et que sans cela tu n'aurais pas ces 8 degrés de chaleur. Fais donc toujours bon feu. Il est difficile dans la plupart des habitations d'y produire, dans les grands froids, les 12 ou 13 degrés qu'il faut pour le corps humain. On tâche de suppléer par les habits, les chaussures, la chaufferette, etc., et on se fait ainsi quelque degrés de plus sur soi-même, quoique la chambre n'en ait que 8. Ne néglige rien pour te tenir passablement chaude depuis la tête jusqu'aux pieds. Les deux mois les plus cruels sont décembre et janvier ; mais le temps passe

vite ; prenons courage et traversons gaiement ce désert glacé.

Nos journaux s'essouffent à prêcher sur les prochaines élections. Je m'y vois indiqué, les uns criant qu'il faut m'élire, d'autres qu'il ne le faut pas. Ne crains pas que j'aie plus de suffrages que les autres fois. Je laisse dire et je suis persuadé que les hommes modérés seront exclus. Je prévois que nous aurons une Chambre des députés semblable à la précédente, parlant beaucoup et ne faisant rien qui vaille pour le bien du pays. Continuons à avoir patience et à nous confier en Dieu. — Nos santés vont ici comme à l'ordinaire, il n'y a pas de mal. Je fais à Madame la Marquise les sermons que tu me dis pour qu'elle pense à se conserver, mais c'est une pécheresse invétérée. Tenons-la sur la terre malgré elle par le moyen de la prière. — Adieu. Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

5 Décembre 1849.

Ton SILVIO.

373.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tant mieux que tu n'aies pas besoin de médecin, je désire que tu puisses t'en passer; mais souviens-toi seulement qu'il ne faut pas pousser à l'excès ta répugnance. Dès qu'il t'arriverait de sentir que les conseils et l'aide du médecin sont à invoquer pour soulager les maux, n'hésite pas, demande-le. Je fais moi-même ainsi quand je vois que la prudence le veut; car il y a des états de souffrance où l'on ne doit plus se fier à sa propre expérience. Sur cela, ma chère, nous sommes entendus.

Il y a en France le plus mauvais commencement d'hiver. Une inondation affreuse a été suivie de neige et de grand froid. Je plaignais notre pauvre François et voilà que hier j'apprends que la divine Providence l'a pris comme Habacuc par les cheveux et l'a transporté loin des glaces. Le P. Général se rend auprès du Saint Père à Naples et s'est pris François pour compagnon. L'obéissance l'a fait partir de Dôle pour Marseille sans avoir le temps de nous écrire. Là ils se sont embarqués pour Naples. Le P. Protasi a reçu peu de mots avec la commission

de nous faire part de cette nouvelle. J'espère que François nous écrira bientôt et qu'il aura lieu d'être content de passer l'hiver dans un climat si doux. Il est vrai qu'il ne met pas son bonheur dans ce qui regarde son pauvre corps, mais dans le seul accomplissement de la volonté de Dieu. Tâchons de l'imiter. Madame la Marquise va un peu mieux, on lui permet d'aller à la Consolà. — Je me porte assez bien. Adieu. Sanctifions-nous dans cette belle neuvaine. Bien des choses à la Maison Daviso.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

15 Décembre 1849.

Ton SILVIO.

374.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta lettre et la restitution de celle de François. Je lui ai répondu et je l'ai détrompé sur la nouvelle que je suis député. Il n'est pas le seul à avoir entendu assurer qu'il en était ainsi. Voilà comment le désir de quelques-uns fait naître des fables qui se répandent et qui sont prises pour des réalités. Je reçois des lettres de toute part où l'on me fé-

licite de ma prétendue nomination. Il y a de quoi rire. — Certes , si l' on m' avait donné cette charge pénible, je me serais cru en devoir de l'accepter ; mais je ne l'ai ni demandée ni souhaitée, et je remercie Dieu que cela ne soit pas arrivé. — Une pareille charge qui fait plaisir à beaucoup de gens, n'a aucun attrait pour moi, surtout persuadé comme je le suis, que je n'y pourrais pas améliorer la triste position de notre pays. Au moins j'ai un peu de tranquillité.

Ta douleur au bras serait bien sage si elle voulait aller faire compagnie à l'année qui s'en va pour ne jamais plus revenir. Congédie-la vite, je t'en prie, pour commencer en bonne santé et gaiement la nouvelle année.

Bien des choses aux Daviso etc. etc. etc.

Je t'embrasse jusqu'à l'année prochaine.

30 Décembre 1849.

Ton SILVIO.

375.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'autre jour ma lettre avait déjà été portée à la poste quand je reçus la tienne. Ton pauvre bras me fait peine, il faut avoir soin de te bien

garantir du froid. Ici nos santés ne vont pas mal, ma nouvelle peau n'a plus de traces de la vieille, et je ne suis cependant pas plus beau. — Le bon frère Cochis heureux comme un Ange part aujourd'hui ou demain pour retourner à son humble et saint service au Collège de Fano où est Recteur le P. Degioanni. C'est tout ce qu'il désirait. Espérons que peu-à-peu un esprit d'honnête liberté se rétablisse partout; les persécutions contre les Jésuites ont été si injustes et si bêtes, que l'on ne pourra pas si facilement les renouveler. Le sens commun démontre que les gouvernements doivent protéger toute espèce d'hommes utiles et inoffensifs, quel que soit leur chapeau, leur habit, leur ministère, leur classe dans les branches différentes de la société. Il n'y a que des coquins qui puissent penser autrement, et ils perdent en peu de temps leur crédit. — Courage et confiance en Dieu ! c'est le conseil que nous ont donné tous les Saints ; suivons-le gaiement. C'est là la bonne philosophie, et non celle des *sommi filosofi* enragés.

Bien des choses à Magna et à sa famille. — Prions bien la sainte Vierge. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Mercredi, 30 Janvier 1850.

Ton SILVIO.

376.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta lettre pour François était de fort bonne grâce et précisément ce qu'il fallait ; je l'ai expédiée joignant mes témoignages d'amitié fraternelle aux tiens. Quand on voit le peu d'affection qu'il y a souvent dans les familles, nous devons bien regarder comme une douce bénédiction la grâce que nous avons de nous aimer réciproquement et par tous les liens, non seulement de la charité, mais de l'estime. C'est un gage, je l'espère, de la durée éternelle de notre bienveillance, et cette pensée me fait plaisir. Remercions-en le bon Dieu et aimons-nous en lui et pour lui. Cela vaut bien mieux que les folles joies du monde si mêlées à la malveillance et à la tromperie.

Février ne commence pas mal ici, le froid se modère ; Madame la Marquise se lève et sort courageusement malgré quelques douleurs. Je me porte mieux qu'elle et je serais indiscret si je me plaignais. Fais courage aussi et mets tout ton esprit à améliorer ta santé pour me rendre bien content. Je te recommande à la Sainte Vierge

et je ne doute pas que tu ne me paies de retour. Ayons confiance dans son intercession.

Bien des choses à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

2 Février 1850.

Ton SILVIO.

377.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je reçois ta lettre de jeudi. — Nous n'avons rien de nouveau excepté des histoires de voleurs, des traits d'impiété, des insolences contre l'Église, des vexations contre les Évêques. Heureusement les Évêques résistent avec une sainte force à l'injustice et soutiennent leurs droits, déclarant qu'ils ne peuvent cesser de condamner ce qui est mal et de conserver la véritable doctrine de J. C. On les moleste continuellement. Prenons part à leurs peines, mais remercions Dieu de la force qu'il leur donne et du bon exemple qui en résulte pour les fidèles. Il est évident que ces méchancetés des ennemis, réveillent le zèle et le courage des Pasteurs et de toute la partie saine des croyants. Nous sommes comme dans cette tem-

pête dont parle l'Évangile. Les disciples effrayés voyaient des dangers affreux, voyaient un fantôme ; il leur dit : — Rassurez-vous , c' est moi, ne craignez rien. — Ainsi tâchons toujours de le voir , de ne voir que lui , et nous discernons que sa miséricorde ne se cache pas longtemps à ceux qui l'aiment. Les douleurs, les croix, les fléaux ne sont des malheurs que pour ceux qui ne veulent pas l'aimer ; aimons-le donc, et tout se change en bien, en force, en gloire.

Bien des choses à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur. — Souviens-toi que ta santé ne te permet guère d'aller aux sermons, surtout s'ils ont le mérite d'une abondante longueur. — La santé de Madame la Marquise continue, grâces à Dieu, à être passable ; la mienne aussi. Nous entendons des sermons, nous bravons les rhûmes, nous rajeunissons. Il est vrai que ce n'est pas tous les jours.

Samedi, 16 Février 1850.

Ton SILVIO.

378.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

À Turin nous n'avons pas comme à Naples le bruyant spectacle du Vésuve, mais tous les esprits et toutes les langues parlent des 17 assassins et du terrible coup qu'ils ont encore voulu faire. C'était hier le grand jour de l'annonce des sentences. Les condamnés d'accord se jetèrent comme des tigres sur celui de leur troupe qui a racheté sa vie avouant tous leurs crimes ; et sur les carabiniers. Ils n'ont pu heureusement tuer personne , mais il y a eu une lutte affreuse. Un des carabiniers a tué d'un coup de pistolet un des scélérats qui étant trop jeune pour avoir la peine de mort, n'était condamné qu'à 20 ans. Plusieurs de ces assassins sont blessés de coups de sabres, mais ils ont fait des blessures aussi aux carabiniers les frappant , les mordant. Cette vilaine tragédie s'est passée dans une salle du sénat vis-à-vis ; figure-toi le beau plaisir d'entendre ces cris, ces tapages. La foule des curieux et des curieuses qui avaient afflué au jugement s'effraya, se poussa à la porte, on se rua les uns sur les autres. Les pauvres femmes criaient , pleuraient, perdaient les coiffes, le chales, les

souliers , et s'en allaient boitant et hurlant , guéries, j'espère , de leur curiosité.

Il me paraît que vous êtes plus sages à Quiers, car je vois que l'on s'y occupe de la fête centenaire à célébrer l'année prochaine au Sanctuaire de l'Annonciade pour le miracle d'un muet à qui jadis la parole fut rendue. Je serais presque tenté dans nos temps si bavards, de demander la grâce que beaucoup de langues impies perdissent la parole et que beaucoup de plumes insolentes devinssent muettes également. Comment suis-je informé de votre fête centenaire? C'est qu'un de vos prêtres, M.^{eur} Jean Charles Burzio, qui est trésorier de ce Sanctuaire , a écrit à M.^{me} la Marquise la priant de concourir. Connais-tu ce D. Burzio? — Je pense que si elle donne quelque chose, ce sera peu , étant accablée de demandes de toute espèce , à un point que tu ne saurais t'imaginer. Ce qui l'oblige à la nécessité pénible de borner ses aumônes et de faire une quantité de refus. Soigne-toi et ne vas t'exposer à souffrir au sermon ; soumets-toi à cette privation comme à tant d'autres et fais un peu de provision de santé. Je te donne l'exemple.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Samedi, 23 Février 1850.

Ton SILVIO.

379.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu prends le bon parti en recevant avec une soumission filiale tes douleurs. Je rends grâces à Dieu des sentiments qu'il t'inspire, tu seras bien contente un jour de les avoir fidèlement nourris dans ton cœur. Car, comme tu le dis, il est bon Père. Je lui demande de te guérir de ces maux de tête et de nerfs, ou de rendre au moins tes souffrances plus rares, plus douces. J'espère dans la saison favorable qui s'approche. — Patience pour toute chose ! Ainsi s'il faut illuminer, illumine en souriant et ne donne pas accès à la tristesse. Nous en ferons de même ici. Mais il est sûr que la population n'a plus guères envie de se réjouir de nos gloires et de notre bonheur ; nous ferons tous semblant, en bons comédiens. Pauvre monde ! comme il est enfant ! et c'est un enfant bien léger. Hélas ! nous le sommes tous, Dieu aura pitié de nous. — Prions avec confiance. Une des prospérités actuelles, c'est le nombre croissant des crimes. La divine Providence vient de sauver le Monastère de S.^{te} Anne d'un grand danger. Avant-hier en plein jour, c'est-à-dire vers 4 heures après midi, quatre vo-

leurs ont eu l'audace d'entrer dans une cave de cette maison, en faisant sauter une serrure. Dans la nuit ils auraient pu se répandre dans le monastère, piller l'église et autres, menacer, tuer. Ils avaient stilet, faucille, nerf-de-bœuf (on appelle ainsi une espèce d'estoc) etc. Une grâce signalée a protégé les Sœurs de sainte Anne, les Juliettes, les autres élèves. Figure-toi dans quelles épouvantes elles auraient pu se trouver toutes, pendant la nuit. Mais tout est facile à Celui qui est tout-puissant : il dissipa aussi le danger par ce moyen bien simple et bien prompt. Un jeune carabinier qui rôdait par là, se méfia de l'allure suspecte et de l'air coquin de ces quatre individus. Il les vit entrer dans une des petites portes. D'autres carabiniers déguisés rôdaient à peu de distance sans rien savoir de cela. Le premier les vit, leur fit signe, ils s'entendirent. Ils entrent dans la petite porte ; là ils voient d'abord que l'entrée de la cave est entr'ouverte et que la serrure a été forcée. Ils descendent promptement et les quatre voleurs ne savent trouver une issue pour fuir. Ils voulaient faire résistance, mais en vain. On les garotta et on les emmena. Madame la Marquise fut aussitôt avertie de l'affaire ; Elle et les pauvres Sœurs eurent un peu d'inquiétude encore, craignant qu'il n'y eût quelque autre voleur caché. On perlustra tous les coins, on reprit assurance et il ne resta qu'un bien juste sentiment de re-

connaissance pour les braves carabiniers, surtout pour le premier, et plus encore pour le bon Dieu qui avait conduit tout cela prenant la défense de ces filles. — Voilà au moins un événement heureux, au milieu de tant de tristes histoires. — Adieu. Soigne ta chère santé et fais toujours courage. — Bien des choses aux Daviso.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

2 Mars 1850.

Ton SILVIO.

380.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les quatre voleurs pris dans la cave de Sainte Anne avaient une intelligence avec un cinquième qui a aussi été arrêté. Oui, c'est une belle grâce que le bon Dieu a faite en protégeant ces saintes filles. Ayons toujours confiance en lui. — Avez-vous été plus sages à Quiers qu'à Turin pour fêter notre grand Statut? N'as-tu pas eu d'ennuis? Ici tout s'était passé assez sagement dans la journée, mais la rage des fanatiques a ennuyé les honnêtes gens le soir par des cris, des charivaris, des menaces

à ceux qui n'illuminaient pas, des brisements de vitres en quantité. Personne n'avait cru qu'il fallût illuminer, car l'ordre n'en avait pas été publié, et même à l'Hôtel de ville on ne mit point de lumières aux fenêtres. Cette foule de furieux obligea l'Hôtel de ville et toutes les maisons des plus grandes rues à illuminer. Quelques maisons où l'on ne voulut pas obéir à cette violence, eurent les vitres cassées ; entre autres M.^{eur} Sampol. On le menaça de briser sa porte et de le tuer. Il répondit qu'on n'avait qu'à entrer comme des assassins chez-lui, qui était tout prêt à fracasser des cervelles, étant bien armé. Après un train d'enfer, ils s'en allèrent ailleurs casser d'autres vitres. Un grand charivaris a été fait au Nonce ; on cria : Mort aux prêtres, mort au Pape, mort à l'Archevêque, aux Evêques. Nos bons Ministres constitutionnels laissèrent faire ces braves gens. Voilà comment notre pauvre pays est gouverné. L'Autorité s'est contentée de publier le lendemain un petit reproche à ceux qui avaient ainsi abusé de la liberté, les avertissant qu'une autre fois il ne fallait plus agir ainsi, sans quoi on les aurait punis selon la loi. — Notre rue a été heureusement épargnée par ces tapageurs ; ils n'exercèrent leurs fureurs que dans les rues principales, excepté celle où habite le Nonce qui est étroite : c'est la rue de S.^t Dominique. Le but de ces excès est pour intimider l'Ar-

chevêque. On veut qu'il ne vienne plus à Turin ; on prétend lui faire voir comment il serait reçu s'il osait entrer dans la ville. Il est cependant décidé à ne pas céder , malgré les conseils que lui donnent certaines gens de quitter de nouveau le Piémont. Il restera à Pianezza, et quand il le croira à propos il viendra à Turin. — Nous verrons si le gouvernement prendra des mesures pour le protéger ; espérons-le. — Je t'envoie une lettre de notre cher François. Adieu.

6 Mars 1850.

Ton SILVIO.

381.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'envoie aussi aujourd' hui une lettre de notre bon François. Voilà nos petits bonheurs ; c'est de nous aimer et d'avoir nos cœurs unis dans la prière. — Le retour de l'Archevêque lui a fait plaisir comme à nous ; mais hélas ! ce digne Pasteur a encore des amertumes. Il y a ici des journaux qui lui prodiguent les outrages , et on dit que demain sur la place de S.^t Jean, lorsque l'Archevêque passera, les

sifflets d'une multitude de méchants se feront entendre. Il y aura cependant beaucoup de carabiniers, mais suffiront-ils pour empêcher ces insolences ? Quant à lui, il en est prévenu et n'a aucune crainte, se conformant en paix à ce que Dieu veut permettre.

Je te plains des maux que te cause ce vent froid. Nous en souffrons tous, mais pour moi il ne s'agit que de tousser un peu plus ; Madame la Marquise est au lit bien enrhumée avec des douleurs au bras et quelque mouvement de fièvre. Il y a de bon dans l'homéopathie que l'on épargne les saignées et quand on n'est plus jeune, ce système convient. Demandons à Dieu que notre bienfaitrice soit bientôt guérie.

Bien des choses à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

27 Mars 1850.

Ton SILVIO.

382.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Turin a eu ces soirs quelques essais de tumulte pour fêter une nouvelle loi qui avait été combattue par tous nos Évêques.

Cette loi brise des conventions que nous avions avec le Saint Siège , ne trouvant plus qu' il faille faire attention au Pape ni aux Évêques pour de semblables choses. Le temps arrangera tout cela, j'espère. Les essais de tumulte, les cris de joie, les insolences contre les prêtres, la menace de briser les vitres, n'ont heureusement pas duré. La garde nationale, les carabiniers, la troupe ont arrêté quelques-uns de ces brigands et l'ordre s'est rétabli. Prions Dieu pour la paix de l'Église et de l'État et ne nous troublons pas. Ce bon Père nous aime; que sa sainte volonté soit faite ! — Pensons à Maman ; élevons des prières pour elle , pour toutes les personnes chéries qui ne sont plus dans nos tribulations. — Je t'embrasse de tout mon cœur. — Bien des choses aux Daviso.

10 Avril 1850.

Ton SILVIO.

383.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Seulement quelques mots , car je t'ai écrit et tu auras reçu ma lettre. — Avec les *Annales*, tu trouveras ici la *Campana*, journal

fait dans le sens catholique. Madame la Marquise me dit de te l'envoyer dans le cas qu'il puisse t'intéresser. J'ai accepté cette offre pour toi avec reconnaissance, quoique ni toi ni moi ne lisions pas beaucoup les journaux. Je crois que les mauvais font du mal, et que les bons ne réussissent guères à faire du bien. On peut y jeter un coup d'œil.

Adieu. — J'ai partagé avec toi ce sentiment de tristesse en me souvenant des derniers jours de Maman, — ou plutôt de toute sa sainte vie et de sa sainte mort. — C'est une tristesse naturelle, mais que nous devons adoucir en songeant à la vertu de notre Mère. Oh ! sans doute elle est maintenant dans le bonheur, et nous aide auprès de Jésus et de Marie. La tendresse et la compassion lui inspirèrent un sacrifice quand elle nous supplia de ne faire venir ni François, ni toi de Quiers. François ne vint que parce que ses Supérieurs le voulurent afin qu'elle eût cette consolation. Elle t'a également bénie, préférant accomplir ce sacrifice et ne pas te causer le chagrin de la voir mourir ; elle se souvenait de celui qu'elle avait eu quand elle vit mourir sa mère. — Ceux qui n'ont pas connu Maman, son esprit de force, de piété profonde, d'union intérieure à Jésus Crucifié, ne comprennent pas cette apparente dureté ; mais nous l'avons connue, et nous savons combien cette âme fière et forte était remplie de bonté, de compassion, de senti-

ments crucifiants pour elle-même, dans l'intention de ne pas augmenter aux autres inutilement leur chagrin. Tu as eu une grande part dans son amour maternel et dans ses bénédictions. — Tu le sauras encore mieux un jour au Ciel. — Je t'embrasse.

14 Avril 1850.

Ton SILVIO.

384.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes prières, ton amitié sont un bouquet que mon cœur apprécie infiniment ; comment pourrais-je en désirer d'autres ? Je te donne aussi un bouquet semblable en échange pour ta fête de demain, et je suis sûr que tu le reçois de même avec plaisir. — Ces jours-ci j'avais perdu la voix , mais sans mal de gorge ; c'est un effet passager de quelque effort de toux. Ma belle voix commence à revenir et je tousse moins. Cette raison suffisait pour que Madame la Marquise crût qu'il valait mieux suspendre de quelque jours ma course. Outre cela, Monsieur le Chapelain est allé voir ses parents à Pancalier , et dans son absence j'étais aussi

bien aise de ne pas partir. J'irai te voir bientôt, s'il plaît à Dieu ; je ne puis fixer le jour ; mais il est prochain certainement. — J'ai deux N° de la *Campana*. Comme ils ne sont pas d'un intérêt urgent, je pense te les apporter moi-même. — Le S.^t Père est arrivé à Rome de la manière la plus consolante. Ce n'étaient plus les cris perfides des traîtres qui le louaient il y a deux ans, pour l'engager à se faire leur instrument. Un enthousiasme plus vrai a éclaté de toute part. On remercie Dieu du retour d'un Pontife, d'un Père au sein de sa famille, qui a besoin de lui. Il y a des motifs de croire que ces sentiments seront durables, car la tyrannie exercée par les ennemis du Pape a été affreuse.

Nous avons eu un monde infini dans nos rues le jour de l'exécution des trois malheureux brigands. Après tant de crimes, ils ont au moins su faire une mort de chrétiens. Dans leur repentir, ils eurent du courage jusqu'à la fin, surtout Guercio qui animait les autres. Ils étaient contents de mourir pour expier le mal qu'ils avaient commis. D. Cafasso leur Confesseur en a été édifié.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

20 Avril 1850.

Ton SILVIO.

385.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

M.^{eur} le Baron me fit hier l'amitié de m'apporter ton paquet contenant la *Civiltà Cattolica* et ton aimable lettre. Tu auras reçu la mienne jointe à celle de François, que j'avais reçue les jours précédents. — Je craignais bien comme toi qu'il n'y eût des difficultés pour avoir la continuation du journal de nos amis ; le 2^d cahier est cependant arrivé, je te l'enverrai bientôt, et tu y retrouveras avec plaisir l'intéressant récit qui présente d'autres tableaux remplis de charmes et de vérités. L'ensemble de l'*Ebreo di Verona* se publiera ainsi peu-à-peu. Nous verrons si rien ne s'oppose à la transmission. — J'ai été heureux d'avoir une si belle journée à Quiers. Celles qui suivent sont laides ; je voudrais au moins que tes nerfs n'en souffrissent pas. Ce mauvais temps n'a pas dérangé ma petite santé, je ne tousse point. La santé de Madame la Marquise est plus délicate ; elle a comme toi des maux de tête et quelques douleurs. Ne néglige pas ton bras, soigne-toi bien en toutes choses, c'est ce que tu peux me faire de plus agréable. Voilà un beau rayon de soleil et quelques coups de

vent qui balaient les nuages ; le temps va s'embellir et l'air qui ce matin est encore bien cru, s'adoucira. Puisse-tu ne pas souffrir !

Je t'embrasse de tout mon cœur.

28 Avril 1850.

Ton SILVIO.

386.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Oui certes, après la visite de M.^{eur} le Baron, j'avais mieux cherché dans la brochure et je trouvais ta lettre. Maintenant je réponds à la tienne du 28 et je t'envoie la seconde publication de la *Civiltà Cattolica*. — Je ne manque pas de porter de nouveau le manteau, car ce temps irrégulier a bien rafraîchi l'air ; je n'ai point repris de rhûme et j'ai bonne envie de continuer ainsi.

L'Archevêque ayant reçu l'intimation de paraître aujourd'hui devant le Tribunal chargé d'examiner s'il y a matière à un procès ou non, a répondu que le Concile de Trente défend aux Évêques de se faire juger par des Autorités Séculières. Son devoir l'oblige par conséquent à ne pas reconnaître la

validité d'une telle intimation et de déclarer qu'il ne peut être jugé que par le S.^t Siège. — Que fera à présent notre Gouvernement ? Se calmera-t-on ? ou verrons-nous des actes de violence ? On a représenté à l'Archevêque que l'on peut le condamner en contumace ; mais il répond tranquillement que la ligne de son devoir étant tracée , il ne peut pas s'en éloigner , quelles que soient les conséquences dont on le menace. — Que Dieu le protège et nous protège tous ! Prions que ces apparences d'orage se dissipent et que la bonne intelligence entre l'Église et le Gouvernement revienne bientôt. Les nouvelles de Rome continuent à être très satisfaisantes pour les Catholiques ; on espère que le parti du désordre ne pourra plus reprendre des forces. L'expérience de tant de malheurs a rattaché cette population à l'autorité sainte et paternelle du Souverain Pontife.

Madame Cantamessa ne va pas plus mal, et cela paraît un acheminement à la guérison. La saison dans laquelle nous allons entrer peut lui être favorable, malgré sa grande faiblesse.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses à la maison Daviso.

30 Avril 1850.

Ton SILVIO.

387.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise te remercie des prières que tu fais pour elle à ton petit Autel de Marie; je te remercie aussi pour mon compte. Tu as part aux nôtres. Les cœurs dévoués à Marie forment un concert bien agréable au Cœur de cette divine Mère ; elle aime à nous voir unis. Que notre confiance en Marie soit grande, les grâces que nous obtiendrons seront grandes aussi. — Les nouvelles de Rome continuent à être bonnes. François doit y être arrivé ces jours-ci, à ce que me disait hier D. Giacomo. Il sera content de faire son mois de Marie dans cette chère maison du *Gesù*, et sans doute il n'oublie ni Quiers ni Turin.

J'allai voir avant-hier Madame Cantamessa ; elle est un peu moins abattue quoique très faible. Le médecin Cantamessa lui donne tous les soins. Madame Negro et Madame Sampol sont également empressées de la soulager, et cette affection fait plus de bien , que les remèdes. Toutes ces dignes personnes me demandent de tes nouvelles et te saluent.

Je t'ai dit combien Madame la Marquise donnant volontiers tant qu'elle peut aux pau-

vres, se voit cependant tourmentée par des demandes nombreuses qui l'obligent à se prescrire des bornes pénibles. Cela fait que nous n'oserions pas souvent lui rappeler tes pauvres de Quiers. Mais voilà que pour cette fois elle y a pensé plus tôt que je ne l'aurais cru. Hier, prenant dans un sac quelques écus pour d'autres aumônes, elle a eu l'aimable idée d'en tirer en même temps 50 fr. pour tes charités. — Dispose donc de cette somme et prie de tout ton cœur. — Je t'embrasse. Bien des choses à la maison Daviso.

4 Mai 1850.

Ton SILVIO.

388.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame Barberis a eu la bonté de m'apporter ton paquet, je n'étais pas dans ce moment à la maison. Je dis comme toi : « Puisse la fatigue de ces dignes écrivains ne pas être perdue ! » C'est toujours louable pour eux de faire ce qu'ils peuvent. De ce côté-là, les esprits se calment et les apparences semblent rassurantes. Je voudrais qu'il en fût de même

en Piémont. Demandons à Dieu d'apaiser les irritations qui se sont élevées entre l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique. Hier s'est effectuée l'arrestation de notre Archevêque. Une voiture a paru à sa porte à 1 heure et demie, au moment où il allait se mettre à table. Un officier est monté chez-lui avec un ordre en toute règle. L'Archevêque a répondu tranquillement qu'il se rendait à la force, ainsi que l'avait fait Pie VII. — Il prit son chapeau et son bréviaire, descendit avec l'officier, entra dans la voiture, et fut conduit en Citadelle. On a permis au théol. Bruno d'aller l'y rejoindre. — Tout cela s'est passé sans bruit. — Imitons notre Pasteur qui ne se trouble pas ; ne nous troublons pas non-plus ; recourons tout simplement au Seigneur et à la protection de sa divine Mère. C'est un orage passager, et sans doute pour le bien, *ad majorem Dei gloriam*.

Tu auras reçu la lettre que je t'ai écrite hier. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses aux Daviso.

5 Mai 1850.

Ton SILVIO.

389.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te donne des nouvelles bien fraîches de notre vénérable Archevêque ; je viens de la Citadelle. Sa tranquillité est véritablement celle d'une âme humble et sainte. Point de dépit, point de crainte, point de fiel vers personne ; aucun de ces airs de gloire et d'héroïsme que se donnent facilement ceux qui veulent passer pour grands hommes sans l'être. Oh ! que les saints sont différents des faux grands hommes ! Enfin , ma chère, je ne puis te dire combien j'ai été édifié de son ton, de ses paroles sans enflure, sans ostentation, de sa douce et ferme confiance dans l'assistance de Dieu. Il a agi et il agira d'après ses devoirs positifs d'Évêque ; il ne peut s'en départir. — D'ailleurs ce qu'il y a de pénible dans sa position et dans le redoublement d'injures qu'il voit dans quelques journaux, lui est adouci par de nombreux témoignages de bienveillance. Le général qui a le commandement de la Citadelle lui a cédé son propre logement. Il n'y a pas un militaire qui ait la bassesse de lui faire mauvais visage ; au contraire , il en a reçu des marques de respect et de sentiment qui l'ont tou-

ché. Ce brave homme de Commandant de la Citadelle désire que le saint prisonnier sente le moins possible les désagréments de la détention. L'Archevêque pourra prendre l'air tant qu'il voudra ; toute l'enceinte très vaste de la Citadelle lui est laissée à sa disposition. Il n'en a pas encore profité à cause du mauvais temps. Son logement est petit, mais fort convenable. — Il peut recevoir qui que ce soit, à toute heure du jour. Rien ne pénètre encore sur l'issue qu'aura cette triste affaire. Sera-t-il longtemps à attendre son jugement ? Prions Dieu que cela ne se prolonge pas, remercions-le du calme et des vertus qu'il donne à notre Pasteur, et demandons que ces grâces lui soient continuées. Dans toutes les Églises on prie, non seulement chez-nous, mais en France et partout, à ce que nous rapportent déjà des lettres et des journaux de nos voisins.

Bien des choses à la maison Daviso. Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

8 Mai 1850.

Ton SILVIO.

390.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous partons demain pour la vigne ; j'aurais voulu refaire une course à Quiers avant cette époque, je ne l'ai pu. Je m'en dédommagerai quand je le pourrai. En attendant profitons de la bonne saison qui va commencer , et fêtons-nous réciproquement le plaisir de nous bien porter. — Comme tu n'es pas une grande liseuse de journaux , je continuerai à net'envoyer la *Campana* que de temps en temps.

Demain sera prononcé le jugement de Monseigneur. Son âme élevée et pieuse est toujours calme ; ses malheureux ennemis sont plus irrités que lui. Car ils voient que , au lieu de l'avilir dans l'opinion publique, ils l'ont agrandi aux yeux de tout le monde. Les persécuteurs sont toujours des maladroits. — On m'a donné de bonnes nouvelles de François , il est content d'être à Rome.

Bien des choses à la maison Daviso.

22 Mai 1850.

Ton SILVIO.

391.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tous les préparatifs étant faits pour partir, nous sommes venus jeudi, malgré la pluie, à la vigne. Nous pensions que c'était une pluie passagère. À notre arrivée, on fit bon feu pour chasser la fraîcheur et l'humidité, et nous n'avons pas souffert. Voilà que le temps va s'arranger, à ce qu'il paraît. — J'ai reçu ta chère lettre. Tes bonnes prières à S.^{te} Julie auront contribué à faire du bien à Madame la Marquise. Sa santé se soutient ; elle a résisté ces jours-ci à la nécessité agréable, mais fatigante, de fêter, avec toutes ses différentes filles, sa sainte Patronne, commençant lundi dans un Établissement et continuant mardi et mercredi dans les autres. Partout des dévotions, puis de joies, des chants, des repas. Ces hommages du cœur font plaisir à la bonne bienfaitrice, mais ses forces en étaient épuisées. — Pendant que l'on s'égayait dans des Maisons saintes (et j'en ai eu ma petite part sans me fatiguer) en sortant de là, on retombait dans la triste perspective des méchancetés du monde. L'Archevêque allait être jugé, tous les esprits en étaient occupés. — Jeudi cette affaire fut

longue plus que nous ne l'avions pensé. Nous partîmes avant que le jugement fût prononcé. Le soir un des domestiques vint nous apporter la nouvelle de la condamnation. — La gravité n'est pas dans la peine, mais dans l'acte monstrueux de frapper de condamnation un Évêque, qui n'a fait que son devoir et qui a l'approbation du Chef de l'Église et de tous les Évêques. — Le vénérable condamné a appris la sentence avec calme. — Quand il aura fini sa détention, le laissera-t-on en repos ? Dieu le veuille ! — En Sardaigne on a arrêté pour le même motif l'Archevêque de Sassari. Qu'en sera-t-il de tous les autres Évêques ? Par raison de soi-disante justice, il faudra les arrêter et les condamner tous, car ils ont protesté qu'ils ne pouvaient qu'adhérer à la manière de sentir et d'opérer, dans le cas présent, de l'Archevêque de Turin, leur devoir étant le même.

Prions Dieu qu'il mette bientôt remède aux déplorables effets de tant de rage et de sottise, et qu'il reconduise dans le bon chemin les maladroits qui s'égarèrent. Je t'embrasse de tout mon cœur.

26 Mai 1850.

Ton SILVIO.

392.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras entendu parler de nos nouveaux tumultes. Le chev. de Santarosa, ministre d'agriculture, était retombé gravement malade. Se voyant à l'extrémité il se confessa, mais sans faire une rétractation publique, c'est-à-dire devant témoins telle que l'Église l'impose à ceux qui ont encouru l'excommunication etc. Son Curé (qui est celui de S.^t Charles) n'a pu lui accorder le S.^t Viatique. Le malheureux mourant, ne pouvant presque plus parler voulait alors faire la rétractation. Il prononça quelques mots, son confesseur dicta le reste, et cela fut écrit devant témoins. Moyennant cet acte, les derniers Sacrements auraient pu être administrés, mais la mort arriva en finissant cette espèce de rétractation. Celle-ci valut au moins pour faire espérer que c'était une marque suffisante de repentir et pour obtenir que l'enterrement eût lieu avec les cérémonies de l'Église. Les esprits turbulents ont profité de l'occasion pour injurier les Prêtres : il y a eu un tapage infernal toute la nuit, menaçant le Curé et tous les Religieux de S.^t Charles (Servites). Des hommes furieux sont entrés dans

la sacristie, dans le couvent. Le tumulte s'est renouvelé hier au soir. Pour ramener le calme, le gouvernement a fait arrêter le Curé et les autres Religieux et les a envoyés loin de Turin, je ne sais où. Et comme cette multitude demandait surtout l'arrestation de l'Archevêque, des carabiniers ont été le prendre à Pianezza et l'ont conduit à Fenestrelles ; il a avec lui le théol. Daviso. Tout ceci est vraiment déplorable et va augmenter nos embarras avec Rome. Tandis que tant de gens deviennent violents, soyons calmes dans notre douleur ; il ne sert à rien de s'enrager. Prions Dieu pour tous et espérons qu'il daigne rendre la tranquillité à notre pays.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Jeudi, 5 Août 1850.

Ton SILVIO.

393.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La pluie ne m'a pas empêché de faire bon voyage. Dans le peu d'heures agréables que j'ai passées auprès de toi, je ne prévoyais pas que Turin avait de nouveau le triste spectacle d'un

tumulte. Oui, ce spectacle avait commencé avant-midi à la Consola. Le gouvernement avait envoyé faire une perquisition chez les Pères Oblats ; cette opération a duré toute la journée. Une foule immense a joui de tout cela jusqu' à dix heures du soir, criant, sifflant, hurlant comme l'on fait toujours dans des cas pareils. Les massacres ont été empêchés par la garde nationale et par la troupe ; c'est beaucoup, car des tigres criaient qu' ils voulaient du sang religieux pour se rafraîchir le gosier et pour en envoyer une bouteille à l'Archevêque. Imaginons-nous dans quelle agonie ont été les malheureux Oblats ! — Voilà, ma chère, où nous en sommes ; voilà de quoi prier, méditer, patienter, plaignant les bons et les méchants. Conservons le calme, le courage et une ferme espérance en Dieu.

Bien de choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Mardi, 13 Août 1850.

Ton SILVIO.

394.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pour la *balconata*, je ne saurais quelle réflexion ajouter à celles que nous avons faites ensemble. Je me remets à ce que tu jugeras le plus convenable, et si tu crois qu'il vaille la peine d'y faire aller M.^{eur} Goffi, tu me l'écriras.

Rien de nouveau de l'Archevêque. Les perquisitions faites à la Consolà, à S.^t Dominique et chez le Chev. Gonella n'ont abouti à rien, et on ne comprend pas quels soupçons les ont causées. Turin est assez tranquille, comme on peut l'être au milieu de tant de bavardages et de scandales.

M.^{eur} le Marquis de Colbert est arrivé. C'est un saint homme, bien digne d'avoir une sainte pour sœur. L'un et l'autre sont heureux de se revoir ; cela me fait grand plaisir aussi. — Je leur ai dit combien tu goûtes *les lectures pour le mois de Marie*. — Ils ont un projet vague d'aller à Castelfidardo ; mais quelques considérations semblent s'y opposer. En attendant nous irons la semaine prochaine à la vigne.

Adieu. Nos santés sont passables ; soigne la tienne et ferme la porte aux maux de tête. Prions, mettons notre confiance en Jésus et

Marie et ne craignons rien. Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

16 Août 1850.

Ton SILVIO.

395.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras reçu ma lettre d'hier qui était en réponse à la tienne venue dans le paquet. Aujourd'hui je t'écris de nouveau pour te donner une commission de la part de Madame la Marquise. — D. Burzio trésorier du Sanctuaire de l'Annonciade demande pour la fête centenaire. Va le trouver ou fais-le venir chez toi, et remets-lui cette lettre et l'aumône de 50 francs, au nom de Madame la Marquise pour concourir humblement à cette fête. Tu diras à D. Burzio d'avoir la bonté d'écrire deux mots à Madame la Marquise pour lui dire qu'il a reçu ces *cinquante* livres de toi en son nom.

Dis aussi à D. Burzio, que si le miracle de la S.^{te} Vierge a été grand, lorsqu'elle donna la parole à un muet, aujourd'hui nous aurions un immense besoin qu'elle fît le miracle de

faire taire beaucoup de gens qui abusent de la parole, pour offenser le bon Dieu et perdre les âmes. Ces scandales en discours et en écrit augmentent toujours.

Je t'embrasse de tout mon cœur. — On donne des nouvelles de l'Archevêque et du th. Daviso. Ils sont ensemble, logés dans la partie la moins mauvaise de la forteresse. Leur santé se soutient, mais le climat est dur, il fait froid. Prions Jésus et Marie de les consoler et de les rendre bientôt à la liberté. — Adieu. Bien des choses aux Daviso.

26 Août 1850.

Ton SILVIO.

396.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons eu un déluge toute la nuit et toute la matinée ; le soleil a paru à midi. La terre est cependant si trempée que nous restons à la maison. — M.^{eur} le Marquis (1) soutient bien son courage aujourd'hui. Je t'ai dit que c'est l'anniversaire de la mort de son

(1) Il Marchese di Colbert fratello della Marchesa di Barolo (V. lett. 394).

fil. Après les heures données à la dévotion, le déjeuner a suivi comme à l'ordinaire. Ensuite il nous a lu quelques pages d'un écrit pieux qu'il fait ; ce sont de petites méditations qu'il ne compte pas imprimer. Il compose cela pour son soulagement. Dans ce qu'il nous a lu, il y a des passages touchants allusifs à son fils. Comment ne pas s'en occuper ? et surtout dans ces jours-ci ! Mais nulle faiblesse dans ce pauvre Père si chrétien. Quand une larme lui vient, il l'essuie vite et ne cesse de se vaincre ; sa pensée constante est de se pénétrer de conformité à la volonté de Dieu.

L'autre jour pour donner un peu de variété à notre manière de passer le temps, nous avons été chez les Sœurs de S.^{te} Anne, et nous avons assisté à une petite pièce (S.^{te} Julie) représentée par les élèves. Mais bien entendu, point de public, c'est-à-dire point de parents, point d'amis, point de travestissement. Chaque fille garde ses jupons. Car les représentations où l'on se déguise et où il y a un espèce de public , ne valent rien pour des filles. Tu es de cet avis ; je me souviens de la cruelle, mais bonne résolution que tu pris aux Rosines, d'abolir cette belle occasion de se remplir la tête de sottises et de vanité. — Les élèves de sainte Anne n'ont dans l'exécution de quelques petites pièces, qu'un amusement tout-à-fait innocent qui exerce leur mémoire.

Rien de nouveau à l'égard de nos santés qui

boitent toujours un peu, mais d'une façon tolérable. Tu fais sans doute de même. Soigne-toi. Bien des choses à Magna et à sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

1 Septembre 1850.

Ton SILVIO.

397.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'envoie la lettre de notre bon François. Il y a eu à Rome un essai de tumulte qui n'a eu aucune suite. Les journaux n'en parlent pas, il faut donc qu'il ait été peu remarquable. Espérons que ces restes de trouble disparaissent enfin totalement.

On prétend qu'il y a des lettres qui donnent de l'espoir pour un accommodement prochain entre notre gouvernement et le S.^t Siège. Les conditions sont, à ce que l'on assure, que nous mettrons l'Archevêque en liberté et qu'alors le Souverain Pontife entrera volontiers en négociation pour faire cesser ces malheureuses discordes.

Voici passé l'anniversaire du triste 4 septembre. Tu t'es jointe aussi aux prières de Ma-

dame la Marquise. Le bon Dieu aime les cœurs qui prient ensemble et il répand sur eux ses bénédictions et ses grâces.

Porte-toi bien , ici cela ne va pas mal. —
Bien des choses aux Daviso.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

4 Septembre 1850.

Ton SILVIO.

398.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le livre des lectures pour le mois de Marie ne se trouve pas encore à Turin chez les libraires, à ce que je crois. Ils en feront venir quand le mois de mai approchera ; c'est alors qu'il peut avoir probablement quelque débit. Et encore je doute que dans nos temps , un livre de religion puisse exciter quelque attention. Les esprits ne sont pas portés à ce genre de lectures. Beaucoup de bons livres de piété ne sont nullement remarqués et tombent peu-à-peu dans un oubli complet. On m'a plusieurs fois sollicité à en faire moi-même ; cette raison m'en a détourné. D'ailleurs les bons livres qui existent, suffisent réellement pour la nour-

riture des âmes qui aiment Dieu. L'intention de ceux qui en font de nouveaux est certainement louable, cependant. Tous espèrent être lus et contribuer au bien des âmes ; si le monde n'y fait guères attention, ce n'est pas leur faute.

Je suis bien aise que les fêtes de Quiers ne t'aient pas causé des ennuis, des fatigues. Quant à la pluie que tu as eue sur tes épaules en allant à la messe, tu la méritais, puisque tu avais désiré qu'il plût. Pour comble de châ-timent, tu as aussi été attrapée à la foire. C'est pour t'apprendre ce que l'on gagne à être mé-chante et à invoquer la pluie sur le dos du prochain.

Si nos santés sont quelquefois un peu boi-teuses, nos jambes ne le sont pas, et nous fai-sons de petites promenades qui nous tiennent suffisamment en exercice. Ne néglige pas non plus cet exercice salulaire, la nymphe a raison de t'y engager.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

7 Septembre 1850.

Ton SILVIO.

399.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Oui , nous en sommes sûrs , en demandant nous recevrons ; le Seigneur l'a dit, et il aime que nos demandes lui soient présentées par son aimable Mère. Tu as raison, les grâces qu'elle dispense sont nombreuses, quoique nous ne les connaissions pas toujours. Ranimons donc sans cesse notre confiance, en dépit des désordres que nous voyons dans le monde. Le mal que commettent les méchants devient même salutaire en exerçant la vertu des fidèles, et il n'y a pas de doute que les prières de ces fidèles attirent ensuite à beaucoup de méchants la grâce du repentir. Un riche Monsieur coupable de grandes iniquités vient de mourir dans les sentiments du repentir le plus édifiant. On aurait crû que sa conversion était impossible. Mais une sœur religieuse priait pour lui. Il a dit en mourant que c'étaient les prières de sa sœur qui le sauvaient de l'enfer. En toute sa vie le malheureux impie s'était moqué de cette sœur comme d'une sotte ! Oh ! que la sottise de la Croix est belle et généreuse ! ses vengeances sont sublimes. Jésus nous les a enseignées. En attendant, je voudrais aussi que le monde allât

un peu mieux et que nos embarras avec le S.^t Siège vinssent à cesser. On avait fait croire que tout s'arrangerait bientôt ; maintenant cette nouvelle est démentie. Il paraît que cet arrangement sera une affaire longue. Voilà les bruits actuels, et par conséquent la sortie de l' Archevêque est retardée, qui sait jusques à quand !

Soigne ta chère santé , les nôtres ne vont pas mal. Nous sommes habillés en hiver, car les Alpes nous envoient des zéphirs très piquants. Garantis-toi du froid comme nous et porte-toi bien. — Le projet d'aller te demander un jour à déjeuner, n'a plus aucune probabilité , à ce qu' il me semble. Bien des choses aux Daviso.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

11 Septembre 1850.

Ton SILVIO.

400.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Comtesse de Sambuy qui a été à Rimini et a vu le miracle, en parla ici un de ces jours. Cela fit aussitôt revenir le projet de ce voyage ; Madame la Marquise et Monsieur son frère en ont été occupés quelques

jours et ils se seraient volontiers disposés au départ ; mais des réflexions survenues sur l'état des choses actuelles et sur quelques affaires , ont de nouveau fait différer l'exécution de ce projet. Ils pensent pouvoir plus convenablement l'effectuer au printemps. S'ils étaient partis, je serais resté, et j'aurais été passer auprès de toi les deux mois de leur absence. Il paraît donc que j'aurai ce plaisir-là ce printemps ; cela vaudra peut-être encore mieux.

Avant-hier Madame la Marquise a donné l'examen aux Juliettes et a été contente des résultats. Ces petites filles montrent en général de la bonne volonté et savent apprécier leur position heureuse.

Je n'ai rien à t'apprendre si ce n'est que nous nous portons tous à notre ordinaire, ce qui veut dire assez bien, sans compter les petites douleurs de tête, de dents, d'épaules, d'échine, d'estomac, de foie, de rate, de reins, de jambes, et de pieds. Ces bagatelles ne sont que rhûmes, goutte, rhûmatismes, migraines, sciatiques, maux de veines, maux d'artères, maux de nerfs, maux de muscles, etc. etc., charmant cortège de notre âge vénérable. On adoucit cela avec des globules homéopathiques et quelque dose de patience. Adieu. Bien des choses à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

14 Septembre 1850.

Ton SILVIO.

401.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Remercions Dieu de ce que l'Archevêque a été enfin sorti de Fenestrelles et mis en liberté. J'appelle cela liberté, quoiqu'il n'ait pas celle de rester dans le pays. On a voulu le trouver coupable de semer la révolte dans le pays et on l'a condamné à l'exil. Une voiture a été envoyée le prendre, on l'a conduit aux frontières, et chassé. À la bonne heure ; je suis content de le voir hors de cage. Mille consolations l'entourent à présent ; tout le monde s'empresse de lui témoigner son respect. Je pense qu'il ne s'arrêtera pas beaucoup en France et qu'il s'embarquera bientôt pour Rome. Le théol. Daviso est avec lui, ou est-il revenu chez sa mère ? Je me réjouis aussi de sa délivrance, car je craignais que sa santé délicate pût résister à une longue captivité, surtout sur ces froides montagnes. La mère et ses sœurs seront bien consolées, ainsi que Magna et toute sa famille.

Bien des choses à toute celle-ci. Adieu. Nos

santés vont comme à l'ordinaire ; soigne la tienne qui m'est très chère. Je t'embrasse de tout mon cœur.

29 Septembre 1850.

Ton SILVIO.

402.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans ta lettre du 29 tu te jugeais peut-être sévèrement te trouvant inégale, faible et peu amie des souffrances. Ces défauts nous les avons tous jusqu'à un certain point, même en nous exerçant à faire dans notre conduite des actes d'égalité, de force et de conformité à la volonté divine. L'essentiel c'est de ne pas oublier ces actes, tâchant tous les jours de les mettre en pratique. Dieu fait le reste en nous aidant à porter nos croix et en nous pardonnant sans cesse nos petits mouvements de mauvaise humeur ou de lâcheté. Il voit bien que nous les combattons, et qu'après nos sottes grimaces, nous nous rangeons le mieux que nous le pouvons au nombre des enfants soumis qui boivent de bonne grâce le médecines amères que sa main paternelle nous présente. Quant

à moi , je l'avoue , je voudrais qu' il ne me donnât jamais que des douceurs.

Dans ta lettre du 30 tu supposes encore que j'aie sur moi une collection parfaite de tous les maux. Non, ce ne fut pas en te parlant de moi seul, mais en te parlant de Madame la Marquise, de son frère et de moi que je te fis cette petite énumération de douleurs rhumatiques, artritiques, etc. etc., qui se succèdent ou s' entrelacent pour nous faire un peu de guerre. Je n'en ai qu'une petite part fort discrète.

Monseigneur est honoré, fêté, partout où il passe, partout où il s'arrête. Je ne sais rien de plus. — Louons Dieu et mettons en Dieu toutes nos espérances.

Bien des choses à la maison Daviso. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

2 Octobre 1850.

Ton SILVIO.

403.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Puisqu' il y a encore quelques belles journées nous restons jusque après S.^{te} Thérèse. Quand nous serons à Turin, des jours passa-

bles nous souriront encore assez pour que j'aie le plaisir d'aller te donner le bonjour. Je me porte à mon ordinaire ; le plus malade est monsieur le Marquis de Colbert qui, avec un air de grande santé, a une sciatique qui le tourmente beaucoup. Madame la Marquise a des souffrances qu'elle est accoutumée à supporter, et qui lui laissent toute son activité, comme si elle avait 25 ans. Les tribulations ne lui manquent pas ; elle les offre à Dieu et prend courage. On parle de nouvelles mesures contre plusieurs Maisons Religieuses. Tu comprends qu'elle a des sollicitudes pour S.^{te} Anne, etc.

Il n'y a encore aucune apparence que les affaires de notre gouvernement avec Rome s'arrangent. Tout va lentement, excepté la perversité et le désordre. Entre autres, il y a tant de voleurs de toute part, et même à bandes nombreuses, que l'on ne sait comment en délivrer le pays. Oh le beau siècle ! et les habiles héros qui réforment si bien la société ! Gloire immortelle à Gioberti et à tous les bavards politiques qui nous ont promis tant de bonheur ! pauvre grands enfants qui se sont imaginé d'être de grands hommes ! — Mais que Dieu ait pitié d'eux et de nous. Espérons que peu-à-peu les lois justes et les hommes vraiment habiles apportent remède à tout ce désordre. Il faut sans doute du temps. Tâchons de vieillir pour voir tout cela.

En attendant je te souhaite de bonnes ven-

danges, santé et gaieté. Bien des choses à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

9 Octobre 1850.

Ton SILVIO.

404.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Aujourd'hui je voulais t'envoyer deux numéros de la *Campana*, mais on ne donnera le dernier que plus tard, et je t'en envoie un pour cette fois afin qu'il ne devienne pas trop rance. — Je joins au paquet un *saggio storico* sur le sanctuaire de la Mellea (1), où l'on a célébré une grande fête il y a deux mois; tu trouveras une petite ode à la S.^{te} Vierge d'un auteur que tu connais.

Au lieu d'une pluie passagère, comme je l'espérais, il me paraît qu'elle a pris goût à nous arroser. Mais après la pluie le beau temps vient toujours, et je tâcherai d'en profiter pour aller encore admirer l'esca-

(1) Questo santuario trovasi presso Farigliano nella Diocesi di Mondovì.

lier, les murs et toutes vos merveilles, mais surtout pour avoir le plaisir de te voir. — Nous n'avons d'autre nouvelle que la pendaison de deux brigands. Que Dieu leur pardonne les crimes qu'ils ont commis ! On dit que ces malheureux s'étaient abandonnés au beau métier de voler, de tuer et d'incendier, persuadés que le progrès protégeait les voleurs et les homicides, voyant que depuis le progrès il y a tant de crimes impunis. Il faut avouer que dans cette horrible persuasion, ils n'avaient pas tout-à-fait tort.

Mille choses à toute l'excellente famille Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

24 Octobre 1850.

Ton SILVIO.

405.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Quand le Baron vint l'autre jour pour me féliciter je crus qu'on lui avait conté une fable ; j'appris ensuite par la gazette la réalité de cette nomination. Le ministre me la confirma par une lettre. — Nous savons ce que valent les vains honneurs du monde, mais nous de-

vons cependant être reconnaissants de tout ce qui est une preuve de bienveillance. Quant à la partie pécuniaire, cette agrégation à l'Ordre civil de Savoie ne m'ajoute rien, jouissant déjà, par un décret du Roi Charles Albert, de la pension de 600 fr. sur la caisse du dit Ordre. Pension dont le paiement m'est continué de nouveau, après les petits retards que la guerre et les calamités avaient causés. — C'est tout ce que j'ai à te dire. — Ma santé va bien, soigne la tienne, aimons-nous. Je t'embrasse vite vite de tout mon cœur et je fais le paquet.

27 Novembre 1850.

Ton SILVIO.

406.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dimanche j'ai été chez le Ministre, d'après l'invitation que j'en avais eue, et j'ai prêté serment comme chevalier de l'Ordre civil de Savoie. Ce serment fixé dans les Réglements de l'Ordre, est dans des termes parfaitement convenables.

En t'annonçant l'accomplissement de cette

formalité solennelle, je veux aussi te dire une drôle de rencontre qui a eu lieu à cette occasion et qui s'est très bien passée. — J'arrivai au Ministère à 10 heures, qui était l'heure indiquée. Le Ministre n'y étant pas encore, on me fit entrer dans une salle pour l'attendre. Un beau vieux prêtre d'une taille majestueuse était là assis. Il se leva aussitôt, et d'un pas chancelant d'homme infirme il me vint à la rencontre me demandant comment je me portais. Ses regards et sa voix, pauvre homme ! me paraissaient exprimer de la confusion et de la peine. Je n'eus pas, je t'assure, le moindre moment de malveillance, et au contraire mon cœur le plaignait. Ce vieillard avec son air respectable ; portant un habit neuf et la décoration sur la poitrine, pouvait être pris pour un prélat. Sa figure maigre, pâle, souffrante, son nez aquilin, son expression un peu indécise et troublée, mais spirituelle, avaient quelque chose de convulsif, de douloureux. Je ne fus pas surpris de le voir, car je savais qu'il avait été nommé chevalier avec moi. Tu comprends que c'était notre ami l'abbé Casalis. Je répondis à sa politesse, nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Il me parla de sa misérable santé et de son vieux âge ; il a dix ans plus que moi. Il me dit le malheur qu'il a de ne pouvoir presque plus marcher ; depuis longtemps il ne peut sortir de chez lui qu'en chaise-à-porteur. Qui sait ce qui se pas-



sait dans son âme ? regrettait-il d' avoir écrit et publié des injures contre moi qui ne l' avais jamais offensé ? Je n' en sais rien, mais je remercie Dieu de n' avoir eu pour cet homme que des pensées de compassion, et de ne lui avoir rien dit qui ait pu lui faire de la peine. Pour mieux le tranquilliser , je ne lui parlai que de quelques sujets indifférents , et nous causâmes comme deux littérateurs qui se respectent réciproquement. — On nous pria enfin d' entrer chez le Ministre ; je me mis à genou comme le Ministre m' expliqua qu' il fallait faire, et je prêtai le serment. L' Abbé Casalis en fit autant , et après quelques politesses avec ces Messieurs, nous nous en allâmes. J' accompagnai le pauvre vieillard jusqu' à sa chaise-à-porteur , et après notre salut de séparation je pensai : Nous ne sommes pas bien loin de la tombe ni lui ni moi ; que Dieu nous fasse miséricorde à tous les deux !

Je t' embrasse de tout mon cœur. Bien des choses aux Daviso. Adieu. Nos santés ne vont pas mal, soigne la tienne.

11 Décembre 1850.

Ton SILVIO.

407.

A sua sorella Giuseppina

Ma chère Joséphine,

Merci de ta bonne lettre de samedi. — Je sais que le th. Daviso doit arriver ; ce sera une grande consolation pour sa mère et ses sœurs. Le plaisir de les revoir , ainsi que de revoir tous ses parents et amis, lui sera sensible. On dit que sa santé avait souffert ; l'air du pays lui fera du bien. Nous avons justement passé une partie considérable de l'hiver, et les jours s'allongent nous montrant le retour peu éloigné du printemps.

Le vol commis à Turin dans la Maison des Rosines te sera connu. Le coupable, est, dit-on , un des employés des Rosines. Selon les uns , la somme emportée est grande , mais d'autres disent qu'elle n'est que de 1000 francs. Les pauvres Chartreux de Collegno ont aussi eu leur voleur ; ce fut malheureusement un de leur Ordre qui eut l'impudence de renoncer à ses vœux se déclarant partisan du progrès. Il nia d'avoir volé, mais on dit qu'il y a des preuves de son crime et qu'on l'a arrêté.

Ta lettre m'apprend que parmi nos trépassés , nous comptons maintenant Margue-

rite. Prions aussi pour elle , et espérons que la foi et la résignation l' aient aidée a bien mourir. Dieu accepte toute âme, quelque ignorante qu' elle soit, quand à la dernière heure, elle se donne chrétiennement à lui. Je pense avec compassion aux tristesses qu' elle aura eues, de ne plus être à Quiers, assistée, consolée , secourue par ta bienveillance charitable. Pauvre vieille fille ! Mais ces tristesses et ces misères lui auront servi de Purgatoire , pour pouvoir passer de là dans la maison du Père Céleste où toutes les âmes qui y sont reçues trouvent le bonheur. — Elle se souviendra de toi et de moi, et en bonne servante elle tâchera de nous servir mieux qu' elle ne le faisait sur la terre, quand elle était si bornée d' intelligence. — Nous aurons du plaisir en Paradis à la revoir sans son ancienne bêtise et sans son ancienne laideur. Pauvre Marguerite ! elle avait bien besoin de mourir pour aquérir de l' esprit ; mais son cœur n' était pas mauvais. — As-tu su des détails sur sa mort ? l' a-t-on administrée ?

Adieu. Bien des choses aux Daviso. Je t' embrasse de tout mon cœur.

27 Janvier 1851.

Ton SILVIO.

408.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Les premiers essais t'ayant coûté 36 heures de mal de tête, je crains bien que, malgré ta bonne volonté, tu ne puisses pas remplir ces fonctions. Ne t'expose pas à souffrir, je t'en prie; on n'est pas obligé à faire ce qui rendrait malade. Renonces-y, si tu continues à souffrir ainsi. — Tu fais bien de rendre justice à une bonne Juive. Nous devons aimer notre prochain quel qu'il soit et prier pour lui. Ce n'est pas à nous à juger du degré de miséricorde qu'une âme peut obtenir de Dieu. Car la grâce divine peut éclairer toute âme qui est encore en ce monde. Et qui sait combien, ayant pratiqué des vertus sincères, reçoivent, même à leur agonie, une lumière qui les convertit et les fait passer, sans que les autres s'en aperçoivent, au baptême de désir, qui leur ouvre le ciel ! Ils deviennent en mourant des enfants de cette Église hors de laquelle il n'y a point de salut. — Adorons ces mystères du bon Dieu et prions-le d'étendre son Église de toutes les manières, visiblement et invisiblement. Dans ta condescendance à être Visitatrice, il y a un esprit d'obligeance et de charité. C'est un mé-

rite. Je vois cependant comme toi , que ces fonctions de visitatrice pourraient fort bien s'épargner, sans que les écoles y perdissent rien. C'est un des jolis rêves que la bonne intention se plaît à faire. Tu sai en sourire, mais tu t'y prêtes aimablement comme a d'autres convenances que la charité engage à suivre. Je te le répète pourtant : Mesure tes forces, et s'il le faut, quitte cette croix-là ; tu en as assez d'autres.

Adieu. Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

7 Février 1851.

Ton SILVIO.

409.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Avant-hier je reçus la lettre ci-jointe de François. Le bon Prêtre D. Cornara dont il parle, est celui qui lui donna l'hospitalité quand François vit qu'il aurait trop attiré les yeux, s'il était resté dans la Maison Barol, sur laquelle les persécuteurs dirigeaient déjà les tumultes. D. Cornara est un homme gros, gras, riant, imperturbable ; nul danger l'effraya. C'est un

prêtre dévoué au bien. Il est maintenant Aumônier d'un régiment ; officiers et soldats l'aiment. À la malheureuse guerre de l'indépendance, il était tout compassion, tout zèle pour les âmes et pour les corps. Il a eu la croix de S.^t Maurice. Sa charité est toujours assaisonnée par un peu de gaieté. Tu vois qu'il mérite l'attachement que François a pour lui. Vive les braves gens ! vive aussi les méchants, mais que le bon Dieu les éclaire et les convertisse !

Mon rhûme est discret. Je penche pour l'opinion des juifs, car les rhûmes nous délivrent d'une quantité d'humeurs. Jouissons donc du doux plaisir de tousser. Cela ne m'empêche pas de me soigner convenablement ; c'est ce que je te recommande aussi.

Bien des choses à la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Samedi, 1 Mars 1851.

Ton SILVIO.

410.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'excellent cœur avec lequel tu pries saint Sylve pour moi, vaut mieux que tous les bouquets. Je te remercie de toute mon âme. — La bonne M.^{me} Barberis qui m'a apporté hier ton paquet m'a dit la mort bien chrétienne de son vieux père. Elle m'a parlé aussi du testament raisonnable qu'il a fait et dont elle est contente pour la part qui lui revient. — Est-ce une somme de quelque considération ? — La veuve du défunt est à présent très malade, à ce que M.^{me} Barberis m'a dit. — Voici l'écriture que je te renvoie signée. Il me semble que les conditions y sont bien détaillées. Que Dieu daigne bénir nos petits intérêts, notre santé, nos contentements et nos croix ! Tu as raison, c'est notre faiblesse qui nous empêche d'aimer celles-ci. Je ne suis pas plus fort que toi, ma chère, je ne les aime point du tout. Mais le bon Dieu a pitié de la faiblesse humaine ; il demande seulement que nous recevions avec résignation les croix qu'il nous donne, quoique nous n'en ayons guères envie. — La Gallina prendra patience, je ne fais pas de poésies. Je refuse continuellement aux uns et

aux autres , car dans notre pays il y a cette drôle de folie , de se faire fabriquer des *vers* on ne sait pourquoi , si l'on trouve un versificateur qui veuille perdre ainsi son temps. Je reçois bien souvent de ces demandes. Les braves gens qui les font me paraissent des enfants. Ne pourraient-ils pas envoyer leurs bouquets sans vers ?

Bien des choses aux Daviso. Leurs heureux époux sont-ils revenus de leur voyage ? — Je t'embrasse de tout mon cœur.

21 Avril 1851.

Ton SILVIO.

411.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Fêtons dévotement demain notre aimable Protecteur S.^t Joseph ; pensons souvent à lui et à notre Reine Céleste qui n'est pas jalouse de l'amour que nous portons à Celui qui l'a protégée elle-même. — Je demande à l'un et à l'autre de t'obtenir de Jésus une infinité de grâces, entre autres la santé. Aujourd'hui c'est le jour de S.^t Job ; nous avons besoin qu'il augmente un peu notre patience. Mais peut-

être tu en es assez fournie ; non pas moi, et s'il veut bien m'en donner, il me rendra grand service. — Madame la Marquise et son Refuge sont en dévotion et solennité aujourd'hui pour S.^{te} Fortunule, jeune Martyre qui est une des Protectrices de cet Établissement ; son saint Corps y a été apporté de Rome par M.^{me} la Marquise. — Voilà tout ce que nous avons de plus consolant, les pensées qui nous élèvent au Ciel et qui nous donnent un petit avant-goût du bonheur de l'éternité. Réjouissons-nous donc dans le Seigneur !

Bien des choses à toute la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur aux pieds de Jésus, de la S.^{te} Vierge, et de S.^t Joseph.

10 Mai 1851.

Ton SILVIO.

412.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce que tu m'écris sur ce qui nous a affligé, ne me laisse aucune remarque à te faire. Je me borne à prier Dieu de t'aider toujours, d'adoucir ton chagrin et de conserver ta santé. — Je t'envoie une lettre de François. Tu verras qu'il y est question d'une grande famille qui

est tombée récemment en ruine. Plusieurs de ces cas se répètent dans nos jours et sont des conséquences des renversements politiques. On voit des fortunes qui paraissaient colossales (et qui l'étaient) s'ébranler et disparaître, par des secousses que l'on n'avait jamais prévues; car la nécessité de payer des sommes, de vendre des terres pour payer, de faire des emprunts, de ne pas pouvoir se faire payer par les débiteurs, fait précipiter dans un abîme de dettes. Tu ignores ces choses-là, moi je les vois de près. Nous sommes dans une époque où l'avenir des fortunes est rempli d'incertitude. Que ceci te fasse faire des réflexions, ma chère, pour comprendre toujours plus l'importance de ne pas s'écarter des règles d'une sage économie, selon la condition où chacun se trouve. — Ne vivons pas dans une lâche crainte, mais ne rejetons pas les craintes salutaires de la prévoyance pour conserver, avec humilité et reconnaissance, les dons temporels que la bonté de Dieu nous accorde.

La santé de Madame la Marquise ne fait pas encore des progrès bien sensibles. — Prions. Je t'embrasse de tout mon cœur.

25 Juin 1851.

Ton SILVIO

413.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai pensé que ce n'était pas nécessaire que tu écrivisses à Madame la Marquise. Je lui ai dit moi-même que votre association fait une loterie, cherche des dons pour cet objet etc. — Elle va donner quelque chose, je ne sais si un coussin ou autre. — Le Baron Daviso m'avait déjà parlé de cette loterie et m'avait donné de ces lettres imprimées pour les dames, et d'autres papiers. Il allait courant la ville, accompagné d'un jeune-homme chargé d'un gros paquet de ces papiers, destinés à obtenir des dons. Il y a quelques jours, de semblables loteries se faisaient pour Caselle et je ne sais quels autres pays. C'est une persécution de demandes qui pleuvent de toute part sous mille formes charmantes. Je connais des gens qui aiment mieux donner quelque argent quand'ils voient eux-mêmes des misères réelles ; il y en a en abondance qui font pitié. À l'égard de votre loterie, il est convenable, ma chère, que tu te conformes à-peu-près à ce que feront les autres Visitatrices, donnant un objet. Si tu n'as rien que tu puisses offrir, fais acheter un objet qui convienne et donne-le. Je ne veux pas que

tu fasses mauvaise figure ; il faut toujours respecter les convenances et s'y prêter de bonne grâce.

J' ai reçu une lettre d'invitation pour contribuer au renouvellement d' Église que l' on veut faire à Notre Dame *de la Scala*. On m'écrit que l'on m'enverra le papier où les contribuants sont priés de se signer. J'attends donc ce papier. Permits-moi de revenir sur le devoir que tu veux te faire d'une parfaite économie. Souviens-toi que la bonne règle n'approuve pas les excès ; n'épargne qu'avec sagesse ; administre selon la prudence, mais ne te prive jamais de ce que le soin de ta santé peut exiger. C'est dans cette vue que je te conseille de faire tes courses à la cascine sur une humble monture de Nazareth. Elle ne coûte pas beaucoup, et il ne faut pas avoir la faiblesse de rougir de cette monture. Il y a des dames qui prennent leur parti et qui s'en servent, ne faisant aucune attention à quelque sotte moquerie d'un passant. On doit être supérieur à cela. Réfléchis à mon conseil et suis-le librement, je t'en prie, pour t'éviter des fatigues nuisibles et des maladies.

Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

1^{er} Juillet 1851.

Ton SILVIO.

414.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai le plaisir de t'annoncer pour votre loterie deux objets que Madame la Marquise m'a remis. L'un est une théière, l'autre une rose en soie sur fil de fer avec boutons et feuilles, ayant des crochets pour y attachèr une montre ou ce que l'on voudra. — Dis-moi si M.^{eur} le Baron se charge de retirer ces objets, ou si je dois les envoyer à l'avocat Berardi. — Je voudrais bien aller moi-même t'apporter ceci, mais j'ai encore quelque dérangement de santé et le médecin me tient sous son empire jusqu'à ce qu'il soit plus content. À propos du désir que j'ai d'aller te donner un bonjour quand je le pourrai, je te préviens que je veux que tu me reçoives comme les autres fois, sans te laisser agiter par le chagrin que nous avons. Les émotions pénibles me font mal, elles n'ont aucune utilité ; il est sage de nous les épargner. Religion et raison s'accordent à nous conseiller le calme et l'allure franche, simple d'une bonne amitié chrétienne portant nos croix avec patience pour l'amour de Dieu.

J'ai crû devoir t'en prévenir, mais des motifs de santé me retiennent, ma venue ne sera

pas avant quinze jours, pour le moins, d'après toutes les apparences. — La santé de Madame la Marquise va lentement aussi. — Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

3 Juillet 1851.

Ton SILVIO.

415.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu l'autre jour ta lettre du 2 et hier la dernière. Tu dis fort bien : s'il faut que tu donnes quelque autre chose pour la loterie, tu peux donner le cordon à sonnette.

Madame la Marquise en offrant des objets pour les loteries, met toujours la condition que ses dons ne portent pas son nom, mais simplement N. N. Les catalogues pompeux ne sont pas de son goût. Je t'en avertis, afin que son désir soit rempli. Je le dirai aussi à M.^{eur} le Baron lorsqu'il viendra retirer la théière et le petit bouquet. Nos santé vont tout doucement; je me lève, je sors, mais souvent je respire mal. Ce ne sont que des souffrances nerveuses.

Prenons patience ; que de gens souffrent plus que nous ! Bien des choses aux Daviso. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

6 Juillet 1851.

Ton SILVIO.

416.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J' ai reçu ta lettre du 3 puis celle du jour de S.^t Dominique. Interprète pour ton cœur ce que le mien voudrait toujours te faire sentir : c'est que je désire que ton chagrin s'adoucisse. La maladie des raisins s' est étendue partout avec rapidité mais plus ou moins. Il y a des vignes ruinées, d'autres ont peu de dommage. — On prétend qu'il faut vite détruire ce qui est déjà gâté , et qu' il faut ôter beaucoup de feuilles, afin de donner passage au soleil et à l'air. Mais je crois que personne ne sait guères quel parti prendre pour une calamité si nouvelle et si peu comprise. Espérons que cela ne fasse pas trop de ravage. Les imaginations agrandissent quelque fois les choses par épouvante. — En nous occupant des intérêts de la terre , élevons souvent notre âme plus haut ,

car la vie est bien courte et n'est qu'une épreuve. Humilité, résignation et saint amour sont les grâces que tu désires acquérir. Tu as raison et je me joins à toi ; prions dans cette vue l'un pour l'autre. Avec ces trois vertus, nous aurons tout. — Ainsi soit-il. — J'approuve ce que tu me dis au sujet de la demande pour les fêtes. Mets un écu dans la bourse et accompagne ce petit don de toute ta bonne grâce, ajoutant que nous ne pouvons pas faire davantage.

Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

6 Août 1851.

Ton SILVIO.

417.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta lettre va à merveille. — Je n'ai rien de nouveau à te dire, si ce n'est que l'on dit toujours blanc et noir de la maladie du raisin, les uns la craignant, les autres assurant qu'elle est fort peu de chose. — Un autre grand sujet de discours, c'est le brigand Mottino, *ex-ber-sagliere*. Son petit royaume est vers Casal,

Verceil, Canavès, etc. Il parcourt ces campagnes, tantôt accompagné de sa valeureuse bande, tantôt apparaissant tout seul et se faisant donner tout ce qu'il veut. Les paysans craignent de l'irriter et le respectent ; il leur donne souvent de l'argent et se fait parmi eux des amis. Il dit qu'il ne veut rien prendre qu'aux riches ou à ceux qui se manifestent ses adversaires. Il a été dernièrement tout seul à une maison de campagne où était la Comtesse de Cagliano. Elle l'a bien reçu ; la crainte que l'on a d'être incendié ou massacré par sa bande lui fait trouver partout un bon accueil. Il a demandé à manger, à boire, à changer d'habit. C'est tout ce qu'il voulait. Il prétend qu'il a de l'argent en abondance ; il n'a accepté de la Comtesse de Cagliano qu'un écu, et cet écu il l'a donné en sortant au jardinier. Les carabiniers le cherchent avec activité, dit-on, et malgré son extrême adresse ils le prendront s'il reste dans le pays. — Je suis bien aise qu'il ne parcoure ni les approches de Quiers, ni la colline de Moncalier. Nous irons à la vigne la semaine prochaine. Adieu. Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

21 Août 1851.

Ton SILVIO.

418.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Quoique je n'aie pu t'avertir de notre venue, tout a été bien. Madame la Marquise a été contente de ton bon accueil, elle a trouvé que la maison est fort propre, que tu es charmante, que la nymphe a bien soin des chambres, cabinet etc. Comme elle aime beaucoup la propreté, elle a été satisfaite de l'y trouver. Les rues de Quiers l'ont un peu fatiguée, mais sans cependant qu'elle en ait souffert. Elle a eu du plaisir d'assister à la Messe et très commodément dans un *coretto*, grâce à la bonté de Monseigneur Fantini. Elle a été bien reconnaissante de l'aimable politesse de tout le monde, et nommément de M.^{eur} le Ch. Ramello. Dis-le lui, et joins-y aussi mes respects et mes remerciements. — En nous en allant nous avons eu une température d'automne, mais assez chaude, et nous sommes arrivés à la vigne bien portants. Il me semble que tu ne pourras te dispenser de venir passer deux au trois jours ici. Il faut prendre cette belle résolution dès que tu le pourras, dans quelques jours, sans attendre qu'il fasse froid. Tu aimes Madame la Marquise, tu vois combien

elle est bonne, tu seras enchantée de venir la voir, et elle te recevra avec son excellent cœur. Tu viendras avec la nymphe, puisque Madame la Marquise a eu la bonté de te le dire. Pour venir, ne regarde pas à la dépense. Prends une voiture pour vous deux, et explique que tu veux être conduite *jusqu'à la vigne Barol*, car de Moncalier à la vigne il y a une montée trop longue pour venir à pied. Tu pourrais faire cet aimable voyage lundi ou mardi; souviens-toi de prendre un sac avec tes petites affaires pour passer ici deux ou trois jours. Cela est convenable; moque-toi de ta sauvagerie et donne-lui congé. Adieu. Exprime à toute la bonne famille Daviso le regret que j'ai eu de ne pas la voir. Je t'embrasse de tout mon cœur.

3 Septembre 1851.

Ton SILVIO.

419.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai déjà ta bonne lettre, tu es bien gentille de m'avoir donné si promptement de tes nouvelles. Je comprends ton bonheur d'avoir vu

de près combien Madame la Marquise est bonne; tu le savais, mais tu le sais mieux à présent; tu l'aimais, mais tu l'aimes encore davantage. Son cœur devine notre reconnaissance, mais ni toi ni moi, nous n'avons le talent de la lui exprimer. Ce matin étant allée à Turin, elle s'est souvenue de toi au milieu de ses affaires; elle a pris pour toi le livre dont elle t'avait parlé : *les Visites au S.^t S.* Serre-le bien sur ton cœur, il est précieux; ensuite prie, prie bien, prie toujours pour notre incomparable Bienfaitrice. Chargeons le bon Dieu de la récompenser de toutes ses bontés et aimons-le de tout notre cœur; nous ne l'aimerons jamais assez. Elle est un peu plus souffrante que ces jours passés, elle se fatigue trop, et toujours pour faire du bien. Demandons pour elle une meilleure santé, forces, consolations, des grâces sans nombre. — Et ta santé n'a-t-elle pas été un peu éprouvée par ces secousses du wagon et de l'*omnibus*? tu ne me dis rien de ta pauvre tête? T'a-t-elle permis de souper hier au soir? Mais comment la nymphe t'aura-t-elle improvisé un souper? Soigne-toi, et j'en fais autant pour te faire plaisir. Adieu.

12 Septembre 1851.

Ton SILVIO.

420.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'avais reçu hier à la vigne ta bonne lettre, je l'avais fait voir à Madame la Marquise; elle était contente de t'avoir fait plaisir. — Une lettre moins agréable de Mottino arrive peu de moments après, avec injonction de lui envoyer 1500 fr., en or, explication etc. etc. puis des menaces de venir une nuit avec sa bande, si la somme ne lui était pas envoyée. Madame la Marquise a jugé à propos de quitter la vigne, et nous sommes venus aussitôt à Turin. Elle ne s'est pas effrayée, mais elle a pensé qu'il était prudent de ne pas rester à la campagne, exposée à de semblables injonctions et surprises, soit que celui qui a écrit cette lettre soit vraiment Mottino, ou que ce soit un autre qui prend son nom. — Je n'aurais pas voulu que ceci arrivât quand tu étais avec nous ces jours passés; cela t'aurait donné de l'inquiétude. Nous sommes, comme tu vois, dans d'heureux temps! Mottino et ses gens font ce qu'ils veulent, vont, viennent, demandant impérieusement; ils se moquent des lois. Le demandeur des 1500 fr. s'est trompé en s'imaginant de les obtenir; mais ses menaces ne sont pas

moins désagréables. Si nous étions restés à la vigne il les aurait probablement continuées, croyant vaincre par la persistance et la terreur ; il vaut mieux éviter ces ennuis. Grâce à Dieu ceci s'est passé sans donner du trouble à Madame la Marquise , elle n'en a pas souffert. Avant de partir, elle a écrit quelques mots à la Reine pour l'informer de la cause de son départ. Le Roi a donné des ordres; les carabiniers sont en activité sur la colline.

J'achève ma lettre après avoir été à la vigne quelques heures pour faire faire les malles , les paquets. — Je suis revenu en bonne santé; il n'y a rien eu de nouveau à la vigne pendant la nuit. Hier au soir après le départ de Madame la Marquise, la Reine a eu la bonté d'envoyer aux Juliettes un Valet-de-pied leur dire de ne pas s'inquiéter, les assurant que les carabiniers veilleront pour que rien de malheureux ne leur arrive. Cette assurance a tranquillisé les Sœurs et les filles , qui n'étaient pas sans un peu de frayeur.

Bien des choses aux Daviso. Adieu. Soigne ta santé.

16 Septembre 1851.

Ton SILVIO.

421.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise est bien aise que le feston qu'elle t'a appris à faire ait eu du succès auprès de tes aimables amies, M.^{elles} Daviso. Tu as mieux fait d'apprendre ce joli petit ouvrage que le jeu de la *bête* dont tu n'aurais tiré aucune satisfaction, et que l'on peut fort bien ignorer sans regret, surtout quand on n'a jamais l'occasion de jouer.

Un projet inattendu de voyage paraît occuper Mad. la Marquise. Ce n'est encore qu'une idée vague, mais assez susceptible de devenir bientôt une réalité. Un Évêque fort éloigné désire avoir de Madame la Marquise quelques Madeleines qui se chargent d'établir un Refuge de Repenties. Elle est disposée à les accorder, et ces bonnes Madeleines vont volontiers. Voilà un motif de voyage pour leur Fondatrice, si sa santé le lui permet ; il semble que oui , malgré quelques souffrances qui lui sont survenues. — Si le projet se réalise elle pense me conduire avec elle ; dans ce cas j'irais voir François, et ce serait pour moi un grand plaisir. À présent je ne sais pas te dire davantage : l'indécision ne sera cependant pas bien longue. En cas de

départ il vaudra mieux s'y déterminer pendant que la saison est encore bonne, et nous pourrions partir dans la première moitié d'octobre. — Je n'ai pas besoin de te dire, qu'avec le plaisir que j'aurais d'aller faire une visite à François, il se mêlerait aussi le regret de m'éloigner de toi jusqu'au printemps. Mais conformons-nous tranquillement à la sainte volonté de Dieu ; nous savons qu'il nous aime, et notre confiance en lui doit être parfaite. Tout sera pour le mieux. — Bien des choses aux Daviso. Je t'aime de tout mon cœur.

24 Septembre 1851.

Ton SILVIO.

422.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Lettre sur lettre. C'est pour te dire que la résolution est prise de faire le voyage dont je t'ai écrit hier. Nous partirons dans dix ou douze jours. Nous ferons le voyage par terre, nous passerons une ou deux semaines en Toscane, puis nous irons à Rome. Madame la Marquise à qui j'ai dit que je désirais aller te donner le bonjour, veut qu'au lieu de cela tu fasses

une course à Turin. Viens donc passer deux ou trois jours ici avec ta nymphe ; tu sais que tu seras la bienvenue. Je suis fâché de la peine que cela te donne, ma chère, mais si ta santé te le permet, il faut que tu viennes ; Madame la Marquise dit que si je vais moi-même à Quiers, je reviens comme d'autres fois , enrhumé. Elle veut que je me conserve bien-portant pour le voyage. D'ailleurs elle peut avoir quelque occupation à me donner , quelques lettres à écrire , etc. — Viens ou tout-de-suite, ou au commencement de la semaine prochaine. Notre projet est de partir le 5 ou le 6 d'octobre. — Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. Je suis de tout mon cœur

25 Septembre 1851.

Ton SILVIO.

423.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu m'as fait plaisir de m'écrire tout de suite ; je remercie Dieu de ton bon voyage , malgré un peu de souffrance, dont je serais cependant plus content que tu n'eusses pas un brin. J'es-

père que les effets pénibles de l' *omnibus* se seront dissipés en te reposant. Je demande toujours à Dieu de soutenir ta santé et de la renforcer , te délivrant surtout de tes maux de tête. Mes prières pour toi ne sont que des actes de restitution, car je sais que l'appui de tes prières ne me manque pas. — J' ai rapporté tes expressions à Madame la Marquise ; elle t'aime bien, elle est enchantée que tu l'aimes aussi, sans que ton affection pour elle ait besoin de *tire-bouchon*. — Sa santé est suffisante, mais un peu faible encore. La mienne est assez bonne. Le voyage nous fera du bien à tous les trois, nous dit le docteur. J'entends, elle, D. Ponte et moi. Car pour M.^{eur} Burdizzo , il est plus fort que nous. — Nous partons demain matin à 10 heures , est si la santé le permet nous allons droit jusqu' à Gènes. Si Madame la Marquise est trop fatiguée nous coucherons à Novi. Il paraît qu'il n'y a plus à craindre de grandes pluies ; c' est vraiment la bonne saison pour voyager.

Dis à la nymphe que je n'ai pas oublié ses remerciements à Madame la Marquise. Les deux belles nymphes d'ici la saluent et te présentent leurs respects. Adieu. Mille et mille choses à Magna, au Baron, à toute cette excellente famille. Je te souhaite une bonne abondance de toutes les vertus, joie, courage, bonne humeur, patience, prudence, prévoyance, et conformité à la volonté de Dieu. J'invoque sur toi toutes ses lumières,

tous ses secours. Comme la mode nous défend de dire je t'embrasse, je te serre seulement la main de tout mon cœur.

5 Octobre 1851.

Ton SILVIO.

424.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes bonnes prières et tant d'autres semblables aux tiennes, pour Madame la Marquise et pour moi ont été accueillies par la Bonté Divine; notre voyage a été heureux jusqu'ici. Il faut bien que je te dise que Madame la Marquise n'est pas sans quelque souffrance et que j'ai moi-même un peu d'oppression; mais ce sont choses ordinaires. Quant à moi tu sais que ma respiration est sujette à s'embarrasser; c'est ma manière de m'enrhûmer, mais depuis que je fais usage de l'oméopathie, c'est un mal qui ne passe pas les bornes de la discrétion. L'acohit est mon remède. — Nous avons eu le meilleur temps du monde pendant toute la semaine et ce temps délicieux continue. Depuis Gènes jusqu'à Florence c'est une suite de pays charmants, rivage de la mer, collines, monta-

gnes, vallées, tout est beau, tout présente des vues qui plaisent. On veut lire et puis au lieu de lire, on regarde sans cesse, on admire Dieu dans ses œuvres. Quoique tant de charme soit fait pour distraire, tu peux penser que nous n'avons pas oublié de prier, et dans mes faibles prières tu y avais ta bonne part. Je sais que tu en fais autant pour moi et beaucoup mieux. J'aime à m'imaginer combien dans tes prières pour notre excellente bienfaitrice, tu dois éprouver plus de satisfaction depuis que tu la connais davantage. Je suis enchanté que tu en aies eu l'occasion à la vigne et dans le peu de temps que tu as passé dernièrement à Turin. Tu peux ainsi te faire une idée juste de cette âme si élevée, si simple et si chrétienne. — Nous resterons ici, selon toutes les apparences, une quinzaine de jours; je t'ai dit qu'elle est très liée avec la Grande Duchesse Marie, qui est une autre âme toute sainte et toute occupée de charité. Mais que je sois ici ou ailleurs, écris-moi comme si j'étais à Turin; M.^{eur} Viani retirera tes lettres et me les enverra. Écris-moi tous les 8 ou 10 jours, car excepté les expressions du cœur, nous n'avons pas beaucoup de choses à nous écrire pour entretenir une correspondance plus active. — Tu auras fait retirer je pense les 400 fr. que j'avais prié M.^{eur} Viani de remettre pour toi à la personne que tu lui enverrais avec un billet de toi. — Arrivée ici, Madame la Marquise est

allée faire voir quelques Églises à D.^r Ponte et à M.^{eur} Burdizzo ; je suis resté à la maison : un peu de repos me fait du bien , et comme j' ai eu lieu de voir Florence une autre fois je sortirai moins pour mieux respirer. — Adieu, chère Joséphine. Bien des choses à toute la famille Daviso.

Trouvons-nous ensemble tous les jours aux pieds de Jésus et de Marie.

Florence, 12 Octobre 1851.

Ton SILVIO.

425.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te confirme les nouvelles que je t'ai données l'autre jour et je t'envoie ces deux mots par M.^{eur} Burdizzo qui repart demain matin pour Turin. Madame la Marquise passe tous les jours quelques heures chez la Grande Duchesse à Castello qui est une maison de campagne où se trouve à présent la cour. Elle fait d'autres visites, elle en reçoit, elle visite des Églises, des couvents, etc. Son temps est très occupé. D. Ponte et moi nous sommes les moins actifs, à cause, lui d'une douleur rhû-

matique, et moi, d'un peu d'asthme. Nous allons déjà beaucoup mieux tous les deux. Dans huit jours nous partirons pour notre chère Rome; je me fais une vive joie en pensant que je vais revoir notre bon François. — Bien des choses aux Davisos. Je vous souhaite à tous une bonne santé et tout ce que vous pourrez désirer. Madame la Marquise se recommande à tes prières, moi aussi, et je suis avec la tendresse que tu me connais

Florence 15 Octobre 1851.

Ton SILVIO.

426.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Regarde sur la Carte où est Montefiascone et tu m'y verras dans une chambre d'où il y a une très jolie vue, et d'où je viens de voir partir Madame la Marquise pour Bagnorea. C'est un court voyage. Elle verra son nouvel établissement de Sœurs de S.^{te} Anne et M.^{gr} l'Évêque, s'arrêtera quelques heures, puis reviendra avant le soir. Demain nous partirons de Montefiascone et nous irons à Ronciglione; après demain nous serons à Rome, vers le mi-

lieu de la journée. Ainsi j'aurai le temps d'aller voir tout de suite notre cher François. Je finirai cette lettre quand je l'aurai vu et je te donnerai de ses nouvelles. Rassure-toi sur l'oppression que j'ai eue à Florence, je suis passablement guéri. Je puis presque me vanter d'être maintenant le plus riche en santé de nous trois ; car j'ai le chagrin de voir Madame la Marquise souffrir tout en nous donnant l'exemple du courage et de la patience. Elle aurait eu besoin aujourd'hui de se reposer ici, et elle s'est empressée d'aller consoler ses chères filles à Bagnorea. Elle a une force étonnante et elle souffre tous les jours ; cette force vient de son cœur. Prie bien Dieu pour elle. Mais tu le fais. — M.^{eur} D. Ponte est délicat plus qu'il n'en a l'air ; il a eu à Florence une douleur aiguë à la poitrine. Grâce à Dieu, cette douleur a été facilement domptée en peu de jours par des globules de *brionia*. Il est quelque fois tourmenté par des maux de dent. Tu vois que nous sommes un joli petit hôpital qui voyage gaiement autant qu'on le peut. La patience, la sainte gaieté sont un fort bon remède dont il faut tâcher de ne jamais laisser épuiser la provision. Si nous le demandons à notre Père Céleste, il nous la renouvellera jusqu'à la fin de notre vie. Tu le sais mieux que moi, chère sœur, toi qui portes tes souffrances sans te plaindre. Ma vertu n'arrivera jamais, je crois, à aimer ce qui me fait

mal. Je serais si aise de n'avoir rien à souffrir ! de voir la santé et le bonheur embellir la vie de tous ceux que j'aime ! Enfin je possède une belle vertu , n'est-ce pas ? Demande au bon Dieu d'avoir pitié de ma faiblesse.

Je te remercie de ta bonne lettre du 17. Ne sois pas triste de mon éloignement, pense que Madame la Marquise a toujours une bonté angélique. Elle me soigne, elle est toute charité, empressement, patience ; elle m'a fait soigner à Florence par un très bon médecin. D'ailleurs je crois que ses prières ont une efficacité plus grande que les remèdes. Qu' elle en soit bénie ! Tu as raison de me dire que tu l'aimes ; nous serions bien ingrats si nous ne l'aimions pas ! — Adieu pour à présent.

27 Octobre.

Nous sommes à Rome. Madame la Marquise souffre et est pleine d'activité , D. Ponte se porte bien, moi je repris un peu d'oppression en route. François est venu me voir, il est en bonne santé , il te salue de tout son cœur. Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse tendrement.

Rome, 28 Octobre 1851.

Ton SILVIO.

427.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Si Dieu daignait m'exaucer, tu serais à cette heure délivrée de ta douleur rhumatique; j'espère qu'il en est ainsi, et je lui demande toujours de te guérir ou au moins que tes souffrances s'adoucissent et soient légères. Je te remercie de m'avoir donné de tes nouvelles, malgré ton mal. Les miennes sont bonnes, avec cependant un reste de faiblesse. Notre Bienfaitrice a son activité ordinaire, toute aimable, toute sainte; hélas! pourtant elle souffre. Que le bon Dieu lui accorde plus de santé et la préserve surtout de tomber malade! — Tu peux penser combien je suis aise de revoir notre cher François. Les affaires nombreuses ne lui ôtent rien de sa paix et de sa sérénité. Il me charge de te dire bien des choses et présente ses respects à la maison Daviso. Joins-y les miens et remercie notre obligeant Baron d'avoir retiré les 400 fr. qu'il t'a remis.

Après le beau temps qui nous a accompagnés pendant notre voyage, nous avons de la pluie, mais sans froid et même avec un vent chaud qui ne déplaît pas. — Nous avons logé d'abord à un hôtel; Madame la Marquise a pris en-

suite ces jours passés un appartement beau et commode dans un des meilleurs quartiers de la ville. Elle a eu la bonté de me donner une très belle chambre; j'ai l'avantage d'être tout près de l'Église de S.^t Joseph, ton protecteur et le mien. Je ne t'oublie pas. C'est là où j'irai habituellement à la Messe et faire mes dévotions. Je compte aller aussi quelquefois à *S. Andrea delle Fratte* qui n'est pas loin; Église que j'aime beaucoup. Elle est très fréquentée depuis la fameuse conversion du juif Alphonse Ratisbonne, arrivée il y a quelques années si prodigieusement à un de ses autels. — Le *Gesù* est un peu loin d'ici, mais Madame la Marquise a eu la bonté de m'y conduire en voiture. C'est aussi une Église de prédilection, soit parce qu'elle est fort belle, grande, dévote, soit parce que j'y vois notre frère et ses dignes amis. C'est la maison professe. Tu te souviens que j'y eus l'hospitalité au commencement de mon séjour à Rome en 1845.

Hier, Madame la Marquise a daigné me conduire à S.^t Pierre : la beauté et la vastité sublime de cette immense Basilique, ces grands souvenirs sans nombre, ce tombeau de S.^t Pierre et de S.^t Paul si vénérés remplissent le cœur de sentiment, de prière, d'admiration et de paix. Le temps n'y est jamais long. On sent que l'on est dans la Cathédrale du monde, on jouit d'être Catholique ; enfin je ne puis pas t'expliquer le contentement que j'y

éprouve. Ton âme pieuse le comprendra. Aimons-nous en Dieu , aide-nous toujours par tes bonnes prières ; Madame la Marquise y a confiance, et moi aussi. — Soigne-toi , tâche de bien guérir ; sois prudente en tout, fais sagement nos pauvres petites affaires temporelles, je t'en serai obligé. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Rome 3 Novembre 1851.

Ton SILVIO.

428.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'attends dans ta première lettre des nouvelles sur ta douleur rhumatique, je voudrais bien que tu en fusses parfaitement délivrée. Nos santés sont assez bonnes, grâces au Ciel, pour ne pas nous plaindre. François se porte bien. — Pendant que cela me vient dans la pensée, je te fais souvenir qu'après le 22 il faudra que tu fasses exiger ta pension viagère sur la ville de Turin. Il y aura les deux semestres, c'est-à-dire l'un terminant au 22 mai passé , l'autre au 22 du courant mois. Souviens-toi que le certificat de ton existence soit fait en

toute règle. Prie notre ami le Baron qui est si obligeant de vouloir bien se donner la peine de retirer cette somme ; fais-lui mes remerciements et mille amitiés. Rapelle-moi à Magna et à toute cette excellente famille.

Le temps qui était si beau pendant notre voyage, ne l'est plus, nous avons rarement quelques rayons de soleil, et il y a souvent de la pluie. On ne peut pas encore dire qu'il fasse froid ; nous avons le feu cependant, mais jusqu'à présent les Romains n'en font pas. Seulement on s'habille un peu davantage. Je profite des bons moments pour sortir quelque fois à pied , ou avec Madame la Marquise en voiture.

M.^{me} la Marquise a eu hier l'avis que le S.^t Père pouvait lui donner audience. Elle y a été. Il a béni non seulement elle, mais toutes les personnes qui l'intéressent, ainsi que leurs familles et amis. Donc tu en as ta bonne part pour toi et pour tous ceux que tu aimes. Le S.^t Père a daigné me nommer avec bonté et dire qu'il espérait me bénir de plus près. Les longs escaliers du Vatican sont encore trop pour mes petites forces ; j'irai un jour avec François, et je ne t'oublierai pas. Adieu, interprète tous nos sentiments.

Rome 3 Novembre 1851.

Ton SILVIO.

429.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nos santés ne vont pas mal, grâces au ciel. M.^{me} la Marquise a encore un peu d'inflammation aux yeux, prions Dieu de l'en délivrer et de la conserver en bonne santé. François toujours pâle et maigre, mais bien portant, te donne mille bonjours et présente ses respects à la maison Daviso. Nous ne nous voyons pas tous les jours à cause de ses affaires, mais assez souvent. La pluie ne me laisse pas beaucoup sortir, mais il y a de temps en temps quelques beaux rayons de soleil et de bonnes demi-journées d'un temps charmant. Du reste l'air est doux, même les jours pluvieux. Tu auras déjà froid, pauvre petite vieillotte; couvre-toi, fais du feu, ne néglige rien pour ne pas laisser prendre pied aux rhûmatismes.

Je n'ai pas de nouvelles. Rome est tranquille, les étrangers riches y abondent. La population est contente de cette affluence qui apporte de l'argent. — Adieu. Bien des choses aux Daviso. Prie pour Madame la Marquise qui prie aussi pour nous. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Rome, 15 Novembre 1851.

Ton SILVIO.

430.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans ta lettre du 9 tu me chargeais des hommages de la famille Daviso et des tiens au R. P. Bellotti. Il vous envoie les siens et se recommande à vos prières. Tu exprimeras ses félicitations pour les mariages dont je lui ai donné part. — J'ai aussi reçu ta lettre du 16; je te remercie de leur contenu. Qu'avons-nous de mieux à faire l'un pour l'autre que d'être sincèrement unis dans la prière et dans l'affection ? Madame la Marquise aime bien l'assurance que tu lui donnes de ne pas l'oublier auprès de Dieu, elle a confiance dans ta fervente piété.

J'espère de pouvoir aller dans la semaine aux pieds du Souverain Pontife. J'aurai de lui d'abondantes bénédictions ; il y en aura une bonne part pour toi et pour toutes les personnes qui nous sont chères. Ma santé va mieux, Madame la Marquise a les yeux un peu enflammés et d'autres souffrances, mais elle fait tout comme si elle se portait bien. D. Ponte va à merveille ; la mention que tu lui a faite de Madame Verrina a réveillé en lui cet intéressant souvenir. Cependant sa plus grande

passion est pour la musique et pour les cérémonies sublimes que nous avons aux Églises, il y assiste avec délices, et il a raison ; tout cela est beau et rempli de grandeur et de sainteté. Occupés de tant de choses satisfaisantes, nous supportons même les déluges qui nous inondent si souvent. Hier c'était affreux, aujourd'hui le soleil est revenu embellir notre dimanche. — Adieu. Présente nos salutations à qui de droit, nommément au Chanoine Ramelli et fais-lui les compliments affectueux de François qui est bien aise d'avoir une place dans sa bienveillance. Prions tous, les uns pour les autres. Je t'embrasse de tout mon cœur. Je te quitte pour aller entendre un sermon français à l'Église de S.^t Louis.

Rome, 23 Novembre 1851.

Tom SILVIO.

431.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de tout ce que tu me dis dans ta bonne lettre du 25. Je pense avec peine au froid que tu souffriras, car on nous écrit que votre hiver est dur. Mais au moins tu as un

poêle qui t'aide ; tiens-toi chaude le mieux que tu peux. — Notre hiver est doux, les pluies ne sont plus continuelles , elles laissent souvent place à de belles journées. — Nous irons après la Noël à Naples, puis nous reviendrons ici. Ensuite nous irons à Lorète et à Castel-fidardo qui est là tout proche. Sans nous en apercevoir viendra le printemps et nous penserons au retour. — Je me porte assez bien. Je suis enchanté d'être ici, d'aller à Naples etc. Et je serai fort content quand nous mettrons fin à nos courses et que j'irai de nouveau près de toi. Je n'ai de chagrin à Rome que de voir que Madame la Marquise ne cesse d'avoir les yeux souffrants ; à cela se joignent d'autres petits maux qui la visitent souvent. Elle te remercie de tes bonnes prières et t'en demande toujours. François va bien, il te dit mille choses. Fais ses respects, les miens et ceux du Père Bellotti à Magna et à toute la famille Daviso, y compris les deux mariés ; il se réjouit de leur bonheur. La lettre doit partir, je t'embrasse à la hâte. — Les *testimoniali*, les comptes, nos petits intérêts, ta bonne volonté, je mets tout aux pieds de Jésus et de Marie. Ils nous béniront ; ayons confiance. Adieu.

Rome, 5 Décembre 1851.

Ton SILVIO.

432.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le saint Père chez qui j'ai enfin eu le bonheur d'aller jeudi matin m'a donné pour moi, pour nous, pour tous ceux qui nous appartiennent par les liens du sang et par ceux de la bienveillance, les plus amples bénédictions; prends-en ta bonne part. Les paroles, les regards du Saint Père respirent une immense bonté et quelque chose de céleste. Il a un calme embelli à mes yeux par un air de sensibilité profonde. On voit avec ce calme quelques traces de douleur sainte; on ne peut s'empêcher de penser à l'ingratitude avec laquelle il a été traité par ceux à qui il voulait faire tant de bien, au commencement de son pontificat. Le souvenir de ces jours affreux et de tout ce qu'il a souffert, attriste un moment, mais ses regards si sereins, si aimants, adoucissent cette impression et consolent. Je me sentais ému et joyeux à la fois. Il parle bien et avec tendresse. À l'égard de ses ennemis, il dit : *Perdonò a tutti, Perdonò a tutti*. Rien d'amer ne sort de son cœur, car rien d'amer n'y entre. Tous ceux qui le connaissent de près, témoignent que sa charité est constante. Sa position lui donne des

affaires nombreuses, il s'en occupe avec zèle et avec paix, sans se procurer aucun délassement ; ce qui paraît le soulager un peu , ce sont les audiences qu'il accorde quand il en a le temps. La prière, les cérémonies religieuses, sont les devoirs qu'il remplit avec plus de contentement. — Il a daigné nous garder assez longtemps , D. Ponte était avec moi. Je fus admis le premier ; on dit à D. Ponte d'attendre que le Souverain Pontife le fît appeler. Je me jetai à genou devant le Vicaire de notre adorable Sauveur et je baisai, selon l'usage , la petite croix qu'il a sur le pied droit. Il me releva avec empressement et me donna sa main que je baisai et serrai avec vénération. Après ses paroles de bénédiction si touchantes, il me dit plusieurs choses , m'encouragea, etc. etc. Il me parla des vertus éminentes de Madame la Marquise. À tant de vertu et de piété, me dit-il, elle joint un esprit rare qui étonne. — Quand j'en eus le moment opportun , je lui parlai de D. Ponte pour l'informer du mérite apostolique de ce bon jeune prêtre , surtout comme *Apostolo dei biricchini*. — *Oh ! venga dunque subito*, dit-il. Il sonna ; D. Ponte fut introduit et eut le bonheur d'avoir le meilleur accueil. Le R. P. Curci qui nous avait conduits, fut présent à cette audience. Le S.^t Père en nous congédiant nous renouvela encore sa bénédiction. — Je te mis à ses pieds avec moi et avec tous ceux que nous aimons. — Adieu.

Notre départ pour Naples est fixé après la Noël, comme je te l'ai dit. — Voici d'autres petites affaires qui m'appellent, je finis en t'embrassant à la hâte, mais de tout mon cœur. Nos santés sont passables. Jeudi je n'ai pas souffert ; la bénédiction m'a protégé. Soigne-toi, prie, prions ensemble. François te dit bien des choses ; il veut bientôt t'écrire.

Rome, 16 Décembre 1851.

Ton SILVIO.

433.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous n'avons plus guères de temps à disposer ; nous allons partir pour Naples un de ces jours ; ainsi je t'envoie encore ce bout de lettre pour te donner de nos nouvelles. Elles sont, grâces à Dieu, assez bonnes selon notre ordinaire. Nous avons été jeudi faire nos dévotions dans une chapelle du lieu où habitait S.^t Louis Gonzague au *Collegio Romano*. Il y a outre la chambre réduite en chapelle, d'autres cellules contigües. Ces endroits où l'aimable jeune saint a tant prié et aimé sont très intéressants, ils disent mille choses au cœur.

Il en est de même des autres habitations de Saints et de Saintes ; on les visite avec plaisir. Quand je suis dans de semblables endroits où à d'autres autels , je ne t'oublie pas. Ayons une foi simple et vive dans le Seigneur , aimons-le comme l'ont fait les Saints et les Saintes, et en même temps aimons tous les Élus ; ils nous protègent, ce sont de vrais amis pressés de nous aider. Souvenons-nous que pour profiter de tant de grâces divines et de tant de secours , une condition indispensable nous est imposée : c'est l'accomplissement de nos devoirs , la conformité de notre volonté à la volonté de notre aimable Sauveur.

Adieu ; vive Jésus dans nos cœur, Joseph et Marie, avec tous les Saints. — J'ai des bonjours et des souhaits tant que tu veux ; tu peux deviner que notre bienfaitrice daigne nous désirer d'amples bénédictions du Ciel. Tu n'as pas besoin de lui écrire, elle devine tes sentiments. Prions bien Dieu pour sa santé ; elle souffre avec force, mais elle souffre ; demandons qu'elle se porte mieux. — Bien des choses à Magna et à toute cette digne famille, non seulement pour moi, mais de la part des PP. Bellotti, Perrone, Pellico, etc. Ce dernier te remercie de ta lettre, il dit que tu es plus aimable que lui qui voulait te prévenir.

Rome, 22 Décembre 1851.

Ton SILVIO.

434.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu m'as dit des choses bien de cœur dans ta bonne lettre que je reçus à Rome l'avant-dernier jour de notre départ; je t'en remercie de tout cœur aussi. Le voyage depuis Rome a été fait par le plus beau temps. Nous sommes arrivés hier. Tout est charmant, riant à Naples, le ciel, la mer, la ville, les alentours, les collines; les gens sont gais, ouverts. Nous avons été à *S. Gennaro* qui est la Cathédrale, et au *Gesù nuovo* où sont nos bons RR. PP. Nous avons été voir le Cardinal Archevêque qui est un saint et digne Prélat. Nous avons vu d'autres personnes respectables et obligeantes. Je suis très content de l'accueil que tout le monde nous fait. Madame la Marquise est également très contente. Ce qui ne va pas bien, c'est toujours sa santé si dérangée. Prions Dieu qu'elle ne tombe pas malade. J'espère dans tant de prières que l'on fait pour elle, je n'ai pas besoin de te la recommander. Elle sait que tu l'as présente devant Dieu, elle t'en remercie et te dit bien des choses.

Quoique nous trouvions Naples charmant, le souvenir de Rome nous est cher comme celui

d'un ami que l'on n'aurait jamais voulu quitter. Rome est sans contredit la ville la plus intéressante de toutes pour tout ce qu'elle contient de grand, de magnifique, d'objets de beaux arts, de ruines etc. Puis elle dit tant de choses aux Chrétiens. — Après Rome vient Naples, remplie aussi d'objets intéressants, et ayant les avantages du climat, de la gaieté, etc.

Nous avons beaucoup d'affaires comme partout aux premiers jours de notre arrivée. Ainsi, adieu à toi, à la maison Daviso, à tous ceux que tu sais. Portez-vous bien. Ah si je pouvais t'envoyer un peu de la bonne température de Naples ! Soigne-toi. — Quand j'ai quitté François il était en fort bonne santé. — Adieu, je t'embrasse.

Naples, 3 Janvier 1852.

Ton SILVIO.

435.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ne sachant pas si à cette distance les postes sont toujours exactes, j'aime mieux te renouveler l'annonce de notre heureuse arrivée. Nous sommes à Naples depuis le 2. Le climat

peut nous faire croire que nous sommes vers la fin d'avril. Mais il faut, après cette petite salutation, que je m'interrompe. Adieu, prie toujours pour nous, et nous prions pour toi. Notre santé n'est pas mal, soigne la tienne. Bien des choses aux Daviso. Le P. Tornielli qui est ici leur envoie ses respects ainsi qu'à toi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Naples, 8 Janvier 1852.

Ton SILVIO.

436.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu as reçu, j'espère, les deux petites lettres que je t'ai écrites pour t'annoncer notre bon voyage et te rassurer sur notre santé. Celle-ci continue à être passable. — Dans une de ces lettres je te disais de mettre 50 fr. dans la bourse de l'enfant Jésus. Je te remercie de ta bonne lettre du 1^{er} et du compte qu'elle contient. Bénissons Dieu, espérons dans son aide et mettons notre cœur en paix sur les tribulations que nous avons éprouvées dans le cours de l'année dernière : elles ont été bonnes pour nous faire toujours mieux sentir le besoin que nous avons d'un si aimable et tout-

puissant ami. Adieu , ma chère sœur. — Je voudrais voir des progrès dans la santé de Madame la Marquise ; elle est la plus souffrante. Je ne doute pas de tes bonnes prières pour elle et pour moi, et j'espère qu'elles contribueront à nous faire du bien. Porte-toi mieux aussi , c'est mon désir , car je t'aime de tout mon cœur. — Tu as bien fait de donner nos étrennes comme à l'ordinaire. — Rappelle-moi au bon souvenir de la famille Daviso. — Je t'embrasse.

Naples, 15 Janvier 1852.

Ton SILVIO.

437.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre du 11 m'a fait plaisir. Nos santés vont assez bien, ne calculant pas quelque chose qu'il faut souffrir pour ne pas en perdre l'habitude. Madame la Marquise souffre moins. Un soir elle a eu de grandes douleurs qui l'ont obligée de se mettre au lit de meilleure heure et qui nous ont donné des craintes. Mais le matin elle se leva, entendit sa messe, reprit ses forces et sortit pour des affaires de piété. Dieu soit béni ! il la soutient. Tes prières

auront une bonne part, sans doute, pour obtenir la conservation d'une vie qui nous est si précieuse. Soigne-toi aussi pour me faire plaisir. François se porte bien, j' ai reçu une lettre dernièrement. — Je pense, avec regret à votre rigide hiver ; quelle différence de celui de Naples où partout il y a verdure, fleurs, orangers portant des milliers d'oranges ! enfin nous avons un mélange de printemps et d'automne, un peu de frais le matin, et puis un soleil puissant. Quelquefois vient une bonne ondée de pluie, un petit déluge, la mer s'agite et gronde, le Vésuve fume et noircit sa pointe. La sérénité revient ; la mer, le ciel, les îles, les collines se parent des plus belles couleurs. C'est un enchantement. — Adieu à la hâte. — Mes respects à Magna et à toute sa digne famille etc.

Naples, 24 Janvier 1852.

Ton SILVIO.

438.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Des lettres de Turin nous parlent du bel hiver dont on jouit cette année, excepté quelques journées de mauvais temps. Mais vous autres, vous vous contentez de peu, et puis

votre bel hiver devient pluvieux, et a une peine infinie à se changer en printemps. La beauté de l'hiver de Naples est non seulement dans sa modération, mais dans sa brièveté. Nous vivons dans les fleurs. Ce climat doux est ce que j'apprécie le plus ici. Pour le reste Naples a mille bonnes choses, mais toutes les capitales en ont aussi de nombreuses; et quant à mon goût, la ville que je préfère à toutes les autres, serait plutôt Rome.

Ma santé gagne peu-à-peu à Naples; j'en veux faire provision, pour que tu me trouves moins laid à mon retour. Je ne suis pas si content de la santé de Madame la Marquise; elle va en avant, mais jamais sans souffrances. Prions que nous ayons le bonheur de la voir se mieux porter. — La vie que l'on mène ici est tranquille; la population y est gaie, beaucoup plus que celle du Piémont; quoique les Piémontais soient persuadés que leur pays est le meilleur du monde. — Tu vois que je n'ai rien de nouveau à te dire. Ainsi bonjour, aimons-nous, soignons-nous, mettons notre confiance en Dieu et prions les uns pour les autres. — Bien des choses aux Daviso. Le bon P. Tornielli vous remercie de votre bienveillant souvenir et vous envoie mille bénédictions. — François m'a écrit tout récemment, il te salue.

Naples, 5 Février 1852.

Ton SILVIO.



439.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre du jour de la Purification. Madame la Marquise n' a plus eu d'aussi grandes souffrances que le soir dont je t'avais parlé ; elles n'ont pas eu de suite, grâces a Dieu , et son état de santé est supportable, se résignant à souffrir toujours un peu. C'est là le courage, qu'il faut avoir, car il est rare d'avancer dans les années sans avoir à lutter contre des infirmités. Le mieux à faire c'est de s'y adapter de bonne grâce se conformant tout doucement à la sainte volonté de Dieu. — Voilà que notre François dont nous voyons l'enfance comme si c'était hier, a bientôt aussi la gloire d'être vieux. Ses 50 ans sont arrivés. Il m'écrit quelques lignes sur ce sujet, me disant qu'il rougit d'être arrivé à cet âge sans devenir meilleur. Que dirai-je moi-même ? Enfin, personne ne doit se décourager, aimons-Dieu, ne l'offensons plus ; il aura pitié de nous. — Je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses à la bonne famille Daviso et à tous ceux que tu sais.

Prions les uns pour les autres. Adieu.

Naples, 14 Février 1852.

Ton SILVIO.

440.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de ta bonne lettre du 18; ton amitié m'apporte un peu de douceur dans ces jours tristes. La pensée me ramène à notre pauvre Louis ; je le vois continuellement. Prions et espérons : il y avait d'excellentes choses dans son âme, il détestait l'iniquité, il aurait voulu tout le monde bon et heureux. Voilà des souvenirs qui me rassurent quand je prie pour lui. — Le mauvais temps a succédé ici à des journées qui étaient magnifiques, et cela contribue à me donner un peu de tristesse. De plus, nos santés ne sont pas bonnes , surtout celle de Madame la Marquise. Elle a dû garder le lit plusieurs jours, avec fièvre et maux de foie ; elle commence cependant à se lever un peu. Dès qu'elle sera en état de partir, nous retournerons à Rome ; ce sera, j'espère, dans 8 ou 10 jours. Je n'ai pas de grandes souffrances, mais des maux de nerf ; ils sont causés, je crois , par des vents affreux qui dominant jour et nuit. On dit qu' un temps si mauvais est tout-à-fait extraordinaire à Naples : la température est froide. — Patience !

Adieu ma chère. Bien des choses à toute la

bonne famille Daviso; quand tu verras l'Avocat exprime-lui ma reconnaissance de l'aide qu'il te donne dans tes difficultés avec le fermier, les experts, etc. — Bénissons ceux qui ont de la bonté pour nous, tolérons ceux qui n'en ont pas, et prions pour tous. Je te plains de tes souffrances et je demande à Dieu de les soulager ; souffrons avec courage !

Naples, 28 Février 1852.

Ton SILVIO.

441.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai vu avec indignation dans des journaux la plus fausse des nouvelles (1). C'est évidemment l'œuvre de quelque méchant qui a eu l'intention, par cette vile supposition, de faire de la peine à Madame la Marquise. — J'ai d'abord écrit au rédacteur de la *Croce di Savoia* pour qu'il démente son article insérant la déclaration que je fais de la fausseté de cette nouvelle. J'ai écrit aussi au *Cattolico* qui a eu la légèreté de copier l'article de la *Croce di Sa-*

(1) Erasi scioccamente sparsa la voce che la Marchesa di Barolo stava per contrar matrimonio con Silvio Pellico !

voia. — Outre l'offense que l'on a voulu faire à Madame la Marquise, le trait de la calomnie est pareillement contre moi. Il y a des âmes basses qui veulent tout abaisser ; elles ne veulent rien croire de ce qui est vrai, simple et digne. Tant pis pour elles ! il faut supporter cette tribulation comme tant d'autres. — J'en ai une autre plus grande qui m'afflige. C'est que la santé de M.^{me} la Marquise ne gagne point : je crains qu'elle ne se soigne pas assez et qu'elle tombe malade. Prie Dieu pour elle ! prie que nous puissions bientôt repartir de Naples et nous rapprocher de Turin. Bien des choses aux Daviso, et autour de toi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Naples, 29 Février 1852.

Ton SILVIO.

442.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'espère qu'après demain nous pourrons **partir** ; la santé de Madame la Marquise s'est **un** peu améliorée, et le temps qui a été fort **mauvais** pendant quinze jours commence à nous **sourire** à travers quelques restes d'orage qui

nous visitent de temps en temps. Nous quittons ce pays au moment qu'il va se parer de toute sa beauté, mais nos pauvres nerfs ne s'y trouvant pas trop bien, nous partirons sans regret. Rome vaut beaucoup mieux pour nous, et je serai bien aise d'y revoir notre bon François. — Rien de nouveau ici, je ne t'écris que pour te donner ce petit bon jour. J'ai encore quelqu'autre lettre à écrire; adieu, je t'embrasse et je fais ma révérence à Magna et à toute sa digne famille.

Nous sommes en retard des journaux de Turin et je ne sais pas encore si l'on a imprimé le démenti que j'ai donné à la fausse nouvelle du mariage. J'espère le voir dans des journaux qui vont nous arriver aujourd'hui ou demain. — Mais que Dieu pardonne aux sots et aux méchants! et nous autres tâchons de ne pas l'être

Naples, 4 Mars 1852.

Ton SILVIO.

9 Mars. Nous sommes à Rome et nous avons fait un bon voyage. Je n'avais pas pu faire mettre cette lettre à la poste à Naples. Adieu.

443.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je m'unis aux saintes choses que François t'adresse pour le jour de ta fête, je dis *Amen* à tous ses vœux, à tous ses sentiments et je t'aime comme il t'aime, bien cordialement et pour toute l'éternité. S.^t Joseph le veut, tout le Paradis le veut, car Dieu ne nous a mis au monde que pour l'aimer et nous aimer. Cette douce pensée nous soutiendra dans nos souffrances ; souvenons-nous-en quand nous sommes tristes et reprenons courage. Aimons-nous, aimons Dieu, sa miséricorde fera le reste.

M.^{me} la Marquise est bien aise, ainsi que moi d'être à Rome. Ces jours-ci elle a suivi une pieuse retraite de Dames dans l'Église du Sacré Cœur. Sa santé s'améliorera, j'espère. — Rome a de bons Prédicateurs ce carême. Le P. Minini prêche au *Gesù*. Un jésuite français, le P. Lavigne, prêche à S. Louis, roi de France. Je l'ai entendu deux fois, c'est un Apôtre admirable, fervent, spirituel et simple ; il instruit et enflamme. — Ta santé t'empêchant d'entendre des sermons, supplées-y par des élans d'amour de Dieu, par la douce conformité à sa volonté, par les Sacrements, par l'exercice

de la patience et de la sainte gaieté. Faisons-nous saints, faisons-nous saints. — Ainsi soit-il. — Bien des choses à la maison Daviso.

Rome, 14 Mars 1852.

Ton SILVIO.

444.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre charmant Baron est rempli d'amitié et de bonté, dis-lui que je lui suis bien reconnaissant de l'aide qu'il t'a donné dans cette affaire des fermiers. L'indemnisation n'est pas grande, mais tu as bien fait de terminer cette question ; il n'est jamais bon de prolonger les disputes et le plus tôt que l'on peut accepter un arrangement, mieux cela vaut. La philosophie de notre divine Religion est la meilleure, elle recommande toujours la paix, l'accord, même aux prix de quelque sacrifice. Lorsqu'il s'agit d'intérêts pécuniaires, il faut tâcher de ne pas tomber dans des pièges ruineux, mais il y a de petites pertes que nous rencontrons inévitablement et qu'il faut supporter plus tranquillement encore. L'esprit de douceur et de sage indifférence doit aussi nous tranquil-

liser sur toute autre chose désagréable qui nous irrite au premier abord. Réprimons vite notre déplaisir qui n'est qu'une faiblesse, une sottise, et reprenons le sourire de la sagesse, laissons dire, laissons écrire, laissons faire ce que nous ne pouvons pas empêcher, marchons tranquillement dans le chemin de la vertu chrétienne, voilà la véritable force. Car notre Dieu est le Dieu de la force, de la bonté et de la paix. Adorons également sa sainte volonté quand il permet que nous soyons malades. Je l'ai été un peu, mais une petite diète et quelques globules ont été mes seuls remèdes, je ne garde point le lit et je respire mieux. Je voudrais que Madame la Marquise n'eût pas des indispositions plus durables que les miennes, elle est souffrante à-peu-près continuellement : aide-la bien par tes prières. Je voudrais aussi que ton mal de gorge fût dissipé et que tu n'en eusses pas d'autres ; j'espère que, par l'intercession de notre cher S.^t Joseph, tu seras guérie à cette heure. Je lui demande de tout mon cœur qu'il t'obtienne la grâce de la bonne santé. — Magna est un Ange d'amitié pour toi, je la remercie des soins qu'elle a la bonté de te donner. Fais-lui mes respects, ainsi qu'au reste de l'angélique famille.

Je t'embrasse à côté de S.^t Joseph.

Rome, 17 Mars 1852.

Ton SILVIO.

445.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ne donnons aucune importance aux hostilités des esprits qui ont le malheur d'être irrités ; leurs injures sont une louange ; pénétrons-nous de cette vérité. Prions tranquillement pour eux , comme pour des malades ; l'irritation est une maladie. Plutôt que celle-là, j'aime encore mieux que nous ayons nos bonnes fluxions, car avec celles-ci on peut conserver le cœur en paix et une espèce de douce joie intérieure. Je voudrais seulement que tes fluxions fussent moins obstinées et qu'elles ne te tinssent pas prisonnière, ni dans ta chambre, ni encore moins dans ton lit. — Madame la Marquise va mieux et moi je ne vais pas mal ; fais courage, imite-nous, soigne-toi et porte-toi selon mon désir.

Une fille obscure, morte à l'hôpital, fait beaucoup parler d'elle ces jours-ci, à cause de l'apparence extraordinaire de vie que son cadavre conserve. Morte depuis 15 jours, elle a tout son corps frais, flexible ; sans odeur, sans le moindre indice de corruption. Je l'ai vue, je l'ai touchée, on la dirait vivante, si ce n'est qu'elle a le froid de la mort et aucune pulsation. Elle est morte de

maladie de poitrine à l'âge de 22 ans , ses traits sont jolis , son père qui est un pauvre barbier dit qu' elle avait la bonté et la piété d'un Ange. — Le fait est-il naturel ou miraculeux ? voilà ce que l'on examine ; suspendons notre jugement. François te salue , je t'embrasse.

Rome, 24 Mars 1852.

Ton SILVIO.

446.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'accompagne d'un bonjour la lettre que je t'envoie de notre cher François ; je suis bien aise que tu puisses, par les nouvelles qu'il te donne du P. Bertolio, apporter une consolation à la tante de ce Père. — Merci des choses aimables et touchantes que tu m'écris. Aimons-nous bien aux pieds de Notre-Seigneur et de Marie, faisons saintement nos Pâques ensemble et ayons grande confiance dans la bonté divine qui nous a fait tant de grâces et qui nous aidera toujours si nous le voulons. — J'implore pour toi une meilleure santé , tes souffrances me font de la peine. Les miennes

sont passables. Madame la Marquise n'en manque pas et j'ai souvent la crainte qu'elle ne tombe malade ; cependant après des journées mauvaises, elle en a de passables aussi, et elle va son train gaiement. Cela prouve de la force et me fait espérer. — Le projet est toujours de nous remettre en voyage bientôt, et d'aller pour quelques jours à Loreto et Castelfidardo. Après cela nous irons faire une petite pause à Florence, d'où nous rentrerons en Piémont au beau mois de mai. — Pendant ce temps, guérissons et rajeunissons pour nous trouver bien jolis quand nous aurons le plaisir de nous revoir. — Je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses aux Daviso, salue tout ton petit monde. Adieu.

Rome, 5 Avril 1852.

Ton SILVIO.

447.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Un mot encore de souvenir avant que nous partions de Rome ; ce sera jeudi comme je te l'avais annoncé. François te salue, il a dit ce matin la Sainte Messe pour Maman, et tu as

sans doute prié avec nous. Les chères et tristes commémorations qui réunissent nos âmes, ont un grand fond d'espoir qui adoucit les pensées douloureuses. Aimons nos défunts et préparons-nous saintement à les suivre quand Dieu nous appellera. Les vies humaines passent bien vite, n'aspirons donc qu'à la vie céleste. Le P. Minini nous a prêché admirablement les 3 heures d'agonie. Le P. Lavigne a été admirable dans la Passion. J'ai aussi pu aller à S.^t Pierre à des dévotions qui sont sublimes et que j'aime. J'ai pris la bénédiction solennelle que le Pape donne de sa loge sur Rome et sur le monde (*Urbi et Orbi*). Quelle pompe ! quelle sainte grandeur ! J'ai été hier au soir voir la magnifique illumination de la Basilique de S.^t Pierre, nous avions place sur un balcon vis-à-vis, très spacieux en longueur et en largeur, où Princes, Princesses etc. se trouvaient. — J'admirais... mais je pensais aussi à Maman, à ses souffrances, au plaisir qu'elle avait d'être assistée par François, si cher, si bon, si digne Prêtre, dans les bras de qui elle mourut le jour suivant ! — Aimons-nous, prions, aimons Dieu, et que sa sainte volonté soit toujours faite.

Rome, 12 Avril 1852.

Ton SILVIO.

448.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier en arrivant à Florence nous avons trouvé les lettres et parmi celles-ci ta bonne lettre pour la S.^t Sylve. Je te remercie de ton souvenir de ma fête et de tout ce que tu me dis de bienveillant. Ton amitié me fait plaisir, tes souhaits et tes prières m'obtiendront des grâces : c'est un bouquet charmant ; merci, merci. — Après avoir eu de la poste nos lettres, nous avons quitté Florence tout de suite et nous sommes venus à Pise, parce que la Grande Duchesse Marie est ici. Dans trois jours nous retournerons à Florence et nous nous y arrêterons une semaine ou deux, ensuite nous partirons pour Turin. François se portait très bien quand je l'ai laissé. J'ai eu en route une lettre de lui qui me confirme ses bonnes nouvelles. Il te salue. — Notre voyage a été, grâces à Dieu, sans accidents. Madame la Marquise a eu des souffrances, mais nous avons le bonheur de la voir mieux. Elle te remercie des prières que tu fais pour elle. — Ma santé est assez bonne et je t'en remercie aussi.

Je suis toujours un peu pressé et je t'em-

EPISTOLARIO FRANCESE - LETT. CDXLVIII 743
brasse en courant. — Bien des choses à tout
notre petit monde et surtout à l'excellente
famille Daviso.

Pise, 28 Avril 1852.

Ton SILVIO.

449.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous sommes heureusement arrivés hier au soir à 8 heures. Madame la Marquise avait eu la bonté de t' écrire le jour précédent , pour t'inviter à venir passer quelques jours à Turin. J'ai ajouté quelques mots à sa bonne lettre, j'espère que tu l'as reçue. Si par quelque accident tu ne l'avais pas eue , je te renouvelle l'invitation aimable qu'elle te fait. Viens donc, ma chère, ou tout de suite ou dès que tu le pourras , et amène ou n' amène pas la nymphe. Si tu la laisses à Quiers , tu seras servie ici par une des femmes de Madame la Marquise.

Nous sommes tous fatigués de ce long voyage, j'ai un peu de rhûme, mais, grâces à Dieu, nous ne sommes pas malades et je suis hors du lit. — J'ai eu l'espoir de faire aussitôt une course à Quiers , M.^{me} la Marquise aime mieux que

tu viennes et que je me repose. — Nous avons été plusieurs jours dans une grande inquiétude ayant appris à Livourne que Turin était dans la désolation pour l'éclat de la poudrière. Nous ne reçûmes aucun détail ; imagine-toi les angoisses de M.^{me} la Marquise pour ses Établissements. Ceux-ci ont été sauvés par miracle, excepté quelques filles tombées malades ; pour les vitres, les murs endommagés, brisés, il y aura des dépenses à faire ; mais enfin il n'y a pas eu de personnes tuées. Remercions Dieu. — Je t'attends et t'embrasse de tout mon cœur. Donne des bons jours de ma part à tout ce qui t'entoure.

Turin, 6 Mai 1852.

Ton SILVIO.

450.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de ta bonne petite lettre. — Dans le triste anniversaire qui nous réunit, remercions Dieu de mêler des consolations qui sont du plus grand prix : les souvenirs des vertus de notre cher Père. Les dignes parents que nous avons eus ont été une des grâces les plus importantes que Dieu nous ait faites.

Soyons bons Chrétiens comme eux , ils nous ont montré le chemin. — Ici nos santés vont suffisamment bien , tu l'as vu. Fais encore mieux que moi cependant , si tu le peux ; il m'est permis d'être faible et laid, mais tu es plus jeune et cela ne t'irait pas. Conserve donc ta petite dose de beauté et gagne des forces; elles te sont nécessaires pour travailler, aller, venir.

Il me semble que le 22 étant le jour de S.^{te} Julie , tu devrais venir rendre hommage la veille ou l'avant-veille à Madame la Marquise. Lui faisant cet acte de respect, tu n'as besoin de lui rien écrire. C'est une simple visite sans cérémonie , tout-à-fait comme l'on dit, *à la bonne*, et cela vaut mieux que d'écrire des phrases ; surtout qu'elle est déjà accablée de lettres , de vers, de compliments. Tu pourrais venir même plus tôt, pourvu que tu te trouves ici le 22. Tu prolongeras ici ton séjour quelques jours de plus , puisqu'elle a témoigné l'aimable désir que tu ne fuies pas si promptement. Tu la connais maintenant, elle ne fait pas de façons.

Adieu. Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. Dis-leur toute ma reconnaissance pour le chapelet qu'elles veulent bien appliquer à mon avantage. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Turin, 15 Mai 1852.

Ton SILVIO.

451.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

M.^{me} la Marquise est charmée que le petit sac qu'elle t'a envoyé t'ait fait plaisir. Je te fais l'expédition d'un cahier de la Propagation où tu verras quelques lettres de nos bons Pères dans les missions d'Amérique. Quelle vie pénible ! mais quelle bonne volonté en eux ! et quelle foi sincère, quelle reconnaissance dans ces pauvres sauvages convertis ! À propos de nos bons Pères , je t'envoie des nouvelles de François , je veux dire une lettre de lui. Je t'envoie aussi les respects du P. Protasi qui est revenu et m'a dit l'avoir laissé bien portant, tranquille , aimé de tous , comme à son ordinaire.

Nous irons à la campagne lundi.

Tu mériterais des patentes de tricoteuse, car ta science a été parfaite sous tous les rapports. Ces excellents caleçons ne me laissent rien à désirer ; ne change donc ni longueur , ni largeur , ni rien , tu as atteint le sublime , j'admire ton œuvre et ta bonté et je te suis reconnaissant. — Mais ne te tue pas à travailler , je ne suis pas pressé et je ne veux pas que tu négliges l'exercice et le repos dont tu as besoin.

Bien des choses aux Daviso. — Je t'embrasse de tout mon cœur, j'espère que ta bonne nymphe n'aura pas souffert de ses fatigues et qu'elle te sera revenue plus belle que jamais. J'ai à te saluer de la part d'un époux que j'ai rencontré avant-hier. C'est le médecin Cantamessa. Sa femme est pour lui comme une bonne amie qui le soigne. Il m'a fait l'éloge d'elle. Tant mieux qu'ils se conviennent ! Elle est allée passer quelque temps chez sa mère près d'Albe.

Turin, 11 Juin 1852.

Ton SILVIO.

452.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'écris de la vigne où nous sommes venus lundi et où nous avons un beau feu allumé au salon, car la chaleur ne s'y fait pas encore sentir et le feu ne nous est pas désagréable. Il y a un vent froid qui nous vient tout droit de ces belles neiges dont nous jouissons de la vue. Cela ne peut pas durer sans doute et une étouffante chaleur viendra tout-à-coup nous avertir d'éteindre le feu. Que nous

ayons chaud ou non , j'aime assez à passer quelque temps à la vigne ; c'est un repos pour Madame la Marquise et j'espère qu'il lui fera du bien. — Elle a eu la bonté de faire arranger ta chambre ; tu vois comme elle est aimable et indulgente pour nous. Je n'ai pas besoin de te répéter d'invitation , tu viendras quand tu pourras et tu amèneras la nymphe. Cette pauvre nymphe ne se fatigue-t-elle pas trop dans son zèle de maçonnerie ? Prends garde qu'elle ne tombe malade. Tu ne manqueras pas de lui payer cet ouvrage extraordinaire, selon ton discernement ; tu sais juger ces choses-là mieux que moi.

J'espère que tu n'as pas nos froids ridicules. Je crois qu'aujourd'hui nous en serons délivrés , car le vent se calme et les rossignols chantent de toute leur force.

Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

16 Juin 1852.

Ton SILVIO.

453.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ce que tu écris de la bonté de Madame la Marquise est de la plus grande vérité et nous ne faisons que lui rendre justice en l'aimant. À-peu-près tous ceux qui la connaissent lui rendent cette justice. Il y a cependant toujours quelques méchants qui ne peuvent lui pardonner le bien qu'elle fait. Elle vient de recevoir de Quiers une lettre d'une femme qui paraît animée d'un bon sentiment ; je soupçonne que cette femme soit la même qui a été te parler disant qu'elle voulait lui écrire. Si la lettre est véridique, celle qui écrit et qui ne met pas son nom, a été jadis au Refuge et conserve de la reconnaissance pour M.^{me} la Marquise. Elle dit qu'elle se trouve avec son mari et d'autres qui sont de mauvaises gens, et elle l'avertit que ces hommes pervers ont le projet de lui faire du mal. Elle la prie de prendre garde etc. surtout lorsqu'elle est à la campagne. Elle dit que sa lettre est écrite furtivement dans une mauvaise hôtellerie de Quiers d'où elle va partir dans peu d'instants. Madame la Marquise est accoutumée aux lettres anonymes de tout genre et ne s'en inquiète

pas beaucoup ; cependant elles ne sont pas agréables. On se dit : est-ce une feinte ? est-ce une vérité ? et tout en voulant ne pas y penser on y pense.

Nous avons ici le bon P. Barrera Docteur, qui a fait le mois de Marie aux saints Martyrs : c'est un digne Ecclésiastique, qui prêche avec fruit. Ses sermons attirent toujours la foule. Il restera ici quelque temps, ses fatigues avaient un peu dérangé sa santé ; cet air lui fait du bien. La chaleur qui commence finalement à se faire sentir nous fera du bien à tous, j'espère ; elle t'aidera à guérir de ton rhume et de tes douleurs. Tu sais que pour ces douleurs il est bon d'y appliquer de l'amadou, Madame la Marquise l'a fait faire ces jours passés au P. Barrera qui a été guéri parfaitement d'une douleur rhumatique au bras. Fais donc acheter de grandes pièces d'amadou et applique ce remède entre tes épaules.

Je t'envoie une lettre de notre cher François. — Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses aux Daviso.

22 Juin 1852.

Ton SILVIO.

454.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu fais bien de me rappeler ta petite rente viagère; je m'en occuperai quand je serai de retour à Turin, c'est-à-dire vers la fin de juillet. M.^{me} la Marquise va à Turin toutes les semaines ; autrefois j'y allais avec elle, maintenant nous avons découvert que je puis m'en passer, et j'en suis bien aise. J'ai ainsi plus de repos. M.^{eur} l'Abbé qui va avec Madame la Marquise me remplace pour quelques commissions. — Il me paraît que nos douleurs vont toutes se dissiper sous l'application de nos chiffons d'amadou et de tant de chaleur. Ne nous plaignons pas ; jouissons enfin du plaisir d'avoir chaud jusqu'à étouffer, car les zéphirs de nord ne reviendront que trop tôt caresser nos jolies personnes et se moquer de notre amadou. Qu'y faire ? Prenons avec patience tout ce qui arrive , et même notre vieillesse. Respecte-moi , j' ai 63 ans accomplis , tu as beau me courir après, tu restes toujours une enfant. Ma santé ne vas pas mal, Dieu merci; soigne la tienne.

Je t'embrasse, soyons unis dans nos prières.
Bien des choses aux Daviso. — Je te quitte
pour écrire à François.

26 Juin 1852.

Ton SILVIO.

455.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai montré ta lettre à Madame la Marquise, elle voit quel est ton petit monde d'occupations. Tu n'exerces pas mal ton activité : d'un côté je m'en réjouis comme d'une preuve que, malgré tes maux, tu as un fond de santé assez forte ; de l'autre côté je crains que tu ne te fatigues au delà de tes forces. Tu vas à la cascade à des heures trop chaudes ; prends garde , je ne veux pas que ta bonne volonté te fasse oublier que tu as besoin de te soigner. Sois active, mais dans des bornes proportionnées à ta santé , je te le recommande. Notre beau raisin, hélas ! n'a donc pas l'air de pouvoir prospérer , puisque les incisions ne paraissent d'aucun effet. On dit qu'il en est de même de tant d'autres remèdes dont on tourmente les vignes. Ce ne sont que des essais.

Tu as fait bénir nos pauvres vignes; ce recours à la bonté Divine est toujours un acte d'adoration et de confiance. Prions, espérons et soumettons-nous : Dieu nous bénira aussi. Saint Jacques nous a donné beaucoup de pluie , je voudrais que vous n'eussiez eu également que de l'eau et pas de grêle.

La fête de s. Anne et mille autres choses occupent Mad. la Marquise; elle ne se donne pas de repos. Elle ne se porte pas mal, grâces à Dieu ; excepté un torticolis qui lui dure depuis plusieurs jours. — Je continue à améliorer.

Bien des choses aux Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

26 Juillet 1852.

Ton SILVIO.

456.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre avec la restitution de celle de François. Tu fais bien de te disposer à aller passer quelques jours à la cascine, et je regrette de ne pouvoir aller t'y faire une visite. Si les paysans laissent encore un peu

de temps avant de terminer de battre le blé, tu ferais peut-être bien de prendre une journée pour venir nous voir, accompagnée de la nymphe. Ou bien tu pourras venir si tôt que cette opération de battre sera finie. Voici pourquoi je te le propose. D'abord il est naturel que tu fasses de temps en temps de semblables petites courses, pour me compenser des courses que je ne puis pas faire à Quiers moi-même à cause de ma faiblesse. Ensuite c'est que si tu ne venais que le mois prochain, tu aurais probablement l'ennui d'y trouver du monde, c'est-à-dire M.^{eur} et M.^{me} de Vibraye avec leur fille (Tu te souviens que Madame la Vicomtesse de Vibraye est nièce de Madame la Marquise). Cette famille doit venir passer quelques temps ici. Ce sont d'excellentes gens, mais tu seras moins gênée si tu viens pendant que nous ne sommes que nous autres. Ainsi prends la journée que tu voudras, et viens pour un jour ou deux admirer ma maigre beauté. Je ne fais pas de merveilleux progrès, cependant depuis mon anniversaire de la S.^t Pierre aux-liens, il me semble que je respire mieux. La toux s'est mitigée dans ces trois jours. Elle m'avait un peu repris la semaine précédente.

Madame la Marquise va assez bien, Monsieur l'Abbé est revenu des Exercices sain de corps et *saint* d'esprit. — Bien des choses à la maison Daviso. Adieu. La fête de S.^t Dominique nous rapproche de notre bon P. Fe-

raudi. Il nous protège du Ciel, je l'espère fermement. — Je t'embrasse de tout mon cœur. Prions et aimons-nous.

4 Août 1852.

Ton SILVIO.

457.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier ta lettre m'a apporté des nouvelles de ton bon petit voyage ; tu ne pouvais avoir une meilleure compagnie que celle de M.^{eur} le Baron. Tu étais en rue neuve allant à l'*Omni-bus* avec la nymphe quand Madame la Marquise revenait de Carignan. Elle et Marie t'ont vue, mais tu ne les as pas vues. — J'ai dit à Madame la Marquise tout ce que ton cœur reconnaissant lui adresse. Elle t'aime bien et se recommande à tes bonnes prières. — Elle a trouvé le petit Emmanuel gravement malade, mais en pleine connaissance. Il s'est réjoui de la visite de celle qui lui tient lieu de Mère. Elle a eu de la consolation en voyant qu'il est bien soigné par le digne Prêtre qui régit le Collège et par une parente de ce Prêtre. Après avoir passé là une heure, Madame la

Marquise a renoncé à l'idée d'aller demander à dîner à M.^{eur} le Comte de Sonnaz ; elle ne se portait pas trop bien, mais ce n'était que fatigue et besoin de repos. Hier se sentant mieux, elle a été voir la Reine à Stupinis.

Ma santé ne va pas mal. Ne crains pas que je fasse d'imprudences ; n'en fais pas non plus. — M.^{elle} de Larissé est encore en vie, et même on dit qu'elle peut guérir. Je vais quelquefois voir cette malheureuse famille ; ils font tous pitié. Prions Dieu de soutenir tous ces cœurs affligés. Je ne doute pas, ma chère Joséphine, de toute la bonne volonté qui t'anime. Agissons en toute chose d'après les règles qui nous sont tracées par la Bonté Divine et elle daignera nous bénir. — Bien des choses à la maison Daviso. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

11 Août 1852.

Ton SILVIO.

J'apprends par la gazette que j'ai perdu un de mes vieux amis, Pierre Borsieri. Il est mort le 5 à Belgirate. Prions pour son âme.

458.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre de mercredi. Nous jouissons de belles journées qui ont succédé à la pluie et nous nous portons, grâces à Dieu, assez bien. La vigne est charmante, la température est douce. Toutes les Juliettes, toutes les filles de S.^{te} Anne forment un joli petit monde qui va et vient avec joie et qui occupe agréablement M.^{me} la Marquise. — Ta Juliette Thérèse est en bonne santé, elle te présente ses respects. On est content d'elle. — L'école des petites paysannes est toujours bien garnie et occupe aussi leur bienfaitrice. Avec quelques intérêts de ce genre, un peu de prière à la Chapelle, un peu de lecture, un peu de causerie, la journée passe sans avoir le temps de s'ennuyer. — La famille de Vibraye a des empêchements qui font suspendre le voyage projeté. Si tu trouves quelques journées que cela t'arrange viens nous voir, mais je ne t'en fais pas une invitation. M.^{me} la Marquise ne veut pas que tu te gênes, elle comprend que tu as tes petites affaires à soigner. Cela est donc pleinement remis à ton choix. — Il me semble d'entendre d'ici votre armée de musi-

ciens qui fait aujourd'hui des merveilles chez vous. Je voudrais que tu en jouisses, mais je crains que tes maux de tête ne te permettent pas ce plaisir là.

Adieu. Bien des choses à toute la famille Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Vigne, 29 Août 1852. .

Ton SILVIO.

459.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est bien dommage que toutes ces bruyantes fêtes de Quiers n'aient pas eu grand charme pour toi. Tu en as encore pour demain ; j'espère que personne ne se fracassera plus comme ce pauvre coureur dont tu me dis que la chute a été si grave. Il vaut mieux danser que faire des courses à cheval, on ne risque que de prendre une entorse ou de se laisser marcher sur le pied par quelque lourde patte. Mais ces réunions joyeuses ne sont pas sans mérite dans le pays, elles font circuler l'argent, elles amusent beaucoup de monde, elles sont une occasion qui rapproche des personnes enchantées de se revoir. La venue de M.^{me} Cima e été

un plaisir bien vif pour elle et pour toute la famille Daviso ; j' imagine leur consolation et la part que tu y as prise. Magna aura été ravie de ce bonheur. Dis-leur que je me réjouis de leur joie mutuelle, et fais-leur agréer mes respects. — As-tu pu passer ces grands jours de réjouissance et de bruit sans mal de tête ? Je le désire. — Malgré ta phrase un peu négative, crois que tu nous paraîtrais fort aimable si tu te décidais un beau jour à venir nous voir. Cela ne presse pas, tu as le temps.

La mort de M.^{sr} Fantini nous a fait de la peine. Je n'aurais jamais dit que cet homme si animé, si vivant, tel que nous le vîmes à Quiers il y a un an, serait mort avant moi et d'une si affreuse maladie. On dit que c'était une véritable lèpre. François était très lié avec lui. Le pauvre Fantini a eu beaucoup de chagrins, dit-on, qui ont empoisonné les dernières années de sa vie. — *Requiem aeternam.*

Je ne t' avais donc plus parlé de M.^{elle} de Larissé ? je croyais t' avoir écrit qu' elle est morte après huit jours de médiocres souffrances. Dieu lui a fait la grâce qu' elle n' en eût pas de violentes. Elle ne s' est pas même aperçue d' avoir fait une grande chute. — Le petit Emmanuel est mort aussi et avant d' expirer il a fait une jolie petite action de bon chrétien. Il y avait un de ses compagnons de collègue qui l' avait souvent tourmenté par des insolences, etc. Il y avait entr' eux une inimitié

d'enfants. Il pria le Recteur de faire venir tous les écoliers pour leur faire ses adieux et leur distribuer des images. Il embrassa avec tendresse tout ce petit monde ; ils étaient tous en larmes. Ils donna la plus belle image à celui qui avait été son ennemi et qui le pleurait comme les autres. — « J'espère que tout-à-l'heure je serai en Paradis, lui dit-il, je veux bien me venger en priant de tout mon cœur le bon Dieu pour toi. »

L'enfant méchant lui a demandé pardon et a promis de ne plus faire de la peine à personne. Emmanuel a souri, balbutié Jésus, et pris son vol pour le Paradis. — C'est une mort charmante.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

5 Septembre 1852.

Ton SILVIO.

460.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le beau temps a succédé aux journées laides, je veux espérer qu'il aura une influence salubre pour dissiper tes douleurs de dents et de tête, comme il l'a pour moi-même. J'a-

vais les mêmes douleurs que toi, et, par dessus le marché, un peu d'oppression ; je me porte mieux depuis hier. Ce bon soleil sera bien aimable s'il dure pour que l'on puisse terminer l'affaire du blé de Turquie et voir bien mûrir le raisin. Dans le petit séjour que tu comptes faire à la campagne, soigne ta santé. Prends garde aux fluxions, évite le froid, et la nuit couvre-toi bien. Magna, pour se consoler de ton absence, devait aller t'y faire une visite avec ses nièces. Cela te ferait plaisir.

Depuis quelques jours je ne suis pas content de la santé de Madame la Marquise, mais elle ne se repose pas davantage pour cela. Hier elle a été à Stupinis et elle a beaucoup souffert de cette fatigue. Demandons à Dieu la grâce qu'elle se porte mieux, et surtout qu'elle ne tombe pas malade. — D. Protasi est parti pour Forlì. Les nouvelles de François sont bonnes. Je lui ai écrit il y a peu de jours et je n'ai pas manqué de lui parler de toi.

Bien des choses à toute la maison Daviso. Je t'embrasse de tout mon cœur.

12 Septembre 1852.

Ton SILVIO.

461.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta belle encre grise correspond merveilleusement à notre magnifique château. J' ai pu néanmoins te lire et voir avec plaisir que cet humble séjour n'est pas sans quelque charme pour toi. J'aime cette famille de paysans puisque tu y trouves de la bonté ; tu es bonne aussi et ils t'aimeront. Profite de l'air que tu respires, gagne de l'appétit ; si Magna te revoit bien portante, elle te pardonnera ton absence. — Ma santé va de nouveau mieux, mais il m'a fallu rester quelques jours au lit. Madame la Marquise l'a voulu et elle avait raison. La chaleur du lit a fait du bien à ma poitrine et je commence depuis trois jours à me lever. J'ai déjà pu assister avant-hier à un charmant goûter que Madame la Marquise a donné à toutes les élèves de S.^{te} Anne dans la belle salle de verdure au bout du jardin où sont ces grandes tables de pierre que tu connais. La joie de ces nombreuses jeunes filles t'aurait enchanté , j' ai regretté que tu n' y fusses pas. Il est beau de voir comme Madame

la Marquise les aime et comme elle est aimée. Elle mérite bien que nous l'aimions tous beaucoup. Je t'embrasse de tout mon cœur. Adieu.

18 Septembre 1852.

Ton SILVIO.

462.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tous ces jours-ci j'ai continué à ne me lever qu'après-midi et à me recoucher vers six heures ; la respiration va bien quand je suis au lit et moins bien étant levé. Les temps de la saison si changeante influent beaucoup aussi sur ma respiration. Mais sois tranquille , tu vois que j'obéis à Madame la Marquise et que je suis parfaitement soigné. — Les pluies qui tombent me font penser avec peine à ta solitude, à ton misérable château ; je crains pour tes dents, pour ta tête. J'espère pourtant que ces pluies ne soient pas durables, que quelques journées de beau soleil reviennent vite, et que Magna et ses nièces puissent réaliser leur aimable projet d'aller te voir. Tu leur diras bien des choses de ma part.

Adieu. Porte-toi le mieux que tu peux et

sans mélancolie. Réjouissons-nous toujours dans le Seigneur, comme dit l'Écriture.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

25 Septembre 1852.

Ton SILVIO.

463.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te plains de tes maux de dents , de tes maux de tête , de tout ce que la pluie et le froid t'ont fait souffrir ces jours passés. Tu as bien fait d'aller à la Messe sur le chariot; Papa le faisait aussi quelquefois , il appelait cela son char de triomphe et les bœufs ses deux Pégases. — Quoique souffrante et malgré l'Église toute en ruine et battue par les vents , tu n'as pas voulu perdre la Messe. Ton pieux courage est louable , vu surtout l'importance de ne pas scandaliser les gens et de leur donner l'exemple de la dévotion. Hélas ! je t'approuve quoique je fasse le contraire ; le médecin ne me permet pas d'aller à la Messe , non obstant la commodité d'être si près de la Chapelle et de pouvoir aller à la tribune à l'abri. Patience ! mais j'en ai honte. Que de

personnes un peu infirmes comme moi, ne manquent pas d'aller entendre leur Messe ! Madame la Marquise même est du nombre. Elle est toujours enrhumée, elle fait des éternûments sans fin, elle a des mal-aises, des douleurs, et cependant rien ne la retient d'entendre la Messe, et d'aller ensuite plusieurs fois dans la journée faire des visites au S.^t Sacrement. — Hier j'ai été deux heures levé, aujourd'hui je resterai levé plus longtemps. Je sens que je suis mieux. Madame la Marquise a la bonté de faire faire du feu dans ma chambre.

Nous ne resterons plus ici que quatre jours, nous retournerons à Turin mercredi. Je suis dans l'espoir que tu vendanges bientôt, car j'entends dire que l'on vendange déjà en plusieurs endroits, dès que le temps le permet, pour ne pas perdre ce peu de raisin qui a échappé à la maladie. Je voudrais que tu eusses de belles journées pour t'engager à retourner au *château*, mais en attendant tu as fort bien fait de revenir à Quiers jusqu'à ce que tu te portes mieux et que le temps s'arrange. — Adieu. Bien des choses à Magna et à toute sa famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

2 Octobre 1852.

Ton SILVIO.

464.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je t'écris de Turin où nous sommes arrivés à midi. Madame la Marquise a cru que je ferais bien de me mettre au lit, j'ai obéi, mais je puis t'assurer que cette petite course ne m'a point fatigué et que je continue à me mieux porter. Depuis trois jours j'ai moins de toux et pas d'oppression. J'ai trouvé ici ta bonne lettre. Quand tu auras fait ta petite vendange, j'espère bien que tu pourras trouver un jour ou deux pour venir me voir. Ce plaisir n'est pas tout à toi ; je le partage bien vivement , tu le sais. Qu'elle est bonne , n'est-ce pas M.^{me} la Marquise ! Nous avons raison de l'aimer et de l'aimer beaucoup. Prions ardemment pour elle et dis aux pauvres de bien prier avec nous. Adieu, ma chère sœur. — Ces demoiselles ont été bien aimables de t'apporter ma lettre à la cascine , présente-leur mes respects ainsi qu'à Magna. Je t'embrasse de tout mon cœur.

5 Octobre 1852, assis sur mon lit.

Ton SILVIO.

465.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise est bien aise de t'avoir fait plaisir et moi je suis toujours heureux de ce qui te fait passer quelques moments de satisfaction. — Je loue la prudence que tu as eue de ne pas vendanger plus tôt qu'il ne fallait, malgré l'exemple que te donnaient les voisins. Ils ont le blâme et l'amende. — Ici nous avons eu les mêmes vents affreux, et j'ai bien pensé que ces terribles secousses nuisaient à notre pauvre raisin. La vendange ne sera pas merveilleuse. Tu viendras bientôt m'en donner des nouvelles et tu me pardonneras de ne pas être bien beau. Je continue cependant à être mieux, et aujourd'hui enfin j'ai eu la permission de faire quelques pas hors de la maison. Le temps est charmant quoique l'air soit un peu froid. Je te quitte pour écrire à François que je saluerai de ta part. — Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

9 Octobre 1852.

Ton SILVIO.

466.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise n'est pas encore sans fièvre et cet état l'oblige toujours à garder le lit. Elle prend patience, prie, lit, me dicte des lettres : sachant ainsi s'occuper, elle s'épargne le tourment de l'ennui qui est souvent pour les malades le pire de tous. Elle dit avec raison que l'essentiel est de faire la volonté de Dieu et que nous devons trouver le même contentement à accomplir cette volonté horizontalement dans un lit ou perpendiculairement sur nos pieds. Voilà son expression, elle est digne d'elle. — Quoique cet état de fièvre se prolonge, le médecin trouve que le mal est en diminution et qu'il n'y a rien d'inquiétant. — Ma santé va assez bien. Et la tienne ? Prends garde au froid, évite les rhûmes et les fluxions autant que possible. — J'ai indirectement des nouvelles de François, il se porte bien. Il priera aujourd'hui comme nous un des saints de Papa. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

Bien des choses à Magna et à toute sa bonne famille. Merci de ta chère lettre.

S. Honoré Ev. de Verceil 1852.

Ton SILVIO.

467.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta lettre commencée au château et terminée à Quiers. Tu fais bien de soigner nos intérêts, nos vins et toutes choses : chacun doit faire le mieux possible dans le cercle de ses affaires et de ses devoirs. Je remercie le bon Dieu de ce qu'il te donne assez de santé. — Madame la Marquise t'est bien reconnaissante d'avoir prié et fait prier ; hier elle a eu une journée meilleure. Elle a été quelques heures levée sans en souffrir ; nous voilà, j'espère, à la guérison. Ce matin elle est sans fièvre.

J'ai appris avec peine la mort de Gioberti, surtout cette malheureuse mort ayant été subite. Puisse-t-il avoir eu quelques moments de réflexions salutaires et de repentir ! Ne jugeons pas, plaignons-le et implorons la divine miséricorde pour lui. Il ne se portait pas bien depuis quelque temps, mais ses souffrances paraissaient peu de chose. Il faut qu'elles soient devenues violentes tout-à-coup, et qu'il soit descendu de son lit pour demander du secours. Il tomba, se blessa un œil en heurtant contre sa table

de nuit, et ne se releva plus de terre. Le matin on le trouva mort. Quoique j'aime toujours à espérer, je suis effrayé de cette fin après les écrits malveillants qu'il avait publiés et dont il n'avait encore témoigné aucun regret, malgré la condamnation prononcée par le Saint Siège. Et il était prêtre ! — Cette mort fera certainement beaucoup de peine à notre bon François qui ne cessait pas de lui être attaché, quoique Gioberti eût publié qu'il renonçait à son amitié. — Que de rage dans ce cœur ! Voilà ce qui me donne des craintes. Car l'esprit de haine est tout l'opposé de cet esprit de bonté et d'amour qui constitue le vrai Chrétien.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

31 Octobre 1852.

Ton SILVIO.

468.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'espère bien que notre château étant une si petite misérable maison, on nous fera payer peu : je croyais même qu'une habitation si pau-

vrement construite ne serait pas dans le nombre de celles sujettes à une contribution.

C'est aujourd'hui un jour d'heureux souvenir pour moi, car ce fut le 5 novembre (1832) que Madame la Marquise eut la bonté de m'écrire quelques lignes pour me dire qu'elle venait de lire *Le Mie Prigioni* etc. etc. Mes sentiments lui parurent bons, elle me l'exprima de la manière la plus aimable. Ce fut pour Papa et Maman un grand plaisir, nous étions tous contents. Tel a été le commencement d'une connaissance si appréciable pour moi. Quelque temps après je fis une visite à Madame la Marquise, son excellent mari y était, ils m'engagèrent à venir les voir souvent, et bientôt cette connaissance devint une véritable amitié. Il y a déjà vingt ans de cela ! et je m'en félicite toujours davantage.

Aie soin de ta chère santé. Celle de M.^{me} la Marquise n'est pas encore merveilleuse, la mienne non plus. Je me lève tard et on ne me laisse pas aller à la Messe.

Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

5 Novembre 1852.

Ton SILVIO.

469.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Mes petits maux sont discrets et ne demandent que des soins faciles. Ce sont les rhûmes fréquents de mon âge, sois sûre que je ne me néglige pas. — Je t'envoie une lettre de notre bon François; la mort de Gioberti l'a affligé. Qui est-ce qui n'en serait pas frappé? Que Dieu nous en accorde une plus tranquille, moyennant tous les secours de notre sainte Religion ! En attendant vivons pour l'aimer et le servir, et soyons reconnaissants de toutes les grâces qu'il nous fait.

Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

10 Novembre 1852.

Ton SILVIO.

470.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Notre vin nous donne donc d'assez belles promesses, et c'est heureux de commencer ainsi ta petite administration champêtre. Un peu de

bonheur te donnera courage. Espérons et rendons grâces à Dieu ; tout découle de sa bonté. Je lui demande de fortifier ta santé et de te délivrer de tes maux de tête. — Ici nous nous portons mieux : samedi et hier j'ai pu aller à l'Église. — Après tant de journées de brouillard et de pluie, nous avons enfin le plus beau soleil , cela me fait du bien, et je m'en réjouis aussi pour toi qui en as besoin dans ton château. — Je te recommande de prendre les soins nécessaires pour te conserver en santé. — Adieu. Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

15 Novembre 1852.

Ton SILVIO.

471.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est encore par un beau rayon de soleil que je t'écris aujourd'hui ; durera-t-il plus que celui de l'autre jour ? Je le désire pour avoir le plaisir de sortir un peu. Tu vois que, puisque j'ai la permission de sortir, ma santé va mieux. Hier j'ai été à pied jusqu'aux portiques de la foire, me reposant en route au *Corpus Domini*, je n'en ai pas souffert.

Tu me dis que pour l'année prochaine l'apparence de la vigne n'est pas trop bonne ; il faut nous préparer à des différences dans le produit et espérer que les bonnes années feront une compensation pour les autres. En attendant je vois avec plaisir que tu t'appliques à ta petite administration et je pense que tu acquerras de l'expérience pour te tirer d'affaire. Je le demande au bon Dieu. — Mets aussi un peu d'étude à te guérir de ces maux de tête qui te tourmentent si souvent. Je crains que tu ne soigne pas assez ta nourriture ; les maux de tête dépendent ordinairement de l'estomac.

Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

19 Novembre 1852.

Ton SILVIO.

472.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu hier ta bonne lettre avec le Certificat qui ira bien, j'espère : j'ai encore à le faire légaliser à l'Intendance, après quoi la

Ville me paiera tes quatre semestres. Tes rhûmes sont bien maladroits de venir t'importuner pendant qu'il fait si beau temps. Reste au lit plus tard, je crois que c'est le meilleur remède pour en guérir plus tôt. Ta santé m'est précieuse, prends les soins nécessaires pour te bien porter ; si tu me fais ce plaisir, je te le rendrai en me conservant de mon mieux. Je vais passablement, mais les poumons se font quelquefois sentir ; j'ai beaucoup toussé ces jours passés. Ce n'est pas cependant que je néglige de me soigner.

Ce soir, si tu étais ici, tu aurais de la musique et tu verrais une belle assemblée d'une quarantaine de dames et messieurs. Tout ce grand monde vient pour entendre un petit prodige, c'est-à-dire un enfant de onze ans que nous avons connu à Naples et qui joue avec une habileté et une grâce merveilleuses. À ce talent s'ajoute que ce bon garçon est simple, modeste et joli. Il exécute sur le piano la musique la plus difficile, il improvise des symphonies, c'est un vrai génie. Quoique je regrette que tu n'aies le plaisir de l'entendre, je pense cependant que tes nerfs en souffriraient et que tu n'aimes pas beaucoup les grandes assemblées.

Adieu. Demain l'Avent nous prêche la pénitence. Notre santé nous oblige à des adoucissements, mais soyons au moins pénitents d'esprit et de cœur et pénétrons-nous d'amour

pour notre divin Sauveur. Aimons-nous en lui et pour lui. Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

27 Novembre 1852.

Ton SILVIO.

473.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le certificat a été en règle et les quatre semestres de ta petite rente m'ont été remis. — La musique du joli garçon napolitain et sa bonne grâce nous ont enchantés, mais tes nerfs n'auraient pas résisté à deux heures de ce divertissement. À présent nous sommes rentrés dans notre tranquillité habituelle et tu feras très bien de venir nous voir quand tu le pourras. Tu sais que ta venue me fait toujours plaisir et Madame la Marquise est aussi bien aise de te voir. Délivre-toi de la toux, termine les affaires rurales, fais arranger les tonneaux, ensuite prends un jour qu'il ne pleuve pas et viens, bien entendu avec ta bonne nymphe.

Adieu. Gardons notre promesse de soigner le mieux possible nos pauvres santés, et puisque nous ne pouvons pas briller par le mérite

des grandes pénitences , remplaçons-les par l'humble support de nos souffrances et la prière. Notre aimable Jésus veut bien s'en contenter. — Je vais écrire aujourd'hui à François et je lui ferai tes amitiés. Je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses à Magna et à toute sa famille.

1 Décembre 1852.

Ton SILVIO.

474.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta toux est bien aimable de s' être calmée et je la prie de s'en aller tout-à-fait. On peut cesser d'être jeune sans prendre de ces toux de vieillesse qui fatiguent tant, et puis cela ne convient pas avec un joli visage comme le tien qui paraît encore bien loin d'être vieux. Nos chers parents n'étaient pas extrêmement touseurs et Maman surtout ne toussait guères : ce sont de bons exemples à suivre. Du reste il est vrai qu'il faut s'attendre à des incommodités et les prendre avec patience si elles viennent. — Ta lettre à François va très bien , elle lui fera plaisir ; je vais l'expédier aujour-

d'hui ou demain. - Quand viens-tu à Turin ? tu devrais le faire avant que les grands froids arrivent. Mais cependant règle-toi là-dessus selon ta santé et selon tes affaires, et prends le temps où la nymphe n'ait pas d'occupations importantes.

Ici il n'y a rien de nouveau ; nos santés sont, grâces à Dieu , passables , non obstant la bonne habitude d'avoir toujours quelque petite chose à souffrir. Portons ces fardeaux de la meilleure grâce du monde et sans grimaces, ne veuillons que ce que Dieu veut et remercions-le de toutes ses bontés. — Bien des choses à Magna et à son aimable famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

11 Décembre 1852.

Ton SILVIO.

475.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Pour nous consoler un peu de ton départ , tu as commandé au soleil de paraître à ta place, et ses aimables rayons luisent depuis trois jours sur nous. Mais quoique le venue du soleil nous fasse plaisir, nous ne te regrettons pas moins.

- Le bonheur que tu as eu d'avoir le coupé de l'*omnibus* tout pour vous deux, t'aura permis de soigner ta dent souffrante te garantissant de l'air. Je voudrais bien que ta fluxion fût passée. Fais usage du lait chaud avec de la mauve tenu dans la bouche, cela adoucit les gencives et calme la douleur. — Nous n'avons rien de nouveau que mes vengeances à notre petit jeu du soir ; je bats terriblement mes ennemis et je garnis ma bourse pour leur apprendre à me respecter. — Nos santés vont assez bien. — Tu dois avoir comme nous un temps délicieux, profites-en pour faire quelques promenades ; les neiges ne manqueront pas de venir et alors tu auras le loisir de te reposer.

Bien des choses à Magna et à sa digne famille. Unissons tous nos cœurs pour obtenir une infinité de grâces de notre divin Sauveur ; Marie, Joseph et tous les Anges et les Saints nous donnent l'appui de leurs prières.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

18 Décembre 1852.

Ton SILVIO.

476.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Madame la Marquise à qui j'ai exprimé ta reconnaissance et tes souhaits désire aussi pour toi santé et bénédiction et se recommande toujours à tes bonnes prières. — Dieu voit que les souhaits que nous nous faisons réciproquement ne sont pas des formalités d'usage, mais les vœux sincères de nos cœurs ; il daignera nous exaucer. Ayons confiance dans ce Père si bon. — Sois mon interprète auprès de Magna et de toute son aimable famille, sur qui je demande à Jésus et à Marie de répandre une infinité de grâces temporelles et spirituelles. Allons tous ensemble à la Sainte Crèche et réjouissons-nous de la beauté et de la grandeur de ce mystère d'amour. — Je ferai passer les souhaits du bon Chan. Ramello à François et au P. Perrone. Quand tu le verras présente-lui mes respects. — Adieu. Résignons-nous toujours à quelques mauvais temps, brouillard, pluie, neiges ; mais tâche de ne pas trop en souffrir. — Ici nos santés ne vont pas mal. Je t'embrasse de tout mon cœur.

23 Décembre 1852.

Ton SILVIO.

477.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Mille remerciements des aimables souhaits que tu m'exprimes pour toi, pour la famille Daviso, pour tout ton petit monde. Ces vœux sont échangés et j'espère que le bon Dieu bénira les vôtres et les miens. Commençons la nouvelle année avec une grande confiance en Jésus et Marie, et marchons gaîment en avant pour arriver un jour au vrai bonheur. Les gages que nous avons déjà reçus de la bonté divine doivent nous remplir de reconnaissance, d'amour et de courage.

J'approuve l'étrenne ordinaire à notre chère nymphe pour toi e pour moi. Adieu. Je t'embrasse à la hâte, je fais ma révérence à Magna et à sa digne famille et je suis de tout mon cœur

31 Décembre 1852.

Ton SILVIO.

478.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je te remercie de ta lettre et du compte de l'année passée. Continue à apprécier la nécessité des règles de prudence et d'ordre et fais le mieux que tu peux ; Dieu nous aidera. — Grâces à tes bonnes prières j'ai assez bien commencé le nouvel an et je me réjouis qu'il en soit de même de toi. On dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte , espérons donc que nous suivrons la même marche jusqu'à la fin de l'année ; j'en ai toute l'envie. Garantissons-nous du froid, car il augmente, et tâchons de ne pas attrapper de nouveaux rhûmes. Voilà la recommandation que me fait toujours le D.^r Fioretta , et il me charge de te la faire également. Il m'a dit que si les globules de café délayés dans l'eau te paraissent toujours sans efficacité , tu peux essayer de prendre un globule sec que tu feras fondre en le comprimant avec la langue. Il y a des personnes à qui cette manière convient mieux.

Bien des choses à Magna et à toute son aimable famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

4 Janvier 1853.

Ton SILVIO.

479.

Alla marchesa di Barolo.

Madame,

Géraldine est un livre bon et beau, je l'ai cependant lu quelquefois avec le pouce, car mes yeux sont faibles et ma tête aussi. Mais j'ai lu tout de bon de belles excellentes pages. Peut-être vous ne pourrez pas lire non plus. Vous avez aussi la fièvre, et plus que moi; votre pauvre joue enflée est plus malade que la mienne. Que je suis triste de vous savoir si souffrante! Je prie de toute mon âme le bon Dieu de vous soulager; j'aimerais bien mieux souffrir moi-même, il le sait. Votre mal de dent est devenu si fort parce que votre charité et bonté vous a engagée à venir me voir, toute menacée que vous étiez déjà de quelque mauvaise suite du froid. Vous êtes, et vous serez, toute votre vie, incorrigible, quand il s'agit de charité! — Ah! que Dieu

ne vous fasse pas expier ce *défaut* par des souffrances !

Visitez-moi encore — mystiquement — auprès de notre Divin Sauveur et de sa Sainte Mère. Pour moi, je vous vois à leur côté, et lorsque je ne sais pas prier, je dis *Amen* à vos prières.

Votre SILVIO PELLICO.

480.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ton aimable lettre m'est arrivée avec une lettre de notre cher François. Il t'a écrit le petit feuillet ci-joint, je ne veux pas t'en retarder l'expédition.

Tout va ici comme à l'ordinaire à l'égard de nos santés. Remercions Dieu de ne pas être malades et portons quelques légères souffrances dont il est difficile d'être tout-à-fait exempts. Notre bonne Mariette a été plus adroite que nous s'en allant si jeune au Ciel. Comme nos cœurs ne l'ont pas oubliée, soyons assurés que nous avons notre place dans le sien et qu'elle nous aide de là-haut.

Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

18 Janvier 1853.

Ton SILVIO.

481.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine.

Résigne-toi à ne faire que les ouvrages qui n'exigent pas une vue fine ; je regrette que la tienne se soit affaiblie, conserve-la au moins dans cet état, et évite les efforts qui pourraient l'affaiblir davantage. Oui nous vieillissons tout doucement : notre devoir est de nous conformer en cela à la sainte volonté de Dieu comme en toutes choses et d'être reconnaissants des grâces avec lesquelles il adoucit nos petites peines. Appliquons-nous à empêcher que la vieillesse ne nous rende tristes et embellissons nos souffrances par le courage et la sérénité ; en perdant d'un côté nous gagnerons de l'autre. — Soigne ta chère santé , les nôtres ne vont pas mal. Je t'embrasse de tout mon cœur.

21 Janvier 1853.

Ton SILVIO.

482.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier après t'avoir expédié mon paquet, j'ai reçu le tien que l'Av. Daviso a eu l'obligeance de m'envoyer. Je te remercie infiniment de cet envoi et de toutes tes peines. M.^{eur} Augustin Fox ne demeure plus à la Volta, et je ne connais plus personne qui soit en rapport avec lui. Il était là agent du fermier, c'est-à-dire de M.^{eur} Piderman, confiseur, à qui cette propriété avait été donnée en bail. Ce M.^{eur} Piderman n'a pas été content de lui et ils se sont séparés. — M.^{eur} Fox avait acheté une cascine à Novel, pays peu éloigné, et il doit demeurer là maintenant, à ce que l'on m'a dit.

Voici une petite nouvelle toute pieuse dont il faut que je te fasse part. Conformément au désir manifesté par Notre S.^t Père le Pape, les Catholiques qui pratiquent la Religion sont invités à se fixer un jour de chaque mois pour faire une Communion, en esprit d'union avec les prières du S.^t Père. Ce concours spirituel dans tous les pays du monde plaît à toutes les âmes fidèles et ne peut qu'être agréable à Dieu. Ainsi choisis-toi un jour de chaque mois. Si

en ce jour on a quelque empêchement cela ne gêne point la conscience ; on remet cette Communion à un jour prochain.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

6 Février 1853.

Ton SILVIO.

483.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu auras appris l'attentat furieux que quelques hommes sanguinaires ont commis à Milan, excités par Mazzini. Ce complot avait autant de sottise que de scélératesse. Ils ont égorgé quelques Autrichiens et se sont fait pendre. Toutes ces fureurs des faux patriotes sont déplorables ; il n'en résulte que des victimes et plus de rigueur ! — Que Dieu éclaire tant d'enragés ! Leur intelligence est malade. — Ils étaient tous de la classe la plus basse, des ouvriers, des porte-faix. Ces pauvres gueux se sont crus des héros, et ont ajouté foi à une proclamation de Mazzini qui leur promettait de venir se mettre à leur tête.

Adieu. Ma santé est à l'ordinaire, celle de

Madame la Marquise aussi. Soigne la tienne.
— Bien des choses à Magna et à sa famille.
Je t'embrasse de tout mon cœur.

12 Février 1853.

Ton SILVIO.

484.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Je reçois ta bonne lettre d'hier, celle-ci m'est venue sans retard ; la précédente que tu m'avais écrite le dernier jour de carnaval m'est arrivée seulement avant-hier. Tu m'y rapportais le mot bien juste de Magna à propos des communions en union d'esprit avec notre Saint-Père le Pape. Magna et ses nièces ne pouvaient manquer d'apprécier, ainsi que toi, cette belle union de tant de cœurs dans toute l'Église. — Ta pénitence de n'avoir encore pu aller au sermon te coûte ; je t'en plains et je supplie le bon Dieu d'améliorer l'état de tes nerfs et de fortifier ta santé. — Je t'imité un peu, car je vais rarement au sermon tantôt pour une cause, tantôt pour l'autre. Patience ! Dieu bénira nos petits sacrifices ; ne veuillons jamais que ce qu'il veut.

Adieu. Prions pour Louis et pour tous nos chers morts. De grands motifs d'espérance adoucissent nos tristes commémorations.

Bien des choses à Magna et à son excellente famille. Je te recommande ta santé et je t'embrasse de tout mon cœur.

17 Février 1853.

Ton SILVIO.

485.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Aujourd' hui j' ai eu le plaisir de recevoir deux aimables visites de toi , d' abord par ta lettre venant de la poste , puis par le paquet apporté par Madame Barberis. Merci de tes expressions, de tes sentiments , de l' ouvrage fait et de la disposition où tu es toujours de travailler pour moi.

Je t' envoie une lettre de notre bon François. Je suis sûr qu' il n' a pas manqué hier de faire dans sa Messe un fervent *Memento* pour notre bien-aimé Louis. Ce pauvre François éprouvera une grande peine si le P. Général, à qui il est très attaché , ne se rétablit pas. Je n' espère pas beaucoup la guérison de ce saint

homme, à l'âge où il est et à la suite de tant de chagrins et de fatigues qu'il a eues. Prions avec François pour ce vénérable Père, soit qu'il prolonge sa maladie, soit qu'à cette heure il soit mort. Il a toujours eu pour François une estime et une tendresse particulière et François lui rendait bien cette douce affection. — Nous avons aussi de tristes nouvelles du Père Bresciani : il avait reçu l'extrême-Onction. Voilà un autre homme de grand mérite dont la perte sera sensible pour la Compagnie et pour tous ceux qui ont connu sa bonté et ses vertus. — Mais cependant comment faire pour aller en Paradis ? il faut bien mourir chacun à notre tour. Dieu soit donc béni de la vie et de la mort qu'il nous donne quand il voit qu'il en est temps. — En attendant vivons pour le servir en accomplissant nos devoirs jusqu'à la fin, et marchons vers lui avec courage.

Bien des choses à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

21 Février 1853.

Ton SILVIO.

486.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne Madame Barberis t'écrira que je ne suis point malade. Mon retard n'a été causé que par des occupations qui se sont succédées et qui m'ont pris du temps. Au reste il ne me semblait pas qu'il y eût tant de jours que je ne t'avais écrit. Je regrette que tu te sois inquiétée et je te demande pardon. Ma santé va passablement et celle de Madame la Marquise aussi, grâces à Dieu. Prends soin de la tienne qui m'est bien chère et ne sois plus si prompte à me supposer malade. — Ce printemps, c'est-à-dire vers la fin d'avril, Madame la Marquise aura des hôtes qui passeront quelque temps ici. D'abord un vieux Marquis de Thernes avec sa fille, ensuite Madame la Vicomtesse de Vibraye avec son mari et sa fille. Tu te souviens que Madame de Vibraye est cette nièce qui devait déjà venir cet automne et qui a dû différer ce voyage. — Adieu. Je suis pressé, je te charge de me rappeler au bon souvenir de Magna et de toute sa famille, et demandant encore ton absolu-

tion pour les inquiétudes que je suis fâché de t' avoir causées je t' embrasse de tout mon cœur.

4 Mars 1853.

Ton SILVIO.

487.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu feras, j'en suis persuadé, le mieux que tu pourras, quant aux ventes ; j' ai tous les motifs pour ne pas douter du soin que tu auras de bien t' informer des prix et de te décider à vendre au temps opportun. — Je me remets aussi à ton avis relativement au nouvel arrangement à faire avec notre paysan et à l' augmentation du loyer du pré, puisque tu juges qu' on peut raisonnablement l' augmenter. Sois juste et miséricordieuse. Tu observes avec discernement qu' il ne faut pas trop tirer, car ce serait ne pas lui laisser le moyen de vivre et le forcer à voler. Arrange donc tout cela dans ta prudence et tu me diras ensuite quelles sont les conditions fixées dans la nouvelle écriture ; il serait inutile que ce bon homme vînt me parler.

Des lettres récentes nous disent que le P. Général a quelque amélioration et que la maladie du P. Bresciani est, on peut dire, dissipée. Notre cher François continue à se bien porter. Ici nous sommes à l'ordinaire, c'est-à-dire avec de petites souffrances supportables. Je te plains de ta fluxion, il y en a quelquefois de bien douloureuses ; ne néglige rien pour te soulager et soumets-toi patiemment à la nécessité de garder le lit pour transpirer.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

7 Mars 1853.

Ton SILVIO.

488.

A sua sorella Giuseppina:

Ma chère Joséphine,

Tu verras confirmées dans la lettre ci-jointe de François les nouvelles un peu meilleures que nous avons du P. Général et celles encore plus rassurantes du P. Bresciani. — J'ai aussi eu hier de semblables nouvelles par Monseigneur Spalding, l'Évêque Américain dont parle François. Ce digne Prélat a dîné hier ici. Notre bon frère lui a beaucoup plu, il nous en a dit le plus grand bien. Ils se sont vus

très souvent pendant tout le temps que Monseigneur Spalding a été à Rome.

Tu es fort aimable de désirer que les personnes qui te sont chères soient sans souffrances, mais à mon tour je regrette que cela ne commence pas par toi-même. Ta fluxion si obstinée me fait de la peine et je ne te trouve pas sage d'avoir laissé s'y ajouter un rhûme. Je demande au bon Dieu, par l'intercession de la S.^{te} Vierge et de notre bien-aimé Patron, de te soulager et de te guérir. — J'ai confiance dans ces deux grands appuis. — La santé de Madame la Marquise va passablement et la mienne n'est pas mauvaise non plus, voilà un bon effet des prières que tu fais pour nous. — Je te remercie de l'explication que tu me donnes sur l'augmentation du loyer, du pré, etc. etc. tu me fais toujours plaisir quand tu m'informes des choses relatives à nos pauvres petits intérêts. — Adieu. Patience dans tes maux, et guérissons le plus tôt possible.

Bien des choses à Magna et à sa digne famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

11 Mars 1853.

Ton SILVIO.

489.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Dans ta bonne lettre tu me renvoies celle que je t'avais communiquée de notre cher François, et moi je t'en expédie ici une seconde qui te fera encore plus de plaisir, car tu y trouveras des expressions de sainte amitié pour toi. C'est-là son bouquet pour ta fête. — Je joins à son aimable bouquet l'assurance du tendre attachement que je t'ai voué et les souhaits les plus sincères. Santé, contentement, vie paisible, toutes les grâces pour ce monde et pour l'autre, voilà ce que mon cœur te souhaite. S.^t Joseph appuiera ma demande et te fera sentir les bons effets de sa puissante protection. — Je suis sûr que tu le pries également en ma faveur. Comptons sur lui, sur Marie et sur notre adorable Sauveur qui les aime tant.

Tu auras fini tes grandes affaires avec le paysan, j'espère. Dis-moi comment vous vous êtes arrangés.

Adieu. Bonne fête. Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

17 Mars 1853.

Ton SILVIO.

490.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Au milieu des douleurs causées par ta fluxion, tu as été admirable. Ta lettre que tu m'as écrite, celle que tu m'envoies pour François, me prouvent que tu as une volonté forte, courageuse ; c'est un don de Dieu, je le remercie de te l'avoir accordé. Il y a du mérite à ne pas se laisser abattre par les souffrances, surtout quand elles sont très vives comme celles que tu as eues ces jours passés. Pauvre fille ! je te plains ; les maux de dents et d'oreilles, dans leur période d'intensité, sont affreux ; j'en ai eus quelquefois. Puisse-tu maintenant ne plus être dans cet état de douleurs violentes ! je le demande au bon Dieu, et j'invoque l'intercession de Saint Joseph ; tu n'as pas voulu omettre de célébrer sa fête et tu es allée faire tes dévotions quoique tu souffrisses tant. Il faut donc qu'il te soulage, qu'il obtienne ta guérison, je compte sur sa bonté. — Je te plains aussi d'avoir par dessus le marché à supporter l'insistante et tenace petite guerre que te fait notre paysan pour ses intérêts. Je suis bien aise que tu sois attentive à ne pas prendre des engagements

imprudents ; j'ai confiance dans ton intelligence et j'admire ta patience. Vraiment il est nécessaire d'en avoir, et beaucoup.

Adieu, il me tarde de savoir que tu es guérie. Je t'attends après Pâques, mais viens bien portante. Les variations de l'atmosphère m'ont fait tousser, aujourd'hui je suis mieux. Bien des choses aux Daviso, souhaite les bonnes fêtes à Magna, à ses nièces, à tous. — Que Dieu nous fasse la grâce d'être *sains* et *saints*.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

23 Mars 1853.

Ton SILVIO.

. 491.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu es charmante d'être venue me voir et tu l'es aussi de m'avoir donné si tôt de tes nouvelles. Nous sommes tous bien-aises que tu aies fait un bon voyage. M.^{me} la Marquise te voit toujours volontiers et dit que si tu reviens un de ces jours, tu seras sage. Elle a raison, mais aies d'abord la sagesse de soigner ta pauvre oreille et de la guérir le plus vite que tu pourras.

Cette malheureuse femme qui s'est jetée dans le puits t'aura attristée. Il faut espérer que ceux qui se tuent, soient atteints de folie et que Dieu les juge avec miséricorde. — Puisqu'il y a des fous, je voudrais au moins que toutes les folies fussent gaies et nous fissent rire. — Je crains que Madame Godard, l'aréonaute n'en fasse une aujourd'hui ; on dit qu'en dépit du vent elle s'élèvera dans les airs à cheval. Mais si le vent continue, j'espère qu'on ne le lui permettra pas. J'approuve que les hommes exercent leur courage de mille manières et qu'ils le poussent même jusqu'à la témérité, c'est dans leur nature. Mais le courage de la charité, de la bonté, de la vertu, est plus beau ; il est le seul qui convienne à la femme. On ne parle que de Madame Godard, *la gran volatrice* (pas la grande voleuse). Quand elle aura fait son vol, on reparlera des voleurs et voleuses, car il y en a un joli nombre. — On dit que le prétendu Bellotti a déjà changé de barbe et de nom, mais non d'industrie. S'il t'honore de sa visite, ne te laisse pas attraper.

Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Bonne santé, bonne humeur et bonnes prières. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

3 Avril 1853.

Ton SILVIO.

492.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tes douleurs sont bien méchantes , je t'en plains et te recommande de te soigner. Reste un peu plus au lit , surtout quand il y a du vent , et lorsque tu vas à la Messe , arrange chaudement ta tête sous le voile de manière à remplacer le chapeau. Rends-toi indépendante en te coiffant selon les besoins de ta santé, par des redoublements de précautions. Tu seras toujours également une très jolie petite vieille.

Madame Godard craint moins le vent, mais tu auras su, je pense , qu' elle l'a craint assez pour ne pas chevaucher en l' air sous l' action des zéphirs. Elle s'est mise à cheval comme si elle devait s'élever, mais le ballon auquel elle et sa monture étaient attachés a paru manquer de force. Le public s'est fâché, a sifflé, grondé, disant qu' il y avait tromperie. Il y a eu tumulte, et, coupables ou non, l' argent des deux époux a été saisi par l' autorité. M.^{eur} Godard a cru calmer le public en s' enlevant lui-même , et tandis que le ballon l' emportait sa pauvre femme a été accablée

d'injures. On aurait dû avoir pitié d'elle ; la pitié n'est guère le partage des foules. Heureusement quelques personnes plus charitables l'ont soustraite à cette fureur. Je suis bien aise de n'y avoir pas été ; le comte di Villafalletto y était et nous avons appris tout cela de lui. Ton retour à Turin ne peut donc pas s'effectuer. Je n'ose jamais te faire des instances ne voulant pas te causer de l'ennui et encore moins exposer ta santé à souffrir. — Ta description de la fête des oranges a fait plaisir à Madame la Marquise ; cette aimable peinture de votre petite réunion joyeuse m'a égayé aussi. — Nous attendons les hôtes dans huit ou dix jours ; ils pourraient cependant nous arriver plus tôt. — Adieu, portons-nous tous bien , je me fais assez honneur toussant avec une agréable modération.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

7 Avril 1853.

Ton SILVIO.

493.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Il y a toute apparence que le jeune inconnu qui aurait voulu te parler, n'était qu'un des mille imposteurs qui nous pleuvent de toute part. Sa mère amie de la nôtre est visiblement une invention, nous savons que Maman ne prodiguait pas son amitié, et que depuis bien des années, la bonne Madame Perona était la seule qui pût se dire son amie. — Hier un jeune inconnu s'est présenté à moi ; je soupçonne un peu que ce soit le même, quoiqu'il m'ait débité une autre fable. Il s'est donné pour héritier d'une grande fortune, mais réduit à la misère par suite des violences politiques qui le privent de ses rentes. — Tu fais bien de ne pas recevoir de pareils visiteurs, et si quelqu'un d'eux réussit à te parler, dis-lui fort poliment que tu ne peux pas avoir le plaisir de lui rendre service, et borne-toi à lui donner tout-au-plus quelques sous. Dernièrement un de ces messieurs étant entré chez une dame, a recouru aux menaces sous le prétexte du désespoir. — Prenons garde d'être leur dupes, et mettons cependant toujours de la charité et de la bonne grâce dans le refus

pour affliger le moins possible ceux qui sont dans le malheur.

Le comte de Bainville qui revient de Rome m'a apporté hier de bonnes nouvelles de notre cher François ; il l'a laissé tout occupé de Confessions et ne pouvant nous écrire. — Si l'achat des acacias pour la rive ou d'autres affaires te font aller à la vigne , prends toutes les précautions pour ne pas empirer tes douleurs ; reste peu au soleil , et pense qu'à l'ombre l'air est encore frais.

Adieu. Je ne tousse pas beaucoup et je me soigne. — Que nos prières pour notre chère Mère soient exaucées ! j'espère comme toi qu'elle est déjà dans le bonheur éternel et qu'elle prie pour nous. Remercions Dieu de nous avoir donné de si bons parents et imitons leur foi et leur vertu, aspirons au Ciel.

Bien des choses à Magna et à toute son aimable famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

12 Avril 1853.

Ton SILVIO.

494.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Que l'aimable *Patrocinio* de S.^t Joseph te préserve dorénavant de maux de dents, d'oreilles, de tête, et te donne, par la grâce de Dieu, une meilleure santé ! Je lui demande tout ce que je sais pour ton bien spirituel, et temporel, et je suis sûr que tu en fais autant pour moi. Ayons confiance dans sa puissante protection et soyons persuadés qu'il nous obtiendra beaucoup de faveurs, quoique nécessairement il nous reste quelque chose à souffrir. Un jour nous saurons combien nos douleurs, et nos Croix ont été diminuées et soulagées par l'amitié de nos Saints et combien nous aurions souffert davantage sans leur aide. Oh ! qu'il est consolant d'avoir tant d'amis qui pérorent notre cause jusqu'à notre mort et qui nous ouvriront finalement la jolie petite porte du bonheur éternel ! Courage et gaieté toujours ! mais vivons comme il le faut pour qu'ils puissent nous être utiles ; travaillons à être humbles, vrais, exemplaires en tout.

Je n'ai pas de nouvelle à te donner, nous ne savons encore en quel jour nos hôtes arriveront. Nous avons de petits rhûmes assez

discrets, une température soutilante du froid au chaud, de l'humide au sec. Il faut encore se couvrir et attendre des journées plus agréables qui nous fassent du bien. Ne te néglige pas, je t'en prie.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

16 Avril 1853.

Ton SILVIO.

495.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ta bonne lettre que j'ai reçue hier à été un charmant bouquet pour moi, je t'en remercie de tout mon cœur. Que S.^t Sylve t'écoute et qu'il m'écoute aussi, car je lui demande de t'obtenir les plus belles grâces et entre autres, celle d'être délivrée de tes fluxions. — Ta lettre précédente m'était arrivée, je te suis obligé. — Madame la Marquise te remercie du secours que tu as donné pour elle. Elle entend avec plaisir que le mari et la femme sont de bons Chrétiens. — Hier au soir M.^{eur} le comte de Thernes et sa fille sont arrivés. La Mère est restée à Nice avec un fils qui n'est pas bien portant. Nos hôtes comptent rester une dizaine de jours. Ils retourneront ensuite à Nice d'où ils rentreront plus tard en France.

Un vol que l'on n'aurait jamais cru possible a été commis à la *Consolà*. Dans un grand pilier était une espèce de large et haute cachette où les Religieux avaient placé la grande statue de la S.^{te} Vierge en argent, donnée par Charles Félix et Marie Christine. On ne sortait cette statue qu'aux solennités d'usage. Un de ces jours les Pères allant pour la faire voir à un prêtre étranger, la précieuse statue n'y était plus : les deux portes étaient très bien renfermées, mais examinant les serrures on vit les signes de la cire que l'on y avait appliquée pour faire de fausses clefs. Les personnes pieuses sont attristées, les incrédules rient, font du bruit, et accusent les pauvres Religieux d'être eux mêmes les voleurs. Ces bons Pères sont accablés de douleur et par dessus le marché, d'insultes et de menaces. Demandons à Dieu de calmer les esprits et de consoler les affligés. L'autorité fait des recherches, mais on n'a aucun indice des voleurs; la statue aura été d'abord fondue et l'on n'en saura probablement jamais plus rien.

Adieu. Fais l'illumination convenable pour la fête du Statut. — Soigne ta santé. — Bien des choses à Magna et à sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

22 Avril 1853.

Ton SILVIO.

496.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

C'est un chagrin pour moi de ne pas aller te voir apprenant qu'une érysipèle te tient au lit ; dans ces jours je ne le pourrais pas, quoique ma santé ne soit pas mauvaise. — Le repos et les rafraîchissants te seront utiles, mais je te conseille d'appeler un médecin. Son assistance t'aidera pour le choix des petits remèdes dont tu peux avoir besoin et tu guériras plus vite. Je te plains. Il y a beaucoup d'érysipèles ; elles ne sont pas dangereuses, mais elles font souffrir.

Pour la vente du blé, je te laisse agir selon ton discernement, car en ces choses-là mon ignorance est complète. — Si tu vends, tu m'en informeras.

La nouvelle que l'on t'a donnée que le Père Supérieur de la *Consolà* est arrêté, est une fable. Au lieu de cela on arrêta quelques ouvriers sur lesquels il y a des soupçons.

Courage, ma chère, et prends toutes les précautions, tous les soins pour bien guérir. Ne néglige pas de voir un médecin.

Quelle bonté ont ces demoiselles Daviso pour

toi ! je partage vivement ta reconnaissance. —
Bien des choses à toute cette digne famille.
— Je t'embrasse de tout mon cœur.

27 Avril 1853.

Ton SILVIO.

497.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Merci de tes deux lettres du 6 et du 7. —
Je suis bien obligé à notre cher Baron de la
commission qu'il a eu la complaisance de faire.

Malgré l'abondance de monde qu'il y a à
Turin pour ces fêtes du Statut, tout s'est passé
tranquillement hier et avant-hier. Nous n'au-
rons pas de désordre non plus aujourd'hui ,
j'espère. — Le fameux Mottino a été arrêté
à Crevacuore. Tant mieux pour beaucoup de
gens qui voyagent et qui craignaient ses ag-
gressions. Je pense qu'on ne le laissera plus
s'échapper. — Je te recommande toujours
de te soigner et je prie Dieu de te guérir vite.
Tes souffrances si prolongées me font de la
peine. — Ma santé ne va pas mal , mais je
tousse un peu , à mon ordinaire. Madame la
Marquise va passablement,

Nous attendons après-demain la famille Vi-braye.

Bien des choses à Magna et à toute sa di-gne famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

10 Mai 1853.

Ton SILVIO.

498.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Comment va ta santé? Les nôtres, et surtout celle de Madame la Marquise ont éprouvé l'in-fluence de l'atmosphère. Nous passons de rhûme en rhûme, et pour elle il s'y est joint un peu de fièvre qui l'oblige depuis mercredi à garder le lit. — Nos hôtes sont arrivés hier très fatigués du voyage. Le passage des Alpes a été mauvais et dangereux. Une avalanche a abîmé la route en Maurienne et il leur a fallu attendre que la route fût rendue praticable. M.^{me} la Mar-quise était fort inquiète de leur retard sachant que ni courrier ni diligence n'avaient pu pas-ser. — Enfin les voici et , quoique fatigués , ils ne sont pas malades. Le temps s'améliore et nous allons tous nous mieux porter, j' es-

père. — Ta chambre est occupée par Madame la Vicomtesse de Vibraye ; sa fille dort dans celle de la nymphe , et là est aussi le lit de sa gouvernante. M.^{eur} de Vibraye occupe la chambre à côté de la bibliothèque. Si pendant qu'ils sont ici tu venais à Turin, tu pourrais être logée dans une autre chambre. — Mais je pense que bientôt nous irons à la vigne, et je le désire aussi pour moi-même ; car depuis quelque temps l'air de Turin ne m'est guère favorable. J'espère que celui de la colline me ranimera un peu. — J'ai écrit avant-hier à François dont le P. Calvetti m'a apporté de bonnes nouvelles.

La journée de demain nous ramène un souvenir funèbre. Prions pour notre cher père et adoucissons nos tristes pensées par les motifs que nous avons d'espérance et de consolation. Pénétrons-nous de reconnaissance envers Dieu pour la grâce qu'il nous a faite de nous donner de si bons parents.

Les Juliettes et toute la maison de S.^{te} Anne sont déjà à Moncalier. — Ne doute pas du soin que je prends pour guérir et conserver ma chère petite personne. — Je te recommande la tienne qui m'intéresse beaucoup. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

14 Mai 1853.

Ton SILVIO.

499.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

D'après ta lettre, j'espère que tu auras pu effectuer hier ton désir d'aller à la cascade. Mais es-tu bien guérie de l'érysipèle ? ne fais pas d'imprudence, ne t'expose pas trop aux contrastes de la température et reste peu au soleil. Mes souffrances ne sont que des mélanges de rhûmes consécutifs, de faiblesse de poumons, de petits maux de nerfs, de migraines; enfin ce sont des fruits de l'âge, et comme la saison froide les a un peu aigris, j'ai l'espoir que la chaleur les adoucira, et que l'air de la campagne sera aussi un bon remède. Soignons-nous, prenons patience et ne nous inquiétons pas, s'il y a toujours quelque chose à souffrir. Considérons tranquillement trois excellentes vérités. La plus essentielle est, qu'il faut vouloir ce que le bon Dieu veut, — la seconde est qu'il y a une infinité de malheureux qui souffrent davantage, et que nous devons remercier Dieu de ne pas nous donner de plus grandes douleurs, — la troisième est que nos souffrances ne nous tuent pas. Bien des gens forts et robustes meurent tandis que nous vieillissons. — Patience donc et courage,

Madame la Marquise va mieux. — Il n' est pas nécessaire que tu lui écrives pour dimanche , jour de sa fête. Dis-moi seulement dans ta lettre prochaine que tu me charges de lui exprimer tes humbles hommages et tes souhaits, etc. etc. — Je n'ai pas encore de lettre de François depuis la mort du Père Général , mais je sais qu' il est en bonne santé.

Adieu. Prions toujours avec union de cœurs pour les vivants et pour les morts.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

19 Mai 1853.

Ton SILVIO.

500.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

L'aimable expression de tes hommages et de tes souhaits à fait plaisir à Madame la Marquise; elle t'en remercie et te souhaite de bien te rétablir pour pouvoir bientôt venir nous voir à la vigne. — Sa fête a été célébrée par toutes ses différentes filles , et la joie de tous ces cœurs reconnaissants lui a été agréable. — Sa santé va mieux, je ne puis pas me plaindre non plus de la mienne. — On dit que les vignes ne

donnent nulle part beaucoup d'espérance et on craint le retour de la cryptogame. Parmi les remèdes qui ont été essayés dans différents pays pour préserver les raisin de cette maladie, on vante la précaution de semer des lupins aux pieds des ceps de vigne. Ceux qui le conseillent, prétendent que les lupins ôtent l'excès de l'humidité aux vignes et les conservent saines. Il me semble que tu pourrais faire un essai, la dépense ne devant pas être grande.

Je me réjouis de la guérison de ton érysipèle, prends garde qu'elle ne revienne. Soigne les douleurs de rate et ne te fatigue pas. — Je t'envoie une lettre de François ; elle m'a été apportée par notre Curé de S.^t Dalmas le P. Ravelli Barnabite, revenu ces jours-ci de Rome. Il a laissé François affligé, mais bien portant. — Vers la moitié de juin se fera à Rome l'élection d'un nouveau P. Général. Les divers pays où il y a des maisons des Jésuites envoient leurs représentants. — Adieu. Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

23 Mai 1853.

Ton SILVIO.

501.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Ces retours de l'érysipèle sont une suite ordinaire de ce mal pendant quelque temps. Prends patience et continue à te soigner, surtout dans les mauvais temps que nous avons encore. Une infinité de gens ont cette ennuyeuse maladie, entre autres le Comte Balbo à qui on a déjà fait trois saignées sans qu'il soit soulagé.

Salue notre cher Baron, je le remercie de sa remarque sur l'honneur que ma ville natale a bien voulu me faire. J'avais eu connaissance de cela. — Ce témoignage de mes concitoyens te prouvera que les phrases malveillantes de ce pauvre abbé Casalis n'ont pas obtenu grand crédit. Son talent est digne d'être apprécié, c'est dommage qu'il se fasse du tort par quelques moments d'irritation. Mais pour moi je lui pardonne ses petites injures et je lui souhaite tout le bien possible.

Nous ne savons encore, avec les pluies que nous avons, quand nous pourrons aller à la vigne. Nos santés vont passablement.

Bien des choses à Magna et à toute son aimable famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

28 Mai 1853.

Ton SILVIO.

502.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu dis fort bien , les moments d'irritation du pauvre vieux abbé sont un peu longs. Il tâche d'imiter la douceur du grand philosophe, plaignons-les tous les deux, ils ont pris un mauvais chemin.

Continue à prendre des précautions pour empêcher le retour de ton érysipèle. Ne t'expose pas trop à l'air dans les heures fraîches. — Les pluies ont fait beaucoup de mal partout et les santés aussi en souffrent. Le comte Balbe a été aux extrémités ; il est un peu mieux , mais épuisé par huit saignées. Je n'entends parler que de maladies et de tristes apparences pour la campagne. Prenons tout en patience et recommandons-nous à la bonté divine.

Si la pluie ne revient pas , nous irons à la vigne mardi ou mercredi. — Adieu, soulageons nos misères par la piété et participons avec une sainte joie à la fête du centenaire (1). — Madame la Marquise compte aller à la proces-

(1) Festa del centenario del Miracolo del SS. Sacramento .

sion, ce sera une grande fatigue, demandons à Dieu qu'elle n'en souffre pas.

Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

3 Juin 1853.

Ton SILVIO.

503.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

La procession d'hier qui devait être des plus magnifiques n'a pu avoir lieu, un orage étant survenu ; on dit qu'on la fera dimanche si le temps le permet, ou bien au dernier jour de l'octave. — Demain nous allons à la vigne, nous serons peut-être ici dimanche pour la procession. — La mort du pauvre comte Balbo nous a affligés ; j'étais aussi très lié avec lui. Tu te souviendras que dans les commencements, depuis mon retour du Spielberg, je juis allé plusieurs fois passer quelque temps chez lui à sa campagne de Caméran. — Il avait des idées libérales, modérées, remplies de bons désirs et il y joignait la foi. Il est mort en excellent Chrétien, avec courage et résignation. On prétend que les saignées lui ont été funestes.

Il me semble que tu as raison de soigner par de simples purgatifs ton érysipèle, mais pense à ne pas trop t'affaiblir ; nourris-toi suffisamment, car dans la vieillesse (et nous y sommes) il est essentiel de ne pas laisser dépérir les forces de l'estomac. Peu de nourriture, mais bonne et sans rien d'indigeste, voilà notre règle. Je te recommande de ne pas te négliger, ta chère existence m'est précieuse.

Bien des choses à Magnà et à toute sa famille. — Je t'embrasse de tout mon cœur.

7 Juin 1853.

Ton SILVIO.

504.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Oui, nous fûmes lundi à Turin et Madame la Marquise alla se mettre en procession avec les autres nombreuses dames ; mais cette belle pompe ne put s'achever. Les dames et les corporations, confréries etc., qui les précédaient vinrent du *Corpus Domini* aux Orphelines, passèrent devant la Maison Barol, allèrent en *Dora Grossa* ; l'orage les surprit, la pluie tomba à torrent, tout se débanda. Les dames voyant ce

désordre complet se retirèrent où elles purent. M.^{me} la Marquise enfila une traverse et se réfugia toute trempée à S.^t François, où elle resta plus d'une heure. Sa voiture put enfin aller la prendre quand nous sûmes où elle s'était réfugiée. Elle aurait eu grand besoin de venir tout-de-suite changer de vêtements, mais la compassion l'engagea à prendre dans sa voiture une brave femme ; c'était une tailleuse qui demeurait loin. Elle la conduisit à son habitation. Elle vint enfin à la maison, mais bien trempée et saisie de froid. Je craignais qu'elle n'en fût malade, car elle était fort enrhumée. Grâce à Dieu, il n'y a pas eu de suite sérieuse pour sa santé, et à part le rhûme, elle se porte passablement. Nous revînmes le soir même à la vigne. — La pluie et le froid nous ont tenus enfermés deux jours. La plaine est inondée, les montagnes ont de la neige, l'air est plus que frais. Cependant aujourd'hui le soleil brille et nous promet une belle journée. — Tout le monde dit que les campagnes ont beaucoup souffert. — À la procession, je n'étais pas sorti ; je la regardais du balcon. Nous avions dans la maison une grande société de marquises, de comtesses, etc. qui étaient venues pour voir.

Ma santé n'a pas été endommagée, je n'ai qu'un peu de toux comme à l'ordinaire. — Tu sais que la procession aurait été des plus belles possibles. Il y avait douze Évêques. La Reine

Mère y était. — Beaucoup de personnes sont persuadées que le crime d'avoir chassé notre saint Archevêque et commis tant d'autres iniquités a été cause d'un châtiment de Dieu. Le bon désir des fidèles est toujours agréé par lui, malgré le châtiment ; ce bon désir, ces prières, ces grands témoignages de foi nous attireront sa miséricorde : espérons et conformons-nous constamment à sa sainte volonté. — Adieu. Prends soin de ta santé. — Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

16 Juin 1853.

Ton SILVIO.

505.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'ai reçu ta bonne lettre de dimanche et tu auras reçu le cahier de la Propagation de la Foi. — Que je te plains de cette ennuyeuse érysipèle qui ne cesse de serpenter ! Ta patience te fera des mérites , mais je voudrais pourtant que tu n'eusses pas cette occasion de l'exercer. — Hier M.^{me} la Marquise a été à Turin assister à la Confirmation qui a été donnée

au Refuge et elle en est revenue très fatiguée ; cependant elle résiste, grâces à Dieu, à cette vie si active. Tes bonnes prières contribuent à soutenir sa précieuse santé. — Tu me conserves aussi , et je t'en suis fort obligé. — Ma toux va mieux.

Hier , jour de S.^t Louis , nos souvenirs se sont rencontrés en pensant à celui de nos chers frères que nous espérons être au Ciel, et en même temps François aura joint son souvenir au nôtre, tout en s'occupant d'une grande affaire. Car c'est hier , sous les auspices de S.^t Louis , que les PP. Jésuites se sont rassemblés pour nommer leur nouveau Général. Nous en aurons bientôt des nouvelles. Un vénérable vieillard , le P. Pierling , serait celui qui aurait le plus de probabilité d'être élu , d'après ce que j'ai entendu dire.

Tu n'as rien à te reprocher pour la vente du blé. Dans ces choses-là, comme en toutes choses, il faut faire ce qui paraît raisonnable et puis n'avoir aucun regret. Appliquons-nous seulement à ne rien faire de déraisonnable , c'est ce que Dieu demande de nous sur tous les points de notre conduite et il nous en récompense toujours. — Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

22 Juin 1853.

Ton SILVIO.

506.

A sua sorella Giuseppina

Ma chère Joséphine,

Te voilà donc au *château*. S'il n'est pas magnifique, il aura au moins quelque'avantage, j'espère, sur ta santé. Le changement d'air peut te faire du bien, je le demande vivement à Dieu. — Depuis jeudi nous sommes à Turin, je guéris tout doucement de ma toux.

Voici une lettre de notre cher François, je l'ai trouvée très intéressante. Quelle solennelle et sainte cérémonie, quel esprit de prière, d'union, de consciencieuse conformité à la volonté divine ! je suis sûr que tu verras tout cela avec plaisir. À la nomination du P. Général, les Assistants et beaucoup de Provinciaux sont changés. Je désirerais que François eût une destination moins fatigante. Pour lui, toute destination lui sera agréable. On dit qu'on va l'envoyer en France. — Adieu. Bien des choses à Magna et à toute sa famille quand tu les verras. Je t'embrasse de tout mon cœur.

16 Juillet 1853.

Ton SILVIO.

507.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons eu hier au soir un peu de pluie et ce matin elle recommence. J'espère qu'il y en aura aussi autour de toi et que les campagnes en profiteront. La chaleur a été ici accablante ces jours passés. Moi qui aime le chaud, je ne le voudrais cependant pas si excessif, j'en ai souffert. Je me lève, mais je reste sans force. Je pense que la pluie tempérera ces ardeurs, il en serait temps. — Madame la Marquise a eu de nouveau des inquiétudes pour le Refuge. Deux nuits de suite des hommes sont grimpés sur les toits. Ils ont été vus et entendus ; l'Assesseur a été promptement averti, il a envoyé douze carabiniers. Les voleurs se sont sauvés. Cinq individus qui paraissent être de cette bande avaient été arrêtés la semaine précédente. On espère que leur arrestation en fera découvrir d'autres. Tu comprends l'inquiétude que cela doit donner à Madame la Marquise et aux filles de ces Établissements. Ce qui augmente encore les craintes, c'est que la bande paraît nombreuse, car plusieurs de ces mauvais sujets sont aussi allés, il y a deux nuits, sur la colline de Moncalier,

attaquer la maison dite du *Cœur de Marie*, où sont quelques-unes des filles du Refuge convalescentes, ainsi que des Sœurs et quelques filles du petit hôpital d'enfants. Les scélérats n'ont pas pu entrer, mais ils ont cassé les vitres et fait un tapage affreux. Il semble que ce n'est pas le seul désir de voler de l'argent qui pousse à ces désordres, il n'y a pas grand chose à prendre dans ces endroits. Ce sont, à ce qu'il paraît, des gens qui sont irrités d'avoir perdu la possession de leurs victimes et qui voudraient les reprendre ou se venger de leur fuite. Prions Dieu que cela finisse. — J'ai reçu ta bonne lettre du jour de S.^t Ignace, je te remercie de ton souvenir de S.^t Pierre-aux-liens et de tout ce que tu m'écris d'aimable. — Adieu, je te souhaite ainsi qu'à la nymphe les plus heureux effets de l'eau de la fontaine. Je t'embrasse de tout mon cœur.

4 Août 1853.

Ton SILVIO.

508.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le blé a rendu peu , prenons ce que Dieu nous envoie et espérons qu'il nous aidera. Quand le blé aura été criblé, tu me diras à combien d' *émines* il se réduit. — Les ravages de la cryptogame nous préparent une pauvre vengeance. Il paraît que nous avons tout-à-fait une mauvaise année. Chacun le prévoit, et chacun se réduit autant que possible à l'économie. Madame la Marquise même est obligée d'y penser sérieusement pour pouvoir subvenir à toutes ses bonnes œuvres. Elle est très occupée de se restreindre et d'établir le plus grand ordre ; elle a raison, car outre l'immensité de ses dépenses inévitables, ses terres rendent beaucoup moins qu'elles ne rendaient dans les bonnes années et les misères abondent dans les campagnes plus que jamais.

Je me porte un peu mieux quoique faible. Je suis fâché que ta santé et celle de la nymphe ne soient que médiocres. J' avais cru que vous vous procureriez vite de cette eau de fontaine dont on vante la salubrité. Ne néglige ni ce moyen ni d' autres qui te paraissent opportuns , et souviens-toi que s'il

faut que tu fasses quelques dépenses pour raison de santé , ce ne sera jamais en cela que je veux de l'épargne. Je ne te recommande que l'économie d'une sage ménagère, convenablement à la petite position où nous sommes. — On me donne de bonnes nouvelles de François. Il est tout content d'avoir un peu moins de responsabilité, mais son repos ne durera pas longtemps. La destination qu'il aura nous est encore inconnue.

Bien des choses à Magna et à toute sa famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

10 Août 1853.

Ton SILVIO.

509.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu fais bien de passer ces deux jours de fête à la campagne puisque tu as tout ce qu'il te faut pour les sanctifier. La disparition de ton érysipèle me fait grand plaisir et je souhaite vivement qu'il n'en reparaisse aucun reste; je me réjouis aussi de l'amélioration de la nymphe. — J'espère, dans votre prochaine visite, vous trouver bien rétablies toutes les deux. J'ai

parlé aux secrétaires sur la convenance ou non, de vendre le blé dès à présent. Ils disent que le blé étant cher, c'est-à-dire se vendant 5 fr. et demi ou à-peu-près, il est probable que le meilleur parti est celui de vendre. Cette opinion se fonde sur la cessation des bruits de guerre qui ont couru : la Russie a fait pendant quelques mois de grands préparatifs de guerre contre la Turquie ; mais les autres grandes puissances se sont entremises pour conserver l'équilibre et elles ont réussi, moyennant des satisfactions que la Turquie consent à donner. Cette guerre aurait pu ébranler toute l'Europe. Les blés seraient naturellement devenus très chers. Mais la paix étant assurée, il est raisonnable de croire que les prix diminueront dans quelque temps d'ici ; car on prévoit qu'il nous arrivera du blé, soit de l'Amérique, soit de la Russie même, qui en a abondamment en Crimée et ailleurs. Tout cela considéré, il me semble que tu feras bien de vendre, si le prix courant est suffisamment avantageux. Il faut suivre avec décision les règles de la vraisemblance.

Tu auras reçu par l'*omnibus* les deux cahiers du *Dict. Géogr.* que je t'ai envoyés avant-hier. — Bien des choses à Magna et à toute sa famille. — Je t'attends dès que tu pourras venir et je t'embrasse de tout mon cœur.

14 Août 1853.

Ton SILVIO.

510.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Le prix auquel tu as vendu le blé est bon, je suis content que tu l'aies fait. Quand le parti de vendre est fondé sur des suppositions raisonnables, il est prudent de le suivre. Le paiement se fait-il promptement ? il vaut toujours mieux qu'il n'y ait pas de retard, même avec les meilleurs acheteurs. J' ai souvent entendu dire cela. — Te voilà de nouveau au château avec toute la bonne volonté et l' œil vigilant d'une sage ménagère. Je remercie Dieu de te donner ces qualités et je lui demande de t'ajouter la santé. Prends garde à l'air frais et humide qui succède aux chaleurs , ne néglige pas les soins nécessaires et tâche aussi que la nymphe ne se rende pas malade par des imprudences. — La retraite de Madame la Marquise dure jusqu' à samedi ; je ne sais si je t'ai dit qu'elle la fait au Couvent de notre Mariette. Elle aime beaucoup ces saintes Religieuses. Le souvenir de Mariette s'y conserve, sa piété les a édifiées. Elles n' ont oublié ni l' obligeance de Papa quand il pouvait leur rendre service , ni les sermons que François allait leur faire. Il leur en fit encore un la

veille du triste jour où il fut chassé ; le sujet était le *Credo*.

Tu dois avoir vu ici un vieux Monseigneur Orsi venant de Rome, Piémontais. Il vient de mourir d'apoplexie à Villanova de Mondovi, son pays, d'où il comptait repartir bientôt pour Rome. Prions pour lui. — D. Ponte est absent, il a été voir sa famille ; il doit revenir demain. — Tu me prépares à ne t'attendre qu'après la vendange, fais toujours ce que tu juges le mieux.

Adieu. Nos santés ne vont pas mal, mais sans prodige. Porte-toi bien autant que je le désire. Je t'embrasse de tout mon cœur.

6 Septembre 1853.

Ton SILVIO.

511.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu es charmante de penser à venir encore nous voir avant les vendanges. Vous pourriez réaliser cette aimable idée lundi, si le temps n'est pas mauvais, ou au premier jour de ta convenance ; cela me fera bien plaisir. Tu n'ou-

blieras pas d'être habillée chaudement, car ici la fraîcheur est déjà sensible, surtout le matin.

Les fêtes de Quiers ont un peu amusé votre bonne population, mais la meilleure réjouissance est celle toute intérieure et aux pieds de Jésus et de Marie. Les âmes pieuses comme la tienne l'ont goûtée sans que le monde devine le bonheur qu'il y a à prier. — Ici la procession a eu lieu avec bon ordre. Quoiqu'on regrette la statue volée, elle est fort bien remplacée par l'ancienne statue en bois, qui est une sculpture du célèbre Plura très belle. —

Malgré l'air frais et humide, je respire discrètement et je tâcherai de faire honneur à ta venue. — Madame la Marquise a achevé ce matin sa retraite et recommence avec courage sa vie active. — Bien des choses à Magna et à sa digne famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

10 Septembre 1853.

Ton SILVIO.

512.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

François est réellement à Lyon comme tu verras par sa lettre ci-jointe. Il aime son nouvel emploi qui est de diriger une quantité de Pères dévoués au Ministère des Autels et de la prédication. Cette partie est conforme à ses goûts pieux et il y trouvera le moyen de se faire des mérites. J'ai vu aussi une bonne lettre qu'il a écrite au P. Gianolio. — Celui-ci me charge de te présenter ses respects.

J'ai écrit à François lui disant bien des choses de ta part et tout le regret que nous avons qu'il n'ait pu venir nous voir. Je lui ai ajouté que tu n'as pu contenir cette exclamation : *Ah birbon !*

Je te suis obligé du compte relatif à la cascade. — M.^{me} la Marquise te remercie d'avoir fait écrire à Varal. — Je présume que tu es au château et je me réjouis des belles journées que tu as. Puissent-elles durer ! — Quand tu verras les Daviso rappelle-moi à leur aimable souvenir. Porte-toi bien , nous sommes à l'ordinaire. Je t'embrasse de tout mon cœur.

21 Septembre 1853.

Ton SILVIO.

513.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Nous avons à Turin un temps couvert, mais doux, et qui ne m'est pas défavorable. J'ai presque espéré que votre climat ayant plus souvent le soleil, tu aurais quelque belle journée resplendissante et que tu en profiterais pour nous surprendre par une belle visite. Mais je ne te dis rien là-dessus laissant que tu viennes quand tu croiras le mieux. Les misérables vendanges ne t'ont pas beaucoup occupée. Je n'entends de toute part que les mêmes gémissements sur le sujet du peu de vin et du peu de blé, c'est une triste année. — Tu auras je pense, quitté la campagne.

Ces jours-ci nous n'avons rien eu de nouveau, excepté une grande affaire de piété et de consolation pour M.^{me} la Marquise. L'époque de changer la supérieure des Madeleines est venue. Exercices, préparations, scrutin, etc. Le tout est fait dévotement, solennellement et à la satisfaction de M.^{me} la Marquise, des Religieuses, de l'Autorité Ecclésiastique. La petite bonne Sœur Julie n'est plus Supérieure; sa place a été donnée par la communauté à

Sœur Crucifix qui est aussi petite, bonne, et habile.

Le P. Protasi a reçu hier une lettre de notre cher François qui est content, travaille et se porte bien. Faisons de même chacun dans le cercle de nos petits devoirs et selon nos faibles forces. N'ayons de but que notre sanctification et la gloire de Dieu, et si nous ne pouvons agir, suppléons-y par les bons désirs, la soumission, et la prière, tous ensemble aux pieds de Jésus et de Marie.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon arrestation. Il y a déjà 33 ans ! que le temps est rapide ! — Bénissons de toutes choses le Seigneur et remercions-le des grâces qu'il nous a faites.

Bien des choses à Magna et à toute sa famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

15 Octobre 1853.

Ton SILVIO.

514.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu n'as pas besoin de ma permission pour te faire un nouveau manteau noir puisqu'il t'est nécessaire ; je sais bien que ce n'est pas par luxe. Fais-le donc et tiens-toi chaude. Je suis fâché que tu aies pris un rhûme, tâche de te soigner pour que sa durée ne soit pas longue. Je te conseille de tenir souvent du lait chaud dans la bouche pour adoucir la douleur des gencives. Tu feras bien aussi de rester un peu plus au lit.

Nous avons eu ce matin une grande inquiétude. On est venu avant le jour avertir Madame la Marquise que le feu était au Monastère de S.^{te} Anne. Elle y est accourue aussitôt. Figure-toi son agitation et celle de toutes ces pauvres filles. Tu peux t'imaginer dans quelle peine j'étais. Heureusement on est venu bientôt me dire que le feu était éteint moyennant l'activité des pompiers qui avaient été promptement appelés. Une seule chambre a été endommagée. Ce feu avait été causé par l'imprudence de laisser une chaufferette remplie de braise pendant la nuit ; le plancher s'était allumé. Remercions Dieu que

l'on ait pu s'en apercevoir à temps et que ses flammes n'aient pas fait un plus grand ravage.
— Prions que l'inquiétude éprouvée par Madame la Marquise n'ait pas trop nui à sa santé.
— Pense soigneusement à la tienne et délivre-toi de ta fluxion et de tes douleurs.

Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

22 Novembre 1853.

Ton SILVIO.

515.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Hier matin j'ai reçu ta bonne lettre, dont je te remercie; tu as été charmante de me donner si promptement de tes nouvelles. Je suis bien aise que tu n'aies pas trop souffert du voyage et que l'*omnibus* ait eu des chevaux non vicieux. Soigne-toi pour me faire plaisir, c'est un plaisir que je tâche toujours de te rendre en me soignant à mon tour. Je ne vais pas mal, mais l'inéxorable docteur ne m'a pas permis d'aller ce matin à l'Église, j'ai entendu la Messe à la Maison. — La belle



Épître d'aujourd'hui nous dit : *Gaudete in Domino semper*. Donc , point de tristesse ; vive la joie sainte ! Sois gaie. — J'ai présenté tes respects à Madame la Marquise qui a été bien contente de te voir et qui te reverra chaque fois avec le même contentement. — Adieu.

Bien des choses à Magna et à toute sa digne famille.

Gaudete in Domino semper.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

11 Décembre 1853.

Ton SILVIO.

516.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

J'avais vu avec plaisir dans ta bonne lettre que tu avais reçu la procuration, sois sûre que j'ai une douce et pleine confiance en toi. — Les douleurs que tu as aux os me font de la peine, j'en ai aussi quelquefois ; garantissons-nous du froid, notre grand ennemi. Je te prie de ne pas épargner le bois et surtout de tenir tes pied chauds. — Madame la Marquise te remercie de tes souhaits et me charge de te les échanger. Son intrépide courage lui fait

braver ses souffrances, elle ira à la Messe de minuit au Monastère de ses chères. Madeleines. Cette dévotion lui donne toujours des consolations dont son âme si pieuse jouit beaucoup. Ce ne sera pas à minuit que nous deux nous nous rencontrerons à la sainte Crèche, mais nous prierons avec ferveur ; et l'adorable Enfant Jésus daignera aussi nous sourire et nous exaucer. — Adieu. Bien des souhaits à Magna et à son excellente famille. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Mille choses aux Lautié, à notre bonne nymphe et à ses vieux parents.

22 Décembre 1853.

Ton SILVIO.

517.

A sua sorella Giuseppina.

Ma chère Joséphine,

Tu me feras bien plaisir de venir me voir et tu seras aussi la bien venue pour Madame la Marquise. Il n'y a aucun empêchement, ton logement t'attend toujours ; si autrement avait été je t'en aurais prévenue sans que tu m'en fisses la demande. Viens donc à l'ordinaire pour quelques jours avec notre bonne nymphe.

Tu reverras la jolie Crèche de Madame la Marquise où il y a cet Enfant Jésus si beau, puis les poupées représentant toutes les différentes filles de Madame la Marquise dans ses divers Établissements. Tu y verras notre vie tranquille comme de coutume, et ton Silvio un peu malade, mais non aggravé. Je désire te trouver en bonne ou au moins passable santé. — Nous t'attendons.

Bien des choses à Magna et à toute son excellente famille. Je renouvelle tous mes souhaits et je t'embrasse de tout mon cœur.

Dernier jour de 1853

et dernière lettre de ce frère chéri! (1).

Ton SILVIO.

(1) Nota della sorella Giuseppina. Morì Silvio Pellico santamente un mese dopo, il 31 Gennaio 1854.

FINE.



INDICE



AVVERTIMENTO	<i>pag.</i> 5
PETIT CAHIER alla Marchesa di Barolo »	91
A suo fratello Francesco Lettera	9.
A sua madre Lettere.	19 - 29 - 32.
Alla Marchesa di Barolo Lettere	12 - 41 - 44
45 - 47 - 52 - 54 - 63 - 163 - 225	
226 - 479.	
A sua sorella Giuseppina. Tutte le altre lettere.	

Visto per delegazione di Monsignor ARCIVESCOVO.

Torino, 18 Luglio 1873.

Teologo STANISLAO BARBERO.

LETTERE FAMIGLIARI
DI
SILVIO PELLICO
pubblicate dal Sac. Prof.
CELESTINO DURANDO

Un vol. in 16° di pag. 508 L. 2.

L'egregio raccoglitore, a buon diritto crede di non andare errato nell'asserire, che sopra i molti epistolari di valenti scrittori italiani fioriti nel nostro secolo, stia l'epistolario di Silvio Pellico, per la delicatezza di affetti, per nobiltà di sentimenti religiosi, per inaffettata semplicità e naturalezza. E però cosa utile specialmente alla gioventù studiosa riuscirà la pubblicazione di queste lettere inedite del buon Silvio.

Noi raccomandiamo caldamente questa cara raccolta di lettere, che si legge con diletto e lascia un'impressione consolante e serena. È un ottimo saggio di stile epistolare, di affettuosa scienza della vita.

Vi si parla tra le altre cose, quando a quando di libri di giornali, di studi letterari; e noi vogliamo trascriverne alcuni brani, che riusciranno attraenti e proficui.

Ragionando di letture e di libri, Pellico scrive al fratello: « In gioventù le fantasie vive esagerano tutto e considerano la letteratura come ciò che regola il mondo. All'età nostra quell'idolatria pei libri non sussiste più, ma pur si trova in essi un dolce conforto; intendo nei belli, che poi veramente non sono molti.... L'età delle illusioni inclina a magnificare, e quella del senno a dar solamente lode alla più irrecusabile bellezza e virtù. Fo tra me non di rado queste riflessioni, non già dolendomi di non essere più dilettrato da giovanile fantasia, ma anzi godendo di vederci più chiaro. Il più delle cose non valgono niente

a chi ha senno: molte valgono poco, e sarà sempre così. Le sole eccellenti son bontà d'animo e sincera religione. In gioventù si amano i libri nuovi, ed in copia; ad età più tarda non si amano nè nuovi, nè molti... In gioventù io mi lasciava volentieri trascinare dai giudizi degli autori; or tutti i libri mi portano più dubbio che persuasione, eccettuati i libri di fede. L'autorità di questi, grazie al Cielo, m'acqueta e m'empie di consolazione in ogni amarezza della vita.»

Riguardo ai giornali, Pellico scriveva: «..... Tutti i giornali del mondo mi sembrano sì scarsi di pascolo alla mente, benchè taluni siano gravi di eloquenti raziocinii, dritti o storti. La loro efficacia è tutta sulle teste giovani, impressionabili, accensibili, persuase che un parlatore rigoroso ha ragione. Svanita quell'età, un'occhio perspicace discerne cento debolezze in ogni più baldanzosa declamazione, e ne prova nausea. — I libri? sono come i giornali, escluse pochissimi; m'allettano omai solo i libri antichi, ad onta dei difetti. Essi sono antichi amici le cui macchie più non offendono..... Io sono del parere di Sismondi, che eccettuati i giornali gravi, e quindi pur troppo sovente noiosi, quel genere di letteratura è una speculazione che bensì può tornare a conto per lucro, ma che non giova nè punto nè poco alle lettere, ed anzi nuoce come esercizio vile di malignità e di sofismi...»

«..... Insomma credo che avvenga nella valutazione che facciamo delle lettere quel che suole avvenire circa gli altri dilette della vita. La fantasia giovanile li magnifica, l'età più avanzata più non li trova, o li giudica troppo scemati e fattisi di niun conto. V'è inoltre questo da dire. L'uomo giovane che studia, ha una bella ricchezza di letture da imprendere, e volge parecchi anni contento pascendosi di storie e novelle e poesie antiche e moderne. Egli non pensa che quel tanto pasto possa aver fine. A quaranta o cinquant'anni egli ha tanto letto e riletto ogni storia e novella e poesie e trattato ecc., ecc., che più non ha vera fame di cibo letterario. Cerca di mangiarne, ma il palato non gusta; e la colpa gli sembra dei presenti cuochi, non più così dotti come i passati... Tali sono almeno le variazioni operatesi nel mio sentire. Quindi i libri su cose positive, se hanno affinità co' miei studi, mi paiono tutti libri già da me letti, e solo ristampati con nuova prosopopea di frontispizi e prefazioni. I libri di sistemi filosofici mi paiono

contenere ciò che ho già altrove scrutato. I libri di immaginazioni bisogna che siano portentosi, perchè il leggerli non mi sembri tempo perduto. I giornali letterari mi fanno l'effetto or di stolidezza, or d'amplificazioni, or di falsità, or di chiacchiere ingegnose e logiche, ma senza efficacia, perchè poste là in quel caos di scritti mediocri e venali, nati per morire ingloriosi, dopo aver illuso i cervelli di diciotto o vent'anni e servito di momentanea distrazione a cervelli meno giovani..... L'aver perduto le illusioni letterarie, è prova di senno e questo senno, grazie al Cielo l'ho anch'io. Tali illusioni hanno il loro pregio come trastullo a cui la vanità giovanile fa dare un'importanza ampollosa. Il non essere ignorante, il dilettersi di lettura è cosa ottima, ma il pascersi di passioni scolaresche e voler fare fracasso con nuovi libri va di rado disgiunto da stramberia e fanciullaggine e pseudo-eroismo. E talvolta, anche invece di questi difetti, v'è un positivo merito, ma i più non sanno valutarlo, e quindi il merito rimane oscuro e la buffoneria viene ammirata. *Vanitas vanitatum!* Bisogna passare attraverso il mondo, amando bensì quanto meglio si può gl'individui, ma disprezzando quel complesso di errori che chiamasi il *mondo*. Egli è una puerile sapienza; non tutta falsa, ma in gran parte. Giova libare, ma con sobrietà, le sue dottrine politiche, letterarie, ecc.; e non farne mai grandissimo caso. L'essenziale è veramente d'esser buoni e religiosi dove la Provvidenza ci ha messi, pazientando, sorridendo, operando ragionevolmente e aiutandosi con semplicità a vicenda. Il resto delle cose umane significa poco. »

Conchiuderemo trascrivendo il giudizio che in queste lettere dà Pellico sull'arte e l'occupazione dello scrivere e sulla carriera letteraria, poichè ci sembra istruttivo in una e interessante:

« Per far libri mediocri mi par meglio far nulla. Vero è che ogni scrittore crede elevarsi al disopra della mediocrità, e ciò l'appaga. Vi sono eccezioni, come ad ogni regola, ma rare.... Parmi che non valga la pena di farsi autore, se non quando v'è una forte e ragionevole fiducia d'esser letto molto e di lasciare un'impressione viva negli animi. V'è allora il gusto di dirigere le menti, d'imparare, di produrre un certo giovamento. »

(Dalla *Donna e la Famiglia* di Genova).

66671531

(2)
LETTERE FAMIGLIARI

IN E D I T E

DI

DI P. I. L. I. C. O.
SILVIO PELLICO

pubblicate dal Sac. prof.

CELESTINO DURANDO

(20)
Epistolario francese

MILANO

CASA EDITRICE GUIGONI

1879.

Presso la stessa Casa editrice

FABIOLA

O

LA CHIESA DELLE CATACOMBE

DEL

CARDINALE WISEMAN

NUOVA EDIZIONE ILLUSTRATA

Elegante volume in 8° grande di pagine 728 : L. 8.

Edizione su carta fina L. 10.

Vi sono libri i quali per la natura e l'importanza del subbietto, e per il pregio della forma con cui il subbietto stesso è trattato, devono esser letti e studiati da chiunque abbia a cuore la propria istruzione. Non l'istruzione pedante; non l'istruzione artificiale sempre, bugiarda spesso, che si impone nelle scuole ufficiali ed ufficiose, ma la istruzione vera, che sola è lume all'intelletto, nutrimento all'animo, educazione e conforto del cuore per tutta intera la vita.

Libri siffatti non sono, a vero dire, in gran numero, ma per ciò appunto è più stretto e più agevole il dovere di farsene tesoro, e di attingere a quella vena l'onda fecondatrice della intelligenza e dell'affetto, lasciando da parte l'indigesta congerie degli scritti o vacui o guasti, dai quali, a gran stento, si potrebbe forse cavare appena qualche rara stilla.

Tra i volumi che sarebbe danno e colpa il non conoscere per bene, va annoverata la FABIOLA del Wiseman.

Non ripeteremo gli elogi che si ebbe in tutto il mondo civile questo

648

racconto, osserveremo soltanto, come non v'abbia per avventura libro che, al pari di questo, metta addentro, con tanta pienezza, e con attrattive possenti, nelle origini de' nuovi tempi.

Il cristianesimo, anche facendo astrazione dalla sua divinità religiosa, e considerandolo semplicemente dal lato della morale, delle costumanze e dell'arte, è il creatore, animatore, è l'impronta, il suggello di diciannove secoli di nuova e non pria veduta civiltà.

Per la qual cosa, chiunque non studia bene addentro il cristianesimo è e rimarrà inevitabilmente ignorante, di una ignoranza tra ridicola ed imbecille. E quindi, chiunque si adopera di sopprimere lo studio del cristianesimo nell'istruzione, per ciò stesso è fautore di ignoranza e di barbarie, e traditore della scienza, guasta le menti, isterilisce gli ingegni, rovina gli ottimi studi e imbastardisce le arti gentili.

Un libro adunque come la *FABIOLA* del Wiseman, che con tanta vita di erudizione, con tanta fedeltà affettuosa, con tanta grazia e luce di arte, rivela gli inizi dell'età cristiana, fa rivivere l'antica Roma e la Roma novella; libro siffatto è pietra angolare di ogni vera istruzione, e tristo saggio dell'ingegno e del cuore darebbe chi non lo intendesse con intelletto d'amore nel modo stesso che si dovrebbe disperare delle facoltà intellettuali e morali di chi con intelletto d'amore non venisse studiando i *Promessi Sposi* del Manzoni.

Affermiamo quindi che la Libreria Salesiana ha ben meritato dell'istruzione nazionale, facendosi editrice di questa nuova ristampa della *FABIOLA*. Poichè questa nuova edizione Salesiana è ricca di doti tanto preziose quanto rare. La versione infatti unisce alla fedeltà al testo inglese, l'eleganza della forma schiettamente italiana, le note che dichiarano viemmeglio gli usi e i tempi descritti nel racconto riescono di utilità grandissima.

Ma il pregio veramente peculiare di questa nuova edizione, è la ricchezza delle incisioni in legno, artisticamente condotte, che la adornano.

Libro illustrato, significa in buona lingua arricchito di note e di commenti, se non che, le figure, i rami, le vignette esser puonno, alla lor volta, note e commenti di somma importanza ed efficacia. E questo intendevano mirabilmente que' nostri antichi, che l'istruzione e gli studi molto più saldamente e rettamente di noi propugnavano, quando i codici loro in pergamena storiavano con quelle miniature che ci rimasero esemplari di un'arte e documenti d'una civiltà, che noi moderni, ciarlieri e scredenti, siamo troppo lungi dallo emulare.

Ma se la Libreria Salesiana provvede con ottimo consiglio ai buoni studi pubblicando un'edizione illustrata (per dirlo alla francese) della *FABIOLA*, fece in pari tempo opera decorosa per l'arte italiana, e diede altresì splendido saggio dei progressi della tipografia nazionale, poichè la nitidezza della stampa, l'eleganza dei caratteri, la bontà della carta, rendono questo volume meritevole dell'ammirazione de' bibliofili.

I nostri lettori si abbiano perciò raccomandata questa nuova edizione del racconto del Wiseman; ne arricchiscano la loro biblioteca, se ne facciano per dono, il quale riuscirà, per ogni riguardo, accetto e prezioso.

CAPRILE.

OPERE

vendibili presso la stessa Casa editrice

BONA, Guida al Cielo	L.	
BOSCO, Storia d'Italia	»	2 5
— Storia Ecclesiastica	»	1 0
— Storia Sacra	»	1 0
GOUSSET Manuale compendium moralis theologiae 2 volumi	»	6 0
LEMOYNE, La scoperta dell' America	»	1 0
MARTINENGO, Il Maggio in campagna	»	0 7
PECHENINO, Vocabolario italiano-greco	»	1 0
PELLICO, Epistolario	»	1 2
— Lettere inedite italiane	»	2 0
— Lettere inedite francesi	»	3 0
VENTURA, Corso di filosofia cristiana; 5 vol.	»	10 0
— Il Potere politico crist., discorsi; 2 vol.	»	3 2
— Il Tesoro nascosto; 3 volumi	»	6 0
— La Donna Cristiana	»	1 5
— La Ragione filosofica e cattolica	»	4 0
— La scuola dei miracoli; 4 volumi	»	8 0
— Le bellezze della fede; 3 volumi	»	0 0
— Le delizie della pietà	»	
— Le Donne del Vangelo	»	
— Opere postume, conferenze sermoni e omelie 2 volumi	»	

Prezzo di questo volume	L.	
» del primo vol. (Epistolario italiano)	»	
» dei due volumi	»	



